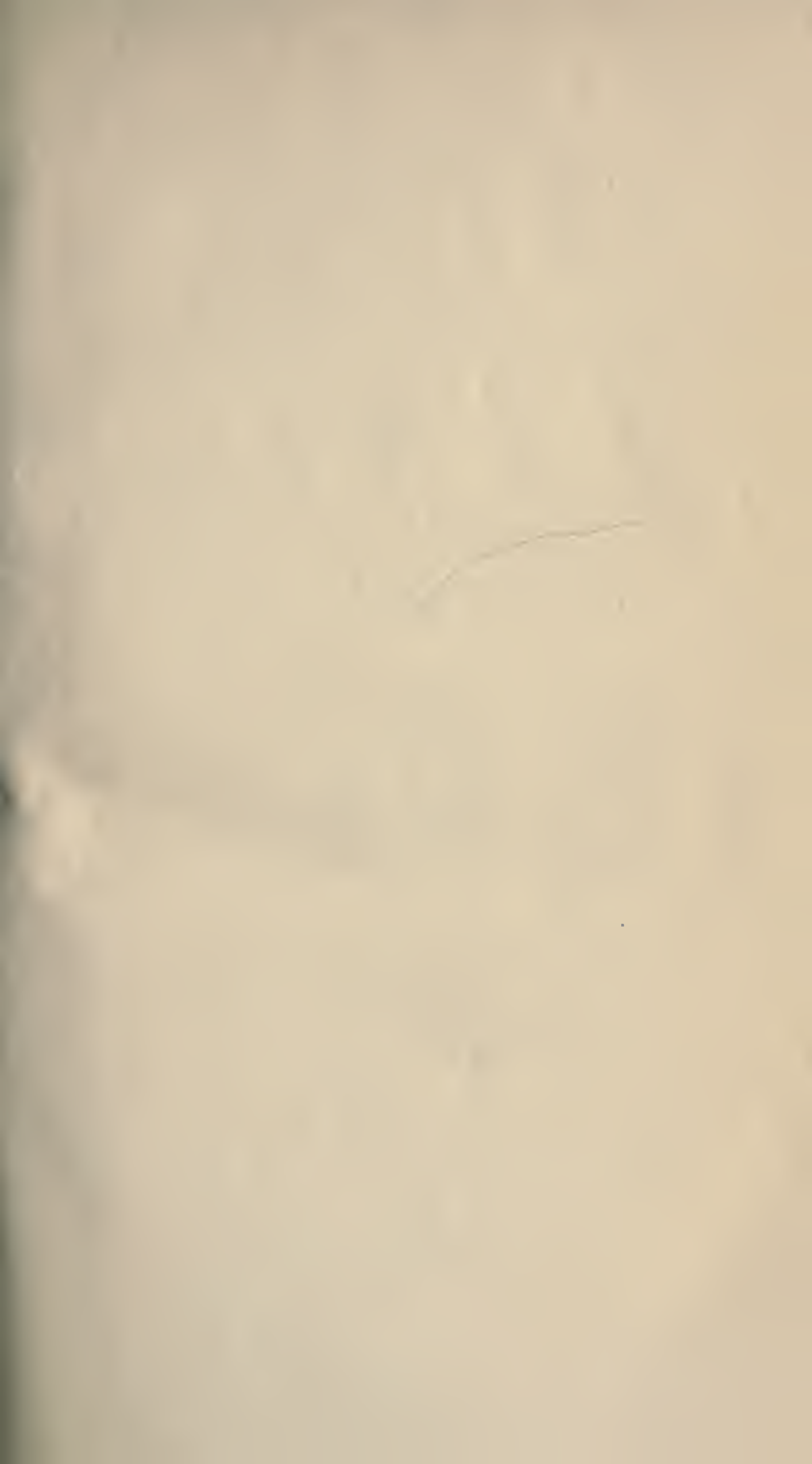

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY



MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME QUATRIÈME



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS

RUE DU BOULEVARD, 7.

1865



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 13. — Mars 1865.

MISSIONS DU CANADA.

Nous sommes en retard avec cette Province. Ce n'est pas qu'elle n'ait offert, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, de belles pages à l'histoire de notre famille, mais nous avons dû attendre qu'elle fût remise, et nous avec elle, de l'émotion produite par la mort du R. P. Vincens. Cette perte inattendue et à jamais déplorable a jeté une sorte de voile lugubre sur les événements accomplis dans la période de temps que nous avons à parcourir. Et maintenant encore, en face de cette tombe à peine fermée, il nous faut surmonter une tristesse profonde, que ravivent les souvenirs conservés par les lieux qui appellent notre attention. Remplissons cependant notre tâche. Voyons nos Pères du Canada à l'œuvre; nous les trouverons fidèles aux premières traditions de la famille, dignes du sacrifice qui nous a été demandé. Ils

sont les gardiens des restes précieux de celui qui est mort en leur donnant l'exemple du zèle apostolique le plus parfait. Du fond de sa tombe, le R. P. Vincens leur prêche sans cesse l'esprit qui doit animer tous les membres de la Congrégation et les vertus qu'ils ont à pratiquer. Sa vie tout entière en a offert le modèle.

Nous visiterons successivement chaque Maison de la province, en rattachant à chacune d'elles les résidences qui en dépendent. Et comme de nombreux matériaux ont été mis à notre disposition, nous diviserons ce rapport général en trois parties. La première comprendra les faits qui ont précédé l'arrivée du R. P. Vincens au Canada; la seconde, les faits qui ont accompagné sa visite et suivi le cruel événement que nous avons à déplorer; la troisième, les faits qui se sont accomplis pendant la visite du R. P. Vandenberghe en l'année 1864.

Première Partie. — *Le Canada avant la visite.*

I. *Maison de l'Évêché à Ottawa.* Cette maison s'offre à nous la première, parce qu'à l'époque où nous reprenons notre récit elle servait de demeure au Provincial du Canada, Mgr Guigues, évêque d'Ottawa. Étudions avec le R. P. Paillier, l'histoire d'Ottawa et les premiers travaux que les Oblats de Marie Immaculée ont accomplis dans cette ville et le Diocèse de ce nom. Cette revue rétrospective réalise un de nos désirs; nous aimerions à retrouver sous la plume des Supérieurs les origines des différents établissements fondés par nos Pères; c'est ainsi que s'écrirait l'histoire de notre chère Congrégation. Voici les Lettres du R. P. Paillier, supérieur de la Maison de l'Évêché où il a été remplacé en 1863 par le R. P. Grenier.

Ottawa, le 29 décembre 1862.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

De toutes les correspondances qui vous arrivent des diverses parties du globe, dans lesquelles les Oblats de Marie Immaculée sont occupés à défricher une portion de la vigne du Père de famille, celles qui vous sont adressées du Canada doivent par-dessus tout, ce me semble, vous offrir un vif intérêt : d'abord, parce que c'est au Canada que les Pères de notre Congrégation ont préludé aux grands et nobles travaux des Missions étrangères; c'est là que plusieurs d'entre eux se sont essayés à marcher sur les traces des Charlevoix, des Lallemand, des Brébœuf, et de tant d'autres missionnaires de la Compagnie de Jésus, auxquels ils ont succédé en travaillant sur le même champ que ces nobles devanciers ont défriché en partie et arrosé de leurs sueurs, et plusieurs de leur sang. Ce qui tend aussi à rendre intéressantes à un haut degré ces Missions du Canada, c'est que toutes les œuvres de zèle auxquelles peut se livrer une société religieuse s'y trouvent réunies : Missions chez les peuples infidèles, Missions dans les campagnes, Missions dans les chantiers, enseignement dans les séminaires et les colléges, direction de la jeunesse, ministère curial, etc., tel est le vaste champ ouvert au zèle de vos enfants dans cette florissante province. Je n'ai pas, mon Très-Révérend Père, à vous entretenir en détail de toutes ces choses : ce n'est point de mon ressort; une bonne portion de cette tâche est dévolue à d'autres; c'est un devoir dont ils ne manqueront point de s'acquitter. Je dois me borner, dans cette première correspondance, à vous donner quelques détails généraux sur la ville d'Ottawa, où, sous le toit de Mgr Guigues, notre bien-aimé Provincial, cinq de vos enfants s'appliquent avec zèle aux diverses œuvres confiées à leurs soins, œuvres sur lesquelles je ne puis, cette fois, m'étendre beaucoup.

Il ne faut pas remonter bien haut dans la nuit des siècles pour arriver au berceau de la ville d'Ottawa, choisie aujourd'hui par la très-gracieuse reine Victoria pour être la capitale

des Canadas ; non. Sur ce continent d'Amérique, tout y tient du merveilleux, et ce qui n'est aujourd'hui qu'une forêt, sera, dans vingt ans peut-être, transformé en une florissante cité : je pourrais en citer maints exemples, celui entre autres de Buffalo, qui, fondée il y a cinquante ans à peine, compte aujourd'hui quatre-vingt mille âmes, et prend l'un des premiers rangs parmi les plus belles villes de l'Union. Ottawa s'est développée plus lentement, il est vrai ; mais, nonobstant cela, son extension a été assez rapide. Elle est redevable de sa prospérité en grande partie à la rivière Ottawa à laquelle elle a emprunté son nom, qui, en langue algonquine, signifie : *oreille d'homme*. Pourquoi cette appellation ? C'est là un mystère que les historiens du pays n'ont encore pu éclaircir. Cette rivière, l'une des plus belles du continent américain, prend sa source vers le 49e degré de latitude nord et le 66e de longitude ouest. De là, elle porte ses eaux magnifiques dans la direction sud-ouest, à travers d'immenses forêts solitaires qui n'ont pas été explorées jusqu'à ce jour, si ce n'est par quelques rares agents de la Compagnie de la baie d'Hudson. Après avoir ainsi parcouru un espace de plus de cent lieues, formant mille circuits, tantôt développant ses eaux en lacs d'une vaste étendue, tantôt formant de majestueuses cascades, elle arrive enfin devant Ottawa, à qui elle a donné son nom. Là, elle se déploie en belle nappe au pied des deux promontoires sur lesquels est construite une portion de la ville. Ces deux promontoires s'élancent à pic à près de deux cents pieds au-dessus du niveau de la rivière, et c'est sur le plus élevé que se construisent maintenant à grands frais, et avec un luxe digne des premières nations européennes, les édifices publics dans lesquels devra siéger le parlement du pays. Ottawa doit toute sa bonne fortune à sa position géographique. La nature semble avoir préparé ce lieu tout exprès pour une grande cité, et Ottawa n'a rien à envier pour la beauté du site à aucune localité du Canada, si j'en excepte Québec, après laquelle elle est le point stratégique le plus important du pays. Je ne veux point, mon Très-Révérend Père, m'attacher à vous dépeindre les beautés pittoresques de notre ville, dont la photographie a sans doute été placée

sous vos yeux ; du reste, vos enfants se bercent du doux espoir que bientôt ils vous posséderont parmi eux, et que vous pourrez admirer sur les lieux les beautés de la capitale canadienne.

La position qu'occupe Ottawa ne pouvait manquer de fixer l'attention du gouvernement dans ses projets de colonisation. Ces deux promontoires à pic qui dominent la rivière, et du sommet desquels l'œil plonge dans les immenses forêts qui se déroulent à perte de vue, s'étendent à des distances presque incalculables, et qui n'ont d'autres limites que les rivages glacés de la baie d'Hudson, devaient naturellement frapper l'esprit d'un homme de guerre, à cause de la grande facilité qu'ils offrent d'élever sur leurs hauteurs des fortifications que l'art peut rendre presque imprenables. D'un autre côté, deux rivières assez considérables versent le tribut de leurs eaux, au pied de la ville, dans la majestueuse Ottawa : la Gatineau d'abord, puis le Rideau, tout cela devait faire de la ville à venir (en attendant qu'on songeât à y créer une forteresse) le quartier général des marchands de bois, la base d'opérations de tout un peuple de commerçants qui devaient envoyer des milliers de bras dans toutes les directions pour exploiter les forêts dont le sol du Canada est couvert. C'est de leur sein que sortiront ces pins gigantesques qui, une fois équarris et formant d'immenses radeaux, descendront tous les printemps les eaux des diverses rivières que reçoit le majestueux Saint-Laurent, lequel à son tour les transportera jusqu'à Québec, où ils seront chargés sur les navires qui vont alimenter les chantiers de marine du vieux continent. Ajoutez de magnifiques pouvoirs d'eau, d'abord sur la rivière Rideau, ainsi appelée parce que ses eaux, en tombant perpendiculairement dans l'Ottawa, affectent beaucoup de ressemblance avec un rideau, et forment une jolie cataracte de 48 pieds d'élévation ; puis sur l'Ottawa, à cet endroit surtout, appelée *les Chaudières*, où une partie de la rivière, se développant en un fer à cheval mesurant 215 pieds de largeur, se précipite avec fracas d'une hauteur de 60 pieds dans un gouffre duquel s'élèvent continuellement d'épaisses vapeurs. Tout cela, mon Très-Révérend Père, désignait ce lieu

pour être un centre d'activité, de commerce, en un mot, l'emplacement d'une ville importante.

Ce ne fut qu'en 1826 que le colonel anglais *By*, qui a donné son nom à la ville (Bytown), nom qu'elle échangea en 1854 pour le nom plus coquet d'Ottawa lorsqu'elle fut élevée au rang de cité; ce fut ce colonel, dis-je, qui traça le plan de la ville actuelle, et fit construire pour des motifs stratégiques, d'après les ordres du gouvernement, le canal qui relie *Ottawa city* à *Kingston* : la distance entre ces deux villes est de 130 milles (43 lieues). Les 87 premiers milles donnent une élévation de 283 pieds au-dessus du niveau de la rivière, ce qui a nécessité la construction d'un grand nombre d'écluses, et Ottawa, pour sa part, possède un magnifique jeu de huit écluses construites en blocs d'un beau granit. Donc, avant 1826, Ottawa n'existait pas : l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui était recouvert de cèdres et de sapins rabougris, qui avaient peine à croître sur le rocher où s'élève aujourd'hui la capitale du Canada. C'était, sans doute, une partie intégrante des domaines de quelque pauvre sauvage algonquin qui y chassait paisiblement le chevreuil, et ne se doutait guère que trente ou trente-cinq ans plus tard ce rocher serait couvert par une population de 12 ou 13,000 âmes, et qu'en 1861, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre viendrait, au bruit du canon et des fanfares d'une musique guerrière, y poser la première pierre du parlement canadien.

Le Saint Sacrifice de la Messe fut célébré, pour la première fois, à Ottawa, en 1827, dans l'humble cabane d'un Irlandais. Ce ne fut que cinq années plus tard, en 1832, que l'on construisit une chapelle en bois, afin de satisfaire aux besoins spirituels de la population croissante. De 1832 à 1844, sept ou huit prêtres se sont succédé les uns aux autres dans l'exercice du ministère curial à Ottawa : cette ville, et tout le vaste territoire qui forme aujourd'hui le diocèse de ce nom, dépendaient des diocèses de Montréal et de Kingston. La population de notre ville allait se fortifiant numériquement chaque jour; mais les éléments que le flot d'émigration y amenait n'étaient pas, pour la plupart du moins, de nature à assurer à la cité

naissante l'union, la paix et les autres vertus, tant sociales que religieuses, qui font le bonheur des sociétés comme des individus. C'était un grand nombre de familles pauvres et à peu près sans instruction, tant irlandaises que canadiennes, toutes remarquables sans doute par cet esprit de foi qui s'est maintenu si vivace chez ces deux peuples; mais qui, n'écoutant que trop souvent leurs préjugés nationaux, troublaient la tranquillité de la ville, car les deux partis entraient fréquemment en rixes, et souvent même le sang a coulé; ajoutez à cela un puissant ferment de discorde et d'immoralité dans le grand nombre des auberges. Il ne pouvait en être autrement dans une ville qui, chaque année, est le rendez-vous de plus de 5,000 jeunes étrangers. Ils viennent ici, y font un séjour quelquefois assez prolongé, et attendent dans l'oisiveté qu'ils puissent entrer au service de quelque commerçant de bois, qui dirigera ces robustes enfants du sol ou de l'Irlande dans les profondes forêts qu'ils doivent exploiter. Malgré son activité, son zèle infatigable et le grand ascendant qu'il avait conquis sur les deux populations, le seul prêtre irlandais qui desservait alors Ottawa, Mgr Phélan, coadjuteur de l'Évêque de Kingston, ne pouvait suffire à la tâche; car c'était non-seulement la ville qui réclamait ses soins, mais encore un grand nombre de familles disséminées, çà et là, dans les immenses forêts qui enveloppent la future capitale; il fallait donc des auxiliaires, ce fut la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée qui fut appelée à les fournir. Le R. P. Telmon vint à Ottawa en janvier 1844, sur les pressantes instances de Mgr Phélan, inaugurer cette série d'œuvres à créer, de pénibles travaux à faire au sein d'une population turbulente, composée d'éléments qui semblaient si peu propres à s'allier. Quelques mois après, c'est-à-dire au mois de mai de la même année, le R. P. Telmon reçut un auxiliaire dans la personne du P. Dandurand, qui, ayant l'avantage de parler la langue anglaise avec beaucoup de facilité, dut se charger plus spécialement de desservir la population irlandaise, jusqu'à l'arrivée du P. Molloy au mois de septembre de l'année 1845.

Durant plusieurs années, les ouvriers ont été peu nombreux,

et, vu l'étendue considérable des pays qu'ils avaient à parcourir, je dirais presque qu'ils ont été insuffisants, si leur zèle et leur prodigieuse activité n'avaient suppléé à ce qui leur manquait du côté du nombre. Ils avaient non-seulement à répondre aux besoins exigeants d'une population catholique de 5,000 âmes, mais il leur fallait encore desservir plusieurs petites chapelles assez éloignées de la ville ; et que de fois ils ont dû porter les consolations de la religion à de pauvres colons enfoncés dans la profondeur des forêts, par des chemins à peu près impraticables, et cela à 30, 40, 50 et même 60 milles de distance !

Aux travaux si pénibles et si multipliés du ministère des âmes, vinrent s'adjoindre des occupations d'une autre nature. Il s'agissait de bâtir une église, ou plutôt de finir celle dont ils trouvèrent les fondations posées lorsqu'ils arrivèrent à Ottawa : les Missionnaires devaient prendre cette œuvre en main. En Europe, on peut facilement se décharger de ce soin sur la fabrique de la paroisse, ou plutôt elle s'en charge sans que très-souvent le curé ait rien à y voir ; mais ici il n'en est pas de même, il faut que le Missionnaire fonde spirituellement et matériellement sa paroisse ; il faut qu'il soit non-seulement pasteur, mais souvent encore architecte, ou au moins qu'il préside au plan et à la construction de son église. A l'arrivée des Pères Oblats à Ottawa, en 1844, les murailles de la nouvelle église qui, quelques années plus tard, devait être érigée en cathédrale, s'élevaient à 20 pieds au-dessus du sol. Depuis 1843, les travaux étaient suspendus, et cependant la vieille chapelle de bois était non-seulement insuffisante pour le nombre toujours croissant des fidèles, mais encore était peu digne de figurer dans une ville dont les deux tiers de la population étaient catholiques. Attendra-t-on qu'elle tombe en ruine pour faire appel à la générosité du peuple, ou bien reprendra-t-on les travaux immédiatement ? De sérieuses difficultés se présentaient : il fallait encore élever les murailles de 20 pieds ; or, ce n'était pas une petite entreprise, vu que l'édifice, qui devait être construit tout en pierre de taille, mesurait 130 pieds sur 74 : avant tout, il fallait trouver des ressources.

Mgr Phélan arrive à Ottawa, afin d'y seconder les PP. Telmon et Dandurand dans leur hardi projet. On ouvre une souscription, on fait partout des quêtes à domicile, jusque parmi les jeunes hommes des chantiers, qu'on va visiter sur leurs radeaux; enfin, 500 louis sont recueillis, les protestants fournissent le sixième de cette somme qui, grossie par un prêt que fait notre Congrégation, permet de reprendre les travaux. On s'y remet, on travaille avec courage, et l'édifice est terminé le 24 mai 1845, fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Comparée à nos cathédrales d'Europe, dues à la foi et au génie chrétien du moyen âge, la future cathédrale d'Ottawa n'est qu'un très-modeste édifice, et ne peut rivaliser avec ses sœurs aînées; mais pour Ottawa, et en présence de la modicité des ressources, c'était un chef-d'œuvre, la quatrième merveille du Canada. Elle est là, debout, rendant un beau témoignage à la foi du peuple irlandais et du peuple canadien, au zèle, au dévouement des Pères, qui ont si puissamment contribué à son érection; elle rend témoignage aussi au talent architectural du R. P. Telmon, qui en traça le plan et en surveilla l'exécution. Les tours, sveltes et élégantes, qui flanquent aujourd'hui les côtés de la cathédrale, ne furent point construites alors, car la pénurie des ressources ne le permettait pas : leur érection ne date que de 1859, et ce fut le R. P. Dandurand qui, continuant l'œuvre du R. P. Telmon envoyé au Texas en 1849, en traça le plan si coquet et si pur dans son style, et poussa les travaux à bonne fin. Après les bâtisses parlementaires, elles sont sans contredit le plus bel ornement de notre ville, qui les a dotées de trois cloches, dont le gai carillon ajoute beaucoup à la pompe de nos solennités. Leur style, ainsi que celui de l'intérieur de la cathédrale, est ogival lancéolé.

De 1844, époque de l'arrivée des Pères Oblats ici, à 1848, époque du sacre de Mgr Guigues, les seuls événements remarquables sont l'arrivée des Sœurs grises à Ottawa en 1845, et l'apparition du typhus en 1847. J'omets pour le présent tout détail sur l'établissement des religieuses à Ottawa, cela nécessiterait des développements trop étendus; mais il m'est doux, en terminant, de vous dire un mot sur le zèle déployé par nos

Pères durant la dure épreuve que le bon Dieu leur ménagea, lorsque le typhus vint s'abattre sur la ville et moissonna plus de deux cents personnes en quelques semaines. Vos enfants, mon très-cher Père, ont été à la hauteur de leur mission tant que dura la terrible épidémie, et ils ont été admirables par leur charité et leur dévouement.

Le R. P. Dandurand avait été rappelé d'Ottawa en 1845, et tout le fardeau de la paroisse pesait sur les épaules des RR. PP. Telmon, Baudrand [1] et Molloy. Ces Pères s'apprêtèrent donc, au généreux mépris de leur vie, à aller partout porter les consolations de la Religion aux nombreux enfants de la pauvre Irlande qui tombaient victimes du fléau, et qui étaient entassés dans de misérables cabanes et sous des hangars construits tout exprès. Jour et nuit, il fallait être debout, pénétrer dans des réduits mal aérés, se tenir penché au-dessus des moribonds, respirer l'air pestilentiel qui s'exhalait de leurs poitrines, et les préparer à entrer dans l'éternité. Mais la tâche était trop forte pour les Missionnaires : deux d'entre eux furent atteints du typhus, et c'est au moment où l'on désespérait presque de pouvoir leur sauver la vie, qu'arriva le P. Dandurand, qui depuis n'a plus quitté Ottawa. Il entra dans la lice et tint ferme à son poste, se multipliant en quelque sorte à mesure que le fléau redoublait de rage et frappait un plus grand nombre de victimes; mais, enfin, la nature dut céder, et, comme ses prédécesseurs, le P. Dandurand fut mis hors de combat; mais, grâce aux soins éclairés et empressés des bonnes Sœurs de charité ou Sœurs grises, vos trois enfants, mon Très-Révérend Père, échappèrent à la mort qu'ils avaient si courageusement bravée. Le bon Dieu avait besoin d'eux pour créer ou soutenir tant d'œuvres que notre chère Congrégation a fondées en Amérique. D'autres ouvriers furent envoyés à Ottawa pour leur succéder, et ils virent bientôt disparaître complétement les derniers vestiges du fléau qui avait moissonné plus de deux cents personnes. Voilà, mon Très-Révérend Père, un abrégé fort succinct et trop incomplet des principaux événe-

[1] Ce Père est mort victime de son zèle à Galveston, le 1er octobre 1853.

ments et des causes qui ont présidé à la fondation de la ville d'Ottawa. Je ne suis pas entré dans le détail de mille et une difficultés de tout genre que vos enfants, les premiers appelés ici, ont eues à surmonter pour opérer tout le bien qu'ils ont fait. Dieu seul en connaît le nombre, Dieu seul connaît tout ce que nos Pères ont mérité, et pour eux, et pour la Congrégation, leur mère. Il ne m'appartient pas de leur décerner de stériles louanges qu'ils mériteraient, si, ayant travaillé pour des motifs purement humains, ils attendaient leur récompense en ce monde; mais non, ils ont travaillé uniquement pour Dieu, pour procurer sa gloire par le salut des âmes. Les vues les plus pures ont été le mobile de toutes leurs actions, de tous les sacrifices qu'ils ont dû s'imposer et qu'ils doivent s'imposer chaque jour. C'est donc de Dieu seul qu'ils attendent leur récompense.

Daignez, mon Très-Révérend Père, agréer l'expression des ardents souhaits de bonne et sainte année que forment pour vous tous vos enfants d'Ottawa; ils demandent tous les jours à Dieu et à Marie de toujours bénir et protéger notre chère Congrégation, et de lui donner une marque signalée de cette protection en vous conservant à sa tête pour de longues années, et en comblant votre cœur de père de cette joie que vous éprouvez en voyant tous ceux qui vous sont soumis suivre les sages et paternels avis que vous leur avez donnés, et pratiquer toutes les vertus religieuses qui font la gloire de notre Congrégation, votre bonheur et le leur.

Daignez bénir tous vos enfants, etc.

A. Paillier, o. m. i.

Ottawa, le 30 juin 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser en janvier dernier, comme aussi dans les deux rapports qui lui seront subséquents, j'ai cru devoir déroger à la forme ordinaire d'un compte rendu, en laissant de côté les œuvres qu'accom-

plissent présentement ceux de vos fils qui composent la première maison d'Ottawa, pour consigner dans quelques pages ce qui a trait à l'origine d'Ottawa et à la fondation de nos établissements dans la ville et le Diocèse de ce nom. Ces notions contribueront surtout à faire mieux apprécier et ressortir l'importance des travaux auxquels se sont livrés et se livrent nos Pères, et rendront plus complet l'historique de notre Congrégation dans la province du Canada.

La création d'un nouveau Diocèse est toujours, aux yeux de l'Eglise, une œuvre éminemment utile, puisque plus on multiplie les moyens de salut chez un peuple, plus sont abondants les fruits de grâce qu'il recueille : mais cette œuvre n'offre, comparativement parlant, qu'une utilité secondaire en France ou dans tout autre pays régulièrement organisé, tandis qu'elle revêt toujours la plus haute importance en Amérique. Et ceci se comprend aisément, vu qu'ici les développements y sont rapides, je dirais presque féeriques parfois : nos semaines vous seraient des années, nos années des siècles. Aussi faut-il se multiplier pour suivre le mouvement d'expansion des populations, mouvement que je ne saurais mieux comparer qu'à la végétation luxuriante et précoce des tropiques. Ce mouvement, il faut le favoriser, le régulariser, et être toujours en mesure de répondre aux besoins croissants qu'il engendre. Je crois donc, mon Très-Révérend Père, devoir consacrer quelques pages à la fondation du Diocèse d'Ottawa : car les événements de cette époque, les durs travaux accomplis par vos enfants fourniront à notre Congrégation une des plus belles pages de son histoire.

C'est un de ses premiers et plus zélés Missionnaires qui a été choisi pour être promu à la dignité si importante de l'Épiscopat dans un Diocèse naissant, où tout était à créer. Grâce à la sagesse et surtout à cet esprit religieux d'abnégation et de dévouement que Mgr Guigues a puisé dans le sein de la Congrégation qui l'a élevé, les nombreuses difficultés dont l'œuvre à fonder était hérissée, ont été presque toutes aplanies, et le Diocèse d'Ottawa a fait dans quinze ans plus de progrès que maints Diocèses, plus favorisés d'ailleurs, n'en font dans un

demi-siècle. C'est donc désormais pour notre chère Congrégation une gloire impérissable qui lui est acquise et un grand mérite que d'avoir fourni son fondateur et son premier Evêque à ce nouveau Diocèse, si important à cause de ses destinées futures.

C'est sur la demande de NN. SS. les Évêques du Canada, et en particulier de Mgr Bourget, Evêque de Montréal, que fut érigé le Siége d'Ottawa. Plus que tout autre, ce dernier Prélat sentait la nécessité de diviser son vaste Diocèse, à cause de l'impuissance dans laquelle il se trouvait de pouvoir donner tous les soins que son zèle et sa charité auraient voulu prodiguer tant aux populations que l'émigration jetait sur nos rivages, qu'aux enfants du sol, qui, poussés par le besoin toujours croissant d'expansion, pénétraient de plus en plus dans les profondeurs des forêts, s'éloignaient du centre où ils puisaient la vie, et se soustrayaient ainsi à la vigilance du premier pasteur. Il fallait aussi arrêter les progrès du protestantisme, qui tendait de plus en plus à s'emparer du pays, diriger le flux de l'émigration catholique vers ces immenses territoires incultes, mais fertiles; et le meilleur moyen, c'était évidemment de créer un nouveau Diocèse, d'offrir aux Canadiens et aux Irlandais un centre lumineux près duquel leur foi pourrait trouver un aliment convenable. Un Evêque pris au sein d'une Communauté religieuse dont la vocation est d'évangéliser ce qu'il y a de plus pauvre, de plus abandonné; un Evêque aidé de plusieurs membres de cette Communauté, tous animés comme lui de l'esprit de zèle et de sacrifice, voilà ce que voulait Mgr Bourget. C'est pourquoi, s'enveloppant du secret le plus impénétrable, condition nécessaire du succès dans toutes les grandes entreprises, ce vénérable Prélat traverse l'Océan, fait auprès de Mgr de Mazenod toutes les démarches nécessaires, et quelques mois après, les bulles sont expédiées, à la surprise générale des Oblats du Canada. Le sacre du nouveau Prélat est fixé au 30 juillet 1848.

Ne vous attendez pas, mon Trés-Révérend Père, à trouver dans la cérémonie du sacre ce déploiement de luxe, de pompe religieuse, tel que vos yeux sont accoutumés à le rencontrer

en France dans de pareilles circonstances. Non. Du reste, l'édifice y prête peu. L'église de Bytown n'a que ses quatre grandes murailles raboteuses et non enduites de mortier, supportant une immense toiture ; point de voûtes, point de balustres, aucun ornement à l'intérieur, pas plus qu'à l'extérieur. C'est bien le dénûment de l'étable de Bethléem. Mais en revanche, il y aura grand concours. De tous les coins du Diocèse accourront les braves Canadiens et les robustes enfants de l'Irlande, ils sauront se frayer un chemin à travers les forêts et les marécages, pour venir contempler la figure de leur vénéré Pasteur, et déposer à ses pieds l'expression simple, naïve, mais touchante et vraie, de leurs respectueux hommages et de leur filial attachement.

Cependant il fallait enlever à l'édifice son sombre aspect et lui faire revêtir un air gracieux, en harmonie avec la solennité qui devait s'y accomplir. Le R. P. Dandurand, qui veillait à tout, organisait tout, était l'âme de tout, se chargea de ce travail, et s'étant assuré le concours des Sœurs de charité, de leurs élèves et de plusieurs dames et messieurs, voulut bien se faire le grand décorateur de la future basilique, et, par une architecture postiche, blanchir les murailles, les historier, créer une voûte, couvrir la nudité des longues poutres verticales qui forment aujourd'hui les colonnes de la cathédrale, ciseler les chapiteaux, etc. ; ce fut assez vite disposé. Dès que réquisition en fut faite, tous les draps de lit que possédait la bourgade d'Ottawa furent apportés, et firent oublier l'absence du plâtre sur les murailles. Des festons et des guirlandes faites de branches de sapin, fournirent à l'édifice sa corniche temporaire, et aux colonnes leurs gracieux et odoriférants chapiteaux ; mille bannières suspendues au-dessus des têtes des fidèles remplacèrent assez bien la voûte élégante qui fut construite depuis.

Ce fut donc le 30 juillet 1848 que Mgr Guigues fut sacré évêque, par les mains de Mgr Gaulin, Evêque de Kingston, assisté de Mgr Phélan, son coadjuteur, et de Mgr Bourget, Evêque de Montréal. La présence d'un certain nombre de Prêtres des Diocèses de Québec et de Montréal, ajoutée à celle

du clergé diocésain et de six ou sept Pères Oblats, donna un imposant aspect à la cérémonie, qui eut lieu d'après le cérémonial ordinaire. Le R. P. O'Reilly, depuis membre de la Société de Jésus, et M. Mignaud, l'un des plus vénérables Prêtres du Diocèse de Montréal, adressèrent successivement la parole avec beaucoup de bonheur et d'à-propos, le premier à la population irlandaise, le second à la population franco-canadienne. Tant que dura la cérémonie, tous les regards furent fixés sur le nouveau Prélat ; chacun cherchant à lire, dans son air profondément recueilli et vivement pénétré, les impressions et les sentiments qu'il ne pouvait maîtriser, chacun s'efforçant de graver dans sa mémoire les traits de celui qu'ils devaient revoir et entendre tant de fois, alors que, bon Pasteur, il pénétrerait dans la profondeur de leurs forêts pour instruire, consoler, fortifier les ouailles confiées à sa vigilante sollicitude, et attirer sur elles et sur leurs travaux les bénédictions célestes.

L'allégresse qui régnait dans Ottawa n'était pas l'apanage exclusif des catholiques, mais bon nombre de protestants s'y associèrent franchement. Les premiers, indépendamment des raisons d'un ordre supérieur, sentaient que la présence d'un Evêque au milieu d'eux allait les relever moralement et même matériellement. Les seconds voyaient dans la création du nouveau Siége un nouvel élément ou une garantie de plus de la prospérité d'Ottawa. Aussi, félicitations, compliments, démonstrations extérieures, rien ne fit défaut. Les Canadiens et les Irlandais surtout, imposant de fortes contributions sur leurs basses-cours, apportèrent force dindons, poulets, canards, choses toutes fort bonnes : rien ne manqua à la fête.

Voilà, mon très-Révérend Père, un enfant de Marie Immaculée promu à la haute dignité de l'Episcopat. Mais ici, comme aux temps de l'Eglise primitive, cette dignité n'emprunte rien à l'étiquette sévère, ni à la pompe civile ou religieuse dont l'Episcopat s'entoure en Europe ; elle tire tout son éclat de la sainteté des fonctions attachées à cette charge redoutable, et des vertus apostoliques de celui qui en est revêtu. — Permettez-moi maintenant de vous faire, en quelques lignes, l'inventaire de ce qui est échu en partage au nouvel Evêque.

Son Diocèse, si vous exceptez celui de Québec, est le plus vaste des deux Canadas et se compose de deux parties bien distinctes. La première, qui est ouverte à la colonisation, s'étend du 74e degré long. au 80e et du 45e lat. au 50e, espace immense qui formera un jour plusieurs Diocèses. La deuxième, qui est le domaine des sauvages, est aussi vaste que la première, plus vaste peut-être, et s'étend jusqu'aux glaces de la baie d'Hudson. Ainsi la juridiction de l'Evêque d'Ottawa s'exerce sur un territoire à peu près égal à celui de la France. Sa Grandeur possède une cathédrale, mais grevée de 52,000 francs de dettes, et qui, après avoir nécessité la dépense de 250,000 francs, sera alors ce qu'elle est aujourd'hui, un édifice religieux bien convenable. Point de collége, point de séminaire, point d'hôpital ; les écoles se fonderont plus tard ; aucune institution de bienfaisance ou de charité : je me trompe, les Pères Oblats hébergent cinq ou six pauvres religieuses dans une maison de bois qu'ils leur ont abandonnée. Le palais épiscopal se construira bientôt, mais il n'existe pas. Chevaux, carrosses, laquais seraient un luxe inouï, n'en parlons point. Voilà tout ce que Monseigneur possède en perspective ; mais de la perspective à la réalité il y a une distance énorme à franchir.

Vous avez le passif du bilan épiscopal, il faut en venir à l'actif. Le voici : d'abord 33,000 âmes catholiques disséminées sur une immense étendue de pays non défriché et presque entièrement dépourvu de moyens de communication. Ottawa, pour sa part, compte 3,500 catholiques, mais sans influence aucune au milieu de leurs frères séparés. Ce sont, à part de fort rares exceptions, des personnes peu favorisées de la fortune, mais ayant la foi profondément ancrée dans l'âme. Un certain nombre d'entre elles ont été réduites, par leur vie peu sobre et peu réglée, à un état voisin de la mendicité : toutes viennent chercher des moyens d'existence dans l'humble profession de journalier, ou dans le lucre qu'elles obtiennent par le débit fort en vogue ici des boissons alcooliques : gens, en un mot, trop peu soucieux du lendemain, dont la pauvreté fait toute l'abondance, et partisans avoués de la

manière de vivre du meunier *Sans-Souci*, qui, chaque soir, tournait son aile au vent et s'endormait content. Le nombre des églises est très-restreint. Ce sont sept à huit chapelles construites en bois, dont la chétive apparence et le dénûment complet témoignent hautement de la pauvreté de la population catholique. Le personnel diocésain se compose de six Prêtres séculiers, d'autant d'Oblats, dont le nombre va s'accroître, et qui se proposent de marcher sur les traces de leur Evêque dans la voie de zèle et de sacrifices qu'il leur tracera lui-même.

Vous le voyez, mon Très-Révérend Père, le Diocèse d'Ottawa, ainsi que la ville qui en est le siége, n'en étaient, en 1848, qu'à leur période chaotique, et de là à l'organisation complète il y avait une distance énorme; il fallait surmonter des difficultés qui étaient de nature à décourager une âme faiblement trempée. Tout est à créer, à organiser, et sans délai, car on est en face d'un jeune peuple qui n'attend pas, mais croît rapidement, se développe, et, avec lui, croissent et se développent aussi ses nombreux besoins; dix ou douze années en Amérique suffisent pour que la population d'un Diocèse soit doublée. — Que faut-il donc faire? — Arrêter les progrès du protestantisme qui cherche à tout envahir, sauvegarder les intérêts du catholicisme qu'il faut asseoir sur des bases solides, lui donner cet éclat, cette majesté qui imposent aux protestants, lesquels malheureusement ne jugent trop souvent des hommes et des choses que d'après les apparences. Il faut détruire dans l'esprit de nos frères séparés ce vieux préjugé qui les éloigne de nous, savoir : que le catholicisme est une institution religieuse surannée, une entrave aux progrès, comme au génie de l'homme; et pour cela, il nous faut des catholiques pratiquant et instruits, des temples dignes, autant que possible, du Dieu qu'on y adore, puis des institutions. — Et d'abord, il faut des écoles où l'on puisse donner une bonne instruction primaire à une jeunesse nombreuse qui grandit inculte, comme les arbres de son sol natal. Il faut des colléges où la fleur des écoles ira se préparer par un enseignement classique à remplir les principaux emplois du pays. Il faut un

séminaire pour y former des jeunes lévites appelés à défendre et à propager notre sainte religion; il faut faire venir à grands frais d'outre-mer des sujets capables de grossir les rangs du sacerdoce, qui ne peut se recruter dans le pays. Il faut bien encore, j'allais l'oublier, loger le premier Pasteur du Diocèse; il faut qu'il se construise une maison assez spacieuse pour y abriter lui et les quelques religieux qu'il va s'associer. Pour tout cela, il faut de l'énergie, du courage et, disons-le, de l'argent et de la vertu. Dieu, qui a donné l'une, ne refusera pas l'autre : aussi l'Evêque d'Ottawa se confiera-t-il à la Providence, elle ne lui fera pas défaut, et les œuvres qu'il créera seront une justification de plus de la vérité de ce proverbe : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Il y avait tout à faire tant dans la ville que dans le Diocèse d'Ottawa. Mon dessein, mon Très-Révérend Père, n'est pas de vous montrer ici dans quelle proportion les PP. Oblats soumis à la juridiction de Mgr GUIGUES ont contribué au bien immense qui a été fait : cela demanderait plus de détails que ma lettre n'en comporte; je tiens seulement, pour cette fois, à mettre en regard dans une sèche nomenclature, d'un côté, la pénurie, le dénûment extrême du nouveau Diocèse à son origine, et, de l'autre, les diverses œuvres créées et organisées depuis par Sa Grandeur.

La population catholique, qui, en 1848, ne s'élevait qu'à 32,000 âmes, atteint aujourd'hui le chiffre assez rond de 81,000. On comptait alors onze Prêtres, dans la proportion de six séculiers à cinq réguliers : aujourd'hui le Diocèse en compte cinquante, dont dix-huit sont membres de notre Congrégation. Les sept ou huit misérables cabanes de bois qu'on décorait alors du titre pompeux d'Eglises ont disparu et sont remplacées dignement par des édifices bien convenables. Les plus élégantes de ces églises sont dues en partie au zèle des RR. PP. Oblats. La ville épiscopale est bien pourvue. Sa population catholique, qui s'élève à 8,000 âmes, possède trois Eglises, exclusivement desservies par les Oblats. La cathédrale, longue de 170 à 180 pieds, flanquée de ses deux tours élégantes et sveltes, qui portent à 180 pieds dans les

airs le symbole glorieux de notre rédemption, n'est plus cette longue et maussade bâtisse (style grange) qui servit au sacre de son premier Evêque. Non, les 300,000 francs qu'elle a coûtés disent assez qu'elle a dû subir une transformation notable. Attenant à elle, s'élève le palais épiscopal, qui mesure 90 pieds de longueur. C'est un édifice solide et spacieux, mais où l'on chercherait en vain la moindre trace de luxe : c'est là que réside l'Evêque, ainsi que le clergé de sa cathédrale. C'est là que se font les retraites pastorales ; c'est là que les Prêtres du Diocèse trouvent en tout temps le vivre et le couvert. Comme un bon nombre d'entre eux ne peuvent obtenir que difficilement leurs moyens de subsistance au milieu des pauvres populations qu'ils évangélisent, il s'ensuit que leurs équipages, leurs vêtements, comme la pénurie de leurs ressources, ne leur permettent pas de se procurer le confortable d'un hôtel. Aussi Monseigneur entend-il partager sa table frugale avec eux, leur offrir un pied-à-terre, et partant l'avantage inestimable d'entretenir et de resserrer ces liens de respect et d'affection filiale dont doit toujours être animé un clergé à l'égard de son Evêque.

La jeunesse de la ville reçoit une solide instruction dans de vastes écoles dirigées par une quinzaine de maîtres et de maîtresses ; les jeunes filles sont presque toutes exclusivement sous la direction des Sœurs grises, qui, au nombre de soixante et dix, possèdent ici un vaste hôpital de 130 pieds de long, et un autre édifice, plus spacieux encore, où elles ont leur pensionnat. — Le collége, dirigé par nos Pères, a subi depuis quelques années sa troisième métamorphose. C'est aujourd'hui un vaste établissement très-élégamment construit. Cent élèves fréquentent ses cours bien organisés. Douze ou quinze séminaristes s'y préparent aux fonctions du sacerdoce, et le personnel enseignant, qui s'élève à treize ou quatorze professeurs, démontre l'importance qu'on attache à cette œuvre, qui est en grande partie la création de Mgr Guigues. — A tout cela, ajoutez plusieurs autres institutions de charité ou de bien public dues à la pieuse munificence de Sa Grandeur. — Sans doute, il y a encore beaucoup à faire, il y a encore bien des

œuvres à créer : mais le passé répond de l'avenir, et les ressources assez considérables que la Providence a placées entre les mains de son sage économe combleront les lacunes encore existantes. — Que Dieu conserve le Pasteur à son troupeau durant quelques années encore, et Ottawa aura peu à envier aux Diocèses du bas Canada, et moins encore aux Diocèses voisins du haut Canada, chez lesquels le progrès a été comparativement bien lent, si nous considérons les nombreux avantages matériels qu'ils possèdent. — Tous ceux qui ont connu l'exiguïté des ressources dont pouvait disposer Mgr Guigues, et qui voient aujourd'hui l'état florissant de son Diocèse, et en particulier de sa ville épiscopale maintenant dotée de magnifiques établissements catholiques, ne peuvent que bénir la Providence qui a couronné d'un si beau succès les travaux, le zèle entreprenant et énergique de l'infatigable Pasteur, dont tous les efforts ont convergé vers ce double but : 1° établir dans son Diocèse le catholicisme sur des bases durables, en organisant bien les paroisses, en procurant à son peuple un bon et nombreux clergé, à la jeunesse une éducation saine et solide ; 2° inspirer aux populations soumises à sa juridiction cet esprit d'union qui fait la force, ce respect d'elles-mêmes, et cette confiance dans leurs propres forces : choses qu'elles commençaient à perdre en ne résistant pas à l'ascendant que les protestants cherchent sans cesse à prendre sur elles pour les dominer.

Je m'étais proposé, en commençant cette lettre (pour vous faciliter l'appréciation de l'état du Diocèse), de vous faire le récit abrégé d'une visite pastorale, vous faisant passer avec Sa Grandeur par les différentes paroisses que nos Pères ont en partie organisées ; alors que, par suite de la disette de prêtres séculiers, ils devaient remplir le ministère curial sur plusieurs points du Diocèse ; mais craignant d'être un peu long, je pense que ce sujet pourra fournir ample matière à une lettre intéressante ; et si M. Xavier de Maistre a pu écrire tout un volume sur un voyage autour de sa chambre, il sera bien permis de consacrer quatre ou cinq pages à décrire une tournée pastorale de Monseigneur dans son vaste Diocèse.

Actuellement, mon Très-Révérend Père, tous vos enfants d'Ottawa sont en pleine réjouissance. L'arrivée du R. P. Vincens a mis tout le monde en émoi. La réception qui lui a été faite par les élèves du collége d'Ottawa a été en tout point digne des plus grands établissements d'éducation en Europe. La présence de ce bon Père est pour nous un bien juste dédommagement à la peine que nous avons éprouvée en nous voyant déçus dans l'espoir, dans lequel nous nous bercions, de vous voir traverser l'Océan et venir vous reposer parmi les enfants éloignés de votre famille.

Les Pères de l'Evêché se dévouent avec zèle, comme par le passé, aux diverses œuvres qui leur sont confiées. Le R. P. Dandurand, sur les épaules duquel pèse déjà le lourd fardeau du ministère paroissial, a depuis quelques semaines un surcroît d'occupation : il dirige la construction de l'élégant sanctuaire de la cathédrale. Il en a le droit, puisqu'il en est l'architecte. Le R. P. Mauroit est tout entier à ses fonctions de procureur provincial. Les RR. PP. Molloy et Reboul guerroient, chacun de son côté, combattant les désordres qui cherchent constamment à s'implanter ici. Le Fr. Louis mène toujours sa vie retirée et confectionne ses chapelets et ses scapulaires. Tous jouissent d'une bonne santé, et désirent que je me fasse l'interprète de nos sentiments communs d'obéissance respectueuse et d'attachement filial envers votre personne, et que je sollicite votre bénédiction pour nous et pour nos travaux.

A. Paillier, o. m. i.

Nous regrettons que le R. P. Paillier n'ait pu continuer l'historique de la fondation et du développement des différentes résidences desservies par nos Pères dans le Diocèse d'Ottawa. Espérons que ce travail pourra être repris un jour, et qu'il nous initiera aux origines des œuvres que nos Pères fécondent chaque année de leurs fatigues et de leurs sueurs.

1. *Mission des Chantiers.* — C'est à la Maison de l'Evêché que se rattache principalement *la Mission des Chan-*

tiers sur laquelle nous n'avions pu recueillir jusqu'à ce jour que des détails incomplets. Voici un rapport du R. P. Bournigalle, qui comble cette lacune de la manière la plus intéressante. Faisons-le précéder de l'extrait suivant d'une lettre de Mgr Guigues, en date du 24 mars 1863 :

Mon Très-Révérend Père,

Nos Pères ont tous en ce moment terminé leurs Missions d'hiver, et ils sont arrivés en bonne santé à Ottawa. Ils se sont divisés cette année en trois corps différents ; les Pères Reboul et Bournigalle ont eu naturellement le lot le plus considérable, car c'est à eux qu'est dévolue plus spécialement la Mission des chantiers, ils en ont visité cinquante-cinq ; les Pères Pian et Lebret en ont visité vingt-huit, le Père Déléage, de son côté, en a vu un nombre moins grand, mais qui a été cependant considérable pour un ouvrier seul. La fatigue a été grande, mais n'a pas été au-dessus des forces des Missionnaires, car ils sont tous revenus bien portants. Cette œuvre des chantiers est incontestablement notre première œuvre du Canada ; elle se complète à Ottawa, où les jeunes gens que l'on a visités arrivent deux fois chaque année, et où il leur est si avantageux de retrouver les Pères qui les ont évangélisés.

Ecoutons maintenant le R. P. Bournigalle :

Mission des Chantiers, 14 *janvier au* 19 *mars* 1863.

Québec, 27 juillet 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Je profite du premier moment de relâche que me donnent les occupations du saint ministère pour entreprendre, ce que vous désirez si ardemment recevoir, une relation des travaux auxquels se livrent les enfants dont Dieu vous a confié la charge. N'ayant point à faire entrer dans le plan de mon

récit les maisons où j'ai résidé, et laissant aux Supérieurs sous la douce administration desquels j'ai vécu le soin de vous envoyer le compte rendu des travaux exécutés par les Pères soumis à leur juridiction, je crois n'empiéter sur les droits de personne en vous invitant, aussi respectueusement qu'un sujet peut le faire, à voyager pendant deux mois dans les forêts de l'Amérique. Les sites ne sont pas toujours des plus enchanteurs, la table, le plus souvent, est pauvrement servie, et le lit se ressent plus ou moins des arbres séculaires auxquels il est emprunté. Cependant cette pérégrination dans les vastes solitudes a bien ses charmes, et les incidents du voyage pourraient parfois vous intéresser, si une plume mieux taillée que la mienne essayait de vous en tracer le récit.

Permettez-moi d'abord de vous dire comment, par une série d'incidents imprévus, j'ai été appelé à être coadjuteur du R. P. Reboul dans la Mission des Chantiers. J'avais assisté à toutes les phases historiques de la maison de Buffalo ; j'avais vu s'éloigner les uns après les autres tous mes compagnons et mon Supérieur même. Seul représentant de l'ancienne dynastie, j'eus bientôt mon tour. Je fus appelé à prendre part aux exercices de la retraite, qui se donnaient à nos Pères d'Ottawa. Une phrase mal comprise me fit ajouter à mon sac de voyage ma malle et tout ce que je possédais, et j'arrivai à Ottawa disposé à accepter le nouveau poste que l'obéissance m'assignerait. En attendant la place que je devais occuper, Monseigneur me chargea de prêcher une retraite aux paroissiennes de la cathédrale, et quelque temps après, je recevais avec plaisir ma nomination de Missionnaire des Chantiers.

La température ne servait pas notre impatience. La neige, si précoce les années précédentes, s'obstinait à ne point tomber, et pourtant, sans la neige, pas de chemins, et sans chemins, pas de Mission. Enfin, le 12 et le 13 janvier, le sol disparut sous une légère couche blanchâtre, et le 14 fut fixé pour le jour du départ. Une journée n'était pas de trop pour lester notre traineau, j'allais dire notre navire, car il devait nous porter sur l'eau et sur la terre; avec lui il nous fallait parcourir les champs incultes aussi bien que les

fleuves et les rivières qu'un plancher de glace avait rendus guéables.

Vous décrirai-je notre char de triomphe? C'est un fort traîneau ; je crains d'employer un mot plus élégant, il serait trouvé trop exagéré par les Pères qui connaissent notre véhicule. Le principal est de ménager la place ; aussi tout y sert-il d'armoire. La caisse qui contient le vin de la messe et quelques autres choses indispensables aux éventualités du voyage forme un banc. Pour diminuer sa dureté, plus sensible à des hommes qui font chaque jour de 25 à 30 milles, il fallait un coussin ; nous en préparons un très-moelleux en enfermant dans un sac de toile deux couvertures de laine, deux robes de nuit d'une indienne un peu passée et deux bonnets d'un bleu éclatant que surmonte une riche touffe; le dossier du banc contient les livres de cantiques, les chapelets, et dans d'autres compartiments les marteaux, les clous, etc. Au devant, nous avons la chapelle, qui nous empêche, dans les descentes trop rapides, de tomber la tête la première sur notre charretier. Cet homme partage son siége avec les sacs de voyage, les couvertures et tout ce qui est nécessaire pour soigner les chevaux. Notre sollicitude doit être universelle.

Tout étant prêt, nous nous disposâmes à quitter Ottawa. La veille de notre départ, nous allâmes nous récréer pendant quelques instants avec les Pères du collége, et le 14 au matin, aussitôt après l'arrivée des RR. PP. Aubert et Durocher, qui venaient prendre part au conseil provincial, nous nous rendîmes à la chapelle de l'Évêché. Là, Monseigneur voulut bien nous bénir et accomplir tout ce que la Règle prescrit pour le départ des Missionnaires. Nous avions déjà revêtu notre costume de voyageur ; une ample robe de buffalo (buffle) cachait presque entièrement notre soutane, et le long poil de cette tunique nous donnait un air plus farouche que nous ne l'étions réellement. A midi précis, nous quittons la ville, et une heure après nous roulons sur la glace; notre première journée fournit un total de 35 milles faits sur un lac. Notre station eut lieu dans une auberge, la seule maison de l'endroit. Dès ce soir, les circonstances m'amenèrent à imiter les hommes

de chantier, qui ignorent ce que c'est que de se déshabiller avant que d'aller prendre leur sommeil.

Le lendemain, l'hospitalité canadienne nous ouvrit la porte de deux presbytères, où nous fûmes parfaitement accueillis. Nous avions besoin de ce confort, la neige tombait à gros flocons, et un vent très-vif et très-piquant se faisait sentir. Le jour suivant, après une tempête qui avait duré toute la nuit et qui sévissait encore, nous nous remîmes en route dès sept heures du matin : la neige de la nuit avait rempli les chemins, et le vent, faisant tourbillonner celle qui tombait, nous empêchait de distinguer notre route. Ce fut une journée laborieuse : une halte de deux heures dans un presbytère hospitalier en adoucit les rigueurs, mais cette halte avait été trop longue, elle devait rendre plus difficile notre arrivée aux chantiers. Vers une heure de l'après-midi, nous sortons de cette dernière station où l'accueil avait été si fraternel, et nous nous remettons en route, la figure enveloppée dans nos cravates de laine qui ne laissent que la place des yeux libre. La neige forme sur notre visage une couche de glace, tandis que nos sourcils et nos cheveux tout blancs nous donnaient un aspect des plus vénérables. Il n'y avait plus de maison curiale sur la route ; il fallait arriver au premier chantier et commencer le soir même la Mission. Nous avions besoin de tout notre courage.

Nous suivons pendant cinq heures la rivière Noire, et nous arrivons à la tombée de la nuit dans le bois. Où trouver le chantier? Nous n'en savions rien. Pour vous faire comprendre tout notre embarras, quelques détails sur la position des chantiers sont nécessaires. On choisit pour leur emplacement un petit plateau, assez élevé pour n'être pas incommodé par les eaux au moment du dégel, mais pas assez pour être exposé aux ouragans d'hiver. Dans le voisinage coulent les eaux saines et abondantes d'un ruisseau ou d'une rivière. Autant qu'il est possible, on construit le chantier au centre de l'exploitation, afin que les ouvriers ne soient pas obligés d'aller à plus de 3 ou 4 milles en tous sens pour vaquer à leurs travaux. Les hommes qui s'éloignent chaque matin, se portent par bandes

de cinq à six dans différentes directions. Les *piqueurs* abattent les arbres, puis, lorsqu'ils les ont dégrossis, ils les abandonnent aux *équarrisseurs*. Les *charretiers* chargent ces pièces sur leurs traîneaux et les conduisent à la rivière la plus voisine. Mais avant eux ont dû passer les *coupeurs de chemin*, débarrassant les lieux de halage des arbres et des branches qui les obstruent. Comme le bois ne coûte rien, ils ne craignent pas de multiplier les routes en faisant des abatis à droite et à gauche pour tracer la ligne la plus directe entre les pièces préparées et la rivière.

Vous pouvez maintenant vous faire une idée de l'indécision que nous éprouvâmes lorsque, en entrant dans la forêt, nous aperçûmes ces chemins se coupant et s'entrecoupant de mille manières, chemins presque tous également battus. Quel est celui qui conduit au chantier? Telle est la question que l'on se pose. Pour la résoudre, il faut savoir que chaque semaine des traîneaux chargés de balles de foin, de barils de lard et de farine, se rendent auprès des ouvriers. Si la trace laissée par ces véhicules est encore visible, on a une première indication qui permet d'arriver au terme poursuivi. Cependant, ces traces ne sont pas toujours faciles à distinguer. Au milieu de ces forêts si vastes, le plus souvent auprès des lacs qui y sont enclavés, il y a ce qu'on appelle des *prairies de castors*; il s'y récolte une grande quantité de foin que les bœufs mangent avec délices, et que les chevaux ne dédaignent pas lorsque pendant l'automne on a pris soin de le saler. Les sillons des chars conduisent-ils à la prairie ou au chantier? La réponse est importante : c'est alors que la sagacité du Missionnaire doit se manifester ; la position des débris de foin sur la neige, surtout auprès des arbres, lui révélera la direction qu'ont prise les traîneaux. Mais si la neige a recouvert et les ornières et les fragments de foin et de paille tombés, il faut écarter avec un bâton la première couche, et chercher les débris indicateurs dont la présence ranimera le courage du voyageur égaré.

A toutes ces difficultés, d'autres vinrent s'adjoindre pour nous. A peine avions-nous fait un mille dans la forêt, que l'obscurité la plus profonde nous entoura de toutes parts. Les

routes se croisaient devant nos pas, mais les signes conducteurs, nous ne les apercevions point facilement. Plusieurs fois, il nous fallut descendre du traîneau et, à l'aide de la main, nous assurer de la présence des débris providentiels. *N'apercevez-vous pas la boucane*[1]? me disait souvent mon compagnon, et ma réponse négative ajoutait à ses incertitudes. Cependant, à force de fouetter nos chevaux, de gravir et de descendre de véritables montagnes, après avoir traversé trois lacs, la boucane indiqua la présence d'un chantier; en quelques minutes nous nous trouvions à la porte.

J'ai lu quelque part que certains voyageurs de l'antiquité, à la vue d'un temple célèbre, s'arrêtaient sur le seuil et ne pénétraient dans son enceinte qu'après s'être profondément recueillis. Je ne saurais dire les sentiments que j'éprouvais en présence de la construction toute récente qui s'offrait à mes regards : je me souviens que bien des pensées diverses se pressaient dans ma tête. Laissons mon imagination se calmer, et pendant que je me rappelle tout ce qui m'a été dit sur le ministère que je vais bientôt exercer, examinons le chantier et traçons-en une description rapide.

Une éclaircie assez vaste a été pratiquée au sein de la forêt; c'est là que s'élève le chantier, tantôt adossé à un petit coteau, tantôt sur le coteau même. Son architecture n'est pas élégante, mais elle est solide. Le chantier se construit rapidement. On se met à l'œuvre dès le premier jour de l'arrivée, car les nuits passées sous la tente sont froides. Les arbres tombent sous la hache des valeureux bûcherons, ils sont émondés, équarris et transportés sur l'emplacement désigné. On les pose à terre de manière à former un carré plus ou moins parfait. Une incision se pratique aux deux extrémités de chaque tronc; c'est là que s'emboitent les arbres placés dans un sens contraire, et c'est ainsi que par des couches superposées s'élève l'édifice. Au bout de trois ou quatre jours, les quatre murs sont debout. Mais où est la porte? Le *foreman* (contremaître) a consulté ses hommes, l'ouverture convient mieux au

[1] *Boucane*, fumée entremêlée d'étincelles qui, le soir, en s'échappant projettent une lueur assez forte sur les arbres d'alentour.

nord qu'au sud; on scie donc, du côté du nord, les arbres déjà placés d'après la dimension que l'on veut donner à l'entrée du logis. Reste maintenant le travail des couvreurs. Un toit plat ne saurait convenir dans ces contrées où la neige tombe avec tant d'abondance. De petits arbres au bois léger sont disposés assez en pente pour faciliter l'écoulement des eaux, puis des écorces étendues en différents sens fournissent la toiture la moins dispendieuse et la plus solide. La mousse, recueillie de tous côtés, comble les vides qui existent entre les différents matériaux et ferme les fentes et les petites ouvertures du bâtiment rustique. Le toit de l'édifice s'avance toujours de quelques pieds en dehors des murs : il se forme ainsi un abri où l'on place les malles des ouvriers et le magasin des vivres. C'est là qu'en arrivant de son pénible travail l'homme du chantier contemple avec bonheur ces provisions de lard qu'il mange avec tant d'appétit. A quelque distance, se montrent les écuries et des greniers abondamment fournis de foin, de paille et d'avoine. Tout est construit sur le même plan.

Entrons maintenant dans l'enceinte. Ne reculez pas, mon Très-Révérend Père, il fait meilleur ici que dehors. Voyez ce feu immense qui brûle sur la *cambuse* (foyer) ! trente-huit hommes l'entourent; les uns sont armés d'un énorme morceau de pain sur lequel repose une tranche de lard, les autres, la pipe à la bouche, lancent des bouffées de fumée qui vous empêchent de bien distinguer les objets; tout le monde parle à la fois, et pourtant, avec un peu de bonne volonté, tout le monde se comprend assez bien. A notre apparition inattendue, un grand cri de surprise : *Voilà les Pères!* puis un bon mot du P. Reboul excite l'hilarité générale, et immédiatement commence l'indispensable cérémonie du serrement des mains, accompagnée d'un petit mot à chacun pour gagner les bonnes grâces de tous. La tournée finie, nous nous débarrassons de nos robes de buffalo, nous redevenons ce que nous sommes véritablement, et notre soutane noire, sur laquelle se détache notre crucifix que la flamme du foyer fait encore mieux ressortir, donne quelques pensées sérieuses à ces jeunes

gens, qui commencent à se dire les uns aux autres : *Il faudra donc se confesser aujourd'hui !*

De même que sans amorce le poisson ne mord pas au filet, de même il faut captiver les gens des chantiers pour les attirer dans les filets de l'Eglise. Afin de mettre en pratique le conseil de saint Paul, de se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, le premier soin du Missionnaire des chantiers est de prendre une attitude qui inspire la confiance aux jeunes gens tout en les retenant dans une réserve respectueuse. Un air timide, modeste, n'aurait aucune influence. Devenant donc hommes de chantier dans toute la force du mot, nous commencions par parler leur langue. Le sujet du discours n'était pas très-relevé : la pluie, la neige, le beau temps, la beauté de leur pain, le goût délicieux du lard, la couleur d'ivoire du thé nous valaient les bonnes grâces des ouvriers, tandis que l'éloge de la propreté de la maison nous méritait quelques morceaux choisis de la part du cuisinier. Pour gagner le contre-maître, chose importante, nous nous extasions sur la force herculéenne de ses hommes, sur leur air de santé ; nous vantions les magnifiques pieds d'arbre que nous avions rencontrés sur la route, et à l'aide de ces démonstrations, nous arrivions jusqu'au fond de l'âme de nos auditeurs. Ce n'était pas encore le point le plus important. Il est nécessaire, pour le succès de la Mission, de connaître les besoins du chantier, de savoir à quelle classe d'hommes nous avons affaire. La conversation s'engage, elle doit tout nous révéler. Les Missionnaires se placent aux extrémités du chantier, entourés d'une partie des hommes, qui prêtent une oreille attentive à leurs récits. C'est surtout dans ces lieux que l'on éprouve la vérité de ces paroles du poëte :

Qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

Plus ces histoires sont dramatiques, plus elles intéressent, et la manière dont elles sont reçues nous donne des espérances ou des craintes fondées. Si les récits sont écoutés avec faveur,

si les auditeurs en racontent eux-mêmes, tout est gagné, on est maître de la place, et un sermon, que j'appellerai *à l'eau de fleur d'orange*, suffira pour les amener tous aux pieds des Missionnaires. Si, au contraire, en vous écoutant, ils sont silencieux, sourient sans desserrer les lèvres, vous regardent en dessous, mauvais signes! les différentes passions, ennemies des vertus chrétiennes, obéissent au respect humain et à l'indifférence pratique. Le Missionnaire doit alors préparer le terrain, dresser ses batteries et commencer le siége en mêlant à ses récits des traits effrayants de morts subites, d'accidents étranges arrivés aux *voyageurs*[1] des années précédentes. Il unit à ses récits une prière ardente à son Ange Gardien, à Marie Immaculée, à Jésus expirant sur la croix; tous ces préparatifs achevés, lorsque les hommes ont pris leur second repas et que les charretiers ont donné à leurs chevaux la dernière avoine, le R. P. Reboul dit à haute voix : « Nous avons assez ri, maintenant, mes amis, il nous faut commencer le *bredas*[2]. » Ils obéissent à cette injonction solennelle, mais comme, malgré leur désir de bien faire, il leur faut encore du temps pour prendre place, employons ces instants à visiter l'intérieur de la hutte qui va bientôt être convertie en chapelle.

Ces réduits logent ordinairement trente à quarante hommes : il faut donc que le terrain soit ménagé. Tout autour du chantier, règne une rangée de lits à deux étages; le plancher des couchettes se compose de petits arbres quelquefois équarris, le plus souvent à l'état brut; des branches de sapin forment une paillasse plus ou moins épaisse, selon le plus ou le moins de délicatesse des os de l'occupant. Sur ce duvet d'un nouveau genre, on étend une couverture, quelques vieux habits servent de traversins, et quand l'heure du coucher est venue, deux compagnons s'étendent sur ce lit bienfaisant et y goûtent à qui mieux mieux un sommeil réparateur. Le centre du chantier est occupé par la *cambuse*, foyer immense, dans lequel, jour et nuit, on jette des troncs d'arbres qui entretiennent une douce chaleur dans la pauvre cabane. Autour

[1] *Voyageur*, nom sous lequel on désigne les hommes des chantiers.
[2] *Bredas* équivaut à mettre tout en ordre dans la maison.

de la *cambuse*, des cordes sont tendues : c'est là que chaque soir on suspend les mille haillons dont nos hommes se servent pour empêcher leurs pieds, continuellement dans la neige ou la glace, de se geler. Un des coins du chantier est réservé au cuisinier : c'est là que s'étalent tous les ustensiles du ménage, des pains de quinze livres, des morceaux de lard énormes ; si vous ajoutez des cuillers d'étain pour manger la soupe aux pois, dont le R. P. Reboul a toujours été très-friand, des tasses de même métal pour prendre le thé ou l'eau, vous aurez toute la batterie de cuisine. Au-dessus de quelques lits, vous apercevez des fusils bien rouillés, suspendus à une bandoulière, des montres à l'ancien régime, de vieux livres, un chansonnier canadien, un recueil de cantiques sur lesquels repose très-souvent un violon et son archet. Enfin des morceaux de miroirs brisés et quelques chapelets, suspendus çà et là, achèvent la décoration intérieure.

Quand tout le monde a pris place sur les bancs établis autour du chantier, les chantres étant réunis auprès du ménestrel, le Père entonne un cantique : c'est lui qui chante le couplet, tous répètent ensemble le refrain. Ce cantique, sur le salut, la pénitence ou le péché, est invariablement suivi de l'invocation : *Esprit-Saint, descendez en nous.* Alors commence le discours. Vous devinez sans peine les sujets que l'on traite ordinairement. Le contact nous a fait connaître la blessure la plus profonde : c'est celle que nous cherchons à guérir en proposant le baume salutaire qui se donne au tribunal de la réconciliation. C'était à moi que revenait chaque soir la charge de combattre corps à corps des ennemis parfois bien terribles. Quand la résistance paraissait devoir se prolonger, nous mettions en jeu les pièces de gros calibre : l'ivrogne vivant dans la misère, mourant en proie à l'horrible maladie du *delirium tremens ;* l'esclave de la volupté, frappé dans son intelligence et dans son cœur, puni surtout dans son corps, tombant en pourriture, obtenaient souvent les plus heureux résultats. D'autres fois le feu de la *cambuse* devenait les flammes de l'enfer, ou bien, transformant le chantier en cimetière, nous évoquions des cadavres, nous en faisions l'au-

topsie, nous invitions ces hommes à assister à la décomposition graduelle du corps humain, le leur représentant sous toutes les modifications qu'il subit, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus qu'une poignée de poussière. C'est alors que, profitant de l'impression produite par la grâce de Dieu, nous annoncions les châtiments de ce juge sévère envers ceux qui, en cette circonstance, resteraient sourds à sa voix.

Le sermon terminé, tous se mettent à genoux et la prière se récite en commun. Le R. P. Reboul résume en quelques mots l'instruction que l'on a entendue, et presse vivement ses auditeurs de s'approcher du Sacrement de pénitence, en réfutant les vains prétextes qu'ils pourraient alléguer pour s'en dispenser. Alors, nous abandonnant à la grâce et à la protection de la Très-Sainte Vierge, nous lançons le mot redouté : « Qu'aux deux coins du chantier on dresse des couvertures et que chacun de vous, depuis le premier jusqu'au dernier, vienne faire sa confession. »

Ici, mon Très-Révérend Père, pour mieux résumer tout ce que j'ai à dire, permettez-moi de diviser les chantiers en trois catégories : les bons, les douteux, les mauvais.

Dans les premiers, le travail est bientôt fait. A peine le commandement est-il donné, que quatre jeunes gens s'emparent de deux couvertures, qu'ils fixent aux poutres à l'aide de couteaux ou de fourchettes anglaises. Le Père s'assied sur une malle et tous se présentent successivement à lui dans ce confessionnal d'un nouveau genre. Au sortir de là, les voyez-vous s'agenouiller avec piété pour accomplir leur pénitence sacramentelle, et puis, assis en silence, ils attendent dans cette attitude respectueuse que les confessions soient terminées ! Si un ou deux de leurs compagnons semblent vouloir se faire prier, ils l'entourent, le pressent de suivre l'élan donné et l'amènent aux pieds du Prêtre, d'où il se relève toujours rayonnant de bonheur. C'est encore pendant ce temps qu'ils font leurs préparatifs de fête, et se disposent à recevoir de la manière la plus convenable l'Hôte divin qui leur a été promis. Dans ces chantiers, et c'est le plus grand nombre, vos enfants, mon Très-Révérend Père, ne se ressentent pas de la

fatigue ; eux aussi sont heureux, on leur a confié bien des misères, c'est vrai, mais les dispositions étaient si bonnes, que, semblables au père du prodigue, ils oublient les égarements pour se livrer tout entiers à la joie du retour.

Le saint travail terminé, les hommes prennent leur troisième repas, et puis, prêtres et fidèles, songent à gagner le lit. La toilette est vite faite : la soutane, qui doit servir d'oreiller, est bientôt placée ; une robe de mauvaise indienne la remplace ; un superbe bonnet bleu, que surmonte une riche touffe, complète le costume ; enfin, on se roule dans une couverture, et, quoique étendu sur des branches de sapin, on oublie pour quelques heures au moins les fatigues et les travaux de l'apostolat. Le sommeil dure peu : quatre heures sonnent à peine, et le R. P. Reboul, toujours éveillé dès le premier chant du coq, donne le signal : « Levons-nous, il n'y a pas de temps à perdre ce matin ! » Pendant que les hommes s'habillent, nous nous empressons de dresser l'autel. Un baril nous sert de point d'appui pour dérouler notre chapelle portative qui nous est de la plus grande utilité. Une malle, d'une grandeur ordinaire, contient tout : le couvercle peut s'appeler le couronnement, car là, sur un fond de papier d'or semé d'étoiles, sont cloués le crucifix et les cartons, tandis qu'aux deux extrémités se trouvent les deux chandeliers : une planche qui, au moyen de charnières, se replie en trois pièces, forme la table d'autel ; elle repose sur la malle, qui constitue le tombeau. Ce coffre contient nos ornements, le calice, les burettes, etc. ; en un mot, tout ce qui est requis pour célébrer dignement les saints mystères. L'autel dressé, le prêtre se revêt d'une partie des ornements, récite à haute voix la prière du matin, et bientôt le saint sacrifice commence. Le Père qui n'a pas ce jour-là le bonheur d'offrir l'adorable Victime, remplit à la fois les fonctions de sacristain, de clerc, de lecteur et de chantre, car il répond à la Messe, chante des cantiques, lit les actes avant et après la communion. C'est bien là la pauvreté de Bethléem, mais c'est bien aussi le lieu le plus propre à exciter la dévotion du célébrant ; tout est pauvre, tout est misérable, des hommes à peine couverts de haillons entourent le saint autel, et le

réateur du ciel et de la terre ne dédaigne pas ce réduit enfumé. Y a-t-il un plus éloquent commentaire de ces paroles du divin Sauveur : *Sic Deus dilexit mundum! C'est ainsi que Dieu a aimé le monde!* Qu'il est beau de les voir ces ouvriers, au moment où, profondément recueillis, ils s'avancent près du Père qui, rayonnant d'une douce allégresse, leur distribue à presque tous ordinairement la Sainte Communion ! Le sujet de l'instruction n'est pas difficile à trouver : les cœurs sont si bien préparés; ils sont émus déjà. La Messe dans le chantier ! Oh ! c'est un pieux souvenir ! Désormais, quand l'esprit tentateur soulèvera de nouvelles tempêtes, on regardera la place qu'a occupée l'autel, on se rappellera ses serments et le chantier consacré par la venue, et le passage du Sauveur Jésus ne sera plus le temple du démon. La cérémonie terminée, nous distribuons des souvenirs de la Mission : ce sont des chapelets, des livres de prières ou de cantiques, et nous donnons le saint Scapulaire à tous ceux qui le désirent. La joie est au comble : c'est la joie des enfants de Dieu.

L'heure du déjeuner est arrivée. Ce jour-là, il y a grand régal : le cuisinier montre son savoir-faire, des grillades de lard, des fèves cuites à l'étouffée remplacent la ration quotidienne de porc bouilli, et la gaieté la plus franche y ajoute un nouvel assaisonnement. Les Missionnaires ont rempli leur tâche ; il ne leur reste plus qu'à prendre congé de ces enfants qu'ils aiment, et dont ils ne s'éloignent qu'à regret. Mais d'autres brebis égarées les attendent, et ils doivent continuer leurs courses apostoliques et tenter de nouveaux combats.

Ce qui a lieu dans un chantier se reproduit à peu près dans tous; mais comme j'ai signalé une différence, il est nécessaire que j'en explique la raison.

Dans les chantiers que j'ai appelés douteux, la plus grande partie des hommes saluent avec bonheur la présence des Pères ; mais une faible minorité aimeraient mieux les voir partir qu'arriver. Jusqu'à l'heure des confessions, cependant, tout se passe comme dans les bons chantiers ; mais, à ce moment solennel, on s'aperçoit bien vite qu'il n'y a pas les mêmes dispositions chez tous. Tandis que les chrétiens fidèles se recueil-

lent et s'examinent, les récalcitrants gagnent un coin du chantier; là, ils causent, rient parfois, et le Père est contraint de les rappeler doucement à l'ordre. Quand il ne reste plus qu'eux, le Pasteur, qui a compté ses brebis, sait fort bien qu'il en manque à l'appel. Pour ne pas les effaroucher par sa présence, il les appelle, les invite, les encourage : le silence le plus profond règne alors dans le chantier. Comme personne ne se présente, le Père sort, promène ses regards, et découvre bientôt la place et le plus souvent les lits où sont blottis les rebelles. Imitant le bon Pasteur, qui cherche sa brebis partout où elle se cache pour échapper à ses soins, le Père va trouver l'indifférent : un colloque s'établit à voix basse, pendant lequel on démonte pièce par pièce l'échafaudage de sophismes sous lequel il s'abritait, et souvent le confesseur s'en retourne précédant la nouvelle conquête qu'il a soumise à Jésus-Christ. Si, au contraire, il résiste encore, alors à haute voix on lui dénonce les châtiments du Ciel, on lui rappelle qu'esclave de Satan il ne saurait rien attendre d'un tel maître ; on met sous ses yeux le triste sort de ceux de ses compagnons qui, l'année précédente, ont résisté comme lui à la voix de leur Dieu, et ordinairement cette humiliation publique remporte une complète victoire.

Un jour, dans un chantier composé de plus de quarante hommes, tous s'étaient réconciliés avec Dieu, à l'exception d'un seul. Ce malheureux avait résisté à toutes les instances depuis plusieurs années. Connaissant cette circonstance, nous fîmes jouer dans l'instruction les ressorts les plus puissants; mais tout fut inutile. Les confessions terminées, une lutte des plus vives s'engage entre le coupable et le Père. Ce dernier emploie toutes les ressources de l'éloquence; l'homme l'écoute froidement, et termine la discussion par cette insulte : « Vous faites superbement votre métier. » Notre attitude à son égard fut des plus réservées pendant le reste du jour; mais, à la prière du soir, nous demandâmes un souvenir spécial pour lui. Le lendemain, dans l'instruction qui suit la Messe, on glissa une allusion à ce qui s'était passé la veille ; c'était sans doute le dernier coup de la grâce : il fut tout-puissant. Pen-

dant le déjeuner, notre pauvre ouvrier resta silencieux ; il ne pouvait manger ni se réjouir. Bientôt les hommes quittent le chantier les uns après les autres, et le malheureux, bourrelé par les remords de sa conscience, prie ceux qui travaillaient sous lui de prendre le devant, leur donnant l'assurance que bientôt il les rejoindrait ; puis, demeuré avec nous, en présence de cinq de ses compagnons il éclate en sanglots : « Mon Père, ce que vous m'avez dit hier soir m'a fait sérieusement réfléchir ; je n'ai pu reposer cette nuit : je vous en conjure, écoutez ma confession. » Elle fut un peu longue ; mais le pénitent en revint tout joyeux, remerciant les Pères de la bonté qu'ils lui avaient témoignée.

Dans les mauvais chantiers, le travail est bien différent, et c'est ici la lie la plus amère que contienne le calice d'un Missionnaire de *voyageurs*.

C'était dans les premiers jours de février ; nous arrivons à un chantier vers trois heures : le fils du bourgeois s'y trouvait. Bientôt la conversation s'engage ; mais le cuisinier, de connivence avec son maître, n'y répond que par des plaisanteries humiliantes pour nous. Nous prenions le tout aussi gaiement que possible, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. A l'heure accoutumée, les hommes rentrent, mais ils se montrent froids et plus que réservés. La conversation languit, on n'entend que la voix des Pères, et on ne leur parle que par monosyllabes forcés. Oh ! comme dans ces circonstances les heures de veillées deviennent longues ; on se sent fatigué, découragé, on voudrait être seul pour pleurer à son aise, et cependant il faut rire, il faut exciter l'hilarité... Quand nous eûmes employé tous les moyens en usage pour nous concilier la confiance du plus grand nombre, on entonne un cantique ; deux ou trois voix qui craignent de se faire entendre répètent le refrain. Dans l'instruction, on presse, on sollicite, on trace un sombre tableau des peines de cette vie et des peines encore plus terribles de l'éternité... et, pendant ce temps, on s'entretenait autour de nous à voix basse, et des sourires échangés montraient que nous nous fatiguions en vain. Plusieurs protestants se trouvaient dans ce chantier.

Après l'instruction, les catholiques se mêlent à eux, et alors la trop affreuse réalité éclate à nos regards. On refuse presque de dresser les couvertures ; il nous faut presser et presser encore pour l'obtenir. Personne ne se présente au saint Tribunal. Nous patientons un quart d'heure, une demi-heure ; nous prions, nous menaçons ; enfin, quelques-uns s'approchent en tremblant. Six seulement foulèrent aux pieds le respect humain, et se montrèrent véritables disciples du Sauveur ; dix-huit furent assez lâches pour résister à toutes les invitations. Le R. P. Reboul tenta un dernier effort ; il commente énergiquement ces paroles du Sauveur à ses apôtres : « *Lorsque quelqu'un ne vous recevra pas et n'écoutera pas votre parole, sortez de cette maison et secouez la poussière de vos pieds.* » Puis il leur annonce que tout est terminé. On enlève les couvertures ; les Pères s'agenouillent, refusent le pain qu'on leur offre, quoiqu'ils n'aient plus rien pris depuis midi, et, se regardant comme étrangers, ils demandent par charité un coin où ils puissent dormir. Ils se roulent bientôt dans une couverture, et laissent ces hommes stupéfaits de notre manière d'agir. Nos dernières paroles surtout les avaient frappés ; les voici : « Demain, levez-vous selon votre ordinaire ; vous n'aurez pas la Messe, un chantier où l'on veut conserver le démon ne saurait servir de temple à N.-S. Jésus-Christ. Nous n'accepterons pas à déjeuner chez vous, et, au point du jour, nous irons demander l'hospitalité à des hommes qui ne rougiront pas d'être chrétiens. » On chuchota quelque temps, on commenta nos paroles, puis le silence du sommeil régna dans le chantier.

Le lendemain, ne pouvant célébrer la Sainte Messe, nous prolongeâmes notre repos. Depuis une heure déjà les hommes étaient levés, mais assis, silencieux autour de la *cambuse* et ne prenant pas leur déjeuner , ils demeuraient les yeux fixés sur notre couche où nous semblions dormir. Enfin, l'un d'entre eux, plus hardi que les autres, s'approche : « Pères, l'on vous attend ici. — Pourquoi ? Que veut-on de nous ? — Pour dire la Messe ; vous ne pouvez pas nous laisser ainsi. — Y en a-t-il qui veulent se confesser ? » Deux seulement y consentant,

nous persistons dans notre refus. Quelques instants après, un autre se présente : « Pères, levez-vous, nous allons faire une souscription pour vous. » Nous profitâmes de la circonstance pour leur faire comprendre que nous n'en voulions pas à leur bourse, et que leur proposition devenait une injure des plus grossières. « Ce n'est pas votre argent qui nous tente, ce n'est pas ce métal qui nous pousse à supporter les fatigues que nous affrontons ; nous ne voulons que le bien de vos âmes. Vous nous avez refusé la seule consolation à laquelle nous aspirions ici-bas, gardez votre argent. » Ils ne revinrent pas à la charge, et ils s'empressèrent de quitter le chantier. Les plus raisonnables disaient : « Oh ! sûr qu'il va nous arriver de grands malheurs ici ; on a mal reçu les Pères ! »

Cette scène si triste, deux fois seulement nous l'avons eue sous les yeux, et, quoique déjà bien éloigné, ce souvenir me pèse encore.

On pourra peut-être nous trouver sévères ; mais l'état moral de ces hommes des chantiers est tel, qu'il faut en de certaines occasions avoir recours à des moyens extrêmes.

Si maintenant, mon Très-Révérend Père, vous désirez connaître le résultat de nos travaux, voici des chiffres qui parleront éloquemment : Du 16 janvier au 17 mars 1863, vos enfants ont couché dans 55 chantiers, entendu plus de 1,300 confessions et fait communier plus de 1,000 hommes. En outre, quand dans les environs du chantier se trouvaient des habitations, après avoir achevé notre tâche principale, nous nous rendions chez ces bons habitants. Là se réunissaient tous les catholiques du voisinage. Pendant qu'un de nous confessait, l'autre faisait le catéchisme aux enfants, les examinait et les préparait, lorsqu'ils en étaient jugés dignes, à faire leur première communion. L'adorable Sacrifice se célébrait dans la chambre la plus spacieuse, et, après l'instruction, on procédait à l'administration du saint Baptême. Dans une de ces petites Missions, 60 personnes se sont trouvées réunies, 10 enfants ont fait leur première communion, et 5 ont été baptisés.

Voilà, mon Très-Révérend Père, le récit trop détaillé peut-

être de deux mois et demi de travaux dans le Diocèse d'Ottawa. Je n'aurais jamais entrepris ce compte rendu, si plusieurs Pères, et surtout Mgr Guigues, ne m'en avaient exprimé le désir. Le bon P. Vincens triompha de toutes mes craintes en me disant : « Vous adresserez un rapport de cette Mission au T.-R. P. Supérieur Général, et croyez bien que vous lui ferez un grand plaisir. »

Puisse cette parole être vraie ! Je serais trop récompensé si j'ai pu vous faire passer quelques moments agréables au milieu des sollicitudes continuelles que vous inspire l'amour de vos enfants.

Ch. Bournigalle, o. m. i.

2. *Mission de la baie d'Hudson.* — C'est de la maison de l'Evêché que partent les Missionnaires chargés de visiter les différents postes de la baie d'Hudson. On se rappelle que la dernière lettre du R. P. Déléage, publiée dans le second volume des *Missions*, page 43, insistait fortement en faveur d'un projet d'établissement à Témiskaming. Un nouveau rapport rédigé par le R. P. Pian, et présenté au Très-Révérend Père Général dans le courant de l'année 1862, acheva de prouver la nécessité d'une fondation qui seule pouvait mettre les sauvages à l'abri des ravages du prosélytisme protestant. L'autorisation demandée fut accordée par une lettre en date du 20 octobre 1862. Le P. Pian se mit immédiatement à l'œuvre, et il écrivait au Supérieur Général le 25 janvier 1863 :

Merci, mille fois merci pour votre aimable lettre du 20 octobre dernier qui nous apportait l'autorisation de commencer cet établissement si ardemment désiré, et des paroles d'encouragement, qui font tant de bien dans les moments d'épreuves. Encore une fois merci.

Comme vous me l'aviez marqué dans votre lettre, mon bien-aimé Père, je me suis adressé aux Evêques du Canada. Je ne puis vous exprimer la joie qu'ils ont éprouvée en apprenant

qu'on voulait enfin fonder un établissement, dont il avait été si souvent question, et dont tout le monde voyait la nécessité.

Mgr de Montréal m'a promis qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour nous aider. Mgr l'administrateur du Diocèse de Québec m'a assuré qu'il approuvait notre projet et qu'il se ferait un plaisir de contribuer à cette bonne œuvre. J'ai obtenu plus que je n'aurais osé demander.

Je pars demain pour remonter l'Ottawa ; je visiterai quelques chantiers que le R. P. Reboul ne peut visiter, et de là, j'irai, si je puis, jusqu'à Témiskaming.

Avant d'assister à la création de la résidence de Témiskaming, devenue le centre des Missions sauvages de la baie d'Hudson, parcourons encore les différents postes que nos Pères visitent dans cette contrée. Nous prendrons part, en compagnie des Pères Pian et Lebret, à la Mission de 1862. C'est le R. P. Lebret qui en est l'historien :

Mon Très-Révérend Père,

C'est avec un grand bonheur que je viens satisfaire un désir de votre cœur paternel en vous donnant quelques détails sur les Missions sauvages que nous avons parcourues, le R. P. Pian et moi, pendant le printemps et l'été de 1862.

Nous quittâmes Ottawa le 3 mai, jour de l'Invention de la sainte Croix. C'était commencer sous de bons auspices une Mission où, Dieu merci, les croix ne sont pas rares. Le mercredi suivant, nous arrivions à Mattawan, où il nous fallut séjourner jusqu'au lundi, en attendant le canot qui devait nous conduire à Témiskaming. Mattawan est une Mission moitié canadienne et moitié sauvage ; mais les indigènes qui fréquentent cette place ne s'y trouvent réunis que pendant l'été. Aussi ce ne sera qu'au retour de notre excursion lointaine que nous donnerons les exercices de la Mission. Cependant nous ne demeurâmes point oisifs; nous vîmes la plupart des habitants, et je préparai ainsi le succès de mes prédications futures.

Le lundi, nous quittons Mattawan, et le vendredi, vers deux heures après midi, nous atteignons Témiskaming. Il n'y avait encore que quelques familles sauvages; elles nous attendaient pour accorder les honneurs de la sépulture à une pauvre femme morte depuis trois semaines. La foi de ces peuplades est si vive, qu'elles ne craignent pas d'attendre plusieurs mois et de faire trente ou quarante lieues, afin que leurs morts ne soient pas privés des prières de l'Eglise. Huit jours après, le R. P. Pian partit pour Abbitibi, et je restai seul chargé des exercices de la Mission à Témiskaming.

Vous ne serez pas surpris, Très-Révérend Père, si je vous dis que je me trouvai un peu embarrassé. Je n'avais pas, comme saint François-Xavier, le don des langues, et ma connaissance de celle que l'on parle à Témiskaming était bien insuffisante. Mais malgré cela, Dieu n'a point abandonné son Missionnaire. Il a travaillé avec lui, et, à part une seule famille, tous les sauvages se sont rendus à l'appel de la grâce. Ceux qui fréquentent ce poste sont presque tous baptisés. Cependant j'en ai trouvé un qui a résisté jusqu'à présent aux instances qui lui ont été faites. J'ai essayé, à mon tour, de le convertir, mais tous mes efforts sont demeurés impuissants. A toutes mes preuves, dont il reconnaissait cependant la vérité, il ne donnait d'autre réponse que celle-ci : « Ceux qui sont baptisés sont malades et meurent; moi, je ne veux pas mourir. » En vain lui disais-je qu'en se faisant baptiser et en servant le Grand Esprit, il s'assurerait une vie qui ne finirait point ; sa réponse était invariablement la même. Pendant le cours de notre entretien, je remarquai qu'il avait le visage enflammé, les yeux égarés et que tous ses membres étaient agités, comme s'il était en proie à une fièvre ardente. Ne sachant plus quel moyen employer, je lui montre ma Croix et je lui explique en quelques mots le mystère qu'elle représente, puis je la lui présente à baiser, mais il la repousse en disant : « Non, pas maintenant, quand je serai baptisé. » Etait-ce mépris de sa part, voulait-il simplement se débarrasser de moi ? Je ne sais ; ces paroles, qui me contristèrent sur le moment, me laissent maintenant un rayon d'espoir. Oui, mon Très-

Révérend Père, j'espère que la grâce de Dieu triomphera de ce cœur endurci ; mais pour cela il faut des prières, et encore des prières. Sa femme a été baptisée l'année précédente ; il a deux filles qu'il ne veut point laisser baptiser. Tout me dit que la volonté de la femme l'emportera bientôt sur celle du mari, et que ces enfants sauveront leur père.

La Mission touchait à son terme ; le temps où les bourgeois de la Compagnie envoient à Moose leurs pelleteries était arrivé : cinq grands canots se préparaient, et on s'occupait à recruter les hommes nécessaires pour former l'équipage, qui devait être de trente à trente-cinq hommes. Le jour fixé arrive, c'est un lundi, nous nous embarquons vers dix heures du matin, et comme toujours de nombreuses décharges de fusil font retentir les échos d'alentour. Le voyage de Témiskaming à Abbitibi a été assez agréable, quoiqu'un peu monotone. J'avais de la peine à réunir mes sauvages le matin et le soir, afin de réciter la prière en commun, car nous ne trouvions pas toujours une place convenable pour qu'une quarantaine d'hommes pussent camper tous ensemble. Ils venaient donc à mon appel où j'allais moi-même faire la prière en deux endroits.

C'est dans le cours de ce voyage que se fit un jour une pêche merveilleuse. La flottille voguait sur un lac, lorsque, par l'ordre du chef, elle se dirige vers la terre et arrive près d'un gros rocher. Trois ou quatre hommes de chaque canot débarquent, emportant leurs avirons : ils allaient pêcher. Si je n'avais connu l'habileté et l'adresse des sauvages, quand il s'agit de la pêche et de la chasse, j'aurais trouvé bien étranges de tels agrès de pêche. Le succès devait couronner leurs tentatives. Vingt minutes après, je les vis tous revenir apportant chacun au moins une quarantaine de beaux poissons.

Nous approchions d'Abbitibi ; je m'en réjouissais, car je devais retrouver dans ce poste mon cher compagnon et faire avec lui la Mission de Moose et d'Albany. Il n'y avait que trois semaines que nous nous étions quittés, mais les jours étaient devenus des semaines, tant je désirais revoir le R. P. Pian. Oh! comme est vraie cette parole du Prophète : *Ecce quam bonum*

et quam jucundum habitare fratres in unum! Mais, hélas! mon espérance ne devait pas encore se réaliser. Ce qui, du reste, ne doit pas surprendre, car la vie du Missionnaire n'est-elle et ne doit-elle pas être une vie de privations et de sacrifices de tout genre? Des sauvages, que nous rencontrâmes à 12 milles du poste, me dirent que l'autre Robe noire était partie le matin même. J'eus bientôt la certitude de cette triste nouvelle, et je dus me résigner à ne revoir le P. Pian qu'à Moose, c'est-à-dire huit ou dix jours plus tard.

J'arrivai à Abbitibi le samedi au soir, veille de la Trinité. Nous devions repartir le lendemain à six heures, mais un embarras inattendu nous retint jusqu'à quatre heures du soir. J'eus ainsi le bonheur de célébrer la sainte Messe plus à mon aise, et de voir quelques sauvages qui se trouvaient encore dans ce poste. Dans la matinée, une femme vint me visiter ; elle était triste et désolée. « Ah! mon Père, me dit-elle, j'ai bien du chagrin! — Pourquoi donc, lui dis-je ? — C'est qu'il y a plusieurs sauvages qui ne se sont pas confessés; ils ne voulaient pas même venir à l'église. » Je fus touché du sentiment de foi vive que manifestaient ces paroles. Hélas! je n'étais pas surpris de ce qu'elles m'annonçaient; j'avais vu par moi-même, l'année précédente, combien il était difficile d'attirer les sauvages qui se laissent de plus en plus dominer par l'esprit d'indifférence.

Le trajet d'Abbitibi à Moose ne se fit pas sans quelques épreuves d'un nouveau genre. On ne put renouveler nos provisions de bouche, et nous dûmes partir en mettant toute notre confiance en la Providence. Nous avions devant nous un espace d'environ 500 milles à parcourir, pour toutes richesses, en fait de vivres, peut-être une livre de thé... Nous nous mîmes gaiement en route en pensant que celui qui nourrit les oiseaux du ciel, bien qu'ils ne travaillent ni ne sèment, ne manquerait pas de nous fournir le nécessaire. Notre espérance ne fut point déçue ; nos bons sauvages, malgré leurs dures fatigues, se seraient privés eux-mêmes de toute nourriture plutôt que de nous voir dans le besoin. La frugalité de nos repas était extrême, mais une franche gaieté les assaisonnait. Un commis de la Compagnie, qui avait pris

passage avec moi, partageait mon sort et mon contentement. Nous approchons de Moose : c'est le lundi matin, et nous serons au fort dans la soirée. Les provisions sont complétement épuisées : à déjeuner, on sert la dernière galette et elle est de la plus minime proportion. C'est avec ce viatique que nous devons accomplir notre dernière étape. Mais vers le soir, nos pauvres rameurs sentent leurs forces s'épuiser. Un secours leur serait bien nécessaire, et nous comprenons nous-mêmes que le besoin est pressant. Il restait une dernière ressource. Quelques précautions que l'on prenne, il est impossible dans ces longs voyages d'échapper à l'humidité, les sacs qui renferment la farine n'échappent pas plus que les autres provisions à cette influence de l'atmosphère. Il suit que la farine forme toujours un peu de pâte le long des sacs, de plus quelquefois on boulange dans le sac même. Les parois intérieures conservent donc quelques restes de ce qu'elles contenaient. Eh bien! que fit-on dans cette nécessité extrême ? Un homme de chaque canot se met à détacher, à gratter cette croûte, et réussit à trouver encore de quoi faire une galette pour dîner... Enfin, avec la nuit, nous arrivâmes à Moose, et la présence de mon cher P. Pian me fit bientôt oublier les petites misères du voyage.

La corvette d'Albany qui était venue à Moose pour chercher des provisions, et par laquelle nous devions nous rendre à ce poste, était prête à repartir; nous ne passâmes qu'un jour et demi à Moose. Le mercredi 25 juin, nous nous embarquâmes à bord de la corvette *Marie d'Albany*, mais comme le temps était calme, nous ne pûmes aller qu'à une très-petite distance de Moose. On jeta l'ancre et nous y demeurâmes jusqu'au dimanche matin, jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul. Vers sept heures, une bonne brise nous fit voguer sur la mer de la baie d'Hudson. A midi, on aperçut à l'horizon une quantité prodigieuse de montagnes de glace qui s'avançaient vers nous. Le capitaine n'était pas sans inquiétudes. Mais, Dieu merci, nous pûmes les traverser sans aucun accident. Tout n'était pas fini. La brise fraîchit de plus en plus, elle se change en un vent violent; la mer bouillonne, devient furieuse et

nous menace d'un naufrage semblable à celui qu'avaient éprouvé deux ans auparavant les Pères Déléage et Pian, à peu près dans le même endroit et sur le même vaisseau. Je vous assure, mon Très-Révérend Père, que cette nuit ne fut pas une des plus paisibles de ma vie. Au vent et à la fureur des flots se joignirent le tonnerre, les éclairs à tout instant répétés, la grêle, la neige, un froid par conséquent très-intense. Si on ne dormit pas bien, ce ne fut pas faute d'être bercés et d'entendre de tous côtés une musique formée des instruments les plus variés et les plus puissants. Grâce à la divine Providence qui veillait sur nous, nous n'eûmes aucun malheur à déplorer; le mardi matin, vers huit heures, on leva l'ancre, et le soir, nous serrions la main à nos bons sauvages d'Albany.

Ils n'étaient pas encore nombreux, mais les absents arrivèrent le lendemain et les jours suivants. Vous connaissez par les relations de nos Pères les sauvages qui fréquentent ce poste. Ils sont toujours les mêmes. Malgré la grande pauvreté, la grande misère à laquelle ces indigènes sont réduits, puisque la plupart sont à peine demi-vêtus, et n'ont, au moins quand ils sont au poste, que de l'herbe pour se nourrir, on les trouve toujours joyeux, gais et surtout bons chrétiens.

Pendant le temps que dura cette Mission, mes seules occupations étaient d'abord d'essayer d'apprendre leur langue, puis de raccommoder des chapelets, de relier des livres et de faire chanter aux sauvages des cantiques qu'ils ne connaissaient pas encore.

Nous restâmes environ dix-huit jours dans ce poste, puis il fallut songer à revenir sur nos pas. Si nous avions attendu quelques jours, nous aurions pu retourner à Moose sur la même embarcation qui nous avait amenés à Albany, mais comme notre canot d'Abbitibi devait être à nous attendre à Moose, nous résolûmes de faire le trajet à pied. Nous le fîmes, en effet, en quatre jours; mais non sans quelques difficultés et surtout de grandes fatigues. Nous marchions le long du rivage de la mer, tantôt dans des espèces de marais où la mer ne pénètre que de temps à autre, aux grandes marées, tantôt traversant des baies quand la mer était basse, mais enfonçant

partout jusqu'à mi-jambe et quelquefois jusqu'au genou. Ajoutez à cela les chaleurs excessives de l'été, nous nous trouvions à la fin de juillet, les marches forcées, l'air de la mer, les milliers de maringouins qui nous harcelaient sans cesse et nous piquaient de leurs dards, et vous comprendrez la soif brûlante que nous devions éprouver. Encore, si nous avions eu de l'eau douce pour nous rafraîchir, mais il fallait marcher des heures entières étant déjà exténués de fatigue avant d'en rencontrer. C'était, pour l'ordinaire, des eaux stagnantes et bourbeuses à moitié saturées de sel. Ne nous plaignons pas; elles n'avaient pas l'amertume du fiel présenté à notre divin Sauveur, et nous nous estimions trop heureux de les avoir telles qu'elles étaient.

Arrivés en face de Moose, il nous restait à traverser une rivière qui n'a pas moins de 3 milles de largeur. Donner un signal pour annoncer notre présence afin qu'on vînt nous chercher, c'est le moyen que nous devions employer dans cette circonstance. Le sauvage qui nous accompagnait commença donc à amorcer son fusil, et à tirer, à amorcer, à tirer encore, mais ce fut en vain; le vent étant tout à fait contraire, nous ne fûmes pas entendus. Nous étions arrivés en ce lieu vers deux heures de l'après-midi, il fallut se résigner à y coucher. A la nuit, nous fîmes cuire trois oiseaux que notre sauvage avait tués; nous eûmes beaucoup de peine à trouver un peu de bois sec. Notre souper terminé, nous cherchâmes à dormir, mais les maringouins, que n'éloignait pas la fumée d'un foyer que nous ne pouvions entretenir, nous livrèrent un cruel combat; nous n'avions pour nous défendre que notre couverture. Enfin, le matin arrivé, on tire encore, et bientôt nous voyons se diriger vers nous un canot monté par deux hommes; on venait nous chercher.

Nous ne restâmes à Moose que deux jours. Le 13 août, nous revoyions nos sauvages de Témiskaming. Une des premières visites que j'y reçus, fut celle de la femme de l'infidèle obstiné dont je vous ai parlé. « Me voici, me dit-elle, revenue avec mes deux filles; je les ai amenées malgré mon mari, qui est resté dans le bois. » M'adressant alors à sa fille aînée, âgée de

seize ou dix-sept ans, je lui demandai si elle voulait se faire instruire et être baptisée. Sur sa réponse affirmative, je me mis aussitôt à l'œuvre, et quand j'étais obligé de la quitter, je mettais un sauvage à ma place, de sorte qu'avant mon départ, je régénérai dans l'eau sainte cette pauvre enfant et sa petite sœur, âgée de six à sept ans. Il ne reste plus que le père. Son tour viendra, si on veut bien prier pour lui.

En quittant ces chers sauvages de Témiskaming, ils nous supplièrent de revenir les visiter pendant l'hiver, à l'époque du premier de l'an ; un grand nombre d'entre eux viennent alors passer quelques jours au poste. Le chef nous confia une lettre pour le *Gardien de la prière* (l'Évêque), auquel il adressait lui-même cette demande.

Nous avions encore à donner les exercices de la Mission à Mattawan et au fort William. Mattawan m'échut en partage. Nous arrivâmes à ce poste le 20 août au soir ; le lendemain, le P. Pian partit pour le fort William. Mattawan, ayant une population mixte, composée de Canadiens et de sauvages, exigea une double Mission. Après deux jours employés aux préparatifs, je commençai par celle des Canadiens. J'avais craint un moment un peu de froideur de leur part, mes craintes s'évanouirent bientôt; pas un seul ne resta sourd à la voix du Ciel ; bien plus, la plupart de ceux qui demeuraient trop loin vinrent avec toute leur famille camper auprès du magasin, alors converti en chapelle, pour pouvoir assister à tous les exercices. Le mercredi 27, nous terminâmes notre Mission par une procession au cimetière, où je rappelai à ces bons Canadiens les pensées que devait exciter en eux la vue de ce champ de la mort, surtout dans une colonie toute nouvelle.

Le tour des sauvages était venu; ils le désiraient avec une sorte d'impatience; plusieurs fois ils m'avaient demandé : « Quand est-ce que nous te parlerons, nous ? » Aussi leur empressement était-il admirable. C'était à qui arriverait le premier à la chapelle, à qui irait faire le tour des camps pour sonner les exercices. Les derniers venus se promettaient bien leur revanche pour le lendemain, et ils la gagnaient. Comme les Canadiens, tous les sauvages se rendirent à l'appel de la

grâce. Le dimanche, qui était la veille de mon départ, Canadiens et sauvages se trouvèrent réunis à la messe et à la dernière cérémonie qui se termina par une consécration à la Très-Sainte Vierge, après laquelle un bon nombre des deux nations vinrent se jeter aux pieds de cette bonne Mère, afin de recevoir le saint Scapulaire.

Mais avant de me laisser partir, ces excellents catholiques me dirent qu'ils ne voulaient plus être obligés de demander à des étrangers un abri pour le bon Dieu et pour eux, et que, malgré leur pauvreté et leur petit nombre, ils étaient disposés à s'imposer des sacrifices afin de bâtir une église. Sur leurs instances réitérées et me confiant en leur bonne volonté, des déterminations furent prises, et je dressai immédiatement une liste de souscriptions. Tous se montrèrent aussi généreux que leurs moyens le leur permettaient, et ils assurèrent que, si besoin était, ils n'en resteraient pas là. Aujourd'hui, cette église n'est pas encore terminée, mais elle est déjà bien avancée; c'est une construction en bois, surmontée d'un clocher modeste mais gracieux, avec une toiture en fer-blanc. C'est une petite merveille pour le pays.

En me dirigeant vers Ottawa, je visitai encore quelques familles irlandaises qui, pour la plupart, n'avaient pas vu de prêtres depuis quatre ou cinq ans. J'arrivai à Ottawa le 7 septembre; là je retrouvai le P. Pian, qui s'y reposait depuis deux jours.

Voilà, mon bien-aimé Père, une partie des travaux accomplis par vos enfants des bois dans le courant de l'été de 1862. En attendant que je puisse vous donner le récit de nos autres travaux, daignez les féconder à l'avance par votre paternelle bénédiction.

L. Lebret, o. m. j.

Assistons maintenant à la fondation de la résidence de Témiskaming. La lettre qui nous en raconte les détails nous conduit jusqu'au commencement de l'année 1864. Nous l'insérons ici, quoiqu'elle anticipe sur les événe-

ments qui rentrent dans la seconde partie de notre rapport.

Collége Saint-Joseph, Ottawa, 1er mars 1864.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Je prends la liberté de vous adresser quelques détails sur les commencements de l'établissement de Témiskaming.

Le 2 mai 1863, vers quatre heures du matin, nous quittions Ottawa après avoir offert le Saint Sacrifice de la Messe, dans l'intention d'attirer sur nos travaux les bénédictions du Ciel. Quatre hommes nous accompagnaient, ils devaient nous aider à bâtir notre maison. Cette première journée n'eut rien de remarquable, nous remontions paisiblement l'Ottawa en vapeur, débarquant de temps en temps pour faire un portage ou pour prendre une autre embarcation. Le soir, vers dix heures, nous frappâmes à la porte du dernier presbytère du diocèse. Le Curé nous reçut avec affabilité et nous donna l'hospitalité la plus généreuse. Nous passâmes le dimanche avec lui, et le lundi nous reprîmes notre route sur le fleuve ; nous le remontions encore, non plus à toute vapeur, mais à force de bras. Chacun gagna son pain. Le R. P. Lebret était sur le devant et moi je gouvernais ; c'était la première fois que je prenais le grand aviron, je le trouvai pesant.

Le troisième jour, nous arrivâmes à Mattawan, où mon compagnon s'arrêta pour donner les exercices de la Mission. Je laissai avec lui un de mes hommes ; ils devaient me rejoindre ensemble, mais il s'en fallut bien peu que je ne les revisse ni l'un ni l'autre. Les habitants sont dispersés sur les bords du fleuve ; dans une de ses visites à domicile, le Père apprend qu'un vieux Canadien qui avait été plusieurs fois en danger de mort se trouve à toute extrémité. Il s'embarque aussitôt avec un jeune sauvage pour aller voir le malade et lui porter les consolations de la religion. En se rendant à terre, le courant, qui est très-fort en cet endroit, les entraîne et pousse le canot sur un arbre qui brise en deux la frêle embarcation. Le canot, en se repliant autour de l'arbre, permet au P. Lebret

de s'y cramponner et d'échapper ainsi à une mort certaine. Le petit sauvage parvient à se sauver à terre. Deux sauvagesses qui avaient suivi des yeux la Robe noire, arrivèrent promptement au secours de leur Père, et le reconduisirent sur le rivage. Pendant qu'il se secouait un peu, elles purent rejoindre notre chapelle, qui était déjà entraînée à un mille plus bas et qui se trouva toute défoncée.

Le 12 mai, j'arrivai à Témiskaming pour jeter les fondements de cette résidence si nécessaire et que nous désirions depuis longtemps. Les sauvages, au comble de la joie de voir enfin leurs vœux exaucés, vinrent volontiers nous aider à préparer le bois nécessaire à la construction de notre maison. Ce fut un travail dur et bien pénible, car nos bons cousins les maringouins nous firent de fréquentes visites. J'employai, pendant plusieurs jours, jusqu'à trente sauvages, et quand l'ardeur commençait à diminuer, la Robe noire prenait le bout de la corde et tout le monde tirait, et le bois continuait à tomber dans le lac. Outre ces travaux, j'avais à faire la Mission des sauvages; à elle seule, elle aurait occupé tout mon temps.

Le 8 juin, je partais pour Albany. A Abbitibi, je retrouvai le R. P. Lebret, qui savait par expérience que dans ce poste, où l'indifférence religieuse s'implante de plus en plus, il n'y a guère que les chiens qui accourent lorsque nous sonnons la cloche autour des tentes sauvages. On doit se féliciter en remplissant cette fonction d'avoir des bottes, autrement on pourrait y laisser ses mollets. Les sauvages ne viennent guère que lorsqu'on va les chercher et c'est encore le petit nombre; ils s'abandonnent à une insouciance vraiment déplorable.

Je m'embarquai avec le bourgeois de Témiskaming, qui se rendait à Moose pour y rencontrer le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce ne fut que le 6 juillet que j'arrivai à Albany. Plusieurs sauvages m'y attendaient. Le lendemain, l'église était comble. L'affluence était plus considérable que de coutume; plusieurs n'avaient pas vu le prêtre depuis sept ans. Un protestant s'est converti; c'est peu en soi, mais c'est beaucoup pour cette Mission. Je quittai ce poste le 17 juillet, et j'arrivai à Témiskaming le 8 août. Quelques

centaines de pas avant d'arriver, je croyais déjà apercevoir notre château, mais en mettant pied à terre, je cherchai en vain des yeux la maison, il n'y en avait point. Le soir même, plusieurs sauvages vinrent me demander si je passerais l'hiver à Témiskaming : je leur dis un *oui* assez énergique, me semblait-il, ils s'en allèrent cependant en secouant la tête. Le lendemain, sans perdre un moment, nous travaillâmes à construire la maison, et quelques jours après, je pus renvoyer les ouvriers que j'avais amenés. Avec l'aide d'un sauvage et quelquefois des commis du poste, notre petite maison se trouva terminée et en état de recevoir les Pères Lebret et Mourier. C'est le 14 octobre 1863 que nous sommes entrés dans notre nouvelle demeure. Pour tous meubles nous n'avions qu'un banc. Nous couchions tranquillement sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si sainte Thérèse avait visité notre maison, elle n'aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté. En ce moment, nous sommes un peu mieux munis, quoique sur plusieurs points nous n'ayons pas encore ce qu'autorisent nos Saintes Règles. Mais ici on doit se contenter de peu.

Notre maison a 8 mètres sur 6. Elle est ainsi divisée : la chapelle, qui a 4 mètres de longueur sur 2 de largeur, s'ouvre sur un appartement où se tiennent les sauvages pendant la messe ; cet appartement a 4 mètres sur 4. Le reste de la maison comprend nos chambres à coucher et le réfectoire ou salle de travail. Nous allons faire une *allonge* pour les Pères et les Frères que nous espérons recevoir bientôt... Nous avons tous travaillé, chacun selon ses forces, et le Seigneur a daigné bénir nos travaux ; nous avons pu passer l'hiver à Témiskaming.

Presque tous les sauvages de ce poste se sont réunis pour célébrer les fêtes de Noël, et nous avons constaté avec bonheur que notre présence produisait les meilleurs effets. C'était une coutume bien établie de passer une partie de ces jours en danses et en divertissements. Cette année, les sauvages sont venus non pour s'amuser, mais pour prier. En vain les employés du poste ont-ils visité tous les campements pour avoir

des danseuses ; ils n'ont pu en trouver une seule. Ils ont mis en jeu tous les moyens ; promesses, reproches, tout a été inutile. Il y a un an, c'était bien différent ; les sauvages s'y rendaient tous, ils n'avaient que l'embarras du choix. Plaise à Dieu que nos chers néophytes persévèrent dans leurs bonnes dispositions ! Plusieurs d'entre eux paraissent disposés à renoncer aux boissons alcooliques ; un assez grand nombre ont pris le *pledge* de la tempérance et ne l'ont point violé ; mais il en est encore qui s'enivrent.

Après le départ de nos sauvages, nous avons préparé nos raquettes et notre traîneau d'hiver, et nous nous sommes dirigés vers le lac Kepaway, le R. P. Lebret et moi, accompagnés d'un sauvage. Le R. P. Mourier est resté seul à la maison. Je ne pense pas qu'il ait le temps de s'ennuyer, car il devra faire la pêche, courir après les lapins et étudier le sauvage ; je crois qu'il l'apprendra très-facilement. Pour nous, nous avons trouvé la raquette un peu pénible, c'était la première fois que nous nous servions de cette chaussure, mais les chemins étaient très-mauvais. J'espère qu'avec l'habitude et la grâce de Dieu nous pourrons, comme nos Frères du Nord, nous faire un peu plus sauvages que nous ne sommes maintenant ; mais pour y bien réussir, il est bon de s'y accoutumer de bonne heure ; quand on est vieux, ce qui arrive rapidement pour nous, il est inutile d'en faire l'essai.

Dans nos Missions de la baie d'Hudson, nous ne mangeons ni crapauds ni lézards comme dans les Missions de Mgr Poirier, car il n'y en a point, mais nous pouvons nous convaincre que les âmes coûtent bien cher, et que le chemin du ciel est étroit et raboteux. Mais, mon bien-aimé Père, les souffrances n'effrayent pas vos enfants ; au contraire, ils les aiment, ils les recherchent, parce qu'ils savent que les fruits sont proportionnés aux travaux et aux peines du Missionnaire.

J'espère pouvoir bientôt vous adresser quelques nouveaux détails sur cette Mission. Veuillez bénir vos enfants de Témiskaming et leurs œuvres, et agréer l'assurance de mon obéissance toute filiale.

J.-M. Pian, o. m. i.

3. *Résidence de la Rivière au Désert.* — Nous n'avons aucun rapport spécial sur cette résidence. Nous savons que nos Pères y continuent à consacrer tous leurs soins aux sauvages qui se sont groupés autour d'eux, et à ceux qui sont dispersés sur la vaste étendue de la Mission. Le R. P. Déléage a pris part aux travaux des chantiers avec un succès consolant. Nous reviendrons visiter cette résidence, dont le nom réveille un des plus douloureux souvenirs de l'année 1863.

II. *Maison du Collége à Ottawa.* — Rien d'extraordinaire ne se présente à nous dans la marche de cette Maison à l'époque où nous sommes arrivés. Son organisation est complète; elle poursuit avec succès le but qu'on s'est proposé en l'établissant. L'uniformité n'est point une imperfection; c'est le résultat nécessaire de l'ordre établi, maintenu dans l'ensemble des lois qui régissent une communauté dont tous les instants sont consacrés à la piété et à l'étude, sous la direction de maîtres pénétrés de toute la grandeur du ministère qu'ils ont à remplir. Nous n'ajouterons rien aux détails que renfermait le rapport de 1862, qui nous a fait connaître la constitution intime du collége de Saint-Joseph.

Les deux paroisses de Saint-Joseph et de Saint-André offrent toujours à nos Pères un champ fertile à cultiver; le nombre des catholiques augmente, et le bien prend de plus vastes proportions. Nous espérons recevoir des détails plus complets sur les œuvres établies par nos Pères dans ces paroisses, et les chiffres qui indiquent le progrès spirituel et matériel de leurs habitants.

III. *Maison de Montréal.* — C'est la Maison la plus importante de la province : tout y est en proportion. Grandeur de l'église, bâtie par nos Pères, ampleur du local qu'ils habitent, nombre des œuvres qu'ils soignent, fruits que produisent leurs travaux soit dans l'intérieur, soit à

l'extérieur de la ville et du diocèse. Les matériaux abondent ; choisissons ceux qui nous feront mieux connaître les difficultés que rencontre l'exercice du Saint Ministère au Canada. Voici une lettre du R. P. Léonard, adressée au Supérieur de Montréal, le R. P. Aubert. On aimera à lire ces pages qui portent un reflet de la gaieté si expansive du vieux Missionnaire.

Masquinongé, 25 février 1862.

Mon Révérend Père,

Lorsque l'année dernière, à pareille époque, je partais pour Yamachiche, paroisse à 25 lieues de Montréal, par un froid de 32 degrés Réaumur, afin d'y prêcher les Quarante Heures, vous me dites, au moment du départ : « Mon Père, vous allez trouver des chemins bien mauvais ; prenez toutes vos précautions ; 32 degrés ! pensez-y, c'est la journée la plus froide de cet hiver. » Nous ne tardâmes pas, le curé de la paroisse qui m'accompagnait et moi, à nous apercevoir que vous disiez vrai ; car nos deux chevaux, quoique forts et vigoureux, ne pouvaient trotter que de temps en temps. Quand nous fûmes descendus sur notre grand fleuve Saint-Laurent, dont l'épaisse glace était recouverte de quatre pieds de neige, nous y trouvâmes un chemin peu battu et tellement étroit, que deux traîneaux ou *sleighs* ne pouvaient se rencontrer sans s'embourber dans la neige. A peine avions-nous parcouru deux lieues de chemin que nous faisions la rencontre de plusieurs traîneaux chargés et attelés de deux chevaux de front. Notre conducteur, quoique bien adroit, voulant passer à côté, ne put s'empêcher d'aller à *Versailles* sens dessus dessous. Nous fîmes un fort plongeon dans la neige : le gros et pauvre P. Leonard était alors intéressant à voir, se débattant dans quatre pieds de neige, couvert de plusieurs gros habits qui, joints au poids de son corps, le rendaient peu leste pour sortir de cette impasse. Nos spectateurs, qui étaient, je pense Ecossais et protestants, en nous voyant ainsi empêtrés, riaient, aux éclats : *C'est drôle ça, c'est drôle !* s'écriaient-ils.—

« Ah! canailles que vous êtes, leur dis-je, ce n'est pas si drôle ! » Selon l'ordinaire, personne n'avait le moindre mal, on en fut quitte pour se ramasser du mieux que l'on put ; mais notre traîneau en avait. La broche de fer à laquelle étaient attachés les traits se brisa et nous mit dans un grand embarras. Comme nous n'étions pas éloignés d'une auberge située au bout de l'île de Montréal, nous nous y rendîmes, et on *rafistola* notre voiture, si bien qu'elle put nous conduire jusqu'au terme de notre voyage ; mais notre journée n'était pas finie. Après avoir dîné chez le bon et aimable curé de Saint-Sulpice, nous voulions aller coucher à Berthier. La nuit nous surprit au village de Lanoraie ; nous avions encore trois lieues à faire par des chemins bien connus, mais non battus. De temps en temps, nous manquions la trace, et nos chevaux allaient se débattre dans la neige ; il fallait, à tâtons, se remettre à chercher la bonne voie. Enfin, après bien des peines, nous arrivons au presbytère de Berthier, à huit heures du soir. Le bon curé, selon l'usage au Canada, nous offrit une hospitalité toute fraternelle.

Le lendemain, nous nous remîmes en route et nous arrivâmes sans trop de souffrance à Yamachiche. Les habitants vinrent en masse assister pendant trois jours aux instructions du matin et du soir, avec une piété et une dévotion admirables. Comme il y avait plusieurs confesseurs, tous purent s'approcher des Sacrements. A la vue de l'empressement de ce bon peuple, je fus bien dédommagé de toutes les misères que j'avais éprouvées dans mon voyage. Mon retour, comme vous le savez, fut encore remarquable par un fort mauvais temps. Vous en ayant parlé de vive voix, je m'abstiens de vous donner d'autres détails, et je passe à la narration du voyage que je viens de faire à Masquinongé, paroisse voisine de Yamachiche.

Celui de l'année dernière n'offrait que des roses en comparaison de ce dernier. Si je pouvais en être l'historien fidèle, nos Pères de France, en lisant ces pages, prendraient l'onglée et éprouveraient un frisson à leur donner la chair de poule en pleine canicule. Et quand ces voyages sont terminés, que

les peines sont passées et que l'on continue à se bien porter, on en rit et ils deviennent *légende*. Il y a trois jours que j'ai quitté Montréal pour me rendre à Masquinongé, où je prêche les Quarante Heures. Je partis le dimanche, après midi, par un temps fort doux pour la saison : l'atmosphère était au dégel. J'allai coucher chez le Curé de Saint-Sulpice, qui me reçut avec toute la politesse et l'urbanité que vous lui connaissez. C'est une des bonnes qualités de notre clergé canadien de célébrer, comme une fête, l'arrivée de leurs confrères. Après avoir dit la sainte Messe et m'être muni d'un solide déjeuner, je me mis en route vers les huit heures. Le ciel paraissait bien chargé : de petits flocons de neige commençaient à tomber d'une manière assez bénigne par un petit vent du nord-est, lequel, à mesure que nous avancions, augmentait dans des proportions effrayantes : décidément Eole avait gonflé ses joues et nous envoyait à pleine bouche, à travers des tourbillons de neige, des bouffées qui nous aveuglaient et nous glaçaient la figure. Nous avions à peine parcouru quatre lieues, que notre cheval, qui allait toujours vent devant, était harassé de fatigue. Au lieu d'arriver à Berthier avant midi, nous n'y arrivâmes qu'après une heure. M. le Curé était absent ; il fut remplacé on ne peut mieux par son Vicaire. Nos habits, trempés de neige fondue, furent bientôt débarrassés de leur humidité par l'effet d'un bon feu. Après le dîner, je voulus faire une visite aux sœurs du couvent. Le Vicaire m'accompagnait ; mais arrivés devant la porte : *halte-là!* le couvent était fortifié par des remparts... de neige d'une hauteur de dix, quinze et vingt pieds : les courants les y avaient amoncelés ; mais comme nous n'avions pas le temps de les battre en brèche et que les pelles nous manquaient pour faire la trouée, nous prîmes le parti de battre en retraite sans déshonneur.

Mais Eole devenait toujours plus furieux, il se planta, le vilain ! tout à fait au nord pour nous geler. « Mais faut-il se mettre en route par une tempête si affreuse et qui augmente toujours? depuis trente-quatre ans que je suis au Canada, je n'en ai jamais vu de pareille ! — Non, dit le Vicaire, vous ne

pouvez partir sans vous exposer à la mort. — Bah ! m'écriai-je, à la garde de Dieu et de Marie Immaculée ! Je vais; partir qu'en dites-vous, mon vieux conducteur ; y a-t-il moyen de se mettre en route ? — Eh ben! dame ! mon Père, on peut toujours essayer, mais je suis ben vieux, je n'ai jamais vu encore une tempête de même... Eh ben ! partons, puisque vous le désirez. » Et nous voilà partis. Nous avions encore sept lieues à faire, et je tenais à me rendre à mon poste au jour voulu. Mais quelle misère ! la tempête était déchaînée. La neige fondait sur nos habits et le vent la glaçait ; le petit manteau qui me couvrait à mi-corps était changé en véritable crinoline et, poussé par le vent, se retournait au-dessus de ma tête. J'avais, dans la bagarre, perdu un gant, l'autre me gelait la main, car il était tout mouillé. Comme la bise et la neige nous donnaient en plein visage, nous avions bientôt un masque de glace qu'il fallait faire tomber. Voyant que mon charretier ne prenait plus la peine d'ôter de sa joue gauche une plaque qui la couvrait, je lui dis : « Faites donc, mon vieux, tomber cette glace qui vous empêche de voir clair. — Cela ne fait rien, mon Père, je suis borgne de ce côté-là, mais il faut arrêter pour ôter celle qui couvre les yeux de mon cheval et qui le rend aveugle. » Enfin, arrivés à un quart de lieue de la paroisse de Saint-Barthélemy, nous trouvâmes une si grande quantité de neige que le pauvre animal, exténué de fatigue, ne put plus faire un pas. Nous étions proche de la maison d'un riche habitant ; nous y entrâmes pour nous réchauffer. Alors ce brave homme me dit : « Mon Père, je vais vous faire conduire au presbytère du village, et nous garderons votre charretier avec son cheval, nous en aurons bien soin ; demain, il ira vous retrouver. » Mais le lendemain, il fut impossible de faire un pas avant d'avoir *pelleté* la neige qui s'était amoncelée dans le chemin ; tous les habitants, sur un espace de deux lieues, se mirent à l'œuvre, et vers les deux heures de l'après-midi je pus continuer mon voyage vers Masquinongé. J'y arrivai au dernier coup des cloches qui sonnaient le second exercice des Quarante Heures. — Beaucoup de monde, j'espère succès.

Tout à vous. LÉONARD, O. M. I.

Avant d'insérer les rapports du R. P. AUBERT, relatons un incident de la Mission prêchée à l'Assomption, à la fin du mois de juin 1862. Un grand meeting fut tenu par les habitants, à l'effet de proposer une quête pour couvrir les frais des Missionnaires, et de préparer une adresse de remercîments. Nous avons reçu le procès-verbal du meeting et l'original de l'adresse présentée à nos Pères. Ces deux pièces sont transcrites sur des feuilles de papier de la plus grande dimension, que relie entre elles un ruban vert. Nous constatons ce fait, parce qu'il nous offre un trait caractéristique des mœurs canadiennes, et une preuve des profondes impressions que le ministère apostolique laisse dans ces populations pleines de vie et de foi. Donnons ici, pour en garder le souvenir, et comme modèle du genre, le procès-verbal du meeting de l'Assomption et l'adresse présentée aux Missionnaires. Cet exemple suffira :

Assemblée publique des citoyens de la paroisse de l'Assomption dûment convoqués, et tenue au Palais de justice au village de l'Assomption, ce 25 juin 1862.

Sur motion de M. A. Archambault, M. Poirier est appelé au fauteuil, et M. Martel agit comme secrétaire.

M. le président explique le but de cette assemblée ; après quoi, M. P.-U. Archambault, secondé par M. Lemire, propose qu'il soit fait une quête dans l'église de cette paroisse, demain, pendant la Messe ; le produit est destiné à être offert aux RR. PP. Oblats, comme marque de reconnaissance des services qu'ils ont rendus à cette paroisse pendant la Retraite qu'ils sont encore à prêcher. Cette proposition passe unanimement.

M. Lemire, secondé par M. P.-U. Archambault, fait motion qu'Eugène Archambault, écuyer ; A. Archambault, écuyer, et Dorval, écuyer, soient chargés de préparer et signer, pour et au nom de cette paroisse, une adresse pour les RR. PP. Oblats, et que cette adresse leur soit présentée par le maire du vil-

lage, Alex. Archambault, écuyer. Cette motion passe à l'unanimité.

Sur motion de M. Lemire, secondé par M. P.-U. Archambault, l'assemblée vote des remercîments à MM. les président et secrétaire, et l'assemblée est ajournée.

Ont signé : POIRIER, *président ;* MARTEL, *secrétaire.*

Le jour du départ des Missionnaires, la Commission déléguée se présenta devant eux, ayant le maire du village à sa tête, et c'est lui qui a lu l'adresse suivante :

Révérends Pères, dans la noble et pénible tâche que vous vous imposez de répandre l'amour de Dieu et du prochain, Dieu seul peut vous offrir une récompense digne de votre zèle. Distributeurs prodigues des paroles qui consolent et de la semence de la foi, vous passez de l'œuvre accomplie à de nouveaux travaux, sans avoir, comme le laboureur, la satisfaction de voir croître et s'épanouir les fruits de vos labeurs.

Si ce peut être une faible rétribution pour vos peines de constater la gratitude qu'elles inspirent à ceux qui ont été l'objet de votre évangélique sollicitude, permettez-nous, Révérends Pères, de nous faire l'organe de cette paroisse et de vous exprimer combien nous vous sommes reconnaissants pour la Mission que vous venez de nous faire. S'il vous était donné de pénétrer dans le secret des âmes, vous vous sentiriez fiers de votre œuvre, en comptant le nombre de cœurs défaillants que vous avez relevés dans l'estime d'eux-mêmes et dans l'espérance en la clémence divine ; en voyant combien de haines et d'envies votre onctueuse parole a effacées, combien d'enfants ont appris à respecter leurs parents, combien de parents ont compris ce qu'ils devaient de soins à l'éducation religieuse et domestique de leurs enfants.

Faible et faillible comme toute portion de l'humanité, cette paroisse verra peut-être un jour s'affaiblir les heureuses impressions de cette quatrième Retraite que vous avez bien voulu lui donner. Alors, nous vous dirons : « Venez, Révérends Pères, venez encore au milieu de nous, venez consolider votre

œuvre; raffermir les pas chancelants, ranimer la foi des tièdes, rendre l'espérance à ceux qui doutent de leur réconciliation avec la vertu. »

En attendant, nos vœux vous accompagneront partout où votre généreux apostolat conduira vos pas, et nous prierons Dieu qu'il vous accorde la santé et les forces nécessaires pour que nos paroisses puissent toutes successivement profiter de votre dévouement et de votre zèle.

Et vous, vénéré pasteur de cette paroisse, nous ne pouvons pas laisser passer cette occasion sans vous présenter nos remercîments et vous exprimer nos sentiments de reconnaissance pour la tendre sollicitude qui vous anime à l'égard de nos âmes en toute circonstance et surtout en nous procurant de temps à autre la visite de ces Révérends Pères.

Quant à vous, Révérends Pères, vous n'attendez certainement pas votre récompense des hommes, votre but étant plus noble et plus digne de vos belles âmes ; néanmoins il nous est impossible de ne pas vous exprimer publiquement notre reconnaissance ; veuillez accepter ce léger tribut de notre gratitude.

L'Assomption, 2 juillet 1862.

Ont signé : Eug. Archambault, Dorval, Alex. Archambault.

Le R. P. Aubert, Supérieur de la Maison de Montréal, écrivait au Supérieur Général le 10 janvier 1863 :

Mon Très-Révérend Père,

Je me fais un devoir de vous envoyer le rapport de nos travaux accomplis dans le second semestre de l'année 1862. Avec ce rapport vous recevrez une lettre du R. P. Charpeney, à mon adresse, dans laquelle il me rend compte des Missions qu'il a faites dans le diocèse de Sandwish avec plusieurs autres Pères. J'ai demandé au R. P. Lagier (Lucien) de me faire le rapport de sa Mission à Malone dans les Etats-Unis ; vous le trouverez ci-joint. Voici maintenant mon compte rendu.

Comme j'ai commencé le premier la campagne dans ce second semestre, je rapporterai d'abord ce qui me concerne. Le 28 juillet, j'ai ouvert les exercices spirituels de la retraite

annuelle dans la Maison mère des Sœurs de Sainte-Anne, établie à Saint-Jacques de l'Achigan. Ces religieuses se vouent à l'enseignement des jeunes filles de la campagne ; elles ont été formées dans le diocèse de Montréal, depuis quelques années. Sur la fin du mois d'août, je suis descendu à Québec pour prêcher la retraite pastorale aux curés de ce diocèse, retraite à laquelle assistaient aussi les Supérieurs, Directeurs et Professeurs des divers colléges diocésains. Je suis revenu encore deux fois dans cette ville au mois de septembre, pour donner la retraite aux vicaires et aux curés qui n'avaient pu assister à la première, et au mois d'octobre, pour prêcher celle des élèves du Grand Séminaire. J'ai donc eu cette année à travailler à la sanctification de tout le clérgé de Québec. Si ce ministère a des difficultés, il procure aussi de grandes consolations ; il a de plus l'avantage de nous mettre en rapport avec les Prêtres de ce diocèse. Du reste, je dois dire, à la louange de ce clergé, comme de celui de tout le Canada, qu'il rend assez facile le ministère de la parole ; il se tient dans la disposition de s'édifier et non de critiquer. Son esprit est excellent et sa conduite exemplaire. Mgr Baillargeon me disait, la veille de la retraite pastorale, qu'il n'avait jamais éprouvé la moindre difficulté de la part de ses prêtres. Dans l'intervalle de ces retraites ecclésiastiques, j'ai prêché la retraite annuelle aux novices des Sœurs d'Ottawa, dirigées par nos Pères de cette ville.

Dans le cours de l'été et de l'automne, plusieurs petites retraites ont été prêchées par nos Pères. Je me contenterai d'en faire une rapide énumération. Le R. P. Brunet a donné les exercices de la retraite aux religieuses de l'Assomption, établies à Saint-Grégoire, diocèse des Trois-Rivières, pour l'éducation des jeunes filles ; au pensionnat de Longueil dirigé par les Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie, fondées par nos Pères ; aux filles de la Congrégation, aux élèves du pensionnat et de l'école commerciale établies dans la paroisse Saint-Vincent. Dans le mois de novembre, le R. P. Lagier a donné la retraite aux élèves du couvent de la Prairie, dirigé par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. A la même époque, le R. P.

CHARPENEY a prêché la retraite des Dames de la Charité dans la chapelle des Sœurs de la Providence à Montréal.

Trois Missions importantes ont eu lieu durant ce second semestre. La première a été prêchée à Saint-Pie, grande paroisse du diocèse de Saint-Hyacinthe, par les PP. LAGIER, BRUNET et MÉDEVIELLE. Des ministres protestants suisses, de la secte des Mormons, ont fait dans cette paroisse des ravages; il y a déjà plusieurs années, quelques familles ont été perverties. Il s'agissait sinon de ramener ces pauvres égarés, ce qui est toujours bien difficile, du moins de raffermir les catholiques et de les prémunir contre les dangers de l'erreur. Sous ce rapport la Mission a eu un plein succès. Quant à la Mission de Malone, prêchée par les Pères LAGIER et MÉDEVIELLE aux Canadiens établis dans cette localité, je laisse au R. P. LAGIER le soin de vous en rendre compte. Une bonne partie du mois de décembre a été consacrée à évangéliser la paroisse de Saint-Alexandre : ce sont les Pères LAGIER, BRUNET et MÉDEVIELLE qui y ont prêché les exercices de la Mission avec un plein succès. Du reste, dans ce pays de foi où l'immense majorité même des hommes font leurs Pâques, nous ne pouvons avoir les craintes sur la réussite d'une Mission que doivent nécessairement éprouver les Missionnaires qui arrivent dans un pays où la foi est très-affaiblie et la pratique de la religion généralement négligée. Enfin, dans les derniers jours de décembre, les Pères LAGIER et MÉDEVIELLE ont donné une retraite à Berthier, et le P. BRUNET à Sainte-Mélanie.

Nos Pères, occupés à l'église Saint-Pierre, y continuent leurs travaux de chaque jour, lesquels, pour être moins éclatants que ceux des Missions, n'en sont pas moins méritoires. Nous avions déjà dans notre église deux congrégations, l'une de femmes, sous le patronage de Sainte-Anne, composée d'environ neuf cents femmes, et l'autre de filles, sous le nom de l'Immaculée Conception, comprenant environ quatre cents jeunes personnes. Il nous manquait une congrégation d'hommes. Avec l'autorisation et les encouragements de Monseigneur, nous avons comblé cette lacune; le 8 décembre 1862, fête de notre patronne et bonne mère, nous avons inauguré

cette congrégation, qui compte aujourd'hui une cinquantaine de membres. Le Conseil est difficile pour l'admission ; de là ce nombre qui paraît petit ; mais c'est une garantie de la durée de l'œuvre et surtout de la persévérance de ses membres. Le R. P. Trudeau en a été nommé le directeur.

Notre retraite préparatoire aux fêtes de Noël, prêchée exclusivement aux hommes, a été suivie comme les années précédentes ; à voir la foule compacte qui matin et soir se pressait dans notre vaste église, on ne se serait pas douté qu'on prêchait la retraite dans six autres sanctuaires de la ville. La nuit de Noël, deux mille hommes environ se sont assis à la table sainte. Nos Pères consacrés aux Missions diocésaines étant absents, les Pères de résidence à Saint-Pierre ont eu tout le travail ; mais, Dieu merci, l'état de notre santé nous a permis de supporter les fatigues de ce laborieux apostolat.

La Mission du Sault Saint-Louis, dépendante de la maison de Montréal, est presque exclusivement pour les sauvages Iroquois. Là les travaux sont uniformes comme ceux d'une paroisse.

Voici la relation écrite par le R. P. Charpeney sur les Missions du diocèse de Sandwich ; elle complète les détails qu'a donnés le R. P. Royer dans sa correspondance (*Missions*, t. II, p. 70) :

Mgr Pinsonnault, évêque de Sandwich, dans le haut Canada, ayant demandé des Oblats pour évangéliser plusieurs paroisses de son diocèse, les Pères Lagier, Royer et Charpeney partirent dans ce but au commencement du mois de septembre 1861. La locomotive nous fit franchir en peu de temps les deux cents lieues qui séparent Montréal de Sandwich. Rien de plus monotone que cette route à travers des plaines sans fin, livrées çà et là à la culture, mais, en grande partie, encore couvertes de forêts vierges. Cependant, toutes les deux ou trois lieues, on voyait des villages ou de petites villes ayant un air de richesse et d'élégance. Sans être prophète, on peut dire que le haut Canada, qui compte actuellement 1,300,000

habitants, en comptera dans un siècle plusieurs millions. Le sixième seulement de la population est catholique. Le climat, bien plus doux que celui du bas Canada, favorise la culture. A Toronto, belle ville de 80,000 âmes, située sur les bords du lac Ontario, j'ai salué avec bonheur les Pères ardéchois de la congrégation de Saint-Basile qui dirigent le collége dé Saint-Michel. Vive a été notre admiration lorsque, tout à coup, en sortant d'une profonde forêt, nous avons aperçu une nappe d'eau immense comme la mer et une grande rivière s'échappant avec rapidité de son sein. C'était le lac Huron; la rivière était la rivière Saint-Clair, qui, après avoir traversé le lac de ce nom quelques lieues plus bas, prend le nom de Détroit, reçoit à son issue du lac Erié le nom de Niagara, et, enfin, en sortant du lac Ontario, près de la ville de Kingstown, celui de Saint-Laurent, qu'elle garde jusqu'à l'Océan. Nous étions au port Sarnia, pays renommé par ses sources abondantes d'huile de charbon. Parmi les aventures inséparables d'un voyage dans un pays dont on ne connaît pas la langue, il y en est une qui a failli être tragique. En sautant sur le steamboat qui fait le service entre Détroit et Windsor, et qui était déjà en mouvement pour effectuer son dernier voyage, notre Père directeur tremblait, la bourse qu'il tenait à la main pour payer le charretier est tombée à l'eau; heureusement qu'elle était devenue bien légère, mais notre plus ancien Missionnaire du Canada aurait pu rouler aussi dans l'abîme. L'obscurité de la nuit m'empêcha de voir la triste figure de son interlocuteur, qui avait encore entre ses mains le sac du R. P. Lagier et qui s'est enfin décidé à le lancer, sans autre formalité, sur le pont du steamboat. Un moment après, l'accueil cordial de Mgr Pinsonnault et de ses prêtres nous fit oublier toutes les misères du voyage.

Le lendemain matin, à la faveur d'un beau soleil, nous avons pu admirer le spectacle qui s'offrait à nous : la cathédrale avec son clocher à flèche, l'évêché, le couvent, le collége, édifices enclavés tous dans le même domaine et séparés les uns des autres par des jardins, des vergers, des prairies; les maisons de la ville de Sandwich, dont la blancheur éclatait à

travers le feuillage des arbres; à quelques pas, un beau fleuve animé par cent voiles différentes; enfin, sur la rive américaine, la partie sud de la ville de Détroit, d'où s'élevaient de nombreux clochers; le coup d'œil était vraiment magnifique.

Faisons maintenant connaissance avec le peuple que nous allons évangéliser. Dans le temps que les Français colonisaient les rives du Saint-Laurent, plusieurs d'entre eux, à la suite des Missionnaires, s'étaient avancés dans l'intérieur, avaient formé des établissements sur les bords des lacs Erié, Saint-Clair et Huron; ils avaient aussi jeté les fondements de la ville de Détroit, qui a appartenu longtemps à la France. Leurs descendants, en conservant ces établissements, ont conservé leurs coutumes, leur langue et leur religion. L'évêque de Québec envoyait des prêtres à ces églises lointaines, et une fois, dans un siècle, montant sur un canot d'écorce, il venait de rivière en rivière, de lac en lac, de portage en portage, faire une visite pastorale. Les Pères Jésuites desservaient depuis vingt ans la paroisse de Sandwich et les Missions environnantes lorsque, en 1859, ils cédèrent la place à Mgr Pinsonnault, qui, avec la permission de Rome, transportait en cette ville son siége, primitivement fixé à London.

Sa Grandeur avait tracé elle-même le plan de notre campagne apostolique. Un Père de Buffalo s'était joint à nous pour évangéliser les Irlandais des paroisses que nous devions parcourir. Nous avons donc bientôt fait voile pour Malden ou Amhersburg. Le curé et les notables de la paroisse nous attendaient sur le quai pour nous souhaiter la bienvenue. Malden est un bourg situé à l'entrée du lac Erié et peuplé de trois ou quatre mille Anglais, Irlandais, Canadiens et nègres. L'église est spacieuse, plus solide qu'élégante; le presbytère est bâti au milieu d'un petit Eden où l'on voit toutes sortes d'arbres fruitiers. La Mission a commencé le 7 septembre; il y avait deux exercices dans le jour en faveur des Canadiens et un troisième à la nuit en faveur des Irlandais. L'éloignement de plusieurs lieues de l'église pour un grand nombre, les pluies diluviennes, les mauvais chemins dans ces plaines au terrain gras ont causé à certains jours des vides sensibles;

de plus, on a eu une nouvelle preuve des inconvénients que présentent deux retraites prêchées simultanément dans la même église. Mais, à l'exception de deux ou trois individus, tous les paroissiens ont bien profité de la grâce de la Mission. Il y a eu deux mille trois cents communions et l'abjuration d'un protestant anglais. Au reste, chose étonnante dans cette paroisse qui a dû être négligée dans ces temps passés, nous avons trouvé une population remarquable par la vivacité de sa foi, la pureté de ses mœurs et son esprit de piété. La clôture de la Mission a eu lieu le dimanche 22 septembre. Je ne sais pas si les larmes des fidèles de Milet étaient plus abondantes que celles qui coulaient de tous les yeux au moment de la séparation : Missionnaires, Curé, fidèles vieux et jeunes, tous étaient en pleurs.

Nous devions commencer le même jour, après les Vêpres, la Mission de Sandwich ; cinquante voitures et quarante cavaliers s'organisèrent pour nous faire un cortége d'honneur. Rien de plus intéressant que ce voyage ou plutôt cette promenade de six lieues sur les bords d'un grand fleuve et par un chemin qu'ombrageaient de chaque côté des arbres dont les fruits pendaient sur nos têtes. A notre arrivée à Sandwich, le clergé, suivi de la population, s'est avancé pour nous recevoir selon le cérémonial de la Congrégation. Après les prières et les chants d'usage, en présence de Monseigneur qui était assis sur son trône, le R. P. Lagier a fait le sermon d'ouverture. Il a encore trouvé dans son cœur d'affectueuses paroles pour remercier les braves gens de Malden, qui avaient tous voulu assister à l'exercice avant de reprendre le chemin de leur ville.

Quoique habitués aux retraites par les Pères Jésuites et exposés à respirer l'air d'indifférence qui enveloppe la grande ville voisine, les habitants de Sandwich ont montré un zèle admirable pendant les quinze jours de la Mission. Il y a eu seize cents communions. La cérémonie du renouvellement des promesses baptismales, présidée par Monseigneur, a été très-belle. C'est ce spectacle magnifique qui a porté le Curé de la paroisse canadienne de Détroit à nous demander

une Mission. A propos de cette cérémonie, il s'est passé un fait qui prouve combien on peut se méprendre parfois sur les meilleures choses. L'avant-dernier jour de la Mission, le R. P. Lagier voit une femme se présenter pour la première fois : « Pourquoi avez-vous tant tardé de venir? lui demanda-t-il ? — Ah ! mon Père, répond-elle, nous serions venus plus tôt, mais on nous avait dit que les Pères voulaient faire renoncer au baptême ; nous ne sommes pas dévots chez nous, nous tenons cependant au baptême. Je disais bien à mon mari que peut-être on nous trompait ; je le crois maintenant, car je vois que vous êtes tous de saints Pères qui faites bien votre religion. » — La communion générale de quatre cent dix pères de famille a réjoui Monseigneur. La cérémonie des morts à l'église et au cimetière a été touchante.

Le Père venu de Buffalo évangélisait de son côté Maisdtow et Windsor, et il parait que partout les Irlandais ont bien profité de la Mission. Windsor n'est encore qu'un village de douze à quinze cents habitants ; mais, dans quelques années, il y en aura vingt mille. La tête de ligne du Great-Western, le vis-à-vis du port de Détroit en font un lieu de commerce très-important. C'est là que Mgr de Sandwich nous offrait un établissement à des conditions assez avantageuses. Il y a déjà trois communautés de religieux dans le diocèse : les Bénédictins au collége de Sandwich, les Jésuites à Chatam et les Dominicains à London.

Après la Mission de Sandwich, le R. P. Lagier a dirigé ses pas vers la paroisse Sainte-Anne, située à cinq lieues de là, sur les bords du lac Saint-Clair. Les habitants ont assisté aux exercices de la retraite avec le zèle et l'assiduité d'une communauté religieuse, et il n'y a eu aucune brebis rebelle dans ce troupeau de cinq à six cents communiants, tous Canadiens. Pendant ce temps, le R. R. Royer et moi, nous étions à Belle-Rivière. Cette paroisse, n'ayant un prêtre de résidence que depuis deux ou trois ans, renfermait bien des misères. Mon cher compagnon a pris sa voix la plus forte et il a réussi à faire pleurer plusieurs fois ses auditeurs. Il y a eu de huit à neuf cents communions ; il n'est resté en arrière que deux ou trois

individus, dont l'un a perdu la foi en fréquentant les Américains, et l'autre n'ose plus paraître dans une assemblée respectable depuis le soir où, emportant furtivement la ruche d'un Irlandais, les abeilles se sont jetées sur lui avec furie et l'ont mis dans l'état le plus pitoyable. Il y a dans cette paroisse plusieurs centaines d'enfants de saint Patrice ; ils ont eu leur Mission, qui a parfaitement réussi. Le jour de notre départ, nous croisions ces bons Irlandais sur notre route, et c'était un spectacle touchant de voir dans la même charrette le père, la mère, les garçons, les filles et même les petits enfants au berceau, sans compter les chiens qui suivaient l'attelage. Heureux les prédicateurs qui ne sont émus ni par les cris des petits enfants ni par les aboiements des chiens ! Quant à moi, j'ai été obligé de défendre de laisser venir les chiens à la Mission, car ils se réunissaient au nombre de trente à quarante sur la place de l'église ou dans le cimetière, pour se livrer à de bruyantes et sanglantes batailles.

Cette paroisse porte le nom de Belle-Rivière à cause de la rivière qui la traverse et qui va se jeter dans le lac Saint-Clair. Ce nom ne lui convient guère, car ses eaux noires semblent dormir comme celles d'un marécage. De nombreuses tortues vivent dans son sein, et on dit qu'elles sont très-habiles à saisir par les pattes les oies et les canards qui se baignent à sa surface ; elles les attirent au fond de l'eau, les y étouffent et en font leur pâture. On trouve aussi dans ses alentours des serpents à sonnettes : un habitant m'a montré la dépouille d'un de ces reptiles dangereux.

Les PP. Lagier et Royer ont fait ensuite la Mission de Paincourt. Cette paroisse est étendue comme un diocèse. L'église, près de laquelle réside le prêtre, est au centre de la population ; mais comme en ce moment cette église était en réparation majeure, il a fallu tenir les réunions dans une chapelle bâtie à une des extrémités de la paroisse et dont l'accès était encore rendu difficile par une grande rivière à traverser. De plus, s'il y avait quelques familles chrétiennes, un nombre considérable d'autres vivaient dans la plus profonde indifférence pour la religion, sans parler de l'ivrognerie, qui faisait

d'affreux ravages. Cependant, à force de crier et de tonner, nos deux Pères, avec le secours de la grâce de Dieu, ont réussi à faire approcher du tribunal de la pénitence près de douze cents personnes, mais sept cents à peine ont été admises à la communion. Partout ailleurs il est facile de faire embrasser la tempérance pour la vie ; à Paincourt, nous avons dû nous contenter d'une promesse pour un an. Le Curé actuel est plein de zèle et fera fructifier la semence qui a été jetée dans le cœur de ses ouailles.

Pendant ce temps, je bataillais tout seul à Saint-François, petite Congrégation de quatre-vingts familles, desservie une fois par mois par le Curé de Belle-Rivière. La chapelle était une véritable reproduction de l'étable de Bethléem. Je demeurai chez M. Tremblay, le patriarche du lieu ; c'est lui qui, en l'absence du Prêtre, fait la prière, la lecture et chante les cantiques. Mon logis pour la nuit était un chantier bâti au milieu d'un champ et qui sert d'abri aux paroissiens en attendant l'heure des offices. Dirai-je qu'il était aussi le séjour d'une multitude de rats qui, se moquant de la gaule que j'avais placée près de mon lit, faisaient toute la nuit un sabbat d'enfer? J'ai dû prêcher contre plusieurs abus et même contre les diseurs de bonne aventure, d'autant plus que, dans ce moment, cinquante familles de bohémiens, campées au milieu d'une prairie voisine, parcouraient les maisons, extorquant de l'argent, des poulets, des oies et des moutons. Au reste, comme m'en avait prévenu le Curé, j'avais affaire à de bonnes gens, et je les ai ramenées, sans peine, à la pratique des sacrements. J'ai constaté dans cette paroisse la manière dont nos plus beaux cantiques peuvent être défigurés. Notre langue française se transforme sous l'influence des langues étrangères, et cette influence se fait sentir à ceux même qui voudraient lui échapper.

Notre campagne dans le Diocèse de Sandwich était terminée. Nous avons pris trois jours de repos auprès de Mgr Pinsonnault, qui a exercé à notre égard la plus affectueuse et la plus généreuse hospitalité.

Avant de parler de notre Mission de Détroit, disons un mot

de cette ville. Elle est bâtie sur la rive occidentale de la rivière de ce nom; elle est la plus grande cité de l'Etat de Michigan et compte 60,000 habitants, dont la moitié est catholique. L'église Sainte-Anne, placée au centre de la ville, servait de cathédrale à l'époque où les Franco-Canadiens étaient les maîtres de Détroit, mais depuis plusieurs années, Mgr Lefebvre a transporté son trône dans une église des Irlandais. Les Rédemptoristes desservent une belle et nombreuse Congrégation allemande. Le faubourg est divisé en deux paroisses. Le couvent des Dames du Sacré-Cœur est le plus bel établissement de la ville. Ce sont ces Dames et les Frères des Ecoles chrétiennes qui conserveront la langue française, hélas ! déjà si négligée dans ces contrées. Il y a de plus un orphelinat et un hôpital tenus par les Sœurs irlandaises de Saint-Vincent de Paul. Les Prêtres du Diocèse, comme l'Evêque, sont en grande partie de la Belgique, et ont fait leurs études à l'université de Louvain.

La Mission de Détroit a duré quinze jours. Chaque soir, à sept heures, l'église, quoique grande, se remplissait. Monseigneur est venu assister à la conférence sur les occasions prochaines, et il a été satisfait de notre doctrine. Les enfants, les femmes, quelques hommes avaient communié; mais nous n'étions pas sans inquiétude par rapport à la masse des hommes que le travail, la pêche, la navigation, les affaires, les vices conspiraient à éloigner de l'église. Que de fois, comme le divin Pasteur, nous attendions sur le bord du puits de Jacob quelque pauvre Samaritain ! Enfin, grâce au bon Dieu, le dimanche matin 10 novembre, l'église de Sainte-Anne présentait un spectacle ravissant : cinq cents hommes s'asseyaient à la Sainte Table avec un recueillement et un ordre parfaits ; le Curé pleurait de joie. En tout, à la Mission de Détroit, il y a eu dix-huit cents communions. Si je ne craignais pas d'être trop long, je parlerais de plusieurs conversions remarquables, des belles décorations que la piété des fidèles avait préparées pour les cérémonies du renouvellement des promesses du baptême et de la consécration à la Très-Sainte Vierge.

Nous avons reçu plusieurs fois la visite d'un juge de la

Grande Cour de Détroit, un vrai Américain, qui s'est fait catholique pendant une Mission prêchée dernièrement à la cathédrale par un célèbre Jésuite de Chicago. Sa longue barbe, blanche comme la neige, lui donnait l'air d'un patriarche d'Orient, ainsi que le lui disait le R. P. LAGIER. On dit que son bonheur est de rassembler dans les sacristies les enfants pauvres et ignorants, afin de les instruire ; on dit aussi qu'à la Cour, quand il n'a rien à faire, il roule son chapelet entre ses doigts. Il travaille maintenant à convertir sa famille.

Mgr Lefebvre nous a priés d'évangéliser encore la paroisse de Yandotte, où de graves difficultés s'étaient élevées entre le Curé et les habitants au sujet de l'emplacement de l'église. Les PP. LAGIER et ROYER ont prêché cette retraite : elle a réussi au delà de toutes les espérances. Un Français incrédule s'est converti. Dans le même temps, j'étais à la rivière des Hurons, section de la paroisse, à quatre lieues de Yandotte. Vivant de quêtes et ayant mon logis assez loin de la chapelle, j'avais plus à souffrir que nos Pères, traités comme des princes, mais j'ai été consolé par mes auditeurs, pleins de foi et de religion, quoique assez ignorants. Je n'oublierai jamais M. Manausson, le patriarche du lieu, qui me faisait les honneurs de la paroisse, avec la grâce d'un vrai gentilhomme. Que d'histoires se présentent ici sous ma plume ! Il faut savoir se borner.

Le 19 novembre, nous avons repris le chemin du bas Canada. Mais avant de quitter ce pays, je donnerai quelques détails qui achèveront de le faire connaître. Voici notre règlement de Mission : on fait deux exercices par jour ; celui du matin est à dix heures, et celui du soir à une heure et demie. Ceux qui habitent à plusieurs lieues de l'église ont le temps de venir le matin et ils restent pour le sermon du soir ; ils prennent leur dîner ou sur la place de l'église, ou dans la maison commune, ou chez les bons voisins. Cette disposition permet aux auditoires d'être plus nombreux aux deux exercices et au Missionnaire de parcourir en huit jours les matières qui en exigent quinze en France, où l'exercice du matin réunit peu de monde. Le travail des confessions n'en souffre

pas, les pénitents se succèdent dans les intervalles et occupent les Missionnaires, qui ont besoin, pour supporter la fatigue, d'avoir une forte santé.

L'aspect du pays est monotone, il faut monter sur le toit des maisons ou au sommet des clochers pour jouir d'une vue qui ne s'étend pas à un quart de lieue. Le sol est très-fertile, il produit toutes sortes de grains et de légumes. Les poiriers, les pêchers, qui ne peuvent pas vivre à Québec et à Montréal, sont ici en plein rapport. S'il y avait des coteaux comme ceux de l'Hermitage, ou des rochers comme dans le Vivarais, la vigne pourrait être cultivée avec succès. Il eût été difficile de voir dans nos meilleurs vignobles de France une treille plus chargée de bons raisins que celle du jardin des Pères Rédemptoristes à Détroit. Les forêts ne renferment que des érables, des hêtres, des chênes et des noyers. Les fruits de ces derniers arbres sont bons comme ceux du Dauphiné, quoique la coquille soit plus dure : les habitants négligent de les recueillir, et ils deviennent la pâture des porcs qui errent en grand nombre dans les forêts.

A Malden, à Sandwich, il y a des habitants assez riches ; mais, en général, les Canadiens sont pauvres. Nouveaux colons pour la plupart et chargés d'une nombreuse famille, ils ont à lutter pour échapper à la misère. Cependant, avec du travail et de l'économie, il leur serait facile d'arriver en quelques années à une honnête aisance. Combien d'Ecossais et d'Irlandais qui en peu de temps se sont créé de beaux domaines où ils vivent en seigneurs ! Il est à remarquer que si l'argent est rare dans ces pays, les productions surabondent et la consommation est en proportion. Un homme me faisait un jour le détail de la viande qui servait pendant une année de nourriture à sa famille, et je trouvai qu'il y aurait eu de quoi alimenter dix familles françaises. Dans l'intérieur des maisons, l'habillement est très-simple ; mais le luxe se montre les jours de dimanche ou d'apparat ; tout se transforme alors, les hommes rappellent nos bourgeois de province et les femmes les personnes de haut parage. Les modes sont à l'instar de celles de Paris et de Londres. Au reste, on trouve

chez ce peuple une bonne éducation de famille qui rend tout à fait naturel cet air de bourgeoisie.

La langue française se conserve parfaitement dans les paroisses reculées, tandis que dans les villes et les gros bourgs on entend souvent les Canadiens parler anglais. Les petits enfants, en jouant entre eux, semblent avoir un penchant particulier pour cette dernière langue. C'est une chose extraordinaire et néanmoins bien vraie, que plusieurs mères canadiennes ne peuvent plus s'entendre avec leurs fils âgés de cinq à six ans. Dans les écoles, on n'enseigne que l'anglais. Encore cinquante ans, et notre belle langue ne sera presque plus en usage dans ces contrées. Ce sera un grand malheur pour la nationalité canadienne et pour la religion. A la suite d'un discours du R. P. Lagier sur ce sujet important, plusieurs chefs de famille de Détroit ont prescrit dans l'intérieur de leur maison l'usage exclusif de la langue française.

Enfin, parlerai-je de la généreuse hospitalité que nous avons reçue partout et des témoignages d'affection dont nous avons été comblés? Le R. P. Lagier, en voyant l'abondance des mets qui couvraient les tables de nos hôtes, ne pouvait s'empêcher de regretter la frugalité religieuse de nos communautés et de dire en gémissant : « Hâtons-nous de nous en aller, autrement nous nous damnerons. » Parlerai-je des larmes des pasteurs et des ouailles au jour des adieux, de toutes les cavalcades organisées pour nous escorter d'une paroisse à l'autre, des adresses de remercîments que l'on nous a présentées à la porte des églises? On ne pouvait rien voir de plus touchant. Puissent ces bons peuples conserver longtemps la grâce de la Mission! Mais il est bien nécessaire de prier pour eux; car dans ce pays, où le thermomètre est loin d'être à la dévotion, les vrais chrétiens sont exposés à de nombreux dangers.

Nous avons donc quitté les Etats et le haut Canada le 19 novembre. Grâce à une permission des Supérieurs, le P. Royer et moi nous nous sommes détournés d'une trentaine de lieues de la route directe pour faire une visite à nos Pères de Buffalo. En passant à Hamilton, jolie ville située sur le lac On-

tario, nous avons présenté nos hommages à Mgr O'Farell, qui connaît bien les Oblats. De Toronto à Niagara, le pays est très-accidenté et présente de beaux et riches coteaux. Nous nous sommes arrêtés à Niagara, et pendant trois heures nous avons eu le plaisir de nous promener sur les bords de la célèbre cataracte. Nous avions pour cicerone M. Sexter, curé de la paroisse française de Buffalo ; il nous a montré l'arbre auquel le fameux acrobate Blondin avait attaché la corde sur laquelle il a opéré tant de merveilles. M. Sexter a demandé le P. Royer pour prêcher à ses paroissiens ; la retraite a eu lieu à la fin du carême de 1862.

De Buffalo nous nous sommes rendus à Ottawa et, sur l'invitation du R. P. Dandurand, curé de la cathédrale et vicaire général en l'absence de Mgr Guigues, alors en France, nous avons évangélisé sa paroisse. Pendant une semaine, nous n'avons cessé de confesser avec le concours des Pères Mauroit et Reboul. Ce dernier était chargé de maintenir l'ordre dans l'église, et il s'acquittait de cette fonction avec l'expérience que lui a donnée le ministère des chantiers.

Une lettre me rappela bientôt à Montréal, où je rentrai le 3 décembre. Le P. Royer prolongea son séjour à Ottawa, et, pendant deux semaines, il a prêché une retraite aux hommes. Le jour de clôture, on compta à la sainte Table onze cents communiants. Tel est le résumé de ce qui s'est fait de plus important dans notre campagne d'automne 1861.

A ce rapport du R. P. Charpeney était joint un compte rendu de la Mission de Malone, rédigé par le R. P. Lagier. Nous le publions en entier. C'est encore une excursion dans les Etats-Unis, au milieu des Canadiens émigrants :

Mon Révérend Père Supérieur,

Vous désirez avoir un petit aperçu de notre dernière Mission dans l'Etat de New-York ; c'est avec plaisir que je vais satisfaire votre demande.

Il était question depuis quelques mois d'évangéliser la population de Malone et de ses environs ; plusieurs obstacles re-

tardèrent l'exécution de ce dessein jusqu'au 27 novembre 1862, où nous quittâmes Ville-Marie (Montréal). Nous étions pleins d'ardeur et de courage, nous venions de nous retremper par la retraite annuelle dans l'esprit de notre sainte vocation. La distance de Montréal à Malone est de 130 milles; nous la franchîmes en quelques heures. A quatre heures et demie du soir, nous prenions les chars de Saint-Lambert, et à onze heures et demie nous entrions dans le presbytère de Malone. Nous y fûmes accueillis, le Père Médevielle et moi, avec beaucoup de cordialité par le Curé, que l'on appelle dans le pays le Père Francis. N'ayant rien mangé depuis midi, nous profitâmes des quelques minutes qui nous restaient pour prendre un peu de nourriture.

La Mission ne devait commencer que le surlendemain. Les deux jours qui nous séparaient de l'ouverture des exercices furent employés à étudier les lieux et les personnes, afin de mesurer nos forces et de porter des coups plus sûrs.

Sous le rapport topographique, Malone est un charmant endroit, le site est magnifique, surtout en été, et toujours très-salubre. Il s'élève à dix-huit cents pieds au-dessus du lac Champlain et à deux mille au-dessus du Saint-Laurent; on aperçoit ce fleuve roulant ses ondes écumantes depuis la tête du Long-Sault jusqu'au lac Saint-François. La population de la petite ville a trois ou quatre mille âmes. Une belle rivière la traverse et fait mouvoir un grand nombre de moulins et de factoreries de toute espèce. Un pont très-élevé, jeté sur la rivière qui coule dans un creux de rocher à cent pieds de profondeur, unit les deux rives sur lesquelles, sont bâties de gracieuses maisons. Non loin de là se trouve un pont encore plus élevé et plus élancé, c'est celui du chemin de fer de Rousse-Point à Agdenburg. On compte dans la ville trois ou quatre temples de toutes dénominations. Mais, ce qui réjouit le cœur, c'est la vue de l'église catholique, dominant majestueusement la cité tout entière et éclipsant tous les autres monuments par ses proportions et son élégance. Elle n'est pas encore achevée; elle mesure cent vingt-deux pieds de longueur sur soixante-trois de largeur. Le P. Francis a fait un tour de force

qui a étonné les Américains eux-mêmes; cette église a été bâtie en quatre ou cinq mois par une population qui est bien loin d'être riche. Aussi le P. Francis jouit-il auprès de tous d'une considération peu ordinaire.

Si Malone est agréable par son site, ses coteaux, sa rivière encaissée, ses élégantes maisons, elle était bien laide et peu gracieuse sous le rapport moral. Je n'ose rapporter le jugement qu'en exprima le Curé lorsque nous lui demandâmes les renseignements indispensables aux Missionnaires au début de leurs prédications dans une nouvelle paroisse. Il terminait en disant : « Si vous réussissez, vous pourrez dire que vous avez remporté le plus beau triomphe que Missionnaire puisse obtenir. » Le bon P. Francis était peut-être un peu exagéré dans ses appréciations, mais il disait vrai sous bien des rapports. En général, les émigrants ne sont pas la crème du pays qu'ils abandonnent. Ajoutez que, à Malone, les Canadiens n'avaient pas toujours rencontré les mobiles qui entretiennent la piété et la ferveur dans les masses chrétiennes.

La Mission commença le 30 novembre au milieu d'une affluence considérable. Jugez, mon Révérend Père, si nous dûmes faire les aimables pour les attirer. Nous voilà donc au travail, pleins d'espérance, malgré toutes les difficultés et tout ce qu'on nous avait dit. Nous établissons deux exercices, un le matin à dix heures et l'autre le soir à sept heures. Le second jour, peu de monde le matin, quelques femmes seulement; le soir assez de monde, un certain nombre d'hommes. Nous chantons des cantiques avec quelques hommes que la Providence nous avait ménagés : je cherche par là à provoquer l'entrain. Je m'y adonne avec tant de courage et d'ardeur, que j'ai failli en perdre la voix. En effet, pendant quelques jours, je ne puis ni chanter ni parler. Jugez de mes inquiétudes; tout le poids de la Mission retombait sur les épaules du R. P. Médevielle; jamais ma voix ne m'avait été aussi nécessaire, et elle me faisait défaut; mais mon courage se soutint et Dieu ne cessa de nous bénir. L'auditoire augmentait chaque jour, surtout à l'exercice du soir. Bientôt nous nous mettons au confessionnal; nos gens se présentent

en bon nombre ; notre œuvre marche à la satisfaction de tous; ma voix revient, nous chantons à tue-tête, et nos chers Canadiens sont aux anges. Nous confessons jusqu'à dix ou onze heures du soir. La nouvelle s'en répand. Il nous arrive des pénitents de 8, 15, 20 milles à la ronde. Nous établissons un exercice pour les hommes à cinq heures du matin ; il se compose de la messe, d'une courte instruction ; nos hommes s'y rendent avec empressement, et nous constatons que nos réunions sont de plus en plus suivies. Au commencement, un quart de l'église était à peine remplie, la voilà à moitié, puis aux deux tiers. Nous étions arrivés au vendredi, tout allait à merveille. Jusqu'à ce moment, quoique le temps fût assez vif, on pouvait cependant le supporter ; mais, à partir de ce jour, il devint intolérable : un vent impétueux empêche de chauffer l'église ; il s'engouffre entre ses quatre murs et nous glace. Nous comptions sur le dimanche pour frapper un grand coup ; c'était jour de communion générale, de rénovation des promesses du baptême. Mais ce froid nous jette dans l'anxiété ; nous nous plaignons à Dieu de ce qu'il nous envoie un contre-temps. Malgré la rigueur de la température, les hommes, la plupart proprement couverts, se rendent à l'église le samedi soir ; nous confessons jusqu'à minuit, et le lendemain plus de cinq cents d'entre eux s'asseyent à la sainte Table et reçoivent ensuite le scapulaire de la Mère de Dieu. Le thermomètre marquait 18 degrés Réaumur. Le temps était affreux ; ces généreux chrétiens le bravent avec un courage héroïque. Mais nous ne nous sentons pas le courage de les inviter à un exercice pour le soir ; la grande cérémonie est donc renvoyée au lendemain. Le lundi, bien loin de diminuer, le froid est devenu plus intense ; le vin gèle dans le calice. Le soir la cérémonie a lieu, au milieu d'une affluence immense ; la grande église est pleine. L'enthousiasme est à son comble ; tous les assistants ont un cierge à la main ; le spectacle est ravissant.

Le mardi nous clôturons nos exercices par la consécration de la paroisse à la Très-Sainte-Vierge. L'autel est magnifiquement orné et dominé par la statue de Marie, qui rayonne au

centre d'une splendide illumination. Tous les assistants tiennent entre leurs mains des cierges allumés. Rien de plus beau et de plus attendrissant; tout le monde pleure de joie et de bonheur, et les anges chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Le succès a dépassé toutes les espérances. Près de douze cents personnes se sont approchées de la sainte Table; le grand nombre n'avait pas eu cette consolation depuis bien des années. Une vingtaine ont fait leur première communion. Tous se sont fait recevoir du Scapulaire. Plusieurs enfants adultes ont été baptisés; une quinzaine de mariages, contractés soit devant les magistrats, soit devant les ministres protestants, ont été bénis. Si nous avions pu prolonger notre séjour, je suis convaincu, mon Révérend Père, que plus de quinze cents personnes auraient participé aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; nous aurions pu admettre à la première communion un grand nombre d'hommes et de femmes de dix-huit, vingt, vingt-cinq ans et au delà. Plusieurs demeuraient au loin, d'autres commençaient à être ébranlés, tous seraient venus; mais l'obéissance nous appelait ailleurs. Nous avons goûté les plus douces consolations au milieu de nos pénibles et fructueux travaux.

Permettez-moi de rapporter ici quelques traits qui n'ont pas trouvé place dans ma rapide narration. Trait de zèle d'abord. J'avais recommandé aux hommes la *chasse aux renards gris*, et il y en avait beaucoup de cette espèce. Chaque jour on nous en amenait quelques-uns. Les heureux chasseurs venaient nous dire alors d'un air de triomphe : « Mon Père, en voici encore un ! Oh ! celui-là n'est pas seulement gris, mais il est noir, bien noir; il y a au moins vingt-cinq ans qu'il ne s'est pas approché des sacrements ! Il est là ; deux hommes le gardent, de crainte qu'il ne s'échappe. » Un jour, je vois arriver à moi un homme tout essoufflé : Mon Père, mon Père, venez vite ! — Qu'est-ce que c'est? — Oh ! venez vite ! — Mais qu'y a-t-il ? — Oh ! nous craignons qu'il n'ait pas le courage de se présenter à vous ! Vous n'en avez jamais vu de pareils ; c'est le roi des renards; il y a plus de quarante

ans ! — Le pauvre homme tremblait comme une feuille ; il n'osait lever les yeux. Je le prends, je le mène à l'écart, je lui parle ; des larmes jaillissent de ses yeux. *Ah !* me dit-il, *je suis un misérable !* C'était une bonne parole ; un acte d'humilité. Celui qui s'abaisse sera exalté. Il se confesse. Ah ! comme il est content ! Le soir, il dit à sa femme : « Femme, je te demande pardon !... Non, je ne donnerais pas ce que j'ai fait aujourd'hui pour tout l'or des Américains ; ma femme, je suis heureux ! »

Un autre jour, un brave homme, bon chasseur, me dit : « Mon Père, nous avons découvert un vieux soldat de Napoléon qui voudrait se mettre de la religion ; mais il est bien vieux. — Amène toujours, mon enfant, » lui dis-je. Le lendemain, le soldat de la République de 93, de l'empire de Napoléon I[er] arrivait auprès de moi. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, il était droit comme un *i*. On lui parle, il pleure... On découvre qu'il n'a pas été baptisé, on l'instruit, on le baptise sous condition, on le marie avec la femme qu'il avait prise je ne sais où, et le dimanche du grand froid, il se présente avec chapeau, pantalon et uniforme pour faire sa première communion.

J'avais recommandé que ceux qui pourraient se procurer, pour nos grandes cérémonies, une chandelle de blanc de baleine (ne pouvant avoir de cierges), auraient soin de l'apporter à l'église et de l'allumer au moment voulu. Une bonne femme vint me trouver après cet avis et me demanda si un cierge pouvait servir à la place de la chandelle. « Mais sans doute, lui dis-je ; seulement ici on ne s'en procure que difficilement. — Oh ! j'ai encore celui qui m'a servi il y a vingt ans dans la paroisse de Saint-Henri, lorsque vous avez prêché la grande mission. Ah ! je vous connais bien, allez, mon Père, vous y étiez, et depuis je ne vous ai point oublié. » — Je fus ravi en apprenant avec quel soin cette bonne femme avait conservé depuis vingt ans le cierge qui lui avait servi dans cette circonstance.

Bien d'autres traits aussi intéressants se sont passés dans la Mission de Malone. Mais il est temps de m'arrêter. D'ailleurs, dix mois se sont écoulés depuis cette époque.

Le R. P. Aubert écrivait au Supérieur Général, à la date du 6 juillet 1863 :

Mon très-Révérend Père,

Je profite du départ du R. P. Gaudet pour vous envoyer le rapport des travaux de la maison de Montréal pendant le premier semestre de l'année 1863. Quoique assez nombreux, ils présentent peu de variété ; mais il ne nous appartient pas de créer des incidents. Avec mon dernier rapport, j'ai envoyé plusieurs lettres de nos Pères qui pourront faire connaître le genre de ministère que nous exerçons dans ces contrées et l'esprit des populations que nous sommes appelés à évangéliser. Vous avez pu juger aussi, par la lettre du R. P. Léonard, que nos voyages d'hiver ne comportent pas toujours toutes les commodités de la vie. Pour cette fois, afin de ne pas répéter ce que déjà on vous a écrit, je me contenterai d'énumérer nos travaux.

Le 25 du mois de janvier 1863, les Pères Lagier, Brunet et Médevielle ont commencé, dans la grande paroisse de Sainte-Scholastique, une Mission qui a eu les plus heureux résultats. Cette paroisse était travaillée par les émissaires des Mormons suisses. La mission est venue fort à propos pour raffermir les quelques rares catholiques qui commençaient à chanceler dans la foi. Un homme assez influent dans la paroisse, qui avait résolu d'apostasier dans le cours de la Mission, ayant reçu chez lui la visite du R. P. Lagier, fut touché par la grâce, se convertit sincèrement et est devenu un fervent prosélyte. Le jour de la clôture deux adresses furent présentées à nos Pères. La première, au nom de toute la population ; la seconde, par les jeunes gens qui avaient été flattés du titre de *Bouquet de la Mission* que les Pères leur avaient donné. Cette adresse est sur une grande feuille de parchemin ; on y compte vingt signatures qui sont suivies de ces mots : *Et environ cent cinquante autres présents.* Je vous envoie ces pièces ; les sentiments qu'elles expriment font et l'éloge des signataires et l'éloge des Missionnaires qui ont évangélisé la paroisse de Sainte-Scholastique.

Du 8 au 17 février, j'ai prêché seul deux petites Retraites

aux paroisses de Maskinongé et de Yamachiche, dans le Diocèse des Trois-Rivières. Pour me rendre à la première de ces paroisses, située à vingt lieues de Montréal, sur la rive gauche du Saint-Laurent, j'ai dû subir la tourmente de neige qui, les deux années précédentes, avait assailli le R. P. Léonard. Si ces tourmentes de neige ne rendaient pas les chemins presque impraticables, on les craindrait peu, surtout dans un pays où il est difficile de s'égarer; mais elles ont l'inconvénient de remplir les chemins de trois ou quatre pieds de neige, ce qui fatigue les chevaux et les met bientôt sur les dents. De plus, elles amoncellent souvent la neige dans certains endroits au point qu'il faut la *pelleter* pour se frayer une route. Quand on est bien vêtu, on supporte sans trop souffrir le vent impétueux qui du matin au soir vous jette la neige à la figure et vous en enveloppe totalement. Si les peintres avaient sous leurs yeux un Missionnaire venant de traverser une contrée du Canada un jour de *poudrerie*, ils auraient trouvé d'une manière frappante l'emblème de l'hiver et n'auraient qu'à peindre fidèlement pour donner le frisson du froid.

Le R. P. Lagier a prêché une Neuvaine à Lanoraie du 12 au 21 février. Le R. P. Brunet a commencé les exercices des Quarante-Heures à la paroisse de Longueil. Du 21 février au 1er mars, j'ai prêché une Neuvaine dans la paroisse de Varennes; à cette même époque, le R. P. Lagier en prêchait une à Saint-Cyprien, et les PP. Brunet et Médevielle à Verchères. A la suite de sa Neuvaine à Saint-Cyprien, le R. P. Lagier a prêché une Retraite à Saint-Valentin, et puis à Saint-Alexandre, dans le Diocèse de Saint-Hyacinthe. Du 7 au 15 mars, les PP. Léonard et Brunet ont prêché une Neuvaine à La Prairie. Du 8 au 17 mars, le P. Médevielle a prêché une Retraite dans la paroisse de Saint-Simon, Diocèse de Saint-Hyacinthe. Le 22 mars, le P. Brunet a commencé une Retraite dans la paroisse de Saint-Sulpice. Le même jour, les PP. Lagier et Médevielle ont ouvert une Mission dans la paroisse de Steinbridge, qui a duré jusqu'à Pâques, et le P. Brunet a prêché une Retraite à la paroisse de Boucherville. Commencée le dimanche des Rameaux, elle s'est terminée le jour de la Résurrection.

Dans notre église, le service se fait comme à l'ordinaire, les mois de Saint-Joseph et de la Très-Sainte Vierge y sont suivis par un-grand nombre de personnes, surtout durant le Carême. Nos Pères de la Maison de Montréal ont envoyé pour la Communion pascale cinq mille deux cent cinquante personnes ; vous pouvez juger par là combien les occupe le ministère des confessions.

IV. *Maison de Québec.* — Le dernier compte rendu publié sur les travaux de cette Maison porte la date du 17 septembre 1862. La correspondance du R. P. Royer nous fournira les détails nécessaires pour le compléter. Nous allons le suivre dans les différents postes qu'il a évangélisés, et recueillir les traits édifiants qu'a produits son ministère. Le R. P. Royer écrivait le 17 septembre 1862 :

Je vous avais tracé, je crois, notre itinéraire de Missions pour cet été ; nous l'avons exactement suivi. C'est au commencement de juin que le R. P. Grenier et moi, nous nous sommes rendus à Cacouna. La Retraite a commencé un jour de dimanche, et pendant la semaine qu'elle a duré, les habitants de cette paroisse ont assisté régulièrement aux deux exercices. Tous, à l'exception de trois, ont eu le bonheur de s'approcher de la Table Sainte. Pendant que le R. P. Grenier terminait à Cacouna cette fructueuse Retraite, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, je commençai les mêmes exercices à Saint-Arsène, paroisse voisine. Inutile de vous dire que nous avons trouvé là le même enthousiasme, la même bonne volonté et la même fidélité à la grâce. J'ajouterai seulement que dans cette localité, la victoire a été complète et qu'il n'est pas resté une seule âme dans les griffes de Satan.

Nous nous proposions de prendre huit jours de repos avant la Retraite de Sainte-Flavie. Mais le Curé de Rimouski avait les Quarante-Heures dans son église pendant cette semaine. Il n'avait pas de prédicateur, et c'était sur notre passage. Il s'y est si bien pris, qu'il nous a fait consentir à lui rendre ce

service. Je m'en suis un peu repenti, car chaque fois que j'ai prêché dans son immense église, j'ai craché le sang. Cette légère hémorrhagie n'a pas eu de suite fâcheuse, et, à Sainte-Flavie, j'ai pu faire la besogne avec courage. Quel rude travail nous attendait dans cette paroisse ! Jamais il n'y avait eu de Retraite, nous étions considérés comme des envoyés du Ciel, tout le monde voulait se confesser à nous ; on accourait de quinze, de vingt lieues pour avoir ce bonheur. Hélas ! nos forces n'auraient pas pu soutenir un labeur aussi considérable, nous étions obligés d'adresser ces bons chrétiens à d'autres confesseurs. Nous en avons vu qui, avec la simplicité de la foi que vous leur connaissez, venaient demander la guérison de leurs maladies, et Dieu, ayant égard à leurs excellentes dispositions, leur accordait ce qu'ils demandaient avec tant d'instances à ses indignes ministres. Dix-huit cents personnes à peu près ont eu le bonheur de recevoir le pain eucharistique : aussi le Curé était-il au comble de l'allégresse. Vous ne savez peut-être pas que là où se trouve la jolie paroisse de Sainte-Flavie, il y a vingt ans, on ne comptait pas cinq maisons, tout le reste était couvert de bois. Non-seulement cette paroisse s'est formée, mais il y a dans ces contrées une pépinière d'autres belles peroisses. C'est vous dire que la colonisation marche à grands pas. Le nouveau gouvernement la favorise, en ouvrant de larges chemins dans les townships. Dieu soit béni ! nos chers Canadiens n'iront plus perdre leur foi et leurs mœurs dans les Etats américains.

Le 20 août, la Retraite a commencé dans votre paroisse, à Saint-Denys. Votre digne Curé avait admirablement préparé ses paroissiens à recevoir les grâces du bon Dieu. Nous n'avons eu qu'à nous présenter, la parole divine a produit les plus heureux fruits de salut. Je ne crois pas qu'il en soit resté un seul sans s'approcher des Sacrements. M. le Curé était aux anges : il nous a remercié devant toutes ses ouailles. Un monsieur a voulu aussi, au nom de tous ses paroissiens, nous dire quelques mots de remercîment, mais les larmes l'ont suffoqué et ont gagné toute l'assemblée. Elles étaient plus éloquentes que les plus belles phrases. Je vous remercie d'avoir

prié et d'avoir fait prier nos bons Frères scolastiques. Continuez de soutenir du haut de la montagne vos Frères Missionnaires qui combattent dans la plaine. — Après deux jours de repos, nous rentrions à Saint-Sauveur.

Le R. P. DUROCHER, Supérieur de la Maison de Québec, écrivait de son côté au Supérieur Général, le 29 janvier 1863:

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Voici en peu de mots le compte rendu des travaux accomplis par les Pères de la Maison de Québec pendant ce dernier semestre.

Les PP. GRENIER et ROYER ont prêché, avec le plus grand succès, des Retraites et des *Triduum* dans les Diocèses de Québec et des Trois-Rivières. Les populations sont préparées à l'avance et pressent elles-mêmes leurs Pasteurs de leur procurer ces exercices spirituels. Cependant nous ne sommes plus seuls à combattre, les Jésuites sont entrés en lice ; nous voyons par là même diminuer le nombre des travaux qui nous étaient demandés.

Mais si nos occupations s'allégent au dehors, elles s'augmentent dans la desserte de Saint-Sauveur. Notre population croît rapidement. Près de mille nouveaux emplacements ont été arpentés dans l'étendue de notre juridiction, et ils seront prochainement vendus. Comme je me trouve depuis longues années à Saint-Sauveur, je suis sans cesse sur la brèche. Dans les mois ordinaires, j'entends de cinq à six cents confessions. Dans celui de décembre dernier, j'en ai entendu plus de deux mille, par suite des Retraites d'hommes et de femmes que le R. P. ROYER a prêchées à Saint-Sauveur. Ajoutez à cela la visite des malades et des écoles, etc. Je n'énumère ces travaux que pour vous exprimer le regret que j'éprouve de ne pouvoir recueillir les documents nécessaires à l'histoire de notre Congrégation dans le Diocèse de Québec. Cette histoire comprendrait les origines de notre établissement du Saguenay, de Saint-Sauveur et des Missions sauvages.

J'espérais que le R. P. Honorat se chargerait de celui du Saguenay, dont il a été le fondateur. Hélas! sa mort, annoncée dans les journaux du pays, a porté la douleur dans l'âme d'un fils qu'il a engendré à la religion; tous mes projets ont été détruits. Permettez-moi de reproduire ici l'article du *Courrier du Canada* qui nous apprend cette triste nouvelle. C'est un hommage rendu au mérite du Père que nous avons perdu.

« Le P. Honorat arriva au Canada en décembre 1841; il était bien connu dans le Diocèse de Québec, où il exerça son zèle pendant plusieurs années.

Mgr l'archevêque de Québec confia, en 1844, la Mission du Saguenay à la Congrégation des Oblats de Marie, et le P. Honorat fut choisi comme Supérieur de la Résidence de la Grande-Baie, aujourd'hui Saint-Alexis. Les Pères ne bornèrent pas leurs soins aux Canadiens établis sur les bords du Saguenay, ils étaient de plus chargés des Missions qui se faisaient chez les Montagnais du lac Saint-Jean, de Chicoutémi et de tous les postes du Roi, depuis Tadoussac jusqu'à la côte du Labrador, ainsi que chez les Têtes de Boule, dans le pays qu'arrose le Saint-Maurice. Le P. Honorat eut sa bonne part de ces pénibles travaux dans une contrée où la population totale ne s'élevait qu'à trois mille âmes, et que l'on devait souvent visiter à pied. Vers 1846, on commença l'établissement du Grand-Brûlé, aujourd'hui N.-D. de la Terrière. La justice veut, dit l'auteur de la brochure : *le Saguenay en* 1851, que l'on reconnaisse la grande part de mérite qui revient aux RR. PP. Oblats dans cette œuvre de colonisation. Les premiers arbres ont été abattus, il y a à peine six ans, et déjà cette petite colonie a tout ce qu'il lui faut pour grandir et prospérer : une jolie église en bois, un moulin à scie et à farine, un chemin assez passable pour communiquer avec la Grande-Baie, et un autre de deux lieues pour atteindre le portage des Rochers. Ce chemin est le commencement de la grande ligne qui doit relier le lac Saint-Jean avec la mer, à la Grande-Baie. C'est sous les soins et la direction immédiate du P. Honorat que la plus grande partie des défrichements se sont faits. (*Le Saguenay en* 1851.)

« En 1853, la Résidence de la Grande-Baie fut transférée à Saint-Sauveur de Québec, et le R. P. HONORAT quitta le Diocèse de Québec, étant appelé à d'autres fonctions. Cependant la haute confiance dont l'honorait notre Archevêque le fit appeler à prêcher la Retraite pastorale en 1855, et les exercices spirituels donnés aux membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, il n'y a que quelques années. Nous n'avons pu rapporter que les faits arrivés sous nos yeux.

« Il était dû à la mémoire du vénérable défunt de rappeler ces traits qui seraient restés ignorés, s'il avait dépendu de lui. Son nom doit être associé à ceux de nos Apôtres de la colonisation et de nos Missionnaires les plus puissants. Nous lui devons non-seulement nos regrets, mais le suffrage de nos prières. »

Depuis ma dernière lettre, des changements ont eu lieu dans la Mission sauvage des Montagnais. La Résidence des Escoumins a été transférée à la baie des Betshiamits. Les PP. ARNAUD et FRAIN résident maintenant au milieu de leurs sauvages. Ils pourront les cultiver avec plus de soin et les préserver de la contagion démoralisatrice que le contact des blancs apporte à ces hommes des bois. La santé du P. FRAIN est trop affaiblie pour se soutenir plus longtemps dans ces Missions pénibles. Il est urgent de lui envoyer un successeur capable de se former aux Missions sauvages, sous la conduite du P. ARNAUD. Il serait à souhaiter que ce cher Père fît l'histoire de l'établissement de la Mission chez les Montagnais ; il en a le loisir pendant l'hiver.

Empruntons au R. P. ROYER les détails des œuvres apostoliques accomplies pendant la période de temps que nous venons de parcourir. Nous les trouvons dans une lettre en date du 17 avril 1863 :

La grande nouvelle religieuse du pays est que le troisième Concile provincial va s'ouvrir dans la cathédrale de Québec, le jour de l'Ascension, 14 mai, pour se terminer le jour de la Pentecôte. Conséquemment, nous aurons le plaisir de voir tous les Evêques de la Province, particulièrement Mgr GUIGUES,

Evêque d'Ottawa, et probablement Mgr TACHÉ, Evêque de Saint-Boniface [1]. Quant à Mgr GRANDIN, il est trop avancé vers le nord pour arriver ici à temps.

Certains changements se sont opérés dans notre Maison depuis que je vous ai écrit. Le P. GRENIER nous a quittés pour aller remplir la charge de Supérieur à Plattsburgh. Le P. BOURNIGALLE, autrefois à Buffalo, est venu le remplacer, après avoir fait la Mission des chantiers. Le Père Supérieur, le P. DÉDEBAND et ce nouveau Père sont employés à la desserte de Saint-Sauveur. Je suis chargé des Missions avec le P. FRAIN ; mais jusqu'à présent j'ai travaillé seul. La première Retraite est celle que j'ai donnée aux Sœurs de l'Hôpital Général ; c'était la troisième fois que je paraissais dans cette Maison depuis quelques années. Leurs excellentes dispositions ont fait que que tout s'est passé pour la plus grande gloire de Dieu et l'avancement dans la vertu de ces ferventes filles de Saint-Augustin. La Communauté est toujours très-florissante. Soixante-douze professes suivaient les exercices. Quelques semaines plus tard, je prêchai la Retraite aux demoiselles du pensionnat. Vous comprenez que dans une semblable maison, où tout porte ces jeunes personnes à la piété, le Missionnaire n'a pas besoin de tonner contre les désordres. Il est heureux, après avoir été dans les paroisses le confident de tant de misères, le médecin de tant de maladies spirituelles, de trouver des enfants qui servent véritablement leur Dieu à l'ombre de ses autels et sous la douce vigilance de Marie. C'est là qu'il se retrempe un peu dans la vertu, c'est là qu'il s'édifie.

Mais quittons cet asile de la piété pour nous élancer sur un théâtre bien plus bruyant. Quatre cents élèves font leurs études au petit Séminaire de Québec. Depuis un mois, on leur parle de la Retraite; enfin le jour fixé arrive; adieu grammaires, auteurs anciens et modernes; adieu, histoire du Canada ; adieu, Virgile, Cicéron, etc. Ces quatre cents enfants sont réunis dans la chapelle, et c'est le pauvre P. ROYER qui

[1] Les deux Prélats ont, en effet, assisté au troisième Concile de Québec. Deux de nos Pères, les PP. AUBERT et TORTEL y ont pris part en qualité de théologiens de Mgr de Montréal et de Mgr d'Ottawa.

est en chaire. Il parle, et ces chers jeunes gens écoutent; il ouvre son cœur, et leur cœur s'attendrit, leurs yeux se mouillent de larmes; il fait retentir la trompette du jugement dernier, et leurs genoux fléchissent; le repentir apparaît sur leurs visages attristés. Quatre fois par jour j'annonce la parole de Dieu à cette intéressante jeunesse. La grâce triomphe, et, après quatre jours d'un pieux silence, de chants harmonieux, de soupirs fervents vers le ciel, de larmes doucement versées aux pieds de Marie ou au saint Tribunal, ces enfants viennent recevoir des mains de l'heureux Missionnaire ce pain qui fortifie les faibles, ce vin qui fait germer les vierges.

Pendant que je donnais la Retraite aux élèves du petit Séminaire, le R. P. Aubert, Supérieur de Montréal, la prêchait au grand Séminaire. Ce bon Père a été aussi goûté par les élèves qu'il l'avait été un mois auparavant par les Prêtres du diocèse.

Au commencement de l'Avent, je suis allé dans une paroisse bien pauvre sous tous les rapports; elle s'appelle Saint-Gilles. Le zélé Pasteur avait eu quelques désagréments; Monseigneur, faisant la visite, avait fait aux habitants des reproches bien mérités et les avait obligés de compléter le traitement de leur Curé. Plusieurs avaient formellement désobéi. Le Curé, désolé de voir les âmes qui lui étaient confiées prendre le chemin de l'enfer, m'appelle chez lui. J'arrive, je prêche, je fais prier, je gagne leur confiance par la douceur, et je fais triompher le Sauveur, ou plutôt c'est Jésus qui arrache ces infortunés à Satan. Tous font leur soumission et manifestent des sentiments admirables. Le Sauveur entrait dans le cœur de six cents par la sainte Communion, et Marie, à qui je les consacrai le dernier jour de la Retraite, les adoptait pour ses enfants. Pas un qui n'ait fait son devoir.

Vous savez que nous avons établi la Congrégation de la Sainte-Famille pour les femmes dans notre église de Saint-Sauveur; le R. P. Supérieur m'a chargé de leur donner la Retraite cette année. Le jour de l'Immaculée Conception, huit cents s'approchaient de la Sainte Table. Est venu ensuite le tour des hommes. Pendant huit jours, notre immense église

était remplie matin et soir. Treize cents, le jour de Noël, à la Messe de minuit, ont environné le berceau du céleste Enfant, et, plus heureux que les bergers, l'ont reçu dans leur cœur et l'ont emporté dans leur maison.

Quelque temps après, je suis allé dans le diocèse de Trois-Rivières, et j'ai prêché des Retraites successivement à Saint-Pierre, à Batiscau et à Gentilly. Les habitants de ces paroisses se sont empressés d'accourir pour entendre la parole de Dieu, et ils en ont tous profité. Trois mille deux cents personnes ont eu le bonheur de recevoir la sainte Communion.

Vous voyez que le travail est toujours bien pénible; mais il est aussi accompagné de nombreuses consolations.

14 *août* 1863. Je termine en vous disant quelques mots de la Congrégation. Vous savez que le R. P. VINCENS est ici. Il a fait la visite de toutes les Maisons; maintenant il va réunir tous les Pères dans deux Retraites prêchées par lui, l'une à Ottawa, l'autre à Montréal. Je n'ai eu qu'une seule Retraite à prêcher pendant l'été, c'est à l'Ange-Gardien. Comme nos Pères de Montréal sont écrasés de travail, il y a grande apparence que j'irai les secourir et que j'appartiendrai à la Maison de Montréal. A la volonté de Dieu...

Les conjectures du R. P. ROYER se sont confirmées; nous le retrouverons bientôt parmi les membres qui composent la Maison de Montréal. Mais avant de nous éloigner du diocèse de Québec, visitons *la résidence des Bethsiamits*, où nos Pères travaillent à la conversion et à la sanctification des sauvages Montagnais. Cette Résidence dépend de la Maison de Québec. Une lettre du R. P. FRAIN, adressée au Supérieur Général, nous fera connaître les principaux événements accomplis dans la Mission des Escoumins, jusqu'au jour où nos Pères ont dû la quitter pour se rendre dans celle des Bethsiamits, c'est-à-dire le 10 octobre 1862 :

Mission des Bethsiamits, 17 février 1863.

Mon Très-Révérend Père,

Quoiqu'il ne se soit rien passé d'extraordinaire dans nos diverses Missions de la côte du Saint-Laurent pendant l'année qui vient de s'écouler, permettez-moi cependant de vous raconter les travaux auxquels j'ai dû m'adonner en qualité de Directeur de la Résidence des Escoumins. Mon compagnon, le cher P. Arnaud, qui dessert la portion la plus intéressante de ces Missions, aura, je l'espère, un rapport bien plus complet à vous adresser sur ses visites dans les différents postes que fréquentent ses bons Montagnais. Je me bornerai donc à vous dire ce que nous avons fait dans nos Missions canadiennes.

Au départ du R. P. Soulerin de Montréal, notre R. P. Provincial me désigna pour occuper le poste que ce Père laissait dans cette Maison. Mais étant tombé malade le lendemain de mon arrivée, le R. P. Trudeau vint me remplacer moi-même, et quand ma santé fut rétablie, une nouvelle obédience m'envoya dans les Missions de la côte nord du Saint-Laurent. Le 6 mai 1862, j'arrivai aux Escoumins. Le R. P. Babel, qui a si bien travaillé dans les Missions qui dépendent de cette résidence, partit quelques jours après pour la Rivière-au-Désert, son nouveau poste. Bientôt le R. P. Arnaud lui-même dut s'éloigner, aller à cent lieues plus bas prêcher la Mission aux sauvages qui visitent la chapelle de Mingan et porter les secours de la religion aux lieux de la côte fréquentés par les pêcheurs ou d'autres tribus sauvages. Je demeurai donc seul pendant près de trois mois, sauf quelques semaines que les PP. Brunet et Guillard passèrent à la Résidence. Le travail ne manquait pas pour occuper mes loisirs. Outre les nombreux postes visités par le R. P. Arnaud, nous avions encore trois autres chapelles à desservir, sans compter celle du poste des Escoumins. Je fais annoncer la Mission dans la plus éloignée, située à environ huit lieues de notre Résidence. Mais, avant de partir, je sollicite d'une famille bien connue les secours qui m'étaient nécessaires pour achever le presbytère; je les obtiens. Je com-

mence immédiatement les travaux, et je pars pour Tadoussac à l'époque que j'avais indiquée.

On vous aura déjà fait sans doute la description des beautés de ce petit poste, l'un des plus agréablement situés que j'aie rencontrés. Les jésuites y avaient autrefois une Mission sauvage très-florissante, et c'est là qu'a été célébrée la première Messe dite au Canada. On voit que ces bons Pères savaient, dès ce temps-là, choisir avec goût la place de leurs résidences. La Compagnie de la baie d'Hudson avait aussi dans Tadoussac un poste très-considérable qu'elle a abandonné il n'y a que quelques années, depuis que les sauvages qui visitaient ce poste ont disparu ou pris une autre direction. Il n'y a plus que des blancs aujourd'hui à Tadoussac. On assure qu'il va s'y élever une ville. Déjà une compagnie s'est formée dans le but d'y faire construire plusieurs belles maisons de campagne à l'usage des familles qui désirent y passer la bonne saison. Ce charmant petit village est situé sur une pointe de terre entre le Saguenay, qui roule ses eaux impétueuses à travers des rochers très-escarpés, et le fleuve Saint-Laurent, qui a une largeur de plus de huit lieues en face de Tadoussac. Il y a le plus beau port naturel qu'on puisse rencontrer. N'étaient les raffales de vent qui soulèvent parfois le sable comme de la neige, Tadoussac offrirait l'emplacement le plus agréable et le plus propre au commerce.

La petite chapelle des jésuites existe encore; elle est même assez bien entretenue. C'est un monument cher au clergé canadien, à cause des souvenirs qui s'y rattachent. On m'a montré une plaque en plomb placée sous le Sanctuaire; elle porte le nom du jésuite qui a fait bâtir cette chapelle, il y a cent quinze ans. On y lit aussi les noms de l'entrepreneur et du chef de traite alors en activité de service.

C'est dans cette chapelle que je prêchai les exercices de la Retraite à une population qui n'est visitée que de temps à autre. Le local devint bientôt insuffisant. Outre les habitants, on voyait accourir une foule de jeunes hommes employés par la compagnie dont j'ai parlé. Ils voulurent prendre part à la Mission, et, d'accord avec l'entrepreneur, je choisis les heures

les plus convenables pour ne pas les gêner dans leurs travaux. J'entendis leurs confessions pendant la nuit. J'ai lieu de croire que plusieurs garderont un long souvenir de ces jours de salut. On m'a assuré qu'il n'était resté que quatre personnes qui n'ont pu profiter de la Mission.

Je reçus, pendant mon séjour à Tadoussac, la visite du R. P. Durocher, notre digne Supérieur. En allant faire une Mission sauvage au lac Saint-Jean, il voulut bien, à onze heures et demie du soir, venir frapper à la porte de la maison où je prenais mes repas. Je n'étais pas encore sorti de la chapelle. J'avais mon office à réciter. Je m'entretins avec lui pendant quelques instants, et, pour prolonger notre causerie, je l'accompagnai jusqu'à son embarcation. Ce ne fut que vers deux heures du matin que je pus me livrer au repos. J'étais au bout de mes forces.

Après trois ou quatre jours passés aux Escoumins, où je trouvai le R. P. Guillard, je me rendis aux Grandes et Petites Bergerones pour y prêcher la Mission. Je fus loin de goûter dans ces postes les consolations que m'avait offertes celui de Tadoussac. Les ronces et les épines croissaient dans le Sanctuaire de la chapelle, si l'on peut appeler de ce nom une bâtisse assez grande, sans portes ni fenêtres, où je craignais, chaque fois que je célébrais, de voir la sainte hostie emportée par le vent. Mon premier soin fut de rendre plus décente et plus convenable la maison de Dieu. Puis je fis quelques efforts pour amener la population des trois villages que j'évangélisais à s'entendre sur les dépenses d'entretien et d'embellissement. Une partie se montra bien disposée, mais l'autre fut mécontente. Ma Mission se ressentit de ces dispositions fâcheuses. Néanmoins, les exercices furent bien suivis, et le plus grand nombre s'approcha des Sacrements ; il y en eut bien peu même qui ne se présentèrent pas au Tribunal de la pénitence. Avant de m'éloigner de ces lieux, je voulus visiter tous les habitants pour les exciter au moins à bâtir une sacristie, qui nous servirait de chapelle. La plupart souscrivirent pour la somme qui avait été réglée dans une assemblée publique; mais nous avons dû abandonner la résidence, avant d'avoir amené à leur terme

les améliorations commencées dans cette Mission, et j'ignore si notre successeur a mieux réussi que nous.

Quelques familles éloignées de la chapelle m'édifièrent beaucoup par leur fidélité aux exercices. Elles durent s'imposer de grands sacrifices, passer la journée entière sans prendre presque aucune nourriture, à cause de l'éloignement de leurs habitations, aimant mieux faire jeûner leur corps que de priver leurs âmes des grâces de la Mission.

De retour à la résidence, je commençai la retraite que j'avais promise aux jeunes gens qui arrivaient des chantiers. Elle dura huit jours et me fit savourer les plus douces joies. J'eus le bonheur de voir tous ces cœurs, purifiés par le sacrement de Pénitence, recevoir la sainte communion avec les plus grands sentiments de foi et de piété. Vous savez, par le rapport du R. P. Durocher[1], qu'ils se cotisèrent ensuite pour offrir un calice en vermeil à notre pauvre chapelle. Les fruits de cette retraite ont été durables ; la saison des travaux dans les moulins s'est passée d'une manière édifiante, au point que plusieurs personnes, et même quelques-uns de ces jeunes gens, me disaient longtemps après : « Il est beau, mon Père, de voir le changement qui s'est opéré parmi nous depuis la retraite... »

Ce qui ne contribua pas peu à affermir le bien commencé dans la résidence, ce fut la Mission que le R. P. Brunet voulut donner à toute notre population. Ce Père était venu pour se reposer ; il se remit de ses fatigues antérieures par de nouvelles fatigues. J'ajoute aux détails qui en ont été donnés dans le rapport que j'ai rappelé plus haut ce fait important. Le R. P. Guillard préparait depuis plusieurs jours un protestant photographe, venu de Londres, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. L'abjuration se fit d'une manière solennelle dans le cours de la Mission. Cet homme, qui accompagnait un de ses neveux, jeune docteur, et qui avait l'espoir de faire fortune sur notre côte en exerçant son art, trouva en effet un trésor qui l'enrichira éternellement. Nous avons tout

[1] *Missions*, t. II, p. 76.

lieu de croire qu'il sera fidèle à la grande grâce qu'il a reçue. Il demeure avec une de ses sœurs convertie au catholicisme depuis longtemps et qui ne pourra que l'affermir dans ses bonnes résolutions. C'est une femme d'une grande piété.

Je ne reviens pas sur la cérémonie de la plantation d'une croix qui clôtura de la manière la plus imposante les exercices de la Mission. J'ai hâte d'achever ce rapport avant le départ du courrier.

La Mission des Escoumins terminée, j'aurais désiré mettre à profit le zèle du R. P. Brunet, le mener avec moi jusqu'aux Bethsiamits, et, après avoir visité le R. P. Arnaud, qui donnait alors la grande Mission des sauvages, le conduire à deux postes canadiens, situés entre les Bethsiamits et les Escoumins, afin d'y prêcher une retraite. Mais une lettre rappela le Père à Québec, et je dus réaliser seul mes projets.

Ma visite au R. P. Arnaud me fournit l'occasion d'admirer le bien que ce bon Père produit parmi nos sauvages Montagnais. Il était alors entouré, dans notre belle chapelle des Bethsiamits, d'environ huit cents sauvages ; les uns venus de bien loin pour profiter du bienfait de la Mission. C'était la troisième grande Mission sauvage que le Père donnait depuis le mois de mai, où nous nous étions séparés. Il avait en outre visité tous les postes canadiens jusqu'à Mingan, c'est-à-dire sur une longueur de côtes d'environ 100 lieues. Le R. P. Arnaud est d'un zèle infatigable pour ces Missions sauvages ; sa santé, malgré les fatigues et les privations de toute espèce qu'il doit endurer dans ses longs et pénibles voyages, s'est bien soutenue jusqu'à présent, mais depuis octobre dernier, il a ressenti plusieurs indispositions qui lui imposent des ménagements. Dieu fasse qu'il ait un compagnon capable de le seconder et de se former sous lui à cet art des Missions sauvages !

Mes derniers travaux ont eu pour théâtre les postes de Port-Neuf et de Mille-Vaches. Le chantier de Port-Neuf, où les Jésuites avaient autrefois une magnifique petite chapelle, est aujourd'hui la plus triste de nos Missions. Nous n'avons même pas une place convenable pour offrir le saint sacrifice de la Messe ; l'ancienne chapelle, qui est trop éloignée, a été

entièrement abandonnée. Cette négligence pour le matériel de la religion s'est étendue jusqu'aux intérêts spirituels. Le bien d'une Mission n'est pas de longue durée. Cependant les Missions que nous faisons aux jeunes gens des chantiers sont un peu plus consolantes. Le P. Arnaud en a fait une à ma place qui l'a satisfait. Ma visite à Port-Neuf ne m'a donné que des espérances pour l'avenir.

De là je me rendis à Mille-Vaches, avec mon léger canot d'écorce de bouleau. J'y trouvai une chapelle neuve, mais inachevée et aussi pauvre que l'étable de Bethléem. Si, du moins, je l'avais vue bien remplie de cœurs, comme le bon Dieu les aime pendant la Retraite. Mais quoique bien petite, cette pauvre chapelle ne fut pas remplie. Toutefois, le Seigneur fit assez éclater sa miséricorde pour que je n'eusse pas à regretter les jours que j'ai consacrés aux habitants de la Baie de Mille-Vaches.

De retour aux Escoumins, je préparai nos enfants à la première communion. Environ une trentaine d'entre eux eurent le bonheur de recevoir pour la première fois dans leurs jeunes cœurs Celui qu'ils avaient appris à connaître et à aimer comme l'ami de l'enfance.

Je n'avais guère eu le temps de me reposer depuis le mois de mai, époque de mon arrivée dans cette résidence. Je croyais pouvoir le faire maintenant ; mais une lettre de l'Archevêché et une autre de la maison de Québec m'annoncent que la résidence des Escoumins doit être transportée aux Bethsiamits et qu'un Curé nous y remplacera bientôt. Je recommençai donc à tout préparer pour le départ, et le R. P. Arnaud étant revenu de Québec, je remis entre ses mains l'administration de toutes choses. J'allai moi-même à Québec et je repris le chemin des Bethsiamits, afin d'y installer notre résidence. L'hiver, qui a commencé pour nous cette année le 10 octobre, nous a surpris en route ; de sorte que, arrivés aux Bethsiamits, nous avons dû nous caser comme nous avons pu dans la sacristie de notre chapelle, en attendant que la fonte des neiges nous permît de bâtir notre demeure. J'ai fait achever un hôpital que le R. P. Arnaud a construit pour ses pauvres sauvages malades ou pour ceux et celles que la vieillesse empê-

cherait de pouvoir suivre leurs parents dans la forêt. J'ai également fait couper le bois nécessaire à la construction de la résidence et de ses dépendances, et les travaux commenceront avec le printemps, c'est-à-dire aux premiers jours de mai 1863. A cette époque, je me mettrai moi-même en voyage avec un canot d'écorce pour visiter tous les postes canadiens qui dépendent de notre nouvelle résidence. Je serai près de deux mois en voyage.

Voilà, mon Très-Révérend Père, un petit aperçu d'une partie des travaux accomplis par vos enfants dans l'été et l'automne de 1862. J'espère que mon cher compagnon vous aura envoyé le sien sur les Missions sauvages. Daignez nous bénir ainsi que tous les chrétiens auprès desquels nous travaillons.

Nous verrons bientôt le R. P. Frain, remplacé dans la Résidence des Bethsiamits par le R. P. Nédelec, qui continuera avec le R. P. Arnaud le bien commencé au milieu des tribus Montagnaises.

Sortons maintenant du Canada et visitons les deux Maisons qui dépendent de cette province quoique situées dans l'Etat de New-York. Voici la Maison de Buffalo.

V. *Maison de Buffalo.* — Nous avons un travail intéressant du R. P. Chevalier sur les commencements et les progrès de cette Maison. Il nous conduit jusqu'à l'époque où ce Père a dû quitter Buffalo, c'est-à-dire au 15 septembre 1862. Nous espérons que son successeur voudra bien poursuivre l'histoire de notre établissement depuis le jour où il en a pris possession. Ecoutons le premier Supérieur de la Maison de Buffalo :

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Sur votre demande, j'entreprends le récit des faits dont notre établissement de Buffalo a été le théâtre depuis sa fondation jusqu'au 15 septembre 1862. Entre enfants d'une même famille, ce sont les petits détails qui donnent du charme à la narration des événements auxquels tous s'intéressent. Je vou-

drais que ma mémoire pût tout me rappeler pour la satisfaction de votre cœur de père et pour l'honneur de mes frères, mes associés dans cette œuvre qui m'ont tant édifié par leur abnégation et leur patience.

Au printemps de 1850, sur la demande de Mgr Timon, évêque de Buffalo, les PP. AMISSE[1], MALONEY et POURRET arrivèrent dans cette ville pour y prendre la direction des œuvres qu'ils s'attendaient à y trouver déjà en activité. Après avoir examiné durant quinze jours la position dans laquelle ils se voyaient, ils levèrent l'ancre et firent voile pour Montréal.

En 1851, le vénérable P. TEMPIER, en visite dans notre province canadienne, fit un voyage aux Etats-Unis; j'eus le bonheur de l'accompagner dans cette course à travers la grande république. Buffalo se trouvant sur notre route, le Révérend Père fit à Mgr Timon sa visite de politesse. La conversation ramena la question de notre établissement à Buffalo ; on s'entendit de part et d'autre et, finalement, il fut convenu que nous reviendrions dans cette ville. Sur ce, nous voici ! Que Dieu nous ait en sa sainte garde ! Trois œuvres nous étaient dévolues : le grand Séminaire à diriger, le collége à gouverner, une paroisse à administrer. Trois hommes furent choisis, c'était l'avant-garde. Il faut que je vous dise quels étaient ces hommes, et m'animant de la modestie américaine, je me nommerai le premier. Donc les RR. PP. CHEVALIER, SOULERIN et CORBETT[2], le 19 août 1851, s'embarquaient à Montréal sur un de ces magnifiques bateaux à vapeur qui sillonnent le Saint-Laurent et correspondent avec les lignes des steamers du lac Ontario. Nous remontons le fleuve par le canal de Lachine ; nous voyons s'éloigner derrière nous la ville de Montréal, où nous laissons nos frères et nos amis. Nous n'apercevions plus le sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours, de cette bonne Mère à laquelle nous nous étions si ardemment recommandés avant notre départ. Nous montions toujours, ayant à notre droite le haut Canada et à notre gauche la terre des Etats-Unis. Le 21 à midi, nous avions franchi le lac On-

[1] Ce Père est mort à N.-D. de l'Osier, le 7 juillet 1858.

[2] Ce Père est mort à la Rivière-au-Désert, le 4 juillet 1864.

tario et, trois heures après, nous débarquions à Buffalo.

Nous voilà dans les rues de la ville, à la suite d'une charrette qui portait notre bagage. En qualité de commandant, je la fis arrêter devant une maison de belle apparence et dont l'entrée avait une légère touche d'air seigneurial ; c'était la résidence que Monseigneur mettait à notre disposition. Nous y fûmes reçus avec toutes les cérémonies du rite américain, moins la parole et le *shake hands*. Nous nous rendîmes immédiament auprès de Monseigneur pour l'informer de notre arrivée et pour lui demender sa bénédiction. Le Prélat vint avec nous au Séminaire, où il nous installa en qualité de directeurs de l'établissement. Puis il nous montra une petite masure en bois, adjacente à notre habitation : c'était une espèce de grange qui servait d'église et qui pouvait contenir une centaine de personnes. C'est là que la plus pauvre classe d'ouvriers se réunissait le dimanche. Telle était la paroisse que nous avions à desservir aussi longtemps que nous habiterions la maison où nous venions d'entrer. Nous donnâmes à cette cabane le nom de basilique, nom qu'elle a conservé jusqu'à son dernier jour. Ainsi commença notre établissement de Buffalo. Le 1er septembre, c'est-à-dire dix jours après notre arrivée, nous ouvrîmes les classes. Nous eûmes cette première année onze séminaristes, sept élèves pensionnaires et une dizaine d'externes.

A peine notre collége était-il ouvert, que le Curé de l'église française à Buffalo se détermina à partir pour l'Europe. Son église, sous le patronage de saint Pierre, demeurant veuve, Monseigneur nous demanda si nous voudrions nous en charger. Nous acceptâmes l'offre avec empressement, car cette église était plus rapprochée de notre résidence, et nous espérions y faire du bien. Nous constatâmes bientôt que la paroisse était surchargée de dettes, et qu'elle renfermait trois partis dans son sein. La cause de ces divisions était affaire de loi, chose fort délicate et qu'il est inutile d'expliquer ici. Nous donnâmes une Mission de trois semaines pendant l'Avent. Cette Mission eut tout le succès que nous pouvions attendre : les divisions disparurent pour ne plus revenir. Une retraite de

huit jours à Pâques amena quelques hommes qui avaient résisté à la grâce de la Mission, et cette paroisse devint exemplaire. Dans le cours de cette année, nous payâmes les arrérages des intérêts accumulés et diminuâmes de 500 dollars le capital de la dette. Ce résultat releva le courage de ces bons catholiques français, et on n'eut plus à craindre les causes de dissolution.

Il y avait un mois que le collége était ouvert, quand nous arriva d'Angleterre le R. P. TRUDEAU. C'était sur lui que reposaient nos espérances de succès. Bientôt, en effet, il se fit apprécier dans la ville, autant par l'affabilité de ses manières que par ses talents. Quinze jours après, nous recevions un nouveau renfort dans la personne du R. P. MALONEY. Ce Père prit la direction de la *basilique*, et le R. P. CORBETT, qui en avait eu soin jusqu'alors, consacra tous ses soins à l'enseignement. Ainsi s'écoula cette première année. Je dois ajouter que les rapports que le R. P. SOULERIN fut obligé d'avoir avec la famille du colonel Blossom, notre plus proche voisin, laissèrent des impressions qui ont abouti à la conversion de cette famille au catholicisme.

Le 16 juillet 1852, nous fîmes, dans le plus bel endroit de la ville, l'acquisition d'un terrain pour y fonder notre établissement. Ce terrain, originairement tout d'une pièce, a été divisé en deux par trois rues que la municipalité a fait ouvrir à chaque extrémité et au milieu. Il forme deux carrés longs, à rectangle parfait, côte à côte, chacun entre quatre rues, l'un et l'autre exactement de la même contenance.

Notre achat conclu, le R. P. SOULERIN fut chargé de mettre les bâtisses en état de recevoir les élèves à la rentrée des classes, qui avait lieu le 1er septembre. Six semaines pour ce travail, le temps était bien court. Notre cher Père se mit à l'œuvre et tout fut convenablement prêt pour le jour voulu. Je ne pense pas que de sa vie, le R. P. SOULERIN oublie ce travail. Le corps de bâtisse était une vieille maison qui, pendant trente-cinq ans, avait servi de dépôt de mendicité; elle était connue sous le nom de *Old poor house*. Il y avait six mois que les êtres de la race humaine qui l'avaient habitée s'étaient retirés, mais il restait la vermine et une multitude de rats...

On comprend tout ce qu'il fallut endurer pour mettre cette demeure dans un état convenable.

Le 1[er] septembre arriva et nos élèves, tant du séminaire que du collége, furent heureux de se trouver dans ce nouveau séjour. D'un côté de la maison, une vaste pelouse ; de l'autre, un charmant bois d'érables, leur offraient d'agréables lieux de récréation. Mais le nom de *Old poor house* et l'usage antérieur de cette résidence causaient à l'orgueil américain des répugnances presque invincibles. Nous y avons eu la retraite pastorale trois années consécutives, et une fois les Curés de deux diocèses s'y sont réunis pour suivre ensemble les saints exercices. La première année que nous l'avons habitée, nous avons eu pour le collége treize pensionnaires ; la seconde année, vingt-deux ; la troisième, trente-trois, outre les externes. A la clôture des classes de cette dernière année, nous vîmes avec une pénible émotion nos élèves partir pour les vacances. Ces enfants nous étaient très-attachés, et nous avions raison de leur être affectionnés. Ils nous avaient donné toute la satisfaction que nous pouvions en désirer ; ils étaient pieux, presque tous communiaient une fois par mois, et nous nous félicitions de la conduite des enfants protestants autant que de celle des enfants catholiques. A la direction de ce collége avaient travaillé les cinq Pères que j'ai nommés déjà, et auxquels il faut ajouter les Pères MAUROIT et PAILLER, qui ont passé deux ans avec nous. Le 1[er] juillet 1855, nos enfants s'éloignèrent de notre Maison ; quatre jours après, tous les Pères furent rappelés de Buffalo, excepté les PP. CHEVALIER, TRUDEAU et CORBETT. Le collége était supprimé. M[gr] Timon en eut le cœur navré, les catholiques du Diocèse et les protestants les plus notables de Buffalo en furent vraiment consternés. Plusieurs des enfants qui ont été nos élèves, devenus hommes maintenant, se distinguent dans les plus hautes carrières. J'ai eu occasion d'en rencontrer un certain nombre dans le cours de mes voyages ; ils se souviennent toujours avec bonheur des années qu'ils ont passées avec nous.

Notre changement de domicile, à la fin du mois d'août 1852, nous obligea, à cause de la distance, d'abandonner la desserte

de la *basilique* et de l'église française. Sur l'ordre de Mgr Timon, nous ouvrîmes une église sur notre propriété, avec tous les droits d'une paroisse et sous le vocable des Saints-Anges. A côté de la vieille maison que nous avions changée en collége, s'en trouvait une autre qui avait servi jusque-là d'asile pour les aliénés. Celle-ci était en bois et remplie à l'intérieur de deux longues files de cellules. Nous fîmes abattre toutes ces cloisons, et nous transformâmes cette barraque en église. C'est là que, pendant sept ans, les PP. Maloney, Trudeau et Corbett ont exercé successivement leur zèle en qualité de Curés. Il serait déplacé, pour faire ressortir dans tout son éclat le bien opéré parmi cette population, de mettre en relief sa misère spirituelle, avant qu'elle tombât entre nos mains. Mais si, aujourd'hui, la paroisse des Saints-Anges est un modèle de bon esprit catholique et de piété éclairée, elle n'est pas arrivée à cet état en un jour, et les premiers Pères qui ont eu le plus dur travail à opérer auront certainement la meilleure part de mérite.

Le collége ayant été supprimé, nous ne pouvions plus garder chez nous les séminaristes, réduits au nombre de six. Monseigneur les retira à l'Evêché, où, d'après un arrangement pris entre Sa Grandeur et moi, j'allai tous les jours leur faire la classe. Un mois de cette promenade quotidienne doubla mes forces physiques et me mit en mesure de rendre un autre service. L'église française, depuis trois mois, se trouvait encore fermée et dépourvue de Pasteur. Monseigneur fit des démarches pressantes auprès des diverses Communautés de religieux, aucune ne voulut se charger de cette église. Il fit la même démarche auprès de nous, deux fois nous refusâmes; les Français vinrent en députation jusqu'à trois fois, nous refusâmes toujours, parce que nous n'étions que trois, et outre notre paroisse des Saints-Anges, nous avions déjà accepté la desserte de quelques Missions dans le haut Canada, que le chemin de fer mettait parfaitement à notre portée. Une dernière instance de l'Evêque triompha de moi. J'acceptai la desserte de l'église, à condition que dans trois mois il me donnerait un successeur; je ne pensai pas qu'avec mes deux classes

par jour, ma santé pût soutenir plus de trois mois cette surcharge de travail. L'église française fut rouverte à la grande joie du peuple, et Monseigneur tint sa parole, il trouva un Prêtre français avant l'échéance.

En juillet 1856, mon année d'enseignement étant achevée, deux de mes séminaristes furent promus à la prêtrise. Il ne m'en restait plus que quatre. Et, vraiment, payer les émoluments d'un professeur pour quatre élèves, outre les autres frais, c'était trop dispendieux pour l'Evêque. Il fut donc arrêté que Monseigneur Timon enverrait ses étudiants dans un Séminaire des Etats-Unis. Vingt et un prêtres sont sortis de nos mains à Buffalo ; tous font honneur à leur état et sont la consolation de l'Eglise.

Le 15 juillet, le R. P. TRUDEAU, me voyant déchargé de mes occupations et par conséquent libre de desservir la paroisse des Saints-Anges, profita de la permission que lui avait donnée le R. P. Provincial, d'aller prendre quelques semaines de repos à Montréal. Ce bon Père, auquel j'étais très-affectionné, partit donc pour le Canada ; mais il ne revint plus, d'autres œuvres occupèrent son zèle.

Une phase toute nouvelle commence pour notre Maison de Buffalo. Il y avait un mois que le R. P. TRUDEAU était parti, lorsque, me trouvant avec Mgr Timon, Sa Grandeur me dit : « Est-il vrai que vous allez nous quitter ? » Monseigneur avait probablement eu connaissance des démarches que faisait auprès de nous un autre Prélat américain pour nous confier son Séminaire. Je répondis à Mgr Timon qu'il n'était pas dans notre pensée de nous éloigner de Buffalo tant que nous aurions à y travailler. — Pourriez-vous faire des Missions ? demanda Sa Grandeur. — C'est là surtout ce que nous désirons, » répondis-je. Et sur le moment même, nous traçâmes notre plan de campagne.

Monseigneur désirait aussi nous voir commencer la construction d'une nouvelle église. Je me rends à ses désirs : nous jetons les fondements de l'édifice ; au mois d'octobre, le mur de fondation s'élevait hors de terre, à la hauteur d'un demi-mètre, mais il en resta là l'espace de dix-huit mois. Après

avoir installé le R. P. CORBETT, Curé de la paroisse et obtenu un Père pour m'accompagner dans les Missions, je me mis en route le 9 novembre 1856 et j'inaugurai mes travaux apostoliques. Depuis cette époque jusqu'au 25 avril 1862, je trouve sur ma liste cent huit missions ou retraites données par nos Pères de Buffalo, plus une douzaine de retraites aux Communautés religieuses. A ces travaux ont pris part tour à tour les PP. NAGHTEN, MALONEY, PAILLER, CORBETT, GUILLARD, LUX, BOURNIGALLE, et j'y ai eu ma bonne part. Ces Missions ont toujours été couronnées d'un succès complet; les femmes formaient la plus grande partie de notre auditoire aux exercices du matin ; le soir, les hommes étaient en majorité. Bien des incidents, qui ne sont pas sans intérêt, se sont passés dans chacune de ces Missions, mais il me répugne de raconter une seconde fois ce que j'ai pu dire à mes Supérieurs dans des lettres antérieures. Voici pourtant un fait unique, beau fruit d'une de ces Missions. Une certaine paroisse, qui porte nom Saint-Sylvestre, s'était rendue fameuse dans toute la contrée. Elle avait mérité par sa conduite dans les élections d'être flétrie par la législature ; un décret du parlement lui enleva son droit de vote. D'un autre côté, quarante-cinq membres de cette paroisse méritèrent l'excommunication que Mgr l'Evêque fit publier dans l'église par leur Curé. Une autre complication donnait le dernier lustre à ces pauvres catholiques ; ils étaient divisés en deux partis, deux cents contre trois cents, m'a dit le Curé, dans un procès qui n'aurait eu de fin qu'avec le dernier sou de leur bourse. La Mission s'ouvrit dans ces conditions. Au commencement de la seconde semaine, j'annonçai que nous ne refuserions pas d'entendre en confession les excommuniés et que l'Evêque leur ferait grâce moyennant une réparation publique. Plusieurs furent ébranlés, le mouvement s'étendit. Un avocat à la parole magique et qui résidait à la ville, en fut informé : c'est lui qui était le grand meneur. Il arrive donc en toute hâte ; il convoque une assemblée de ses partisans, qui étaient aussi ses clients ; il emploie toutes ses ressources pour raffermir leur courage contre l'autorité de l'Eglise et contre les sollicitations de la grâce. Son éloquence n'eut pas un effet aussi complet qu'il le désirait. Le

lendemain, dans la matinée, il convoque une nouvelle réunion; des signes de division se manifestent; il l'ajourne dans l'après-midi, à l'heure du sermon. On ne veut pas accepter cette heure. Il accepte l'heure qui convient à l'assemblée. A cette dernière entrevue, on se querelle, on s'accuse mutuellement, le parti est dissous. Quarante-trois des excommuniés font la réparation demandée et sont admis aux sacrements; deux seulement demeurent dans l'obstination. Le parti en masse s'entend pour faire retirer les prétentions qui avaient été produites à la Cour. Adieu le procès, bonjour, monsieur l'avocat, et merci de vos conseils. Nous eûmes dans cette Mission seize cents communions.

Nous avons le bonheur, nous, Missionnaires d'Amérique, de travailler au milieu de populations à la foi vive et profonde. Elles peuvent s'égarer; mais quand la religion vient à elles avec son autorité, sa force de douceur et ses grâces, il est rare qu'elle rencontre une résistance obstinée. Elles ont une haute idée du Prêtre et ne craignent pas de lui demander souvent des miracles, et des miracles de premier ordre. Ces demandes sont fréquentes et universelles. Leur refuser de prier dans cette intention, c'est les porter au désespoir. Pour les contenter, le Prêtre se revêt du surplis et de l'étole, lit le commencement de l'évangile selon saint Jean et leur donne sa bénédiction. Elles sont innombrables les grâces que la foi de ces peuples obtient. Je pourrais en citer des traits vraiment surprenants.

Je n'ajouterai plus qu'un mot sur les Missions. Le Clergé nous a toujours accueillis avec un excellent esprit. Ces bons Prêtres irlandais des Etats Unis n'épargnaient rien pour nous rendre le travail facile et coopérer au bien que nous avions en vue. Aussi leur souvenir ne s'effacera-t-il jamais de mon cœur.

Les fondations de notre église auraient dû être continuées au printemps de 1857; mais les ressources nécessaires pour poursuivre ces travaux sur une grande échelle nous manquaient. Nous employâmes le peu d'argent disponible à bâtir une maison d'école, que six Sœurs grises d'Ottawa vinrent habiter le 29 octobre 1857. Les écoles qu'elles ouvrirent ont

produit des fruits merveilleux. Au mois d'avril 1858 on remit la main à l'œuvre, et le 10 mai 1859 Mgr l'Evêque de Buffalo bénit la nouvelle église, en présence de Mgr GUIGUES, notre Provincial. Ce jour-là, notre bonheur fut grand.

Le style de cet édifice est byzantin. Ses dimensions, dans le plan original, sont de 50 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur. La moitié du plan a été exécutée. Il reste à bâtir deux travées et le chœur. Mais les dimensions actuelles suffiront tant que la population n'aura pas doublé. Le R. P. GUILLARD a été chargé de cette paroisse depuis le mois de juin 1860 jusqu'au mois de juin 1862. Son passage a laissé les traces d'un apôtre. Le feu sacré dont il a embrasé ses ouailles et l'impulsion chrétienne qu'il leur a donnée sont de ces effets qui subsistent encore longtemps après que la cause s'est retirée. Mon heure de quitter Buffalo arriva enfin. Le 15 septembre 1862, je fis du regard mes adieux à cette ville. Dieu soit loué dans ses desseins !

VI. *Maison de Plattsburgh.* — Nous avons raconté ailleurs l'origine de cet établissement. Nous savons qu'il suit une marche progressive, mais les détails nous manquent pour en présenter un compte rendu complet. Nous espérons que le Supérieur actuel voudra bien nous mettre en mesure de satisfaire sur ce point la curiosité légitime de notre famille et de contribuer ainsi à son édification.

Les pages qui précèdent nous offrent l'histoire de la Province du Canada jusqu'à l'époque où arrivait sur les bords du Saint-Laurent le R. P. VINCENS, envoyé par le Supérieur Général en qualité de Visiteur de cette Province. Nous allons grouper autour de ce nom vénéré les événements qui se sont accomplis dans le Canada jusqu'à la fin du mois de décembre 1863. C'est la seconde partie de notre travail.

DEUXIÈME PARTIE. — *Visite du R. P. Vincens.*

Le Canada a eu pour premier Visiteur le R. P. TEMPIER; en 1851, ce Père reçut de notre bien-aimé Fondateur la mission de parcourir toutes les Maisons de cette Province lointaine. On sait avec quelle activité et quel dévouement le premier Assistant Général de la Congrégation s'acquitta des fonctions qui lui avaient été confiées. Les Chapitres Généraux de 1856 et de 1861 entretinrent les rapports les plus intimes entre les enfants éloignés et la mère commune; une même pensée continuait d'animer tous les cœurs.

Mais le successeur de notre vénéré Fondateur ne pouvait laisser plus longtemps cette Province sans lui donner une preuve manifeste de sa sollicitude paternelle et de son affectueux dévouement. Il était allé puiser dans le cœur de Pie IX de nouvelles bénédictions, il lui tardait de les communiquer à ses frères et de les enrichir de ce précieux trésor. Il ira lui-même visiter la Province Britannique et enverra au Canada l'Assistant qui l'a accompagné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, le R. P. VINCENS, dont le nom rappelle l'homme de bon conseil, l'ami dévoué, le religieux généreux et rempli d'abnégation. Il ne pouvait mieux choisir. Aussi Mgr d'Ottawa écrivait-il à la date du 24 mars 1863 : « J'apprends avec grand plaisir, et tout le monde ici est satisfait d'apprendre que c'est le P. VINCENS qui vient au Canada en qualité de Visiteur, on le serait encore bien davantage s'il pouvait y être fixé; sa présence servirait autant la religion que la Congrégation, dont il est un membre très-précieux. »

Le 4 mai 1863, le Supérieur Général, le R. P. VINCENS quittent Paris. Bientôt ils se séparent à Londres; le P. VINCENS s'embarque pour le Canada, conduisant avec

lui le R. P. Nédelec. Le moment de la séparation offrit une scène touchante; le vieux missionnaire pleura en recevant la bénédiction de celui qui avait été son fils, qui était devenu son Père et qu'il ne devait plus revoir...

La navigation fut heureuse; la gaieté expansive et l'activité incessante de l'infatigable religieux éloignèrent les ennuis du voyage; il était si bon compagnon de route. Sa première station sur le continent américain eut lieu à Saint-Sauveur de Québec, où nos Pères reçurent, avec un empressement tout filial, l'envoyé de Dieu et de la famille. Nous voudrions le suivre dans toutes les étapes de sa visite, écrire le journal de ce voyage apostolique, raconter les consolations qu'il a goûtées et celles qu'il a répandues dans tous les cœurs. Nous le verrions auprès des Évêques, traitant des intérêts de la famille avec un dévouement sans bornes, dans chacune de nos églises occupant la chaire et laissant partout la bonne odeur de Jésus-Christ, que sa parole onctueuse faisait pénétrer jusqu'aux dernières fibres de l'âme, donnant à tous l'exemple des vertus religieuses, de cette régularité dont il ne croyait devoir jamais se départir. Mais le temps nous presse... Arrivé au Canada à la fin du mois de mai, il avait, à la fin de juillet, parcouru toutes les maisons et les résidences, sauf celle des Escoumins et celle de la Rivière-au-Désert. Les Évêques de Montréal et d'Ottawa l'ont prié de prêcher la retraite pastorale aux prêtres de leur diocèse; le zélé missionnaire s'y est engagé. Il a formé lui-même le projet de prêcher deux retraites générales qui réuniront tous les Pères de la Province; ses plans sont arrêtés, les jours sont désignés : c'est alors qu'il promulguera les décisions qu'il a prises, de concert avec le Supérieur Général, à qui il rend compte chaque semaine des opérations de sa visite; il n'a poursuivi qu'un

seul but, le plus grand bien de cette Province qu'il aime maintenant comme une seconde patrie.

Tout étant ainsi réglé, il part avec Mgr d'Ottawa pour la Rivière-au-Désert; il doit visiter cette résidence et s'y reposer quelques jours. On sait le reste : Dieu l'appelle, dans ce lieu même, au repos éternel.

Ce fut un coup terrible : aucune plume ne peut exprimer le sentiment de douleur indicible qui s'empara des cœurs à mesure que la fatale nouvelle arriva dans chaque maison de la Province, puis dans chaque maison de la Congrégation. Bien des plaies saignaient encore ; la mort depuis deux ans en avait ouvert de larges et de profondes, celle-ci n'était surpassée que par la blessure qu'avait causée la mort du Fondateur, et ce souvenir même rendait le dernier coup plus sensible; c'était encore un puissant appui de moins. Aussi toutes les pensées se reportèrent-elles vers celui qui avait envoyé le R. P. VINCENS et qui semblait survivre seul à la douloureuse catastrophe; tous se sentaient plus cruellement frappés dans son cœur paternel. Le même sentiment se produisit et se manifesta au Canada et en France; toutes les lettres reçues faisaient succéder à l'éloge du défunt l'expression de la plus vive et de la plus profonde condoléance. On ne se trompait pas...

Nous désirerions donner ici un extrait de ces lettres et en former comme une couronne de gloire sur la tombe d'un Père trop tôt ravi à notre affection; on connaîtrait mieux l'étendue de la perte que nous avons faite en entendant la voix de ceux qui l'ont connu et aimé, mais il faut nous borner. Nous choisissons les lignes suivantes, écrites le 16 août. Elles nous dépeignent d'une manière éloquente la douleur universelle de la Province du Canada et l'unique consolation que la foi pouvait lui offrir. On l'a dit avec vérité : les souffrances sont comme les eaux

de la mer, elles perdent leur amertume en s'élevant vers le ciel.

Au lieu de cette visite toute souriante qui se réalisait de jour en jour, la main de Dieu nous flagelle d'une de ces visites foudroyantes. Ah! Père des Oblats, que votre titre vous coûte, et comme vous le payez cher! Souffrez qu'un de vos fils vienne se consoler et se fortifier auprès de votre Paternité dans les tristes et cruelles conjonctures où nous nous trouvons tous. O mon Dieu, par le mystère de la rencontre douloureuse de Jésus avec sa sainte Mère, ayez pitié de cet autre face à face de ma mère avec son fils... Le frisson d'épouvante parcourt toute la Province et chacun de se répéter ce cri de douloureuse émotion : « O mon Dieu, ayez pitié de notre Supérieur Général et de nous! »

Les volontés de notre Père des cieux sont d'une taille à défier tout coup d'œil humain; la foi seule soulève un coin du voile. A la mort de Jésus aussi, tout l'avenir et tout le présent de son Eglise semblaient à la sagesse humaine tout à fait anéantis; mais le cœur de Marie pénétrait plus avant par le secours de son inébranlable foi.

Notre bien-aimé défunt, votre bras droit, porte au ciel son âme si pleine de charité pour Dieu et pour les âmes, si pénétrée de respect filial et d'amour dévoué pour vous et pour la Congrégation. L'œuvre qu'il poursuivait se hérissait de difficultés, et au moment où il achevait de leur donner un dernier regard pour lutter contre elles de plein cœur et les résoudre, Dieu l'en débarrasse et le couronne, et nous laisse sur le chemin du Calvaire avec vous et à votre suite. Le signe sacré n'est donc plus imprimé sur nos poitrines seulement mais dans le cœur de tous, en caractères sanglants.

La Province, tout entière dans la désolation, se réfugie dans la prière. On se console en s'aimant davantage; on s'encourage par la résolution d'accomplir les désirs que notre bien-aimé Père Visiteur nous a manifestés, soit en commun, soit en particulier. Sa conduite, ses paroles, ses entrevues nous disent clairement ses volontés, et il continue la Mission que vous lui

aviez confiée en nous aidant à réaliser dans toute sa plénitude le bien qu'il nous voulait et qu'il nous veut encore mieux maintenant.

Il n'est donc que trop vrai que les moments les plus insignifiants ne nous appartiennent pas. Cette leçon, notre cher défunt nous l'apprend par sa mort; mais il la savait déjà et il la pratiquait. Il avait soumis à l'autorité l'emploi de ce dernier moment qui nous l'a enlevé. Mgr GUIGUES lui avait donné la permission; tout est donc bien jusqu'au bout.

Vivez donc, ô Père, vivez pour les enfants qui vous restent, et quelque crucifiante que soit l'épreuve que Jésus et Marie Immaculée vous présentent, daignez trouver dans votre foi et votre charité la force de bénir notre Province, encore dans la stupeur, et aussi le plus indigne, mais non le moins affligé de vos fils...

Ces sentiments de douleur, de résignation et d'affection filiale se retrouvent avec une nouvelle énergie dans une lettre collective envoyée par la maison de Québec. Nous la regardons comme l'expression fidèle des pensées de toute la Province du Canada; elle demeurera et rappellera à tous nos frères la perte irréparable du 9 août 1863 :

Québec, Saint-Sauveur, 20 août 1863.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous sentons le besoin d'apporter à votre inexprimable douleur le baume de la condoléance filiale, si toutefois la douleur peut consoler la douleur, et de puiser dans votre force celle qui nous est si nécessaire en ce moment.

Pauvre Père ! ceux qui l'avaient connu étaient si heureux de le revoir sous un ciel lointain, de l'entendre, de s'approcher de lui ! Ceux qui en avaient tant de fois entendu parler se faisaient une félicité de le connaître de plus près ! Son nom, comme le nom d'un homme rare, d'un religieux parfait, d'un apôtre modèle était répété partout avec un profond sentiment

de vénération et d'estime. « Nous aurons la joie de l'entendre, » se disaient à l'envi les Prêtres des diocèses de Montréal et d'Ottawa. Mais les heureux, c'étaient nous tous les Pères de la Province du Canada : il nous avait promis de nous prêcher la retraite annuelle dans deux maisons, et tout était réglé à cet effet. Promesses irréalisables ! espoir malheureusement déjoué par le plus sinistre des accidents!

Nul ne l'entendra plus ! Ses vertus, pour nous Oblats si éprouvés, auront encore une éloquente voix qui nous dira par delà la tombe l'usage que nous devons faire de nous-mêmes et de la vie. Il est là où sont les saints couronnés; il se repose de sa course et de ses travaux à travers la vallée des larmes, à côté de ceux qui ont déjà quitté l'arène des combats pour aller ceindre la couronne des vainqueurs ; il s'est réuni pour l'éternité à notre premier Père, notre très-illustre et très-regretté Fondateur.

Dieu, pour le rendre plus digne de lui-même, ce semble, lui a enlevé la seule satisfaction qu'il allait pouvoir goûter sous peu de jours, d'avoir parfaitement accompli sa mission; car il était rendu au lieu de sa dernière étape, et cette dernière visite, il paraissait la faire le cœur content, et la conscience lui rendant le bon témoignage du devoir bien rempli. Là son esprit et son cœur devaient plus que jamais se retourner vers celui qui l'avait envoyé, vers vous, Révérendissime et trop affligé Père, vous qu'il aimait tant et qu'il voulait faire aimer autant qu'il vous aimait, vous dont il nous a découvert le cœur pour nous y montrer cette sollicitude, cette tendresse si vives que vous y entretenez à l'égard de tous les enfants de votre jeune famille, vous qui voudriez porter seul sur vos épaules paternelles le fardeau de chaque Oblat !

Il nous a été donné, bien-aimé Père, à nous les plus proches de la mer, de recevoir les premiers épanchements de son âme et de le garder au milieu de nous pendant huit jours. Son amabilité, sa gaieté, sa douceur, jointes à ce que nous avons appelé une trop grande mortification (il a voulu suivre notre régime et renoncer au vin pour boire du thé), tout en lui avait un charme qui nous faisait du bien. En se reposant de

la fatigue du voyage transatlantique, il nous peignait en traits touchants l'histoire de notre mère la Congrégation, de ses bons ouvriers de France, de ses œuvres bénies du Ciel. Et souvent revenait sur ses lèvres, parce qu'il était toujours vivant dans son cœur, un nom béni de tous; c'était le nom de notre Révérendissime Supérieur Général. Il nous faisait connaître ses épreuves passées, ses labeurs quotidiens, ses espérances pour l'avenir, ses voyages remplis de consolations en France et en Italie, les douces paroles et la bénédiction qu'il avait reçues pour lui et pour nous de la bouche et du cœur de l'auguste et très-doux Pie IX.

Joyeux et fiers de ces prémices de la visite de ce bon Père, nous nous promettions des jours semblables avant son départ. Ah ! comme il aurait pris ce qu'il aurait trouvé de bon dans nos cœurs pour nous faire mieux connaître de notre bien-aimé Père et lui faire apprécier nos bonnes dispositions à ne pas dégénérer; mais, au contraire, par le zèle apostolique et l'observance de nos règles, à nous rendre plus dignes du beau titre d'Oblats de Marie Immaculée !

Mais, encore une fois, il n'est plus ! « Quel malheur ! » nous a dit Sa Grandeur Mgr l'Administrateur de l'Archidiocèse qui a partagé notre deuil; « des prédicateurs de Retraite on en trouve toujours, mais des Pères VINCENS, des hommes ayant comme lui toutes les qualités, Dieu ne les multiplie pas ! »

Mon Dieu ! fallait-il que le Canada fût son tombeau ! Le Ciel en toutes choses a ses desseins ; notre foi ne doute point de quelque vue particulière de la Providence dans cette catastrophe inopinée. Nous nous attachons surtout à cette idée, que Dieu a voulu laisser à la province du Canada un immortel souvenir du dévouement admirable d'un de nos frères aînés, et, de plus, relier davantage, par cette chère et illustre relique, son bien-aimé Supérieur Général à cette province en deuil. Ah ! les cendres d'un frère, d'un intime à tant de titres, attireront souvent vos regards bienveillants et paternels vers nous ; vous nous verrez, vous nous parlerez, vous saisirez tous nos besoins, toutes nos faiblesses ; vous nous fortifierez, vous

nous consolerez, vous nous aimerez toujours, toujours nous nous attacherons davantage à vous : la tête et les membres ne feront qu'un seul corps animé et vivant dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie Immaculée !

Nous comprenons et nous partageons aussi la vive douleur du R. P. TEMPIER, qui eût été si heureux de revoir celui qui l'aurait tant intéressé en lui parlant de tous ces lieux visités une première fois par lui. Qu'il agrée nos sentiments de condoléance et d'attachement bien mérité celui que nous pouvons appeler le Cofondateur de notre chère Congrégation.!

Le malheur que nous déplorons tous, Révérendissime et bien-aimé Père, est une occasion et un motif pour que vos enfants de Saint-Sauveur se mettent à vos pieds, vous assurent de leur affection filiale et de leur inviolable soumission et implorent votre toute paternelle et consolante bénédiction.

Ce cri de désolation suprême, nous pourrions le recueillir sur les lèvres non-seulement des membres de la famille, mais encore sur celles de tous les amis qu'elle compte et en Amérique et en France. Nous avons constaté dans cette douloureuse catastrophe l'étendue de l'affection que l'on nous a vouée.

Le premier moment de stupeur passé, il fallut songer à réaliser les promesses qu'avait faites l'infatigable missionnaire. Le R. P. CHEVALIER prêcha la retraite pastorale du diocèse de Montréal, le R. P. AUBERT, celle du diocèse d'Ottawa, et Mgr GUIGUES, celle des maisons de sa ville épiscopale. « Le bien-aimé défunt, dit un de ceux qui ont pris part à cette dernière, ne nous avait pas tout à fait abandonnés, il était évidemment avec nous pendant cette retraite qu'il devait nous donner, et il ne pouvait mieux trouver pour son remplaçant. Mgr GUIGUES a daigné nous conduire, et l'autorité de sa parole, de son expérience et surtout de sa vie de religieux fidèle et d'Oblat véritable, stimulaient vivement tous les retraitants. La cérémonie de

la rénovation des vœux s'est inaugurée par la sienne propre. »

L'exemple du R. P. Vincens, qui avait pris plaisir à exercer les fonctions du saint ministère sur tout le parcours de ses visites, semble avoir ranimé le zèle apostolique dans toutes les maisons de la Province, où il produisait déjà des fruits si nombreux. Faisons-lui un cortége triomphal en rappelant les travaux accomplis pendant la période de temps qui s'est écoulée entre le jour de sa mort et celui de l'arrivée du R. P. Vandenberghe au Canada. La mémoire du vénéré défunt se retrouve dans tous les récits que nous reproduisons; elle les imprègne d'un parfum de myrrhe.

Le R. P. Durocher, Supérieur de Québec, écrivait au Supérieur Général à la fin de septembre 1863 :

Nous sentons le besoin d'épancher notre cœur dans le vôtre et de calmer un peu notre douleur en vous parlant encore de celui qui était venu nous visiter de votre part, au nom du Seigneur. Un service funèbre a été célébré dans notre église pour notre bien-aimé et regretté P. Vincens. Tout le clergé de la Métropole y a assisté, afin de nous offrir une preuve de ses sentiments de condoléance. Mgr l'Administrateur de Québec a bien voulu faire l'absoute. Il nous a dit en répondant à l'invitation qui lui en fut faite : « Je m'estime heureux de donner un témoignage de mon estime et de mon regret à ce digne religieux, en m'associant à votre douleur. » Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, qui avaient apprécié son rare talent et les dons de Dieu qui étaient en lui par les instructions qu'elles en avaient reçues, ont assisté en corps à ce service funèbre. Le R. P. Vincens avait visité leurs classes, qui sont sous notre direction; il avait adressé à chacune d'elles des paroles pleines d'à-propos; les avait bénies en votre nom et, sur leur demande, il s'était empressé d'accorder aux élèves un jour de congé. Tout cela avait laissé dans leurs cœurs les sentiments de vénération qu'inspirent les hommes de Dieu à ceux

qui les approchent ; aussi leurs cinq cents élèves formaient-elles une couronne vivante autour du catafalque. La communauté des Sœurs-Grises y était convenablement représentée. Nos ouailles, qui avaient entendu cette voix si persuasive le jour de la Pentecôte, deux jours après son arrivée au Canada, sont venues en foule joindre leurs supplications aux nôtres : « Nous l'entendrons encore, » s'étaient-elles dit... Hélas ! il n'est plus !

Je reprends le récit des travaux de nos Pères de Québec depuis mon dernier compte rendu.

Une seule retraite a été prêchée dans le Diocèse. Le P. ROYER, avant son départ pour Montréal, et le R. P. BOURNIGALLE en ont fait tous les frais. « Les exercices de la retraite donnée à la paroisse des Grondines, dit le R. P. ROYER, ont été suivis avec une fidélité vraiment extraordinaire ; c'est au point qu'un pauvre habitant, obligé de s'absenter un jour pour des affaires pressantes, en demanda l'autorisation à son pasteur. Mon compagnon, qui prêchait sa première retraite dans le bas Canada, était ravi d'admiration. Nos travaux ont été couronnés d'un plein succès ; des divisions occasionnées par les commissaires d'école ont disparu, des calomnies atroces ont été rétractées, un procès scandaleux a été arrêté ; onze cents personnes se sont approchées des sacrements. Le dimanche de la clôture, la consécration à la Très-Sainte-Vierge s'est faite au milieu d'une nombreuse affluence. C'est avec les regrets de toute cette population que le lendemain nous sommes partis : le R. P. BOURNIGALLE pour Québec, et moi pour Montréal, où j'arrivai le 5 octobre. »

A Saint-Sauveur, nous nous occupons de plus en plus de l'enfance. Nous avons multiplié les catéchismes, les confessions et les retraites préparatoires à la première communion et à la confirmation. Au moyen des collectes faites dans la ville et des quêtes dominicales de notre église, nous avons construit une magnifique maison dans laquelle huit cents filles pourront recevoir l'instruction élémentaire. Nous avons fait l'acquisition d'un très-vaste terrain pour y élever les écoles des garçons. Nous dirigeons toutes les écoles de notre

desserte, ce qui exige de fréquentes visites de notre part, et nous ne les faisons pas les mains vides.

Ajoutez à ces soins ceux que nous donnons aux malades : l'administration des derniers sacrements, la direction des associations pieuses de la Sainte-Famille, de la Tempérance, du Saint-Scapulaire, de la Propagation de la Foi, et vous aurez une idée des travaux qui incombent à nos Pères. Aussi le R. P. Vincens était-il d'avis que le personnel de notre maison devait être augmenté.

Je puis vous donner de bonnes nouvelles de nos Missions sauvages. Le R. P. Nédelec, compagnon de voyage du R. P. Vincens, a été envoyé quelques jours après son arrivée à Québec au secours du R. P. Arnaud, qui se trouvait seul, le R. P. Frain ayant été rappelé, à cause de sa faible santé. Un mois de pénible navigation conduisit le nouveau Missionnaire à Mingan, poste situé à 136 lieues au-dessous de Québec. Il y débuta par la Mission des Acadiens établis sur la rive nord du Saint-Laurent. Ils occupent le littoral depuis le Labrador, en remontant jusqu'aux Sept-Iles, à 100 lieues au-dessous de Québec. C'était un vaste champ à défricher. Le Père y fit preuve d'un zèle infatigable et y recueillit une abondante moisson. Il enverra plus tard à votre Paternité une relation de ses premiers travaux [1]. Il vient de terminer une retraite annuelle, et il est reparti pour les Missions sauvages. Durant son séjour à Québec, je lui ai donné des leçons de montagnais. Je vous apprends avec bonheur que ce cher disciple a parfaitement saisi le système des verbes. C'est la plus grande difficulté des langues sauvages, le reste est affaire de mémoire. Nul doute qu'il ne puisse confesser au printemps prochain et par là se mettre en mesure de visiter une des Missions du R. P. Arnaud. Je me déchargerai sur eux de celle du lac Saint-Jean, et je donnerai tous mes soins à notre desserte de Saint-Sauveur.

Le P. Arnaud et le P. Nédelec, animés d'un même esprit, seront comme un mur de circonvallation pour préserver leurs néophytes des dangereux rapports avec la population civilisée.

[1] Cette relation n'a pas été reçue.

Hélas! elles sont si faibles et si inconstantes ces tribus nomades !

Le R. P. ARNAUD, déchargé du ministère des Acadiens et des pêcheurs, s'est livré tout entier à celui des Montagnais. Il fallait préparer les infidèles au baptême, les enfants à la première communion, les adultes à remplir leur devoir pascal, baptiser les nouveau-nés, bénir les mariages, donner des leçons de chant et de cérémonie dans l'espace de quelques semaines, et cela à chaque Mission. Le pauvre Père était nuit et jour à l'œuvre. Sa santé, si forte et si vigoureuse, parut lui faire défaut pendant sa première Mission. Elle était la plus nombreuse et la plus importante. Le R. P. NÉDELEC, occupé ailleurs, ne pouvait lui venir en aide. Notre bonne Mère, comme toujours, l'a secouru. Après quelques jours d'interruption, il s'est remis au travail avec son ardeur accoutumée. Le succès a répondu à la multiplicité de ses fatigues.

Deux jours avant la fête des saints apôtres Pierre et Paul, je mettais pied à terre à la Mission Métapetshuam, sur le lac Saint-Jean. Je fus reçu avec les honneurs ordinaires, c'est-à-dire avec de nombreuses décharges de mousqueterie. Je remarquai parmi mes néophytes des étrangers venus du Saint-Maurice : ils appartiennent à la Mission du R. P. DÉLÉAGE et sont de la tribu des *Têtes de Boule*. Le chef avait perdu son fils unique pendant l'hiver ; ce jeune homme était mort sans les secours de la religion. Il avait été longtemps malade; il ne cessait de prier et d'espérer le pardon de ses péchés, en se rappelant la Passion de N.-S. J.-C. Le père avait fait des efforts inouïs pour traîner son fils moribond et le ramener plus près des habitations canadiennes, dans l'espoir de lui procurer l'assistance d'un Prêtre. Toutes ses peines furent inutiles. Je consolai ce père affligé, en lui faisant espérer que le Seigneur, touché de ses prières et de ses demandes, avait accordé directement et par lui-même les grâces qu'il aurait communiquées par le ministère des Prêtres. Nous fîmes les obsèques avec toute la solennité en usage dans ces circonstances. L'infortuné père ne se console que dans l'espoir de revoir au ciel celui qu'il regardait comme le soutien de sa famille sur la terre.

Tous ces sauvages du Saint-Maurice paraissent excellents; ils n'ont pas été flétris par le vice de l'ivrognerie. Ceux de nos Montagnais qui laissent la Mission du lac Saint-Jean ne donnent pas toujours, dans les lieux où ils se retirent, une idée aussi favorable de leurs sentiments religieux.

Des infidèles venus des bords du grand lac Mistashini, et déjà endoctrinés par les protestants, ont voulu prendre part aux exercices de la Mission. Ils les ont suivis avec empressement et docilité. J'en ai baptisé deux et j'ai mis les autres au nombre des catéchumènes. Ils m'on promis de revenir à la prochaine Mission et d'amener avec eux leurs parents et leurs amis. J'ai l'espoir qu'ils ouvriront les portes de ces régions immenses au catholicisme, qui n'y a plus pénétré depuis la suppression de la compagnie de Jésus. Toute cette étendue de terre qui est à l'est de la baie d'Hudson, jusqu'aux Missions du Labrador, sur les limites du Canada, est entre les mains des Frères Moraves et des anglicans; il n'y a pas un seul Missionnaire catholique.

Nos sauvages du lac paraissaient être revenus à de meilleurs sentiments. Néanmoins j'ai eu à déplorer des scandales causés par l'ivrognerie de quelques-uns d'entre eux. J'ai mis en pénitence publique, à la porte de l'église, celui qui passait pour le plus coupable, et je l'ai dénoncé en pleine assemblée. Il a subi cette humiliation avec une soumission admirable. J'en fus touché. Le pauvre sauvage s'aperçut de mon émotion et mêla ses larmes aux miennes. Mon indignation se changea bientôt en clémence. Ce bon Antoine, le meilleur des chasseurs du lac, le bénoni des traiteurs, voulut racheter son péché par l'aumône : à la collecte que je fis à la fin de la Mission pour la chapelle, il me donna, en billets de banque, une somme de 30 piastres. La tribu montagnaise se montre toujours très-généreuse en faveur de ses églises. Les quarante à cinquante familles du lac ont employé, depuis 1860, plus de 1,200 piastres à l'embellissement de leur chapelle. Cet édifice est construit sur un tertre, près des eaux; il domine tout le lac, et on aperçoit de fort loin sa jolie flèche couverte de fer-blanc. J'ai fait l'acquisition d'un beau chemin de croix. Le Père qui me

succédera en fera l'érection l'année prochaine. L'annonce de cette cérémonie et de la grande procession en l'honneur de la très-sainte Vierge rendra mes sauvages plus fidèles à leur promesse de tempérance.

J'avais préparé les enfants à la réception du sacrement de Confirmation. Je ne pus attendre l'arrivée de Mgr l'administrateur, qui devait, un mois après, visiter cette partie reculée de son vaste Diocèse : les sauvages souffraient de la faim depuis plusieurs jours. Au moment de mon départ, ils se séparèrent et pénétrèrent dans les bois pour y chercher leur subsistance. Une seule famille demeura campée au poste de traite, attendant la venue de Monseigneur. Une jeune personne lui fut présentée ; le Prélat lui demanda, par truchement, si elle avait communié à la dernière Mission, et si elle n'avait pas quelque chose à se reprocher depuis lors. — Non, répondit-elle, je n'ai rien à me reprocher. Elle reçut avec bonheur le sacrement des forts. Son vieux père pleurait de joie ; il s'estimait heureux d'avoir souffert la faim et d'avoir obtenu à ce prix la grâce qu'il désirait pour son enfant.

Pendant mon séjour à Métapetshuam, je préparai plusieurs familles canadiennes à remplir leur devoir pascal. Elles n'avaient pas été visitées depuis longtemps. Les dimanches et les fêtes, il fallait officier, prêcher en sauvage, pendant la grand'messe, et immédiatement après donner des instructions françaises. Tous les moments du Missionnaire étaient employés pendant le jour et une partie des nuits. Les sauvages ne le possédant qu'une quinzaine de jours, ce n'est pas assez pour leurs besoins spirituels, le jugement de leurs différends et l'arrangement de leurs affaires.

Je quittai enfin cette Mission du lac Saint-Jean, que j'avais visitée pour la première fois en 1846 avec le R. P. Garin. Nous voyagions par un froid de 36 degrés Réaumur, couchant sans abri et essayant de nous réchauffer auprès d'un grand feu. Maintenant tout est changé ; des colons établis sur la route offrent à tous les voyageurs un toit hospitalier.

J'ai revu les anciennes Missions du R. P. Honorat, qui a laissé de si précieux souvenirs. Je remarquai le lieu où se

trouvait *la cabane du P.* HONORAT. Voici à quelle occasion ce nom lui fut donné. Ce bon Père, revenant de sa première Mission de Chicoutimi, fut surpris par la nuit au milieu de la forêt. Au pied d'une colline couverte d'érables, les exploiteurs avaient construit un pauvre réduit qui leur servait d'usine pour faire le sucre. Notre voyageur inexpérimenté s'était mis en route sans provision de bouche, n'ayant aux pieds que des souliers de peau de caribou, qui reçoivent l'eau comme l'éponge, lorsque le soleil ardent fait fondre la neige. Le temps était magnifique; le soleil fit bientôt disparaître la légère couche qui couvrait la terre. Le pauvre Père, obligé d'escalader les troncs d'arbres abattus par les premiers défricheurs, s'avançait péniblement; la sueur ruisselait de tout son corps, tandis que ses pieds étaient glacés. La nuit arriva pour mettre le comble à sa détresse. Il trouva heureusement cet abri, où il se réfugia, essayant vainement de se réchauffer, mais échappant aux dangers qui le menaçaient. Cinq paroisses florissantes se glorifient à juste titre d'avoir eu le bon P. HONORAT pour premier pasteur. Il a été le fondateur de l'une d'elles, N.-D. de la Terrière. L'établissement formé par ses soins, et les dépenses qu'il avait faites pour ouvrir les chemins et pour subvenir aux besoins des premiers colons dépassèrent 30,000 piastres. Si la Congrégation, en quittant le Sagueney, a fait de grands sacrifices, elle a au moins la consolation d'y avoir procuré un bien incalculable à la religion et à la colonisation.

Le R. P. VINCENS, dans son rapide passage, n'a pas pu visiter les Missions sauvages qui dépendent de la Maison de Québec.

La maison de Plattsburg nous offre une liste de travaux assez considérables. Citons ce passage d'une lettre du R. P. CHEVALIER, en date du 19 novembre 1863 :

Depuis un an que je suis à Plattsburg, j'y ai fait, pendant trois mois, l'office de Curé. Mon premier soin fut de visiter toutes mes ouailles à domicile, et cette visite me procura de bien grandes consolations. Ayant été remplacé au mois de fé-

vrier 1863, je me suis mis à donner des Missions. J'en ai donné jusqu'à sept. Le R. P. Salaz, étant tombé malade au mois de juin, j'ai pris soin de ses deux dessertes dans les montagnes, l'espace d'un mois et demi, faisant faire la première Communion aux enfants et les préparant à la Confirmation. Est venue ensuite la tournée pastorale, où j'ai accompagné Mgr d'Albany pendant une douzaine de jours. Puis les deux Retraites pastorales que j'ai prêchées à Montréal et à Saint-Hyacinthe, et enfin la Retraite au collége d'Ottawa.

Le collége où le R. P. Vincens avait été si joyeusement fêté, a fait sa rentrée le 3 septembre. Dès le 19 octobre suivant, le R. P. Tabaret, Supérieur de cette maison, écrivait au Supérieur Général une lettre dans laquelle il résumait les différents entretiens qu'il avait eus avec le Visiteur défunt. Nous en extrayons le passage suivant :

Quelque faibles qu'aient été nos succès jusqu'à ce jour, je suis convaincu que l'avenir est acquis à cette œuvre, et qu'elle est appelée à faire un grand bien et pour le Diocèse d'Ottawa et pour les Oblats de la Province.

La population du bassin d'Ottawa s'accroît rapidement; l'avenir du catholicisme dans cette partie du pays réclame de bons prêtres, formés à la science ecclésiastique et aux vertus de leur saint état; il exige aussi que l'on procure aux catholiques les moyens de lutter avec avantage contre les sectes protestantes, et de longtemps le clergé du Diocèse ne sera pas en mesure de remplir cette tâche. Sans doute que si l'on envisage cette question au point de vue de l'abstraction, on peut dire que nous ne sommes pas obligés de faire ce bien plutôt qu'un autre; mais la Providence, en se servant de la Congrégation des Oblats pour créer le Diocèse d'Ottawa, ne semble-t-elle pas nous imposer l'obligation de continuer l'œuvre commencée par notre vénéré Fondateur? D'ailleurs quiconque connaît l'esprit de nos populations, celui de la population anglaise surtout, n'ignore point que parmi les moyens d'acquérir son estime, l'un des plus efficaces est l'enseignement. C'est

donc un reflet de considération publique qui s'étend à toute notre Province.

Ces réflexions du R. P. TABARET sont corroborées par la constatation du bien que réalisent nos Pères dans le ministère important qui leur est confié. On en jugera par ces lignes qui résument une fête du collége, la fête du 8 décembre 1863 :

Notre journée du 8 vient de se terminer on ne peut plus remplie : Communion générale du séminaire et du collége à la Messe de sept heures, Messe solennelle de dix heures à la paroisse Saint-Joseph. Dans l'après-dînée, ovation triomphale de la statue de la Sainte Vierge dans les différentes salles de la maison, à grands frais de poumons et aussi, évidemment, à plein cœur de la part des enfants, des séminaristes, des frères scolastiques et convers, et des Pères; puis, au retour à la chapelle, réception solennelle de plusieurs collégiens, les uns dans la Congrégation de la Sainte Vierge, les autres dans la Congrégation des Saints Anges, chaleureusement aidés par l'allocution en anglais du R. P. GUILLARD. Enfin Vêpres solennelles et Salut à six heures, à la paroisse. Marie Immaculée ne dédaignera pas nos petits efforts pour l'honorer, et bénira nos résolutions.

Ces fêtes si douces, si joyeuses, si expansives et si saintes reportent nos souvenirs vers des jours qui ne sont plus, les jours écoulés à l'ombre d'un sanctuaire protégé par Marie. Les fêtes du Juniorat ressemblaient à celles du collége de Saint-Joseph. Formons le vœu le plus ardent, le vœu que la Province du Canada ouvre bientôt une de ses maisons à une nombreuse phalange de jeunes Canadiens, Irlandais et Américains, se formant à toutes les sciences et à toutes les vertus apostoliques pour devenir plus tard de fervents Oblats de Marie Immaculée. Oui, qu'à l'imitation de la France et de la Province Britannique, le Ca-

nada ait un Juniorat florissant, digne émule, sur un théâtre plus humble et plus restreint, du collége de Saint-Joseph. Le R. P. VINCENS le désirait avec tant d'ardeur!

Les exemples de dévouement sacerdotal et religieux ne lui manqueront pas. La seule maison de Montréal nous en offre encore une moisson abondante. Le R. P. AUBERT écrivait au Supérieur Général, le 4 février 1864 :

J'ai attendu le retour du R. P. CHEVALIER en Europe pour vous envoyer le compte rendu du dernier semestre de 1863. J'insérerai dans la trame de ma narration les différents rapports que j'ai reçus et qui complètent mon récit sommaire.

Du 14 juillet au 26 du même mois, les PP. LAGIER, BRUNET et MÉDEVIELLE ont prêché une Mission à la grande paroisse de Saint-Jacques de l'Ochigan, pays plein de foi et qui a eu l'avantage de posséder durant de longues années un Curé d'une vertu exemplaire et d'une simplicité de mœurs admirable. De cette paroisse, les mêmes Pères se sont rendus à Saint-Alexis, où ils ont donné les mêmes exercices.

Je ne parle pas de succès, car dans nos contrées il ne manque jamais ; on rencontre bien quelques personnes qui ont parfois négligé pour quelque temps le devoir pascal, mais ce sont des exceptions très-rares. Aussi avons-nous peu de ces faits saillants qu'on rencontre assez fréquemment dans les Missions que nos Pères donnent en France. Ce n'est pas à dire pour cela que les Missions dans le haut Canada ne produisent point de grands effets ; en maintenant l'esprit de foi, en portant les populations vers la fréquentation des Sacrements, et surtout en leséloignant des occasions du péché, on travaille d'une manière très-efficace à la sanctification des âmes.

Le 14 juillet, j'ai commencé au couvent de la Miséricorde, à Montréal, les exercices de la retraite aux Madeleines de cette maison. Mgr de Montréal leur ayant prescrit des règles et les admettant à la profession des vœux de religion, j'ai dû leur donner les mêmes exercices qu'à des religieuses, avec les modifications, bien entendu, que demande la différence des

sujets. Ces pauvres filles m'ont beaucoup édifié pendant les huit jours qu'a duré la retraite, et j'avais à leur parler cinq fois par jour. Le souvenir de leurs fautes passées les rend très-humbles et, par conséquent, les met dans la disposition de bien recevoir la grâce.

Vers la fin de juillet, le R. P. Léonard a prêché une retraite préparatoire à la visite épiscopale, dans la paroisse de la Prairie, et le R. P. Charpeney a donné les mêmes exercices, et pour le même objet, à Saint-Cyprien.

Le 12 du mois d'août, j'ai commencé la retraite annuelle des Sœurs de la Charité d'Ottawa ; ce fut ce jour-là même que j'appris la mort lamentable de notre bien regretté P. Vincens, et que je dus la communiquer à nos Pères d'Ottawa et à tous les Pères de la Province, le Provincial, Mgr Guigues étant absent. Comme vous devez le comprendre, cette triste nouvelle me rendit bien difficile la mission que j'avais à remplir, par l'accablement où elle me jeta. J'étais épuisé.

Le R. P. Vincens devait prêcher le retraite pastorale aux Prêtres du Diocèse d'Ottawa ; le jour était fixé pour l'ouverture des exercices, c'était le 8 septembre. Mgr Guigues fit un appel à mon amitié pour remplacer notre cher défunt ; et dans les circonstances où nous nous trouvions tous, je répondis à Sa Grandeur qu'une indisposition grave pourrait seule m'empêcher de lui rendre le service qu'elle me demandait. C'est durant cette retraite, et dès le premier jour, que j'ai pris le germe d'une maladie qui m'a fait souffrir pendant plusieurs mois.

Le R. P. Antoine, Maître des novices et Supérieur de la résidence du Sault Saint-Louis, a assisté avec moi au premier Synode diocésain de Montréal, qui réunissait plus de cent quarante Prêtres.

Le 13 septembre, les PP. Lagier, Brunet et Médevielle ont commencé les exercices de la Mission à Saint-André d'Argenteuil, qui se compose d'une population doublement mixte, c'est-à-dire qu'elle renferme un nombre assez considérable de protestants, et que les catholiques parlent les uns le français et les autres l'anglais.

A la suite de la Mission de Saint-André, les mêmes Pères ont prêché une Retraite dans la paroisse de Saint-Hermas, et ont ouvert, le 4 octobre, les Exercices d'une Mission dans la paroisse de N.-D. du Rosaire, à Saint-Hyacinthe. De là le R. P. LAGIER s'est rendu à Québec pour y être de résidence et continuer dans ce Diocèse le ministère qu'il a exercé dans celui de Montréal durant vingt-deux ans.

Le R. P. ROYER, arrivé de Québec le 5 octobre, partait le lendemain pour Joliette, afin d'y prêcher une Retraite au collége et au pensionnat de cette petite ville. Au collége de l'Industrie, sous la direction des Clercs Viateurs, le Missionnaire a trouvé plus de cent enfants ou jeunes gens, car le cours des études y est complet. Il fut frappé de la bonne tenue, de l'amour du travail et de la grande piété qui régnaient dans cet établissement : aussi la parole de Dieu fut-elle acceptée et goûtée avec bonheur. Il en a été de même au pensionnat.

Le R. P. TRUDEAU s'est rendu, vers le milieu d'octobre, à Malone, dans les Etats-Unis, pour y donner, conjointement avec les PP. CHEVALIER, MAC GRATH et MALONEY, les Exercices d'une Mission à la population irlandaise de cette paroisse.

Le R. P. LÉONARD, toujours infatigable, a prêché aux novices des Sœurs de la Providence une Retraite qui s'est terminée le 21 novembre ; il avait donné précédemment les mêmes exercices aux élèves du pensionnat des Sœurs de la Congrégation à la Prairie et à Longueil.

« Un travail bien considérable, dit le R. P. ROYER, nous attendait à Saint-Vincent de Paul ; c'est la veille de la Toussaint que nous nous sommes rendus, les PP. BRUNET. MÉDEVIELLE et moi, dans cette grande et belle paroisse. M. Lavallé, l'un des Prêtres les plus distingués du Diocèse de Montréal, avait déjà appelé nos Pères à plusieurs reprises, mais quelques hommes avaient résisté à toutes ces grâces ; aussi nous dit-il, en arrivant, que si nous pouvions les ramener, le succès de la Mission serait complet. Le lendemain, nous ouvrions nos Exercices. L'immense église, bâtie nouvellement par ce bon Curé, était pleine ; le jour des Morts, même foule, ainsi que les jours suivants. La parole de Dieu était écoutée avec attention,

recueillie avec avidité, les tribunaux de la pénitence étaient assiégés dès les premiers jours. Nous préparâmes tout d'abord les enfants de dix à quinze ans, et le dimanche, deux cent vingt d'entre eux s'approchaient de la Sainte Table. Nous engageâmes ces chers enfants à prier pour la conversion des pécheurs; leurs prières furent exaucées, car deux retardataires vinrent le mardi trouver leur Curé à cinq heures du matin, demandèrent à se confesser, en disant qu'ils ne pouvaient plus résister à la grâce et qu'ils n'avaient de repos ni jour ni nuit. M. Lavallée nous annonça immédiatement cette bonne nouvelle, et nous en remerciâmes le Seigneur du plus profond de notre cœur. Ces deux hommes ont dit publiquement qu'il y avait vingt ans qu'ils ne s'étaient pas approchés du tribunal de la pénitence. La grâce a remporté une victoire bien plus signalée sur un pécheur d'un autre genre. Un homme débitait de la boisson sans licence ; d'après les décrets des conseils provinciaux, ces personnes sont indignes des Sacrements. Il assistait aux instructions, il se présenta même à deux confesseurs, mais il paraît qu'on lui enjoignit d'abandonner son commerce sous peine d'être privé du pardon de ses fautes. Enfin, un matin, il enlève son enseigne, jette la boisson qu'il possède, et vient raconter au Curé ce qu'il a fait. Ce fut une grande consolation pour le cœur du Pasteur, qui déplorait les occasions de péché que cette maison offrait à ses ouailles. Le jeudi, cinq cent vingt femmes s'approchèrent de la Sainte Table dans un ordre et un recueillement parfaits, au milieu des chants qu'exécutait un chœur de jeunes personnes très-bien organisé. Le soir, à quatre heures, avait lieu la grande cérémonie du renouvellement des promesses du baptême, dirigée par le R. P. Brunet. Toute la paroisse y assistait. Après l'explication du Symbole, M. le Curé entonna le *Credo*, qui fut continué par un chœur de vingt jeunes gens. Vint ensuite la promulgation de la loi, que le P. Brunet expliqua avec clarté et éloquence. Et quand il demanda à tous ces chrétiens agenouillés, un cierge allumé à la main, s'ils renonçaient à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, tous répondirent d'une voix à ébranler les colonnes de l'église : *Oui, nous renonçons !*

C'était le dernier coup porté aux pécheurs. En arrivant au presbytère, j'en trouvai un qui se jeta à mes pieds pour faire une sincère confession. Le dimanche, plus de cinq cents hommes vinrent à leur tour recevoir la divine Eucharistie, et l'on remarqua que, par une coïncidence frappante, le plus riche de la paroisse communia à côté du plus pauvre. Dans l'après-midi, nous consacrâmes toute la population à la glorieuse Reine du ciel, et cette cérémonie, entremêlée de cantiques exécutés alternativement par nos chantres et nos chanteurs, fit couler bien des larmes. Elle fut suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement après laquelle M. le Curé nous remercia, au nom de tout son peuple, par quelques paroles pleines de feu et d'émotion.

« Pendant que ces touchants exercices s'accomplissaient à la paroisse, une rénovation plus grande s'opérait dans un autre endroit. Un ancien couvent du Sacré-Cœur, situé au milieu du village, a été acheté par le gouvernement. Dans ses murs sont renfermés les petits délinquants, au nombre de soixante et dix-huit. Le chef de l'établissement et la plupart des employés sont catholiques. Il y a également un certain nombre d'enfants protestants qui ont un ministre et des employés de leur secte. M. le Curé voulut que ces infortunés participassent au bienfait de la Mission. Je chargeai le R. P. Brunet de leur prêcher une retraite de trois jours. Ce Père, qui a connu, pour la gloire de notre Sainte Eglise, les privations et les souffrances de la prison, accepta avec le plus grand plaisir ce travail, et il sut trouver le chemin du cœur de ces petits condamnés. Cinquante d'entre eux reçurent la Sainte Communion, et le dimanche suivant plusieurs s'approchèrent, pour la première fois, du céleste Banquet. Une conversion bien consolante a couronné le zèle du Missionnaire. Un des gardiens était protestant; marié à une femme catholique, il avait pris l'habitude de faire la prière du soir avec elle, et il récitait même son chapelet. Il a eu une longue conférence avec le R. P. Brunet, qui l'a convaincu de la fausseté du protestantisme. Cependant il a demandé du temps pour réfléchir; mais il y a une quinzaine de jours, il a fait son abjuration entre

les mains de M. Lavallée, dans l'église de Saint-Vincent de Paul. »

A la même époque où se donnait cette Mission, le R. P. Mestre prêchait des Retraites aux élèves des Frères et des Sœurs à Boucherville.

Le 18 novembre, les PP. Royer et Brunet ont ouvert la Mission à Saint-Liguory. Des difficultés de plus d'un genre les attendaient dans cette paroisse. Le Curé, d'un zèle admirable et d'une conduite exemplaire, avait contre lui plusieurs de ses marguilliers et de ses paroissiens. Grâce à Dieu, toutes ces dissensions ont disparu et personne n'a manqué à la communion de clôture. Après la consécration à la Très-Sainte Vierge, les principaux citoyens, à la tête de la paroisse, ont présenté aux Missionnaires une adresse des plus flatteuses ; la joie la plus vive rayonnait sur tous les fronts. C'était un jour de triomphe.

De là les PP. Brunet et Médevielle se sont rendus à Saint-Mathias, Diocèse de Saint-Hyacinthe, pour y prêcher une Retraite. Je laisse la plume au P. Brunet, qui m'a écrit la lettre suivante :

« Vous m'avez donné l'ordre de faire la relation d'une Retraite que le P. Médevielle et moi avons prêchée à Saint-Mathias dans le courant du mois de décembre 1863. J'avouerai ingénument que je ne suis pas écrivain et que je n'ai pas la prétention de le devenir ; mais j'ai été soldat de Louis-Philippe et je ne reculerai pas devant la tâche qui m'est imposée. Bien d'autres, plus habiles, vous intéresseront par leurs narrations savantes et pleines d'agrément ; pour moi, je me contenterai de réclamer votre indulgence et de parler avec simplicité.

« J'étais loin de prévoir toutes les difficultés qu'il m'a fallu surmonter pendant cette Retraite. La paroisse de Saint-Mathias est composée de onze cents communiants, dispersés sur un rayon de 5 à 6 milles d'étendue ; le bourg s'élève auprès d'un joli fleuve nommé le Richelieu, qui se couvre dans la belle saison de bateaux à vapeur des plus élégants. Sous le point de vue topographique, le site de la paroisse est enchanteur ; mais l'état moral de sa population laissait beaucoup à désirer lorsque

nous avons été appelés à exercer auprès d'elle notre ministère apostolique. Bien des causes y avaient contribué. Un plus grand obstacle encore se trouvait dans la division des paroissiens en deux camps. Sous l'administration de Mgr Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe, une partie de la population, vu son éloignement de l'église paroissiale, avait obtenu la permission de bâtir une nouvelle église sur l'un des sites les plus avantageux. Un prêtre, retiré du ministère, était venu s'établir dans ce lieu avec l'autorisation d'y dire la messe, de prêcher et de confesser, de sorte que les habitants, ayant sous la main tous les secours spirituels se dispensaient de se rendre ailleurs et formaient ainsi une paroisse indépendante ; de là des divisions bien regrettables. En vain Mgr Laroque voulut-il remédier à ce désordre ; ses volontés furent méconnues, et la nouvelle église avait été convertie en une espèce de place forte où cinq cents mécontents annonçaient ouvertement qu'ils ne viendraient point assister à la Retraite et que les Missionnaires auraient à se rendre chez eux s'ils voulaient leur prêcher... Comment les déloger de là ? Il fallut ranimer mon courage, me rappeler mes anciens faits d'armes, et, voyant que, après trois jours de prédication, ils ne venaient point à nous, je me décidai à aller à eux, à leur livrer un assaut et à emporter leurs barricades. Je profitai de l'occasion que m'offrait le dimanche, jour où ils se réunissaient dans leur église ; je m'y rendis par une pluie diluvienne et leur parlai à peu près en ces termes : « Ecoutez, « mes amis, depuis que le monde existe, il marche selon « les lois que Dieu lui a imposées et il marchera ainsi jusqu'à « la fin. En tout lieu habité, il y a toujours eu des hommes « pour commander et d'autres qui ont dû obéir tant dans l'or- « dre temporel que dans l'ordre spirituel. C'est Dieu qui a « établi cet état de choses, et vous ne le changerez pas. Ré- « sister à l'autorité établie, c'est résister à Dieu lui-même. « De deux choses l'une : ou vous obéirez à votre évêque qui « exige que vous vous rendiez à la Mission, ou vous n'obéi- « rez pas ! Si vous obéissez, vous ferez votre devoir et « vous aurez part à toutes les grâces que la Providence vous

« envoie ; si vous n'obéissez pas, non-seulement vous n'aurez « point part aux grâces de la Mission, mais vous vous ver- « rez encore retrancher toutes les faveurs que vous avez obte- « nues : votre église sera fermée, et Monseigneur a déclaré « qu'il ne viendrait plus vous visiter, même pour confir- « mer vos enfants. Craignez d'abuser des grâces de Dieu et « de mériter les terribles châtiments qui ont frappé le « peuple juif !... » Cette harangue, sur le ton militaire, eut tout l'effet désirable. Les plus récalcitrants se rendirent le soir au sermon et leur exemple entraîna tous les autres. Dès ce jour tous assistèrent aux Exercices, de sorte que cette Retraite qui nous avait causé les plus sinistres appréhensions eut le succès le plus heureux. Malgré la pluie et les mauvais chemins, l'église a toujours été remplie ; les confessionnaux étaient encombrés dès le point du jour jusqu'à huit heures du soir. La cérémonie du renouvellement des promesses du baptême excita un enthousiasme difficile à décrire. On aurait dit que ces braves gens s'étaient fait des gosiers cuirassés pour répondre aux interpellations du Missionnaire et déclarer qu'ils renonçaient à Satan, prenaient Jésus pour maître et Marie pour leur mère... Leurs cris ont dû réjouir le ciel et faire trembler l'enfer, qui perdait désormais ses droits sur la paroisse Saint-Mathias. »

Laissons le même Père nous raconter le bien opéré dans la paroisse de Sherington par suite de la Retraite qu'il y a prêchée :

« L'obéissance me met encore la plume en main, et moi qui dans l'espace de vingt ans n'ai écrit que deux fois à nos Frères de France, je me verrai bientôt obligé d'avoir recours à l'aide d'un secrétaire. J'ai à vous faire la relation de la Retraite de Sherington, que j'ai prêchée avec le R. P. Médevielle dans le mois de décembre 1863. Nous sommes arrivés à Sherington avec la crainte d'un échec complet ; toutes les Retraites et les Missions y avaient toujours échoué. Dieu merci, j'ai eu sous les yeux l'accomplissement de ces paroles du saint Evangile, que certains ouvriers ont le bonheur de recueillir ce que d'autres ont semé. Cette Retraite a eu un tel succès, que le pasteur et les ouailles ont été dans le ravissement. La

gloire ne nous appartient pas, elle est au Seigneur. Dès le début, sachant par expérience que si Dieu n'élevait l'édifice, les ouvriers travailleraient en vain, je ne me contentai pas de faire violence au Ciel; mais, pour attirer plus spécialement les bénédictions célestes sur nos efforts, je recommandai à chaque famille de réciter tous les soirs le chapelet en commun. Ces prières ferventes adressées à notre Mère, le refuge des pécheurs, furent exaucées et couronnées par les plus heureux fruits de salut. Malgré un froid rigoureux, nous avons vu nos chrétiens venir à pied de deux ou trois lieues, demeurer à jeûn et attendre des journées entières leur tour d'entrée au confessionnal. Des pécheurs de quinze, vingt ans se sont réconciliés avec Dieu ; un très-grand nombre d'autres qui depuis plusieurs années n'assistaient pas aux offices ont aussi suivi l'appel de la grâce. C'était vraiment un spectacle bien attendrissant que de voir réunis autour de la même table eucharistique un nombre si considérable d'enfants prodigues qui consolaient le Père de famille par le retour le plus sincère.

« Ce qui a surtout contribué au succès de la Retraite, ce sont les Conférences, toujours très-goûtées des Canadiens; elles attirent constamment une affluence nombreuse. Nos cérémonies ont produit les meilleurs effets, surtout celle du renouvellement des promesses de baptême ; les cierges ont manqué à plusieurs assistants; on ne pouvait plus s'en procurer.

« Cette Retraite m'a beaucoup fatigué ; j'ai été obligé de prêcher chaque jour deux fois en anglais et en français ; je passai le reste du temps au confessionnal, où j'ai entendu près de trois cents Irlandais. Ces bons catholiques exigeaient des soins considérables. Dieu a été glorifié de leurs généreuses et saintes dispositions. Mes fatigues ont été largement compensées, et je me trouve prêt à recommencer l'œuvre de Dieu partout où l'obéissance m'enverra. »

La Retraite annuelle des hommes a été prêchée à Saint-Pierre par le R. P. Royer ; elle a été suivie comme toujours : deux mille cinq cents hommes ont reçu l'enfant Jésus dans leur cœur à la Messe de minuit. Le R. P. Vandenberghe, Visiteur du Canada, arrivé le matin même avec les PP. Bernard

et GIGOUX, a chanté la grand'Messe. De sa vie, a-t-il dit, il n'avait joui d'un si beau spectacle. Le chant, exécuté par le chœur de nos Montagnards, a été ravissant.

Le 27 décembre, les PP. ROYER et BERNARD ont ouvert à Berthier les exercices d'une Retraite, et c'est par ce travail que s'est clôturée notre année 1863, dont le souvenir restera douloureux...

Nous venons de rencontrer le nom du R. P. VANDENBERGHE. C'est avec lui que nous allons poursuivre l'histoire de la Province du Canada. Il vient en effet continuer la visite commencée par le R. P. VINCENS et exécuter tous les plans d'amélioration qui ont été conçus pour le bien des œuvres confiées à notre ministère. Nous entrons dans la troisième partie de notre rapport.

TROISIÈME PARTIE. — *Visite du R. P.* VANDENBERGHE.

Il était nécessaire de conduire à son terme la Mission qu'avait subitement interrompue la mort du regretté P. VINCENS. Quatre mois s'étaient écoulés depuis le terrible événement qui avait jeté la consternation dans tous les cœurs. Une seconde visite était un remède et une consolation. Le Supérieur Général ne balança pas à l'accorder à ses frères, et à la fin du mois de novembre il nommait le R. P. VANDENBERGHE, son Assistant et le Secrétaire Général de l'Institut, Visiteur de la Province du Canada et du Vicariat de la Rivière-Rouge. Il se privait de nouveau d'un concours dévoué, d'un conseiller prudent... mais il y avait des larmes à sécher, des cœurs à raffermir, une Province à consoler, une tombe bien chère à entourer d'hommages; il a envoyé celui qui, par la force de sa santé et la connaissance intime de ses sentiments, pouvait le mieux supporter les fatigues d'un lointain voyage et réaliser les pensées de son cœur paternel.

Le R. P. VANDENBERGHE s'est embarqué à Liverpool le

10 décembre 1863 ; il amenait avec lui les Pères BERNARD, RYAN et GIGOUX. La traversée a été heureuse, quoique pénible. Ainsi que nous l'avons vu, les voyageurs arrivèrent sains et saufs à Montréal la veille de la Noël, le 24 décembre.

La lettre suivante, écrite par le Frère DERBUEL, élevé le 1er mai 1864 à la dignité du Sacerdoce, nous dira quelles furent les premières opérations du nouveau Visiteur. Nous nous associons pleinement aux sentiments qu'elle exprime et c'est avec une douce émotion de piété filiale que nous reproduisons le récit des honneurs rendus, au nom de toute la Congrégation, aux restes mortels d'un de ses membres les plus dévoués :

Ottawa, Collége Saint-Joseph, 9 janvier 1864.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La tombe qui renfermait la dépouille mortelle de notre à jamais regretté P. VINCENS vient de se rouvrir parmi nous, et avec elle aussi la profonde blessure de nos cœurs. C'est en vous, qui partagez ou plutôt qui absorbez toutes nos peines et nos joies dans votre âme de père, que nous venons verser nos regrets et, il faut le dire, la douce satisfaction d'avoir rempli au nom de la famille un suprême devoir envers notre cher défunt. Lorsque le coup foudroyant du 9 août dernier vint arracher à la province du Canada, à la Congrégation désolée, un cri universel d'angoisse, le premier élan des cœurs fut vers ces lieux de triste souvenir, où la main de Dieu avait frappé. Tous ici eussent voulu entourer ce lit funèbre, baiser une dernière fois ces mains pleines de bénédictions et emporter dans leur mémoire, en traits ineffaçables, l'image de ce Frère tant aimé, de ce Père si tendre. Mais il était trop tard ; la mort réclamait ce qui lui appartenait, et, dans ce cas-là surtout, ses exigences ne souffraient aucun délai. Nous conservions cependant l'espoir de voir de nos yeux ces restes vénérés. Aujourd'hui cet espoir est rempli : nous avons pu les contem-

pler une dernière fois; nous les possédons au milieu de nous.

Le premier acte du R. P. Vandenberghe, comme Visiteur, a été d'arrêter définitivement la translation du cercueil de la Rivière-au-Désert en la ville d'Ottawa. C'est par là que s'ouvrira sa Mission parmi nous, Mission qui n'est que la consommation de l'œuvre commencée par celui dont nous pleurons la perte. Son cœur si aimant, si zélé, quand il battait ici-bas sous sa poitrine d'Oblat, et maintenant, nous en avons une douce confiance, dilaté dans la gloire de toute l'immensité du Cœur de Jésus, qui le remplit, son cœur inspirera les nôtres; sa prière, si fervente quand elle s'échappait au pied des autels de son âme de prêtre, pour monter vers le trône de notre Mère Immaculée, sa prière intercédera pour nous, fera jaillir une source de grâces du sein même de Dieu et fécondera ainsi, en notre province, les dernières sueurs, les dernières peines, les derniers vœux de l'apôtre. Voilà ce qu'a pensé, ce qu'a voulu, ce qu'a réalisé le R. P. Visiteur.

Le 29 décembre, après avoir émis une circulaire, où il invitait les RR. PP. Supérieurs des diverses Maisons de la province à se trouver réunis à Ottawa pour le 7 janvier suivant, il est parti de cette même ville en compagnie du R. P. Tabaret, pour se rendre à la Rivière-au-Désert. Le trajet était de plus de trente lieues; il devait se faire en traîneau découvert, sur des chemins de neige et de glace et par un vent furieux du nord-est qui doublait l'intensité du froid. Rien cependant ne l'a arrêté. Le 30 décembre, les deux voyageurs descendaient à la maison des Pères, et, avant la nuit, la fosse où reposait depuis quatre mois seulement le corps du défunt était ouverte. La mort, ainsi interrompue dans son hideux travail de dissolution, se trouva surprise et laissa entrevoir quelque chose de l'épouvantable *je ne sais quoi*. Le froid, en effet, perdait toute action au delà de deux ou trois pieds au-dessous du sol. Il fallut donc, préalablement à toute disposition, exposer le cercueil à l'air vif pendant deux jours, qui furent employés par le R. P. Vandenberghe à faire la visite des dépendances de la résidence. Ce terme expiré, on se prépare au départ. La bière qui renfermait le cadavre est recouverte d'un drap noir et

placée dans un long traîneau, préparé et exclusivement réservé à cet effet ; le R. Père et son compagnon reprennent le leur, et le convoi funèbre se met en marche. Les circonstances expliquent suffisamment le peu de solennité donné à cette exhumation. On comprend même aisément l'absence de tout cortége. Les bons Indiens et les colons catholiques de la Mission s'étaient généreusement offerts pour accompagner les dépouilles de celui qu'ils avaient appris, en si peu de temps, à aimer comme un père, à vénérer comme un apôtre. Ils voulaient, en l'escortant, lui donner un dernier témoignage d'estime et de respect, et ils le demandaient avec instance. Mais la prudence ne permit pas d'accéder à leur pieux désir ; le froid avait augmenté d'intensité, et leur dévouement serait allé jusqu'à la souffrance. Toutefois le bon Père les bénira, eux et leurs zélés Missionnaires, pour cette bonne volonté si chrétienne et si désintéressée.

Seuls donc dans une solitude de glace, seuls avec les restes de leur frère, les deux Pères, l'âme pénétrée de ces grandes et solennelles pensées que l'image de la mort éveille si bien dans le calme et la prière, s'avancent à petites journées vers le but de leur voyage. C'était le 3 janvier; on était parti à midi de ce même jour. Durant la nuit du 3 au 4, le cercueil fut déposé dans l'église de la Visitation, dont les PP. de la Rivière-au-Désert ont la desserte. Le lendemain, 4 du même mois, les deux traîneaux reprennent leur route, sans que les deux voyageurs eussent pu offrir la divine victime pour notre défunt, comme leur piété les y invitait. Les saintes espèces se seraient infailliblement gelées dans une église sans feu. Le soir de ce jour, on arrivait à la seconde station, dans le village de Wakefield. Comme la veille, le corps passa la nuit dans l'église, où le lendemain les Révérends Pères purent dire la sainte Messe sans trop d'inconvénient. De là à la ville épiscopale il n'y avait plus qu'une journée de marche ; elle se fit sans incident remarquable, et le 5 janvier, vers les quatre heures du soir, le modeste convoi entrait dans Ottawa et s'arrêtait devant l'église Saint-Joseph, qui, avec son terrain contigu, est propriété de la Congrégation. C'était là, grâce aux

instances de Sa Grandeur Mgr d'Ottawa, le lieu choisi pour la sépulture. A quatre heures et demie, les Révérends Pères du collége sont convoqués autour du cercueil. Unis au R. P. Visiteur, ils s'agenouillent, récitent le *De profundis*, et la bière s'ouvre devant eux. La mort n'a rien de rebutant pour la charité, depuis que la charité un jour vainquit la mort.

Le suaire est soulevé, et tous là présents, surtout celui qui était venu de si loin pour satisfaire sa piété et sa douleur, tous rassasient leurs yeux fraternels de cet étrange spectacle et vénèrent ce corps, instrument d'une âme puissante pour le salut d'un grand nombre. Acte fut ensuite dressé de l'identité du cadavre et de sa translation en la présente église. Deux jours cependant restaient encore; car c'était seulement le 7 que devait se célébrer le service funèbre. Conserver le corps jusqu'à ce moment avait été la première pensée. Mais, dans cet intervalle, il suffirait de la moindre variation de la température, et la tombe fût venue nous effrayer de ce qu'elle renferme de plus hideux et de plus secret. On jugea donc plus prudent de procéder sur-le-champ à l'inhumation. Il était nuit. La communauté et le séminaire se rendent en surplis à l'église; le R. P. Vandenberghe revêt la chape de deuil, et tous viennent se ranger autour du caveau creusé dans l'enceinte du chœur, du côté de l'Evangile, et sur les bords duquel repose le cercueil. Alors dans ce temple vide, à la lueur de quelques flambeaux, retentit le chant de mort de l'Eglise. Oh ! nous qui étions là en votre nom, frères bien-aimés qui pleurez encore, nous pensions à vous ! et lorsque la voix disait : *Dies magna, et amara valde !* nous mêlions nos larmes aux vôtres, et avec vous nous regardions la croix; car c'est alors surtout que l'on aime à s'assurer de la défaite de la mort, et à s'unir de cœur aux suprêmes déchirements de son Vainqueur. A la fin, la terre reçut encore une fois ce dépôt précieux, ces dépouilles chéries, que nous avions en vain voulu lui arracher, et le sépulcre se referma.

Le surlendemain 7 janvier, à huit heures du matin, eut lieu le service solennel. Sa Grandeur Mgr Guigues, notre Père et Pasteur vénéré, voulut officier pontificalement. Ce

trait, joint à mille autres bien connus et jamais oubliés, réjouit, console, ravive le cœur de l'Oblat de Marie Immaculée. En vérité, quand notre bien-aimé Fondateur, nous faisant de son lit de mort son triple legs, nous disait à tous : « La charité !!! la charité !!! la charité !!! » il connaissait nos cœurs et savait combien intimes étaient les liens qui unissaient et uniront toujours ses enfants.

Le R. P. Visiteur remplissait les fonctions de Prêtre assistant. Vingt-cinq membres de la famille se trouvaient présents; entre autres on remarquait les Révérends Pères Supérieurs des Maisons de Montréal, de Québec, de Buffalo, de Plattsburg, du Collége et de la Communauté de l'Evèché. MM. les Abbés du Séminaire et les élèves du Collége occupaient le restant du chœur. Les Sœurs de charité étaient représentées par une députation choisie. Enfin des trois paroisses de la ville un bon nombre de fidèles étaient venus, sur l'invitation des Révérends Pères, prendre place dans les bancs de la nef. Le chœur et l'autel avaient revêtu toute leur pompe funèbre et témoignaient hautement du deuil de la famille. Le catafalque, entouré d'une chapelle ardente, était dressé au-dessus du caveau ouvert. Le saint Sacrifice commença ; l'orgue joignit sa plainte aux nôtres et nous prêta ses mille voix pour redire nos regrets et porter nos prières jusqu'au pied du trône de l'Agneau. D'autres voix dont les accents s'inspiraient de cœurs profondément tristes répétèrent dans une harmonie simple, mais touchante, les gémissements de nos frères souffrants : *Misereminil miseremini! miseremini!* Ah ! sans doute, en ce jour, le ciel aura entendu les supplications de la terre; et le sang rédempteur qui coula sur l'autel aura pénétré, s'il le fallait, jusque dans ses plus intimes replis l'âme de notre bien-aimé défunt pour la purifier, la sanctifier et la rendre à son Créateur toute brillante de gloire et d'immortalité !

Tel est, très-Révérend Père, le récit de ces jours de deui et d'expiation, consacrés par vos enfants à la mémoire de celu que vous avez tant aimé, que vous avez tant pleuré. Leur frère, le vaillant, l'intrépide, l'infatigable apôtre, était tombé au milieu d'eux, et ils ont fait, en votre nom et au nom de toute la

famille, ce que firent autrefois les braves d'Israël : *Et Judas cecidit... Et Jonathas et Simon tulerunt fratrem suum, et sepelierunt eum in sepulcro patrum suorum in civitate Modin : et fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israel ?*

Daignez, très-Révérend et bien-aimé Père, recevoir ces lignes comme l'expression du profond respect et de l'attachement sans bornes d'un de vos enfants du Canada. Puissent-elles apporter un soulagement à votre âme de père si douloureusement éprouvée, et attirer sur celui qui les a tracées une de vos bienveillantes bénédictions.

Après avoir accompli ce devoir de piété fraternelle, le R. P. Vandenberghe commença la visite des différentes maisons et résidences de la Province. Nous ne l'accompagnerons pas dans les stations qu'il y a faites ; ses voyages étaient rendus plus pénibles et plus laborieux par l'intempérie de la saison, mais rien n'a arrêté son ardeur ; il devait, aux premiers jours du printemps, prendre le chemin de la Rivière-Rouge. Il a pu demeurer dans chaque maison le temps nécessaire pour avoir une connaissance exacte de ses œuvres, de ses besoins et des consolations que nos Pères y recueillent. Partout il a laissé un souvenir précieux et les traces d'un dévouement sans bornes à tous les intérêts de la famille.

Le 19 avril 1864, la visite était terminée et ce jour-là même le R. P. Tabaret, Supérieur du collége de Saint-Joseph, reçut les lettres qui le nommaient Provincial du Canada. Mgr Guigues en remplissait les fonctions depuis le chapitre général de 1856 ; plusieurs fois le vénéré Prélat avait demandé à être remplacé dans cette charge et toujours ses instances avaient été repoussées. On savait que nul ne pouvait l'égaler en sagesse, en prudence, en dévouement, en esprit religieux. Si la Province du

Canada a porté ces fruits de zèle dont nous avons admiré la beauté et savouré les parfums, la gloire et le mérite en remontent en partie, après Dieu, à celui qui avait à cœur d'être un fidèle représentant du Supérieur Général, un membre dévoué de la famille. *A fructibus cognoscetis eos.* C'est sur une nouvelle démarche de la part du digne Évêque d'Ottawa que l'Administration Provinciale du Canada a été reconstituée. Mais les Oblats n'oublieront point ce qu'ils doivent à Mgr GUIGUES : une reconnaissance et une affection tout à la fois filiale et fraternelle.

La résidence du Provincial et le noviciat de la Province du Canada furent établis à la maison de Montréal.

Deux jours après, le R. P. VANDENBERGHE partit pour Buffalo, et le 25 avril, il se dirigea vers la Rivière-Rouge. Le 3 mai, il arrive à Saint-Paul de Minessota. Recueillons ici quelques passages d'une lettre écrite de cette ville par le R. P. Visiteur ; en les lisant, on regrettera avec nous de n'avoir pas une relation complète de son voyage dans le nouveau monde : on aimerait ce gracieux mélange de poésie et de fines observations. Cette lettre nous conduit jusqu'à l'entrée des nouvelles régions où nous retrouverons plus tard l'infatigable Missionnaire lorsque nous parlerons des Missions de la Rivière-Rouge :

Saint-Paul Minessota, 3 mai 1864.

Une bonne fortune m'accorde un jour de repos sur les bords du Mississipi ; j'en profite pour m'entretenir quelques instants avec vous... Enfin, les neiges et les glaces ne sont plus ; mais pour commencer le mois de Marie, pas une fleur, pas un petit rameau vert, pas un chant d'oiseau. On jouit cependant d'un air serein et assez tiède ; un beau soleil nous avertit de l'arrivée du printemps. Depuis les rives du Saint-Laurent jusqu'aux coteaux qui bordent le Mississipi, je n'ai pas vu un seul arbre reverdir, si ce n'est à Détroit, où j'aperçus

un groupe de saules pleureurs dont le sommet se colorait d'espérance.

Ces jours derniers, je voyageais sur le Mississipi, ce fleuve au nom retentissant ; j'étais sur un superbe steamboat, et je contemplais les deux rives entre lesquelles roulent ses ondes majestueuses. Des villages se présentent fréquemment sur ses bords, des maisons sont échelonnées de distance en distance ; comme il coule entre des coteaux, on ne voit généralement que les forêts qui les recouvrent ; mais la main de l'homme a passé partout ; des sauvages nulle part, tandis que sur le bateau je ne trouvais que des Américains, hommes étranges, à la mine tout à la fois grave, bizarre et excentrique. C'est un peuple dominé par le matérialisme, et qui sacrifie tous les jours au Dieu *Greenbach.* Vous le savez, en dehors de la population catholique, peut-être les quatre cinquièmes, surtout parmi les hommes, ne sont pas baptisés.

Cependant les Américains ont leurs bonnes qualités; sans parler de leur esprit d'entreprise, qui est inconcevable pour celui qui ne l'a pas vu à l'œuvre, ils sont polis et ont des égards envers ceux qui se respectent. Comme prêtre, j'attirai leur attention, mais ils m'ont toujours montré de la déférence. Quand je causais avec eux, ils aimaient à se vanter de ce qu'ils faisaient pour les églises catholiques, et, en effet, les protestants concourent volontiers à leur construction et à leur embellissement. Une chose que j'ai beaucoup aimée aussi, c'est que presque tous les catholiques qui étaient sur le steamboat se sont fait connaître, et m'ont adressé la parole. Dieu fasse que notre sainte religion s'implante de plus en plus dans ces contrées immenses et si prospères !

Je vais entrer bientôt dans les grandes prairies : on dit ce voyage long et périlleux, priez pour moi. La vue de nos frères me compensera de mes fatigues. Puissé-je leur faire tout le bien qu'a en vue notre bon Père-Général ! Tout à vous en N.-S. et M. I.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 14. — Juin 1865.

MISSIONS DU CANADA.

TROISIÈME PARTIE. — *Visite du R. P.* VANDENBERGHE [1].

I. Rentrons à Ottawa. Le R. P. GRENIER, Supérieur de la maison de l'Évêché, nous retrace, dans son rapport en date du 25 avril 1864, les principaux travaux réalisés par nos Pères depuis l'arrivée du R. P. VANDENBERGHE au Canada.

Monseigneur a bâti une magnifique maison d'école. Les Frères des Ecoles chrétiennes ont promis de venir dans quelques mois donner leurs soins si dévoués aux sept cents petits garçons qui sont éparpillés aujourd'hui entre une demi-douzaine d'écoles. Les enfants catholiques des deux sexes se trouveront ainsi sous la direction de deux ordres religieux

[1] Voir le numéro précédent.

enseignants, et n'auront rien à envier à nos frères séparés. Un de ces derniers, visitant, il y a quelques jours, l'externat des Sœurs, ne pouvait tarir en éloges, et il disait, comme ses coreligionnaires de la mère patrie : « Pourquoi n'avons-nous donc pas aussi des Sœurs ? »

Le R. P. Reboul a fait allonger sa petite chapelle de Hull, ajouter un transept et une petite sacristie ; elle peut contenir actuellement une fois plus de monde. Le R. P. Frain, qui s'y était rendu en quittant les Missions montagnaises l'an dernier, l'avait déjà agrandie, mais comme la population canadienne y augmente tous les jours à cause des fonderies, des moulins et des mines de toutes sortes qui sont dans le voisinage, elle était devenue insuffisante. Ce travail achevé, le R. P. Reboul, accompagné du R. P. Lebret, est allé faire la Mission des chantiers. Cette œuvre, toujours si fructueuse, l'a été encore plus cette année. C'est à peine si, sur les seize cents jeunes gens qu'ils ont visités, il s'en est rencontré un sur cent qui ne se soit pas rendu à leur invitation.

A l'Evêché, rien d'extraordinaire n'a changé la marche de la Communauté. Les dames irlandaises et canadiennes qui dirigent nos ouvroirs pour les pauvres se sont occupées avec dévouement à soulager les membres souffrants de Jésus-Christ ; grâce à leur zèle, nous avons pu encore cet hiver chausser et vêtir tous les pauvres qui se sont présentés. Les besoins n'ont pas épuisé nos ressources ; à la fin de la saison, il nous est resté plusieurs vêtements qui serviront à quelques enfants de la première communion, et une somme d'argent qui nous permettra de faire face aux dépenses les plus pressantes de l'hiver prochain.

Les hommes ont suivi ce bel exemple ; ils se sont fait agréger à la Société de Saint-Vincent de Paul, et ont formé une conférence sous le patronage de N.-D. de Bon-Secours. Là, comme partout ailleurs, cette conférence a produit le plus grand bien dans la classe indigente.

Le cercle des jeunes gens, que nous craignions de voir se dissoudre au départ du P. Paillier, nommé Supérieur de Plattsburgh, a continué de prospérer. Il compte aujourd'hui

une cinquantaine de membres appartenant aux meilleures familles de notre cité. Ce n'est encore, il est vrai, que le grain de sénevé ; mais je ne doute pas que, par les soins des PP. Reboul et Mauroit, leur nombre ne vienne à doubler.

Pendant que le R. P. Molloy travaille avec un zèlo toujours nouveau à la sanctification de ses compatriotes d'Ottawa et de Mach, le R. P. Dandurand, à qui incombe la plus grande partie du travail spirituel de la cathédrale, trouve encore le temps, grâce à son activité, de pousser avec vigueur l'achèvement du chœur de notre belle église. Monseigneur a jugé à propos de le faire construire en vue de l'accroissement auquel est appelée notre cité, où le gouvernement vient s'établir, dit-on, l'automne prochain. C'est ce Père qui a tiré les plans avec le P. Telmon et présidé à leur exécution, depuis vingt ans que l'édifice est commencé. Il espère que tout sera terminé dans le courant du mois d'août. Notre future capitale n'aura rien à envier, sous ce rapport, à ses sœurs plus riches et plus anciennes.

Nous avons eu le plaisir cet hiver de voir pendant quelques jours les PP. Pian et Mourier, Missionnaires de Témiskaming. Nous n'avons pas eu de leurs nouvelles depuis qu'ils nous ont quittés. Mais le maître d'un chantier situé non loin de leur Mission, que nous avons rencontré en chemin de fer il y a huit jours, nous a appris qu'ils avaient failli périr sur un lac. La glace s'était brisée sous leur traîneau, et sans cet homme, que la Providence a conduit dans cet endroit, il est fort probable qu'à eux deux ils n'auraient point été capables de se retirer avec leurs effets de ce mauvais pas. Nous ne savons pas s'ils auront pu visiter tous leurs chantiers.

Le R. P. Déléage, Directeur de la Résidence de la Rivière-au-Désert, est parti ces jours derniers pour ses Missions du Saint-Maurice, après avoir parcouru seul les chantiers situés dans les environs pendant l'hiver presque tout entier. Le R. P. Brunet, de la Maison de Montréal, est allé le remplacer à la Rivière-au-Désert.

Pour compléter la série des travaux de notre première Maison d'Ottawa pendant le premier semestre 1864, il ne me

reste plus qu'à énumérer les retraites que nos Pères ont prêchées.

Pendant l'automne, trois retraites ont été données aux jeunes gens qui se rendaient dans les chantiers : la première par le R. P. PAILLIER, la deuxième par Mgr GUIGUES, la troisième par le R. P. FRAIN. Monseigneur et le R. P. MOLLOY ont prêché une retraite aux dames et demoiselles irlandaises et canadiennes de la Congrégation ; le R. P. MOLLOY et le R. P. FRAIN, une autre à l'externat des Sœurs. Enfin, j'ai donné moi-même la retraite aux novices et aux professes du couvent qui n'avaient pu suivre les exercices de la retraite annuelle, celle du pensionnat, en compagnie du R. P. M. GRATH, et un Triduum préparatoire à la fête de la Purification suivi par les professes. Nous n'avons qu'à remercier le Seigneur des bénédictions qu'il lui a plu de répandre sur tous ces différents travaux.

II. On vient de nous parler de Témiskaming. Il nous est permis de visiter cette résidence en honorable et haute compagnie. Mgr GUIGUES est allé donner la confirmation aux sauvages qu'évangélisaient nos Pères, et le R. P. TORTEL s'est fait l'historien de cette visite pastorale. En voici l'intéressante relation :

Collége Saint-Joseph, Ottawa, Notre-Dame de Merci, 1864.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN RÉVÉRÉ MONSIEUR [1],

A notre dernière entrevue, il y a à peu près deux mois, vous aviez la bonté de m'entretenir de notre Mission de Témiskaming. J'étais loin de songer alors à la bonne fortune que la Providence me préparait. Quelques jours plus tard, on m'envoyait à Ottawa pour suivre notre digne évêque, Mgr GUIGUES, dans sa visite pastorale jusqu'au lac Témis-

[1] Cette lettre est adressée à un membre du Conseil de la Propagation de la Foi, à Québec.

kaming. Cette visite était ardemment sollicitée depuis longtemps par nos Pères Missionnaires de la baie d'Hudson ; aussi, quand un heureux concours de circonstances eut fait entendre à Sa Grandeur cette courte et simple phrase : *Dieu le veut*, l'Evêque-Missionnaire ne sut répondre autre chose que son énergique : *En avant !* Bien des arguments sont mis à réquisition pour ajourner cette solution ; des lieux sauvages et inconnus, des rapides sans nombre où il faudra *portager*, et où plus d'un voyageur a, même ce printemps, perdu la vie, l'armée des maringoins, brûlots et mouches noires venant en bataillon serré fêtoyer sur les tissus de notre épiderme à chaque étape et tout le long de la route, et cent autres raisons que pulvérisent ces trois mots : *Dieu le veut*. C'est le journal de ce voyage que je prends la liberté de vous envoyer. A coup sûr vous n'y trouverez pas le charme de votre histoire, non plus de votre relation de 1859 ; il me faudrait pour cela votre plume si finement taillée et son manche. Daignez agréer ces lignes comme une faible expression de gratitude pour l'intérêt si généreux que le Conseil, dont vous faites partie, porte à cette Mission et pour la bienveillance marquée que ne cesse de témoigner son auguste Président, Mgr l'Administrateur.

Le 28 juillet, expédiant à l'avant-garde saint Raphaël et l'Ange du Diocèse, on se met en route, et, après une halte nocturne chez M. Michel, l'hospitalier curé d'Aylmer, le 29, à sept heures du matin, sont embarqués hommes et bagages, voire même un baril de clous, où plus d'un malin croit reconnaître le trésor épiscopal, et qui est, sinon le plus choyé de tous les colis, sûrement le moins maltraité, grâce, probablement, à son minois grave et posé. Bien vite on arrive au fameux lac des Rats, où la navigation présente un coup d'œil aussi pittoresque qu'inattendu. La vase, les joncs, les plançons disputent le passage ; mais notre intrépide *Jason Goulot*, d'un pas accéléré, marche sans blessure sur le front audacieux de ces ennemis d'un nouveau genre. Au quai, vers les sept heures du soir, les habiles musiciens de Pembroke font retentir leurs joyeuses fanfares. M. le Curé est à son poste ;

un long défilé de voitures escorte l'auguste voyageur, et à son entrée dans les rues, toute une population sympathique se masse sur les trottoirs, et vient faire cortége jusqu'au presbytère. La visite n'est pas expressément pour elle, elle le sait bien, mais elle tient à faire savoir à son premier Pasteur sa vénération et son amour filial. Sur toute la route, le clergé a salué Monseigneur; ici plusieurs de ces messieurs se trouvent réunis. — Le 30 juillet est une date mémorable, et ne saurait passer inaperçue. Il y a seize ans aujourd'hui, Mgr GUIGUES recevait la consécration épiscopale avec la charge de créer et d'organiser un diocèse où l'on comptait quarante mille catholiques avec trois ou quatre prêtres séculiers. Aujourd'hui on y compte quatre-vingt-dix mille catholiques et trente ou trente-cinq prêtres séculiers. La Congrégation des PP. Oblats y emploie dix-huit Missionnaires. Au lieu de trois ou quatre chapelles en bois, une cathédrale qui s'achève, de magnifiques églises de pierre déjà ouvertes au culte sur de nombreux points du diocèse ; ajoutez à cela les différentes œuvres indispensables d'un Séminaire, d'un Collége, d'un Couvent, etc. Voilà ce que nous nous plaisons à considérer et à admirer dans cette vie épiscopale de seize ans. Monseigneur ne donne un souvenir à ce laborieux passé que pour rendre grâces à Dieu. Il rappèlle à sa conscience que, parmi les ouailles confiées à sa sollicitude, il doit compter ces tribus de sauvages errant dans son diocèse. Il oublie la part de chemin du Calvaire parcourue depuis seize ans et songe avec bonheur à ses bien-aimés enfants des bois que ses yeux allaient enfin voir et sa main bénir. Le chant et la musique viennent à propos solenniser la messe anniversaire. Dans l'après-dîner, la procession de véhicules se reforme ; on traverse le pont de Pembroke. Là se trouve un gracieux arc de triomphe qui se continue en festons et en guirlandes jusqu'aux limites du village. La chaleur est étouffante, n'importe ! les trente voitures, la bande ne désemparent pas durant le trajet de 12 à 14 milles, jusqu'à la Petawawa. Les protestants, après avoir travaillé au pavoisement des rues, fournissent au moins le quart du cortége en signe de bonne harmonie avec leurs con-

citoyens et de sympathique vénération pour l'hôte insigne qu'ils possèdent pendant quelques heures.

A Petawawa, plus de deux cents jeunes gens des chantiers quittent leurs cages et entourent affectueusement leur évêque. Le canot, construit exprès par les sauvages du fort William et à leurs frais, balance sa coque légère sur les eaux de l'Ottawa. Une députation de sauvages que conduit l'excellent P. Lebret nous y reçoit joyeusement, et bien vite, à travers de charmants bosquets flottant sur l'eau, il nous est donné de voir poindre le fort avec ses dépendances, les tentes sauvages et enfin la chapelle. On ne peut ici, pas plus que dans nos autres Missions sauvages, baiser la terre ; on se contente de saluer de cœur, et les anges gardiens se chargent du reste. Pour nous aider, les sauvages chantent leurs pieux refrains. Notre pied-à-terre s'annonce aux échos d'alentour par de bruyantes détonations et par des chants de bienvenue. Monseigneur bénit tous ses enfants prosternés, touche la main au bourgeois du poste et revêt ses habits pontificaux à l'ombre d'un énorme pavillon de verdure. Le tam-tam et un crincrin, qui aurait fait envie à bien des virtuoses de Paris, ouvrent et jouent la marche processionnelle jusqu'à la chapelle ; là Sa Grandeur commence l'œuvre de la visite, puis elle se retire au poste, où M. Watt lui fait généreusement les honneurs de sa résidence.

Le 31, dimanche, à sept heures, la confirmation s'administre solennellement, et à dix heures se chante la grand'messe ; les officiers sauvages, en habit de chœur, par leur prestesse et leur aplomb, ne cèdent en rien à nos habiles Canadiens de paroisse. A trois heures, la rénovation des promesses du baptême se fait avec un entrain ravissant ; on étouffe de chaleur et partant on est en nage, mais les larmes le disputent à la sueur ; Monseigneur mêle à ses affectueuses paroles d'adieu de sages et graves avis que le P. Lebret traduit en algonquin et que vient féconder une dernière bénédiction pontificale. A six heures arrive M. Gillie, curé de Pembroke, qui doit faire partie de la caravane. Le corps d'expédition se trouve ainsi muni d'armes de tout genre et en abon-

dance contre les ennemis spirituels à rencontrer en chemin.

1er août. Les voyageurs se pourvoient du divin viatique au saint Autel ; Monseigneur administre les confirmants retardataires, ce qui porte leur chiffre total à soixante-neuf et celui des communions à plus de cent. Après le salut d'adieu, commence la première journée de canot ; de neuf heures à sept heures du soir, nous remontons toute la rivière creuse, c'est-à-dire l'Ottawa, appelé de ce nom à cet endroit à cause de la profondeur de son lit sur une longueur de 45 à 50 milles, et qu'un vapeur, le *Pontiac*, parcourt deux fois par semaine. Quelques maisons apparaissent échelonnées sur les bords; mais le plus grand nombre des colons a cherché sa place dans la profondeur des terres pour échapper aux rochers qui généralement encaissent la grande rivière dans tout son cours, et particulièrement sur la côte du bas Canada. Arrivés aux Joachim, il faut faire portage des personnes, des effets et du canot lui-même ; des véhicules facilitent l'opération, et, malgré une forte ondée, on vient se refaire chez M. Hegden, bon catholique, qui ne regrette pas une brèche quelconque aux provisions de son hôtel. A dix heures, malgré l'obscurité de la nuit, les menaces d'orage, on se met de nouveau en route pour le pied-à-terre projeté à 8 milles de là, à la résidence de l'excellente famille Ryan. Des chansons canadiennes, puis des litanies cadencées sur la mesure des avirons, trompent la longueur du chemin. Mme Ryan avec toute sa nombreuse famille est sur pied. Elle tombe à genoux sur le seuil de sa maison, ravie de voir enfin son vœu de chrétienne exaucé. M. Ryan est retenu à Québec par d'impérieuses affaires, mais il se dédommagera au retour de Sa Grandeur. Le jour venu, les catholiques avoisinants de 25 à 30 milles se hâtent d'arriver et se pressent dans l'appartement vraiment chapelle ; une nef toute garnie de tentures, un sanctuaire tout riche de damas et d'alençon, un autel paré de crédences, un trône pontifical avec baldaquin, tout cela est sorti des mains intelligentes des habiles ouvrières du manoir ; sans doute, on y reconnaît aussi la direction du R. M. Olive Boucher. Ce jeune prêtre auxiliaire de la paroisse du Chapeau (île des

Allumettes) travaille là depuis quinze jours. Il n'épargne rien pour remplacer son curé, M. Lynch, pauvre infirme cherchant aux eaux de Portland une santé qui a été ruinée à la desserte de ses nombreuses Missions. A l'heure propice, Monseigneur célèbre la sainte Messe, que sert le jeune Roger Ryan, enfant de neuf à dix ans. Il communie et confirme ceux qui sont préparés, et l'administration des sacrements est suivie d'un sermon en anglais et en français. La même prédication se renouvelle dans l'après-midi ; Monseigneur y ajoute la promesse encourageante d'une visite plus fréquente d'un prêtre, car ils sont en nombre suffisant pour cela.

Pendant qu'on se repose, une décharge de fusils met tout le monde en émoi ; bientôt tout le mystère se révèle, et une bruyante riposte ne se fait pas attendre ; de brillants pavillons flottent à la brise. Le majestueux *Mattawa* arrive à toute vitesse sous l'impulsion de douze rameurs et montre sa large et longue coque, ainsi que sa robe aux joyeuses et vives couleurs. Sa proue, artistement travaillée, dit son nom ; un dais ingénieux ombrage le centre de son ciel blanc avec bandes écarlates qui courent de chaque côté. Le pavillon d'arrière est chargé d'étoiles, symbole du nom que les sauvages donnent à l'évêque, c'est-à-dire : celui qui fait la lumière. L'habileté indienne s'est mise en frais pour parfaire cette construction à l'usage de l'illustre voyageur. Le capitaine de l'embarcation que tous nomment avec plaisir, M. Timmins, brave Canadien, touche à peine au quai, qu'il saute à terre et, suivi de ses hommes, vient se jeter aux pieds de Monseigneur. Sa Grandeur les relève avec bonté et dit avec à-propos qu'il a entendu souvent le nom et les gestes de M. Timmins, mais que maintenant il est heureux de faire sa connaissance en personne. La descente du Mattawa a été rapide et heureuse. Son ascension sera encore mieux. Les sauvages, fiers d'avoir devancé le reste de leur tribu, n'épargneront pas le jeu de leurs muscles. En attendant, ils donnent une chaude poignée de main à leurs frères d'en bas, et cela avec une gaieté si franche de part et d'autre, qu'on ne se lasse pas à les voir.

Le 3 août, les derniers venus sur la place sont confirmés, ce

qui fait trente-sept confirmations et quatre-vingts communions en tout. A dix heures, tous les voyageurs sont à bord, confortablement assis sur l'avant, ainsi qu'une digne matrone sauvage de soixante-dix-huit ans, venue de Fort William et remontant chez les siens de Mattawa. Le soleil brille à l'horizon de tout son éclat. Le premier canot et une chaloupe nous suivent quelque temps, puis brûlent force poudre en signe d'adieu. Vers midi, on est en face de la roche Capitaine; on salue une famille canadienne établie là depuis peu et avec toute chance de succès par le service du portage. Cette fois, tandis qu'une lourde charrette transporte le canot et son lest, les passagers se font piétons vulgaires en quête de bluets épargnés par la sécheresse. A plus d'à moitié chemin, on rencontre la ferme de l'ancien fournisseur du Portage, protestant qui voit rapidement décroître le nombre de ses chalands, vu sa position défavorable. En canot, nous remarquons quelques rares ruisseaux exploités par les bourgeois de chantiers. A cinq heures, on aborde au pied du portage des deux rivières. De ces deux rivières se versant dans l'Ottawa, nous ne découvrions qu'un petit ruisseau, l'autre est à sec. C'est une de nos haltes de Mission. M. Ransom, Irlandais catholique, n'oubliera rien de tout ce qui peut délasser, pas même d'excellentes truites, que ses jeunes enfants ont pêchées et qui ne trouvent aucune miséricorde devant notre appétit. Le chemin d'hiver, que les charretiers appellent le Portage du diable, est à deux pas d'ici ; nous visitons ce vrai casse-cou dans notre promenade d'après-dînée et nous offrons à Dieu quelques actes de réparation pour les blasphèmes sans nombre qu'il occasionne.

Le lendemain, à l'unique messe que Monseigneur célèbre, il y a deux confirmations et sept communions. La fraîcheur du matin accélère notre pas et de gigantesques gaules soutiennent notre marche jusqu'à la tête du portage. A 2 milles de là s'offre à nous le rapide *l'Eveillé*, que l'on ne saute en effet que pleinement éveillé et que nous remontions *à la ligne*. Malgré la fumée des feux environnants, on discerne un four à chaux ; l'équipage est en gaieté, les voyageurs aussi ;

les précautions prises renvoient à peu près toute la misère aux petits canots ; les cantiques français et sauvages coupent la monotonie. Notre matrone a le soin de l'*Angelus*, du chapelet, des intonations sauvages, ainsi que des solos. Sur la côte, les terres sont meilleures que depuis notre point de départ ; nous remontons la frontière de quelques licences pour la coupe du bois : le feu les ravage sans pitié. Mme Timmins, en bonne cuisinière canadienne, nous attendait pour faire honneur à son dîner. Notre faim ne sait pas refuser de semblables politesses. On est encore à 8 milles de Mattawa, il faut avancer. Le P. Lebret nous montre à quelques pas l'arbre qui, l'an dernier, au temps des hautes eaux, brisa son canot en deux ; le jeune enfant de l'arrière peut se sauver au rivage ; le Père, qui est de l'avant, plonge forcément dans l'eau ; il va être entraîné au fond, quand il sent sous sa main l'arbre qui a causé l'accident ; il s'y cramponne jusqu'à ce qu'Antoine, qu'il allait visiter dans sa hutte, lui porte secours et l'amène à terre. Sa chapelle a ainsi que lui fait le plongeon, et le courant l'a entraînée ; mais nos habiles sauveteurs peuvent la repêcher à quelque distance de là. Sur le chemin du lac Témiskaming, cet hiver, les RR. PP. Pian et Mourier ont, eux aussi, failli sauter à l'eau, que leur cachait une mauvaise glace. Ici comme ailleurs, Marie Immaculée se plaît à prodiguer les marques de sa maternelle sollicitude. Dieu soit loué !

Mais un rapide échange de coups de feu nous fait savoir que nous approchons. On nous sort du rapide à la ligne et nous entrons dans les eaux du Mattawa. En un clin d'œil, on touche au superbe quai de circonstance ; tous les sauvages et les autres catholiques nous attendent ; deux braves, armés de leurs drapeaux, commandent un bataillon de volontaires munis de poudre. A peine Monseigneur met-il pied à terre, qu'une décharge obéit instantanément au commandement ; les drapeaux s'inclinent et balisent délicatement le sol que foule Sa Grandeur. On se rend processionnellement à l'église, où l'ordre des exercices est annoncé pour les sauvages et les autres catholiques de la place pendant les journées de la visite. M. Hunter, premier employé de la Compagnie, nous pro-

digue au poste tout ce qu'il peut pour mieux nous accommoder, déloge et va tous les soirs coucher au magasin, d'où il ne sort que pour ses repas. Evidemment ces messieurs s'entendent en obligeantes prévenances. Alors le cœur ne sait que formuler à Dieu un ardent désir qui expire néanmoins au contour de nos lèvres, et, dans sa gratitude, il rappelle que l'aumône est le grand chemin qui mène à la vérité.

Le 5 août, Notre-Dame des Neiges nous sourit par un ciel sans nuages. A dix heures, tous sont réunis aux portes de cette chapelle en bois tout nouvellement bâtie, plafonnée, couverte en fer-blanc et surmontée d'un coquet clocher. Le clocher est encore muet; patience, les nouveau-nés n'ont pas d'habitude la parole au premier jour. Le vaisseau est de 42 pieds sur 28; admirablement située sur un plateau, la chapelle domine les deux rivières Ottawa et Mattawa. N'est-ce pas un vrai bijou à ravir et les yeux et le cœur sur un point encore si solitaire, mais qu'un avenir peu éloigné désigne comme un entrepôt important de commerce ? N'est-il pas bien juste que les affaires divines aient le pas et s'assurent un domaine tout arrondi au milieu des champs de la spéculation humaine ? M. Timmins, que le feu sacré dévore, a énergiquement poussé et conduit cette construction ; tout en payant largement de sa bourse, de son temps et de son industrie, il a mis en mouvement et Canadiens et sauvages ; les premiers sont au nombre de vingt-quatre familles, à partir du portage des deux rivières. De ce point jusqu'au bas de la rivière creuse, il y a quatre-vingts familles catholiques irlandaises ou canadiennes, à peu près en égal nombre de chaque langue, de sorte que de Fort William au bas de la rivière creuse jusqu'au lac Témiskaming toute la rivière est encore, grâce à Dieu, à quelques rares exceptions près, exclusivement catholique. La chapelle de Mattawa est un centre d'attraction qui fait les affaires de tout le monde. On y vient de 26 à 40 milles. Les Pères de Témiskaming y paraissent de temps en temps et y paraîtront plus souvent moyennant finances apostoliques. La bénédiction de cette chapelle se fait selon les prescriptions du rituel, et bien sûr les admirables prières de l'Eglise revêtent ici un charme

particulier ; trois sermons en donnent l'explication. Dans l'après-dînée, et les deux autres jours, chacun prêche, catéchise ; Monseigneur, selon son habitude invétérée, se faisant tout à tous et se réservant la grosse part du travail. Les sauvages ont des exercices particuliers que conduit le P. Lebret. Il y a ici un père de famille, ancien ivrogne de la pire espèce. Il était un jour déjà passablement en train quand M. Timmins le rencontre et lui dit : « Eh bien ! D***, tu bois donc toujours? Veux-tu faire un marché ? Veux-tu t'engager à ne plus boire et de mon côté je promets, aussi longtemps que le bon Dieu m'en donnera les moyens, de te pourvoir chaque année de trois sacs de farine? — Ainsi soit-il, » dit l'autre, et depuis ce temps-là le marché a tenu de part et d'autre. L'ivrogne d'autrefois possède maintenant une jolie terre qui sortira de la gêne sa nombreuse famille.

L'intendant de la ferme Varin, bourgeois d'Ottawa, arrive du lac Talon avec une partie de ses hommes. Il a une question délicate d'établissement à traiter. Tout s'arrangera à souhait s'il peut amener sa prétendue dimanche. La ferme qu'il occupe est superbe, paraît-il, et tout autour il y aurait de la place pour deux cents autres colons canadiens laborieux comme lui ; on a peur des mouches, dit-il, mais la chose n'est pas insurmontable, vu qu'on s'y fait en peu de temps et que la terre neuve y remédiera de plus en plus. Vous n'ignorez pas que là se trouve le chemin du Grand-Lac, dont on parle tant et qui doit relier le Saint-Laurent avec la baie Géorgienne. En montant du portage des deux rivières, les terres sont rocheuses mais bonnes. Outre les vingt-quatre déjà occupées, il y en a une cinquantaine à prendre.

L'unique incident de la journée du 6 est l'enterrement d'un petit enfant qui est allé se joindre à ses frères du ciel pour remercier le Grand Esprit de tout ce qui se faisait ici.

Le 7 août, communion et confirmation générale; puis, à dix heures, messe solennelle, où l'on apporte un pain bénit gigantesque, surmonté d'une croix d'or et d'un coq, emblème de la vigilance pastorale. La visite du cimetière a lieu dans l'après-midi. Oh ! oui, là on sent que l'Eglise de Jésus a l'intelli-

gence du cœur humain sous toutes les latitudes ! Il y a parmi ces défunts des âmes vraiment chrétiennes et que la mort semble n'avoir pu frapper qu'après la visite du Missionnaire, et j'apprends de nos Pères que, pour ces âmes fidèles, il en est souvent ainsi. La providence de notre Père céleste encouragerait ainsi, semble-t-il, la persévérance dans le devoir au milieu des bois. D'excellents avis pour les intérêts matériels et spirituels couronnent cette journée.

Le 8, parmi les communiants et les confirmants, total : quatre-vingt-quatre communiants, cinquante-quatre confirmants, se présente un sauvage perclus, âgé de quatorze à quinze ans, que son père apporte dans ses bras. Ce pauvre enfant, malgré son infirmité, est riche de foi et de piété, il n'a le libre usage que de sa langue, il l'emploiera à faire le catéchisme aux moins avancés de sa tribu, chaque jour, depuis que le P. Lebret leur a annoncé la Mission en descendant, il y a un mois. A neuf heures, on monte à bord du *Mattawa* avec le cérémonial d'usage. Au rapide à la Cave, M. Lavallée veut pourvoir au danger improbable de famine. Plus loin, M. Latour, à côté de son moulin, perché à la pointe de Nouvelle-Caroline, a bourré de poudre une enclume et autres engins fulminants, et les rochers d'alentour sont tout ébahis de ce salut insolite. Les rapides se succèdent ensuite assez rapprochés les uns des autres. D'abord vient celui des *Érables,* le seul aujourd'hui qui fasse portager. Le chemin est encore à faire, on suit une trace informe, raboteuse, au milieu du bois; mais au bout, notre capitaine, M. Timmins, nous fait bien vite tout oublier en servant à notre appétit des provisions tout apprêtées par sa femme ; notre modeste contingent devient surperflu devant ces richesses.

Après le rapide de la montagne, nous entrons dans le lac des Sept Lieues. Près de là, sur une éminence, on nous montre le Jardin du diable, où les sauvages peuvent, de temps immémorial, cueillir des oignons, succulent fruit égyptien. La nuit approche, l'atterrage se fait près de Brown'sfarm. On campe sur la grève, le ciel est serein, pas de maringouins; pour les voir et les sentir, depuis le commencement de notre voyage jus-

qu'ici, il a fallu une promenade dans un fourré derrière Mattawa. Il y a dans cette ferme cinq jeunes Canadiens employés aux foins ; on cause et on jase, et après la prière, un éclair de grâce en amène deux à confesse.

A l'aube du jour, Monseigneur donne lui-même l'alerte, et à quatre heures et demie, après la prière du matin, dans ce temple de la création que Dieu lui-même habite, on lève l'amarre ; la journée sera belle, mais une épaisse fumée nous cache à moitié le mamelon de la *Trique*. On prie, on conte des histoires à qui mieux mieux, quand un canot nous accoste. M. Poirier veut saluer son évêque et faire baptiser son nouveau-né. Au pied du long Sault et avant déjeuner, le P. Lebret donne à l'Eglise ce nouvel enfant, que Monseigneur favorise d'un talisman pieux, en lui réservant une médaille. En remontant le long Sault, partie à la ligne, plusieurs bancs de petits cailloux blancs attirent nos regards ; une tradition que je transmets sans qualificatif, prétend que la gent aquatique en a fait le charroi. Le rapide Croche nous oblige à portager ainsi que le rapide Plat, qui est le dernier. Nos jarrets peuvent s'exercer à plaisir, Monseigneur est le plus éprouvé ; malgré son indomptable courage, il garde dans les jambes un souvenir vif et profond, qui le rend boiteux forcément pendant plusieurs jours.

L'ange de Témiskaming a dissipé la fumée pour nous faire entrer dans le lac. La voile fait le travail de nos nageurs. Voici la ferme du Pémirau ; le cuisinier et ses hommes nous y attendent ; on lui dit que la Mission se fera sûrement en descendant, et l'on va camper à 4 milles de là, sous l'œil du bon Dieu. Au matin, quelques perles de pluie réveillent notre Missionnaire sauvage ; à lui donc de donner le signal du branlebas général. Le temps se remet bien vite au beau. Après avoir visité le Kepawa, avec son gros volume d'eau, nous venons à l'embouchure de la rivière Montréal. Après le dîner, que nous procure notre pêche matinale, une ardeur inaccoutumée travaille nos gens ; le vent debout chasse la fumée, et l'on avance tout gaillardement.

Voici un canot qui porte un vieillard, sa femme et une jeune enfant. C'est un courrier expédié au Père Lebret ; son

messager se délivre gravement et en silence, puis il vire solennellement de bord. Qu'est-ce-ci? se demande-t-on. Tout simplement le mot d'ordre pour la cérémonie de réception. Le R. P. Pian a assez forcé son retour de la baie d'Hudson pour être rendu à Témiskaming depuis quatre ou cinq jours et, aidé du R. P. Mourier, faire les préparatifs nécessaires. La jubilation épanouit tous les visages, comme dans un bâtiment voilier, quand l'officier de quart annonce : « Terre ! terre ! » On se retire dans l'asile d'une pointe très-justement nommée *Pointe-à-la-Barbe*. L'équipage, en effet, y fait toilette. C'est dans cette vue que chacun a fait son *bredah* dans la matinée. Aussitôt que tout est peigné et lustré, on pousse au large.

A ce moment se découvre à la vue un panorama vraiment beau. Le lac apparaît avec ses eaux limpides, que ceignent de leur pointe et de leurs plis sinueux deux chaînes de collines toutes fraîches de verdure. Le bassin du lac, qui a 3 milles dans sa plus grande étendue, se resserre à l'horizon. A l'est, au pied d'un gracieux plateau, est assis le fort, dont le pavillon flotte à la brise. La chapelle est de ce côté, mais ne se distingue pas. Tout cet encadrement apparaît dans le lointain. A un mille de notre embarcation, au centre, une vraie escadre accomplit ses évolutions de marche en avant. Un premier feu de peloton arrive à nos oreilles ; puis soudain toutes les armes vomissent une décharge générale qui, reproduite par un splendide écho, nous rappelle l'explosion de bienvenue que l'artillerie québeccoise envoyait au prince de Galles il y a trois ans. Le *Mattawa* dévore l'espace et bientôt se trouve à portée. Alors un canot, qu'une grande croix de bois au centre fait reconnaître comme canot amiral, vient à droite du *Mattawa;* les PP. Pian et Mourier reçoivent les premiers, à genoux, la bénédiction pastorale conjointement avec leurs nageurs. Les autres canots viennent ensuite deux à deux. Sur l'un d'eux est le chef de la tribu, avec son habit tout chamarré et galonné d'or, et à mesure que le *Mattawa* progresse en modérant sa marche, les genoux se ploient, les fronts s'inclinent religieusement sous la main du pontife qui les bénit avec effusion de cœur. Le salut de bienvenue achevé, on se dispose à faire

cortége. Imaginez trente-trois canots portant au delà de trois cents sauvages (les invalides seuls sont restés à terre), et chaque canot avec au moins trois pavillons tout brillants de pieux emblèmes aux fraîches et vives couleurs. N'est-ce pas une vraie forêt flottante ? Le *Mattawa* entonne *Mani Dio okin, Ave maris stella*, et tout le cortége reprend le refrain. Le pain des voyageurs nous avait forcément fait défaut le matin, mais la soirée compensait cette privation; le cœur était suavement rassasié, les yeux se remplissaient de larmes à la vue de ces manifestations de vénération et d'amour pour le grand chef de la Prière.

On avance ainsi cinq de front jusqu'au quai. Pendant que la procession se forme, Monseigneur revêt ses ornements pontificaux, et, au chant du *Bénissons à jamais*, puis du *Veni Creator*, on entre dans l'antique chapelle que déjà tant de Missionnaires ont visitée; elle est parée de ses plus beaux atours; un trône y est élevé, et sur le dossier on discerne un travail en perles, sorti de mains sauvages et représentant les armes de l'auguste Visiteur. La chapelle est jonchée de monde; on ne peut qu'avec peine se frayer un chemin au sanctuaire; bon nombre de nos sauvages sont à la porte. Sa Grandeur adresse à ses enfants bien-aimés quelques mots où se trahissent les suaves émotions de son âme. Aussi, à chaque fois que le Père interprète a achevé de traduire en sauvage la parole du *Grand Priant*, les hommes protestent de leur adhésion par un sourd murmure qu'une oreille inaccoutumée prendrait pour toute autre chose. La sortie s'exécute au moyen d'un rite à nous inconnu jusque-là. Chaque sauvage, un à un, vient saluer la croix de l'autel par une génuflexion, puis par une autre le grand chef de la Prière. Imaginez nos graves matrones portant leur nourrisson sur le dos et conduisant à la main deux ou trois plus âgés, qui doivent, eux aussi, accomplir le rite prescrit, et vous comprendrez que la longueur ne pouvait faire défaut à l'exécution de ce cérémonial.

On salue M. Simpson, bourgeois du poste, et le *Mattawa* nous conduit au château futur que construisent nos Pères de l'autre côté du lac, vis-à-vis du fort. Pour mieux comprendre,

il est bon de noter que le lac, dont nous avons remonté 48 milles, et qui se prolonge encore 24 milles plus haut, se resserre à ce point et forme deux avancements à pentes très-douces, distants l'un de l'autre d'un quart de mille. Le poste et la chapelle sont d'un côté, et les Pères ont commencé leur établissement de l'autre. Cette résidence ne sera pas sans agrément une fois finie ; mais actuellement, elle est encore le sanctuaire de la pauvreté et de la gêne. Les ouvriers engagés en premier lieu n'ont rien fait qui vaille ; l'un d'eux n'avait pas même eu le courage de paraître sur les lieux, et nos Pères, de concert avec un sauvage, ont dû se mettre à la scie pour faire des planches. Dur métier, sans doute ; mais le zèle des âmes ne recule devant rien. Peu importent les contrariétés, pourvu que l'œuvre avance. Il y a dans cette construction un ajout de 20 pieds sur 20 qui doublera l'abri du premier hiver, et on espère pouvoir faire des mansardes au-dessus et refaire la toiture, avec la grâce de Dieu. Ah ! il fait bon voir ces généreux apôtres, sans souci des privations de tout genre, gaiement à l'ouvrage que leur disputent les travaux manuels. Leur trésor est la croix avec la couronne d'épines, et ils n'en sentent les pointes plus vivement que lorsqu'ils renvoient leurs chers sauvages sans livres et conséquemment sans secours au milieu des bois.

Après la messe du 11 août s'entend un chant fort et grave, sans tue-tête ; le *Mattawa* vient faire ses adieux ; à tous est donné un pieux souvenir, et, ayant salué fraternellement l'autre bord, il descend avec la vitesse du bateau à vapeur qui, dans quelques années, sillonnera à plaisir le lac tout entier de la rivière Ottawa. Ici tout le travail est de droit pour nos Pères Missionnaires. Les trois voyageurs se reposent, dissertent, jettent les yeux sur la carte de la Compagnie de la baie d'Hudson et voient ce réseau gigantesque qui enlace tous les points de l'Amérique britannique. La croix s'y montre avec des Frères pour la planter ; mais il y a encore d'immenses vides.

Le 13 août au matin, confirmation, et le soir a lieu la visite des tentes. Les quelques familles d'Abittibi, dont le type sau-

vage est plus accentué, n'ont pas voulu partir avant cette aubaine. Chaque tente a étalé toutes ses richesses et son luxe d'exquise propreté. La croix est toute garnie de *sapinage* se terminant, sur le devant de chaque tente, par des tapis de tout genre et de toute couleur. Le fidèle Antoine est dans sa tente avoisinant le chemin de la chapelle. *Quis est hic?* dites-vous. C'est un bon et brave chrétien, avare de bénédictions épiscopales. Chaque fois que Monseigneur passe, il se présente gravement avec sa taille de géant, ployant sa tête, ses épaules et ses reins tout d'une pièce pour grossir son trésor. Parfois nous le guettons; il va, nous semble-t-il, manquer son coup; mais le fin compère, lui aussi, est au guet; il sort je ne sais d'où et recueille son joyau avec un majestueux signe de croix. Nous avons pu en voir plusieurs autres aussi pieusement empressés. Monseigneur n'oublie personne dans cette visite, et encore moins deux infirmes qu'il confirmera dans deux jours.

Le 14, dimanche, confirmation et communion de ceux qui sont préparés. Le grand chef, suivi de quelques notables, fait dans l'après-midi un discours d'action de grâces *au saint Gardien de la prière*. Je ne puis vous transmettre que l'idée principale. Avant la venue des Pères, lui et les siens étaient aveugles, ignorants; ils n'étaient pas plus que ces broussailles, ces grains de poussière qu'il avait en ce moment sous les pieds; et maintenant ils ont des yeux pour voir la religion, une langue pour parler la bonne parole, enfin ils sont quelque chose par les Pères. Leur joie de voir *Celui qui va devant*, le *saint Gardien de la prière*, dépasse toute expression. Ils voudraient pouvoir le garder toujours au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants. Monseigneur trouve dans son cœur une réponse toute paternelle et pleine d'à-propos.

Le 15 août, notre glorieuse reine fait accélérer le travail de préparation que suit la cérémonie de Confirmation. Le soir, on bénit une belle croix, qui se plante sur le point culminant du cimetière et qui, dominant le lac, doit couvrir au loin de sa protection les enfants des bois. Les morts ne peuvent être oubliés, et, ici comme ailleurs, ils participent au bienfait de la visite. Enfin Monseigneur couronne son œuvre par les der-

niers avis et par cette pensée, qu'il sera leur témoin au jugement de Dieu pour la fidélité aux grâces accordées, et il espère que tous, sans en excepter un seul, seront à la droite de Jésus dans l'attente de son saint paradis.

Le 16 août, communion et confirmation finale. Chiffre total : communiants, 170 ; confirmés, 177. On se prépare au départ; la brume et la fumée gênent le coup d'œil. Tous les canots sont à l'eau et viennent prendre Monseigneur, qui embarque dans un grand canot de la Compagnie, que M. Simpson envoie aux Joachim et dont il nous cède l'usage. On passe à l'autre bord, et l'obligeant bourgeois reçoit nos remercîments et nos adieux. Cinq grands canots allant aux Joachim pour les provisions du poste serviront d'escorte. Les sauvages qui restent, après s'être agenouillés pour une dernière bénédiction, se relèvent promptement, et la poudre est chargée de donner explosion à leur gratitude et à leurs regrets. Le P. Pian descend avec nous muni de sa chapelle. Les PP. Lebret et Mourier nous quittent à la Pointe-à-la-Barbe. Ce n'est pas sans émotion qu'on se sépare de ces excellents ouvriers recueillant une si belle gerbe; mais patience, un jour viendra où l'on ne se quittera plus. Une bonne brise souffle et enfle nos voiles, de sorte qu'on touche au Pénican de bonne heure. Là, une Mission de chantiers est à faire. Monseigneur ne la manquera pas, et le lendemain, treize communions, à part la communion laïque du clergé et deux confirmations, nous prouvent que sa parole ne s'est pas vainement prodiguée. La journée des canots se ressent évidemment des bénédictions du matin. Tous les rapides sont franchis bravement et sans avaries, voire même le rapide sans pareil des Erables. On ne fait que saluer Mattawa, et l'on demande l'hospitalité à M. Timmins. Nous payons nos dettes pour toutes les délicates attentions de cette bonne famille par quatre messes célébrées dans sa maison. Le rapide des Deux-Rivières n'est pas encourageant à sauter ; nous préférons aller dire un *De profundis* sur la tombe d'un Canadien noyé à cet endroit même il y a deux mois.

Nous arrivons à Rockliff vers les sept heures. Nous étions partis le matin à huit heures. M. Ryan cette fois est ici ; on

traite l'affaire d'une chapelle ; ses offres sont on ne peut plus généreuses ; il a aussi entre les mains une liste de souscriptions chiffres ronds pour le prêtre qui leur serait donné. Dans ces conditions, les choses ne peuvent que marcher rapidement, selon les désirs de chacun. Enfin, le lendemain, nos bons sauvages nous déposent aux Joachim, où le *Pontiac* chauffe son engin de marche et nous emporte à six heures, non sans serrement de cœur à la vue de tous ces enfants des bois que notre visite nous avait fait apprécier et aimer davantage. Nous frappons à la porte de M. O'Malley, Curé du portage du Fort, pour notre halte de la nuit, et le 20 août nous arrivions sains et saufs, à quatre heures, aux portes d'Ottawa.

Ainsi se terminait ce voyage si édifiant pour moi, et où Monseigneur avait pu confirmer 341 catholiques, parmi lesquels près de 300 sauvages, et en communier 454 ; à ce résultat, déjà assez consolant par lui-même, il faut ajouter l'encouragement donné à nos Pères, qui peuvent espérer une faveur semblable pour Abittibi et peut-être Albany ; on croit facilement ce que l'on désire. De plus, les consolations apportées aux sauvages, les besoins de la population catholique, connus sur les lieux mêmes, les cent familles échelonnées le long de la rivière, se pénétrant d'un zèle encore plus prononcé, l'élan donné à de nouveaux colons pour s'emparer du sol et maintenir catholiques ces rives de l'Ottawa au delà des profondeurs habitées : tels sont les fruits confiés à Jésus-Christ et Marie Immaculée, dont la protection efficace pendant tout le temps de cette visite nous garantit l'intervention de miséricorde dans la réalisation complète de tous ces résultats. Prions pour que l'infirmité humaine n'y apporte que le moins d'obstacles possible. Mais je m'aperçois que moi-même je suis un obstacle formidable pour votre patience. Daignez m'octroyer un généreux pardon et, en franc chrétien, ne nous faites pas trop attendre le deuxième volume de votre œuvre si éminemment sacerdotale.

Je suis, avec le plus profond respect, en union de prières, surtout au saint autel, révérend et très-révéré monsieur, etc.

F.-Ad. Tortel, o. m. i.

Au retour de cette lointaine excursion, le R. P. Tortel a pris part à la première retraite générale de la Province du Canada, prêchée par le R. P. Provincial dans le collége de Saint-Joseph. Elle s'est terminée le 26 août; vingt Pères y ont assisté avec deux Frères scolastiques et quatre Frères convers. Les exemples d'édification que nous avons constatés dans nos retraites de France ont aussi réjoui le cœur de nos frères d'outre-mer. Un spectacle ravissant se présente aux regards dans la marche d'une nombreuse communauté n'obéissant plus qu'à l'impulsion divine : c'est une reproduction de la vie du ciel. La retraite s'est terminée par la cérémonie de la rénovation des vœux; Mgr Guigues l'a présidée et a passé la journée avec nos Pères à la campagne du collége. Un grand bien est le résultat naturel de ces réunions fraternelles où l'esprit religieux reprend son énergie primitive.

La maison de Montréal a été choisie pour les exercices de la seconde retraite générale : ils se sont terminés le 28 septembre. Vingt-deux Pères, trois Frères novices et trois Frères convers profès y ont pris part. Tous les Supérieurs de la Province s'y trouvaient. Les anciens ont montré qu'ils conservaient toute la ferveur de leurs sentiments religieux. Plusieurs Pères, retenus par des motifs très-graves, n'ont pu assister à ces retraites, si propres à donner à toute la Province un accroissement de zèle et de sainteté.

Les bénédictions de Dieu ne cessent d'ouvrir de nouveaux champs au dévouement apostolique de nos Pères. A Buffalo, une desserte allemande a été confiée au R. P. Martens, qui en a pris possession dans le courant du mois de mai; sa présence, son activité, ont déjà fait naître de nouveaux fruits de grâce, parmi les nombreux émigrants venus de l'Allemagne.

Les messieurs de la Compagnie de la baie d'Hudson ont

demandé un Missionnaire pour desservir plusieurs postes qu'ils établissent au bas du fleuve Saint-Laurent. On pénétrera ainsi parmi des tribus infidèles que nos Pères n'ont pas encore pu visiter, quoiqu'elles aient souvent réclamé leurs secours.

III. Ces nouvelles Missions dépendraient de la résidence des Bethsiamits, où nos Pères continuent de travailler au salut des peuplades montagnaises. L'année 1864 n'a pas été indigne de ses devancières. On en jugera par les deux lettres suivantes, adressées au Supérieur Général :

N.-D. de Bethsiamits, 15 février 1864.

Je suis tout honteux de moi-même, en venant si tard vous payer mon tribut d'amour et de reconnaissance ; ce n'était cependant point par oubli, car mon cœur me rappelait sans cesse ce devoir, et votre souvenir, bien-aimé Père, m'accompagnait toujours dans mes lointaines pérégrinations.

Je voulais vous envoyer une longue relation sur nos Missions sauvages ; déjà je me mettais à l'œuvre, lorsqu'une maladie épidémique est venue fondre sur nous. Il fallait être debout la nuit et le jour pour confesser et administrer les malades; plusieurs d'entre eux se trouvaient à de grandes distances. Nous voyagions à la hâte, tantôt à pied, tantôt en canot, couchant à la belle étoile, et n'ayant pas même de quoi satisfaire notre faim. *Jesus autem fatigatus ex itinere* (Or, Jésus était fatigué de la route), nous a souvent servi de sujet de méditation.

Le R. P. Nédelec a été le premier atteint de la maladie. A peine commençait-il à se relever, que je suis tombé à mon tour à la suite d'un voyage à Port-Neuf, où j'étais allé administrer les derniers Sacrements à un vieux chef. Ce généreux sauvage est mort avec tous les signes de la prédestination, en recommandant à ses enfants et aux autres personnes présentes d'aimer toujours la sainte Prière, de respecter la Robe noire

et de lui obéir. Il a demandé que son corps fût transporté aux Bethsiamits, afin de reposer à côté de celui de ses enfants et aussi afin d'avoir part aux prières qui se disent chaque jour au cimetière pendant la Mission.

Le R. P. Nédelec a bien voulu se charger de faire la relation que je ne puis rédiger moi-même. Ce Père est un vrai Breton, un petit zouave du bon Dieu, comme l'appelle Monseigneur de Québec. Il s'est livré avec ardeur à l'étude de la langue montagnaise ; ses progrès sont rapides ; il a appris plus en trois mois que je n'avais appris en trois ans.

Charles Arnaud, o. m. i.

Voici la relation dont parle le R. P. Arnaud :

N.-D. de Bethsiamits, le 15 février 1864.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt, et d'avoir été infidèle à la recommandation que vous m'aviez faite à Londres lors de mon départ pour le Canada. Des occupations incessantes ont été la cause de ma négligence ; ajoutez-y la maladie épidémique survenue cet automne. Tous, Canadiens et sauvages, Pères et simples fidèles, lui ont payé tribut. J'en ai été quitte dans un jour, mais il n'en a pas été de même de mon bon confrère, le R. P. Arnaud. Il a été très-sérieusement atteint, et, pendant quelques jours, j'avais perdu tout espoir de le sauver. Les saints noms de Jésus et de Marie invoqués, le Père s'est trouvé mieux la nuit de Noël. Il est encore en convalescence. Je tiens la plume à sa place, parce que je lui ai interdit toute occupation sérieuse. Je m'efforcerai donc de vous présenter une légère esquisse de notre Mission ; je l'ai parcourue d'un bout à l'autre, à l'exception du poste appelé le lac Saint-Jean, situé à quatre-vingts lieues d'ici. Je ne vous parlerai que de Bethsiamits : plus tard, je vous entretiendrai des autres postes un peu plus importants. Nous avons, en effet, huit chapelles à desservir, les unes bien ornées, les autres en voie de réparation. Avec le temps tout sera en ordre. Patience et longueur de temps, dit un proverbe breton, font plus que force ni que rage.

Qu'est-ce que Bethsiamits ? C'est un poste sauvage ainsi appelé du nom du fleuve sur les bords duquel il est établi. Il se trouve au 69e degré de longitude, au 49e degré de latitude, à soixante lieues de Québec, et à vingt-trois des Escoumins, ancienne résidence des Pères. Au sud, nous sommes limités par le fleuve Saint-Laurent, au nord-ouest, par le fleuve Bethsiamits qui a une demi-lieue de largeur; au nord, par des forêts dont l'étendue est incommensurable. Elles doivent se prolonger jusqu'à la baie d'Hudson. Du reste, les sauvages eux-mêmes n'en connaissent pas la limite : toujours des arbres, des lacs, des fleuves; cela, rien que cela.

Bethsiamits, étant devenue la résidence des Pères, a été constituée la capitale de la sauvagerie. C'est le grand rendez-vous des sauvages pendant l'été. Nous préférons ce lieu aux Escoumins, parce qu'il est plus central pour nos Missions, et qu'il est moins accessible aux blancs. Ils arrivent cependant encore jusqu'à nous; l'été nous les amène et leur présence est toujours funeste à nos pauvres sauvages qui sont bons, mais qui ont certaines faiblesses, entre autres pour les boissons fortes. Doux et pacifiques naturellement, nos Montagnais deviennent méchants et querelleurs dès qu'ils ont bu. *Vinum multum potatum, irritationem et iram et ruinas multas facit* (Eccl. XXXI, 38). L'histoire du Canada nous prouve qu'ils étaient les mêmes il y a deux cents ans, dans les mêmes conditions. Ils n'ont pas changé; langue, mœurs, idées, manière de se *cabaner*, de faire leurs canots, tout a été conservé; aujourd'hui ils sont de bons chrétiens, autrefois ils étaient bons païens en temps ordinaire.

Bethsiamits, habité par nos Pères depuis le mois d'octobre 1862, possède une jolie chapelle bien riche et très-ornée. A la voir, on ne dirait pas une église sauvage; rien n'y manque, ni ornements sacrés, ni ornements d'autels, ni fleurs, ni beaux tapis. Le R. P. Arnaud sait exciter le zèle et la générosité des Montagnais en faveur de leurs oratoires.

Les principales habitations de Bethsiamits sont, après la chapelle, la maison des Pères et le poste de la Compagnie, desservi par un jeune protestant des plus aimables, des plus

charitables et des plus respectueux pour les Pères. Les deux maisons n'en font presque qu'une seule : notre futur presbytère est en voie de construction. Nous ne l'habiterons que l'été prochain, où nous espérons avoir la visite de Mgr l'Administrateur de Québec. Il est dans une situation très-agréable, au bord de la mer, que nous dominons.

Nous ne sortirons pas de sitôt des embarras de l'installation. Ici, tout est à faire ; les sauvages s'établissent lentement. Les terres leur appartiennent sur cinq lieues d'étendue ; le gouvernement leur en a fait concession. Les Pères sont les tuteurs naturels de ces mineurs. Ce terrain forme une réduction sur laquelle aucun étranger ne peut s'établir ; c'est pour nos Missions un grand avantage ; nous éloignerons plus facilement les éléments corrupteurs qui chercheront à pénétrer parmi nos Montagnais.

Personne ne peut donc bâtir dans ce lieu, excepté les sauvages, mais eux ne bâtissent guère. Quand ils le font, c'est pour singer les blancs. Quelquefois ils ont une belle maison vide et ils habitent une cabane à côté. Nés dans la cabane, ils se trouvent déplacés dans une maison ; il y a trop de jour, trop d'espace. Du reste, dans leurs demeures, il n'y a rien, pas même une chaise ou un escabeau ; ce sont des superfluités : leur lit est la terre couverte de branches de sapin, trop heureux d'avoir un tapis pour couverture. La mère de notre chef vit encore : elle est vieille, mais elle a bien profité des grâces qu'elle a reçues. Elle a une jolie petite maison ; elle ne peut se décider à l'habiter. Le plancher est trop élevé, et puis il y fait trop clair ; on n'y est pas assez bien pour s'étendre ou s'accroupir. Une autre raison, c'est que si elle venait à mourir, on ne changerait pas la maison de place, ce qui arrive toujours quand on meurt dans une cabane.

La cabane de nos Montagnais ne subit pas de modification, elle est telle qu'on la voyait il y a deux cents ans. C'est une petite loge de forme orbiculaire ou ovale ; nos charbonnières de Bretagne en donnent une idée exacte. Les matériaux qui la composent ne sont pas nombreux : nous sommes loin du palais de Salomon. Douze perches plantées en terre

et couvertes d'écorces de bouleau : c'est tout. Le haut de la cabane offre un petit trou qui donne passage à la fumée. Dans ce petit réduit, habitent pêle-mêle hommes, femmes, enfants et chiens. Ce qui y manque le moins ce sont ces petits insectes peu connus en France, mais très-connus ici, même du pauvre Missionnaire. Ces caribous ne sont pas commodes; les éviter en voyage, c'est impossible ; on les rencontre dans la cabane du sauvage, dans la maisonnette du pêcheur, dans le campement du chantier... *Experto crede Roberto*... Soufferts avec calme et résignation, ce ne seront pas les moins belles perles de la couronne du Missionnaire. On endure cela en vue du ciel, mais pour de l'or ou de l'argent on ne le ferait pas ; vraiment ce n'est point agréable.

Des habitations passons aux sauvages, à nos chers Montagnais. Nous pouvons les envisager sous différents aspects. Du côté de l'esprit, de l'intelligence, nos ouailles n'offrent pas le même intérêt que les Parisiens au milieu desquels vous vivez. On ne trouve ici ni grands architectes, ni grands littérateurs, mathématiciens, artistes d'aucun genre, d'aucune espèce. Cependant tous nos sauvages et nos sauvagesses savent lire leur unique livre, le livre de la prière : il y a dans ce recueil des cantiques qu'ils répètent matin et soir; les catéchismes qu'ils apprennent et les messes qu'ils chantent; ici tout se fait et se chante en sauvage. Je ne vous parlerai pas de leur instinct pour la chasse : plusieurs ont une adresse, une dextérité vraiment prodigieuse. Chaque année, deux ou trois chefs de famille se font, au moyen de la chasse, un revenu de quatre mille francs. Ils ne sont pas plus riches pour cela, car tout devient commun. Celui qui n'a pas va sans cérémonie manger chez celui qui a, et comme le nombre des indigents est plus grand que celui des riches, ces derniers ne restent pas longtemps en possession de leurs richesses. L'esprit de partage est dans les mœurs indiennes. Nul souci du lendemain, pas de prévision ; aussi n'est-il pas rare d'en voir mourir de faim dans les bois. Ces accidents arrivent surtout lorsque la maladie atteint les chasseurs, ou que la chasse fait défaut. Nous avons aujourd'hui pour partager notre dîner deux petites or-

phelines, dont le père et les frères sont morts de faim pendant le dernier hiver. Ces tristes exemples ne rendent pas nos sauvages plus prudents. Inutile de leur prêcher que la prudence est la mère de la sûreté ; ils ne sont ni abeilles, ni fourmis.

Envisagés au point de vue de la physionomie, les Montagnais n'offrent pas les charmes des Parisiens. Les grâces et la politesse ne président pas à leurs actions; leurs traits ne sont pas si réguliers, leur figure aussi blanche, leur peau aussi délicate. Ils ont, en général, une couleur bronzée, une chevelure touffue et noire, le nez épaté, la chair molle et flasque, dénotant un tempérament sanguin. Leur taille est au-dessus de la moyenne. Leur regard est un peu morne. Leurs jambes sont contournées : est-ce un effet de la nature ou un résultat de l'usage de la raquette? J'incline pour la raquette. Quant à leur manière de se vêtir, de se chausser, il n'y a rien d'extraordinaire. Les hommes portent des vêtements comme nos ouvriers de France. On ne trouve pas cette diversité de costume que l'on rencontre surtout dans la basse Bretagne, où la mode varie d'un clocher à l'autre. La coiffure des femmes est un peu étrange : elle consiste en un bonnet d'étoffe noire et rouge, bariolée d'autres couleurs qu'elles mettent ou enlèvent à volonté. Les chaussures sont en peau de caribou ou de loups marins. Les sauvages sont leurs propres fabricants pour tout ce qui est à leur usage.

Arrivons à ce qu'il y a de plus remarquable dans nos chers Montagnais : c'est leur foi. Par cette vertu, ils s'élèvent au-dessus de tous les autres peuples, même des Irlandais, même des Bretons, universellement réputés si dévoués à leur foi, à leurs prêtres, à notre saint-père le Pape. La vérité est ce qui est. Toute nue, parfois elle déplaît.

Le Montagnais est religieux par-dessus tout. Il aime Dieu et rarement il offense mortellement ce bon Père, dont la Providence se manifeste d'une manière si admirable à son égard. Elle lui envoie à des époques fixes, tantôt du gibier de mer, canards, outardes, etc., tantôt des perdrix blanches, grises, etc., tantôt des lièvres ; en hiver, des caribous, des ours, des loups cerviers, des bisons, des renards, des loups marins;

en été, des poissons de toute espèce : saumons, truites, harengs, morue. Le fleuve Saint-Laurent en abonde. Le sauvage ne jure jamais, ne blasphème point le nom de celui qui lui révèle toute sa tendresse. Le vol est en horreur parmi nos Montagnais; ils s'aiment beaucoup et s'entr'aident avec générosité.

Le matin et le soir la prière se fait en commun. Depuis le jour où les sauvages arrivent à la Mission jusqu'au moment où ils partent, un exercice les réunit le matin, c'est la sainte Messe, pendant laquelle ils chantent des cantiques. En temps de Mission, on chante la grand'messe tous les jours. Un second exercice les réunit le soir; on récite le chapelet, on chante des cantiques et on se retire après avoir reçu la bénédiction du Saint Sacrement. Les hommes sont à droite et les femmes à gauche; ils alternent leurs chants. Ils ont des voix douces et mélodieuses, l'oreille bien fine et délicate; les étrangers sont pleins d'admiration en les entendant chanter en leur langue les louanges du Seigneur. Messes, vêpres, enterrements, tout se chante en langue montagnaise. Leur tenue à l'église est vraiment édifiante; ils ne tournent pas la tête et gardent les yeux modestement baissés. Notre chef est un modèle des vertus chrétiennes : c'est un saint, fils d'une sainte. Les saints font les saints, les savants les savants, les saintes mères les saints enfants. La mère de notre chef, âgée de quatre-vingt-dix à cent ans, assiste tous les jours aux deux messes; puis elle réunit les petits enfants pour les faire prier. Sa vie est une prière continuelle, et, après l'exercice du soir, elle réunit encore son petit bataillon dans le même but. Oh ! l'admirable femme !

Voilà, mon bien-aimé Père, ce qu'est N.-D. de Bethsiamits, que j'habite depuis six mois. Je suis à ma place, c'est tout dire; je suis heureux d'être avec les sauvages. Si les épines croissent ici comme ailleurs, les roses croissent aussi et en plus grande abondance que dans les pays civilisés ou prétendus tels. Les bons sauvages aiment leurs Pères, ils leur obéissent comme des enfants et suivent en tout leurs conseils; réellement ils méritent le dévouement que nous leur portons.

S'ils sont ainsi, après Dieu, ils le doivent au zèle des Pères

qui les ont évangélisés. Au premier rang je place le R. P. Durocher ; il a beaucoup fait pour cette Mission : c'est à lui que l'on doit notre belle chapelle et la nouvelle édition du livre qui est entre les mains des sauvages. Au second rang vient le R. P. Arnaud, l'idole des Montagnais : ce bon Père a bien souffert dans le pénible ministère qu'il exerce depuis si longtemps ; enfin, le R. P. Babel, qui a combattu les combats du Seigneur, soit auprès des sauvages, soit auprès des Canadiens. Notre Mission est mixte. En été, nous comptons environ sept cents blancs (les pêcheurs), en hiver cinq cents. Les sauvages sont au nombre de quinze cents à seize cents. Le total de nos baptêmes s'est élevé, en 1863, à soixante-dix ; nous avons eu trente décès ; il y aurait donc accroissement dans la population. Mais nous nous réservons de vous donner sur toutes choses de plus amples détails. Dans nos prochains rapports, nous vous parlerons des mœurs sauvages, de la chasse, des mariages, des enterrements, du caractère national des Montagnais et de leur amour de l'indépendance ; nous vous dirons tout ce que nous savons.

En attendant, bénissez et les sauvages et leurs Missionnaires, vos enfants.

J.-M. Nédelec, o. m. i.

L'introduction chez les sauvages de livres composés en leur langue a toujours été l'objet des préoccupations du Missionnaire. C'est un des moyens les plus efficaces d'entretenir la connaissance et la pratique des devoirs religieux. Le livre est un maître qui suit son disciple et sous l'abri de la cabane et dans les profondeurs de la forêt. Instrument de civilisation, il développe l'intelligence et la met en rapport avec le passé ; instrument de sanctification, il fournit des formules de prière, des cantiques pieux, des abrégés de catéchismes, et fixe, d'une manière claire et précise, les vérités qu'il faut croire, les devoirs qu'il faut pratiquer. Aussi nos Pères ont-ils toujours cherché à se procurer les ressources nécessaires pour faire im-

primer des livres en langues sauvages. Nous en avons une nouvelle preuve dans le fait suivant, extrait d'une lettre du R. P. TABARET, en date du 21 octobre 1864 :

Lundi dernier, 17 octobre, tous les évêques du Canada étaient réunis dans la petite ville des Trois-Rivières à l'occasion de la cinquantième année de prêtrise de Mgr Cooke. Toutes les corporations religieuses du pays avaient envoyé leurs représentants à cette solennité. Je m'y suis rendu pour remercier ce vénérable évêque de l'intérêt qu'il a toujours manifesté à l'égard des Oblats. Ce voyage m'a permis de me mettre en rapports plus intimes avec les évêques et les principaux membres du clergé canadien. Cette occasion nous a paru favorable et nous avons présenté une pétition aux évêques de la province sollicitant un secours pour faire imprimer des ouvrages en langues sauvages. La somme demandée a été promise.

IV. Cette lettre est datée de Montréal, où nous ramènent les événements que nous avons à raconter. Ce n'est point la plume du R. P. AUBERT qui nous en a transmis la connaissance; ce Missionnaire infatigable est souffrant et depuis la retraite pastorale d'Ottawa, prêchée dans les circonstances douloureuses que nous avons rappelées, la maladie a paralysé ses forces, mais non dompté son énergie et son courage. Il dirige toujours sa maison, il se promet de nouvelles fatigues et de nouveaux labeurs, il mettra la main à l'histoire de la Province du Canada, que seul il peut reprendre à son origine; demandons à Dieu que la santé lui soit rendue avec de longues années de travaux apostoliques. Le R. P. AUBERT a chargé le R. P. ROYER de faire le compte rendu des Missions et des retraites prêchées dans le cours de l'année 1864 :

Montréal, 29 septembre 1864.

Je crois avoir terminé ma dernière lettre au moment où le R. P. VANDENBERGHE arrivait au milieu de nous avec ses com-

pagnons. Ils nous surprirent à la fin d'une retraite prêchée aux hommes de Saint-Pierre. Deux mille cinq cents communièrent à la messe de minuit. Nous célébrâmes ensemble la belle fête de Noël, et le lendemain, quoique un peu fatigué du travail que je venais de terminer, je prenais le chemin de Berthier avec le R. P. BERNARD pour compagnon. Vous voyez que ce Père n'a pas pris un long repos. Il était avantageusement connu dans cette paroisse ; déjà il y avait prêché une Mission avec deux Pères, un sermon de circonstance à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste ; il avait eu recours à la charité de ses habitants pour la construction de son église de Plattsburg ; aussi fut-elle grande la joie et la surprise du vénérable pasteur et de tout son peuple en revoyant un Missionnaire qu'ils croyaient perdu pour eux. Nous arrivâmes au milieu de la nuit, après un voyage pénible dans une mauvaise carriole de la poste et après avoir été culbutés une fois dans la neige. Le curé ne nous attendait plus. Quand il vint nous ouvrir, il ne put, en apercevant le P. BERNARD, croire à ses yeux : il s'approchait de lui, le regardait, le palpait afin de s'assurer que ce n'était point un fantôme. L'étonnement des habitants de Berthier ne fut pas moindre lorsque le curé leur annonça que le P. BERNARD ouvrirait les exercices de la retraite aux vêpres. Cette retraite était le retour d'une Mission prêchée l'année précédente par les PP. LAGIER et MÉDEVIELLE ; elle devait aussi servir de préparation à l'adoration perpétuelle des Quarante Heures. Je vous assure que nous ne perdîmes pas le temps pendant ces onze jours. Le curé, vieillard de soixante-douze ans, nous donnait l'exemple du zèle. Dès trois heures du matin, il était à son confessionnal : nous y allions à cinq heures et nous n'en sortions qu'à huit heures du soir. Nous avons pu envoyer à la Sainte Table plus de deux mille trois cents personnes.

Pendant ce temps, les PP. BRUNET et MÉDEVIELLE évangélisaient la nouvelle paroisse de Saint-Roch, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe. Ils eurent beaucoup à souffrir pour se rendre dans ce lieu ; un froid des plus vifs se faisait sentir et les voyages à traîneaux découverts n'offrent pas, dans ces circon-

stances de très-grands agréments. Les voyageurs étaient transis quand ils frappèrent à la porte du presbytère. Les soins les plus hospitaliers leur rendirent bientôt les forces que nécessitait le travail qu'ils devaient entreprendre. Le succès fut complet; cette paroisse se renouvela entièrement dans la pratique des devoirs religieux. Le bien opéré fut si éclatant, que le curé de Saint-Ours, bourg voisin de Saint-Roch, fit les instances les plus vives pour obtenir une Mission. On lui accorda cette faveur, malgré les travaux qui accablaient les Missionnaires.

De retour à Montréal, le R. P. Bernard prit le chemin de Plattsburg où il était attendu, et je me rendis avec les PP. Brunet et Médevielle à Longueil. Cette paroisse de trois mille cinq cents âmes a longtemps servi de résidence à nos Pères. Auprès de l'église se trouve une maison appartenant autrefois à une demoiselle Berthelet. Cette bienfaitrice des Oblats la donna à nos Pères; ils quittèrent aussitôt Saint-Hilaire pour venir l'habiter. Quand Monseigneur les eut appelés à Montréal, les Pères l'ont vendue à la fabrique de Longueil, et maintenant qu'on l'a agrandie considérablement, elle est occupée par les clercs de Saint-Viateur, qui y instruisent plus de deux cents enfants. Vous me permettrez de vous citer un trait admirable de la Providence envers nous dans la vente de cette maison. Les protestants cherchaient depuis longtemps à s'implanter à Longueil et à y établir une école. Bien qu'on eut annoncé cette vente dans les journaux, Dieu ne voulut pas qu'une maison qui avait servi de demeure à ses Missionnaires tombât entre leurs mains. Mais à peine la fabrique l'eût-elle acquise, que les marguilliers mirent en vente leur maison d'école et elle fut achetée sous mains pour y faire une école protestante française. Jugez de leur indignation! Nos Pères furent très-heureux d'avoir échappé à un pareil malheur.

Les Oblats ont beaucoup travaillé dans cette paroisse, aussi les habitants conservent-ils fidèlement le souvenir des PP. Honorat, Telmon, Baudrand et de Mgr Allard. Vous savez que c'est là que Mgr Allard, alors maître des Novices, a établi la Congrégation des Sœurs des Saints Noms de Jésus-Marie, qui

font un bien incalculable dans les paroisses du Canada et même dans les Missions lointaines de l'Orégon. Actuellement ces Religieuses ne sont plus sous notre direction ; cependant le nom de Mgr Allard est encore en grande vénération parmi elles. C'est aussi dans l'église de Longueil que plusieurs de nos Pères ont reçu l'onction sacerdotale, entre autres le R. P. Brunet. Nous arrivions donc en pays de connaissance; aussi avons-nous été reçus comme des amis. Le dimanche, à la grand'messe, eut lieu l'ouverture des exercices, en présence de tous les habitants de la paroisse. Comme le village se compose en grande partie d'employés et d'ouvriers, nous annonçâmes une réunion pour le soir à sept heures. Nous avions ainsi trois exercices par jour. L'affluence ne pouvait être plus nombreuse; on voyait que ce peuple recevait avec bonheur la parole de Dieu. Nos efforts furent couronnés des plus heureux résultats. Le premier dimanche, nous voyions près de six cents enfants s'approcher avec une piété angélique de la Table sainte. Le mardi suivant, les femmes imitèrent cet exemple, au nombre de huit cents, et, le jour de la clôture, un nombre égal d'hommes accomplissait le même devoir. Nos belles cérémonies ont vivement impressionné les âmes. Un magnifique chœur de jeunes gens, conduit par l'organiste de la paroisse, a contribué pour sa large part au succès de la mission. Une douzaine d'hommes ont résisté à la grâce, mais elle a fini par triompher de leur opposition; tous se sont approchés des Sacrements pendant le temps du carême. Au moment de notre départ, un docteur est venu en tête des hommes de la paroisse nous témoigner sa reconnaissance au nom de tous.

Le R. P. Brunet n'était déjà plus avec nous ; il était parti le samedi soir par une tempête de neige comme l'on n'en trouve qu'au Canada, pour le diocèse des Trois-Rivières. Il devait prêcher les Quarante Heures dans deux paroisses. Le P. Médevielle et moi nous nous rendîmes à Lanoraie, afin d'y prêcher la neuvaine de Saint-François-Xavier. Cette indulgence est établie dans un grand nombre de paroisses du Canada; il faut donc nécessairement nous partager pour répondre à tous les besoins, surtout quand cette neuvaine coïncide avec le

temps pascal. Cette année, nous avons prêché cinq neuvaines et deux Missions dans ce temps de salut et de grâces.

Après être resté neuf jours à Lanoraie et avoir fait communier douze cents personnes, nous nous sommes rendus à Verchères, où nous en avons confessé plus de dix-sept cents, aidés du curé et de son vicaire. Le R. P. Brunet, de retour des Trois-Rivières, allait seul à Saint-Cyprien. Mais bientôt il venait chercher le P. Médevielle pour se rendre avec lui à la Prairie, tandis que j'allai seul à mon tour à N.-D. des Anges, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe.

Je ne puis m'empêcher de vous donner quelques détails sur cette portion de la vigne du Seigneur si soigneusement cultivée par les Oblats. M. Leclerc, curé de la paroisse, est l'ami sincère de la Congrégation, son affection est partagée par la famille qui a formé sa paroisse et qui le reçoit dans son sein. Il y a à peine vingt-cinq ans que M. des Rivières, de Montréal, achetait avec son frère, sur les limites des Etats-Unis, un immense terrain de quatre lieues de longueur sur quatre de largeur. Il fit bâtir une jolie maison sur les bords d'une petite rivière, puis des moulins à scie et des moulins à farine. Comme la colonisation n'avance dans le Canada qu'au moyen des églises, ce monsieur en fit élever une à côté de ses moulins. Nos Pères furent les premiers à la desservir; deux ou trois fois par an ils visitaient ces lieux. Mme des Rivières conserve encore une petite boîte dans laquelle on mettait la sainte Réserve avant la construction de la chapelle. J'ai entendu nommer bien des fois dans la famille les bons PP. Honorat et Baudrand comme les visiteurs ordinaires de la nouvelle colonie.

La population ayant considérablement augmenté, un prêtre fut envoyé par Mgr de Montréal; le diocèse de Saint-Hyacinthe n'existait pas encore. Il n'y avait pas de presbytère, M. Leclerc fut reçu dans la famille et y est resté jusqu'à ce jour. Tout en desservant la paroisse, il a fait l'éducation des deux enfants de la famille et leur a inculqué la piété que nous admirons dans leur père et leur mère. Je ne dis pas assez, madame est une véritable providence pour les pauvres de la contrée, aussi tous la considèrent-ils comme une mère; quand ils sont

malades, ils s'adressent à elle pour avoir des conseils et des remèdes, tandis que M. des Rivières dirige souvent les hommes dans le soin de leurs intérêts. Ce qui est bien consolant pour les habitants de N.-D. des Anges, c'est que les enfants sont aussi bons que leurs parents et qu'ils continueront l'œuvre commencée par eux. Je me suis arrêté sur cette famille, parce qu'elle est toute dévouée aux Oblats, et elle ne cache pas ses sentiments.

C'est sous le toit de cette excellente famille que j'ai demeuré pendant la neuvaine. Je la connaissais déjà. En arrivant au Canada, il y a onze ans, le R. P. Santoni, alors Supérieur de Montréal, m'y envoya pour remplacer le curé pendant huit jours, et, plus tard, encore pour y prêcher la neuvaine. Le R. P. Lagier faisait ordinairement ce travail : c'est l'ami de la maison. Cette neuvaine a été l'occasion d'une grande fatigue : nous avons eu près de quinze cents communiants. Dans ce nombre se rencontraient plusieurs Canadiens nouvellement arrivés des Etats qui ne s'étaient pas confessés depuis longtemps.

Les neuvaines étant terminées, les trois Missionnaires de Montréal, les PP. Brunet, Médevielle et Royer se sont rendus à Saint-Martin. Le curé de cette paroisse demandait une Mission, et plusieurs fois il avait renouvelé ses instances ; nous ne pûmes accéder à ses désirs qu'à cette époque. Nous ouvrîmes les exercices le jeudi avant la Passion ; nous devions les terminer le dimanche des Rameaux ; c'était peu dans une paroisse aussi considérable. Nos journées furent bien remplies. Bon nombre de pères de famille et de jeunes gens de Saint-Martin partent tous les printemps pour aller chercher les *cages* de bois jusqu'à Ottawa et les amener à Québec. Ils ont donc l'esprit aventureux des *voyageurs*, et on peut leur appliquer ces paroles de l'Imitation : *Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur* (*Pierre qui roule n'amasse pas mousse*). Cependant, grâce à Dieu, ils conservent la foi, et quand ils ont occasion de la manifester, ils le font sans respect humain ; nous en avons eu une nouvelle preuve pendant cette Mission. Dix-huit cents personnes, parmi lesquelles sept

cent cinquante hommes, se sont approchées de la sainte Table. Il n'est resté qu'une demi-douzaine de retardataires.

Nous étions encore à Saint-Martin, le P. Médevielle et moi, lorsque le P. Brunet faisait, dès le dimanche des Rameaux, l'ouverture d'une autre Mission à Saint-Ours, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe. Nous nous y rendîmes le lundi de la Semaine Sainte, et nous y sommes demeurés jusqu'au lundi de Quasimodo. Cette paroisse n'avait reçu qu'une fois la visite des Missionnaires, il y a douze ans. Les PP. Lagier, Chevalier et Garin l'évangélisèrent à cette époque. Aussi avait-elle une fort mauvaise réputation. Mgr de Saint-Hyacinthe, ayant appris que le curé nous demandait une Mission, écrivit au Père Supérieur pour le supplier d'envoyer des Pères. Bien qu'excessivement fatigués, surtout le R. P. Brunet, nous accédâmes aux désirs de Sa Grandeur. Nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir; il est rare de rencontrer des paroisses où la grâce de Dieu remporte de si beaux triomphes. Pendant quinze jours, l'église se remplissait matin et soir. Je n'exagère pas en disant qu'il y avait chaque jour plus de deux cents personnes pieusement occupées à parcourir les Stations du Chemin de la Croix. Le jour de Pâques, quatre cents enfants reçurent la sainte Communion ; le mardi, six cents femmes, et le dimanche de Quasimodo un nombre égal d'hommes se présentèrent à la Table eucharistique. Nous avons recueilli dans ce jour les plus douces consolations. Le lendemain, nous revenions à Montréal prendre un repos qui nous était bien nécessaire.

Ce repos a été de deux mois pour le P. Médevielle et le P. Royer, tandis qu'il s'est prolongé jusqu'à ce moment pour le R. P. Brunet. Voici comment. Le R. P. Déléage, chargé de la Mission des sauvages Têtes-de-Boule sur le Saint-Maurice, les visite tous les ans au mois de juin et de juillet. Le R. P. Babel serait donc demeuré seul à la résidence de la Rivière-au-Désert. Le R. P. Visiteur a envoyé le R. P. Brunet lui tenir compagnie. Nous voilà donc réduits à deux pour les Missions que nous devions donner dans l'été, les Pères qui desservent notre église de Saint-Pierre étant empêchés par leurs travaux

de nous porter secours. Nous ne nous sommes pas découragés ; pleins de confiance dans la bonté de Dieu et dans la protection de notre Mère Immaculée, nous nous sommes mis gaiement en campagne. Nous avons évangélisé quatre paroisses dans le temps qui s'est écoulé depuis les semailles jusqu'aux récoltes. Vous savez qu'on ensemence les terres au mois de mai. Les fatigues ont été grandes, car les chaleurs étaient extraordinaires.

Le 10 juin, nous commençâmes une retraite préparatoire aux Quarante heures, à Saint-Henri de Mascouche. Plus de seize cents personnes ont communié ; nous n'étions que trois pour les confesser ; il est vrai que le curé en valait deux. C'est une des bonnes paroisses du diocèse de Montréal.

Le jour de Saint-Jean-Baptiste nous ouvrions les exercices d'une Mission dans la paroisse voisine, nommée Saint-Lin. Les Missionnaires n'y avaient plus paru depuis huit ans ; aussi nous attendait-on avec impatience. La grâce a remporté là de bien beaux triomphes, que nous devons laisser dans le secret de Dieu. Le dernier jour de la Mission plus de six cents hommes ont reçu la divine Eucharistie ; deux seulement ont manqué à l'appel. Le soir, nous consacrions toute la paroisse à la Sainte Vierge.

Nous n'avons fait que passer par la Maison pour nous rendre à Saint-Ambroise, nouvelle paroisse que nous devions évangéliser. Les protestants suisses y ont fait du mal. Quatre familles ont apostasié. Elles ont été bien tourmentées pendant la Mission ; l'une d'elle s'est présentée au confessionnal, mais on a soumis ces personnes à une épreuve, le temps fera connaître la sincérité de leur conversion. Les autres auraient voulu avoir une entrevue ; on nous a même apporté une lettre d'invitation ; nous nous sommes bien gardés de nous y rendre, et nous avons agi prudemment : nous avons appris plus tard que des apostats étaient venus de Joliette, petite ville voisine, au nombre de dix, pour discuter. Il n'y a rien à gagner avec ces gens : ce sont les passions qui les ont égarés, et la discussion ne triomphe pas des passions et de l'aveuglement volontaire. Plus de treize cents personnes ont communié

et toutes ont renouvelé leurs promesses de tempérance.

Saint-Anne est la dernière paroisse que nous ayons visitée : ses bons habitants nous ont procuré les consolations que nous avions rencontrées ailleurs. Onze cents ont fait leurs devoirs.

Voilà, mon bien cher Père, le peu de bien qu'il nous a été donné d'opérer avec la grâce de Dieu et la protection de Marie. Si je n'avais consulté que mes goûts, je ne vous aurais pas entretenu de nos chétives personnes ; le R. P. Supérieur me l'ayant commandé, j'ai dû obéir.

V. De Montréal faisons une visite à la résidence du Sault-Saint-Louis; nous y trouverons le R. P. Léonard et le R. P. Burtin chargés du soin des Iroquois qui habitent ce village et les forêts d'alentour. Le premier se débat sous les étreintes d'une cruelle maladie qui ne saurait lui enlever son joyeux caractère; il va nous le dire lui-même avec la jovialité qui le distingue, mais aussi avec la résignation du Missionnaire qui a combattu les bons combats, achevé sa course, et qui n'aspire plus qu'à recevoir le repos éternel. Il écrivait au Supérieur Général le 10 décembre 1864 :

Mon Révérendissime Père, au Canada, il est d'usage que tous les enfants souhaitent la bonne année à leurs parents et que, dans cette circonstance, ils reçoivent leur bénédiction. Cet usage est tellement observé qu'y manquer, ce serait commettre aux yeux du père et de la mère une faute très-grave, qui affligerait leur cœur. J'ai entendu un père de famille me dire avec l'amertume dans l'âme : « Mon Père, j'ai une grande peine sur le cœur, tous mes enfants sont venus me demander ma bénédiction, à l'exception de mon aîné ; le malheureux ! s'il savait l'affliction qu'il me cause, il serait venu ! Il faut donc qu'il m'en veuille ! » Des enfants mariés depuis longues années font jusqu'à dix, quinze et vingt lieues dans le courant du mois de janvier pour obtenir la bénédiction paternelle. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces réunions

de famille trois et quatre générations. Comme vous êtes le seul père que j'aie sur la terre et que je veux suivre cette bonne coutume canadienne, permettez-moi de me prosterner à vos pieds pour vous demander la bénédiction paternelle... Je désire qu'elle renferme les grâces dont j'ai besoin pour être bon religieux et finir les jours qui me restent à passer sur la terre en faisant la volonté de Dieu. Me voilà bientôt rendu au bout de l'échelle. Ah! que je puisse monter les derniers échelons pour trouver mon Sauveur!

Depuis le 1er mai 1864, le R. P. Visiteur m'a envoyé au Sault-Saint-Louis pour remplacer le R. P. Antoine, appelé à Montréal, ou plutôt pour être le compagnon du R. P. Burtin, nommé Missionnaire des sauvages Iroquois. Le R. P. Visiteur me dit : « Je vous envoie à Saint-Louis pour vous reposer et vous dirigerez en même temps cette résidence. » Me reposer! Depuis plus de six ans je me sens atteint d'une maladie qu'un médecin de campagne m'a fait connaître : c'est une angine de poitrine, maladie incurable, première fiche de consolation! Le malade peut mourir dans une des crises que cause cette maladie, seconde fiche de consolation! Le malade doit suivre un régime sévère et éviter toute espèce de fatigue, troisième fiche de consolation! Voilà bien pour moi *trois fichues consolations!* Régime sévère! passe encore; mais éviter toute espèce de fatigue, c'est-à-dire demeurer tranquille comme un terme, sans aller en Mission, sans confesser, sans prêcher, sans agir, voilà ce qui est pénible, même pour mes soixante-huit ans! *Fiat voluntas Dei!* Il en est ainsi... Je me borne à confesser quelques sauvages et quelques Canadiens... Pauvre Père Léonard! le voilà bien pris par le côté sensible!

Dans une lettre du R. P. Burtin, nous trouvons les détails suivants sur la Mission du Sault-Saint-Louis :

Caughnawaga, 12 décembre 1864.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Le R. P. Léonard m'ayant averti qu'il devait vous écrire, je profite donc de l'occasion pour m'entretenir quelques in-

stants avec vous, et je le fais d'autant plus volontiers que je connais l'intérêt tout particulier que vous portez à ceux de vos enfants qui sont plus éloignés de vous et le désir que vous avez de recevoir de leurs nouvelles. J'avais l'intention de m'acquitter de ce devoir dès le moment où le départ du R. P. Antoine m'avait créé ici une nouvelle position plus difficile et entraînant pour moi une plus grande responsabilité, je voulais dès lors vous prier de bénir les prémices de mon ministère comme Missionnaire en titre des Iroquois du Grand-Feu du Sault-Saint-Louis, mais je pense avoir bien fait d'attendre la tournure que prendraient les événements et de laisser au temps le soin de rectifier ce qui aurait pu être erroné dans mes premières impressions. Je voyais arriver avec une certaine crainte l'époque de ce changement; les sauvages qui en avaient eu connaissance étaient surexcités et en paraissaient mécontents, au point que je craignais une sorte d'insurrection. Ils tenaient pour de bonnes raisons à conserver un Père qui avait passé huit ans avec eux et qui possédait parfaitement leur langue. Mes craintes ne se sont pas réalisées et les sauvages se sont montrés très-raisonnables. Cette effervescence populaire n'a duré que quelques jours et s'est bornée à des parlements (style canadien) que le vent a emportés. Dès le début, ils se sont tous montrés aussi dociles, aussi respectueux à mon égard qu'ils l'étaient envers mon prédécesseur. Le dimanche où j'entrai en fonctions et prêchai mon sermon d'inauguration, était le premier jour du mois de Marie. Cette circonstance, d'un heureux augure, me faisait présager que la protection maternelle de Marie ne me manquerait pas comme elle ne m'avait pas manqué dans bien d'autres occasions où j'ai eu recours à cette bonne mère ; mon espérance n'a pas été déçue. Depuis huit mois que j'exerce les fonctions de Missionnaire des Iroquois, je n'ai qu'à me féliciter de la manière dont les sauvages se sont comportés à mon égard ; ils ne m'ont donné aucun sujet de plainte. Puisse la suite répondre à ces heureux commencements ! Je suis loin d'avoir la facilité qu'avait le P. Antoine pour bien parler leur langue, et je ne pense même pas que je l'acquière jamais ; mais depuis que je suis

obligé de payer de ma personne et de répondre à tout, je fais plus de progrès en quelques mois que je n'en faisais auparavant en deux ou trois ans.

Le R. P. Léonard est un excellent compagnon, aussi gai et aussi amusant, malgré ses soixante-huit ans et ses infirmités, qu'il l'était à l'époque où il parcourait la France pour faire des recrues « *Quorum ego sum* », non pas *primus*, il est vrai; avec lui il n'est pas possible de tomber dans la mélancolie, lors même qu'on y serait prédisposé. Il est condamné à l'inaction lui qui aime tant le travail et le mouvement, mais avec le genre de maladie qu'il a, il ne peut plus répondre de lui. Le moindre effort qu'il fait, ne fût-ce que quelques pas, peut amener une de ces crises dans lesquelles il endure de fortes souffrances et où même il est exposé à mourir, ainsi que le lui ont dit les médecins. Il est résigné et il se tient prêt.

La Mission se compose d'environ dix-huit cents âmes, dont quinze cents sauvages et trois cents Canadiens; plusieurs sauvages demeurent dans le bois à d'assez grandes distances ; il n'est guère facile de s'y rendre en voiture, surtout l'automne et le printemps, lorsqu'on est appelé auprès des malades.

J'ai eu, tout cet été, un surcroît d'ouvrage, par suite de la fièvre typhoïde apportée par quelques Iroquois qui l'avaient eue à New-York, où ils ont passé l'hiver. Pendant un mois ou deux, cette terrible maladie avait presque disparu, mais en octobre, elle a sévi avec une nouvelle force. La plupart de ceux qui en ont été atteints sont revenus à la santé, mais malheureusement elle a fait d'assez nombreuses victimes et a enlevé plusieurs de nos meilleurs chrétiens. Si cette épidémie s'est répandue, c'est un peu la faute des sauvages qui s'obstinent, malgré les avis que je leur ai donnés, à se réunir en grand nombre dans les maisons où il y a des malades pour les visiter, ou pour prier et chanter toute la nuit, suivant leur usage, près des morts qui ont succombé à ce fléau. Quant à ce qui me concerne, je suis porté à croire que mon tempérament est à l'épreuve de cette maladie, car je suis allé plus de cinquante fois près de mes malades, sans jamais ressentir le moindre symptôme de fièvre.

Je ne sais si c'est à la présence de ce terrible missionnaire que je puis attribuer la tranquillité dont notre village a joui cet été, tranquillité comparativement plus grande que les années précédentes; les ivrognes de profession ne se sont pas entièrement corrigés, mais ils ont fait moins de tapage et causé moins de scandale. Malheureusement j'ai à gémir sur bien des désordres; les parents se relâchent de plus en plus de la surveillance qu'ils exerçaient autrefois à l'égard de leurs enfants et n'ont plus sur eux la même influence. Depuis quelques années déjà, nos jeunes sauvages, adoptant les coutumes du monde civilisé, se livrent aux fréquentations et aux divertissements, ce qui était rare autrefois et est aujourd'hui devenu commun. Il n'est pas facile de les arrêter sur cette pente funeste, et je sens plus vivement que c'est une tâche ardue d'avoir sans cesse à combattre les vices et les désordres, et à s'opposer au règne du démon.

Je n'ai pas à vous donner des détails intéressants comme nos Frères qui travaillent au salut des sauvages dispersés dans les forêts. Le Missionnaire des sauvages du Sault-Saint-Louis est logé et nourri confortablement, il n'a pas à endurer les fatigues et les privations réservées aux Oblats qui évangélisent les peuplades de l'Orégon et de la Rivière-Rouge, mais il n'a pas non plus les mêmes consolations... Veuillez bénir et les uns et les autres...

VI. La maison de Québec appelle notre attention. L'année 1864 marquera dans ses annales par la fondation des œuvres les plus utiles et les plus fructueuses. Voici le rapport du R. P. Durocher : il comprend les travaux des deux semestres de l'année :

Saint-Sauveur de Québec, 11 novembre 1864.

Mon très-Révérend Père,

C'est avec un bien doux plaisir que je vous offre le bouquet de nos humbles travaux. J'aurais dû, je le sais, le faire un peu plus tôt, mais de nombreuses occupations, des affaires in-

cessantes m'ont entraîné jusqu'à ce jour. Je vais réparer de mon mieux ce retard trop prolongé.

Vous ne trouverez point dans mon modeste rapport le charme, encore moins le merveilleux que nos Annales retracent en nous racontant les travaux de nos Pères des diverses Missions. Mais ce qui me réjouit, c'est que dans un tableau, ce sont souvent les ombres qui en font ressortir les beautés. Heureux serons-nous si nos faibles labeurs peuvent servir d'ombre à ceux de nos Frères qui travaillent avec tant de zèle à procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre d'âmes. D'ailleurs, dans notre Canada, il n'y a pas de printemps. Après quelques mois d'une chaleur étouffante, les nuages sombres nous arrivent, puis les frimas, puis les neiges, puis les glaces; comment avec ces éléments faire de la poésie? Le terre à terre sera notre partage; notre récit aura le mérite de la simplicité.

Et d'abord parlons de Saint-Sauveur. A l'époque où nous vivons, tout semble remuer dans le monde, on ne parle que de progrès, que d'amélioration. Nous avons dû suivre ce mouvement universel. Quatre Pères ont pris part au service paroissial et le travail ne leur a pas manqué. L'intérieur de l'église a reçu ses derniers embellissements. Une nouvelle tribune a été construite pour recevoir l'orgue et donner place à un certain nombre de bancs qui ont trouvé des acquéreurs.

Mais ce progrès matériel n'est pas le plus important. L'année 1864 a vu naître à côté de nos œuvres existantes deux nouvelles œuvres qui sont de nature à produire les plus heureux fruits; je veux parler de l'œuvre de la Jeunesse décorée du titre de Cercle littéraire et de celle de Bon-Secours.

Depuis longtemps le besoin de venir au secours de nos jeunes gens se faisait sentir. Exposés à mille dangers, nous devions, nous leurs Pères et leurs meilleurs amis, leur tendre une main protectrice. C'est ce que nous avons fait, en établissant le Cercle littéraire, moyen qui nous a paru le mieux convenir et au temps et au lieu. Une centaine de jeunes hommes animés d'un bon esprit se sont déjà enrôlés sous le drapeau que la main du R. P. Dédebant a arboré pour rallier autour

de lui un bataillon de vrais zouaves catholiques, de chrétiens fervents qui, par leur courage dans le service de Dieu et la pratique des vertus, s'opposent de toutes leurs forces aux mauvais principes et aux passions dangereuses dont tant d'âmes deviennent les tristes victimes.

Une bibliothèque assez considérable fournit de bons livres aux membres de l'association. Trois fois la semaine, il y a réunion. Des discussions s'engagent de temps en temps; elles obligent nos orateurs à exercer leur esprit et leur jugement afin de remporter la victoire dans ces combats d'un nouveau genre, et cela ne peut qu'exciter le plus vif intérêt et de la part des lutteurs et de la part des témoins. Des lectures données ou par des personnes obligeantes ou par des membres du cercle ajoutent à la variété des réunions; tous les arts y sont cultivés avec soin, surtout l'art de la musique. La presse québequoise a rendu hommage à cette création et a formé les vœux les plus sincères pour que le R. P. Dédebant atteigne le but qu'il s'est proposé.

Il me tarde de vous dire un mot de l'autre œuvre nouvelment éclose au souffle de la charité; plus modeste, mais non moins utile et qui déjà produit les plus heureux résultats; la société de Bon-Secours.

Son objet est de procurer des habits et des livres aux enfants pauvres, pour qu'ils puissent fréquenter les écoles et ensuite se présenter décemment à la sainte Table au jour de la première Communion. Outre ce premier but, objet principal de la société, les dames et demoiselles qui en font partie distribuent des aumônes aux personnes indigentes. Par ce moyen, le Père chargé de ce ministère agréable et pénible en même temps n'est point dérangé aussi souvent que par le passé, et les aumônes se distribuent avec plus de profit et d'à-propos.

Je suis vraiment satisfait de voir tout le bien que cette nouvelle société peut faire; j'en juge par celui que déjà elle a fait. Malgré ses faibles ressources, l'état de ses finances est prospère. Le R. P. Cauvin, qui a eu l'initiative de cette œuvre pleine d'avenir, est chargé de sa direction.

Nous avons cru aussi qu'il serait bon, quoique le besoin ne s'en fît pas sentir comme pour les jeunes hommes, de former une Congrégation de jeunes demoiselles confiée aux soins des Sœurs de Notre-Dame. Elle a été érigée tout dernièrement, un Père y paraît une fois par mois pour leur donner une instruction. Il est à espérer que les personnes placées sous la protection de la meilleure des mères trouveront grâce et protection pour passer pieusement leur jeunesse.

J'ai le plaisir de vous annoncer que la maison d'école destinée aux petits garçons avance rapidement. Dans quelques mois, elle sera prête à recevoir dans ses murs des légions d'enfants, privés jusqu'à ce jour, faute de local, de l'instruction dont ils ont un grand besoin.

L'œuvre des écoles a toujours été mon rêve d'or et ce rêve, je le vois aujourd'hui sur le point d'être réalisé au delà de toute espérance. Je suis donc au comble de la joie de voir Saint-Sauveur doté de deux magnifiques maisons, appropriées à l'usage auquel elles sont destinées. Dans l'une à peu près achevée, six cents jeunes filles puisent chaque jour l'instruction et l'éducation auprès de bonnes maîtresses qui par état s'appliquent à former l'esprit et le cœur des personnes de leur sexe, et bientôt l'autre s'ouvrira à autant de jeunes garçons, qui recevront le même bienfait auprès d'instituteurs religieux, ayant une grâce spéciale pour graver dans les cœurs des enfants les principes générateurs des bons chrétiens et des bons citoyens. Les enfants, que le divin Maître aimait tant, pourront donc être instruits, formés, surveillés, dirigés, et cela avec plein succès, chose difficile pour nous jusqu'à ce jour.

Je vous dirai en toute simplicité qu'il a fallu bien des pas et des démarches pour conduire cette œuvre au point où elle se trouve en ce moment. Je ne regrette point les peines, les courses, les quêtes d'argent, de matériaux, etc., en voyant tout le bien reçu par tant de générations qui puiseront tour à tour à une source pure l'instruction chrétienne dont un si grand nombre sont privés. Si jamais la divine Providence dirige nos pas ailleurs, le ministère des Oblats de Marie Immaculée sera marqué par deux monuments qui conserveront leur

mémoire au milieu de cette pauvre population et les feront bénir par les parents et les enfants.

Il est de mon devoir de dire, et je suis heureux de le constater ici, qu'il y a eu sympathie bien prononcée dans toutes les classes des citoyens de Québec pour l'œuvre des écoles et pour ceux qui la conduisaient. Partout j'ai été reçu avec bienveillance et cordialité. Lorsqu'il a fallu faire appel à la charité publique, protestants et catholiques ont rivalisé de zèle, à quelques exceptions près. Le bazar [1], qui a eu lieu à cet effet, outre les quêtes à domicile, a réalisé une somme à laquelle nous étions bien loin de nous attendre, vu les circonstances, deux mille quatre cent vingt-quatre piastres, c'est-à-dire près de quinze mille francs en ont été le fabuleux résultat. Aussi tout le monde en a-t-il été dans l'étonnement.

Nous n'avons donc pas à nous plaindre de nos gens de la capitale. Un petit aperçu du coût des bâtisses ne pourra peut-être que vous intéresser. La première, habitée par dix sœurs de la Congrégation de Notre-Dame a coûté plus de sept mille piastres, quarante-cinq mille francs. L'autre, qui sera bientôt achevée, coûtera un peu moins, quoiqu'elle ait les mêmes dimensions et une apparence plus élégante. La raison est que l'on a eu une partie des matériaux sans aucun déboursé. Les deux maisons une fois terminées auront coûté plus de douze mille piastres, c'est-à-dire près de quatre-vingt mille francs. Je n'ai qu'à en bénir le bon Dieu et à dire : *Soli Deo honor et gloria!* A Dieu seul honneur et gloire ! C'est lui qui a tout fait.

Nous avions à Noël une retraite générale pour les hommes; des raisons graves nous ont portés à la fixer vers la fin du Carême ; elle sert ainsi de préparation à l'accomplissement du devoir pascal. Cette époque convient parfaitement. Aussi les exercices ont-ils été suivis par plus de trois mille hommes. Rien de plus beau et de plus édifiant que le spectacle de cette foule compacte, se pressant à cinq heures du matin et à sept heures du soir autour de la chaire de vérité pour entendre avec une reli-

[1] Le rapport du R. P. Grenier nous dira bientôt ce qu'est un bazar.

gieuse attention la parole de vie : il y a là de quoi remuer les cœurs les moins sensibles. Nous avons eu la consolation de voir un grand nombre de ces pauvres frères qui, depuis plusieurs années, n'avaient pas eu le bonheur de s'approcher du saint Tribunal, s'unir avec empressement à ceux qui s'acquittent de leurs devoirs d'une manière régulière. Cette retraite, quoique ce ne fût point la première à laquelle ils prissent part, a paru produire une impression profonde sur la masse du peuple. Il y a eu aussi à cette époque une grande manifestation en faveur de la tempérance : les uns, en renouvelant la promesse que déjà ils avaient faite ; les autres, en s'enrôlant sous le noble étendard de la croix. Nous avons éprouvé dans cette circonstance de bien douces consolations. Il est vrai qu'il y a inconstance parmi nos ouailles, mais il y a aussi de la foi et de la bonne volonté. Il faut sans cesse revenir sur certaines choses, et malgré tout ce que nous pouvons faire, nous avons la douleur d'en voir un certain nombre s'éloigner de Dieu. Notre ministère, quoique consolant, est parfois ingrat et souvent pénible.

Il est temps de dire un mot des travaux de nos Pères dans ce diocèse et dans celui des Trois-Rivières. Les Missions proprement dites ne prennent que difficilement : on ne nous demande que des retraites. C'est un malheur, parce que une retraite ne produira jamais les heureux résultats d'une Mission; l'instruction demeure incomplète et la réception des Sacrements n'a pas la même efficacité. Et encore les demandes sont-elles rares. Si le diocèse voisin n'appelait pas nos Pères missionnaires, ils auraient très-peu d'occupations dans celui de Québec.

Huit retraites, cinq neuvaines, six triduum de quarante heures, quatre retraites de pensionnat et une retraite religieuse ont exercé leur zèle. Le travail est tombé principalement sur les PP. LAGIER et BOURNIGALLE. Le R. P. CAUVIN a prêché deux triduum. Nos Pères n'ont eu qu'à remercier Dieu des bénédictions abondantes qu'il a daigné répandre sur leurs divers travaux. Partout leur parole simple et apostolique a été goûtée par le troupeau et les pasteurs. Nos chroniques ne

relatent aucun fait extraordinaire digne de figurer dans ce rapport. Nos populations, d'ailleurs pleines de foi, se portent toujours avec beaucoup de zèle et d'empressement aux exercices des retraites. Le nombre des retardataires n'est pas considérable, et ils profitent de ces circonstances pour se réconcilier avec Dieu. Il est rare qu'on en compte qui ne s'approchent pas du tribunal de la pénitence.

Ici, point de ces dangers qui accompagnent nos Pères à chaque pas dans les Missions lointaines et qui donnent à leurs récits un intérêt si vif : l'esprit humain aimant toujours le nouveau et l'imprévu. Ici, pas de ces souffrances physiques, de ces privations qui nous arrachent des larmes en pensant à tout ce que nos pauvres Missionnaires ont à endurer et de la faim et du froid. Ici, pas de ces voyages périlleux qui font craindre à chaque instant : c'est le réalisme dans toute sa force; c'est de la prose, non point de celle de nos jours, mais du moyen âge. S'il y a quelque chose à souffrir, il ne vaut pas la peine d'en parler. Mais si nous n'avons pas tout cela, nous avons autre chose, car nous sommes les enfants de la croix, les disciples de celui dont la vie entière a été un sacrifice continuel. Nous serions donc bien à plaindre si nous ne touchions à la croix par quelque point.

Je termine ce rapport déjà trop long en disant un mot de ma Mission au lac Saint-Jean.

Je ne devais point, cette année, me charger de ce travail. Il était convenu qu'un Père de la résidence des Bethsiamits irait visiter mes chers Montagnais. Monseigneur ayant manifesté le désir que ce fût moi, je n'hésitai plus. Je fis à la hâte mes petits préparatifs de voyage et je quittai Québec le 20 juin. Je ne parlerai pas de ma course rapide à travers des lieux qui vous sont connus, ni des fatigues qui l'ont accompagnée : le Missionnaire doit s'y attendre ; c'est le condiment de ses labeurs apostoliques.

Les Indiens du lac Saint-Jean sont pauvres sous tous les rapports, mais surtout sous le rapport spirituel. Ils sont loin de ressembler aux Montagnais des postes du Roi, qui font l'édification de tous ceux qui les connaissent. Gâtés depuis long-

temps par les traiteurs et par les boissons fortes qu'ils peuvent malheureusement se procurer, il y a bien peu à gagner avec eux. Cependant, je me hâte de vous dire que j'ai éprouvé de bien douces consolations de la part des sauvages qui se sont rendus au poste pour assister à la Mission. Dieu a ses élus partout. Deux petits traits que j'ai à consigner ici en sont une preuve : les voici dans toute leur naïveté.

Un jour, je vis arriver une troupe de pauvres enfants des bois, qui n'avaient jamais été en rapport avec la Robe noire. « Père, me dirent-ils, nous venons de bien loin afin de goûter le bonheur de te voir ; nous ne regrettons pas la longue marche que nous avons faite pour nous rendre jusqu'ici (ils venaient de près de deux cents lieues) ; nous venons te demander la lumière ; nous voulons devenir les enfants de la prière et nous désirons ardemment être arrosés de l'eau qui purifie. » Deux d'entre eux seulement avaient été baptisés jeunes encore et mariés tous les deux à des infidèles. Ils me dirent : « Nous ne pouvions plus vivre ainsi, fais-nous tous enfants du Grand Esprit. » Ils étaient au nombre de vingt-cinq. L'un d'eux, marié à une chrétienne, avait appris à écrire. Un Montagnais du nom d'Athanase lui avait enseigné ses prières. Il était fier de sa science. L'autre, c'était la femme infidèle mariée à un chrétien, avait été un peu instruite par son mari : « Comment vivre, Père, si je ne reçois le baptême ? mon mari est chrétien. » Je leur fis le catéchisme ; vous dire l'attention, le zèle que ces pauvres Indiens manifestèrent, serait impossible. Le temps pressait, il fallut enfin faire le choix sur vingt-trois. Tous désiraient ardemment le baptême, deux furent choisis ; l'homme et la femme mariés à deux chrétiens. Le spectacle fut touchant ; il émut profondément les témoins : les uns pleuraient de bonheur, c'étaient les deux néophytes ; les autres, de douleur de se voir privés d'une si grande grâce ; mais ils auront leur tour, il faut bien l'espérer.

Au moment où je versais l'eau baptismale sur les deux élus, quelque chose de surnaturel se manifesta en eux. Les yeux fixés au ciel, leur figure fut comme illuminée d'un rayon céleste. Je fus touché moi-même, Dieu était là. Plusieurs Ca-

nadiens présents à la cérémonie partagèrent mon émotion. Je n'oublierai jamais ce jour, ni ceux qui furent l'objet des prédilections du Seigneur.

Une autre fois, je vis entrer dans la sacristie une sauvagesse d'une stature extraordinaire : elle avait au moins six pieds. La tristesse était peinte sur son noble visage, des larmes abondantes coulaient de ses yeux. On devinait une profonde douleur. Elle se présente avec grâce, comme une personne de bon ton. « Père, me dit-elle, je n'ai perdu aucune de tes paroles. Tu nous a dit que la Robe noire avait le pouvoir d'ouvrir le ciel aux âmes. Eh bien ! ouvre-le à mon fils. » Puis elle éclate en sanglots... S'étant un peu remise de son émotion, elle me parla longuement d'un fils que la cruelle mort lui avait ravi. Ce fils faisait toute sa consolation : il était le soutien de sa famille après la mort de son père, et ce fils chéri n'était plus. Elle parla avec bonheur des vertus de cet enfant, de son obéissance, de son respect pour ses parents, de son assiduité au travail, de sa tendresse pour ses petits frères. Jamais mère n'a si bien parlé de ses enfants. Après avoir un peu déchargé son cœur et par là soulagé sa douleur, elle étend à mes pieds une magnifique peau de loutre en me disant : « Robe noire, puisque tu peux ouvrir le ciel, prie pour mon fils afin que, s'il n'est pas encore avec le Grand Esprit dans la gloire, il y soit bientôt. » Puis, elle en étend une seconde de belle martre, en disant : « Père, après que tu auras ouvert le ciel à mon fils, prie pour moi et pour mes cinq enfants, afin que nous vivions en bons chrétiens et qu'il nous soit donné à notre tour d'entrer dans le royaume du Grand Esprit, et d'y voir mon mari qui était bon, ainsi que mon fils que je pleurerai toujours. » Elle se confessa ensuite; après sa confession, elle me parla encore : « Père, j'avais un excellent mari, le Grand Esprit l'a retiré de ce monde lorsque j'étais encore jeune, ayant six enfants sur les bras. Un bon chasseur me dit un jour : « Femme, te voilà sans appui et presque sans se- « cours, que vas-tu devenir ? Je suis prêt à te rendre heu- « reuse ! » Je refusais en disant : « Si je me remarie, je ne « pourrai plus aimer autant celui avec qui j'ai vécu plusieurs

« années, je ne pourrai aimer autant mes enfants. » J'ai refusé, et je ne me marierai jamais afin d'être toute à ce que j'ai aimé, mon mari, mon fils qui ne sont plus, et mes enfants qui vivent encore. » Je fus touché jusqu'aux larmes d'entendre de semblables paroles exprimant de si beaux sentiments. Voyez si j'avais raison de dire que Dieu a ses élus partout.

Daignez agréer, mon très-révérend et bien-aimé Père, les sentiments de profond respect et d'entière soumission que, conjointement avec les Pères de notre maison de Québec, vous présente

F. DUROCHER, O. M. I.

VII. Il ne nous reste plus qu'à prendre connaissance du rapport de la première maison d'Ottawa. Nous aurons une nouvelle preuve, en le lisant, de la fécondité que le Seigneur daigne accorder à notre ministère. Voici le compte rendu envoyé par le R. P. GRENIER sur le second semestre de l'année 1864 :

Ottawa, le 8 décembre 1864

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens vous raconter les faits les plus marquants qui touchent de près ou de loin à la première maison d'Ottawa. Ils ne sont ni bien nombreux ni bien remarquables, mais le temps de vous présenter mon compte rendu est arrivé ; puisse-t-il, tel qu'il est, vous intéresser.

La cathédrale, la petite paroisse de Hull et le couvent sont, comme vous le savez, les trois principaux théâtres des travaux de nos Pères. *A Jove principium*, disait Virgile ; commençons donc par la cathédrale.

Les travaux que nous espérions voir s'achever cet automne, prendront encore tout l'hiver et le printemps prochain, si toutefois les finances permettent de les poursuivre. Ce qui a causé en grande partie ce retard et en même temps un surcroît de dépenses, c'est l'offre faite à Monseigneur par un ex-

cellent Irlandais, du nom de Mac Kay, de fournir gratuitement tout le bleu nécessaire pour peindre la voûte du chœur. Sa Grandeur, vous le pensez bien, n'eut garde de refuser. Ce travail est à peu près fini ; l'effet du bleu et des étoiles dont il est émaillé est ravissant. Si je ne me trompe, il n'y a, dans tout le pays, qu'une autre église en ce genre. L'artiste, faute d'une quantité suffisante de lumière, a mélangé sa couleur avec du blanc qui la détériorera au bout de quelques années. Quand cette décoration aura été étendue au reste de la nef, notre cathédrale occupera parmi les édifices religieux le rang qu'Ottawa est destinée à prendre, nous l'espérons, parmi les cités, ses sœurs et ses rivales.

Je dis, *nous l'espérons*, car nous en sommes réduits à l'espérance. La réalité s'éloigne toujours de nous pour une raison ou pour une autre, semblable à ces mirages trompeurs de l'Egypte qui fuyaient devant nos soldats altérés. Actuellement, il est question de réunir en un seul Etat toutes les colonies britanniques échelonnées entre les deux océans. Pour le moment, il ne s'agirait que de l'union des deux Canadas avec le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard, et Terre-Neuve dans le golfe Saint-Laurent et peut-être avec la Rivière-Rouge. Le Haut et le Bas Canada auraient chacun, comme les autres provinces, un gouvernement particulier, dont les siéges seraient à Toronto pour le Haut Canada et à Québec pour le Bas. Ottawa deviendrait le Washington de la fédération, c'est-à-dire le siége du gouvernement général ou de la vice-royauté. Quoi qu'il en soit de l'avenir de cette question, je continue ma petite revue, dont je me suis peut-être un peu trop écarté.

La Société de Saint-Vincent de Paul a, dans notre ville, deux conférences, l'une irlandaise, l'autre canadienne. Toutes deux continuent de se montrer exemplaires par leur fidélité aux séances du dimanche. La conférence canadienne a dépensé pour les pauvres plus de trois mille deux cents francs cette année, et je suis convaincu que le montant des dépenses de la conférence irlandaise atteint un chiffre non moins considérable. Quand on pense à la nature des éléments dont ces réu-

nions se composent, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la main de celui qui est habitué à tout faire de rien.

Les dames de charité, dont le but est de travailler une demi-journée par semaine pour habiller les pauvres pendant la saison rigoureuse, ont également contribué à adoucir la misère des membres souffrants de Jésus-Christ. Les Irlandaises ont assisté quatre-vingt-quatre pauvres, confectionné et distribué près de six cents articles. Les dames canadiennes n'ayant pas encore présenté leurs comptes, je ne puis mentionner le chiffre de leurs opérations : je crois qu'il ne doit pas y avoir grande différence.

Le voisinage me conduit au Cercle des jeunes gens. Les chaleurs de l'été lui ont été nuisibles, mais la nouvelle saison et l'impulsion vigoureuse du bon P. Paillier ranimeront sa vie. L'arrivée des Frères des Ecoles chrétiennes préparera les voies à son recrutement. Ces Frères ne sont ici que depuis le mois de novembre et déjà ils comptent plus de cinq cent cinquante enfants dans leurs classes de la basse ville ; cent cinquante à deux cents autres les attendent à la haute ville, dès qu'ils pourront s'y établir. Ce petit monde est déjà tout métamorphosé, ce qui nous donne les plus douces espérances pour l'avenir.

L'établissement des Frères est à peine ouvert et déjà Monseigneur s'occupe de la fondation d'une autre œuvre, dont la nécessité se fait sentir : c'est un asile pour les pauvres et les orphelins. Il y a là deux œuvres distinctes en germe, mais, en ce moment, il faut les réunir et attendre qu'il plaise à la Providence d'envoyer les moyens de les établir séparément. Je crois que cela ne tardera pas. Un Irlandais, du nom de Mac Grévy, bienfaiteur de notre cathédrale, a souscrit pour une somme de trois mille francs. Monseigneur a acheté un terrain, il se propose d'y faire construire dès l'année prochaine. En attendant, on a loué une maison.

Cette œuvre vient à propos. Nous avons à lutter contre de nouveaux sectaires bien dangereux, des protestants suisses que l'on est allé chercher il y a quinze ou vingt ans pour pervertir les Canadiens français. Lire la Bible, aller au prêche de temps

en temps, se faire rebaptiser et répandre contre le catholicisme le plus de calomnies possible, c'est, je crois, tout leur dogme et leur morale. Jusqu'à présent, grâce à l'énergie et à la vigilance de nos Pères, ils n'avaient pu s'implanter dans notre ville, mais, cet été, ils ont réussi à bâtir une chapelle autour de laquelle ils attirent et groupent les rares Canadiens pervertis qu'ils avaient çà et là, ou qui viennent des Etats-Unis. Le R. P. Reboul, en faisant la semaine dernière la visite de ses paroissiens, en a trouvé dix-sept de cette malheureuse catégorie, arrivés depuis peu, les uns des Etats, les autres de Québec, de Montréal et d'ailleurs. Un de leurs principaux moyens de prosélytisme est de faire briller l'or aux yeux des pauvres et des affamés : «Les prêtres, disent-ils, vous demandent de l'argent pour accomplir les devoirs de votre religion, venez avec nous et nous vous en donnerons. » D'autres fois, aux parents pauvres dont ils n'osent attaquer la foi, ils font cette proposition : « Vous êtes dans la misère, vous avez une nombreuse famille, un de vos enfants manifeste d'heureuses dispositions, voulez-vous nous le confier ? Nous l'élèverons, nous l'entretiendrons et ce sera une charge de moins pour vous. » Sans doute, ils ne réussissent pas toujours, mais, hélas ! que de parents se sont laissé prendre à ce piége et leur ont remis leurs enfants ! Ces misérables les envoient aussitôt dans le diocèse de Montréal où ils ont deux établissements d'enfants canadiens des deux sexes, recueillis de la sorte des différents lieux de la province. Inutile de dire que l'on commence leur éducation par extirper de leur cœur le précieux dépôt de la foi qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres. Quand on leur a appris à haïr la vraie religion, à commenter quelques textes de la Bible, on leur donne une position de colporteur, voire même de prédicant ou quelque gagne-pain de ce genre ; puis, on les marie avec une Canadienne élevée par la secte. C'est ainsi que, au moyen de l'or et du temps, nos ennemis espèrent ajouter, en quelques années, à la division politique qui commence à s'établir entre les Canadiens, la division religieuse, et, par ce ferment de discorde, se défaire de ce peuple catholique, fidèle à la langue de la France et à la religion du

Pontife romain, deux torts impardonnables à leurs yeux. Cet asile en faveur des pauvres et des orphelins est donc providentiel ; il empêchera plusieurs de ces infortunés de tomber dans les piéges où les entraîneraient l'ignorance et surtout la faim, cette mauvaise conseillère.

A Hull, petit village en face d'Ottawa, sur la rive bas-canadienne, le R. P. Reboul, au retour de sa Mission des Chantiers, qui ne l'occupe que deux mois, continue avec zèle le travail de ses prédécesseurs. L'an dernier, il agrandissait du double sa chapelle ; cette année, il a presque entièrement payé cette dépense. Il a, de plus, doté sa petite paroisse d'une école pour les garçons et d'une école pour les filles. Il convertit, en ce moment, en un beau cimetière quatre arpents de terrain qu'il doit à la générosité d'un Canadien nommé Laimé. Ce nouveau champ de mort est situé sur les bords pittoresques de notre grande rivière, à deux milles de la chapelle de Hull.

Au couvent, comme dans tous les établissements de ce genre, règne la monotomie ; la vie s'y écoule avec calme et uniformité. A part les cérémonies religieuses, les faits marquants y sont bien rares. Nous y avons eu, cet été, dix prises d'habit et neuf professions. Le R. P. Gigoux y occupe les loisirs de sa maladie en donnant ses soins au pensionnat, soins qui sont grandement appréciés par les religieuses. Le 7 juillet dernier, jour de la distribution des prix, les pensionnaires ont joué, à la grande satisfaction de Monseigneur et des spectateurs, l'*Athalie* de Racine. Les principaux rôles, je pourrais dire la presque totalité, étaient remplis par des enfants d'origine étrangère à la langue française ; ce qui donne une idée assez avantageuse de l'éducation qu'elles reçoivent dans cette maison.

Un autre événement remarquable a été le bazar qui a eu lieu au mois d'octobre dernier pour l'achèvement d'un magnifique hôpital, que les Sœurs ont fait bâtir avec l'aide de Monseigneur et surtout d'un vieux Canadien nommé Joseph Laroque, ancien bourgeois de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, qui a consacré à ce but sa fortune presque entière. Le corps de logis seul est debout ; il suffit pour le moment ;

plus tard, quand le besoin s'en fera sentir et que les finances le permettront, on ajoutera les deux ailes. Tel qu'il est, il a 136 pieds de longueur sur 45 de largeur et 50 de hauteur; il est à trois étages. Il coûte environ soixante mille francs. Avec les ressources ordinaires de la communauté, il aurait fallu dix ans pour en compléter l'intérieur. Comme le besoin en est urgent, on s'est résolu à faire un appel, sous forme de bazar, à la charité publique.

Je ne sais si vous avez une idée de ces pieuses industries. On commence par choisir un certain nombre de dames des plus influentes de chaque quartier de la ville, et on leur donne la charge de préparer une table ou une demi-table d'objets propres à être vendus. Chacune d'elles doit se procurer parmi leurs connaissances d'autres auxiliaires. Cela fait, toutes quêtent à droite, à gauche, souvent même à la campagne et dans les villes voisines, afin de se procurer les objets à vendre ou l'argent nécessaire pour les confectionner. Cinq ou six mois après, les dames sont en mesure de monter leurs tables. Les journaux de l'endroit annoncent le bazar, qui se tient à l'époque indiquée. La foule se porte vers le lieu où s'étalent toutes ces merveilles. Chacun apporte sa bourse, mais les loteries et les objets que l'on achète y font bientôt brèche et le bazar ne recueille que des bénéfices. Tel est l'expédient auquel on a eu recours, et le R. P. Guillard, qui avait bien voulu en accepter la direction, a vu le résultat dépasser non-seulement tout ce que l'on avait fait en ce genre à Ottawa, mais encore tout ce que l'on aurait pu espérer. En effet, une dizaine de jours avant l'ouverture, l'ennemi de tout bien avait essayé, par les plus méchantes calomnies, d'indisposer les Irlandais contre les sœurs, mais il en a été pour ses frais. Le bazar a produit dix mille deux cent cinquante francs. Cette somme, ajoutée à celles que les sœurs auront recueillies dans les diocèses de Kingston, de Montréal et de Québec, permettra de pousser les travaux avec vigueur et d'en opérer l'achèvement l'été prochain.

Pour le spirituel, les travaux ont été à peu près les mêmes que ceux des années précédentes : quatre retraites de première

communion, trois retraites pour les *voyageurs*, une retraite aux congréganistes de la cathédrale. Outre les trois retraites annuelles du couvent prêchées aux professes, aux novices et aux pensionnaires, nous en avons eu une autre préparatoire à une profession. Ajoutez-y la retraite annuelle des sœurs de Plattsburgh et vous aurez la petite série de nos travaux auxquels les PP. Aubert, Charpeney, Brunet, de la maison de Montréal, et Ryan, Supérieur du collége, ont bien voulu prendre part. Les enfants des Frères et l'externat des Sœurs auront aussi séparément leurs exercices spirituels dans le courant de ce mois.

Au point de vue sanitaire, sans être des Hercules, nous sommes tous, à l'exception du R. P. Molloy, en assez bonnes conditions. Mais ce bon Père commence à ressentir les infirmités du vieil âge, douleurs de jambes, rhumatismes. A part cela, il est aussi fort et aussi dispos qu'il y a vingt ans. L'infatigable P. Paillier l'aide ; espérons qu'il pourra continuer longtemps encore à travailler.

L'année 1864 ne comptera pas parmi les plus heureuses. Le printemps nous a donné des torrents de pluie qui ont fait déborder les rivières, inonder les champs et les maisons à plusieurs milles alentour et retarder les semailles jusqu'à une époque inaccoutumée. Les eaux grossies ont imprimé à leur courant une telle impétuosité, que dans bien des endroits les barres et les chaînes de fer qui gardaient les billots ont cédé, ce qui a occasionné des pertes considérables à plusieurs de nos grands marchands de bois. Un seul d'entre eux a perdu en un jour soixante mille billots dispersés et emportés par le courant, à l'exception de quelques-uns recueillis par les riverains, et qu'il fallait payer un franc cinquante centimes par morceau. L'été nous a amené des chaleurs intolérables qui ont tout consumé. De nombreux incendies ont éclaté dans nos forêts, sur des étendues de vingt, trente, cinquante milles. Les arbres encore sur pied, et ceux qui avaient été coupés et qui n'attendaient qu'une occasion pour être livrés au commerce, rien n'a été épargné. La fumée obscurcissait le soleil au point que pendant deux mois, non-seulement au Canada, mais encore dans

les provinces limitrophes des Etats-Unis nous avons été enveloppés de ténèbres. A la fin du mois d'août, les pluies ont recommencé et ont duré jusqu'à ces jours derniers presque sans interruption. Dans un grand nombre de localités, surtout dans le Bas-Canada, on n'a pu faire les récoltes que difficilement et en de mauvaises conditions; celle des pommes de terre surtout a souffert. On dit qu'en plusieurs endroits elle a été complétement perdue; la maladie les a atteintes et il n'a pas valu la peine de les recueillir. Y a-t-il de l'exagération? C'est possible, mais en général ce n'est que trop vrai. Tout cela, réuni à une diminution des chantiers par suite des incendies, à de nombreuses faillites en Angleterre, nous fait appréhender un nouveau surcroît de misères pour les indigents dans la saison rigoureuse où nous entrons.

Quoique mon rapport soit déjà plus étendu que je ne voulais, permettez-moi, en terminant, de vous raconter un fait qui s'est passé ces jours derniers et qui a éveillé l'attention. La Sainte-Catherine est au Canada une époque de fêtes et de réjouissances. Or, pour certaines personnes, une fête sans danses n'est plus une fête. Il vint donc en pensée à plusieurs qu'il fallait nécessairement à la future capitale un bal public en règle, à neuf francs par tête. A l'entrée d'un hiver aussi rigoureux que celui qui s'annonce, Monseigneur trouva que ce projet était peu chrétien et il dit au R. P. Dandurand de rappeler au prône que ce n'est pas par des bals que l'on honore les saints, mais que c'est plutôt par là qu'on les outrage. Ce qui était plus étrange encore, c'est que la danse devait avoir lieu dans la salle Saint-Patrice et sous le patronage de l'Union Saint-Joseph, espèce d'association de secours mutuels établie parmi les ouvriers. Les instigateurs de la fête ne se tinrent pas pour battus. Ils se réunirent en comité dans une maison de pension, qui n'est pas loin de l'Evêché, et décidèrent, après avoir *mûrement réfléchi*, ce sont leurs expressions, qu'il n'y avait aucune inconvenance à mettre leur bal sous le patronage des saints, puisqu'on en mettait parfois sous le patronage de S. Exc. le Gouverneur. L'argument est fort, comme vous le voyez, il donne la portée de leurs connaissances théo-

logiques. Il fut donc décidé que le bal aurait lieu nonobstant les avis donnés du haut de la chaire de vérité, et le programme en fut publié dans un journal de la ville.

Il eut lieu en effet, mais aucune de nos familles respectables ne voulut y prendre part. Ce ne fut pas le seul échec. Au moment où la danse était le plus animée, vers minuit, on entend tout à coup la trompette d'alarme et bientôt toutes les cloches de la cathédrale sonnent le tocsin. On se précipite hors de la salle, les danseurs, la couronne encore sur la tête, accourent sur le théâtre du sinistre ; c'était la maison où la fameuse délibération s'était tenue et où on avait fait les préparatifs du festin ; tout est la proie des flammes ; il est impossible de pénétrer et de sauver quoi que ce soit. Pendant qu'ils contemplent ce désastre, on aperçoit tout à coup un homme sortir des mansardes, et courir sur le toit que des langues de feu commencent à environner. On le reconnaît ; c'est un des principaux membres du comité, un des rédacteurs de la délibération. Les uns disent qu'il était malade, les autres pensent qu'il n'avait pu faire les dépenses exigées et qu'il avait dû garder le logis. Toujours est-il que les flammes atteignaient déjà son lit au moment où il se réveilla ; il n'eut que le temps de passer ses habits et de fuir sur le toit. On lui eut bientôt apporté une échelle de la maison voisine ; descendre fut tout ce qu'il put faire ; en arrivant au dernier échelon, il se laissa choir comme une masse inerte entre les mains de ses sauveurs ; son esprit était égaré. Un de ses amis lui demandant d'où il venait, il répondit : « Je viens d'Aylmer, » petite ville située à environ deux lieues d'Ottawa. Heureusement pour lui ce n'a été que passager. Inutile d'ajouter que la population d'Ottawa a vu dans cet événement une juste punition du ciel exercée contre ceux qui avaient mis leur appréciation personnelle au-dessus de celle du pasteur du diocèse. Un jeune homme, qui s'était laissé entraîner dans la salle de danse, a perdu par suite de cet incendie toutes les épargnes qu'il possédait. Il jura ses grands dieux, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Puisque nous sommes à la fin de l'année, veuillez, bien-

aimé Père, agréer les vœux que nous faisons pour votre bonheur. Si le bon Dieu les exauce, il vous allégera le fardeau si pesant de la Supériorité, et il vous conservera pendant longues années à notre amour et à notre vénération. C'est dans ces sentiments que nous nous prosternerons en esprit à vos pieds la veille du jour de l'an, pour vous demander votre bénédiction. Veuillez bien nous l'accorder et particulièrement à votre tout dévoué fils en J. et M. I.

GRENIER, O. M. I.

VIII. CONCLUSION. Nous sommes arrivés au terme de notre tâche et nous ne pouvons retenir l'expression du sentiment que nous a fait éprouver la vue du tableau fidèle qui a passé sous nos yeux. Oui, notre petite famille accomplit sa mission de zèle et de dévouement, l'histoire de la Province du Canada nous en offre une preuve manifeste. Là encore, notre Fondateur retrouve des enfants fidèles aux grandes leçons qu'il leur a données, et il peut jeter des regards de complaisance sur les œuvres qu'ils soutiennent avec une généreuse abnégation.

Nous voudrions résumer les pages nombreuses que nous avons offertes à nos frères ; une lettre de Mgr GUIGUES supplée abondamment à ce travail. Nous demandons au vénéré Prélat la permission d'en enrichir nos annales. Écrite avec l'autorité et le cœur du Père et de l'Évêque, elle donnera à la Province du Canada une récompense du passé, un encouragement pour l'avenir, et si la modestie du Pontife et du Provincial laisse dans l'ombre les œuvres qui relèvent de son zèle et de son inspiration, nous savons que nos Pères du Canada les exprimeront toutes par une seule parole : Voyez ! il est à notre tête et nous ne faisons que suivre ses exemples !

Ottawa, le 28 décembre 1864.

Mon très-cher et très-Révérend Père,

Nous touchons à la fin d'une année et nous en commençons une nouvelle. Je vous la souhaite bonne, toute remplie des consolations que vous avez éprouvées dans le courant des dernières années. Je voudrais pouvoir ajouter : sans les peines et les sollicitudes qui les ont accompagnées. Mais comme il est impossible d'obtenir un si heureux résultat, qu'elle apporte du moins cette force et ce courage qui viennent de Dieu et aident à tout endurer et à tout souffrir.

Vous serez heureux d'apprendre, je n'en doute pas, mon très-Révérend Père, que le R. P. Tabaret, qui m'a remplacé dans la charge de Provincial, s'applique avec beaucoup de zèle et de succès à la remplir ; aussi, je crois que Dieu récompense son dévouement d'une manière sensible ; on l'aime et on l'estime, l'union règne dans toutes les maisons, et comme il lui est permis de consacrer tout son temps à la visite de la province et de se mettre en rapport avec les Pères, la régularité se maintient partout. Il m'était impossible de donner à cette grande œuvre les mêmes soins. Je ne saurais donc vous exprimer trop ma reconnaissance d'avoir ainsi soulagé mes faibles épaules d'un fardeau doublement onéreux, soit en raison de ma faiblesse, soit en raison des occupations attachées à ma charge épiscopale. Le cher et bien digne Père Visiteur que vous nous avez envoyé dans votre sollicitude paternelle, et dont nous ne saurions trop louer les qualités, avait déjà, il est vrai, préparé les voies au R. P. Tabaret pour remplir avec succès les devoirs de sa charge, mais le nouveau Provincial n'en mérite pas moins toute notre reconnaissance pour avoir suivi avec dévouement la sage direction donnée par celui qui était le représentant de votre charité et de votre zèle pour l'accomplissement des devoirs d'un vrai Oblat de Marie.

Que vous dirai-je maintenant des Pères Oblats qui travaillent dans la part de la vigne du Seigneur confiée à ma solli-

citude? Je ne serai que juste à leur égard en disant qu'ils rivalisent avec un dévouement digne de tout éloge, de zèle, de générosité et d'esprit de sacrifice. Les PP. PIAN, LEBRET et MOURIER ont fondé, à cent lieues d'Ottawa, une maison qui les rapproche des sauvages, objet de leur tendre charité, et ont supporté avec un courage admirable toutes les privations et toutes les peines que leur imposait une semblable fondation, où il a fallu être tout à la fois charpentier, maçon, journalier et apôtre ; ils ne sont pas au terme de leur travail, mais ils ont du moins une maison qui leur sert d'abri et un terrain ouvert à la culture : ce sera un adoucissement à leurs sacrifices et un moyen sûr d'exercer le zèle qui les dévore.

Les PP. DÉLÉAGE et BABEL, aidés de deux jeunes Pères, arrivés de France, qui attendent le moment de s'élancer dans de lointaines Missions, et qui s'y préparent en travaillant dans cette résidence fécondée par les sueurs de bien des Pères, poursuivent la belle œuvre d'évangéliser les sauvages, visiter les chantiers, ouvrir les vastes terrains de la Gatineau à la colonisation.

Les Pères du collége nous préparent de bons prêtres, forment la jeunesse aux vertus que l'on doit pratiquer dans le monde. Leur mission est au moins aussi belle que celle des autres Pères, car il n'est rien qui puisse plus établir et honorer le catholicisme que la science et la vertu, il n'est rien qui puisse plus en même temps consolider la vertu religieuse que cette vie d'assujettissement et de sacrifices lorsqu'il faut surtout lutter avec les difficultés d'un commencement. Aussi j'admire tous ces bons Pères et en particulier le cher P. RYAN, qui a quitté une position où ses goûts étaient satisfaits pour une autre qui ne lui offrait pas les mêmes attraits, mais qui était inspirée par l'obéissance. Son bon esprit et ses talents serviront beaucoup au collége, qui prendra un développement considérable lorsque le gouvernement sera établi à Ottawa.

Nous vivons ici à l'Evêché en paix et en union avec tous les Pères ; les ministères y sont variés et chacun d'eux remplit celui qui lui est confié avec zèle et dévouement. Notre bon P. MOLLOY, commence à notre grand regret, à se ressentir des

infirmités de l'âge, mais le R. P. Provincial est venu à son aide en nous envoyant le R. P. Paillier, qui va ranimer par le souffle de son zèle, le chant, nos écoles et nos diverses associations. Le R. P. Reboul et un jeune Père vont partir pour les Chantiers sous peu de jours, le P. Reboul y fera un saint usage de sa langue qui est bonne pour réjouir et sauver les enfants des bois, et de son courage énergique pour atteindre les brebis les plus écartées.

Les œuvres les plus diverses se trouvent dans le Diocèse, et toutes sont remplies avec un égal succès par les enfants de ce digne Père qui les a tant aimés quand il était sur la terre, et qui maintenant encore dans le ciel les bénit, les aime, leur donne le dévouement des apôtres et leur prépare la couronne due aux véritables enfants de Marie.

Je suis, mon très-cher et très-Révérend Père, votre dévoué en Jésus-Christ.

† Joseph, *Evêque d'Ottawa.*

Paris, 10 février 1865.

MISSIONS DE CEYLAN.

RAPPORT GÉNÉRAL SUR L'ANNÉE 1863.

Jaffna, le 1er avril 1864.

Mon révérendissime et bien-aimé Père,

L'année 1863 fut saintement inaugurée dans notre maison de Jaffna. Quatre de nos frères commencèrent le premier jour de janvier leur retraite préparatoire à l'émission de leurs vœux perpétuels. Ce furent les frères Flanagan, Brown, Conway et Dowling, qui, après avoir consacré à Dieu les prémices de cette nouvelle année, vinrent le 8 du même mois, aux pieds du saint Autel, s'y consacrer eux-mêmes d'une manière irrévocable. Soigneusement préparés à ce grand acte par le R. P. Bonjean, leur directeur, ces chers frères prononcèrent leurs saints engagements avec d'autant plus de joie, de ferveur et d'amour, qu'ils avaient sollicité cette grâce avec de plus vives instances. A ce moment solennel, les sentiments dont leurs cœurs étaient pleins les trahirent. Malgré leurs efforts, ils ne purent retenir leurs larmes; mais c'étaient des larmes de reconnaissance et de bonheur. Leur douce et profonde émotion se communiqua facilement à tous les assistants. Elle fut particulièrement partagée par tous nos Pères et Frères, ainsi que les Sœurs de la Sainte-Famille, qui avaient bien voulu, durant la sainte Messe, faire retentir notre petite chapelle du chant de leurs pieux et harmonieux cantiques. Parmi tous les assistants, on distinguait avec le plus sympathique intérêt la mère et les deux sœurs d'un de nos quatre Frères, Mme Flanagan était là, plus émue que personne; mais, en

mère vraiment chrétienne, elle s'associa de grand cœur au bonheur et au sacrifice de son fils. En ce beau jour, notre réunion fut assez nombreuse. Tous les Pères des Missions voisines étaient venus se joindre à nous avec d'autant plus d'empressement, que, depuis notre arrivée dans cette île lointaine, c'était la première fois que nous avions le bonheur d'assister à une cérémonie si solennelle, si imposante et si féconde en précieux souvenirs. Les heureux objets de cette fête de famille éclataient en transports de la plus vive gratitude, et nous étions heureux nous-mêmes de les saluer du doux nom de frères et de les compter parmi les membres de notre petite famille ceylanaise[1].

Dès la mi-janvier, nos frères commencèrent leurs fonctions d'instituteurs à notre école anglaise de garçons. Nos sœurs de la Sainte-Famille prirent aussi la direction définitive de notre école de filles. Je ne parlerai pas aujourd'hui de ces deux établissements, deux des plus beaux ornements de la ville de Jaffna, et jusqu'ici la plus grande gloire des catholiques de l'île. Dernièrement on vous a exposé à grands traits les faibles commencements, les difficultés, les progrès et l'état florissant actuel de ces deux écoles, qui nous promettent des résultats de jour en jour plus consolants.

J'ai également peu à dire de nos deux orphelinats, dont le R. P. Bonjean vous a entretenu lui-même il y a quelques mois.

[1] Le R. P. Bonjean a été le premier admis dans la Congrégation à Ceylan. Après dix ans d'apostolat exercé dans le Coïmbatore, avec le zèle qui l'a toujours caractérisé, le R. P. Bonjean vint se joindre à nous. Attendu notre grande pénurie d'ouvriers évangéliques, dès le temps de son noviciat, il fut employé, conjointement avec le R. P. Chounavel, au pénible, mais consolant et fructueux ministère des Missions proprement dites. Ce fut durant une de ces courses apostoliques, et, par conséquent, sur le champ de bataille même, que, assisté des seuls PP. Keating, Chounavel et Pussacq, je reçus ses vœux dans l'église de Trincomalie, le 20 mai 1858. Ce défaut de solennité extérieure fut amplement compensé par les sentiments intérieurs de notre nouvel Oblat de Marie Immaculée.

Ce fut également à Jaffna que le regretté F. Poorey, natif de Colombo, fut reçu dans le sein de la Congrégation, le 11 novembre 1858, mais son Oblation perpétuelle eut lieu dans une bien douloureuse circonstance ; nous reçûmes presque en même temps ses vœux et son dernier soupir.

Le dévouement plein de confiance avec lequel ce cher Père a commencé cette bonne œuvre, et la charité douce et patiente avec laquelle il continue à la diriger trouvent leur récompense dans la conduite assez satisfaisante du plus grand nombre de ces pauvres enfants, naguère encore païens, et dans la certitude morale d'avoir ouvert le ciel à plusieurs d'entre eux. D'ailleurs les différentes épreuves qu'a subies notre charitable institution nous disent assez clairement que le Seigneur lui a imprimé son cachet divin ; qu'il l'a prise tout particulièrement sous sa protection, et qu'il daignera la consolider et la bénir.

Au commencement du mois de février, tous ceux de nos Pères qui purent, sans de graves inconvénients, quitter leurs Missions, se réunirent de nouveau à Jaffna, non plus cette fois pour être les heureux témoins de la piété et des religieux sentiments de leurs Frères, mais pour se renouveler eux-mêmes dans l'esprit de notre sainte vocation, en vaquant ensemble aux exercices de la Retraite annuelle. Nous les commençâmes le 8 au soir, pour les terminer le 17 au matin, par la rénovation solennelle des vœux. Jamais, depuis notre arrivée à Ceylan, nous n'avions été aussi nombreux en pareille circonstance ; indépendamment des chers Frères Gaspard de Stéfanis et Ligier (le bon Frère Bennett était indisposé), nous étions douze prêtres : c'étaient les RR. PP. Mouchel (supérieur de la Maison), Mauroit, Pelissier, Saint-Geneys, Laclau-Pussacq (venu exprès de Mantotte, à plus de 50 milles de Jaffna), Salaun, Bonjean, Mola, Boutin, Boisseau et Pouzin. Ce dernier Père ne put absolument venir se joindre à nous que vers la fin de notre Retraite. Ces huit jours furent de véritables jours de grâce, de prière et de sanctification. Il ne me souvient guère que nous ayions jamais fait une retraite plus consolante et plus fructueuse. S'édifiant et s'encourageant les uns les autres, tous y firent résolûment leur devoir. Les doux liens de sainte charité, qui nous unissaient déjà si étroitement, se resserrèrent encore davantage ; et, étonnés nous-mêmes de la rapidité avec laquelle ces saints jours s'écoulèrent, nous eûmes tout naturellement sur les lèvres ces paroles du Prince

des Apôtres, entremêlées avec celles du Roi-Prophète : *Domine, bonum est nos hic esse... Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* — Mais, bon gré, mal gré, il fallut terminer ces saints exercices et nous séparer pour voler au secours des pauvres âmes, et leur communiquer les grâces dont le Seigneur, dans sa grande miséricorde, avait daigné nous combler nous-mêmes. Dès le soir même du 17, ou dès le lendemain, nos Pères retournèrent dans leurs Missions respectives, laissées forcément sans prêtre depuis une dizaine de jours.

Avant de parler des travaux apostoliques de nos Pères, je ne puis me dispenser de faire au moins une mention honorable de la consécration solennelle de notre nouvelle chapelle, que quelques-uns veulent bien désigner sous le nom de Chapelle épiscopale, mais que je me plais à regarder comme la chapelle de la communauté. Durant plusieurs années, nous n'avions pour chapelle commune qu'une petite chambre, où nous ne pouvions convenablement conserver le très-saint Sacrement. Elle nous servait également de salle d'exercices. Ses dimensions, quoique restreintes, étaient plus que suffisantes pour contenir une communauté composée alors, tantôt d'un seul Père (qui devait même s'absenter de temps en temps pour visiter ses différentes chrétientés), tantôt de deux, et du Frère G. DE STÉFANIS. Cette pièce avait autrefois servi de salle de bains aux anciens propriétaires; aujourd'hui c'est le cabinet épiscopal d'où je trace ces lignes. Vers l'année 1852, Mgr Bettacchini, mon prédécesseur, avait fait jeter les fondements de la nouvelle chapelle; mais, le croirait-on? cette entreprise, loin d'être accueillie avec joie et reconnaissance, provoqua au contraire de sottes réclamations, qui eurent leur écho dans des réunions assez tumultueuses. Cette chapelle était, disait-on, trop près de la grande église, dite cathédrale. Mais, en réalité, on voulait, je crois, contraindre le vicaire apostolique à se charger de la totalité de la dette contractée pour l'achat du jardin où est sise la demeure épiscopale. Ces troubles (joints à d'autres raisons) forcèrent à suspendre les travaux de la chapelle; ils n'ont été repris que quelque temps après

mon retour d'Europe, en 1857. Malgré l'état peu florissant de nos finances, nous avons réussi à mener cet ouvrage à bonne fin, et le 30 juillet 1861, je fus heureux de bénir ce petit sanctuaire, en présence des Pères, convoqués pour ce même jour au Chapitre Vicarial pour l'élection de notre représentant au Chapitre Général. Enfin, le 14 avril 1863, eut lieu la consécration solennelle en l'honneur de Marie Immaculée et de saint Joseph. La fête de la Dédicace a été fixée, *in actu consecrationis*, au dimanche après l'octave de la Toussaint.

Cette chapelle n'est sans doute ni très-élégante par sa forme, ni bien riche en ornements d'architecture, ni à l'abri de toute critique dans quelques détails; mais dans son ensemble elle est convenable, propre et commode, et, ce qui est encore mieux, tout y respire la piété et le recueillement et semble inviter à la prière. — Le projet de mon prédécesseur, à qui une toute petite chapelle suffisait et qui voulait y joindre deux chambres, a été abandonné, ou du moins modifié. L'emplacement que ces deux chambres devaient occuper fait partie de la chapelle elle-même, qui, par là, est devenue suffisamment grande pour contenir environ 150 personnes. Une jolie balustrade, qui nous a été envoyée de France, sépare du corps de la chapelle le sanctuaire, exclusivement réservé pour nous. Le regretté Père FLURIN, ainsi que les RR. PP. MAUROIT et CHOUNAVEL, ont non-seulement réussi à faire disparaître certains défauts de régularité, auxquels nos maîtres maçons indiens ne regardent pas de si près, mais encore ils se sont appliqués avec un pieux soin à rendre ce petit édifice aussi digne que possible de sa sainte destination. L'entablement en style ionien qui règne tout autour et qui, de distance en distance, paraît soutenu par de petites colonnes du même style, produit le meilleur effet. Quatorze beaux tableaux des stations garnissent les murs latéraux, et deux autres grands tableaux, peints par le R. P. CHOUNAVEL et dont l'un représente la Sainte Famille et l'autre Notre-Seigneur bénissant les enfants, sont placés aux deux côtés de l'autel et décorent très-pieusement le fond du sanctuaire. C'est encore au bon goût et au talent artistique du même Père que nous devons le des-

sin et en grande partie la construction de l'autel, ainsi que le pavé imitant la marqueterie. Les Sœurs de la Sainte-Famille, qui, à la grande édification des fidèles, viennent assez souvent dans cette chapelle pour y entendre la sainte messe et s'y nourrir du pain des anges, ont bien voulu aussi orner notre autel de plusieurs gracieux bouquets en fleurs artificielles, jusqu'ici presque inconnues dans le pays. Mais le plus bel ornement de notre chapelle est sans contredit la grande statue de la très-sainte Vierge, portant entre ses bras l'enfant Jésus : c'est là un des précieux dons que nous tenons de la munificence du vénérable archevêque de Tours, Mgr Guibert, dont les bienfaits, comme vous le voyez, et l'inépuisable charité ne connaissent guère de limites. Cette statue est placée dans une niche au-dessus de l'autel, d'où Marie semble présider elle-même à tous nos saints exercices; et en nous montrant le divin Enfant, elle paraît nous inviter à lui rendre nos hommages d'adoration, de louange et d'amour, et nous donner en même temps la douce assurance qu'elle a exaucé en notre faveur cette belle prière de l'Eglise : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende.* — En Europe, notre chapelle attirerait peu les regards; pour ce pays, pour nous, qu'attriste la vue des misérables cabanes et constructions informes qui nous servent le plus souvent d'églises, c'est un bijou.

Parcourons maintenant les différentes Missions du Vicariat, chacune d'elles aura quelque chose à nous dire du zèle apostolique de nos chers Pères. Et d'abord Jaffna, comprenant : 1° la ville, 2° les pays circonvoisins; 3° ce que l'on est convenu d'appeler *Vali-Mission.*

Cette dernière partie comprend sept petites chrétientés, dont la plupart se trouvent sur la route qui longe le littoral entre Jaffna et Mantotte, d'où lui vient son nom de *Vali,* route. Les chrétiens de *Vali-Mission* sont doublement malheureux, dépourvus des biens de la fortune et des secours spirituels. Le pays qu'ils habitent est sablonneux et stérile, et le Missionnaire ne peut guère les visiter qu'une fois l'an. Leurs églises sont de misérables huttes, où l'absolue nécessité et le souvenir

de l'étable de Bethléem peuvent seuls autoriser le Missionnaire à célébrer les saints Mystères. Chargé cette année de la visite de ces chrétientés, le R. P. Mauroit les parcourut toutes, instruisant ces pauvres chrétiens, les fortifiant dans la foi et les réconciliant avec Dieu. Il est fâcheux que le temps limité dont il pouvait disposer ne lui ait pas permis de rester quelques jours de plus dans chacune de ces chrétientés et particulièrement dans celle de Pounery, où, avec le secours de la grâce, il aurait probablement réussi à vaincre l'indifférence et l'obstination de quelques pécheurs ; mais, en retour, les chrétiens de Tenniancoulam, qui, les années précédentes, n'avaient pas été régulièrement visités et qui devaient faire plus de dix milles pour se rendre à l'église voisine et s'y confesser, voulurent, cette année, posséder chez eux leur Missionnaire. Ils allèrent donc le prier instamment de se rendre à leur église. Le R. P. Mauroit accueillit leur demande, et certes il n'eut pas lieu de s'en repentir. Il y baptisa quelques enfants, légitima deux mariages et admit aux Sacrements tous les adultes, entre autres deux jeunes gens qui furent prémunis contre le danger d'apostasier, à l'exemple de leurs indignes parents.

Parmi toutes les chrétientés de cette partie de la Mission, celle d'Irenativo ou Irenativou (petite île à environ 25 milles de Jaffna) mérite sous tous les rapports une mention spéciale. Simples, respectueux et obéissants, ces pauvres chrétiens de la caste des parias, et au nombre d'environ quatre cents, ont toujours donné à leurs Missionnaires les plus douces consolations. Il est assez rare que l'on ait rencontré parmi eux des scandales publics. Il y a quelques années, les chefs de ces chrétiens ayant appris qu'un jeune homme n'avait pas craint de tromper une jeune personne, ils les chassèrent honteusement l'un et l'autre de leur île, en leur déclarant qu'ils ne leur permettraient jamais plus d'y remettre le pied ; qu'ils ne les reconnaitraient plus comme appartenant à leur Eglise, et que si, par malheur, ils venaient à les rencontrer, ils les regarderaient comme de véritables païens. Ce ne fut qu'à la médiation toute-puissante du Missionnaire qu'ils consentirent enfin à se relâcher de cette rigueur. Ils allèrent donc re-

chercher les coupables, ils les conduisirent, les mains liées derrière le dos, la tête chargée d'un faisceau d'épines en forme de couronne, et, sans leur permettre encore d'entrer dans l'église, ils prièrent le Missionnaire de leur imposer une longue et rigoureuse pénitence, tant pour l'expiation de leur faute que pour imprimer dans le cœur de tous une salutaire terreur et les détourner pour jamais de semblables désordres. — Il est bien à désirer que le Missionnaire puisse multiplier, ou du moins prolonger ses visites à Irenativo, dont nos bons parias sont les seuls habitants ; attendu leurs bonnes dispositions et leur empressement toujours croissant à s'instruire, il parviendrait facilement à en faire d'excellents chrétiens. Malheureusement, ces pauvres chrétiens ne peuvent point séjourner toute l'année dans leur chère Irenativo. Probablement faute d'industrie et de bonne culture de leur part, cette île ne leur produit pas les choses indispensables à la vie, quoique à la vérité ils se contentent de fort peu, et que leur sobriété plus ou moins forcée puisse être comparée à celle des anciens anachorètes. Aussi, durant six ou sept mois, la plupart d'entre eux, hommes, femmes et enfants, errent çà et là, je ne dirai pas pour gagner leur vie par leur travail, mais pour demander une chétive nourriture aux herbes, aux racines de la terre et aux fruits des arbres de la forêt.

Depuis longtemps je désirais visiter moi-même cette intéressante chrétienté, mais lorsque j'aurais pu m'y rendre, ils étaient eux-mêmes dispersés dans les bois. Durant le mois de septembre de cette année 1863, tandis que le R. P. Pélissier y travaillait avec son zèle ordinaire, j'étais sur le point de partir ; ma visite était annoncée, les préparatifs faits, la barque arrêtée, lorsque la fièvre vint encore m'en empêcher. Enfin, au commencement de la présente année, j'ai pu heureusement réaliser ce projet et remplir ce devoir en compagnie du R. P. Mauroit. La plupart de ces chrétiens n'avaient jamais vu d'évêque. Tous, sans distinction, s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; tous reçurent également la Confirmation, à part un très-petit nombre qui avaient eu le bonheur d'être admis à ce sacrement dans un

de leurs voyages à Jaffna. La veille de notre départ, vers les neuf heures et demie du soir, c'est-à-dire au moment où nous nous disposions à réciter la dernière prière de la journée, il nous arriva de loin une quinzaine d'hommes ou de femmes qui n'avaient été avertis que bien tard de notre visite. Avant d'aller prendre notre repos, nous les confessâmes tous. Le lendemain, après avoir distribué une grande quantité de croix, de médailles et de chapelets, nous quittâmes Irenativo, laissant ces bonnes gens assez tristes de notre départ, mais saintement heureux d'avoir pu, grâce à la visite épiscopale, se confesser et communier deux fois dans l'espace de cinq mois.

Quant aux chrétiens disséminés dans la banlieue de Jaffna, n'ayant rien de particulier et de bien intéressant à relater, je me contenterai de dire qu'aux époques fixées par l'usage, le R. P. Mauroit, tout particulièrement chargé de la Mission, s'est toujours fait un devoir de se rendre dans chacune des églises et d'y faire un séjour suffisamment long pour donner à tous la facilité de remplir leurs devoirs religieux. Si plusieurs ont eu le malheur de ne point profiter de ce temps favorable, le plus grand nombre se sont montrés dociles à la voix intérieure du Seigneur et aux pressantes exhortations de leur zélé Missionnaire. Du reste, un bon nombre de ces chrétiens, surtout parmi les femmes, ont aussi la dévotion de venir se confesser à Jaffna, à l'occasion des grandes fêtes de l'année. C'est là, sans contredit, un grand progrès. Autrefois nos meilleurs chrétiens avaient l'habitude de ne s'approcher des sacrements tout au plus qu'une fois l'an, et cela pendant les neuvaines de leurs saints patrons. Or, comme les usages, tant en matière religieuse que sous le rapport civil, sont toujours considérés comme sacrés par nos Indiens, il n'est pas certes facile de leur faire prendre une direction différente de celle qu'ils ont commencé à suivre. — Une autre notable amélioration a été introduite depuis peu de temps dans les deux églises les plus considérables de la banlieue de Jaffna. Jusqu'à ces derniers temps, la sainte messe n'était célébrée, les dimanches et les fêtes de précepte (plus nombreuses qu'en France), que dans une des églises de la ville. Maintenant, tandis que le

R. P. Moukel a la charité de se rendre chaque dimanche dans l'église de Navantourrey, à plus de deux milles de notre résidence, le R. P. Bonjean célèbre la sainte messe dans celle de Passeyour, qui n'est qu'à une petite distance de notre intéressant établissement de Colombogam-Saint-Joseph. Il est regrettable sans doute que tous les chrétiens de ces deux églises ne se soient pas montrés aussi reconnaissants qu'ils l'auraient dû de la grande faveur qui leur a été accordée, ni empressés à y correspondre ; mais il y a tout lieu d'espérer que, par le bon exemple des plus fidèles, par les instructions qui leur sont faites, et surtout par les grâces abondantes qui, de l'autel sur lequel est offert le saint sacrifice, se répandent sur tous, l'esprit vraiment chrétien s'établira peu à peu dans ces villages et y produira tôt ou tard les plus heureux résultats.

Venant à parler maintenant de la ville même de Jaffna, où se trouve la majorité des chrétiens de cette Mission, je voudrais également pouvoir dire que tous profitent des secours abondants que le Seigneur leur accorde, et qu'ils sont fidèles à remplir leurs devoirs religieux. Mais malheureusement combien, surtout parmi les hommes, qui restent éloignés, sinon toujours de l'Eglise, du moins de la participation aux saints sacrements ! Une désolante indifférence, qui est un des traits caractéristiques de nos Indiens ; l'ignorance d'un bon nombre, obligés par état, ou plutôt par les exigences de la caste, d'être presque continuellement sur mer pour gagner leur vie et celle de leur famille ; le contact habituel et forcé de plusieurs autres avec les païens et les protestants ; certains mauvais exemples qu'ils ont sans cesse sous les yeux ; enfin les dangers toujours plus fréquents dans les villes, ce sont là autant d'écueils que plusieurs ne veulent pas éviter, et des obstacles contre lesquels viennent souvent se briser tous les efforts des pauvres Missionnaires. Cependant nos RR. PP. Moukel, Mauroit et Mola sont loin de se décourager. Quoique souvent absorbés par d'autres occupations plus ou moins importantes et nécessaires, ces Pères ne cessent de se prêter un mutuel appui, et tantôt l'un, tantôt l'autre, et quelquefois tous

les trois ensemble, ils s'appliquent avec un saint empressement à continuer l'œuvre de la régénération morale de ce peuple et à établir dans les âmes le royaume de Jésus-Christ. Selon le précepte de l'Apôtre, ils s'efforcent non-seulement à l'église, mais dans les maisons, lorsque surtout ils sont appelés auprès des malades, d'instruire, d'exhorter, de presser, et au besoin de reprendre *in omni patientia et doctrina*. Si, dans certaines circonstances, ils ont la douleur de s'apercevoir que leurs paroles ne servent peut-être qu'à la condamnation de plusieurs, il n'est pas moins vrai que cette divine semence tombe assez souvent sur un bon terrain, et qu'ils ont l'ineffable consolation de la voir germer, croître et porter les plus excellents fruits.

Il est donc vrai qu'il y a malheureusement à Jaffna un grand nombre d'hommes qui auraient besoin d'une nouvelle Mission, semblable à celle que nous leur prêchâmes en 1859; mais en même temps je suis heureux d'ajouter que plusieurs, surtout parmi les jeunes gens, et la majorité des femmes, conservent non-seulement le souvenir, mais les fruits de ces jours de grâce et de salut. En effet, c'est tout particulièrement depuis cette époque que les vérités et les préceptes de notre sainte religion y sont plus connus, plus goûtés et plus suivis, que les dimanches et les fêtes y sont plus sanctifiés, que le mois de Marie est célébré avec solennité et dévotion, le lieu saint plus respecté, le très-saint Sacrement plus souvent visité; en un mot, que les pratiques de la piété chrétienne, et surtout la fréquentation des Sacrements, y sont plus en honneur. Aussi, durant cette année, le R. P. Mauroit a-t-il passé une très-grande partie de son temps au sacré Tribunal. Tous les samedis et les veilles des principales fêtes de l'année, deux, et quelquefois trois confesseurs suffisent à peine pour entendre leurs nombreux pénitents, dont les uns ont pris la sainte habitude de se confesser trois ou quatre fois l'an, et les autres tous les mois et même plus souvent. L'exemple de nos chers Frères et de nos bonnes Religieuses, ainsi que leurs leçons, quoique données dans l'intérieur des écoles, ont déjà commencé à produire quelques bons fruits, et on doit espérer

que tout cela exercera sur l'esprit et la conduite de nos chrétiens une influence toujours croissante. Grâce au bon goût et aux pieuses industries de nos Sœurs, ainsi qu'à la bonne tenue de leurs élèves européennes et indigènes, la procession de la sainte Vierge, à la fin du mois de mai, et surtout celle du très-saint Sacrement, ont été très-pieuses et très-édifiantes, je dirai même magnifiques, pour nos Jaffniens catholiques et protestants, qui n'avaient jamais rien vu de semblable.

C'est encore aux pressantes exhortations et aux prières de nos dignes Religieuses que nous devons la conversion et la mort édifiante d'une vieille demoiselle, protestante, d'origine hollandaise et alliée à plusieurs des principales familles de l'île; elle était fille unique. Quoique protestante, aussi bien que son père et sa mère, elle n'avait jamais voulu se marier, par honneur et par respect pour la très-sainte Vierge. On nous assure que sa mère, qui, après plusieurs années de mariage, n'avait pas eu d'enfants, l'obtint après un vœu qu'elle fit dans une église catholique dédiée à Marie. — Sans connaître d'abord tout cela, nos Sœurs, aussitôt qu'elles eurent appris qu'elle était malade et qu'elle agréerait leur visite, s'empressèrent d'aller la voir. Par leurs charitables soins et leurs douces paroles, non-seulement elles conquirent son estime et son affection, mais elles gagnèrent son âme à Jésus-Christ. Ses soi-disant amis protestants n'eurent pas plutôt appris qu'elle était visitée par les Religieuses catholiques et qu'elle allait se convertir au catholicisme, qu'ils mirent tout en œuvre pour la retenir dans leurs rangs. C'était tous les jours de nouveaux messagers et surtout de nouvelles messagères qui allaient l'assiéger, la fatiguer, l'argumenter de toutes les manières pour lui prouver qu'elle ne devait point abandonner la religion de ses pères. N'ayant pu rien gagner par les arguments, quelques-uns eurent recours à un expédient bien digne de leur fanatisme insensé. Ils subornèrent une petite troupe d'enfants, qui, tour à tour, s'introduisaient chez la pauvre malade, et lui faisaient mille grimaces en les accompagnant de quolibets, de sarcasmes et même d'injures au sujet de sa conversion. Fatiguée de tant de vexations, notre

catéchumène parut un moment ébranlée ; mais Marie vint au secours de celle qui lui avait été comme consacrée avant sa naissance et qui aimait à la prier malgré les préjugés de son éducation et les diatribes de ses aveugles coreligionnaires. Nous étions dans le mois de mai ; nos bonnes Sœurs, redoublant leurs prières devant l'autel de Marie et leurs bons offices auprès de la malade, parvinrent heureusement bientôt à la raffermir dans ses pieux sentiments et dans sa première résolution. Quelques jours après, munie des sacrements de l'Eglise, elle expira, bénissant mille fois nos zélées et charitables Religieuses, dont le Seigneur, par l'intervention de Marie, s'était servi pour la conduire au port du salut.

Le R. P. Mauroit a eu la consolation d'administrer le saint baptême à deux adultes païens, dans un concours de circonstances qui nous paraissent tout à fait providentielles. Je le laisserai raconter lui-même le premier trait : « Vers la fin du mois d'août, une païenne m'apporta l'offrande d'une messe pour obtenir la guérison d'un païen malade. Je m'enquis de la cause ; la voici en peu de mots : « Il y a quelques mois, « dit-elle, un malfaiteur s'est introduit chez moi et m'a volé « mes bijoux et mon argent. J'ai fait des vœux à la sainte « Vierge, à saint Sébastien, à saint Antoine, pour découvrir le « voleur. Ce dernier, étant tombé malade, m'a fait demander « pardon et a promis de me payer ; c'est pourquoi, veuillez « dire une messe pour son rétablissement. — Mais, lui dis-je, « je prierai aussi pour qu'il connaisse le vrai Dieu, et pour « qu'il obtienne la rémission de ses péchés et le salut de son « âme. — Comme le *Suami* voudra, répondit-elle », et elle s'en alla, après avoir écouté assez attentivement les avis que je lui donnai pour sa propre conversion. La messe fut dite : si le malade ne recouvra pas la santé du corps, il obtint une grâce bien plus précieuse, celle du saint baptême, qu'il reçut quelques instants seulement avant de rendre le dernier soupir. »

Voici l'autre fait : une pauvre femme païenne, qui avait étudié dans une école protestante et qui avait été même au service d'un ministre, vint nous prier, avec les plus vives instances, de recevoir son enfant à notre Orphelinat, et nous

déclara en même temps qu'elle avait elle-même l'intention de se faire catholique. Mais longtemps après elle parut s'en repentir. Certains protestants, qui voyaient de mauvais œil notre établissement, la poussèrent à nous susciter des embarras au sujet de son fils. Elle joua assez bien son rôle. Feignant la douleur la plus sensible d'être séparée de son enfant, elle vint nous le demander, quoique, selon les conventions, nous fussions en droit (vu qu'il avait déjà reçu le baptême) de ne pas le lui remettre. Elle ne parut nullement découragée de notre premier refus; elle revint plusieurs fois à la charge, et à chaque fois c'était de nouvelles injures, des paroles blessantes, et même de sottes calomnies, qu'elle proférait contre nous et notre charitable institution. Soudoyée, à ce qu'il parut, par les mortels et fanatiques ennemis du catholicisme, et même soutenue par un petit méchant journal protestant, elle ne se contenta pas de réclamer son propre fils, elle gagna (probablement par les mêmes moyens qui l'avaient excitée elle-même) deux ou trois autres mères païennes, qui nous avaient aussi confié leurs enfants aux mêmes conditions. Parmi ces malheureuses femmes, une les surpassa toutes en simagrées, et un jour entre autres elle se surpassa elle-même. Elle ne fut pas plutôt arrivée pour faire ses réclamations, qu'elle commença à pousser des cris lamentables, à vomir des invectives, à s'arracher les cheveux, à verser un torrent de larmes, à se frapper la poitrine, à se rouler par terre comme une furieuse.... Or, que prétendaient ces pauvres créatures avec tout ce tapage et avec tant de grimaces? Elles auraient été fort embarrassées de leurs enfants, dont elles nous avaient priés de nous charger parce qu'elles ne pouvaient guère les nourrir. Mais, selon le mot d'ordre qu'elles avaient reçu, il paraît qu'elles voulaient nous provoquer à leur dire quelques mots ou à leur faire quelque traitement qui pût leur servir de prétexte pour nous traduire en cour de justice. Elles espéraient y être puissamment aidées et recevoir ensuite une récompense proportionnée à notre humiliation et au dommage qu'elles auraient causé à notre bonne œuvre. Mais le R. P. Bonjean, qui, en sa qualité de directeur de nos Orphelinats, dut

spécialement soutenir ces assauts, se conduisit avec une patience et une prudence irréprochables dans toutes ces rencontres; de plus, avec son expérience des hommes et des choses, il parvint heureusement à découvrir, à démasquer et à déjouer la petite trame ourdie contre nos institutions. Ce ne fut pas tout : Dieu, dont il est écrit *Orphano tu eris adjutor*, voulut bien prendre lui-même en main cette cause, d'une manière aussi terrible que miséricordieuse. Il n'y avait que deux jours que la première actrice et l'instigatrice de ces scènes de désordre avait fait auprès du R. P. Bonjean une nouvelle tentative avec un raffinement d'hypocrisie, lorsque Dieu la frappa, non comme un juge irrité, mais en père plein de miséricorde, qui ne châtie ses enfants que pour les sauver. Elle fut soudainement atteinte par des douleurs intestinales très-aiguës, dont on ne put guère connaître la cause, malgré l'autopsie faite immédiatement après la mort. En ce moment, elle ouvrit son cœur à la grâce; elle manifesta de nouveau le vif désir de recevoir le baptême des mains d'un prêtre catholique. Averti le premier, le R. P. Mauroit accourut aussitôt; il la trouva dans les plus affreuses convulsions, se roulant sur sa natte et se frappant la poitrine, non plus par une douleur factice, mais en avouant publiquement ses torts, en demandant humblement pardon de ses fautes et en sollicitant la grâce du baptême. Le R. P. Mauroit, après l'avoir suffisamment préparée, s'empressa de lui conférer ce sacrement. Elle perdit aussitôt connaissance, et le Missionnaire était à peine sorti de la maison, qu'il entendit les pleurs et les cris qui annonçaient que la néophyte venait d'expirer.

Si je ne craignais pas d'être trop long et de fatiguer le lecteur, je citerais encore un ou deux traits de plus ancienne date, il est vrai, mais dans lesquels le doigt de Dieu se manifesta d'une manière non moins admirable et éclatante. Tandis que j'étais Missionnaire de Jaffna (en 1850 ou 1851), des parents païens m'apportèrent à une heure assez avancée un de leurs enfants en bas âge, me priant avec les plus vives instances de le baptiser. Cette démarche, qui dans tout autre pays, aurait rempli le cœur du Missionnaire de la plus douce

consolation, ne me procura pas une joie sans mélange. Je désirais vivement sans doute conférer le baptême à cet enfant, mais je ne souhaitais pas moins amener ses parents à embrasser la vraie religion, et cela, tant pour le salut de leurs âmes que pour avoir une plus sûre garantie que l'enfant serait élevé chrétiennement. Je commençai donc à les presser de mon mieux, et à leur dire, entre autres choses, que s'ils avaient présenté leur enfant au baptême, c'était sans doute parce qu'ils croyaient que le baptême était une excellente chose ; et que si ce sacrement était bon et nécessaire pour leur enfant, il ne l'était pas moins pour eux-mêmes... J'eus beau dire, j'eus beau les presser, toute mon éloquence les laissa aussi froids et aussi païens qu'auparavant. Je ne comprenais guère d'abord comment ils se montraient d'autant plus obstinés à refuser le baptême pour eux-mêmes, qu'ils manifestaient plus d'empressement à faire baptiser leur enfant. Je ne pouvais donc me dissimuler que tout cela cachait un petit mystère. Enfin, à force d'interroger, d'examiner, de sonder, je parvins à connaître que l'enfant était malade, que pour obtenir sa guérison on avait consulté tous les devins du pays, qu'on l'avait porté aux plus célèbres pagodes, qu'on avait employé toutes les superstitions en usage parmi les païens, mais sans aucun résultat, et que, ne sachant plus, comme l'on dit, à quel démon se recommander, ils avaient songé au baptême des chrétiens, comme dernier remède à cette maladie corporelle. Cette découverte, bien loin de me rassurer, me fit concevoir, entre autres craintes, des doutes plus fondés sur le triste avenir de ce pauvre enfant, ne pouvant en aucune manière me fier aux mille promesses que ses parents me faisaient, que, quoique restant eux-mêmes dans le paganisme, ils l'élèveraient selon les principes de la religion catholique. C'est pourquoi je recommençai à les exhorter à se convertir, et je finis par leur déclarer que, sans une garantie suffisante que le sacré caractère de chrétien ne sera pas profané dans cet enfant, il ne m'était pas possible de le baptiser. Tout ce que je pus obtenir, fut la promesse (feinte ou sincère, Dieu le sait) que si, après le baptême, l'enfant guérissait, ils se feraient eux-mêmes

chrétiens. Enfin je donne le baptême. Quelques jours après, l'enfant était parfaitement guéri; mais les parents n'étaient point convertis, et, ne songeant nullement à leur promesse, ils continuaient à vivre dans le paganisme. Or, voilà que, au moment où ils s'y attendaient le moins, l'enfant retombe malade et meurt. Cette mort, précédée de la guérison, fit sans doute sur ces malheureux païens les plus fortes impressions, mais elles ne furent pas encore suffisantes pour les faire renoncer à leurs idoles, ou, pour mieux dire, à leur vie commode et sensuelle. Il paraît qu'il leur fallait un autre grand coup pour les réveiller de leur profond assoupissement : le Seigneur le frappa. Peu de jours après, la mort leur enleva presque subitement un autre de leurs enfants. Un de nos bons catholiques, leur voisin, leur ayant dit que l'on ne se moquait pas impunément du Dieu des chrétiens et de ses ministres; que les châtiments qui étaient tombés sur eux n'étaient que trop mérités, et que s'ils ne se pressaient d'accomplir leur promesse, ils auraient tous le même sort, ils se rendirent enfin. Le même jour, neuf ou dix membres adultes de cette famille reçurent la grâce du baptême.

Il ne faut pas croire cependant que tous les païens de notre Vicariat soient aussi loin du royaume de Dieu que l'étaient ceux dont je viens de parler, et que pour les conduire dans le bercail il soit nécessaire que Dieu intervienne d'une manière aussi directe et aussi terrible. Parmi les pauvres Hindous, il y en a beaucoup qui n'ont jamais entendu parler de Brahma, qui ne vont jamais aux pagodes, qui marchent même dans la simplicité de leur cœur, et auxquels il suffirait peut-être de quelque bonne parole du Missionnaire catholique pour les éclairer et les convertir, ainsi que j'ai pu le constater plusieurs fois. Je n'en citerai qu'un seul exemple, qui remonte à peu près à la même époque que le fait précédent : une jeune païenne se présenta pour me demander le baptême. A son allure, à son ton, je n'eus pas de peine à comprendre que si elle désirait embrasser notre sainte Religion, ce n'était pas pour le salut de son âme, elle savait à peine si elle avait une âme immortelle, mais parce qu'un jeune catholique l'avait

demandée en mariage. Pour le dire en passant, toutes les fois que nos catholiques s'allient avec des païens, ceux-ci ne font presque jamais la moindre difficulté d'apprendre les vérités de la foi et de recevoir le baptême. Après avoir interrogé notre jeune païenne et avoir appris de sa bouche qu'elle avait encore ses parents et qu'ils consentaient volontiers à ce qu'elle devînt chrétienne, je lui dis que je ne pouvais guère me décider à la baptiser toute seule, que je désirais voir ses parents associés à son bonheur, et que par conséquent elle devait avant tout me les amener. « Mais, me dit-elle, ils ne savent pas les prières. — Je me charge de les instruire. — Mais ils sont assez loin d'ici. — Tu es bien venue toi-même ! pourquoi ne feraient-ils pas le même voyage ? Ils ne manqueront certainement pas de venir le jour de ton mariage. — Aïo Suami (hélas ! Père), ils sont déjà vieux. — Raison de plus pour me les amener au plus tôt, puisqu'ils sont plus près de la mort... » Bref, elle me les conduisit : je les trouvai bien disposés. Toutefois, en les préparant prochainement au baptême, je dus les interroger séparément et en secret, tant pour les exhorter, en cas de besoin, à réparer quelque injustice, à se réconcilier avec leurs ennemis, à se corriger de quelque mauvaise habitude, etc., que pour les exciter à la douleur de leurs fautes. Quelle ne fut pas ma surprise et ma douce joie en constatant que ces deux bons vieillards avaient fidèlement observé les préceptes de la loi naturelle, et que très-probablement, durant le cours de leur longue vie, ils n'avaient pas commis un péché mortel ! Aussi il ne me souvient guère d'avoir conféré le saint baptême à d'autres païens avec plus de bonheur. Quelque temps après, leur fille vint, je crois, pour se confesser et faire la première communion. Je lui demandai des nouvelles de ses parents : « Oh ! me dit-elle, ils sont morts tous les deux quelques jours après leur baptême... »

J'ai relaté en détail ces quelques faits, soit pour donner une idée plus exacte des mœurs et du caractère de nos Indiens et des oppositions peu loyales d'une certaine catégorie de protestants, soit pour faire voir la douce et puissante action de la grâce dans la conversion des pécheurs. Toutefois,

sous ce dernier rapport, je me suis plusieurs fois demandé à moi-même si nous n'étions pas portés trop facilement à voir l'action directe de la Providence là où les causes secondes seules agissent. A cette question, je puis en toute assurance répondre négativement... D'ailleurs quel est le principal moteur de ces causes secondes, sinon la divine Providence elle-même, *qui dispose tout avec force et douceur* pour le salut des âmes?... Quoi qu'il en soit, ceux qui auront la patience de lire ces quelques pages pourront en juger. Seulement je dois remarquer qu'en rapportant ces faits, nous pourrions nous servir (bien entendu, proportion gardée) des mêmes paroles par lesquelles l'apôtre saint Jean commence sa première épître : *Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, etc., nous l'annonçons...* — Ah! ne dois-je pas, malheureusement trop souvent, consigner dans mes rapports les peines et les difficultés de notre saint ministère, l'apathie et la résistance de plusieurs de nos chrétiens, ainsi que l'aveuglement et l'abandon des innombrables païens qui nous entourent? Pourquoi ensevelirais-je dans l'oubli les opérations de la grâce et les fruits de conversion et de sanctification qu'elle produit? Du reste, il n'est pas du tout surprenant que Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, et qui les appelle à la connaissance de la vérité, manifeste de temps en temps sa puissance, sa justice et sa bonté, surtout dans ces pays encore infidèles. Par là il dissipe les préjugés des pauvres infidèles, éclaire leur esprit plongé dans les plus épaisses ténèbres, et dispose peu à peu leur cœur à respecter et à embrasser la vraie religion. Manifestant ensuite qu'il est toujours avec la seule Eglise catholique, il réduit au silence, au moins pour un temps, certains protestants plus arrogants, tandis qu'il fait briller à l'esprit de quelques autres, plus malheureux que coupables, un nouveau trait de lumière qui, tôt ou tard, les conduira peut-être à l'entière connaissance, à l'amour et à la possession de la vérité. En troisième lieu, il vient en aide à nos catholiques presque abandonnés, et fortifie leur faiblesse dans la foi. Enfin, il soutient et encourage les pauvres Missionnaires au milieu des difficultés et des embarras de tout genre que l'enfer et ses

suppôts ne cessent de leur susciter. Quoi de plus digne de sa sagesse infinie ! quoi même de plus conforme à la conduite ordinaire de sa paternelle providence !... Oh ! si nous étions bien saints ! nous serions sans doute souvent les heureux témoins et même les instruments de bien plus grandes merveilles... Que tous nos Pères, Frères et Sœurs, ainsi que ceux qui auront l'occasion de lire ces lignes, prient donc le Seigneur, avec ferveur et persévérance, de nous rendre vraiment dignes de notre grande et sublime vocation. Alors, les miracles de la grâce devenant plus nombreux et plus éclatants, nos chrétiens seront plus facilement renouvelés selon le véritable esprit du christianisme, et une grande partie des païens de notre Vicariat deviendront probablement bientôt les fervents disciples et les adorateurs de Jésus-Christ en esprit et en vérité.

2° *Mission de Cayts.* — Voici ce que m'écrit le R. P. Pouzin, chargé de cette Mission : « Dans mon rapport de l'année dernière, je dépeignais plus ou moins bien à Votre Grandeur les roses et les épines que le Missionnaire rencontre dans la Mission de Cayts. Les épines semblaient alors l'emporter de beaucoup sur les roses. Cette année, je crois, en revanche, pouvoir dire que la saison des roses n'a pas été aussi mauvaise. Quelle est la cause de ce changement ? Je l'attribue d'abord à la patience que j'ai dû particulièrement pratiquer, et dont le divin Roi couronné d'épines nous a donné un si admirable exemple dans tout le cours de sa douloureuse passion ; et, en second lieu, à la connaissance que j'ai du caractère de mes chrétiens, connaissance que je me suis efforcé d'acquérir depuis plus de six ans que j'administre cette Mission. Selon le témoignage de saint François-Xavier, certains Indiens ne redoutent rien tant que d'être bien connus. Cette vérité est particulièrement évidente dans la Mission de Cayts. En effet, plusieurs troubles y ont été presque aussitôt comprimés que conçus, par la seule pensée que le Missionnaire parviendrait facilement à en connaître les principaux fauteurs. C'est ainsi qu'a été arrêtée, cette année, une sotte démonstration, que l'on songeait à préparer en faveur des

prêtres goanais. Dès que le concordat conclu entre le saint-siége et le Portugal fut connu à Cayts, la plupart des chrétiens d'une de mes églises, sans trop savoir ce que c'est que ce concordat, rêvèrent le projet d'appeler chez eux quelques prêtres de Goa. Ce sont ces prêtres, disaient-ils, qui nous ont baptisés..., ce sont eux qui ont été nos Pères dans la foi, etc., pourquoi ne reviendraient-ils pas au milieu de nous? Heureusement ces petites menées furent bientôt déjouées, et, d'après ce que j'ai pu comprendre dans un entretien avec le principal agitateur, j'ai lieu d'espérer qu'il n'en sera plus question. »

Quoi qu'il en soit de l'avenir, le R. P. Pouzin a cueilli le plus de roses qu'il a pu dans son grand jardin de Cayts. La première fleur, dit-il, est la sincère conversion d'un des principaux chrétiens, qui a mis souvent à l'épreuve la patience des Missionnaires : conduit jusqu'aux portes du tombeau, il rentra enfin sérieusement en lui-même. Revenu à la santé, il continua à marcher dans la bonne voie ; il a entièrement quitté la boisson ; il a retiré son fils de l'école protestante ; enfin, par son dévouement et sa position, il est devenu le bras droit du Missionnaire pour toutes les affaires tant soit peu épineuses, non-seulement de la chrétienté à laquelle il appartient, mais encore de la Mission tout entière. La deuxième fleur du parterre que nous visitons, est le baptême administré à une vingtaine de païens, presque tous natifs du village appelé Alappetty, et convertis d'une manière providentielle. La troisième rose s'est agréablement épanouie au milieu des deux congrégations établies à Cayts : une pour les femmes mariées, et l'autre pour les jeunes personnes, en l'honneur de Marie. Elle s'est montrée dans toute sa fraîcheur durant les mois de mars et de mai, célébrés avec une pieuse solennité en l'honneur du Père nourricier et de la Mère de Jésus. Durant tout le reste de l'année, elle n'a cessé de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ par la conduite régulière et édifiante des congréganistes, par leur assiduité à tous les offices de l'Eglise, aux instructions du Missionnaire et surtout au saint sacrifice de la Messe, par leurs visites presque

journalières au très-saint Sacrement et à la croix de la Mission, par la pratique du chemin de la Croix tous les jours du Carême et tous les vendredis de l'année, enfin par la réception assez fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Nommons comme quatrième rose, la construction ou réparation de plusieurs églises, ainsi que la bâtisse d'un presbytère convenable près de l'église de Saint-Pierre, dans le village de Narandané. Tous ces travaux ont été exécutés avec beaucoup d'entrain et de zèle par les chrétiens de Cayts, sous la direction de leur Missionnaire.

Enfin, dans sa visite aux différentes églises éloignées, le R. P. Pouzin a reçu, je puis dire partout l'accueil le plus respectueux. Partout aussi il a trouvé la même docilité, le même désir de s'instruire et le même empressement à s'approcher des sacrements qu'il avait été heureux de consigner dans son rapport de l'année dernière. Mais plus notre Missionnaire était satisfait des bonnes dispositions de ses chrétiens, plus aussi il était sensiblement peiné de se voir seul, et de ne pouvoir, malgré sa bonne volonté et son travail continuel, donner à tous les secours spirituels que leurs besoins et leur piété réclamaient. Bon gré, mal gré, il a dû se contenter de faire ce que ses forces lui ont permis sans oser trop insister pour demander du secours, sachant bien que c'est là le cri qui s'élève de toutes les Missions et du cœur de tous les Missionnaires : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Bonne moisson, peu d'ouvriers.

3° *Mission de Valigamme.* — Cette intéressante Mission, qui, par suite d'impérieuses circonstances, avait vu, l'année dernière, plusieurs Missionnaires arriver et partir presque aussitôt, a été confiée cette année au zèle des RR. PP. Saint-Geneys et Salaun. Il est vrai que le premier de ces Pères a été obligé plusieurs fois de quitter ses propres chrétiens pour aller au secours de quelques autres plus en souffrance et qui ne peuvent être visités qu'à de rares intervalles ; mais durant ces absences, le R. P. Boisseau a été envoyé à Valigamme. C'est là qu'en compagnie et sous la direction du R. P. Salaun, notre jeune Missionnaire a été initié à l'exercice du saint mi-

nistère. Ses débuts ont été bien consolants. Le Seigneur a déjà voulu se servir de lui pour la sanctification d'un grand nombre d'âmes et pour ouvrir les portes du ciel à plusieurs d'entre elles, qui, sans son dévoué et charitable concours, auraient été, selon toutes les apparences, perdues sans ressource. Le R. P. SALAUN a été des premiers à répondre à ma circulaire du 30 décembre, dans laquelle je demandais à tous nos Pères le compte rendu de leurs travaux durant l'année 1863. Comme, dans ma relation générale de l'année précédente, je ne pus point parler longuement de la Mission de Valigamme, je donnerai aujourd'hui, tout en les abrégeant, plusieurs extraits de l'intéressant rapport dans lequel le R. P. SALAUN me fait connaître ce que le Seigneur a bien voulu y opérer par le ministère de nos Pères auprès des enfants, des pécheurs, des chrétiens plus fidèles à leurs devoirs et des malades :

« Regardant l'instruction des enfants comme le moyen le plus puissant et le plus efficace pour établir et propager le christianisme dans ce pays, nous nous faisons un devoir, quelque part que nous allions, de faire le catéchisme au moins les dimanches et les fêtes, et même deux autres jours de la semaine, lorsque les autres devoirs du saint ministère nous en laissent le temps. Malheureusement, dans ce pays, les parents comprennent fort peu, et souvent ils ne comprennent pas du tout la grave obligation qui leur est imposée d'instruire ou de faire instruire leurs enfants des vérités de la foi. C'est pourquoi le Missionnaire, armé du glaive de la divine parole, commence par faire pénétrer dans le cœur de ces parents apathiques le sentiment de leurs devoirs, et ensuite, en guise de promenade, il parcourt les villages, il sourit aux enfants qu'il rencontre, leur adresse quelques douces paroles, et les presse de se rendre à l'église. Là, où il ne peut guère pénétrer lui-même, il envoie de petits zélateurs et de petites zélatrices, leur promettant une récompense proportionnée au nombre d'enfants qu'ils conduiront au catéchisme. Grâce à ces petites industries, dans plusieurs villages où aucun enfant d'un âge convenable ne se présentait d'abord pour

nous entendre, on voyait bientôt tous les sentiers qui conduisent à l'église s'animer et se remplir d'une jeunesse avide de s'instruire. C'est au milieu de cette jeunesse que le Missionnaire est heureux d'expliquer les vérités de notre sainte religion ; et, s'accommodant à la faible intelligence de ses jeunes auditeurs et au caractère de nos Indiens, il les leur explique avec des paraboles, des allégories et des traits historiques, qui, tout en excitant leur curiosité, gravent dans leur mémoire la sainte doctrine, et déposent ou développent dans leurs jeunes cœurs le germe de la piété chrétienne. — Ces catéchismes ont été très-fructueux ; parmi les trois cents personnes que Votre Grandeur a confirmées cette année à Valigamme, deux cents au moins étaient des enfants du catéchisme. Les villages auxquels ils appartiennent, et qui autrefois avaient été témoins de leurs petites querelles, de leurs désobéissances et des autres fautes propres à cet âge, ont été édifiés ensuite de leur vie exemplaire, de leur modestie et de leur empressement à s'approcher de nouveau des sacrements. Un jour, je demandai à l'un d'entre eux s'il n'était pas toujours espiègle et turbulent ; aussitôt, prenant un air sérieux et recueilli, il me répondit : « Mais, mon Père, « vous avez donc oublié que j'ai assisté, il y a cinq mois, aux « catéchismes, et que j'ai ensuite reçu le Saint-Esprit dans la « Confirmation. » Outre ces enfants, qui ont été admis à la Confirmation, j'en ai trouvé une trentaine d'autres qui, par suite de leur absence ou de leur négligence, n'avaient pas participé à la même faveur. J'ai eu la consolation de les catéchiser, de les confesser et de les admettre, pour la plupart, à la première communion. Je suis heureux d'apprendre que, quoiqu'ils ne puissent pas voir souvent le Missionnaire, ni suivre les catéchismes à cause de leur éloignement, ils continuent cependant à être bien sages.

« Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ n'admettait pas seulement auprès de lui les petits enfants, il appelait aussi les pécheurs, assurant même qu'il n'était venu que pour les sauver : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* A l'exemple de ce divin pasteur des âmes, le Missionnaire apostolique doit sou-

vent courir après les brebis égarées qui errent en plus ou moins grand nombre dans toutes nos Missions. Pour ne parler que de celle de Valigamme, nous y avons malheureusement beaucoup de pécheurs et de grands pécheurs, dont les uns vivent à peu près comme des païens, tandis que les autres, guidés par une espèce de routine, ou par le respect humain, ou par un reste de foi, vont encore à l'église, du moins lorsque le Missionnaire se trouve dans leur village. Quel que soit le motif qui les y conduise, ils entendent au moins de temps en temps la parole de Dieu, et si bien souvent ils s'en retournent aussi endurcis qu'auparavant, quelquefois cette divine parole les pénètre, les ébranle et les convertit; c'est précisément ce qui est arrivé à un bon nombre d'entre eux il n'y a pas longtemps. Je prêchais sur la nécessité de se confesser, lorsque tout à coup, dans un mouvement où il n'y avait pas beaucoup d'éloquence, mais simplement un désir sincère de faire du bien à mes auditeurs, les forces me manquent, ma voix s'éteint et, bon gré, mal gré, je suis obligé de descendre de la chaire sans m'inquiéter de la suite de mon sermon. Mais la grâce opérait son ouvrage : les cœurs auparavant endurcis étaient touchés, les consciences ébranlées, et, les jours suivants, bon nombre de pécheurs obstinés jusque-là entouraient aussi nos confessionnaux. Le filet était plein, mais qui viendra le tirer? Le R. P. Boisseau et moi étions loin de suffire. Comme autrefois saint Pierre, nous aurions désiré appeler à notre secours les barques voisines, mais malheureusement dans ce pays il n'y a pas de barques voisines; il faut qu'elles nous viennent d'Europe... Et, comme nous dûmes bientôt porter ailleurs le secours de notre ministère, nous fûmes obligés, à notre bien grand regret, de remettre à un autre temps la confession de plusieurs, au risque de laisser échapper du filet quelques gros poissons... C'est là, d'ailleurs, la désolante extrémité à laquelle nous nous trouvons trop souvent réduits... Mais ce n'était pas seulement par les sermons que Jésus-Christ convertissait les pécheurs. Un regard jeté sur Pierre, un mot adressé en passant au publicain, un court entretien avec la Samaritaine, étaient autant de moyens dont il se

servait pour les retirer de l'abîme du péché et pour les sauver. Ministres de ce Dieu sauveur, nous allons aussi quelquefois à travers les villages, à la recherche des pécheurs. Si les usages du pays ne nous permettent guère de visiter les chrétiens chez eux, ils ne nous défendent point de nous promener. Or, assez souvent, nous transformons nos promenades en petites expéditions apostoliques : nous faisant alors, autant que possible, tout à tous ceux que nous rencontrons, nous adressons à ceux-ci quelques paroles affectueuses, nous donnons à ceux-là quelques bons avis, nous reprenons les uns, nous encourageons les autres ; en un mot, nous nous efforçons de les gagner tous à Jésus-Christ. La conversion d'un grand nombre de pécheurs ou de chrétiens indifférents date précisément du moment où ils eurent le bonheur de rencontrer le Missionnaire près de leur maison, ou dans le chemin qui conduit à leur jardin. Il n'y a pas de visite d'église qui n'en offre quelque exemple : dernièrement, dans une de ces petites excursions, nous nous dirigeâmes, le R. P. Boisseau et moi, vers un quartier d'où la religion semblait bannie, quoiqu'il fût habité par des chrétiens. Chemin faisant, nous rencontrâmes un homme d'une trentaine d'années, qui paraissait fort embarrassé de notre présence, et encore plus de sa personne. Ne sachant trop que devenir, il court se cacher derrière un buisson, mais notre œil l'avait aperçu. Il fut bientôt déniché. Après quelques paroles indifférentes : « Eh bien ! lui « dis-je, fais le signe de la croix. — Oh ! Suami, je n'ai pas « encore appris cette prière. — Pourrais - tu me réciter le « *Pater*. — Suami, je n'ai pas encore appris cette prière, » fut encore sa réponse.

« Comme vous le voyez, il était fort inutile de pousser plus loin mes questions, mais avant de le laisser partir, nous voulûmes nous assurer s'il n'y avait pas d'autres chrétiens aussi ignorants que lui. Aussitôt les personnes qui nous accompagnaient se dispersent dans le village et nous en conduisent bientôt une dizaine d'autres du même calibre. Je ne rapporterai pas tout ce que le Seigneur nous inspira de leur dire : j'ajoute seulement que quatre d'entre eux sont déjà

confessés, et que les autres rempliront ce devoir dès qu'ils seront suffisamment instruits.

« Un autre jour, on vient me dire qu'il y a dans le village un vieillard endurci, qui, pour toute réponse à ceux qui l'avaient exhorté à se convertir, avait juré de ne mettre jamais le pied à l'église. Sa femme et ses enfants ne suivaient que trop ses mauvais exemples. Voulant gagner la confiance de ce pauvre homme, je dis à ceux qui m'en parlaient qu'il n'était certainement pas aussi mauvais chrétien qu'on le supposait, qu'on aurait dû lui parler avec le respect que son âge mérite, qu'il ne me refusera certainement pas, ajoutai-je, le plaisir de venir me voir au presbytère... Dès le lendemain, notre vieillard, auquel on s'était empressé de rapporter mes paroles, arriva avec sa femme, et me faisant une profonde révérence, la face contre terre : « Nous venons rendre nos hom-« mages, dirent-ils, au roi envoyé de Dieu, et quoique, pau-« vres esclaves, nous soyons indignes de paraître en sa « présence, nous venons implorer très-humblement et très-« respectueusement, comme gage de bonheur, sa sainte « bénédiction. » C'est ainsi que s'expriment nos chrétiens indiens en parlant aux Missionnaires dans les occasions solennelles. Quelques jours après, tous les membres de cette famille étaient réconciliés avec Dieu.

« Si, comme je viens de le dire, le nombre des pauvres pécheurs n'est encore que trop considérable dans la Mission de Valigamme, j'ai la consolation de constater non-seulement qu'il tend à diminuer, mais de plus, que les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui se font un devoir de s'approcher des saints Sacrements au moins une fois l'an, y sont bien plus nombreux. A la vérité, j'ai remarqué que plusieurs de ces derniers ne retirent pas un très-grand profit de leurs confessions et communions annuelles. Mais, sans une grâce spéciale du Seigneur, il est presque impossible qu'il en soit autrement. Ces pauvres gens sont ignorants, et malgré une certaine bonne volonté, ils n'ont guère le temps de s'instruire. La plupart, ou ne savent pas lire, ou manquent de livres nécessaires, et, ce qui est plus fâcheux encore, ils ne peuvent voir et entendre

le prêtre dans leurs églises qu'une fois l'an et pour quelques jours seulement. Aussi, dans la visite de chacune de nos églises, nous ne manquons guère de faire également un grand catéchisme qui revêt tantôt la forme de simple instruction, tantôt celle d'exhortation, selon les circonstances. Ces petites prédications ont été assez régulièrement suivies, et celui qui sonde les cœurs, connaît seul le nombre des péchés évités, les confessions bien faites ou réparées qui en ont été le fruit.

« Je suis également heureux d'ajouter que, dans la classe des personnes dont je parle, il y en a beaucoup qui, ayant le bonheur d'être moins éloignées de la résidence du Missionnaire, fréquentent assez souvent les sacrements et mènent une vie vraiment chrétienne et édifiante.

« Enfin, c'est aux pauvres malades que nous devons consacrer une bonne partie de notre vie et notre plus tendre sollicitude. Comme la mort est ordinairement l'écho de la vie, nous éprouvons ordinairement les plus douces consolations, ou la douleur la plus amère, selon que nos moribonds ont bien ou mal vécu. Heureux le Missionnaire qui est appelé à assister dans leurs derniers moments ces chrétiens simples, craignant Dieu et instruits de leurs devoirs ! Avec quel bonheur ne s'emploie-t-il pas à les purifier toujours davantage, à les fortifier et les préparer à paraître saintement au tribunal de Dieu? Mais quelle tristesse, quels embarras, quelles cruelles perplexités n'éprouve-t-il pas lorsque, après un voyage de 10, 15 et même 20 milles qu'il aura dû faire pour administrer un malade, il trouve étendu sur une natte un de ces vieux pécheurs, dont j'ai parlé plus haut, qui ne s'est jamais ou presque jamais confessé, qui ignore les principales vérités de la foi, qui se trouve déjà aux prises avec la mort, et qui probablement n'a consenti à faire appeler le prêtre que pour ne pas être enterré comme un païen? Quoique ces cas deviennent d'année en année moins fréquents, il n'est pas moins vrai que nous devons de temps en temps verser des larmes bien amères sur le triste et irréparable sort qui attend plusieurs de ces malheureux chrétiens. Nous nous empressons sans doute de leur prêter le secours de notre ministère

et plus que jamais nous déployons dans ces circonstances suprêmes tout le zèle et toute la charité dont nous sommes capables ; mais leurs antécédents, leurs dispositions actuelles plus ou moins équivoques, et peut-être les injustices dont ils sont coupables, sont loin de nous rassurer sur leur salut. *Talis vita, finis ita.*

« Dans mon rapport de l'année dernière, je citai à Votre Grandeur le fait d'une bonne chrétienne de Batticaloa, à laquelle Dieu ménagea au dernier moment le bienfait de la confession d'une manière toute providentielle ; je suis heureux de pouvoir cette année en raconter un autre exemple : au mois d'août dernier, après avoir parlé avec plusieurs de mes chrétiens, le soir de la fête de saint Cajetan, patron de l'église, je me retirai assez tard pour m'acquitter de mes exercices de piété. Je fis alors seulement réflexion que, dans la conversation à laquelle je venais de prendre part, on avait dit que, dans le village de Sillaley, il y avait un chrétien malade ; je chassai d'abord cette pensée comme importune, cherchant à me persuader que si la maladie était grave, les parents se seraient empressés de m'en avertir. Mais plus je m'efforçais d'éloigner cette pensée, plus elle me poursuivait. Enfin, après avoir expédié mon catéchiste pour s'enquérir de l'état du malade, je pars moi-même, et, après une bonne heure de marche, j'arrive, vers les dix heures du soir, chez mon malade, qui avait déjà perdu la parole : il conservait heureusement toute sa connaissance. Il me reconnut, et il me témoigna la plus vive joie de mon arrivée. Il put se confesser assez bien par signes, et il reçut dans les meilleures dispositions le sacrement des mourants. Avant de le quitter, je lui adressai encore quelques paroles pour l'engager à avoir confiance en Dieu... Il me remercia de la main du bien que je lui avais fait. Ce fut son dernier signe de vie, car la mort, arrêtée un moment dans sa conquête par la paternelle providence du Seigneur, envahit bientôt tous ses membres, et peu de temps après son corps n'était plus qu'un cadavre, tandis que son âme recevait, je l'espère, un accueil favorable au jugement de Dieu. Ses parents, ne le croyant pas si dangereusement

malade, pensaient m'appeler seulement le lendemain pour le confesser... Mais cet homme avait mené une vie assez chrétienne, et il s'était approché régulièrement des sacrements chaque année, au moins lorsque les affaires de son commerce ne l'obligeaient pas à séjourner loin du Missionnaire. Et c'est probablement pour cela que le Seigneur lui accorda la plus grande des grâces à ses derniers moments, tandis qu'elle a été refusée à deux de ses associés, lesquels, après avoir vécu dans une coupable indifférence pour le salut de leur âme, moururent misérablement vers le même temps, sans aucun sacrement, aux portes mêmes de Jaffna. Du reste, ces deux exemples ne furent pas les seuls qui remplirent nos chrétiens d'une salutaire terreur. Depuis assez longtemps, une malheureuse femme promenait de village en village le scandale de sa vie déréglée et infâme : le moment de la grâce et de sa conversion parut enfin arrivé pour elle ; mais elle s'obstina dans son péché ; tout à coup, et lorsqu'elle venait à peine de manger son riz comme à l'ordinaire, elle est frappée comme par un coup de foudre, une mort soudaine la saisit, et, sans avoir le temps de se reconnaître, elle fut emportée au tribunal de la justice, elle qui, quelques jours auparavant, avait refusé de se rendre à celui de la miséricorde et du pardon. »

De son côté, le R. P. Saint-Geneys a été durant toute l'année 1863 sur la brèche. Indépendamment des fonctions du saint ministère qu'il remplit conjointement avec le R. P. Salaun, il eut le bonheur, étant seul à Sillaley, d'admettre à la première ou à la deuxième communion environ quatre-vingts jeunes gens ou jeunes filles dont les dispositions le dédommagèrent amplement de ses fatigues. Atchively, autre village de Valigamme, reçut aussi ses soins. Depuis plusieurs années les chrétiens y vivaient dans un oubli total de leurs devoirs, au point que les Missionnaires n'osaient plus s'y présenter. Dieu leur réservait une grâce puissante. Pendant que j'étais en visite pastorale à Myletti, qui n'est qu'à quelques milles d'Atchively, plusieurs jeunes gens de cette dernière localité, après avoir fréquenté le catéchisme, eurent le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation. Ils devinrent bientôt

les petits apôtres de leur pays. Doués d'un caractère ardent et soutenus par la grâce de l'Esprit-Saint qu'ils venaient de recevoir, ils coururent çà et là, pressant les enfants de leur âge et invitant respectueusement les vieillards et surtout leurs parents à penser à la grande affaire de leur salut. Ils se rendirent ensuite auprès du Missionnaire pour le supplier de visiter leur église, s'engageant à lui amener le plus grand nombre de leurs compatriotes. Ils tinrent parole. Le R. P. SAINT-GENEYS passa dix jours à Atchivély et laissa cette population entièrement renouvelée. Le bien opéré s'y affermit de plus en plus.

4° *Chrétientés de Mulletivou.* — Valigamme n'a pas été le seul théâtre des travaux apostoliques du R. P. SAINT-GENEYS ; nous verrons encore figurer le nom de ce Père dans la visite pastorale que je fis à quelques églises de Point-Pedro et où il me fut d'un puissant secours. Il fut aussi chargé de visiter, avec le R. P. GOURET, les pauvres chrétientés de Mulletivou, à la place du R. P. PÉLISSIER qui en est le Missionnaire titulaire.

Mulletivou, chef-lieu du district de ce nom, est une petite ville située au bord de la mer sur la côte nord-est de Ceylan, entre Jaffna et Trincomalie, à 50 milles de distance de l'une et de l'autre ville. « Vers la fin du mois d'août, dit le R. P. SAINT-GENEYS, je m'embarquai à Point-Pedro et me dirigeai vers Mulletivou, où le R. P. GOURET, parti de Trimomalie, m'attendait depuis quelque temps avec une sainte impatience. J'avais à ma disposition deux radeaux, dont un pour ma personne et l'autre pour transporter mes bagages. Votre Grandeur, qui connaît ces curieux bateaux, n'est certainement pas étonnée que j'aie dû en prendre deux pour un trajet de trois jours. Mais en lisant ceci, nos Pères de France et d'Angleterre, qui vivent au milieu des étonnants progrès de la civilisation moderne, devront naturellement penser que les Missionnaires de Ceylan qui ont deux bateaux à leur service ne voyagent guère à l'apostolique. Je voudrais presque les laisser dans leur erreur involontaire. Je vais pourtant leur dire ce qu'est cette embarcation ; mais je les

prie de me dispenser de leur en faire connaître l'inventeur ; je l'ignore complétement. Ce qui me paraît hors de tout doute, c'est que notre embarcation doit être d'origine antédiluvienne et que les premiers hommes qui ont osé voyager sur la mer ont dû s'en servir avant que Dieu eût enseigné à Noé la manière de construire l'arche. Elle est, en effet, d'une étrange, je dirais presque d'une effrayante simplicité. Elle consiste, ni plus ni moins, en quatre ou cinq troncs d'arbres à peine dégrossis, longs de 12 ou 15 pieds, joints les uns aux autres par de grosses cordes en fibres de coco et que l'on attache et détache à volonté au commencement et à la fin de chaque voyage. Les intervalles ne sont remplis que par l'eau, qui couvre aussi le plancher ainsi formé. Il est bien entendu que ce plancher tient lieu de fond de cale, de pont, voire même de dunette. Un petit aviron, une petite rame, une perche enfoncée et assujettie le plus solidement possible entre deux poutres, enfin une voile, quelquefois empruntée au seul morceau de toile dont nos Indiens se couvrent depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe forment tout son gréement. L'équipage est à l'avenant. Deux ou trois hommes suffisent pour le commandement et toute la manœuvre. Ils se tiennent continuellement accroupis aux deux extrémités du radeau, tandis que l'un d'eux agite légèrement sa petite rame qui fait aussi quelquefois fonction de gouvernail ; l'autre, après avoir attaché la voile à la perche, la tient entre ses deux mains par les deux bouts inférieurs et l'expose au vent, selon le proverbe connu même aux Indes : *Il faut tourner la voile selon le vent.* Ainsi équipés, nos marins osent s'aventurer sur leur frêle bâtiment à de grandes distances en mer, sans craindre ni vent ni tempête. Les vagues font-elles tourner le radeau, chose extrêmement rare, ils font eux-mêmes un tour à la nage, remontent sur le dessous de leur navire qui est aussi propre et convenable que le dessus, et les voilà de nouveau en route. Quant aux repas, il faut avoir soin de prendre ses précautions avant le départ. Il paraît bien que les premiers marins antédiluviens, inventeurs du *cattou-maram* [1], ne man-

[1] C'est le nom que les Indiens Tamouls donnent à ce bateau. *Cattu* ou

geaient guère que des fruits qu'ils portaient avec eux ; du moins ils ne devaient pas faire cuire leurs aliments sur ce merveilleux navire, puisqu'on n'y trouve ni foyer ni réchaud. Les Indiens, qui n'ont guère l'esprit inventif, qui ne se croient pas meilleurs que leurs devanciers et qui ne veulent absolument rien changer aux traditions qu'ils en ont reçues, suivent purement et simplement la coutume. Or, ayant reçu de leurs pères le *cattou-maram* sans foyer, ils voyagent sans foyer. Ils ont soin cependant de se munir d'une bonne provision de bétel, qu'ils mâchent à peu près toute la journée dans l'espérance de descendre à terre et d'y faire cuire leur riz. Mais si le vent ou toute autre cause empêche d'aborder au rivage, on se dispense de souper ce jour-là, se promettant bien de déjeuner ou de dîner de meilleur appétit le lendemain, lorsqu'on sera arrivé à destination ou que le vent aura permis de mettre pied à terre sur la côte ou sur un des îlots que l'on est parfois heureux de rencontrer. Mais, doit-on se demander, où est donc sur ce radeau la place du Missionnaire ? Elle sera vite trouvée. Nos chrétiens indiens qui naturellement sont très-respectueux envers le Missionnaire ne permettent pas que les pieds de celui qui est venu de si loin pour leur annoncer la paix et la bonne nouvelle nagent dans l'eau comme les leurs durant tout le voyage. Aussi, avant de mettre à la mer, ils auront soin d'élever sur le *cattou-maram* une petite estrade d'un pied de hauteur ; là ils attachent fortement une chaise que le *Suami* devra occuper durant tout le trajet. Seulement il devra avoir soin de bien garder son centre de gravité. Une imprudence, une trop forte distraction, pourrait lui procurer le désagrément ou le plaisir d'un bain dans les grandes eaux de l'Océan. Un bain, entendons-nous, et rien de plus ; nos marins sont d'excellents nageurs. Plonger, repêcher le *Suami*, le remettre sur sa chaise et au besoin l'y attacher serait l'affaire d'un instant. Ainsi rien à craindre de l'eau ; mais les feux du soleil qui dardent sur sa tête, le Missionnaire doit les subir, et accepter aussi par ma-

cattou signifie *lien*, *ligature*, et *maram*, *arbre*, *bois*, *poutre*. Il convient parfaitement à ce bâtiment formé de quelques poutres attachées ensemble.

nière de rafraîchissement les vagues qui viennent à l'improviste asperger sa personne. Ce sont là de petits inconvénients auxquels, faute de palanquin, il n'y a pas de remèdes. Il faut s'y soumettre avec patience, à l'exemple de nos nautoniers, qui sont presque constamment dans l'eau, comme les oiseaux aquatiques, et exposés au soleil comme des statues en rase campagne. La célérité du voyage, l'absence du terrible mal de mer ; j'ajouterai même un certain charme plein de poésie que l'on ne goûte pas en voyageant comme tout le monde dans les bateaux ordinaires sont, du reste, des avantages qui méritent d'être appréciés. — Ce fut avec un de ces radeaux primitifs que j'arrivai à Mulletivou, après une heureuse traversée. »

Il y a dans le district de Mulletivou sept églises et environ huit cents chrétiens. La principale de ces églises est dédiée à Notre-Dame du Vaisseau. Voici quelle en fut l'origine, selon une tradition assez répandue dans le pays, mais dont il serait difficile de garantir l'authenticité. Durant la domination portugaise, un navire, monté par des marins portugais, allait échouer sur le dangereux rescif appelé *Pundi* dans la langue du pays et qui se cache artificieusement sous les eaux de la rade. Tout espoir était perdu. Pleins de confiance en celle que l'Eglise invoque sous le titre d'Etoile de la mer, les marins appellent Marie à leur secours et font vœu de bâtir, s'ils sont délivrés du danger imminent, une église en son honneur. Incontinent le navire semble soulevé par une main invisible qui le fait glisser doucement sur l'eau en dépit des rochers contre lesquels il devait se briser. Le vœu fut accompli et, dans l'église que les marins reconnaissants élevèrent à leur libératrice, ils placèrent une statue de Marie et suspendirent à son bras droit, à titre d'*ex voto*, un vaisseau en argent. L'église actuelle, rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne, porte encore le nom de Notre-Dame du Vaisseau, ou, pour traduire littéralement la phrase tamoule : Eglise de la divine Mère tenant le vaisseau suspendu, *capel êndina pêva Madâ côvil.*

La reconstruction et l'agrandissement de cette église sont

dus au zèle d'un excellent chrétien de l'endroit nommé Don Nicolas Nateouna-Sagaza-Modeliar qui, par la noblesse de sa caste, son instruction et ses vertus, était comme le vicaire du Missionnaire et comme le chef de nos catholiques durant l'absence du prêtre. Il jouissait aussi d'une grande autorité auprès des païens en sa qualité d'employé du gouvernement, et il ne s'en servait que pour faire observer la justice et respecter notre sainte religion, dont il pratiquait scrupuleusement tous les devoirs. Il mourut il y a quelques années comme il avait vécu. Le Seigneur lui ménagea, ainsi qu'à sa vertueuse compagne, la grâce de recevoir à leurs derniers moments tous les secours de l'Eglise, faveur accordée assez rarement aux chrétiens de Mulletivou, qui ne sont visités qu'une seule fois l'an par le Missionnaire. Ce fut le R. P. Saint-Geneys qui remplit auprès de ces deux vieillards les fonctions de son ministère. Il assista aussi à la mort un de leurs neveux qui s'était fait un devoir de marcher sur leurs traces édifiantes. Cet excellent catholique, sacristain de l'église de Notre-Dame du Vaisseau, avait souvent prié la Très-Sainte Vierge de lui obtenir la grâce d'une bonne mort et particulièrement celle de recevoir à sa dernière heure les secours de la religion. Ses prières furent exaucées ; il tomba dangereusement malade vers l'époque où le Missionnaire devait, selon l'usage, se rendre à Mulletivou. Malheureusement, le R. P. Saint-Geneys, retenu à Jaffna par la fièvre, dut retarder de quelques jours son départ. Cependant notre pauvre malade envoyait de temps en temps au rivage ceux qui l'assistaient pour voir si le bateau du Missionnaire ne paraissait pas encore. « N'est-il pas arrivé ? Quand viendra-t-il ? » disait-il souvent, et il envoyait de nouveau quelqu'un s'assurer si on n'apercevait pas au loin le bateau tant désiré. Enfin le Père arrive et, sans aucun délai, il se dirige vers la maison du malade, qui avait déjà perdu la parole, mais qui sembla ressusciter à la vue du ministre de Jésus-Christ. Il put très-bien se confesser par signes ; et à peine eut-il reçu le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il rendit son âme en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie.

Le nom de Mulletivou présente deux étymologies différentes qui indiquent le caractère moral des chrétiens de ce district. *Tivou* veut dire *île*, et *mulley* peut se traduire en français par *pays de forêts* et par *jasmin*. Voilà bien le portrait de cette pauvre Mission. De même que les bêtes fauves circulent librement dans les vastes forêts qui l'environnent, l'ignorance et les vices, qui en sont l'inévitable suite, ne règnent que trop parmi ces malheureux chrétiens. Mais on rencontre aussi au milieu d'eux quelques âmes qui, semblables aux jasmins de nos campagnes, répandent la bonne odeur de Jésus-Christ. Malheureusement le Missionnaire n'a pas le temps, dans son unique et courte visite annuelle, de les cultiver et de les soigner et de ramener dans le bercail les brebis égarées. Nos deux Pères Saint-Geneys et Gouret firent cette année et durant plus d'un mois tout ce que le zèle sut leur inspirer pour la régénération spirituelle de ces chrétiens. A part quelques malheureux qui allèrent se cacher dans des forêts inextricables et quelques obstinés, les autres fidèles de Mulletivou furent assez dociles à la voix de Dieu et s'approchèrent des sacrements avec d'autant plus d'empressement, qu'ils savaient fort bien que, jusqu'à l'année suivante, ils n'auraient plus le bonheur de voir le Missionnaire, même en cas de mort. Sous ce dernier rapport, la position de ces chrétiens est vraiment effrayante. Tous nos lecteurs partageront ce sentiment et prieront Dieu d'envoyer un plus grand nombre d'ouvriers au secours de ces âmes, qui n'ont d'autres ressources en face de l'éternité que l'acte d'une contrition parfaite, acte si rare même parmi les chrétiens les plus parfaits !...

5° *Mission de Point-Pedro.* — Cette Mission, dit le R. P. Pélissier, Missionnaire local, tire son nom de la petite ville de Point-Pedro, appelée en langue tamoule *Paroutitourrey*, qui signifie *port du coton*. Formée par une langue de terre, d'abord fertile et couverte de vastes forêts, puis sablonneuse et brûlée par le soleil, elle s'étend sur les bords de la baie du Bengale du nord au nord-est de Ceylan, depuis Valigamme jusqu'à Mulletivou inclusivement. Elle comprend

trois grands districts et un espace de 50 à 60 milles de long sur 15 de large.

L'Oblat de Marie Immaculée avec sa sublime devise : *Pauperes evangelizantur,* est ici à sa place. Le bien qu'il est appelé à y faire est d'autant plus méritoire qu'il est moins apparent, qu'il doit être le fruit d'un zèle patient et laborieux et que son ministère est constamment exercé auprès des pauvres.

Plut à Dieu que ces chrétiens privés des biens de la terre cherchassent en retour à amasser des trésors pour le ciel ! Mais comment chercheront-ils ces trésors ceux qui n'en connaissent pas le prix ? Et comment les connaîtraient-ils, puisque l'envoyé de Dieu, chargé de les leur découvrir, ne fait guère que passer parmi eux ? Sans doute, le Missionnaire se fait un devoir de visiter chaque année, autant que possible, toutes les chrétientés qui lui sont confiées; mais il est évident que, étant seul dans une Mission aussi vaste et dans laquelle les voies de communication ne sont pas faciles, il lui est physiquement impossible de remplir son saint ministère avec beaucoup de fruit auprès de tous. Cependant là où il a pu faire un plus long séjour, un grand bien a été opéré, ainsi que je l'ai reconnu par moi-même dans une première visite que je fis il y a quelques années aux chrétiens de Mérissivil et des environs, et dans un mois de séjour que j'ai fait cette année dans quelques églises du district de Point-Pedro. Cette dernière visite, entreprise surtout pour administrer le sacrement de Confirmation aux enfants et aux jeunes gens, n'a pas été moins fructueuse pour les autres chrétiens, grâce au zèle du R. P. Saint-Geneys et du R. P. Pélissier. Outre les confirmants, tous les autres voulurent s'approcher de nouveau des sacrements, et plusieurs retardataires mirent ordre à leur conscience. Un de ces chrétiens obstinés et qui aurait eu besoin de revenir à Dieu, mourut subitement, quelques semaines après, sans avoir eu le temps d'appeler le Prêtre. Un autre résultat de cette visite fut le retour d'une chrétienté travaillée depuis longtemps par un ardent fauteur du schisme. Enfin plusieurs schismatiques de Carey-Vatty voulurent aussi se

confesser, recevoir la Confirmation et présenter leurs enfants au baptême.

Nous constatâmes un progrès immense dans l'instruction des fidèles. Deux ou trois seulement ne purent être admis de suite à la réception des Sacrements, parce qu'ils nous répondaient tantôt qu'il y avait deux Dieux, tantôt qu'il y en avait trois et plus encore, etc. Autrefois nous devions presque chaque jour différer la confession de plusieurs personnes, parce qu'elles ignoraient les principales vérités de la foi. Enfin je ne pus qu'être satisfait du changement opéré dans cette partie de la Mission, ainsi que des bénédictions abondantes que le Seigneur daigna répandre sur ce peuple pendant ma visite pastorale.

6° *Mission de Trincomalie.* — D'après ce que m'écrit le R. P. Keating, chargé avec le R. P. Gouret de l'intéressante Mission de Trincomalie, l'exercice de leur ministère a été accompagné des plus heureux fruits. La moisson y a été même plus considérable que les années précédentes; non-seulement les chrétiens fidèles ont persévéré, mais un grand nombre de pécheurs se sont convertis, et plusieurs protestants et païens ont été reçus dans l'Eglise. Parmi ces derniers, un jeune homme d'une vingtaine d'années s'est fait remarquer par sa foi vive et par sa constance héroïque. Tout fut mis en œuvre pour le détourner d'embrasser notre sainte religion; mais il triompha de tout. On essaya d'abord de le séduire en lui proposant un mariage avantageux, il le refusa. Sa mère, païenne forcenée, employa ensuite tour à tour, et pendant très-longtemps, les prières, les larmes, les injures, les menaces et les coups de bâton. Rien ne put l'ébranler. A chaque injure, à chaque coup qu'il recevait, il répondait simplement et sans s'émouvoir que c'était un bonheur pour lui de souffrir et d'être battu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après son baptême, lorsque sa mère continuait à employer les plus indignes traitements, notre jeune néophyte, nommé Michel, se réfugiait chez le Missionnaire; il se confessait, se nourrissait du pain des forts, et, animé d'une nouvelle ardeur, il allait à d'autres combats. Sa mère, vaincue par une si grande patience et hon-

teuse de ses emportements, finit par céder et laissa enfin son fils suivre tranquillement la voix de Dieu et les inspirations de sa conscience.

Digne émule de Michel, un autre jeune païen, à peu près du même âge, renonça sans hésitation à un brillant avenir plutôt que d'exposer sa foi. Voici comment le R. P. Keating nous raconte ce fait : « Le lieutenant ***, ce grand distributeur de pamphlets contre le papisme, ce prédicant fanatique de la secte wesleyenne que je trouvais partout : parmi les ouvriers catholiques de l'arsenal, au milieu de nos bons soldats irlandais, à l'école et même à l'hôpital, et qui, sur les plaintes que j'adressai au commandant en chef, fut bientôt rappelé de Trincomalie, comptait parmi ses protégés un jeune païen nommé Ramasâmi. A la veille de son départ pour l'Europe, le lieutenant lui écrivit pour l'engager à l'accompagner en Angleterre où il promettait de faire de lui un gentleman. Mais Ramasâmi, qui venait à peine de connaître l'Eglise catholique et de trouver dans son sein la perle précieuse, répondit par un refus catégorique à cette offre bien séduisante pour un pauvre Indien. Il aima mieux suivre l'exemple de Michel. Il reçut le baptême et fut nommé Gabriel. La bonne conduite de nos deux jeunes néophytes, leur piété et surtout leur dévotion envers le Très-Saint Sacrement font l'édification de tous. »

Quoique la Mission de Trincomalie ne soit pas très-considérable sous le rapport du nombre des catholiques, qui ne s'élève guère au-dessus de deux mille, cependant nos Pères y ont été continuellement occupés à catéchiser, à entendre les confessions, à visiter les malades et les prisonniers, à diriger les deux Congrégations, à juger les différends qui surgissent parmi leurs chrétiens ; en un mot, à s'acquitter de tous les devoirs de leur charge, et cela avec d'autant plus de bonheur, que leur zèle était généralement apprécié et que le Seigneur se plaisait à donner l'accroissement à mesure qu'ils s'efforçaient de planter et d'arroser.

Ces bénédictions, Dieu voulut bien les répandre d'une manière spéciale sur la petite retraite que le R. P. Keating prêcha aux soldats irlandais du 50e régiment avant le départ de ce

corps pour la Nouvelle-Zélande. Ces exercices eurent un plein succès. Plusieurs, qui avaient été sourds jusque-là aux exhortations, ouvrirent leurs cœurs à la grâce. Généralement quelques mots partis du cœur suffisent pour les toucher et les faire fondre en larmes. Ils s'approchèrent des Sacrements, et plusieurs y apportèrent les plus saintes dispositions.

† J.-Etienne, o. m. i.,
Evêque d'Olympia, vic. apost. de Jaffna.

(La fin au prochain numéro.)

MISSIONS DU PACIFIQUE[1].

V. Nous avons promis de continuer l'analyse des lettres de nos Pères qui travaillent dans les Missions des diocèses de Nesqualy, de l'île Vancouver et du nouveau Vicariat Apostolique de la Colombie Britannique. Voici quelques détails sur le voyage de 1862 auquel ont pris part le R. P. D'Herbomez, les Pères Baudre, Le Jacq et Gendre et les Frères Guillet et Mactay. Nous les empruntons à la correspondance du R. P. Gendre en laissant à son récit son fraternel abandon : elle nous dira en même temps les premières campagnes apostoliques du nouveau Missionnaire et les consolations que la grâce a accordées à ses généreux efforts ; nous aurons sous les yeux l'histoire de la Mission Sainte-Marie depuis son origine jusqu'au milieu de l'année 1864 :

British-Columbia, 16 février 1863.

César, voulant faire connaître la rapidité de ses conquêtes, n'emploie que trois mots : *Veni, vidi, vici,* et après il se tait. Que ne puis-je, moi aussi, pauvre Missionnaire de la lointaine plage, satisfaire les besoins de mon cœur et contenter les vôtres en n'employant que deux mots et demi, en vous disant avec un peu moins d'orgueil que le César de l'antique Rome : Je suis venu, j'ai vu, j'ai commencé le combat !

Pourquoi donc, me direz-vous, ne vouloir employer que

[1] Voir t. III, p. 161.

trois mots ; n'y a-t-il rien à raconter? Oh ! sans doute, j'ai beaucoup à raconter ; mais une voix plus forte encore que celle de l'intrépide P. Fouquet retentit sans cesse à mes oreilles et me dit : Le temps, le temps pour les pauvres sauvages, pour ces aveugles qui soupirent après la lumière, et puis viendra le ciel et son éternelle durée, et tu t'entretiendras avec ceux que ton cœur n'oubliera jamais.

Cependant que de choses se sont passées depuis que j'ai vu pour la dernière fois, je puis bien le dire, les derniers rivages de la vieille Europe ! Parlons vite du *veni*.

Il est donc bien vrai que les habitants de l'Atlantique et ceux du Pacifique n'ont pu se nourrir de ma chair. Il est donc vrai que les loups, les ours de toute espèce, nos aimables cohabitants des forêts, n'ont pas encore eu l'honneur de me dévorer ; il est donc bien vrai enfin que j'ai trouvé le Grand-Lac et que je suis arrivé, ivre de joie, sur le théâtre de mes longs rêves, et que je remplis maintenant le divin ministère auprès des pauvres enfants des bois ! Oh ! dites pour moi merci, amour et gloire à Jésus par Marie Immaculée !

Je suis venu, et cela en pleurant, pensez-vous !... Pas du tout. Je n'ai pas encore versé une seule larme, et je n'ai connu que les joies et les récompenses du sacrifice ! Que c'est donc splendide, magnifique de voyager à travers les plaines immenses des deux océans !

Je suppose que vous avez reçu, il y a bien longtemps, une courte analyse de notre voyage sur l'Atlantique, analyse que j'ai faite en arrivant sur le continent américain, sous les chaleurs tropicales de Panama, pendant la brûlante neuvaine que nous avons été obligés de faire dans cette petite ville en attendant le départ d'un vaisseau faisant voile vers l'île de Vancouver. Embarqués à Panama le 1er octobre sur l'*Orizaba*, nous sommes arrivés en dix-sept jours à San-Francisco, ayant à rendre d'éternelles actions de grâces au bon Dieu et à Marie Immaculée *de nous avoir préservés* de mille dangers à travers le Pacifique. Il faudrait dix-sept bonnes pages pour vous décrire ce voyage de dix-sept jours, lequel me donne encore des maux de tête et des maux de cœur lorsque j'y pense. Du-

rant les dix premiers jours, nous avons eu des chaleurs à fondre la moelle de nos os ; quoique la mer ne fût pas bien houleuse, nous dansions continuellement sur notre navire, qui ressemblait à un homme ivre. Je n'oublierai jamais le dimanche du saint Rosaire pendant lequel nous longions les côtes brûlantes de la *Guatimala*. Pas de messe pour célébrer cette belle fête de Marie, et, pour y suppléer, nous avons récité le Rosaire, et Dieu sait comment ! En vain le soir attendions-nous un peu de brise venant à notre rencontre du fond de l'Amérique du Nord ; au lieu du souffle frais du soir, nous avions continuellement la foudre, l'éclair, la tempête ; il fallait donc quitter le pont et entrer dans nos cabines, où la chaleur se concentrait.

Le second dimanche d'octobre, avec les premiers rayons de l'aurore, nous apercevions dans le lointain les côtes dorées de la Californie ; tandis que nos yeux contemplaient ces montagnes, douce réminiscence de la patrie, notre front, toujours ruisselant de sueur, fut agréablement caressé par une fraîche brise que nous préférions à l'or enfoui dans le flanc des montagnes qui se trouvaient en face de nous. Nous voici donc sous la zone tempérée ; courage ! dans quelques jours nous aurons de la fraîcheur à discrétion.

Le 17, à minuit, un coup de canon nous avertit que l'*Orizaba* arrive dans la capitale du Pacifique. Nous avons eu dix heures pour visiter San-Francisco. Et puis nous voilà en mer sur la *Sierra-Nevada* qui devait nous transporter sur la rive lointaine. De San-Francisco à l'île Vancouver, nous avons mis quatre jours seulement par une mer houleuse, en faisant de continuelles cabrioles. C'était magnifique ! nos côtes avaient changé de place, et c'est tout juste si notre tête tenait sur notre cou.

Voici enfin les courageux pèlerins au terme de leur voyage, voici la rive étrangère, les forêts, les montagnes, la portion de la vigne qui nous est échue en partage. Le cœur bouillonne, les pieds frémissent, le naviro s'arrête, on saute, on bondit sur la grève. *Alleluia*. Voilà mon *veni*. Vous me pardonnerez d'avoir été si laconique et de vous avoir si peu décrit la seconde partie de notre beau voyage. *Vidi*.

Commençant par la fin, je vous dirai que j'ai vu, il y a trois jours, une chose qui m'a fait bien plaisir, comme vous pouvez le croire ; c'était votre lettre qui m'arrivait après un voyage de quatre mois. Oh ! j'ai été heureux ce jour-là, et pour comprendre ce plaisir qu'on ressent à entendre parler ceux qu'on a laissés sous le beau ciel de France, et que l'on aime tant, il faudrait savoir ce que c'est que le jeune Missionnaire perdu au milieu d'immenses forêts, étant jour et nuit avec des êtres humains qui ont une âme, mais quelle âme !... un cœur, mais quel cœur ! le jeune Missionnaire à 4,000 lieues de ceux qui versent des larmes au souvenir de son dernier adieu ; ineffable mélange de joie et de tristesse !

Ah ! sans doute, je m'estime plus heureux que tous les rois de la terre, et je préfère ma croix d'Oblat de Marie Immaculée au sceptre du plus puissant monarque du monde ; cependant ! oh ! oui cependant, pauvre cœur, il a bien à dévorer dans le silence des bois des peines que le bon Dieu seul connaît, des angoisses que Marie, cause de notre joie, sait si bien adoucir.

Mais que dis-je ? Ah ! je dis que vues, à travers le télescope enchanté de l'imagination, les Missions étrangères sont magnifiques, souriantes au superlatif ; mais arrivé sur le lointain théâtre de la guerre sainte des saints combats du Seigneur, le beau rêve se dissipe et la réalité se fait jour. Mais patience et résignation ! Trompés par ce premier télescope, on en prend un autre, et c'est l'infaillible télescope de la foi avec lequel on entrevoit les portes de la gloire s'ouvrir et l'éternel repos préparé à l'heureux Missionnaire qui a tout quitté, qui ne veut et ne désire rien tant que de voir arboré et d'arborer lui-même sur toutes les plages de l'univers le glorieux drapeau de notre divine religion. Encore une fois, ineffable mélange de joie et de tristesse semblable à deux poids qui se font équilibre dans une balance. Croyez-le bien, si la tristesse du Missionnaire sur ces plages lointaines est souvent grande comme la mer, plus souvent encore sa joie est-elle immense comme les océans.

Vous vous trouvez heureux dans le nouveau scolasticat du Sacré-Cœur. Et comment en effet ne pas se trouver heureux auprès du Sacré Cœur de Jésus et de Marie ? Faites une bonne provision de vertus dans ce saint asile afin que l'heure sonnant pour voler sur le champ du combat, vous soyez prêt à faire reculer tous vos ennemis. Je comprends maintenant, mais un peu tard, ce que nous disait Mgr GRANDIN, à Notre-Dame de l'Osier : Pour faire un bon Missionnaire il ne faut pas seulement avoir de la vertu, mais être *pétri* de vertu. Oh ! comme cela est vrai. Ici, la guerre est terrible ; on a à combattre non-seulement un diable, mais tous les diables, qui sont furieux de voir que nous venons les chasser de cet empire où ils règnent en souverains depuis que le monde existe : on a à combattre le monde qui a pénétré jusque dans ces sauvages contrées ; mais il est facile de mettre en fuite tous les diables de l'enfer en faisant un bon signe de croix, il est aisé de vaincre le monde : on le laisse aboyer ; l'ennemi le plus terrible c'est nous-même ; quel mauvais compagnon de voyage ! Patience, cependant ; si le bon Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Mais revenons un peu à notre voyage. La *Sierra-Nevada* nous ayant déposés sur le rivage de l'île Vancouver, nous avions hâte de diriger nos pas chancelants vers la petite chapelle de nos bons Pères pour y chanter un *Te Deum* sans égal. C'était le 22 octobre à dix heures du matin. Le R. P. VICAIRE célébra la sainte messe, que j'ai servie et pendant laquelle il me semblait toujours être balancé comme sur le navire. Nous trouvâmes à la maison d'Esquimalt les RR. PP. PANDOSY et GRANDIDIER avec le bon Frère VERNET. Quel doux moment ! quelle entrevue ! quel revoir !

Le lendemain de notre arrivée, le Père PANDOSY me conduisit au camp des sauvages, où j'eus le bonheur de dire ma première messe sur ce lointain rivage en l'honneur de Marie Immaculée ! La chapelle était pleine de sauvages, tous heureux de voir ce grand *plète* venant leur annoncer la bonne parole. A la prière du Père PANDOSY, je dus leur adresser quelques paroles et, après la messe, grandes poignées de main,

grand *klarrawam* ou bonjour. C'en était donc fait, j'avais vu un spécimen des enfants de la forêt, qu'on appelle non sans raison des sauvages.

Après m'être reposé à Esquimalt des fatigues de notre long voyage, au lieu de rester quelques mois dans cette résidence pour apprendre la langue des sauvages, comme je l'espérais, j'ai été envoyé, le lendemain de la Toussaint, sur la rivière Fraser, où je vis et respire aujourd'hui.

Le beau jour de la Toussaint, je suis venu avec le P. Baudre à la ville de Victoria, dire la messe dans la petite chapelle des sœurs, tandis que le Père la disait dans une autre charmante chapelle des sœurs de la même famille. Après déjeuner, nous nous sommes rendus à l'Evêché, où Sa Grandeur Mgr Demers nous attendait pour l'assister à une messe pontificale : les chantres ayant fait défaut, nous avons dû nous contenter de l'assister à une solennelle messe basse, à laquelle se trouvait un petit nombre de catholiques. Après un dîner assez modeste, j'ai regagné Esquimalt, laissant le P. Baudre tenir compagnie à Monseigneur. Enfin le lendemain je dirigeai de nouveau mes pas vers Victoria, en compagnie du P. Lejacq et du Frère Guillet, allant rejoindre le P. Fouquet qui nous attendait à Victoria pour nous mener à sa Mission de Sainte-Marie. Nous entrons dans un petit vapeur. Minuit sonne, la machine siffle et part. Adieu, île de Vancouver ! Nous voilà de nouveau à nous balancer sur le Pacifique, à travers le golfe de Géorgie. Accoutumés aux charmants spectacles de l'Océan, nous aimons mieux prendre une cabine et aller dormir. La traversée n'a pas été longue ; après dix heures de navigation, nous étions rendus sans mal de mer à notre résidence de New-Wesminster, d'où je vous écris à l'heure qu'il est.

New-Wesminster est un petit village ou ville au berceau (*young town*), capitale de la Colombie Britannique. Tout près de cette jeune cité, pour ne pas dire dedans, se trouve la résidence du R. P. Fouquet, si toutefois on peut vraiment dire que le P. Fouquet a une résidence. Une pauvre petite maison de bois, comme le sont en général toutes les habitations de ces forêts, met notre tête à l'abri de la pluie. Devant la maison

s'élève, non pas très-élégante, une chapelle à demi achevée pour les blancs ; à 200 ou 300 mètres en amont vers la forêt s'élève, plus pauvre encore, la chapelle des sauvages. Que nous sommes donc riches de pauvreté! Nous réalisons bien notre magnifique devise: *Evangelizare pauperibus misit me.* A mon arrivée, il a fallu me mettre à apprendre et le sauvage et l'anglais.

Deux jours après, tandis que le R. P. Fouquet retourne à Victoria pour faire sa retraite, et que le P. Lejacq et le F. Guillet montent à Sainte-Marie, moi je reste seul comme un ermite. Fais comme tu pourras, me dis-je à moi-même, parmi ces pauvres sauvages que tu ne comprends pas, au milieu de ces Anglais que tu ne comprends guère plus. Que je me trouvais donc drôle pendant ces premiers jours passés dans l'ermitage ! Je formais une communauté parfaite allant toujours en ordre. Quand je faisais ma cuisine, quand je pétrissais mon pain, lorsque je le faisais cuire sur une plaque de fer-blanc dans mon petit poêle, toute la communauté se trouvait présente au spectacle. Le point de la règle que j'observais le mieux après la charité fraternelle, c'était le silence ; toujours, toujours grand silence, excepté lorsque, ennuyé par le tintamarre des rats, je leur disais : Taisez-vous donc ! au risque de lancer un anathème français à messieurs les rats sauvages qui ne le comprenaient pas. Enfin, qui ne fait pas comme il veut fait comme il peut, et tout va bien.

De retour, le P. Fouquet m'envoie faire du sauvage, non en théorie, mais en pratique.

Si j'aime à me promener avec vous aux environs d'Autun, j'aimerais aussi que vous vinssiez faire une petite excursion à travers ma paroisse. Je vous invite donc à l'entreprendre maintenant, car il ne fait pas excessivement chaud et vous ne perdrez pas de temps à essuyer la sueur de votre front. Je dois vous avertir que vous n'entendrez point au milieu de nos tranquilles vallées siffler les locomotives, défiler avec rapidité ces grands chevaux de feu qui vous entraînent tout un monde sur deux rubans de fer, bien différents du petit navire en bois sur lequel le pauvre enfant des forêts se balance à travers les

rivières et les lacs. Quand donc ces sauvages entendront-ils au milieu de leurs silencieuses contrées ces bruyantes machines? Quand verront-ils leur sauvage pensée devenue civilisée voler à travers l'espace sur un fil aérien, plus rapide que l'éclair? Si la fin du monde n'arrive pas vite, la chose n'est pas impossible. L'autre jour, environné d'un cercle de sauvages, j'essayai de leur faire comprendre ce que c'est qu'un chemin de fer et le télégraphe. Oh ! si vous les aviez vus ! Comme ils ouvraient de beaux yeux noirs. Que de cris de sauvage admiration se sont échappés de leur poitrine !

Venez donc, âmes apostoliques, vous dont le cœur bouillonne, ne pouvant contenir les flammes qui le dévorent, dont les pieds frémissent d'une sainte impatience sur le seuil de votre pieux sanctuaire, venez sur la plage lointaine, venez annoncer à ces âmes les vérités plus belles que toutes les inventions humaines, vérités de notre foi qui éclaireront leur âme désireuse de la lumière.

En attendant, faisons ensemble une petite excursion, une promenade dans les forêts américaines; que c'est donc beau, que c'est donc agréable ! Je me propose de vous décrire à grands traits ma première expédition de Missionnaire sauvage.

Le 24 novembre, je suis obligé de quitter une petite maison de bois que j'habite depuis vingt jours et où j'apprenais la belle langue de mes chers paroissiens. Le Père FOUQUET, sous la direction duquel je fais mon noviciat de Missionnaire, me dit sans préambule : « Mon cher Père, vous allez partir à l'instant pour aller voir un vieux sauvage qui n'attend plus que le baptême pour mourir. Ce sauvage appartient à la Mission du P. CHIROUSE, mais ce Père ne peut maintenant franchir la montagne couverte de neige et venir baptiser son paroissien, allez donc faire un chrétien. »

Bravo ! la pénitence est douce, je l'accepte volontiers; je ne sais pas encore faire de beaux sermons en langue sauvage, mais la pratique m'en apprendra plus que la théorie.

Le grand chef des *Semmiahmoo*, la princesse, sa femme, et son premier ministre sont venus pour chercher le *Plète*,

grand envoyé du Chef d'en haut. C'est donc avec ces trois personnages que je vais m'aventurer à travers les forêts et l'Océan. Les préparatifs étant faits à l'instant, nous voilà en route. Non loin de notre petite maison se trouve une grande et magnifique rivière dont le cours peut être comparé au Rhône. Pour traverser cette eau si fraîche, nos pieds ne nous servent de rien; aussi avons-nous hâte de les placer dans un tronc d'arbre, et à force de rames nous traversons le courant. Notre frêle esquif nous ayant transportés sur l'autre bord, nous reprenons l'usage de nos pieds et nous sautons à terre pour traverser une immense forêt. La princesse, tête nue, pieds nus, malgré les pierres, les épines, la boue, le froid terrible, n'ayant pour tout vêtement qu'une longue robe fine qui la couvre décemment, marche la première à travers l'étroit sentier, portant sur son dos un grand panier rempli de mille bagatelles; après elle, vient ma place. Je marche gai et content, n'ayant ni chaud ni froid, et chargé seulement de mon petit sac de voyage; après moi, vient le premier ministre, qui n'a rien d'extraordinaire dans son costume; il porte mon lit avec le sien, celui du prince et de sa dame, etc. Enfin le grand chef de la tribu ferme la marche; son costume est tout à fait ordinaire, il est habillé comme un bourgeois qui mendie son pain, une longue chevelure ombrage sa tête et il a le cœur bon. Ce brave chef est chargé d'un quintal et demi de saumon enfumé qu'il était venu pêcher dans le *Fraser* pendant la belle saison.

Nous avançons dans cet ordre à travers le domaine des loups et des ours. Aucun incident ne surgit durant notre longue traversée. Enfin, après cinq heures de marche au milieu de ces énormes cèdres, de ces arbres qui ont peut-être été arrosés par les eaux du déluge, nous arrivons sur la lisière du bois. De là, nous pouvons contempler l'océan Pacifique qui s'avance dans la forêt et forme une immense baie. Nous quittons le bois pour nous embarquer de nouveau sur un tronc d'arbre, qu'on appelle canot, et cette fois ce n'est pas sur une rivière, c'est sur l'Océan que nous allons voguer.

Mais attendez un instant... Pour nous rendre de la forêt à

l'endroit où mes sauvages avaient laissé le canot en venant, il fallait traverser un large marais tout rempli d'eau. Il y avait de quoi rire et chanter! Je trouvais la sauvagesse heureuse de n'avoir ni bas ni souliers, car elle ne souffrait pas tant que moi pour se tirer de la fange. A mesure que j'arrachais un pied, j'enfonçais l'autre presque jusqu'au genou. Après avoir cheminé péniblement dans ce marais, que le reflux de l'Océan inonde de temps en temps, nous arrivons à l'endroit où mes compagnons avaient laissé leur petite maison flottante. Mais, ô mésaventure! « *Hello kenim!* (Il n'y a pas de canot!) *Kapchiouala!* (On l'a volé!) *Tlorrowem nsaïka!* (Nous malheureux!) » Nous voilà donc bien montés! La nuit commence à nous faire perdre de vue tout sentier; il fait froid, et mes pieds prennent un bain dans mes petites bottes. S'il faut retourner sur ses pas jusqu'à la forêt, pour passer la nuit à la belle étoile, cela n'est pas amusant! Et mon pauvre malade qui se meurt peut-être!! et nul moyen d'avancer, l'Océan nous ferme le passage!

J'entends alors mes compagnons qui commencent à murmurer entre leurs dents; bientôt ils se mettent à crier de tous leurs poumons pour se faire entendre à d'autres sauvages qui sont campés sur la rive opposée, afin que ceux-ci viennent à notre rencontre; mais la distance est trop grande, impossible d'être entendu. Mon chef se résout à chercher s'il ne pourrait pas trouver un canot, lorsque, grâce à la divine Providence, il aperçoit le sien amarré au loin sur le rivage. « *Tchako, tchako* (Venez, venez), s'écria-t-il; je vois mon canot. » Heureuse découverte! Bien vite nous nous rendons auprès du béni *kenim*. Nous sommes sauvés. Mais mes pauvres pieds ne sont pas tout à fait à l'aise, et ils n'y seront pas à travers l'Océan pendant la nuit. Courage! le missionnaire plus que tout autre est fait pour souffrir comme l'oiseau pour voler.

Je vous assure qu'il ne faut pas bien craindre le vertige pour oser s'aventurer sur les abîmes de l'Océan dans ce petit canot, qui se balance sur les flots comme une coquille de noix. Mais un missionnaire sera-t-il moins courageux qu'un sauvage?

Oh ! si vous saviez comme je me trouvais heureux au milieu de mes trois sauvages, dans mon petit canot glissant comme le vent sur la surface d'une mer tranquille, et tout cela au beau clair de la lune ! Oui, la lune se mirait gracieusement dans le cristal des eaux; mais ses rayons argentés n'étaient guère brûlants. Mes pieds, devenus inactifs, commençaient à geler, lorsque, pour me distraire, je me mis à apprendre à mes sauvages les litanies de la Sainte Vierge, et puis à les chanter avec accords! Il me semble que Marie Immaculée, notre bonne mère, devait bien un peu sourire avec les anges, du haut du ciel, en entendant une musique si nouvelle.

Pour nous rendre au camp des *Semmiahmoo*, où se trouvait mon vieux malade, il aurait fallu voyager à peu près toute la nuit; nous avons donc été obligés de camper pour ne pas nous exposer à nous égarer sur la mer, sans boussole. Nous abordons à la rive, au pied d'une immense forêt, dans un endroit où se trouve la loge de plusieurs sauvages. C'est là que je dois, pour la première fois, passer la nuit entière avec les pauvres enfants des bois.

Avant d'entrer dans la loge, le ministre de mon chef se met à crier : « *Plète, Plète, tchako!* (Le prêtre, le prêtre arrive!) » Et aussitôt tous les habitants du rustique palais se lèvent et forment la chaîne. J'entre en courbant ma haute tête et, avec beaucoup de cérémonie et de gravité, je donne la main en disant à chacun ce mot si célèbre parmi nos sauvages : *Klarawam*, c'est-à-dire : salut, bonjour, bonne nuit, adieu, au plaisir, au bonheur, au malheur, etc., enfin tout ce que vous voudrez. La cérémonie terminée, je me hâte de montrer mon nez et mes pieds à un bon feu allumé au milieu de la hutte; vous n'aurez pas de peine à croire que j'estimais plus ce foyer que tout l'or du Pérou.

C'est à la clarté de cette immense flamme que je pouvais bien considérer la figure de ces pauvres sauvages qui se trouvaient si heureux de voir le Plète parmi eux. Tandis que je demeure debout devant ce grand feu, ne pouvant m'asseoir, parce qu'il n'y a ni fauteuil, ni chaise, ni banc, tous mes

sauvages se couchent par terre ou bien s'assoient sur leurs talons, comme les vieilles femmes de mon pays. Cependant la sauvagesse, qui avait le plus d'esprit, voyant que je ne me couchais pas par terre, prit une natte, plaça un panier dessus et me pria ensuite de m'asseoir sur ce trône sans égal.

Franchement, vous auriez ri en me voyant assis sur ce beau fauteuil, environné d'une vingtaine de sauvages qui me regardaient avec curiosité. Quelle position! Au moins si j'avais eu le plaisir de savoir la langue de ces pauvres enfants de la forêt pour leur parler du bon Dieu et de Marie Immaculée. Mais la chose n'était guère possible, étant seulement depuis vingt jours parmi ces malheureux, qui aimeraient tant le bon Dieu s'ils le connaissaient bien.

Cependant, grâce à une sorte de langage que je commençais à connaître, je pus leur dire bien des choses. L'hôtesse, dans son bon sens sauvage, vint alors me demander : « Bon chef, toi désire manger? » Ma réponse ne fut pas négative, comme vous pouvez le penser, et, ce soir, la moutarde aurait été superflue. Avec un si bon feu, la marmite a vite bouilli ; la cuisinière prépare une soupe de je ne sais quoi, dans laquelle elle fait bouillir du *kalakala,* ou poule sauvage. Le tout étant bien cuit, elle renverse le contenu de la marmite dans un large plat de fer-blanc; elle vient le déposer à mes pieds, me donne une cuiller et me dit : « Bon, mange, toi chef, et toi fini manger, nous manger. » A merveille! Pour le coup, je ne suis donc pas tout à fait parmi des sauvages.

Ayant apaisé ma faim dévorante, on passe à la ronde la petite assiette, et le tout disparaît en un clin d'œil. Au clair de ce grand feu, je récite pieusement mon office, après quoi vient la conversation de la veillée. La châtelaine se met, après souper, en train de faire sa toilette pour venir me parler. Cette curieuse créature fait chauffer une marmite d'eau, y trempe la tête, se savonne la figure, les cheveux, les oreilles; ensuite elle vient se peigner auprès de moi; et ce pénible travail dure à peu près une heure!! Vous pouvez juger si cette

pauvre tête est toujours en ordre. Quand elle eut fini, je l'envoyai faire la prière avec les autres. C'est un vrai plaisir d'entendre tous ces bons sauvages réciter soir et matin la prière que le P. Chirouse leur a apprise.

Enfin, voici l'heure du coucher. Mes braves sauvages veulent encore voir comment fait le Plète pour se mettre au lit. La cuisinière hôtesse du palais a fait mon lit à la place d'honneur, tout près du grand feu. J'ai bien garde d'imiter mes sauvages, qui se débarrassent de tout vêtement. Après avoir quitté mon paletot, je m'enveloppe dans ma couverture de laine, et me voilà prêt à dormir. Laissez-moi vous dire en passant que le lit du Missionnaire en voyage consiste en une simple couverture de laine avec une peau d'ours, dans lesquelles il s'enveloppe pour dormir au pied d'un arbre, sur une planche, sur une natte quand il en rencontre, etc. Dans notre pauvre résidence, nous avons des couvertures suivant le degré de froid.

Cette nuit-là, je dors tranquille jusqu'à l'aurore du lendemain, où nous devons partir avec les premiers rayons du jour.

Nous voici donc de nouveau en canot, voguant à grande vitesse à la faveur d'une brise, cette fois un peu trop fraîche. Nous étions heureux de n'avoir pas le vent violent, autrement nous serions allés servir de déjeuner aux habitants du Pacifique. Vers midi, nous apercevons à l'horizon le pauvre hameau des *Semmiahmoo*, où demeurent mes bons conducteurs et mon vieux malade. A deux cents mètres du rivage, le premier ministre se met à crier encore : *Tchako le Plète!* Dans un instant, tous les habitants du sauvage hameau sont à faire la chaine ; aussitôt que j'ai mis mes pieds engourdis sur le sable de la rive, je commence à passer en revue ma petite armée : en voici des *klarawam!* Le grand chef, sa femme, le premier ministre viennent après moi et donnent aussi la main à tous. J'ai hâte de vite terminer cette grande revue pour aller voir si, dans la loge de mon chef, il y a un bon feu et si mon sauvage a eu la patience de m'attendre. Tout va bien ; je suis arrivé à temps.

Je trouve un nouveau feu plus beau que celui de la veille, même scène ou plus intéressante encore, nouveau repas préparé par une royale cuisinière, et servi sur une assiette toute fleurie.

Après que le chef eut dîné, je me fis conduire par lui chez mon catéchumène. Arrivé près de la porte de la pauvre loge, je dus entrer à quatre pieds. En effet, il n'y a que ce moyen pour pénétrer dans ce pauvre réduit, que le bon Dieu vient visiter par sa grâce. Quel tableau! Entrez avec moi et voyez : tout près d'un petit feu se trouve une vieille sauvagesse à la figure indescriptible. Cette pauvre créature est là, à genoux sur la poussière de la loge, faisant la toilette à son vieux mari. Elle avait appris que baptiser quelqu'un, c'est le laver ; aussitôt, se piquant d'amour-propre, elle s'était mise à laver la tête du patient sauvage, à frotter, à savonner cette pauvre tête d'un vrai squelette vivant. Ce manége dure environ une heure !

La bonne Lamié ayant terminé son baptême, j'endosse ma petite soutane de voyage, je prends mon surplis et ma blanche étole, et je m'agenouille à mon tour auprès de mon catéchumène. En vérité, il fallait vraiment avoir la foi pour s'agenouiller auprès de ce vrai squelette noirci par le temps, la misère et la douleur, pour verser sur son front l'eau régénératrice. Mais dans ce corps gisant sur une natte toute nue, à moitié recouvert par une mauvaise couverture de laine, n'ayant pas même de chemise, ou plutôt n'en ayant jamais eu, je voyais une âme jusque-là bien malheureuse, mais une âme qui, bientôt, sera plus heureuse que la mienne, car elle portera sans tache, auprès du trône de l'Agneau, la blanche robe de son baptême. Après quelques mots fournis par la circonstance et interprétés par le chef de la tribu, qui me sert toujours d'acolyte, je fis solennellement mon cinquième baptême, plaçant mon jeune chrétien sous le patronage de saint Joseph, en souvenir de notre bien-aimé Supérieur Général.

Je passai le reste de la journée avec mes bons sauvages, préparant une petite instruction que ces pauvres âmes seront si heureuses d'entendre.

A la tombée de la nuit, la petite cloche de la tribu tinte doucement le premier coup annonçant la prière. Aussitôt on fait toilette, on se prépare pour aller à la maison du Chef d'en haut. Un moment après, un second tintement se fait entendre, et aussitôt tous désertent leur loge et se rendent à la chapelle, plus heureux ce soir-là que les autres jours, car ils espèrent que le *Plète*, qui a le cœur bon, va leur annoncer la bonne parole.

Je me rends à la chapelle avec eux, et, après la prière et le cantique ordinaire, je dis à ces chers sauvages combien mon cœur était malade de ne pas savoir leur langue pour leur prêcher la bonne parole, mais aussi combien mon cœur était content de se trouver parmi eux et de les voir si bien faire la prière ; enfin, ayant un peu grâce d'état, je pus leur parler à mon aise assez longtemps. Figurez-vous que mon auditoire fut si content de mon sermon, que, le soir, après mon modeste souper, le palais royal où j'habitais se remplit encore, tous venant dans l'espoir de m'entendre de nouveau. Si ces pauvres enfants des bois étaient heureux, je l'étais encore davantage. Je leur fis alors un sermon commençant à la création et finissant à la fin du monde, en conduisant mes auditeurs dans la bienheureuse éternité. Quel beau sujet de méditation pour eux. Plusieurs vieux sauvages et sauvagesses tremblaient de mourir sans être baptisés et de ne pas aller dans la terre d'en haut ; aussi, avant de les quitter, voulaient-ils à toute force que je les baptisasse. Bons sauvages, sans doute qu'ils ne mourront pas avant d'avoir reçu cette grâce si précieuse !

Bien que je trace ces lignes à la vapeur, je me vois contraint d'abréger cette espèce de description, qui n'aura d'autre intérêt pour vous que celui que votre fraternelle charité vous y fera trouver.

La seconde partie de ma première expédition sauvage n'est pas moins remplie d'aventures. Arrivés sur les bords du Fraser, on a encore volé notre embarcation ; la nuit est déjà très-obscure, nouvelle misère ; cependant, mon bon chef, à force de chercher dans l'épaisseur du bois, trouve un méchant canot, grand comme le berceau d'un gros enfant ; n'ayant

pas autre chose, nous nous aventurons à travers cette immense rivière sur ce frêle esquif. Oh ! si vous aviez pu me voir au milieu du courant pendant les ténèbres de la nuit, cramponné au petit canot comme un perroquet à la barre de sa cage! Enfin, grâces soient rendues à Dieu et à Marie Immaculée, j'arrivai sain et sauf, heureux et content, à ma petite maison de bois de New-Wesminster.

A peine remis de mon voyage chez les *Semmiahmoo*, je dois repartir pour aller dresser ma tente 15 à 20 lieues plus haut. Maintenant je suis Missionnaire, rien ne m'effraye ; voyager, courir, visiter ces sauvages forêts que je n'ai jamais vues, ainsi que leurs charmants habitants, c'est là mon bonheur.

Dès le matin, j'entre dans un nouveau canot qui flotte sur la rivière Fraser. Cette fois, mon maître est avec moi; deux sauvages et deux sauvagesses nous suivent pour faire monter, à force de bras, à force de rames, notre petite embarcation. Ne croyez pas, cependant, que le P. Fouquet et moi restions dans leur canot les bras croisés, ne faisant que contempler la belle nature sauvage ? Pas du tout, nous devons donner à nos fidèles l'exemple de toutes les vertus ; or la paresse n'est pas une vertu, donc il nous faut ramer. Nous ramons, en effet, comme des galériens, au point de couvrir de honte les sauvages, qui aiment tant à cultiver l'oisiveté. Toute la journée se passe dans ce pénible travail, lorsque, enfin, un peu avant dans la nuit, nous apercevons le feu qui sort par la cheminée de la petite loge où nous allons camper. *Deo gratias*, car je suis rendu, j'ai les bras rompus à force de battre les flots avec ma petite rame ou pelle de bois. Nous voici arrivés dans une nouvelle résidence. J'entre dans le rustique palais, en courbant ma haute tête, bien entendu, et puis j'embrasse le bon Frère Janin que je n'avais jamais vu, et le Frère Guillet qui m'avait quitté depuis vingt jours. Tout va donc bien, même l'appétit, qui est bientôt satisfait par la dextérité du cuisinier Frère Guillet. Nous sommes à l'endroit que nous avons appelé Sainte-Marie, chef-lieu de la belle Mission que nous commençons à fonder.

Quelle intéressante narration, si j'avais le temps de vous raconter tout ce qui s'est passé à Sainte-Marie pendant l'espace de deux mois. Je ne savais vraiment pas où donner de la tête ; j'avais à apprendre trois ou quatre langues, à courir, soigner les sauvages, qui venaient déjà en grand nombre à Sainte-Marie ; j'avais, par l'ordre du R. P. Fouquet, à faire la cuisine à moitié, afin que les Frères Janin et Guillet eussent la journée tout entière pour construire une maison et une église. Vous voyez que si je me porte bien, c'est parce que je n'ai pas eu le temps de devenir malade.

Le premier dimanche, j'ai fait quatre baptêmes à la fois, c'était splendide. Pendant la première semaine je suis remonté en canot pour aller voir un jeune sauvage qui se mourait non loin de Sainte-Marie. Arrivé au camp, j'entre dans la grande loge, au milieu de laquelle était gisant, sur une natte, le pauvre enfant, malade d'un terrible chaud et froid. Pour tout remède, les voisins avaient mis un grand baquet d'eau glacée à côté de sa tête, et le malade, dévoré par une soif brûlante, avalait à discrétion cette eau qui lui donnait la mort. Si je n'avais pas eu affaire à des sauvages, je me serais fâché ; cependant j'ai pu leur faire comprendre leur maladresse. J'aurais voulu immédiatement baptiser ce cher moribond et l'envoyer au ciel, mais il avait été baptisé, depuis quelques années, par un prêtre qui en a baptisé un grand nombre le long du Fraser. Un certificat de baptême me tranquillisa. Délivré de ce souci, je suis atteint par un autre. Depuis son baptême, cet enfant aura bien des fois sans doute noirci la blanche robe de son innocence ; il est donc nécessaire de le confesser. Pauvre Missionnaire, après un mois de séjour et d'études seulement, comment va-t-il faire ? J'ai immédiatement réuni tout mon savoir en langue sauvage ; j'ai mis à la porte de la loge tous les autres habitants, et puis j'ai confessé pour la première fois, et c'était un sauvage qui se confessait pour la première fois. Pensez s'il fallait avoir de la patience ! Il fallait pour ainsi dire me coucher sur la poussière de la loge pour entendre la voix mourante de mon pénitent. Enfin, j'ai pu m'en retourner, très-heureux de lui avoir

donné la sainte Absolution. Quelques jours après, on est venu m'annoncer que mon sauvage était mort très-content, en disant la bonne Prière au Chef d'en haut.

Je l'ai fait apporter à la Mission de Sainte-Marie et je l'ai enterré solennellement dans la forêt, à l'endroit désigné pour le cimetière, un jour de dimanche où j'avais à peu près deux cents sauvages avec moi. Quel spectacle pour ces pauvres enfants des bois, de voir pour la première fois un prêtre, revêtu d'un blanc surplis, enterrer un de leurs frères, et puis planter sur sa tombe le signe adorable du Salut! Avant que la fosse fût fermée, je fis un chaleureux discours à cet auditoire si attentif. Oh! comme il fait bon parler sur le bord d'une tombe entr'ouverte. Que n'avais-je le bonheur de savoir parfaitement leur langue? J'espère que ce pauvre enfant est monté immédiatement dans les cieux où il prie maintenant pour ceux qui ont contribué à l'éternel bonheur de son âme.

Deux jours auparavant, j'avais déjà enterré sans pompe une petite sauvagesse chrétienne qui s'était noyée dans le Fraser avec d'autres sauvages non baptisés, en se livrant à la pêche. Huit jours après, j'ai le bonheur de retourner au cimetière pour planter une nouvelle croix sur la tombe d'un nouvel ange parti pour la terre d'en haut. C'était une charmante sauvagesse de deux ans, nouvellement baptisée. La cérémonie de l'enterrement fut magnifique; j'avais fait orner la petite caisse de guirlandes de verdure et de fleurs blanches qui se trouvent sur certains buissons sauvages pendant l'hiver; une couronne de ces mêmes fleurs blanches ornait sa tête, et puis les petites sauvagesses baptisées la portaient en triomphe. Pendant cette cérémonie, j'ai versé des larmes, mais des larmes de bonheur, et les trois cents sauvages qui assistaient à la procession ont un peu compris cette fois le cœur des Missionnaires.

Je vais vous conduire pour la quatrième fois à mon petit cimetière. Tandis que Jésus naît tout petit enfant dans une pauvre crèche, qu'il vient mêler ses larmes divines à nos larmes, un jeune sauvage quitte cette vallée misérable et va chanter avec les anges le joyeux *Gloria in excelsis Deo.* Le

beau jour de Noël, je fais donc mon quatrième enterrement; je plante une quatrième croix là-bas dans ce petit coin de l'immense forêt. Revêtu de mon surplis et de mon étole, je fais mettre en procession mes quatre cents sauvages et nous prenons le sentier du champ des morts. Vous pouvez bien le croire, je pleurai, et je fis pleurer mes sauvages sur la tombe entr'ouverte de cet ange parti pour le ciel. Figurez-vous, si vous le pouvez, sous quelle impression devait se trouver mon pauvre cœur. Me voilà entouré de près de quatre cents sauvages qui forment une couronne sur la blanche neige de la forêt, au milieu d'un majestueux silence, debout sur la tombe de ce charmant enfant mis en possession de l'éternel bonheur, le beau, le saint, le délicieux jour de Noël.

Voici Noël et sa joyeuse fête. Tandis que les deux Frères Janin et Guillet, la veille de Noël, ne songeant pas à déjeuner, travaillent de toutes leurs forces pour couvrir notre chapelle provisoire et mettre nos têtes à l'abri de la pluie, moi et plusieurs sauvages à mon service, nous transformions l'intérieur de la bâtisse en un vrai palais. A l'arrivée de la nuit, tout était fini, et le divin enfant, venant pour la première fois, dans la belle nuit de Noël, à Sainte-Marie, oubliait qu'un jour il naquit dans la pauvre crèche de Bethléem!

Noël sur la terre étrangère... Pour adoucir la rigueur de notre exil, le cher P. Fouquet nous avait envoyé de New-Wesminster une boîte de bonbons, nous disant dans un petit billet: « Mangez sans scrupule le contenu de la boîte; l'Eternel s'est fait petit enfant, il est bon aussi que nous devenions un peu enfants, » sage précaution pour ne pas mortifier notre mortification. Nous avions un baril de bœuf dont la salaison se perd dans la nuit des temps, dur et bien salé ; la rivière Fraser nous fournissait une boisson aussi abondante que fraîche! Vive donc la joie! En croquant les bonbons du P. Fouquet, il nous semblait assister encore à ces joyeuses fêtes de famille qui ont lieu sous le ciel de la belle France.

J'ai passé le mois de janvier à Sainte-Marie, apprenant la prière et le catéchisme en trois langues à mes sauvages que j'aime tant. Bien souvent j'avais à mon catéchisme deux cents

à trois cents sauvages et sauvagesses assis sur leurs talons. Quel tableau ! Ah ! pauvres sauvages, comme j'aime à voir leurs yeux se dessiller à la douce lumière de la foi ! Comme je les aime ! Et en revanche laissez-moi vous dire, sans orgueil aucun, j'ai le bonheur d'en être aimé. « Oh ! Chef, me disent-ils, tu as le cœur bien bon pour nous, nous voulons aussi faire notre cœur bon pour toi. »

Voici une preuve de l'affection que j'ai acquise auprès de mes chers sauvages. Le R. P. Fouquet m'envoie une lettre pour me dire de descendre à New-Wesminster. Ayant reçu cet ordre, j'annonçai le dimanche soir à mes nombreux catéchumènes que mon cœur était malade, parce que j'étais obligé de les quitter pour descendre à New-Wesminster, eux que j'aimais tant, eux avec qui je voulais vivre et mourir, eux, enfin, à qui j'aimais tant à apprendre à prier le Chef d'en haut et la bonne *Malie* (Marie). A peine rentré dans ma petite maisonnette après le catéchisme, je vois arriver les chefs de toutes les tribus avec un éloquent interprète. Qu'est-ce que tout cela ? me suis-je dit en voyant mon rustique palais rempli de chefs et de grands dignitaires ; je ne craignais pas qu'on vînt m'assassiner, mais pourquoi donc une pareille ambassade ? Oh ! je ne croyais pas que les sauvages eussent tant d'esprit ou plutôt tant de cœur ! « Tous ces tayé ou chefs ici présents, me dit l'interprète, sont venus à ta maison pour te faire connaître leurs cœurs ; or, leurs cœurs veulent que tu restes parmi nous à Sainte-Marie ; nous sommes très-heureux de t'avoir ; depuis deux mois, nous avons toujours eu le prêtre ici pour nous instruire. Tu dis que tu nous aimes et puis tu nous quittes. Oui, il est bon que tu restes, tous veulent avoir bon cœur pour toi. » Alors commencent les discours de chaque chef de tribu à tour de rôle, chacun dans sa langue barbare que je comprends en tchinook par l'interprète. C'était quelque chose de touchant. J'ai pu m'en défaire, en leur promettant de revenir immédiatement si le P. Fouquet ne venait pas me remplacer ; c'était l'unique moyen de les apaiser.

Le lundi matin, je trouve un beau canot pour descendre à New-Wesminster ; c'est celui du grand chef des *hommhi ;* il

aurait fallu voir comme il était fier de conduire le prêtre. Quinze de ses gens l'accompagnent. Tous les sauvages sortent de leurs loges et viennent sur le bord de la rivière me toucher la main, j'étais ému : *Klarawam,* adieu, bons sauvages ! Nous montons en canot, j'arbore mon drapeau blanc sur lequel brillent la croix et ces mots : *Religion*, *Tempérance*, *Civilisation*. Un vent léger l'agite agréablement. Nous récitons la prière du départ ; on entonne le chant de la rame, nous prenons notre élan sur les flots du Fraser. Trois cents sauvages, debout sur la rive, ont le cœur malade de me voir partir, et la brise du rivage nous apporte leur dernier *klarawam*.

Depuis bientôt un mois, je suis à faire pénitence à New-Wesminster. Je fais le citadin, et moi qui ne suis rempli que de bonnes manières sauvages, ici je dois parler anglais ; jugez si je m'en tire avec honneur. Patience ! en forgeant on devient forgeron.

J'espère bientôt remonter à Sainte-Marie, et puis, le printemps arrivant, j'aurai le plaisir de visiter les camps des sauvages ; je n'ai encore fait que vingt et un baptêmes, mais j'espère que, à la belle saison, j'en ferai davantage. L'année dernière, les PP. Fouquet et Grandidier ont baptisé environ un millier d'enfants : priez bien pour nous.

Dans une lettre en date du 17 juillet 1864, adressée au Supérieur Général, le R. P. Gendre donne de nouveaux détails sur l'organisation de la Mission Sainte-Marie. Reprenons avec lui le récit de la fête de Noël 1862.

C'est au mois de décembre que je commençai enfin cette vie de Missionnaire sauvage que mon imagination m'avait fait entrevoir, dans le lointain, si souriante et si belle. Les Indiens des tribus voisines de la Mission, apprenant qu'un nouveau prêtre était arrivé à Sainte-Marie, vinrent en grand nombre pour me voir et célébrer avec moi la fête de Noël. J'étais heureux, je vous l'assure, de pouvoir donner pour la première fois une bonne poignée de main à ces pauvres sauvages. Une crainte altérait ma joie. Comment sans chapelle,

sans église, par un temps de pluie et de neige, mettre à l'abri cette réunion composée de plusieurs centaines de personnes? La Providence ne m'abandonne point. Pendant huit jours les nuages s'éloignent et donnent aux Frères Janin et Guillet le temps de préparer une demeure à Jésus naissant. Tandis que le Frère Guillet fait un millier de petites planches dans un seul jour, l'excellent Frère Janin, avec son intrépidité que la vieillesse ne lasse pas, emploie sa hache et son marteau de charpentier. Afin qu'ils ne perdent pas un seul instant, je me nomme cuisinier et je prépare la soupe et les bénies pommes de terre. Deux heures avant la nuit de Noël, l'infatigable charpentier clouait la dernière planche au toit qui devait nous abriter pendant cette nuit à jamais solennelle. Les plus belles fleurs de la pauvreté brillaient sur notre autel; elles rappelaient qu'un jour le Fils de Dieu naquit dans une étable. Un peu de mousse et de fougère cueillies sous les grands cèdres de la forêt, quelques guirlandes de verdure, deux bouts de chandelle plantés dans la mousse, une lampe suspendue à la porte de ce nouveau temple, lampe rappelant l'étoile de Bethléem ; voilà tout le luxe du palais du Roi des rois. Fasse le Ciel que Jésus ait trouvé dans le cœur de nos sauvages la simplicité et la bonne volonté qu'il trouva dans le cœur des bergers ! Je ne puis vous exprimer, vénéré Père, le bonheur qui inonda mon âme durant cette nuit, lorsque le Dieu de l'Eucharistie vint s'immoler entre mes mains et nous bénir, lorsque, à la pâle clarté de la lampe, je promenai mes regards sur un auditoire aussi nouveau et lui racontai, profondément ému, l'amour du fils du Chef d'en haut pour nous tous méchants ; ce fils du grand Chef, Jésus Christ, né dans une pauvre étable, mort sur une croix pour nous conduire dans la bonne terre d'en haut!...

Dieu m'avait aidé dans cette circonstance ; son secours ne me fut pas moins sensible dans un autre embarras où je me trouvai quelques jours après. Une nuit, un sauvage arrive dans ma pauvre loge, où, auprès d'un bon feu, j'écoutais, sans me lasser, les longues et intéressantes histoires du Frère Janin : « Viens, Chef, me dit-il, ma femme, non loin, mourir,

beaucoup malade, elle. » Je me rends immédiatement avec le Frère auprès de la sauvagesse. Elle était à l'agonie, une fièvre épouvantable la dévorait. « Hâtez-vous de la baptiser, me dit le Frère, car si cette fièvre continue, elle va être emportée à l'instant. » Je la baptise ; mais une crainte me reste. Cette femme est sur le point de devenir mère. Quel sort est réservé à son enfant ? Ma perplexité devient extrême... Je fais à Dieu une ardente prière et je remets le tout entre ses mains. Je regagnai alors ma cabane, il était près de minuit. Le lendemain, je me lève avec les premiers rayons du jour, tout transi, car le vent avait accumulé la neige dans notre pauvre demeure. Un moment après, je vois entrer mon vieux sauvage portant dans un mouchoir un enfant nouveau-né : « Ma femme, me dit-il, n'est pas morte, voici son enfant, hâte-toi de le baptiser, car il est bien faible. » Jugez, mon bien-aimé Père, si je dus sourire de bonheur ! Vite je fais chauffer mon eau baptismale qui était glacée, et avec une joie aussi grande que si j'avais eu à baptiser un roi, je revêtis de la blanche robe de l'innocence cet enfant de bénédiction. Quelques instants après, semblable à l'hirondelle de nos montagnes, il quittait les frimas, pour s'envoler sous un ciel plus doux, de sorte que je puis dire avec plus de vérité que le poëte : comme une tendre fleur, il n'a vécu qu'une aurore. Sa mère ne tarda pas de rejoindre son fils et de s'asseoir avec lui auprès de Dieu.

Le reste de ce premier hiver s'est passé d'une manière assez monotone. J'ai hâte d'arriver à notre grande fête de Pâques, qui nous a donné de bien douces consolations.

Depuis longtemps nous avions annoncé aux sauvages que bientôt se célébrerait le grand jour du Chef d'en haut, et qu'il serait bon qu'ils se réunissent aussi nombreux que possible à Sainte-Marie. Par curiosité aussi bien que par dévotion, nos chers paroissiens n'ont pas manqué à l'appel. Quinze jours avant la fête, plus d'un millier se trouvaient déjà assemblés auprès de notre palais de bois. Un jour, il en arriva cinq cents à la fois, venant de cent à deux cents milles. Décrire le costume et la physionomie de ces Indiens, ce n'est pas chose fa-

cile. Les deux tiers marchent nus pieds, les trois quarts n'ont d'autres chapeaux que la voûte des cieux ; la grande majorité, par une vanité qui fait peur, ont rehaussé leur figure sauvage, en la barbouillant avec une couleur rougeâtre, qui achève de faire de ces pauvres êtres de vraies caricatures ; le nez d'un assez grand nombre est décoré d'un morceau de fer, d'os ou de bois qui leur traverse les narines. Quelques-uns sont habillés à l'européenne, d'autres en sauvage, c'est-à-dire revêtus de peaux d'animaux féroces ; enfin, la plupart sont sérieusement drapés de la tête aux pieds dans des couvertures de laine rouges, blanches et noires. Nos sauvagesses portent sur leurs épaules leurs enfants, gros et petits, artistement ficelés dans un panier. Quelle pittoresque procession ! Les flots du Fraser se courbaient sous leur marche triomphale ; dix canots voguaient ensemble sur cette belle rivière. Tout l'équipage ayant mis pied à terre à Sainte-Marie, deux processions s'organisent à l'instant. Il y avait déjà plus de deux cents sauvages à la Mission ; ils se réunissent ; à un moment donné, tous se trouvent rangés sur une même ligne et ils forment une chaîne dont le P. Fouquet est le premier anneau ; je suis le second, puis venaient nos élèves, dont je vous parlerai bientôt, et le reste à la file. La deuxième ligne est formée par les arrivants. Le P. Fouquet donne le signal ; aussitôt la seconde procession s'avance pour toucher la main à la première, qui reste immobile. Pendant cette longue cérémonie, le carillon de Sainte-Marie fait entendre ses joyeuses volées. Bien sûr, si le Saint-Père et le Sacré Collége avaient abordé sur cette plage lointaine, nous n'aurions pas pu déployer une plus grande solennité.

Jusqu'à Pâques, je vis chaque jour arriver de nouveaux visiteurs. L'embarras d'abriter tous ces sauvages se présenta plus sérieux qu'à Noël, car je les comptais par milliers. Dire la sainte Messe dans notre petite maison, c'était affliger le grand nombre, qui n'aurait pas aperçu le prêtre ; construire un autel en plein air, c'était s'exposer à l'intempérie de la saison très-pluvieuse. Cependant, à l'exemple du R. P. Fouquet, comptant sur la divine Providence qui ne fait pas défaut

au Missionnaire sauvage, j'embrassai ce dernier parti. Des milliers de bras se prêtèrent généreusement pour élever un temple de verdure sous le dôme azuré des cieux; au centre, nous construisons un autel dont la pauvreté fait toute la richesse.

Au milieu de ces préparatifs, je cultive l'âme de mes bons sauvages. Le jour de la fête de N.-D. des Sept-Douleurs, j'eus le bonheur de faire vingt-neuf baptêmes, et je promenai avec délices mes regards sur ces petits anges que je venais de donner à Dieu. Le Vendredi-Saint, à trois heures, je réunis mon peuple au pied de mon autel inachevé; là, revêtu de mon surplis et de mon étole violette, ayant à mon côté mes différents interprètes, j'ai dit à ces Indiens attentifs le sujet de notre réunion à pareille heure. Après avoir parlé assez longtemps, nous nous sommes tous mis à genoux au pied de ma croix qui brillait sur l'autel, et j'ai chanté tous les versets du *Miserere*, tandis que mes élèves, et plus de mille voix, redisaient, après chaque verset, le *Parce Domine*, etc., que je leur avais appris la veille. L'exercice se termina par la prière en différentes langues.

Mais voici le grand jour de la Résurrection : le temps est magnifique ; c'est un vrai jour de printemps, tel que j'osais le désirer. Quand tout est préparé, la petite cloche s'éveille, et ses joyeux tintements me font accourir auprès de mon autel. Trois mille sauvages l'environnent. Les chefs des tribus ont apporté le drapeau que le P. Fouquet leur a donné il y a deux ans, le mien et celui de mes élèves, vingt oriflammes arborées à de hautes et belles perches forment une demi-couronne en face de l'autel, et flottent agréablement au gré d'une douce brise. Enfin la Messe commence ; elle est dite non sans émotion ; elle est entendue avec une attention sans égale. Mes chers élèves chantent l'*Alleluia ;* tous le répètent à l'envi. Je puis dire que chaque sauvage, en ce beau jour, a au moins répété un millier d'*Alleluia*. Trois millions d'*Alleluia* sont donc montés vers le ciel de cette plage où quelques mois auparavant on n'entendait que le chant des oiseaux ou le cri des animaux féroces. Je ne puis vous exprimer les sentiments qui

dominaient mon cœur, au moment où j'offrais l'adorable Sacrifice, en présence de cette nombreuse réunion, sous la voûte étincelante du ciel, au sein de l'immense forêt; j'étais ivre de bonheur, et la reconnaissance ramenait mon souvenir auprès de vous, vénéré Père, première cause de ma félicité. Oh! je m'estimais heureux d'être Oblat de Marie Immaculée!

Le travail ne me manquait pas, ni les sollicitudes. Une nouvelle complication vint les augmenter. La petite vérole, apportée par un sauvage d'une tribu lointaine, se mit dans le camp. Une quinzaine en furent atteints. J'ai eu le bonheur de baptiser onze de ces pauvres victimes. Dix de ces nouveaux chrétiens sont morts après leur baptême; le onzième, un jeune sauvage de douze ans a échappé, grâce aux soins que nous lui avons prodigués. J'aime avec prédilection ce charmant enfant, appelé Félix. Quatre sauvages sont morts sans que j'aie pu découvrir le lieu de leur retraite, car, se sentant saisis par la contagion et ne voulant point communiquer le mal aux autres, ils s'étaient éloignés sans me prévenir; toutes mes recherches ont été inutiles. Si j'ai été heureux d'en envoyer dix au ciel, j'ai été bien peiné d'apprendre que quatre étaient morts dans l'infidélité, à quelques pas de notre demeure. Mon petit cimetière s'est agrandi; en ce moment, seize croix ombragent seize tombes où reposent les enfants que j'ai donnés à l'Eglise.

J'eus bientôt un triste exemple de l'imprévoyance de nos pauvres sauvages. Une nuit, j'allai, à la clarté de ma petite lanterne, baptiser deux sauvagesses gravement malades et qui moururent bientôt. Voici comment est morte l'une d'elles. Le lendemain du baptême, je m'empressai de leur faire une visite et j'en trouvai une presque expirante, entièrement abandonnée de ses parents et de ses amis. Point de feu pour réchauffer ses membres à demi glacés, un peu d'eau froide dans un vase dégoûtant pour étancher sa soif ardente était le seul soulagement qu'elle avait reçu de la main de ceux qu'elle aima sur la terre. Ce spectacle m'émut profondément. Par le chemin le plus court, je reviens à mon logis; je prépare un vase rempli d'eau chaude, que j'adoucis avec un peu de cassonnade et

j'emporte quelques allumettes pour faire un petit feu auprès de ma pauvre malade. Tandis qu'elle boit avec délices cette douce boisson, j'allume le feu à trois pieds de distance de la natte où elle gît ; je me retire, après avoir épuisé toutes les ressources de ma charité, et je vais faire la classe à mes chers élèves ; à peine est-elle terminée, qu'ils se précipitent pour prendre leurs ébats. En sortant, ils aperçoivent un grand feu du côté où j'avais laissé la sauvagesse moribonde : « Vois, chef, me disent-ils, là-bas grand feu! » Je pousse un cri et je vole vers le théâtre de l'incendie ! Hélas! c'en était fait de la pauvre Marguerite ! Un sauvage avait pénétré dans son logis après mon départ, avait augmenté l'intensité du feu et s'était éloigné, ne prévoyant pas le danger auquel il avait exposé la sauvagesse. Le P. Fouquet et moi avons recueilli ses pieux restes purifiés par l'eau sainte, la misère et le feu, et nous les avons religieusement ensevelis. Ces différents accidents produits par la maladie et le feu ont contristé ces belles fêtes de Pâques dont je ne perdrai jamais le souvenir. J'ai eu la consolation de conférer soixante-trois baptêmes, dont cinquante-deux à de petits enfants et onze à de grandes personnes; j'ai fait dix enterrements, donné un grand nombre de billets de tempérance, et enfin vacciné environ deux cents sauvages.

(La suite prochainement.)

VARIÉTÉS.

I. — JOURNAL D'UNE MISSION.

Ce Journal a été écrit par notre vénéré Fondateur lui-même. Il nous raconte jour par jour tout ce qui s'est passé pendant la Mission prêchée à Marignane, paroisse du diocèse d'Aix. C'est la troisième Mission donnée par les membres de la Congrégation ; le Fondateur la dirigeait en personne. Commencée le 17 novembre, elle se termina le 15 décembre 1816 ; elle fut couronnée d'un succès complet. Laissons la parole au vénéré Rédacteur de ce compte rendu : il va nous décrire toutes les cérémonies en usage dans le cours d'une Mission et les bénédictions qui les accompagnent. Puissions-nous garder fidèlement le dépôt confié à nos premiers Pères !

Le 17 novembre 1816, à neuf heures du matin, nous sommes partis de Grans où nous avions été visiter les fidèles de cette paroisse qui sollicitaient depuis longtemps cette faveur. C'était la troisième visite que nous faisions à ce bon peuple depuis la Mission du mois de février [1]. Nous y avons été reçus et accueillis avec cette joie et cet empressement qui marquent si bien les sentiments du cœur.

Nous sommes arrivés en vue de Marignane à quatre heures du soir. Les fidèles et le Pasteur, en ayant été avertis, sont venus à notre rencontre jusqu'à la chapelle de Saint-Nicolas. Avant d'y arriver, lorsque nous nous sommes aperçus que le peuple s'approchait, nous nous sommes prosternés, selon

[1] La Mission de Grans, village de dix-huit cents habitants du diocèse d'Aix, a été la première Mission prêchée par nos Pères depuis la fondation de notre chère famille le 25 janvier 1816. Elle s'ouvrit le 11 février et se clôtura le 17 mars.

notre usage, pour adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui rendre ce premier tribut de notre hommage et lui offrir les travaux de notre ministère, en dirigeant notre intention pour la plus grande gloire de son saint nom. M. le Curé s'étant approché, nous avons dirigé nos pas vers lui, et à l'endroit même où nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes de nouveau prosternés pour adorer la Croix qu'il portait à la main. Avant de la faire baiser et de la remettre entre les mains du Supérieur de la Mission, le Curé a adressé aux Missionnaires une courte harangue, dans laquelle il leur a témoigné la joie qu'il avait de les voir au milieu de son peuple pour lui montrer la voie du salut.

Le Supérieur ayant reçu la sainte Croix des mains du Curé, il s'est levé et il l'a fait baiser aux autres Missionnaires qui étaient restés à genoux ; il a béni ensuite le peuple en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux. La procession s'est ensuite acheminée vers la chapelle de Saint-Nicolas qu'elle avait dépassée, pour aller à la rencontre des Missionnaires. On est entré dans la chapelle pour y chanter l'hymne *Iste Confessor*, l'Antienne et l'Oraison de saint Nicolas, Patron de la chapelle et de la paroisse. Elle s'est rendue ensuite à l'église principale en chantant les Litanies des Saints.

Ce qu'il y a eu de remarquable dans cette réception, c'est l'empressement, la joie, les transports du peuple qui, malgré le vent impétueux, s'était porté en foule jusqu'à Saint-Nicolas et qui témoignait ses sentiments par les paroles les plus expressives. On se prosternait de tout côté au passage des Missionnaires, en poussant des cris de joie et en chantant spontanément, par une sorte d'explosion de sentiments, le premier verset du Cantique : *O missien tant desirade !* On voyait des personnes élever les bras au ciel avec transport, d'autres les ouvrir avec affection, en versant des larmes et en donnant mille bénédictions aux envoyés du Seigneur.

Ce qui n'est pas moins remarquable et qui donnera une idée de l'esprit des bourgeois de ce village, c'est que ni le maire, ni les fabriciens n'ont cru de leur dignité de venir

au-devant des ambassadeurs de Jésus-Christ. Le maire a poussé si loin les convenances de son importante place, qu'il n'a pas assisté au discours d'ouverture ni à la bénédiction qui l'a suivi.

Une des raisons de cette conduite, c'est le peu d'harmonie qui règne entre le Curé et les marguilliers, entre le Curé et le maire. Il suffit que le premier veuille une chose pour que les autres s'y opposent et le désapprouvent. Par cela seul que le Curé avait conçu le projet de la Mission, les marguilliers y voyaient des difficultés insurmontables, et le maire ne s'en souciait pas. Ils ont d'ailleurs des prétentions fort étranges auxquelles le Curé ne croit pas devoir céder, et il n'en fallait pas davantage pour qu'ils saisissent cette occasion de lui faire de la peine. C'est donc à cause du Curé que ces messieurs se sont ainsi comportés à l'égard des Missionnaires.

Cela n'a pas empêché que l'église ne fût pleine au retour de la Procession. On a exposé le Saint Sacrement, chanté le *Veni Creator*. Le Supérieur a fait le discours d'ouverture qui a été suivi de la Bénédiction. Après les avis, tout le monde s'est retiré en paix.

Le soir, le Curé et les Missionnaires ont commencé la visite des habitants. Ils avaient été prévenus par les fabriciens. Quoique le maire se fût conduit d'une manière si peu convenable, nous avons jugé à propos de commencer par lui notre visite. Il a paru embarrassé, peut-être était-ce de son procédé, peut-être aussi de ce que nous le trouvions dans un appartement qui ne répondait pas à l'idée que nous devions avoir de sa position officielle.

Le 18, premier lundi. On a sonné à quatre heures pour commencer à cinq. On a fait la prière du matin, chanté un cantique, puis l'instruction a eu lieu ; elle a été suivie de la Messe et de la bénédiction du Saint Sacrement. Enfin la seconde Messe, au commencement de laquelle on a chanté le cantique du départ.

Après le déjeuner, les Missionnaires ont recommencé les visites jusqu'à midi. Ces visites ne sont pas très-amusantes, mais elles sont très-importantes, parce qu'elles rapprochent

les Missionnaires du peuple qu'ils viennent évangéliser. Ils se montrent à lui dans toute l'affabilité d'une charité qui se fait toute à tous, ils gagnent ainsi le cœur des plus indifférents ; ils sont à même d'encourager, de presser, de combattre certaines résistances, et, chemin faisant, il leur arrive de découvrir et de se mettre sur la voie de remédier à des désordres qui souvent avaient échappé à la sollicitude d'un Pasteur même zélé. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous avons découvert deux personnes qui, sous les dehors du mariage, qu'elles n'avaient pourtant jamais contracté, vivaient, depuis plusieurs années, dans le concubinage, sans qu'on s'en doutât ; elles seraient peut-être mortes dans cet état sans la visite que nous leur avons faite.

Dans ces visites, il faut avoir soin d'entrer dans toutes les maisons, même celles où l'on prévoit que l'on sera mal reçu : n'y eût-il que le mérite de souffrir quelques mépris pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, on en retirerait toujours un très-grand profit, et ces mépris ne sont pas à négliger dans l'exercice d'un ministère si sublime, dont les peuples font en général tant de cas.

Le soir, l'affluence a été extrême ; l'église ne pouvait pas contenir le monde qui s'y portait en foule, et au second coup de l'exercice, tout était plein. On a prêché sur le Salut. Le matin, on avait prêché sur la Prière.

Le 19. Les exercices de matin à l'ordinaire. On a fait l'instruction sur le premier Commandement de Dieu.

Après les messes, on a continué les visites. Elles ont été aussi consolantes que la veille, et nous nous sommes confirmés dans l'opinion que nous avions conçue de leur grande utilité. Nous avons encore découvert un concubinage que nous espérons faire bientôt cesser, mais qui sans cette visite aurait duré bien longtemps encore. Nous avons aussi rencontré un homme tombé, depuis sept ans, dans un état de surdité absolue qui lui empêche d'entendre le bruit même du canon. Cet homme, par l'impossibilité d'entendre, s'était éloigné de l'Église. Nous avons jugé par son raisonnement qu'il était très-fort susceptible de recevoir les Sacrements, et

nous le lui avons fait comprendre par signes. Avant d'avoir perdu l'ouïe, il avait eu pour directeurs d'excellents prêtres; il est suffisamment instruit, raisonne bien, est dans des sentiments d'une grande piété. Quand nous lui avons montré le Crucifix, il s'est précipité dessus pour le baiser avec transport.

Nous avons aussi fait la découverte d'un homme de soixante ans qui est faible d'esprit et qui n'a pas fait sa première communion. Nous avons été extrêmement surpris de la manière dont il a répondu à nos interrogations. Sans hésiter, il s'est parfaitement expliqué sur les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, l'éternité heureuse et malheureuse en récompense ou en punition des œuvres des hommes; en un mot, nous avons jugé que cet infortuné était capable, après quelques soins qu'on lui donnera encore, d'être admis aux Sacrements. Nous avons, en outre, rencontré un maître d'école étranger, homme fort au-dessus des magisters de village, qui, à l'occasion de la Mission, se sépara d'une femme avec laquelle il vivait depuis longtemps et dont il a même des enfants.

Le soir, l'affluence a été si grande, que beaucoup de personnes ont été obligées de s'en retourner, n'ayant pas pu pénétrer dans l'église. On a prêché sur le Péché mortel, et ce sujet a prêté, dans la récapitulation qui a lieu après la prière, à l'annonce qu'il fallait songer à se confesser. Les confessionnaux de chaque Missionnaire ont été désignés.

Le 20. Les exercices du matin à l'ordinaire. On a fait la conférence en continuation sur le premier Commandement de Dieu. Il y avait encore plus de monde que hier matin; l'église était pleine, mais on était plus au large que le soir, où l'on est pressé à ne pouvoir se remuer.

On ne se hâte pas de se confesser; il y a eu peu de personnes qui se soient présentées.

Le soir, même affluence que la veille. On a prêché sur la Mort. Les avis ont été fournis par la récapitulation du discours et ont naturellement amené à une nouvelle et plus pressante invitation à la confession. Les hommes se sont montrés aussi peu empressés que les femmes; il ne s'en est présenté qu'une douzaine.

Le 21. Dans la conférence, continuation du premier Commandement, — vertu d'espérance. — Beaucoup de monde. Un peu plus de femmes que hier pour la confession, mais pas, à beaucoup près, autant qu'il en faudrait. Des quatre Missionnaires il n'y en a eu qu'un qui ait eu constamment du monde jusqu'à midi, où tous se sont retirés pour se conformer à la Règle.

Continuation des visites pendant la récréation de l'après-dînée toujours avec le même succès pour le bon effet qu'elles produisent. Confessions assez suivies. Discours sur le Salut (2e partie).

Le 22. Conférence sur l'amour de Dieu et du prochain, suite du premier Commandement. Confessions suivies, mais sans presse. Visites pendant la récréation de l'après-dînée.

Sermon sur le Jugement. Assistance telle qu'on a dû se retirer de la porte. Le tambour de l'église était plein. Confession des hommes assez suivie jusqu'à dix heures.

Le 23. Conférence sur le troisième Commandement, un seul mot sur le second, parce qu'on fera un discours sur le Blasphème. Pour les confessions, comme hier — visites particulières du Supérieur à des concubinaires. On en fera venir deux tous les jours à une heure pour les instruire. Un d'eux a trente-six ans ; il n'a pas fait sa première communion.

Contentement extrême de plusieurs de ceux qui se sont confessés, contentement dont les familles se ressentent.

Sermon sur l'Enfer. Après la prière, récapitulation ordinaire et avis véhément sur la sanctification du dimanche qui était profané habituellement par les œuvres serviles de la plupart des habitants.—Presque point de confessions d'hommes après l'exercice. Peut-être est-ce parce que le samedi ils se font raser en revenant de leur travail, ce qu'ils n'avaient pu faire, étant tous venus à l'église au sortir de leur repas.

Le P. Mye, ayant appris que son père était à toute extrémité, a été obligé de partir.

Le 24, *deuxième dimanche*. Lever à six heures au lieu de quatre. Première messe à sept heures, pendant laquelle un

Missionnaire étant en chaire prie tout haut par manière de méditation en suivant les actions du prêtre.

A dix heures, grand'messe. Après l'évangile, discours qui doit être toujours une récapitulation des instructions de la semaine. Il faut le rendre intéressant par l'ordre et la rapidité. Il n'est pas possible d'y renfermer les instructions du matin et du soir ; il faut choisir ce qu'il y a de plus important et qui peut être le plus utile. — On est sorti de l'église après midi.

On a commencé vêpres à deux heures. Après vêpres, le sermon sur le délai de la conversion.

Après le sermon, le Supérieur est monté en chaire pour donner les avis sur la Procession de Pénitence qu'on allait faire. Ces avis, qui ont eu également lieu dans les autres Missions que nous avons faites, étaient d'autant plus nécessaires aujourd'hui qu'il fallait prévenir les fidèles sur un spectacle extraordinaire qui allait frapper leurs yeux.

Ce n'est qu'après les plus mûres réflexions, après avoir consulté Dieu et considéré les avantages et les inconvénients de la démarche qu'on allait faire, qu'on s'y est déterminé, et le résultat heureux qu'on a obtenu a prouvé que l'inspiration qu'on avait eue de la tenter venait de Dieu, comme on avait cru le reconnaître d'avance.

Il s'agissait donc de prévenir que les Missionnaires étant venus en quelque sorte unir leur sort à celui du peuple de Marignane, ils voulaient prendre part à la Procession de Pénitence qui allait être faite de manière à pouvoir attirer et sur eux et sur le peuple la miséricorde de Dieu, dont ils avaient tous un si grand besoin. C'est pour obtenir cette faveur que le Supérieur sur qui repose principalement la sollicitude de la Mission, s'est offert en ce jour comme une victime à la justice de Dieu, comme l'homme de péché, comme le bouc émissaire chargé des iniquités de tout le peuple, espérant, par l'humilité de l'action de ce jour faite en union des humiliations de Notre-Seigneur, détourner la colère de Dieu, apaiser sa justice et appeler les grâces de conversion nécessaires à tant de pécheurs endurcis qui croupissent depuis si longtemps dans le péché et

qui témoignent si peu de désir de sortir de leur bourbier.

Ce sont les sentiments qui nous ont animés dans cette démarche. La pensée que le spectacle touchant de cette humiliation pourrait faire quelque impression n'a été que très-secondaire. Cette seule espérance n'aurait pas été capable de déterminer à braver les obstacles que la sagesse humaine pressentait et qui n'ont pu céder qu'aux considérations majeures exposées plus haut.

Le sermon étant fini, le Supérieur est donc monté en chaire pour préparer les esprits et les disposer à regarder ce qui allait être fait dans les sentiments qui convenaient à la circonstance. Il s'est appuyé sur la nécessité d'une grande expiation, sur l'exemple de Notre-Seigneur, sur celui de plusieurs saints et entre autres de saint Charles Borromée, qui, dans des calamités moindres, puisqu'ils ne voulaient détourner que des fléaux temporels tandis que nous voulions détruire l'horrible maladie qui dévore et perd les âmes, avaient fait ce que les Missionnaires allaient imiter... Enfin, il a invité le peuple à imiter le peuple juif et à imposer sur lui toutes ses fautes avec la douleur dans le cœur, se comparant au bouc émissaire qui allait être repoussé dans le désert, chargé de toutes les iniquités du peuple, seul digne du courroux du Ciel, qui devait épuiser sur lui sa vengeance. Mais, se reprenant aussitôt, il s'est tourné vers la Croix en disant que, même dans cet état d'abjection, il mettrait en elle toute sa confiance; qu'il l'embrasserait et ne s'en séparerait jamais, et qu'il ne risquerait rien ainsi; au contraire, il avait tout lieu d'espérer miséricorde et pardon. — Ce mouvement a fait impression.

Il a annoncé qu'il se dépouillerait du surplis, symbole de l'innocence, puisque maintenant il représentait les pécheurs. Il l'a quitté, en effet, et l'a déposé sur la chaire, d'où il est descendu pour aller au pied de l'autel recevoir, de la main du Curé en chappe, une grosse corde qu'il a nouée autour de son cou; puis, s'étant ôté les souliers et les bas, il a pris la croix des Pénitents, et, dans cet état, il s'est placé à la tête de la procession, tandis que tout le peuple et le clergé chantaient alternativement le *Parce Domine* et un verset du *Miserere*. Les

larmes de tous les assistants étouffaient les voix, et l'impression que la grâce a opérée a été subite ; les plus endurcis ont été touchés. Tous n'ont pas été aussi dociles aux inspirations du Seigneur ; mais il y en a eu assez de vaincus par cet acte d'expiation pour qu'on ait lieu d'être satisfait de l'avoir offert à la Majesté divine.

La procession a parcouru les rues du village, qui étaient remplies d'eau, de boue et de fumier ; mais il semble qu'en foulant sous les pieds ces ordures, il en rejaillissait des sources très-abondantes de grâces. Qu'aurait-ce été si tout autre Missionnaire que le misérable Supérieur, qui avait tant à prendre pour lui de cette expiation, qui aurait dû être toute pour le peuple, avait pu se présenter pour victime ? Mais il convenait que ce fût lui qui s'offrît ; ce n'est pas sans se dire qu'il en était le moins digne, précisément parce qu'il en était le plus nécessiteux.

Tant il y a que cette cérémonie a produit le plus grand effet et qu'elle a attiré des grâces très-abondantes sur la Mission.

La procession, qui avait été faite dans un recueillement remarquable, étant rentrée, le Supérieur a remis la croix à un acolyte, et il s'est prosterné au pied de l'autel, la face contre terre ; il a continué, dans cette attitude, de prier pour la conversion du peuple : il ne s'est levé qu'après la bénédiction. Il est rentré alors dans la sacristie, et l'empressement qu'on a mis pour lui essuyer les pieds, qu'un Missionnaire, par un mouvement spontané d'humilité, ne put s'empêcher de baiser, a produit une explosion de sensibilité dont le souvenir s'effacera difficilement de la mémoire de ceux qui en ont été les témoins. Le cœur ne put plus contenir ce qu'il renfermait de joie et de consolation, et les sanglots et l'abondance des larmes manifestèrent les sentiments délicieux dont l'âme était remplie.

Après la bénédiction, on a congédié les hommes. Les filles et quelques femmes se sont assemblées dans la chapelle des Pénitents.

Nous avons établi dans nos Missions cette assemblée particulière des filles pour leur faire toucher au doigt et leur dé-

montrer la nécessité de renoncer aux danses et aux promenades avec les jeunes gens. L'expérience nous a prouvé que c'était le meilleur et peut-être l'unique moyen de les faire revenir d'un préjugé que tant de passions favorisent. On ne permet point aux jeunes filles qui n'ont pas fait leur première communion de se trouver dans ces assemblées, parce qu'on y parle sans détour, et on met le danger dans tout son jour en rappelant avec horreur tout ce qui se passe dans ces assemblées abominables, et en découvrant les intentions perfides de ceux qui n'ont d'autre but que de les séduire. Il faut parler avec une grande autorité et beaucoup de véhémence : c'est un des exercices les plus importants de la Mission.

Cette fois-ci, l'effet a été complet, et jamais il ne fut moins attendu, parce que les filles avaient jusque-là montré des sentiments si contraires à ce que l'on doit exiger d'elles, que les Missionnaires commençaient à en être alarmés. A l'amour pour la danse, qui est une passion effrénée dans ce pays-ci ; à l'habitude ou, pour mieux dire, à la volonté très-prononcée de n'y point renoncer, se joignait une prévention presque invincible contre la congrégation et le très-petit nombre de filles qui la composaient ; il faut même ajouter un dépit très-vif et très-enraciné contre le Curé. Il fallait l'emporter sur tant de passions, et la grâce du bon Dieu en a triomphé.

L'impression a été profonde ; les larmes n'ont pas discontinué de couler, et le résultat a été de se faire toutes inscrire pour être reçues de la congrégation. L'exercice étant fini, ces filles ne se possédaient pas de joie, et elles se la témoignaient mutuellement en s'embrassant du meilleur de leur cœur.

Les Missionnaires sont passés de là au confessionnal pour entendre les hommes, et, à huit heures, on a sonné la prière du soir, à laquelle un très-grand nombre de personnes se sont encore rendues. L'église était pleine. On a ajouté quelques avis sur les événements de la journée.

Le 25, deuxième lundi. Conférence sur le quatrième Commandement. — Toute la journée au confessionnal.

Discours sur la divinité de la Religion chrétienne. Affluence et attention toujours la même. Les confessions des hommes

occupent toujours jusqu'à l'heure fixée dans cette Mission pour le départ, qui est dix heures.

Le 26, deuxième mardi. Conférence sur le quatrième Commandement, continuation. Sermon sur la vertu de pénitence.

(Je remplirai difficilement cette lacune, parce que, ayant négligé d'écrire jour par jour les événements de la journée pendant cette semaine, je ne me souviens plus de rien.)

(*La fin au prochain numéro.*)

II. — FAITS DIVERS.

Le Supérieur général, après avoir célébré à Paris l'anniversaire du 5 décembre, a pris le chemin de Bordeaux, où l'appelaient des affaires très-pressantes. Il a prêché les exercices de la Retraite annuelle aux membres de l'administration générale de la Sainte Famille. Cette retraite, commencée le 18 décembre, s'est terminée la nuit de Noël, à l'issue de la messe. On comprend tout ce que ce moment solennel a dû ajouter aux impressions d'une clôture de retraite.

Le Supérieur général s'occupait en même temps des intérêts de nos deux communautés de Valence et de Bordeaux. Son Eminence le Cardinal-Archevêque continue d'accorder sa haute et paternelle bienveillance à toutes les œuvres que embrasse le zèle de nos Pères. Plusieurs fois, soit à l'Archevêché, soit dans les maisons de la Sainte-Famille, où il s'est rencontré avec le Supérieur général, il a bien voulu accorder des éloges aux travaux de leur ministère et témoigner de sa complète satisfaction. Le 10 janvier 1865, notre bien-aimé Père rentrait à Paris, où il a séjourné jusqu'au mercredi de Pâques.

Ce jour-là, il est parti pour Autun. Depuis plusieurs semaines, il avait formé le dessein d'aller passer quelques jours au sein du Scolasticat; les affaires, puis les grandes solennités de la Semaine Sainte et de Pâques, avaient retardé son départ. Le voyage a été heureux. Le R. P. Martinet est venu recevoir le Supérieur général à Chagny. La communauté était réunie dans la chapelle au moment où les voya-

geurs arrivèrent au Sacré-Cœur. Le chant harmonieux de l'*Adoro te* leur procura un agréable repos au pied de la divine Eucharistie. La réception solennelle eut lieu dans la salle des exercices. Là, une cantate fut exécutée avec un entrain cordial, et un Oblat adressa au nom de tous un discours qui respirait l'affection et le dévouement filial. Les paroles du Supérieur général exprimèrent le bonheur qu'il éprouvait de se retrouver au milieu de frères et de fils qui forment les plus douces espérances de la famille.

Le séjour au Sacré-Cœur s'est écoulé rapidement : toutes les heures étaient employées ou à la correspondance, ou aux entretiens particuliers, ou aux instructions générales, ou aux visites imposées par les convenances. Mgr l'Évêque d'Autun s'est montré, comme toujours, le père et le protecteur de la Congrégation. Le Supérieur général a pu offrir ses félicitations les plus cordiales à Mgr Bouange, vicaire général de Mgr de Marguerye, élevé récemment par le Souverain Pontife à la dignité de protonotaire apostolique. Les relations les plus fraternelles ont aussi été entretenues avec la maison des Missionnaires; malheureusement, plusieurs Pères étaient absents, retenus sur le champ des combats.

Le Supérieur général a quitté Autun le 1er mai. Il s'est rendu à Lyon pour s'y occuper, auprès du Conseil central de la Propagation de la Foi, des intérêts de nos Missions étrangères. Le 3 mai, à midi, il rentrait à Paris.

Le Scolasticat a donné de nouvelles consolations au cœur de notre Père. Nous avons appris sur les lieux mêmes les éloges accordés aux études par les examinateurs diocésains. L'esprit de la famille pénètre de plus en plus les cœurs et y produit cette unité de pensées et de sentiments qui forme le trait caractéristique de l'Oblat de Marie. Tout se prépare pour l'ordination prochaine, fixée au 10 du mois de juin. Prions pour les futurs ordinands.

— Le jour de Pâques, le Supérieur général a reçu des lettres du R. P. Vandenberghe; elles annonçaient le retour du Visiteur à Saint-Boniface, où il doit attendre l'arrivée de Mgr Faraud et des Missionnaires qui l'accompagnent. Le Visi-

teur a employé tout l'hiver à parcourir les postes de l'Ouest, en compagnie de Mgr TACHÉ, évêque de Saint-Boniface. Les deux voyageurs sont rentrés à Saint-Boniface le 24 février.

— Mgr FARAUD a quitté le Canada le 25 avril; il se dirige vers ses missions avec les Pères GENIN, TISSIER, LEDUC et plusieurs Frères convers.

— Le mardi de Pâques, est arrivé à Paris le R. P. GAUDET, vicaire des missions du Texas et du Mexique. Sa traversée s'est effectuée très-heureusement en moins d'un mois. Des affaires importantes l'ont amené au centre de la Congrégation.

— Le 9 mai, sont arrivés à Paris : le R. P. AUBERT, supérieur de Montréal, et le R. P. MESTRE, de la même maison. L'état de santé dans lequel se trouve le R. P. AUBERT a nécessité ce voyage, dont on espère quelque bien pour le recouvrement de ses forces. Des affaires de famille ont obligé le R. P. MESTRE à se rendre au milieu des siens. Les deux Pères ont quitté Montréal le 24 avril, ont pris à New-York le paquebot transatlantique français et sont heureusement arrivés le mardi soir, 9 mai. Une amélioration s'est manifestée dans l'état du malade; espérons qu'elle ira en augmentant.

— On nous a signalé quelques erreurs qui se sont glissées dans le dernier cahier des *Missions*. Nous accueillons avec empressement leur bienveillante correction, et nous serons toujours heureux du concours prêté à nos faibles efforts et à notre bonne volonté. — Partout où il est question, dans les rapports du Canada, de la secte des Mormons, il faut lire la secte des *Momiers*. — Dans le rapport sur Ottawa, page 13, la date du 24 mai 1845 est celle de la reprise des travaux pour l'achèvement de l'église. L'église a été inaugurée le 15 août 1846.

Paris, le 15 mai 1865.

289

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 15. — Septembre 1865.

MISSIONS DU PACIFIQUE[1].

V. Continuons la correspondance du R. P. GENDRE.

C'est peu de temps après Pâques qu'est arrivé le fait suivant, dont j'ai été le héros. Un jour, laissant l'école aux soins du Père FOUQUET, j'allai, en guise de délassement, avec le Frère GUILLET, au delà de la rivière Fraser, préparer un emplacement de la forêt à recevoir des pommes de terre : il fallait tout d'abord le défricher. Les arbres les moins gros tombent bien vite sous nos coups de hache ; on aurait pu nous prendre pour des bûcherons émérites. Un arbre que je coupe s'accroche, en tombant, sur un arbre voisin ; j'attaque ce dernier avec vigueur, mais je ne suis pas encore arrivé au milieu de mon travail, que la partie coupée se fend aussi rapide que la foudre, m'allonge un soufflet qui me terrasse à trois pas de distance : le premier arbre dégringole et vient s'abattre sur

[1] Voir le numéro précédent, p. 248.

moi. Au bruit épouvantable qui accompagne toutes ces chutes, succède un profond silence. Le Frère GUILLET se doute de quelque malheur ; il accourt, et me trouve les mains et la tête ensanglantés et enseveli sous un arbre qui aurait dû me donner le coup de la mort. « Que faites-vous là, Père GENDRE? me dit-il. — Je crois que je me repose, » lui répondis-je dans mon délire. Aussitôt il se met en devoir de me délivrer; il renverse l'arbre, me dresse sur mes jambes, m'entraîne vers le Fraser, me place dans un canot et me conduit à l'autre rive, où le Père FOUQUET et le Frère JANIN viennent à son secours. Sortant alors comme d'un rêve, je demandais où j'étais, pourquoi ce sang à mes mains et à ma tête : jusque-là, je n'avais pas eu conscience de mon état. On se hâte de me coucher, aussi mollement que possible, sur une peau d'ours, et on m'applique quelques remèdes. Mes blessures se font alors douloureusement sentir : pendant quarante-huit heures, je restai entre la vie et la mort, renouvelant sans cesse mon acte de contrition. Jésus et Marie Immaculée n'ont pas voulu me faire quitter si promptement ces lointains rivages où je ne faisais que d'apparaître : mille actions de grâce leur soient rendues! Après une assez longue convalescence, je me suis trouvé entièrement rétabli.

Je passai le reste de ce premier printemps à planter des choux, des turneps et autres végétaux sur le charmant parterre de Sainte-Marie, à pêcher le long du Fraser, à préparer nos provisions pour la prochaine année scolaire.

L'été arrive, et avec lui un nuage de *maringouins*, qui couvre un espace de 40 à 50 milles sur les rives du Fraser : Sainte-Marie devient la place forte de cette sanguinaire armée. Lui résister, c'est perdre son temps ; ceux que l'on tue, sont remplacés par des milliers d'autres plus avides encore de notre sang. Quel parti prendre en face d'un tel fléau? Céder le terrain et fuir sous un ciel plus favorable, en attendant que les défrichements nous en délivrent pour toujours. C'est ce que nous avons fait : nous nous sommes rendus à New-Westminster, où ces petits êtres ailés ne sont pas nombreux. J'ai eu le plaisir de goûter le mal de mer, et je puis dire que je

le préfère au mal que font les *maringouins*. De l'aveu de tout le monde, le mal de mer ne fait pas mourir et n'empêche pas toujours de dormir; mais le second, comme l'expérience le prouve, peut vous envoyer promptement dans la tombe. Que d'oublis le Dante n'a-t-il pas faits dans son poëme! S'il avait quitté le beau ciel d'Italie pour voyager à travers les deux grands Océans et venir se reposer seulement une nuit dans les lieux que hantent les *maringouins*, nous aurions de lui quelques beaux vers de plus et une peinture plus effrayante du séjour des douleurs. Quand je parle de l'enfer aux sauvages, je n'oublie pas les *maringouins*, faibles images des méchants esprits qui tourmenteront à jamais, dans le feu d'en bas, les mauvais, qui n'auront pas fait bon, sur cette terre, le cœur du chef d'en haut.

Arrivé à New-Westminster, je croyais avoir quelques jours de repos; mais le repos est toujours passé ou à venir. Les *insectes* avaient fait fuir dans la capitale un grand nombre de sauvages dont je dus m'occuper. Le R. P. Grandidier reçut l'ordre de quitter les bords du Fraser, pour aller fonder une nouvelle Mission avec le Père Pandosy : le R. P. Fouquet fut en même temps appelé à Esquimalt. Je restai donc seul à New-Westminster. J'avais à desservir la paroisse des blancs; je m'adonnai à l'étude de la langue anglaise, afin de me faire tout à tous.

Au mois de septembre, le R. P. Fouquet, brisant les chaînes qui le retenaient à Esquimalt, apparut de nouveau sur les bords du Fraser : il m'envoya bientôt tenter une excursion dans l'étendue de notre vaste paroisse, pour visiter les sauvages et les blancs le long du Fraser et sur les rives d'un grand lac. Ce voyage de 200 milles, en canot, à travers nos immenses régions, me fournirait à lui seul la matière d'une longue lettre. Je pus voir par moi-même la grande misère des pauvres enfants des bois, car je passai bien des jours et bien des nuits dans leurs huttes enfumées, sans portes ni fenêtres, ouvertes aux quatre vents. La saleté, la grossièreté, non plus que la vermine et la misérable nourriture de ces êtres qui ont tant de droits à notre charité, ne me faisaient pas mal au

cœur; il me semblait que j'étais né sauvage, pour pouvoir vivre et mourir parmi les sauvages. Dans toutes les tribus, je fus reçu en triomphe; en arrivant près d'un camp, notre petit navire s'arrête et on met pied à terre. Aussitôt une sentinelle vigilante se met à crier : *Le plet tchako!* le prêtre venu! et, dans un clin d'œil, les habitants sont tous rangés en ligne droite, le chef en tête. Le prêtre doit alors toucher la main à tous : cette cérémonie s'observe partout et toujours. Voici quelques traits qui prouvent le bon cœur de mes sauvages : un chef, apprenant que j'allais arriver dans son camp, et revendiquant l'honneur de me donner l'hospitalité, se mit à préparer un lit tout neuf exprès pour moi, sur lequel il étala une natte bien propre, bien blanche. En entrant dans sa loge, il ne manqua pas de m'assigner immédiatement, avec un air de satisfaction, ce lit de parade. Le lendemain, il se lève, deux heures avant le jour, pour faire chauffer de l'eau, afin de m'éviter la douleur de me laver avec de l'eau froide. Jugez si j'ai dû être touché des attentions de ce bon chef! Un autre, ne voulant pas que la tête du *plet* fût appuyée pendant la nuit sur une pierre ou sur un morceau de bois, se procura un oreiller d'un nouveau genre : il fit ramasser autant de plumes qu'il put de toutes sortes d'oiseaux; le tout fut solidement noué dans un chiffon horrible de saleté. « Tiens, chef, me dit mon hôte avec un sourire de bonheur, prends cela, bien sera cette nuit ta tête sur ces *cheveux* d'oiseaux. » Pour ne pas lui faire de la peine, j'acceptai ce curieux présent, et, un moment après, je m'endormais le sourire sur les lèvres, en songeant à mon bon et sale oreiller rempli de *cheveux* d'oiseaux.

Vers la Toussaint, je regagnai Sainte-Marie, vraiment satisfait de ma première visite à ces pauvres infidèles. Fasse notre Mère Immaculée que le démon ne vienne point refroidir des cœurs qui m'ont paru animés des meilleures dispositions!

Avec le mois de novembre commence cette première année scolaire, dont je ne puis m'empêcher de vous parler. Si nous voulons faire un bien solide et permanent parmi nos Indiens, je crois que ce ne sera que par le moyen de bonnes écoles.

Tenter de changer la vieille génération si superstitieuse, si entêtée, est chose bien difficile pour ne pas dire impossible, tandis qu'il me paraît assez facile d'implanter dans le cœur des jeunes sauvages nos croyances religieuses et d'en faire de bons chrétiens. Durant sept mois, je n'ai cessé d'étudier le caractère et les dispositions du petit nombre que nous avons pu admettre à l'école, et je puis vous dire, bien-aimé Père, que j'ai été ravi au delà de toutes mes espérances. Je craignais que ces enfants, qui aiment tant leur chaumière enfumée et leur liberté entière, ne voulussent se plaire à l'école, et renoncer à leur propre volonté, pour faire celle de leur maître. Bénis soient Jésus et Marie Immaculée ! Ces chers sauvages se sont attachés à l'école d'une manière admirable ; pas un n'a désiré regagner le foyer paternel, avant que l'heure des vacances eût sonné : tous se sont soumis, comme des agneaux, aux ordres de celui qu'ils regardent, non comme un maître, mais comme un père. Quarante-deux élèves composaient cette école ; un plus grand nombre seraient venus volontiers partager le bonheur de ces privilégiés, si nos ressources nous avaient permis de les recevoir. Il était beau de voir ces quarante-deux petits sauvages, commençant une vie nouvelle dans le second berceau de leur enfance ; on aurait dit quarante-deux petits novices rivalisant de fidélité à la règle. A genoux au pied de l'autel, ils ne s'ennuyaient pas ; ils aimaient à prier et à chanter, de toute leur âme, ce Dieu d'amour qui faisait enfin briller à leurs yeux l'admirable flambeau de la foi. Heureux moments passés avec eux dans cette pauvre chambre qui nous sert de chapelle ! Là, nous ne faisions que parler du bon Dieu et de Marie Immaculée ; là, était le lieu de la bonne prière et des chants joyeux. La classe ne leur était pas pénible ; ils s'y rendaient au son de la cloche, et sa durée ne leur paraissait point trop longue. Le réfectoire recevait, aux heures réglées, la jeune troupe, qui faisait honneur à la table dressée chaque jour par la main de la Providence. Après le repas, venait la récréation, que nos Indiens aiment à la folie ; elle était suivie du temps destiné au travail : ce n'est pas ce qu'ils préfèrent. Le premier, une hache ou une pioche à la main,

je me rends au chantier et, bon gré, mal gré, tout le monde me suit. Sans cesse je fais retentir à leurs oreilles ces mots : « Honte aux paresseux ! celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Vivent ceux qui aiment le travail ! » Enfin, en travaillant, on finit par détruire la paresse et aimer le travail. Je puis vous assurer que si nos écoliers de Sainte-Marie n'ont pas fait cette première année de grands progrès dans les sciences et dans les lettres, ils ont assez appris à se plier sous le joug du travail, chose si difficile pour nos Indiens, amateurs passionnés de la paresse.

La plupart de ces enfants montrent de très-bonnes dispositions pour lire et écrire; ils commençaient à épeler passablement les premiers livres de lectures anglaises, quelques-uns étaient déjà capables d'écrire d'une manière très-lisible. Je voulais, pour le beau mois de Marie, que les cinq plus forts vous écrivissent, afin de vous exprimer dans leur naïf langage et leur joie et leur bonheur : de trop nombreuses occupations m'ont empêché de réaliser ce projet. J'ose vous promettre que l'année prochaine, si j'ai le bonheur de me trouver encore parmi ces chers enfants, vous recevrez d'eux, le jour de votre fête, une lettre écrite de leurs mains. Ils vous aiment beaucoup, et ils prient souvent pour ce bon premier grand chef des prêtres qui demeure au delà du grand lac. Tous, à peu près, ont une mémoire assez heureuse ; dans peu de temps, ils ont appris la prière, la partie du catéchisme traduite en leur langue et les répons de la messe. Vers la fin de notre année scolaire, une trentaine savaient servir la messe, avec le recueillement et la modestie des plus sages élèves des séminaires de France.

A neuf heures du soir, la cloche annonçait le grand silence ; chacun se rendait au dortoir et s'armait de son chapelet, suspendu au chevet de son lit, pour tresser une couronne de fleurs spirituelles à la douce patronne du lieu que nous habitons. La récitation du chapelet en commun, dans le silence de la nuit, terminait admirablement cette journée, qui n'avait été que pour le bon Dieu et son Immaculée Mère.

Inutile de dire que ces pauvres enfants, en arrivant à

l'école, n'étaient pas des anges, tant s'en faut. Un arbre mauvais ne peut produire de bons fruits ; une source empoisonnée ne peut que corrompre le ruisseau qui en sort. Je me hâtai donc de purifier leurs âmes, en préparant au baptême ceux qui n'avaient pas encore reçu cette grâce, et au sacrement de Pénitence ceux qu'un Missionnaire avait baptisés autrefois. A la Noël, après un examen satisfaisant, je pus admettre à la grande grâce de la régénération une douzaine de mes élèves. Jugezdu bonheur qui remplit mon âme lorsque, après la messe solennelle, il me fut donné de baptiser une vingtaine de catéchumènes, parmi lesquels douze écoliers. Quel beau bouquet à présenter à Jésus de la crèche ! Revêtus de la blanche robe baptismale, mes nouveaux chrétiens ont fait ma consolation et ma joie. Bientôt, j'ai pu admettre au sacrement de Pénitence à peu près tous ceux qui avaient été baptisés ; ainsi, le cœur de mes chers élèves est devenu une terre nouvelle, où la divine grâce, comme une pluie bienfaisante, fera croître peu à peu les fleurs de la vertu.

Ces enfants n'aiment pas à être menés la verge et la férule à la main ; beaucoup de bonté et de douceur avec une juste fermeté, voilà ce qui les rend souples et dévoués. Connaissant combien les sauvages estiment les moindres dignités qui leur sont conférées, je me suis servi de cet innocent amour-propre pour les retenir dans le bien et je créai un grand nombre de dignitaires, savoir : 4 censeurs appelés *wachtmen*, 4 sacristains, 4 cuisiniers, 2 infirmiers, 1 réglementaire, 1 chantre pour entonner les cantiques, 1 *captain* pour veiller sur nos canots ou chaloupes, 1 intendant général des travaux manuels, 1 gardien des outils, 4 balayeurs de la maison ; enfin, 2 menuisiers. Un dignitaire devait être honteusement cassé de sa charge s'il se rendait coupable d'une faute, et les non-gradués ne pouvaient parvenir aux charges s'ils n'étaient pas toujours sages. Par ce moyen, je pus faire marcher avec ordre cette intéressante communauté. Une faute tant soit peu grave valait au coupable une bonne pénitence, avec déshonneur ; si le coupable tombait en récidive, il était impitoyablement mis à la porte. Pour montrer combien je tenais à n'avoir

pour écoliers que des enfants sages et vertueux, et combien ma parole était sacrée, je chassai un élève tombé en récidive. C'est un exemple que le coupable et les autres enfants n'oublieront pas. Avant de regagner sa chaumière enfumée, ce pauvre petit est venu se mettre à mes genoux en présence de tous les élèves et de cinq cents sauvages, pour me demander pardon et me prier de ne pas le renvoyer. Ce fut en vain ; je ne pouvais manquer à ma parole sans passer pour un chef sans autorité, ou plutôt pour un menteur. Je vis donc, à mon grand regret, cet enfant quitter Sainte-Marie pour se rendre dans sa tribu éloignée. Je lui ai dit que je le reprendrais l'année prochaine, après avoir fait six mois de pénitence, si toutefois j'apprends que chez lui il a toujours été bien sage.

Des sollicitudes sans nombre accompagnent l'exercice de ma paternité. L'un se fend la tête avec une hache mal dirigée, l'autre se coupe une main, un troisième se brise un membre ; un grand nombre, marchant nu-pieds, s'enfoncent des épines au talon. Il faut alors devenir docteur, voler à l'infirmerie et appliquer des remèdes efficaces. Un cuisinier arrive et me dit : « Chef, qu'est-ce que nous mangeons ce matin, à midi, ce soir ? La marmite pour faire cuire les pommes de terre est percée, comment faire ? » Voici l'expédient de notre chaudronnier : déchirant un morceau de sa chemise et prenant un peu de farine avec de l'eau, il fait du tout une colle qui va admirablement boucher la marmite... Dix sauvages arrivent à la maison, vingt autres partent ; il faut les voir et les entretenir. On me demande pour des malades ; toute la basse-cour m'appelle de ses cris. Il faut être partout ! il faut tout faire ! Vous comprenez, vénéré Père, qu'avec un semblable *tohu-bohu,* le rôle de Marie n'est pas joué dans notre résidence ; heureux si celui de Marthe est rempli d'une manière convenable.

Un mot de mon cimetière ; il va toujours s'élargissant. Nous sommes venus dans ces lointaines régions pour arborer le signe adorable de notre Rédemption. C'est donc une consolation pour moi toutes les fois qu'il m'est donné de planter une nouvelle croix sur la tombe d'un sauvage parti pour le

ciel. A cette heure, trente croix s'élèvent sur trente tombes. Une chose que je demande au bon Dieu, c'est qu'un jour il m'accorde la grâce d'aller me reposer moi-même sous le grand cèdre de la forêt, à l'ombre d'une croix, au milieu de mes bien-aimés sauvages.

Omettant mille petites choses qui pourraient plus ou moins vous intéresser, j'arrive au 24 mai 1864, où a eu lieu une fête dont la description réjouirait votre cœur si elle était faite par une main plus habile que la mienne. Le 24 mai, anniversaire de la naissance de la reine Victoria, est pour tous les Anglais un jour de réjouissance et de parade. La capitale de la Colombie britannique venait de recevoir un nouveau gouverneur. Dieu inspira à ce gentleman de réunir les sauvages afin de rehausser, par leur présence, la solennité des jeux. Trois de vos enfants Oblats ont concouru à la réalisation de ce projet, qui a procuré à notre sainte Religion un beau jour de triomphe sur l'infidélité et l'erreur. Informé, dès son arrivée, de notre influence sur les sauvages, le gouverneur s'adressa à nous et non aux ministres protestants pour la convocation de l'assemblée indienne qu'il avait projetée. Dix jours avant la fête, me trouvant seul à New-Westminster, je vois un soir arriver chez moi un agent du gouverneur, qui vient m'informer des intentions, sinon des ordres de Son Excellence. «Monsieur, me dit cet agent, j'ai à vous communiquer une chose de haute importance. Son Excellence désire voir réunis tous les chefs sauvages avec leurs sujets pour le 24 mai, *the Queen's birth day*; et pour cette fin, il s'adresse à vous; il désire que vous informiez les Indiens et que vous l'aidiez dans l'organisation de cette fête. Les sauvages, fussent-ils six mille, recevront tous de la nourriture pour ce jour-là, et il y aura en même temps différents prix destinés à la course des canots. » Cette nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me causa un grand plaisir, j'y voyais une occasion très-favorable de faire quelque bien à tous nos chers sauvages : aux bons, en les raffermissant ; aux mauvais, en dissipant leurs préventions. En effet, quelque temps avant l'arrivée du nouveau gouverneur, les mauvais sauvages, à l'instigation sans

doute de quelques blancs, avaient répandu le bruit parmi toutes les tribus indiennes, que ceux qui prenaient la parole du prêtre catholique seraient malheureux : et qu'une fois le nouveau grand chef anglais arrivé, il rejetterait loin de cette terre et les prêtres et ceux qui faisaient sa prière. Les pauvres sauvages, si faibles encore, étaient portés à croire une pareille absurdité. La grande réunion n'était-elle pas une occasion préparée par la Providence, propre à dissiper ces préjugés, à honorer la religion catholique dans ses prêtres, chargés, préférablement aux ministres anglicans, de convoquer l'assemblée et d'être les interprètes de la parole du gouverneur, et à manifester notre supériorité de la manière la plus éclatante ?

N'ayant pas de temps à perdre pour faire savoir aux tribus les plus éloignées une nouvelle aussi importante, j'envoyai un chef parcourir tous les camps sur une étendue de plus de cent milles. Dans quatre à cinq jours, tous ceux qui étaient capables de se rendre à l'appel étaient avertis; et pour ne pas manquer leur coup, ils vinrent se réunir immédiatement à Sainte-Marie, nous donnant par là occasion de les instruire et de les fortifier. Le grand jour approchait et je n'étais pas sans inquiétude. Pour organiser notre nombreuse armée sauvage et la présenter en bon ordre à Son Excellence, l'homme nécessaire, l'homme indispensable, me faisait défaut. Le R. P. Fouquet se trouvait alors sur les rivages de l'île Charlotte. Mais ici encore la Providence veillait sur nous. Une belle nuit, le R. P. Fouquet nous arrive par voie de mer, tout noir, tout brûlé par le soleil, sans chapeau, car il l'avait perdu dans une tourmente au milieu des flots de l'Océan ; il arrive, et, sans céder à la fatigue, il se met à la tête du mouvement.

Le 22 mai, avant-veille du grand jour, fut pour nous une journée d'embarras et de préoccupation. Ce n'était pas chose facile que de faire manœuvrer près de trois mille sauvages, de les préparer à se rendre au même emplacement, non loin de New-Westminster, afin de ne former qu'une masse compacte sur le Fraser et d'arriver en bon ordre auprès de la maison du Gouverneur, de composer les trois discours que trois chefs des principales tribus devaient réciter à Son Excellence, etc.

Le 23, le R. P. Fouquet quitte dans la matinée Sainte-Marie, où il avait passé une si rude journée de travail, et il se rend à New-Westminster, me laissant le soin de conduire les sauvages au lieu du rendez-vous. Vers midi, le temps se mit au beau; il avait plu jusqu'alors. Je donne le signal du départ et nous nous embarquons, en chantant, sur les ondes du Fraser. Nous arborons notre élégant drapeau ; tous les chefs en font autant; notre navigation ressemble à une marche triomphale. Quelque milles au-dessus du campement désigné, un bateau à vapeur, descendant de Fort-Yale à New-Westminster, nous dépasse. Il y avait à bord le gouverneur, le secrétaire colonial et le capitaine du navire. Ces trois personnages, charmés du coup d'œil que nous leur présentions, se tournent du côté de mon canot et saluent par trois fois, en agitant leurs chapeaux, notre riche bannière. Nous le leur avons rendu de notre mieux, à la manière sauvage. Cette marque d'attention dissipa les craintes que nous avions pu concevoir sur les desseins du gouverneur.

Arrivés à deux milles au-dessus de New-Westminster, nous faisons halte sur la lisière de la forêt pour y passer la nuit. Que n'aurais-je pas à dire à nos chers frères novices et scolastiques sur cette nuit passée à la belle étoile, sous les grands arbres de la forêt, en compagnie de près de trois mille sauvages ! Frères bretons ou méridionaux, croyez-le, il y avait là bien de la poésie !

Le lendemain matin, de bonne heure, toute ma caravane est sur pied. La clochette de chaque chef fait entendre un son argentin dans l'épaisseur des bois, et à l'instant, cinq à six mille genoux sauvages fléchissent sur la mousse pour adorer Celui que les anges adorent au ciel dans d'ineffables ravissements. O religion ! que tu es belle ! Comme tu grandis les pauvres enfants des bois ralliés autour de ton immortel drapeau !

A neuf heures, je reçois de New-Westminster l'ordre d'organiser notre armée navale ; mais déjà tous nos hommes étaient à bord et les bannières se déroulaient dans les airs. Bientôt, le R. P. Fouquet arrive, accompagné du R. P. Gran-

DIDIER, à la tête de cinq cents sauvages qui grossissent nos rangs. Le R. P. FOUQUET tient dans sa main droite un grand papier blanc, orné d'un magnifique ruban rouge, qui intrigue passablement les yeux de nos Indiens. Il parcourt les rangs pour donner ses ordres, et à son commandement, toutes les phalanges s'ébranlent; six à sept cents navires glissent sur les ondes du Fraser. Soixante drapeaux, sur lesquels brille le symbole de la Rédemption, volent et s'agitent au gré du vent; cinquante-sept chefs sauvages figurent sur la première ligne; les élèves de Sainte-Marie tiennent la place d'honneur. Ils entonnent le chant de la Rame, et trois mille cinq cents bouches font retentir les montagnes et les forêts. Quel panorama! quel enthousiasme! Quant à moi, je ne pouvais retenir mes cris d'admiration.

Quelques minutes après, nous arrivons au débarcadère, tout près de la maison du gouverneur. Un grand nombre de blancs, amis ou ennemis, étaient présents et assistaient au spectacle du débarquement. La réunion a lieu à quelques pas de la résidence. Le R. P. FOUQUET, ouvrant alors son grand papier à ruban rouge, prononce le nom de tous les chefs sauvages, et avec prudence, pour ne pas froisser leur vanité, il les place en demi-circonférence, de manière que personne n'occupe la dernière place. Les écoliers de Sainte-Marie se rangent sur deux lignes, au-dessus des chefs, et nos trois à quatre mille sauvages se groupent autour du demi-cercle. Tous les colons de New-Westminster contemplaient l'*indian meeting*. Enfin, à midi, heure indiquée sur le programme de la fête, le R. P. FOUQUET, invité à occuper la place d'honneur, se rend à la résidence de Son Excellence. Le gouverneur sort alors de ses appartements avec ses premiers officiers en grande tenue; il est accompagné de ses gardes et il s'avance précédé d'un corps de musique. Arrivé au lieu de la réunion, toutes les têtes se découvrent et un tonnerre de vingt mille hourras acclame Son Excellence et retentit au loin. Quel moment solennel pour nos chers sauvages! Il fallait les voir, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, contempler ce premier grand chef anglais, aux habits et aux épaulettes d'or, tandis

qu'à sa droite marche, plus humble qu'une violette, le modeste Père Fouquet, avec un misérable chapeau sur la tête, vieux rebut qu'il trouva dans notre pauvre maison de New-Westminster, et qui remplace celui que la tempête lui a enlevé. C'était un beau jour pour le Missionnaire !

Quand le silence s'est rétabli, le premier chef, chargé de porter la parole, se présente devant Son Excellence et, faisant un grand salut à angle droit, prononce imperturbablement son petit discours en langue indigène, interprété en *tchinook* par un autre sauvage, et enfin traduit en anglais par le R. P. Fouquet. Au premier succède le second, puis le troisième. Le Gouverneur répond aux trois discours par un seul. Le P. Fouquet traduit en *tchinook* les paroles du gouverneur, et trois bons interprètes traduisent ces mêmes paroles en leur langue naturelle, en criant de tous leurs poumons, afin d'être entendus des auditeurs les plus éloignés. Cette scène, vraiment insolite, amena un sourire sur les lèvres des spectateurs.

Les discours furent suivis de la distribution des cadeaux. Chaque chef se présente devant Son Excellence pour recevoir un signe de sa royauté : c'est une jolie casquette, relevée par un charmant galon doré, qui éblouit comme un rayon de soleil ces heureux du jour ; cinquante-sept chefs, cinquante-sept casquettes royales. Les petits écoliers de Sainte-Marie apparaissent à leur tour devant le Gouverneur pour recevoir des promesses, une poignée de mains et une gracieuse cravate. Cette distribution terminée, on lève la séance et le gouverneur regagne sa demeure au milieu d'étourdissants hourras.

Un joyeux repas est offert à nos chers Indiens. Du pain, des biscuits, de la mélasse et du tabac leur sont généreusement prodigués. Leur appétit milonien peut se rassasier avec délices, car la mélasse est pour eux ce qu'étaient pour les dieux de la Fable le nectar et l'ambroisie.

Tout va à merveille jusqu'ici ; trois mille cinq cents sauvages sont les amis du prêtre. Les bons triomphent, les faibles sont fortifiés, et les mauvais, couverts de honte. Un petit nombre reste en dehors de nos rangs, ne voulant pas de notre drapeau. Les malheureux ! ils ont partagé la honte et le dés-

honneur des ministres. Sur cinquante-huit chefs sauvages, cinquante-sept figurent sur notre longue liste ; un seul, avec une dizaine de ses sujets, faisait la part de l'erreur. Il me semble que si ces soi-disant missionnaires du pur Evangile avaient eu plus de zèle pour le salut des âmes égarées entre les mains des papistes, ils auraient dû tomber malades de chagrin et de douleur. Mais hélas ! que sont-ils ?... Nous avons pu constater, cependant, qu'ils n'étaient pas contents de notre triomphe, et celui qu'on décore du titre d'Archidiacre de la Colombie britannique, rencontrant le R. P. Fouquet, eut la hardiesse de lui dire, sur un ton un peu fâché : « Pourquoi n'avez-vous pas mis sur votre liste tel chef ? — Par la raison toute simple, répliqua le Père, que c'est le seul chef qui ne vient pas chez moi et que c'est le seul qui va chez vous ; il vous appartenait donc de présenter à Son Excellence vos chefs et vos sujets, comme je l'ai fait pour les miens. » Le révérend archidiacre demeura bouche close.

Vous le voyez, vénéré Père, cette fête a été vraiment magnifique, et le triomphe de la vérité ne pouvait être plus éclatant. A Dieu seul honneur et gloire par Marie Immaculée, dont nous sommes les heureux Oblats. Un tel événement graverait sans doute, dans le cœur de nos chers sauvages, un souvenir ineffaçable, si ces pauvres cœurs n'étaient pas aussi mobiles que les flots de l'Océan qui baignent leurs rivages.

Le lendemain, je regagnai, avec mes élèves, le paisible séjour de Sainte-Marie, pour y rester jusqu'au 13 juin, jour où commencent les vacances. Durant ces trois semaines, nous nous sommes moins occupés des travaux de la classe que des travaux de l'agriculture ; nous avons planté des choux, des turneps et des pommes de terre; le chiffre des premiers est bien de dix à douze mille. Si le bon Dieu nous conserve la vie, l'hiver prochain nos sauvages se régaleront, car ils sont friands de la soupe aux choux. Avant de mettre en vacances mes chers enfants, je leur ai fait faire une grande promenade sur la montagne dite du Diable. C'était une tradition reçue, que quiconque affrontait ce mont redoutable, payait de la vie sa coupable témérité. Tous les sauvages cher-

chaient à m'effrayer par des récits de plus en plus sombres et dramatiques. Aussi, ma proposition de faire cette ascension fut-elle accueillie en tremblant par mes écoliers, aussi superstitieux que leurs pères. Durant trois mois, presque chaque jour, j'attaquai leur superstition ridicule, et je les habituai insensiblement à la pensée de tenter avec moi cette entreprise, qui ne pouvait offrir aucun danger. Je parvins à vaincre cette superstition héréditaire. Vers le soir du 31 mai, nous partons tous en canots, avec les provisions indispensables, et nous allons camper, pendant la nuit, au pied de la montagne redoutée, sur le bord d'un lac magnifique. Le lendemain, de bonne heure, la prière faite, nous gravissons les hauteurs, et vers midi nous arrivons, sans aucun accident, jusqu'au sommet, où personne n'était jamais monté. Là, nous chantons triomphe et victoire. Je fus heureux de montrer à ces enfants combien leurs traditions étaient mensongères et que le prêtre seul leur disait la vérité, parce qu'il la tient du grand chef d'en haut. Après nous être bien divertis, j'ai écrit sur une liste le nom de tous les braves venus sur la montagne du Diable. Cette liste a été placée sous l'écorce d'un cèdre; nous la retrouverons l'année prochaine en retournant sur cette hauteur, devenue la montagne de Dieu. Le soir de cette agréable journée, nous rentrâmes à Sainte-Marie en chantant les Litanies de la très-sainte Vierge.

Le jour de la distribution des prix est arrivé : c'est le dimanche 12 juin qu'a lieu cette cérémonie. J'étais seul, avec le Frère Janin, attendant depuis quinze jours des nouvelles de New-Westminster. J'aurais voulu avoir, pour rehausser notre fête, le R. P. Fouquet, ou mieux encore notre nouvel évêque, nommé Mgr d'Herbomez. Agréable surprise ménagée par la Providence! le samedi soir, nous entendons le sifflet d'un bateau à vapeur. Aussitôt tous les enfants, le cœur plein de joie, volent sur le bord de la rivière : trois des plus forts saisissent un canot et s'élancent à la rencontre du navire. Notre bonheur a été grand : nous possédions Mgr d'Herbomez. Nous avons salué le R. P. Fouquet, qui a continué son chemin vers l'est de la Colombie britannique.

Le lendemain, dimanche, a lieu une messe solennelle, chantée par Sa Grandeur. Six élèves, en habit de chœur, servaient à l'autel avec une grâce et une modestie à ravir le monde sauvage et le monde civilisé. L'encensoir, continuellement balancé par l'infatigable Stanislas, laissait échapper des nuages de fumée. Une chose seulement était à regretter, c'est que nous trouvant si loin de l'Arabie, nous n'avions point de cet encens d'agréable odeur qui, tout en satisfaisant l'odorat, n'incommode pas les habitants du lieu saint : un peu de résine, recueillie sous l'écorce d'un gigantesque sapin et mélangée avec de la cassonade, formait l'encens dont se servaient les Oblats campés sur les lointains rivages de la rivière Fraser. Vers le milieu de la messe, Monseigneur, légèrement incommodé par la fumée de cet encens, commande la retraite de l'encensoir. A part ce petit accident, tout le reste s'est bien passé ; nos enfants et les autres sauvages présents ont chanté mieux que jamais la messe qu'ils aiment tant à chanter. Vous serez peut-être étonné, bien-aimé Père, de voir que nos petits élèves, dans un seul hiver, aient pu apprendre le plain-chant, et vous vous demandez, sans doute, quel est le maître habile qui les a instruits si vite et si bien ! Le bras du bon Dieu n'est point raccourci : il y a plus de deux mille ans, il faisait parler l'ânesse de Balaam ; il a pu aussi donner assez d'harmonie à la voix du Père Gendre, pour qu'elle ait plu à ses patients élèves et ne les ait point épouvantés. Si jamais mes condisciples du Scolasticat apprennent cette nouvelle, ils crieront au miracle, en se rappelant ce que je valais en plain-chant et en musique sous le beau ciel de Montolivet.

A quatre heures du soir, eut lieu la distribution des prix. Sur trois tables, recouvertes chacune d'un morceau d'indienne, brillaient les trois différents prix que chaque élève devait remporter. Sur la première, étaient étalées les belles images d'un centime à deux sous que Monseigneur avait apportées ; sur la deuxième, les prix que Son Exc. le gouverneur avait promis le 24 mai, et qu'il s'était empressé de nous faire parvenir : ces prix consistaient en un charmant petit carnet ou portefeuille à tranches dorées ; sur la troisième, enfin, étaient

également étalées des images que je leur avais promises s'ils étaient bien sages. Un joli drapeau avait été déployé et placé à côté de l'autel : c'était le prix de sagesse. Le tout bien préparé, le carillon se fait entendre ; aussitôt la joyeuse bande vole plutôt qu'elle ne marche vers le lieu de la distribution. Sa Grandeur et votre serviteur, grand-maître d'école, arrivent les derniers. Agenouillés au pied de l'autel, on fait le signe de la croix, et la première strophe du *Veni Creator* est chantée par deux fois avec une ardeur et un accord ravissants. Monseigneur prononce un discours de circonstance : quand Sa Grandeur a fini de parler, je suis autorisé à dire quelques mots, et j'annonce à ces chers enfants que j'étais heureux de pouvoir les admettre tous, en ce jour, dans la Congrégation des Saints-Anges, dont je leur avais souvent fait connaître toutes les prérogatives, sous la conduite d'un capitaine, le plus sage élève de l'école. L'angélique petit sauvage, nommé à si juste titre Placide, a mérité l'honneur de devenir capitaine des Saints Anges. Je prononce son nom, et je l'appelle auprès de Sa Grandeur, qui lui remet avec joie cet élégant drapeau parsemé d'étoiles bleues et rouges, avec cette devise écrite en beaux caractères : *Jesus, rex Angelorum*. Que n'avez-vous contemplé, bien-aimé Père, ce sage enfant des bois, devenu un ange depuis qu'il a appris à connaître et à prier le divin Roi des Anges, surtout depuis Noël dernier, où il a été revêtu de la robe d'innocence ! Que n'avez-vous vu, dis-je, ce cher Placide, élevé à la dignité de capitaine de la compagnie des Saints Anges, recevant des mains de Mgr D'Herbomez ce drapeau d'honneur ! Il était stupéfait, et peu s'en fallut qu'il ne pleurât de joie. Monseigneur profita de cette occasion pour dire à ces chers enfants qu'un jour le bon Dieu donnera, dans le ciel, des drapeaux et des couronnes à tous ceux qui auront eu le cœur bon et fort sur cette terre. Le drapeau, qu'il remettait lui-même au sage Placide, n'était rien en comparaison de celui que donnera le grand Chef d'en haut. On chante alors un cantique à Marie Immaculée, reine des Anges ; après vient la distribution des images de la première table. Il faisait bon voir la joie petiller sur ces visages innocents, à mesure qu'ils rece-

vaient ces récompenses, et que leurs yeux se promenaient à l'envi sur cette image d'un prix si modique. Les charmants carnets de Son Excellence, dont quelques-uns coûtaient 3 fr. 75 c., avaient, je crois, moins de valeur à leurs yeux que ces grandes images rouges. Pour abréger, je vous dirai que, le 12 juin, nous avons fait des heureux à Sainte-Marie, et nous-mêmes nous étions heureux de leur bonheur. Le reste de cette journée, qui laissera un bien doux souvenir dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté, a été saintement employé. Une trentaine d'élèves, capables de recevoir le Sacrement de Pénitence, sont allés avec plaisir faire leurs cœurs forts contre le diable, et recevoir la grâce que confère aux âmes bien disposées le sacrement du pardon. Le lendemain, 13 juin, Monseigneur a eu le plaisir de régénérer trois de ces chers élèves dont le baptême avait été différé, parce qu'ils ne savaient pas assez le catéchisme. Un moment après, avaient lieu les adieux de ces intéressants enfants, et je puis vous assurer que j'avais le cœur malade de me voir séparé d'eux pour quatre mois. Les uns s'en vont à l'orient, les autres à l'occident, et, dans quelques jours, plusieurs seront à une distance de plus de deux cents milles. Monseigneur et moi, blottis au fond de notre blanc canot, nous quittons le même jour Sainte-Marie, accompagnés d'une dizaine d'élèves, qui font voler sur les flots du Fraser notre petit navire, et, le soir, nous nous trouvons dans la capitale de la Colombie britannique, d'où je vous écris.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, vénéré Père, mais je crains d'abuser de votre patience. En finissant, laissez-moi vous renouveler l'expression de mon bonheur, de ma reconnaissance et de mon amour. La part que vous m'avez faite est belle, magnifique : dans le court espace de vingt mois, tout en restant à poste fixe, j'ai eu la consolation d'administrer trois cents baptêmes environ, et de bénir une quinzaine de mariages. Le R. P. Fouquet, en sa qualité de mouvement perpétuel, a le monopole des voyages : à peine arrivé de sa course longue et périlleuse dans le Nord, il a disparu comme une étoile filante, et il se trouve maintenant à plusieurs centaines de milles dans l'est de ce nouveau Vicariat. J'espère qu'un jour

il me permettra de faire un peu usage de mes longues jambes. Autant que je puis le savoir, tous vos enfants du Pacifique vont bien. Nous attendons de nouveaux renforts. Que Marie Immaculée, étoile de l'Océan veille sur le navire qui nous amènera des Pères et des Frères bien-aimés ! Une prière et une bénédiction pour ce pauvre Missionnaire des sauvages qui veut vivre et mourir en véritable Oblat de Marie Immaculée, et qui se dit avec un vrai bonheur, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre tout dévoué et reconnaissant fils.

GENDRE, O. M. I.

VI. Pendant que tous ces événements s'accomplissaient sur les rives du Fraser, le R. P. D'HERBOMEZ donnait une nouvelle impulsion aux Missions établies dans le Diocèse de Victoria et de Nesqualy. Reprenons l'analyse de ses lettres depuis son retour à Esquimalt jusqu'au jour où il a reçu l'onction épiscopale, 9 octobre 1864. Dans ce cadre intéressant, entreront les lettres écrites par les autres Pères qui travaillent sur les bords de l'Océan Pacifique :

Saint-Joseph Esquimalt, 4 novembre 1862... Je ne puis me dispenser de vous dire que, pendant mon absence, nos Pères n'ont rien perdu de leur zèle et de leur dévouement ; ils se sont multipliés pour faire face à tout et suppléer à leur petit nombre. Je ne sais comment le R. P. FOUQUET a pu résister à tant de travaux. J'ai envoyé à son secours deux nouveaux Pères : ce sont les PP. GENDRE et LEJACQ, qui resteront dans la mission de Saint-Charles jusqu'au printemps prochain, époque où il faudra songer à établir un nouveau district de Mission vers le Nord. Le Frère GUILLET est aussi dans la même Mission avec le Frère JANIN ; ils bâtissent une maison d'école sur les terres que nous avons achetées dans l'intention d'y créer une réduction modèle. La fondation d'écoles élémentaires et agricoles devient indispensable pour l'avenir chrétien de nos sauvages. Nous établirons aussi des orphelinats qui, avec le temps, fourniront d'excellents catéchistes, des instituteurs et des institutrices

dont le zèle propagera parmi les tribus les plus éloignées tous les éléments de la civilisation catholique...

Victoria, 11 décembre 1862... Je me trouve dans cette ville où je surveille l'école catholique qui était tombée bien bas, et que nous espérons pouvoir relever avec l'aide du Frère MACTAY qui professera l'anglais, et du Frère BLANCHET qui professera le français. Le R. P. BAUDRE est à l'Evêché; il prêche aux Français de Victoria et dessert l'aumônerie des Sœurs de Sainte-Anne qui dirigent un pensionnat.

La ville de Victoria s'est augmentée de moitié depuis un an ; elle continue à se développer chaque jour et promet de devenir un second San-Francisco. Les rues sont éclairées au gaz; un chemin de fer est tracé entre Victoria et le port d'Esquimalt : tout annonce un brillant avenir pour nos contrées.

J'arrive d'une petite visite que jai faite sur le Fraser, je voulais voir par moi-même comment les choses se passaient dans la mission de Saint-Charles, actuellement desservie par les Pères FOUQUET, GRANDIDIER et GENDRE. J'ai remarqué avec bonheur que nos Pères, par leur zèle et leur dévouement, s'étaient attirés l'estime des protestants eux-mêmes qui ne peuvent s'empêcher de les admirer. Du temps de la petite vérole, qui exerce de si grands ravages parmi nos Indiens, nos Pères du Fraser et de l'île Vancouver ont parcouru les différents camps et ont vacciné de 15,000 à 16,000 sauvages. Ce dévouement a touché les indigènes, qui se montrent de plus en plus disposés en faveur de notre sainte religion.

Le P. LEJACQ se trouve à Esquimalt avec le P. PANDOSY ; ce jeune Père nous rend d'importants services, soit auprès des Irlandais, soit auprès des sauvages, car il parle déjà le *tchinook* avec une facilité étonnante...

Victoria, 10 janvier 1863... Je ne puis terminer cette lettre sans vous dire un mot d'une cérémonie qui m'a extrêmement touché : je veux parler de la première communion que plusieurs de nos sauvages d'Esquimalt ont faite dans la cathédrale de Victoria. La veille de la cérémonie, ils arrivèrent ici accompagnés de leur chapelain, le R. P. PANDOSY, afin de

clore leur retraite et de se préparer plus prochainement à recevoir leur Dieu. Ils étaient au comble du bonheur et ne pouvaient s'empêcher de laisser éclater les vifs sentiments de joie qui les animaient ; on voyait que chez eux l'amour l'emportait sur la crainte. Un grand nombre de fidèles étaient accourus pour jouir de ce spectacle nouveau pour eux. Tous se retirèrent émus et édifiés de l'air modeste, recueilli et pieux de nos sauvages. Le chant de leurs cantiques et les actes qu'ils récitèrent avant et après la communion, allaient au cœur et parlaient plus que des sermons. Je célébrai la sainte Messe et je distribuai l'adorable Sacrement; aussi ce jour comptera-t-il au nombre des plus beaux de ma vie. Nos chers néophytes reçurent le même jour la confirmation, que voulut bien leur administrer Mgr Demers, évêque de Vancouver, en sorte qu'ils sont maintenant parfaits chrétiens. Deux d'entre eux aspirent depuis longtemps à la vie religieuse, c'est Auguste dont je vous ai parlé lors de mon séjour en France, et Amanda, sa sœur. Cette dernière se trouve heureuse chez les sœurs de Sainte-Anne, à Victoria, et Auguste a commencé son noviciat sous la direction du R. P. Pandosy, qui réside au camp des sauvages d'Esquimalt. Je crois que le Frère Auguste et bien d'autres néophytes que nous pourrions admettre comme Frères convers, rendraient de très-grands services à la religion et à notre Congrégation...

Esquimalt, le 23 *février* 1863... La Mission de Saint-Charles, sur le Fraser, prospère et promet de porter des fruits en abondance.

Celle du lac Okanagan, où se trouvent les PP. Durieu et Richard, prospère aussi sous tous les rapports et semble vouloir nous faire oublier le passé. Voici ce que m'écrivait dernièrement le R. P. Durieu : « Si l'année dernière nous avons été gênés pour la nourriture, cette année nous sommes confortablement... Sous le rapport spirituel, notre mission de l'Immaculée Conception commence à donner une compensation aux premiers sacrifices. Depuis un an et demi notre ministère a été très-fructueux, surtout chez les sauvages. Comme nos Indiens ne peuvent pas voyager facilement, soit parce que

la plupart sont à pied et n'ont pas de voie de communication par eau, soit aussi parce que les différentes tribus sont très-éloignées les unes des autres, nous avons résolu d'aller passer un certain temps dans chaque tribu pour annoncer la parole de Dieu. Notre district contient deux langues tout à fait différentes, la langue okanagan et la langue shoushouape ; pour travailler avec plus de fruit à la sanctification des âmes, j'ai pensé qu'il serait avantageux de prendre chacun une langue ; en conséquence, je donnai le district Shoushouape au R. P. Richard, et j'eus pour ma part le district Okanagan. Je partis vers la fin de septembre 1862 pour visiter mon district. Cette visite eut pour résultat le baptême d'un grand nombre d'enfants, la réconcilation de plusieurs baptisés qui, après le départ des Pères Jésuites, étaient allés les trouver à Colville afin de se faire instruire. Oui, mon Révérend Père, le premier passage de la Robe-Noire ne s'était pas encore effacé dans le souvenir de ces enfants de la prairie. Ils se reportaient à ces années où la Robe-Noire vivait au milieu d'eux et leur parlait de Dieu ; ils répétaient encore les dernières paroles du vénéré P. Nobili : « Consolez-vous, mes enfants, leur disait-il, consolez-vous, il y aura une robe noire qui ne tardera pas à venir me remplacer parmi vous. » Ils avaient toujours conservé la prière, quelques loges priaient de temps à autre le dimanche. Ils ont repris l'usage de la prière en commun, matin et soir.

« La visite du R. P. Richard dans la partie Shoushouape eut les mêmes résultats ; elle lui prit un mois et demi ; il fut très-bien reçu par la majorité. Certains chefs cependant et quelques visionnaires cherchèrent à entraver son action, mais ils furent réduits au silence ; il y eut un bon nombre d'enfants régénérés dans les eaux du baptême, l'usage de la prière en commun fut repris, et les visionnaires, si nombreux dans ces contrées, perdirent leur influence et leurs sectateurs. C'était un avantage immense et bien consolant. Le R. P. Richard passa encore une huitaine au fort Kamloups pour instruire les blancs qui s'y trouvent, et revint à la résidence se reposer de ses fatigues et se préparer à une nouvelle excursion.

« Outre les Indiens groupés pour le moment près de notre Mission, nous avons encore à diriger les blancs, Canadiens et métis, qui sont établis à côté de nous, ils sont aujourd'hui assez nombreux pour former une petite paroisse, de sorte que le Père qui reste à la Mission pendant que l'autre est en visite, n'est jamais oisif; il a toujours sa paroisse de blancs. Nos paroissiens se conduisent très-bien, à part l'abus qu'ils font parfois de la boisson. Les offices divins sont fréquentés, les dimanches et fêtes fidèlement observés, les Sacrements fréquemment et religieusement reçus; il faut excepter les deux ou trois Français qui habitent notre vallée, et qui ne nous font pas honneur; ils ne mettent jamais le pied à l'Eglise et font bande à part. Nous avons aussi ouvert l'école pour les enfants des blancs; c'est moi qui suis chargé de la besogne, et qui fais les fonctions de maître d'école.

« Vous voyez que l'ouvrage ne nous a pas manqué et que vos enfants de la Mission du lac Okanagan ne sont pas restés oisifs au milieu de la vigne qu'ils ont à cultiver; ils ont essayé de marcher sur les traces du grand Apôtre des nations; comme lui, ils ont travaillé de leurs mains pour se procurer de la nourriture et n'être pas à charge aux autres; ils ont employé le temps libre qui leur restait entre les exercices de la Mission à jeter en terre quelques pommes de terre qu'ils ont ensuite laissées à la garde de Dieu et des sauvages. Ce sera leur nourriture quand ils reviendront visiter ces pauvres Indiens. Nous avons planté, nous arrosons de notre mieux, et Dieu semble bénir nos sueurs et encourager par-là ses ouvriers à redoubler de courage. Quand on voit que Dieu travaille avec soi, on ne fait plus attention aux privations qu'on endure, toutes les souffrances se changent en roses... Résultats de cette Mission : 228 baptêmes d'enfants, 2 mariages, 400 confessions, 100 communions et plusieurs mourants assistés à leur dernière heure et munis des Sacrements, entre autres, 2 blancs qui ont fait une mort très-édifiante. »

On a reçu des nouvelles très-favorables des mines d'or du Caribou; on s'attend à l'arrivée de plusieurs milliers d'émigrants. Les catholiques se plaignent de ce qu'on ne voit que

des ministres protestants dans ces lieux. Je me propose de les faire visiter bientôt par le R. P. Fouquet...

Esquimalt, le 27 *mars* 1863. J'arrive d'une longue visite que j'ai faite dans le Puget-Sound où m'appelaient des affaires importantes. Les PP. Chirouse et Jayol m'y attendaient avec impatience, mais comme la saison était extrêmement pluvieuse, ils croyaient que je n'arriverais pas sitôt auprès d'eux. Ils ont été agréablement surpris; mon but était de faire une visite régulière de la résidence des Snohomish.

J'ai trouvé nos Pères contents et heureux dans leur pauvre et humble habitation. Je ne m'arrêterai pas à faire la description de la maison et de la chapelle de cette résidence. L'état précaire dans lequel nos Pères étaient ne permettait pas de faire des dépenses qui ne leur auraient profité que peu de temps; de là vient qu'ils ont eu à pratiquer la pauvreté à un haut degré. Je regrette de voir que leur santé en a souffert; exposés aux vents et aux intempéries, ils ont été atteints d'une espèce de rhumatisme qui ajoute à leurs souffrances toutes les fois que le temps se met à la pluie.— Je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'ils quitteront bientôt leur pauvre réduit pour aller se fixer dans le nouvel établissement que les agents du gouvernement américain leur font construire. Il s'élève au fond d'une baie, sur un bel emplacement où la terre, qui est excellente, rapportera dix fois plus aux enfants de l'école que là où ils se trouvent actuellement. Nos Pères seront mieux logés qu'aucun des membres de ce Vicariat.

Quant au spirituel, je dirai que s'il m'a été extrêmement pénible d'apprendre qu'un trop grand nombre de sauvages adultes et mariés ont malheureusement abandonné le chemin de la religion pour retourner à leurs superstitions, mon cœur a trouvé un véritable soulagement dans les bonnes dispositions de ceux qui sont restés fidèles. Nous espérons que ces derniers, aidés de la grâce et placés sous la direction de nos Pères, qui continueront de leur donner les soins les plus assidus, formeront toujours un noyau de fervents chrétiens auxquels se joindront les sauvages des autres tribus animés de bonne volonté.

Il est un point très-important sur lequel j'ai cru devoir appeler d'une manière toute spéciale l'attention de nos Pères, je veux parler de l'école que je regarde comme un moyen des plus efficaces pour former la jeunesse et assurer l'avenir de nos Missions. On ne peut douter que les jeunes gens étant placés sous le contrôle de nos Pères et subissant les salutaires influences de notre sainte religion, ne se forment peu à peu aux pratiques et aux vertus chrétiennes, et finissent par se dépouiller de l'homme sauvage pour devenir hommes civilisés et parfaits chrétiens. Les progrès rapides qu'ont faits, sous le rapport de la religion et de la civilisation ceux des jeunes sauvages qui fréquentent l'école, montrent ce que l'on peut attendre de ces sortes d'établissements où pourront être instruits les enfants des deux sexes.

Les Américains, quoique presque tous protestants, sont enchantés des succès remarquables obtenus par les écoliers sauvages du R. P. Chirouse. Ce peuple aime l'extraordinaire ; le R. P. Chirouse le servit à souhait. Il prépara ses enfants à un examen public, où il leur fit jouer une comédie qu'il composa lui-même, et qui amusa beaucoup les spectateurs. Cette pièce est en deux actes; le premier renferme cinq scènes, le second huit. Les jeunes sauvages jouèrent si bien leur rôle, qu'ils s'attirèrent des compliments et des applaudissements universels. Les présents ne leur ont pas manqué. Je laisse aux Pères le soin de vous donner des détails plus complets, qui vous intéresseront certainement. Je puis ajouter qu'ayant rencontré, dans mon voyage, un juge qui avait assisté à une des représentations, ce monsieur me dit qu'il avait trouvé le tout très-étonnant et extraordinaire, et que les enfants des blancs, de l'âge de ces sauvages, n'en feraient peut-être pas autant. Il est visible, ajouta-t-il, que le P. Chirouse a un parfait contrôle sur ses écoliers.

Afin qu'il y ait, autant que possible, uniformité dans les différentes écoles que nous nous proposons de former plus tard, j'ai laissé un règlement pour les élèves et ceux qui en seront chargés; je suis entré dans les plus minutieux détails.

La santé des Pères, bien qu'affaiblie, leur permet de con-

tinuer l'œuvre pénible de la Mission. N'ayant pas de Frères convers, un de leurs écoliers fait la cuisine, tant bien que mal. Le petit Jules reçoit des leçons culinaires du P. Jayol, apte à tous les métiers. Nos Pères auraient besoin d'un Frère convers français capable d'apprendre aux sauvages à cultiver la terre, et d'un Frère instituteur irlandais. Cette Mission des Snohomish serait alors en pleine prospérité.

Je termine mon rapport en vous disant que ce qui m'a particulièrement consolé pendant mon séjour auprès de nos Pères, c'est la pratique de cet esprit de charité si expressément recommandé par nos Saintes Règles, cette union et cette confiance réciproques qui font notre bonheur, augmentent nos mérites pour le Ciel, et assurent ici-bas le succès de nos travaux que Dieu ne peut manquer de bénir. Leurs élèves m'ont vivement intéressé. Lorsqu'ils virent votre portrait et celui de notre vénéré Fondateur, ils ne pouvaient se lasser de les regarder; ils se les faisaient passer de l'un à l'autre, afin de pouvoir mieux les contempler. Les grands sauvages en faisaient autant. Au moment de mon départ ils se réunirent, m'accompagnèrent jusque sur le rivage. Je leur dis quelques mots d'adieu, me recommandant à leurs prières, puis ils entonnèrent le chant : *Adieu, notre Père, adieu,* etc. J'étais tellement ému, que j'avais de la peine à retenir mes larmes. Quelques jours après j'étais à Victoria.

VII. Complétons les détails de cette visite à l'école des Snohomish par les extraits suivants des lettres du R. P. Jayol et du R. P. Chirouse :

Le R. P. Jayol écrivait à la date du 8 février 1863 :

Vous savez que je suis avec le R. P. Chirouse à notre Mission des Snohomish, sur un terrain réservé par le gouvernement américain aux sauvages. Cette Mission, qui promettait beaucoup autrefois, parce qu'elle était située au centre de plusieurs tribus bien disposées, n'est pas beaucoup fréquentée aujourd'hui; un bien petit nombre seulement ont persévéré. Le R. P. Chirouse s'occupe de son école, qui lui donne passable-

ment d'ouvrage. Voici ce qu'il en disait dans son rapport à l'agent du gouvernement :

« En vous présentant mon second rapport annuel, je suis heureux de pouvoir vous assurer que les progrès de mes écoliers ont parfaitement répondu à mes espérances, malgré de nombreuses difficultés contre lesquelles ils ont eu à lutter.

« Dans le courant de l'année, vingt-six élèves ont été reçus dans mon école en qualité de pensionnaires. De ce nombre, quatre ont été rappelés par leurs parents, un des meilleurs a été enlevé par la mort et un autre a pris la fuite. Par conséquent il ne m'en reste plus que vingt en ce moment. Le manque de ressources et de logement convenable ne m'a pas permis de m'occuper des petites filles; mais j'espère qu'avant peu, deux sœurs de la Charité voudront bien s'en charger.

« Tous les jours nos enfants apprennent le catéchisme, qu'ils traduisent de l'anglais en leur langue, et ils paraissent en saisir assez bien le sens. Quelques-uns ont fait des progrès très-encourageants dans la lecture et l'écriture. Cinq d'entre eux ont quelques connaissances de géographie et d'histoire et possèdent les premières règles de l'arithmétique. Tous ont appris à épeler, excepté les derniers venus.

« Pour aider mes écoliers, qui se plaignent de ne pas comprendre ce qu'ils lisent en anglais, je travaille à la composition d'un dictionnaire snohomish-anglais et anglais-snohomish, et je ne doute pas que l'usage qu'ils en feront ne leur soit très-profitable.

« La musique n'a pas été négligée; mes élèves l'aiment beaucoup, et on est ravi de les entendre chanter avec tant d'ensemble.

« L'âge de nos écoliers varie de sept à quinze ans. Ils sont généralement d'un bon naturel, mais d'une faible santé, qui ne s'améliore qu'après un long séjour auprès de nous. Enfants et parents, tous s'adressent à moi pour leurs maladies. Ces trois derniers mois j'ai vacciné environ 400 Indiens : j'espère que la petite vérole n'aura point de prise sur eux.

« Convaincu que le travail manuel sera presque l'unique moyen de subsistance des sauvages, je m'applique d'une ma-

nière toute particulière à leur inculquer l'amour des travaux de l'industrie et de l'agriculture. C'est pourquoi la plus grande partie du temps est consacrée aux travaux manuels. Je paye de ma personne, parce que les enfants ont besoin d'un maître pour les surveiller et les exciter par son exemple à un travail continuel. Ils préparent leurs habillements et ils sont appelés à tour de rôle à faire la cuisine. Ils n'ont encore ni fermes, ni animaux; cependant ils possèdent assez de légumes de toute espèce pour leur entretien. Quant au reste, ils auront à dépendre de vous comme de leur charitable gardien.

« Vous connaissez l'état misérable de notre habitation. La maison en bois ronds que nous avons construite pour nos écoles est loin d'être suffisante; aussi quelques-uns d'entre eux sont-ils obligés de coucher chez leurs parents, ce qui les porte à abandonner plus tôt l'école lorsque ceux-ci vont à la pêche. Mais de meilleurs temps sont arrivés, et nous espérons que le gouvernement nous donnera une plus grande assistance à l'avenir. »

Le R. P. Jayol écrivait au R. P. Tempier à la date du 17 février 1863 :

Que vous dire, mon Révérend Père, qui puisse vous intéresser? Je n'ai pas d'exploits personnels à vous raconter, car chez les Snohomish comme partout ailleurs, je suis garde-maison. De temps en temps le R. P. Chirouse se met en campagne. Au mois d'octobre, il est allé visiter une tribu sauvage campée à trois journées d'ici : il est demeuré auprès d'elle une quinzaine de jours. Cette campagne a duré plus d'un mois. En ce moment, il arrive d'une nouvelle excursion qui lui a coûté beaucoup plus de peine et qui n'en a été que plus glorieuse.

Quelques jours avant le premier de l'an, le R. P. Chirouse a conduit ses écoliers auprès de l'agent de la réserve, qui demeure à trois milles de notre résidence, afin de lui souhaiter une bonne année : à cette occasion, ces chers enfants ont fait une exhibition de leur savoir. L'agent en a été si satis-

fait, que lorsque le R. P. Chirouse a voulu lui remettre une lettre de bonne année de la part de ses écoliers pour le surintendant, qui habite Olympia, il l'a pressé si fortement de les y conduire, que le Père s'y est décidé. Il devait, du reste, aller visiter de ce côté quelques tribus sauvages. Ils sont donc partis le 2 janvier, le mauvais temps ne leur ayant pas permis de partir plus tôt. Le R. P. Chirouse avait désiré de donner aux gens du pays une idée de son école et des progrès de ses écoliers, et stimuler en même temps le zèle et l'application de ses enfants. Il conçut le plan d'une représentation scénique dont ses écoliers devaient remplir tous les rôles, et il la leur fit exécuter à Olympia et dans toutes les autres localités un peu importantes situées sur sa route. La pièce renfermait deux actes. Le premier était rempli par les jongleries, les danses et les jeux sauvages. « Voilà ce qu'étaient nos frères, disaient les enfants; vous allez voir ce que sont les écoliers snohomish sous l'influence de la civilisation américaine. » C'est l'objet du second acte. On sonnait le réveil, on se levait, on se lavait, puis venaient une prière en anglais, le déjeuner, la classe, les travaux manuels, la récréation, qui consistait en exercices militaires, puis encore classe, etc. Le tout était entremêlé de chants en latin, en anglais, en sauvage. Il y avait du plain-chant, de la musique simple, de la musique composée et surtout beaucoup de *tambourinade*. Partout où il allait, le Père conduisait sa petite troupe comme un régiment de soldats, drapeau et quelquefois tambour en tête. Je vous demande si l'on accourait pour voir ces petits dégourdis.

Arrivés à Olympia, il s'agissait de trouver un appartement convenable. Comme on ne savait pas encore le but que le Père se proposait, on lui offre le temple protestant, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter; alors on mit à sa disposition la salle où se réunissent les francs-maçons : le Père accepta. Le public n'ayant pas été averti, l'assemblée ne fut pas très-nombreuse; mais les spectateurs furent si enchantés de cette nouvelle espèce de comédie, et en firent si grand bruit, que le Père ne put se refuser à une seconde représentation. Cette fois on demanda que la réunion se fît au théâtre même de la ville.

Il fut bientôt rempli de spectateurs : gouverneur et législateurs (car c'était l'époque de la session des Chambres), nobles et plébéiens, tout y était, et le Père obtint un plein succès.

D'Olympia il se rendit à Steilacoom, où se trouve un poste militaire. Il y fut bien reçu, et par les citadins, et par les militaires. Là il donna encore deux représentations : l'une à la ville et l'autre au camp. Le commandant du poste avait offert une caserne pour le logement de la petite troupe, et chaque enfant reçut une ration militaire pendant toute la durée de leur séjour. Savez-vous que ces écoliers, pour certains exercices, s'en tiraient mieux que beaucoup de soldats? Je vous demande si les officiers devaient s'en amuser! Enfin, après avoir visité deux ou trois autres villes et les sauvages qu'il désirait voir, le R. P. Chirouse regagnait sa mission, non sans fatigue. Toute la bande arriva avec un bien mauvais rhume.

Ah! mon Révérend Père, quelle patience il faut au P. Chirouse avec ces petits sauvageons! Patience pour leur ap prendre quelque chose, patience surtout pour corriger leurs vices et supporter leurs défauts! Nous n'avons d'espoir qu'en eux pour l'avenir de cette Mission, et cependant je ne sais si nous pouvons réellement compter sur eux. Les méchants font tout ce qu'ils peuvent pour les empêcher de venir chez nous, et lorsqu'ils en sortent, ils n'oublient rien pour les faire prévariquer. Nous avons bien besoin que l'on prie pour notre pauvre Mission...

Ces détails sont confirmés par une lettre du R. P. Chirouse du 12 février 1863 :

Le mois dernier, nous avons accordé des vacances à nos enfants, et je suis allé avec eux faire le tour du Sound. Ils ont donné une exhibition dans toutes les places les plus importantes, et l'attention et les applaudissements des Américains ont été pour eux un puissant sujet d'encouragement sur le chemin de la civilisation et de la science. Leur exhibition se divisait en deux actes. Dans le premier, ils représentaient en

cinq scènes les habitudes des sauvages non civilisés, et, dans le second, leurs progrès ou premiers pas dans la civilisation chrétienne. Chacun de nos petits acteurs a parfaitement joué son rôle. Les Américains ont exprimé leur grande satisfaction par les compliments et les nombreux présents qu'ils ont faits à nos écoliers. J'ai entendu le gouverneur, à Olympia, dire en pleine assemblée qu'il n'avait encore rien vu de semblable parmi les sauvages du Sound. Il ajouta qu'il était persuadé que les prêtres seuls savaient civiliser les sauvages, et que, par conséquent, les écoles devaient leur être réservées pour toujours à l'exclusion de tout autre. A leur retour, nos enfants avaient 80 livres sterling, ce qui leur a fourni quelques provisions, des habits et deux grands canots de quinze à vingt rameurs. Que Dieu soit loué et que tout soit pour sa plus grande gloire ! Il est certain que nous pouvons faire beaucoup de bien en nous dévouant à l'instruction des jeunes sauvages ; je dirai même que c'est le seul bien durable que nous pouvons faire, car il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de civiliser les sauvages déjà âgés : ils sont trop esclaves de leurs vieilles superstitions. Ce n'est qu'avec les enfants que nous formerons pour l'avenir une génération chrétienne et un peu civilisée. Le gouvernement entre de plus en plus dans ces sentiments; il nous fait construire en ce moment de belles écoles, et nous pourrons recevoir un plus grand nombre d'enfants. Partout où j'ai passé avec mes écoliers, les enfants sauvages ont senti naître le désir de se joindre à eux. Tout se préparerait donc pour un meilleur avenir...

Les écoles des Snohomish se trouvent maintenant installées d'une manière très-confortable. Voici ce qu'écrivait le R. P. Chirouse, le 20 juin 1864 :

Après la visite de notre Révérend Père Vicaire, nous avons actuellement celle de Sa Grandeur Mgr Magloire Blanchet, Évêque de Nesqualy, qui est accompagné d'un de ses prêtres, M. l'abbé Varry. Nous venons de nous installer dans la nouvelle et magnifique demeure que le gouvernement nous a fait

construire à Fulalip, emplacement de l'école, sur la réserve des sauvages. Nous sommes contents d'avoir abandonné notre vieille et pauvre cabane, car nous n'aurions pas su comment y loger les Grandeurs qui daignent nous visiter. Mgr Blanchet nous a déjà témoigné sa satisfaction de l'état de notre Mission chez les Snohomish, et surtout des progrès que nos élèves ont faits dans la science et la vertu. Sa Grandeur porte le plus grand intérêt à notre mission. M. Howe, l'agent des sauvages, lui a promis de s'empresser de faire construire un couvent et une maison d'écoles pour les jeunes sauvages, et Monseigneur s'est engagé à envoyer trois sœurs de Charité pour diriger l'école des filles. Les chrétiens et les infidèles, attirés par la présence de Monseigneur, se réunissent en grand nombre à notre Mission. J'ai besoin de me secouer et de ranimer mes forces. Pendant plusieurs jours, outre mes deux classes, j'aurai à faire le Catéchisme deux fois par jour pour préparer mes gens à la confirmation. Pendant la première instruction que Monseigneur a adressée à nos chrétiens, plusieurs ont été touchés jusqu'aux larmes en entendant la voix du vénérable vieillard, qui leur parlait avec chaleur des bontés de Dieu à l'égard des sauvages. Après avoir confirmé nos chrétiens, Monseigneur continua à visiter les autres tribus.

Le gouvernement américain offre aux Oblats la direction de trois réserves semblables à celles que nous occupons actuellement : sur chacune d'elles se trouvera une école. Mgr Blanchet, dans le diocèse duquel sont situés ces postes, ne cesse d'exprimer son regret de n'avoir pas un plus grand nombre d'Oblats. Il prie le Seigneur de lui en envoyer, afin de seconder ses bonnes dispositions à l'égard des sauvages...

Le R. P. Jayol et tous nos écoliers se joignent à moi pour demander votre bénédiction paternelle.

VIII. Reprenons la correspondance de Mgr D'Herbomez et continuons de parcourir avec lui nos différentes Missions du Pacifique.

Esquimalt, le 25 *août* 1863. — Vous me demandez un rapport des Missions de ce Vicariat, je voudrais pouvoir satis-

faire pleinement vos désirs, mais je crains que mon travail ne se ressente un peu trop de l'état dans lequel je me trouve ; ce qui me rassure, c'est que si vous n'y voyez pas tout l'ordre désirable, vous y verrez un acte d'obéissance et de bonne volonté.

Vous apprendrez avec bonheur que nos travaux de cette année ont été couronnés des mêmes succès que ceux des années précédentes et que, grâce au personnel que j'ai amené, nous avons pu entreprendre de plus grands travaux en faveur, soit des blancs, soit des sauvages.

Je place en premier lieu, à cause de son importance, l'école ou collége de Victoria, capitale de l'île Vancouver; vous connaissez les motifs qui nous ont porté à nous charger de l'instruction de la jeunesse. Mgr Demers ayant approuvé notre plan, le Frère Mactay, venu avec nous d'Angleterre, a été mis à la tête de l'école de l'Evêché. Ce Frère a travaillé de son mieux en attendant l'arrivée des professeurs que je vous avais demandés. Le R. P. Mac Guckin et le Frère Allen ayant été envoyés à notre aide, il fallut penser à bâtir notre école ou collége afin de nous mettre en mesure de lutter avec avantage contre nos adversaires qui ont des écoles et un collége à Victoria. Les Sœurs de Sainte-Anne, originaires du Canada, et qui se dévouent à l'instruction des jeunes filles, réussissent très-bien. Le nombre de leurs élèves, pensionnaires ou externes, s'élèvent à une centaine de toute religion. Nous espérons que notre pensionnat réussira de même et pourra devenir plus tard un collége et un séminaire.

Cet établissement, dont on pose aujourd'hui la première pierre, sera fini pour la Toussaint. Je puis vous en donner la dimension : il aura 45 pieds de long sur 30 de large : il se composera d'un rez-de-chaussée, d'un étage et de mansardes. Au rez-de-chaussée se trouveront l'école, le parloir et le réfectoire; l'étage formera cinq chambres, et les mansardes serviront de dortoir pour les pensionnaires : tout sera bâti en briques. Ce genre de constructions ne coûtant qu'un tiers de plus que les constructions en bois, nous avons préféré faire un peu plus de dépenses pour avoir une maison solide, du-

rable et plus à l'abri du feu. Nous avons dû aussi nous occuper de satisfaire aux exigences des blancs et des noirs qui ne sympathisent pas trop entre eux, surtout pour tout ce qui regarde l'instruction et l'éducation en commun.

Le personnel de l'école sera pour le moment : le R. P. Baudre, président; le R. P. Mac Guckin, vice-président, les Frères Allen et Mactay, professeurs. On y enseignera toutes les branches de l'instruction littéraire et commerciale. Nous emploierons plusieurs professeurs étrangers à la Congrégation. Il nous manque pour cet établissement quelques Frères convers.

Bien que l'école de Victoria, qui sera en même temps la paroisse des Français, Canadiens, Italiens et Espagnols, nous ait pris plusieurs des membres de notre Vicariat, nous avons pu, en nous gênant, entreprendre un nouveau district de Mission chez les sauvages. Pour assurer le succès de cette fondation, j'ai dû détacher le R. P. Pandosy de la maison d'Esquimalt, et le R. P. Grandidier, de la Mission de Saint-Charles, en sorte que je me trouve seul ici pour desservir les blancs d'Esquimalt, les Irlandais de la marine anglaise, le camp sauvage d'Esquimalt, et les tribus de Saanitchs. Le R. P. Fouquet reste avec le R. P. Gendre pour desservir quatre postes de blancs, c'est-à-dire New-Westminster, port Douglas, fort Hope et fort Yale, vingt à trente camps sauvages et l'établissement ou école Sainte-Marie. C'est une fois plus de travail que deux hommes peuvent en faire.

Les PP. Pandosy et Grandidier, accompagnés du Frère Blanchet, procureur vicarial, sont partis au commencement du mois d'août pour se rendre au fort Ruper qui se trouve au N.-E. de l'île Vancouver, à une distance de près de cent lieues de Victoria. Arrivés au fort, ils visiteront les camps sauvages des environs, passeront l'hiver dans le camp le plus voisin, et, au printemps, on commencera la fondation d'un nouvel établissement dans le genre de celui de Sainte-Marie sur le Fraser. Voici un passage de la lettre que m'a écrite le P. Grandidier en route pour sa nouvelle Mission :

« *Nanaïmo, 12 août* 1863. — Avant d'aller plus loin, je m'empresse de vous envoyer une petite lettre pour vous ras-

surer sur notre compte. Jamais je n'ai été aussi bien que depuis que je voyage à la garde de la divine Providence. Nous espérons arriver au fort Ruper samedi prochain, jour de l'Assomption.

« Nous sommes partis de Victoria le 9 août, à six heures du matin, après avoir dit notre messe, le P. Pandosy à l'évêché, et moi chez les Sœurs de Sainte-Anne. Le temps était magnifique. Le capitaine nous traite avec une exquise politesse. Je ne sais si notre Mission réussirait si les choses allaient toujours du même train, mais heureusement que la pilule n'est sucrée qu'au commencement. On nous dit qu'au fort Ruper il y a des jardins en très-bon état. Le climat n'est guère plus froid qu'à Victoria et il est moins pluvieux, m'a dit le capitaine Swanson, qui y a passé quatre ans en qualité de commandant du steamer *Labouchère*. Nous quittons Nanaïmo aujourd'hui. Nous sommes allés à terre et nous avons vu des sauvages qui suivent les ministres. Ceux-ci leur font abandonner le signe de la croix, ce que les sauvages n'aiment pas. Je suis sûr que s'il y avait un prêtre ici, il ramènerait tout le troupeau au bercail, mais le pasteur n'y est point et les loups ont beau jeu. Notre présence a excité le zèle des ministres. Le lendemain de notre arrivée à Nanaïmo, le ministre anglican a dépêché un catéchiste en canot chez les sauvages *Comox* pour les prévenir contre les idolâtres qui allaient les mener à la perdition. Les renseignements que nous avons recueillis sur les sauvages du nord de l'île ne sont guère à leur avantage ; quand nous serons sur les lieux, nous les apprécierons à notre point de vue et nous vous communiquerons nos remarques. »

Quoique les sauvages des environs du fort Ruper soient généralement moins bien disposés que ne l'étaient les sauvages de la rivière Fraser, au commencement de la Mission de Saint-Charles, j'aime à croire que nos Pères finiront par les adoucir, les civiliser et en faire de bons chrétiens et qu'ils renouvelleront dans ce district ce qui a été accompli sur le Fraser et ailleurs en peu d'années. Nous voudrions, s'il était possible, y fonder un établissement pour l'instruction des

enfants qui sont très-nombreux. Nous avons déjà essayé dans d'autres Missions et nous regrettons que nos moyens ne nous permettent pas de poursuivre ces premiers succès. Tout est à faire dans ces immenses Missions. Nous n'avons pas fini dans un endroit qu'il faut recommencer dans un autre. A peine avons-nous achevé de bâtir dans le district d'Esquimalt où nous comptons quatre chapelles, une pour les blancs et trois pour les sauvages, au lac Okanagan où il y a une résidence et une église, sur le Fraser où il y a une église pour les blancs et quatre chapelles pour les sauvages ; chez les Snohomish où nous avons quatre chapelles pour les sauvages, qu'il faut porter nos regards vers de nouveaux districts où tout est à entreprendre. Je crois que nos successeurs ne verront pas la fin de ces travaux, à moins qu'ils ne soient beaucoup plus nombreux et ne reçoivent de plus puissants secours.

Je voudrais, avant de terminer ce rapport, vous transcrire en entier celui que le R. P. Fouquet m'a envoyé dernièrement. Il résume en quelques traits l'histoire de la Mission Saint-Charles depuis sa fondation. En voici les passages les plus saillants :

« Vous vous rappelez sans doute comment au printemps de 1861 le mouvement fut imprimé à notre Mission par la visite des camps de la rivière Fraser ; depuis lors il s'est étendu dans toutes les tribus avec lesquelles nous avons été en rapport. Pendant l'été de la même année, tous les camps kroamish, au nombre de vingt, prirent la prière, et la tempérance fut organisée parmi eux.

« A la même époque, le R. P. Grandidier partit pour le fort Alexandre ; il passa par le port Douglas et visita à son retour Lytton et le fort Yale ; partout il jeta au milieu des sauvages des germes de conversion. Au mois d'octobre, environ trois cents sauvages du port Douglas vinrent assister à la réunion convoquée chez les Ketzy. J'en ai parlé longuement ailleurs. La visite qu'on leur fit au mois de décembre amena quatorze camps à prendre la prière et à organiser la tempérance. Une nouvelle réunion eut lieu, malgré un froid rigoureux et plusieurs pieds de neige ; ils s'y trouvèrent au nombre

de sept cents, plusieurs avaient eu à faire deux, trois et quatre journées de canot. A Noël de la même année, les sauvages de Spuzzum et des environs descendirent à Fort-Yale avec des présents de toute sorte, fourrures, argent, olalé (fruit sauvage), saumons, etc., pour engager les prêtres à aller les visiter. Ces présents témoignaient de leur bon cœur et du désir qu'ils avaient de recevoir la prière. De toutes ces richesses, nous n'acceptâmes qu'une poignée d'olalé et une natte : nous fûmes obligés de différer la visite. Depuis ce temps, ils n'ont cessé de revenir à la charge chaque fois que le prêtre est allé à Fort-Yale. Dernièrement, un des chefs, fatigué d'attendre, est venu passer un mois à Sainte-Marie pour apprendre les prières, et il est retourné en état de les enseigner au reste de ses gens.

« En 1862, les Chichels sont venus à New-Westminster ainsi que les Tlohos (sauvages du détroit) : les premiers ont voulu y rester jusqu'à ce qu'ils aient su la prière ; les uns comme les autres ont demandé que la tempérance fût organisée parmi eux. Tous les camps du ressort de la Mission de Saint-Charles ont fait la prière, à l'exception d'un seul ; cette exception douloureuse est due à l'influence des ministres et de quelques Anglais. Pendant toute l'année 1861, nous n'avons reçu que des consolations de la part de tous les sauvages. Mais en 1862, le démon ne nous a pas laissés aussi tranquilles : il mit en mouvement les jongleurs et les ministres. Ces derniers ont tenu dernièrement un grand meeting afin de porter l'évêque anglican Hill qui va en Angleterre à ramasser de l'argent et à amener un grand nombre de ministres dévoués à la conversion des sauvages. J'ai remarqué que depuis un certain temps les ministres et des Anglais zélés encouragent les sauvages à aller les trouver. Comme ce ne sont que des ivrognes et des jongleurs qui s'y rendent, les bons sauvages en rient : le plus grand inconvénient jusqu'à ce jour, c'est que les mauvais se réfugient auprès des ministres quand nous voulons les obliger à se corriger. Malgré les efforts du démon, les sauvages nous donnent de belles espérances et ils nous fourniront un nombre respectable de bons chrétiens. La

masse continue depuis trois ans à faire la prière et à observer la tempérance. Permettez-moi de toucher d'une manière spéciale à ce dernier point.

« L'organisation de la Société de tempérance vous est connue ; les détails de son établissement au printemps de 1861 vous ont été transmis. Depuis lors, elle s'est maintenue beaucoup mieux que nous ne pouvions l'espérer. En octobre 1861 eut lieu la grande réunion que vous aviez autorisée : quarante-sept chefs se trouvèrent au rendez-vous chez les Ketsy, à onze milles au-dessus de New-Westminster. Ce fut là qu'eut lieu la distribution des drapeaux de tempérance préparés par le R. P. Jayol. Mgr Demers vint y présider. Sa Grandeur se rendit ensuite chez les Ketsy, où elle distribua les cartes de tempérance. Nous eûmes aussi des courses en canots, des tirs à la cible et autres exercices, sans compter les prières et les chants. Dans ce temps-là et depuis, quatre mille cartes de tempérance environ ont été distribuées. On peut dire que l'ivrognerie a disparu, il n'y a plus que des cas rares et souvent dus à l'influence pernicieuse des mauvais blancs. Si un certain nombre, 1 sur 10, ont manqué à leur promesse pendant ces deux dernières années, je ne pense pas qu'il y ait un ivrogne sur 100 hommes, tandis que précédemment il y en avait probablement 99 sur 100.

« Sous le rapport de l'instruction religieuse, nos sauvages de Saint-Charles sont peu avancés : ce n'est pas tant leur faute que le manque de prêtres. Un Missionnaire pour six mille sauvages et quatre postes de blancs, c'est tout ce qu'ils ont eu pendant près de deux ans. Les prières ont été traduites en cinq langues différentes, Fraser-River, Skroamish, port Douglas, Spuzzum, Chichel et apprises à ces cinq tribus qui comptent plus de soixante camps. Les cinq premières leçons du Catéchisme ont été traduites en trois langues et les deux premières en deux autres langues ; elles ont été enseignées aux tribus respectives. Nous leur avons aussi appris un certain nombre de cantiques et les cinq premiers mystères du Rosaire. Voici le cours de nos instructions. En 1861 : dogme, Dieu et ses œuvres ; morale, vérités dernières. En 1862 : Jésus-Christ

et ses œuvres, commandements de Dieu, vices à extirper; 1re année, l'ivrognerie; 2e année, la paresse. Cette année, nous expliquerons les Sacrements; les instructions morales roulent sur le péché, et le vice à extirper est la bigamie et les mauvais mariages. Tout en engageant les sauvages à se corriger de tous leurs défauts, nous attirons ainsi chaque année leur attention sur un point spécial.

« L'établissement de Sainte-Marie nous donne plus de consolation que nous ne pouvions en attendre; nos enfants font de véritables progrès.

« J'ai plusieurs statistiques commencées, mais elles ne sont pas encore complètes, je ne vous les envoie pas dans ce compte rendu. Elles ont pour objet le nombre de sauvages dans chaque camp, le nombre des baptisés, etc., des enfants capables de venir à l'école. J'ai déjà plus de cent noms d'enfants inscrits. Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous ces renseignements. Je me bornerai à vous dire le chiffre de nos baptêmes d'enfants. En 1861 : 804 environ; en 1862 : 260. Nous espérons pouvoir commencer cette année à administrer les Sacrements aux adultes : jusqu'ici, nous nous sommes arrêtés aux enfants et aux moribonds. »

Tel est le rapport du R. P. Fouquet. Il ne relate point un accident arrivé au R. P. Grandidier, dans la résidence de Sainte-Marie : laissons le héros et la victime tout à la fois nous en faire le récit. Ce Père m'écrivait le 23 mai 1863 :

« Je suis allé dernièrement à Sainte-Marie, sur la demande du R. P. Préfet qui voulait me faire reposer. J'y ai passé quinze jours bien agréables avec les enfants; je participai à tout, leur classe, leur travail et leurs jeux. Je redevenais jeune, mais voilà que trois jours avant de repartir un gros rhume m'a saisi pendant la nuit et je suis maintenant obligé de garder la chambre. Réellement, Sainte-Marie ne me porte pas bonheur. Déjà, au mois de février, j'y suis venu pour m'entretenir d'affaires avec le R. P. Préfet : j'arrivai le vendredi matin, et, dans l'après-midi, voyant le R. P. Fouquet rouler des billots avec les sauvages, son zèle s'empara de moi et je pris une hache et me mis à couper le bois : j'y allais de

si bon cœur, que je coupai tout, arbre, pantalon, botte, bas et jambe. D'abord, je crus que je n'avais fait que froisser la chair et je m'accusai de grande maladresse. Je me remis au travail sans penser que je m'étais coupé, mais le sang m'obligea de regarder d'où il venait et je vis une entaille de trois pouces de long. Je me rendis à la maison et le Frère Janin me mit un premier pansement. La hache avait frappé sur le devant de la jambe, à une main au-dessus de la cheville du pied : aucun des os ni des nerfs n'était attaqué et je me suis félicité de m'être coupé si artistement. Sur le moment, je ne fus pas si bon philosophe, et je m'évanouis pendant que le Frère appliquait le premier pansement. Alors le P. Fouquet courut à la chapelle chercher un peu de vin ; son seul souci était que les sauvages ne le vissent point apporter une bouteille et il prit la première qui lui tomba sous la main ; il m'en versa à boire ; malgré mon état de demi-connaissance, je trouvai un goût nouveau à son vin. Cependant il produisit son effet, et je revins à moi. Quelque temps après, le Frère Janin inspecta la médecine, remit le bouchon et ne dit rien. Cela inspira des doutes au R. P. Fouquet sur la validité de son vin ; il le goûta donc et trouva qu'il s'était servi du remède des Irlandais, c'est-à-dire qu'il m'avait donné de l'eau bénite... La plaie ne s'est fermée que lentement, mais en ce moment il n'en reste plus d'autre trace qu'une ligne rouge. N'avais-je pas raison de m'applaudir de mon habileté. Le R. Fouquet se coupe, mais le coup atteint la cervelle, le P. Gendre renverse un arbre qui lui fêle la tête : quant à votre serviteur, il s'en tire à meilleur marché. »

Vous voyez que nos Missionnaires prennent gaiement leurs mésaventures, mais comme il serait à désirer qu'ils ne s'exposassent jamais à de pareils dangers !

Je termine ce long rapport par quelques extraits d'une lettre du R. P. Durieu sur la Mission du lac Okanagan ; elle est du 12 mai 1863 :

« Le R. P. Richard est en visite chez les Shoushouapes ; je l'attends tous les jours. A en croire les courriers sauvages, son guide aurait été attaqué de la petite vérole, ce

qui doit retarder sans doute le retour de Sa Révérence.

« Le Frère Surel et moi nous nous portons bien ; nous achevons nos semences. Dans notre vallée, le printemps est d'une sécheresse incomparable : depuis le 12 avril, nous n'avons pas eu une seule goutte de pluie : c'est toujours un beau soleil et un ciel d'azur sans aucune tache.

« Le 18 avril, je suis allé vacciner la tribu du Pied du grand lac et encourager par ma présence et mes compliments ces Indiens qui se sont mis à la culture. J'ai été surpris de tant d'ouvrage fait en si peu de temps ; avec de la pelleterie, ils se sont achetés des outils, pioches, bêches et pelles, et ils se sont clôturés comme les blancs. Pour commencer, c'est beaucoup. Je ne saurais vous décrire le contentement que j'ai éprouvé en arrivant au milieu de ces jardins. Puisse le bon Dieu bénir et faire fructifier cette semence et encourager par là le pauvre enfant des bois à redoubler d'efforts l'année prochaine ! Voulant se construire eux-mêmes une petite chapelle pour la prière et pour la Robe-Noire quand elle viendra passer quelques jours parmi eux, ils m'ont prié de leur désigner l'endroit le mieux approprié afin qu'ils puissent travailler à sa construction lorsque le poisson montera. On a choisi une place au centre des jardins, dans un endroit où l'on peut avoir à côté un bon coin de terre, que les jeunes gens clôtureront et cultiveront pour la nourriture de la Robe-Noire lors de ses visites.

« Cette réserve se trouve à une journée et demie de l'Anse au Sable. J'y suis allé seul, sans guide, ne prenant de vivres que pour un jour. Ces braves gens ont été surpris de me voir voyager tout seul : ce n'est pas ainsi, me disaient-ils, que voyageaient les premières robes noires. Ils ont aussitôt dressé une tente pour moi, les jeunes gens ont coupé du bois pour le feu, une bonne vieille m'a apporté, sans retard, une tasse de poires sèches, en me disant que je devais avoir faim, et, en effet, j'avais bon appétit. Durant les trois jours que je suis resté au milieu d'eux, je prêchais tous les jours après la prière du soir ; j'ai baptisé huit enfants et préparé au baptême deux vieux qui ne tarderont pas à mourir. Je les aurais bap-

tisés de suite, mais leurs femmes sont encore jeunes et pleines de malice.

« Ce printemps nous a amené plusieurs fermiers de plus, un Français protestant, un Anglais et deux Allemands. Ces deux derniers ont quitté Colville pour venir à l'Anse au Sable ; un d'eux a été marié par le R. P. Joset à une sauvagesse, ancienne domestique de William Piou, à Colville.

« Je vous trouverai au fort Hope, le 14 juillet; je m'y rendrai selon vos ordres avec le Frère Surel. »

Les visites du R. P. Richard aux tribus environnantes ont produit les meilleurs résultats.

En résumé, je puis dire que toutes nos Missions continuent de prospérer. Il ne nous manque qu'un plus grand nombre d'ouvriers et un peu plus de ressources pour en entreprendre de nouvelles et faire porter à toutes les fruits les plus abondants de salut.

IX. La suite de la correspondance de Mgr d'Herbomez ne nous offre, pendant plusieurs mois, aucune lettre qui puisse prendre place dans nos Annales. Nous devons nous contenter d'en extraire les faits suivants. Les constructions du collége de Victoria ont été rapidement exécutées, et nos Pères sont entrés en possession de cette nouvelle résidence vers la fin de l'année 1863. La Mission du fort Ruper rencontre de grandes difficultés, et l'état de santé du R. P. Grandidier nécessite son rappel ; il est remplacé dans son poste par le R. P. Lejacq. Mgr Demers a visité pendant l'été les mines du Caribou. Il avait laissé au R. P. Baudre, qui résidait à l'Evêché, tous les pouvoirs de grand-vicaire. Cette visite a prouvé à Mgr Demers la nécessité d'établir une station permanente de Missionnaires au milieu de ces régions envahies par les chercheurs d'or. La colonisation des différentes contrées qu'évangélisent nos Pères se fait lentement; peut-être est-ce une meilleure garantie pour sa durée.

Reprenons, avec l'année 1864, la correspondance du Vicaire des Missions du Pacifique.

Esquimalt, 10 *février* 1864. J'ai promis de vous envoyer un rapport sur nos Missions, je ne sais quand je pourrai tenir parole. Je dois vous annoncer que l'infatigable P. Fouquet va partir dans quelques jours pour faire une excursion apostolique dans l'île Charlotte et dans le nord de la Colombie britannique, où les sauvages n'ont jamais vu de prêtres. Cette visite est très-importante, elle doit préparer les voies à un nouveau district de Missions ; nous voulons devancer les ministres dans cette île et dans les contrées plus au nord que le fort Simpson, où ils sont déjà établis.

Notre collége de Victoria prospère, il n'y a encore qu'un mois et trois jours qu'il a été ouvert : on y compte déjà 44 élèves de la ville ; l'école de l'évêque anglican a perdu plusieurs enfants qui suivent nos cours. Nous espérons que le printemps nous amènera plusieurs pensionnaires.

New-Westminster, 20 *février* 1864... Vous me demandez des nouvelles du R. P. Mac-Guckin et des Frères Mactay et Allen ; ils se portent tous bien. Le Père a été ordonné le jour de la Toussaint, il a déjà prêché plusieurs fois à la cathédrale ; il viendra prêcher à New-Westminster le dimanche des Rameaux et à Fort-Yale le jour de Pâques. Les Irlandais l'aiment beaucoup. Il est directeur des études et économe, je suis aussi très-satisfait des deux Frères irlandais Allen et Mactay...

Deux semaines après la date de cette lettre, le R. P. D'Herbomez recevait la nouvelle de sa préconisation à la dignité d'Evêque de Melitopolis *in partibus infidelium* et de Vicaire apostolique de la Colombie britannique. Ce nouveau vicariat était en même temps confié à la Congrégation. Nous n'avons pas à faire connaître ici les sentiments qu'exprima le R. P. D'Herbomez à la réception de la lettre du Supérieur-Général qui lui notifiait les ordres du Souverain Pontife.

De graves questions préoccupaient alors le Vicaire des Missions du Pacifique. Fallait-il admettre les noirs dans le collége de Victoria, ou devait-on leur en interdire l'entrée? on sait toutes les susceptibilités que la différence des couleurs a fait naître dans plusieurs contrées du nouveau monde entre les Américains et les nègres. La question fut tranchée dans le sens le plus chrétien et le plus charitable : c'était une occasion de mettre en pratique notre belle devise : *Pauperes evangelizantur*. Au mois de juin 1864, le collége comptait soixante-dix-sept élèves : son succès paraissait de plus en plus assuré.

La question des écoles communes (*common schools*) devait nécessairement se faire jour dans les colonies anglaises du Pacifique. Elle a été l'occasion de plusieurs meetings dont les opinions ne pouvaient guère concorder avec les sentiments catholiques. Les préjugés étaient favorables à l'établissement de ces écoles où l'enseignement religieux devient secondaire, pour ne pas dire complétement nul. Le gouvernement colonial en a pris l'initiative avec le zèle qu'il déploie dans toutes les questions de ce genre. Nos Pères se sont tenus sur une réserve prudente en attendant le moment favorable de se mêler au combat. Ce moment est arrivé. Le R. P. Fouquet vient de publier (juin 1865) une brochure en anglais : c'est un exposé clair, succinct et raisonné de la doctrine catholique en matière d'éducation. C'est ainsi que sur les bords de l'Océan pacifique comme sur les rives de l'île de Ceylan, nos Pères soutiennent, en employant toutes les armes en leur pouvoir, la cause de l'Eglise contre les sectes qui veulent marcher ses égales. Le protestantisme compte déjà plusieurs écoles dans les principales résidences de l'île Vancouver et de la Colombie britannique. Espérons que peu à peu nous pourrons contre-balancer l'influence acquise par ces établissements, et étendre sur les blancs et

sur les sauvages la prépondérance qui appartient à la véritable religion. Afin d'arriver à ce but, nos Pères ne s'épargnent ni fatigues, ni voyages. Voici ce que nous trouvons dans une lettre de Mgr D'HERBOMEZ en date du 17 juin 1864 :

Le R. P. FOUQUET est arrivé depuis quelques jours de sa lointaine excursion ; sa santé paraît y avoir gagné, mais il en rapporte des douleurs rhumatismales qui augmenteront ses occasions de souffrir. Le R. P. LEJACQ est resté au fort Ruper. L'apparition de ces deux Pères dans la Mission protestante établie depuis plusieurs années au nord des possessions anglaises, leur apparition, quoique bien courte, ne laissera pas que d'avoir de bons résultats. Je vais les engager à vous envoyer une narration de leur long et dangereux voyage [1], et à vous communiquer leurs diverses impressions. Ils ont jeté une semence qui pourra plus tard faire germer d'heureux fruits de salut. Les ministres paraissent perdre dans l'estime des sauvages, parce qu'ils se livrent au commerce. La visite de nos Pères a disposé ces pauvres Indiens à recevoir parmi eux les Missionnaires catholiques. Il est à regretter que nous ne puissions envoyer bientôt nos Pères dans cette partie abandonnée de la vigne du Seigneur.

Il paraît, d'après les observations de nos Pères, que le nombre des sauvages de l'île Charlotte serait beaucoup moindre que le disaient ceux des navigateurs qui n'ont vu les sauvages qu'en passant ; il est vrai que la petite vérole les a horriblement décimés. Maintenant que l'île est assez connue, on croit généralement qu'elle ne contient pas plus de cinq à six mille sauvages. On dit qu'au fort Simpson, qui se trouve sur le continent, vis-à-vis l'île Charlotte, il y a pendant l'hiver plusieurs milliers de sauvages. Quant aux tribus de l'intérieur, elles ont encore plus souffert de la petite vérole ; dans certains camps, on ne compte qu'un petit nombre de familles

[1] Nous n'avons pas reçu ce rapport et nous en exprimons ici tout notre regret.

qui ont échappé au fléau destructeur. Les sauvages des tribus où nous avons des Missions ont été vaccinés par nos Pères, et presque tous ont été sauvés, ce qui n'a pas peu contribué à affermir notre influence. Je ne vous parle pas de la grande réunion des sauvages qui a eu lieu sur le Fraser le jour de la fête de la reine d'Angleterre. L'impression produite sur les blancs et sur les indigènes a été vraiment extraordinaire; nos adversaires auront beau répandre leurs mensonges, ils ne pourront pas la faire disparaître de sitôt.

En résumé, la Mission de Saint-Charles sur le Fraser marche à notre grande satisfaction; celle du lac Okanagan est prospère; celle des Snohomish laisse à désirer, quoique la situation matérielle s'améliore de jour en jour. Enfin, la Mission du fort Rupert ne nous donne pas de grandes consolations. Le R. P. Pandosy m'écrit qu'il espère toujours que cette Mission réussira, parce qu'elle a commencé par la Croix. De fait, elle n'est pas avancée : les Kakouals se montrent très-indifférents pour tout ce qui tient au spirituel. Les prières et le temps amèneront peut-être de meilleures dispositions.

Esquimalt, 24 juin 1864. — J'aurais voulu pouvoir donner un peu de relâche au R. P. Fouquet, après son excursion sur l'île Charlotte, en allant moi-même au Caribou, explorer l'intérieur du pays et examiner les endroits les plus propices pour des Missions : les circonstances me retenant ici, c'est encore sur ce même Père que j'ai dû jeter les yeux pour ce voyage, non moins important ni moins fatigant que celui de l'île Charlotte. Il est parti le 11 de ce mois...

Victoria, 14 juillet 1864. — Je regrette vivement que l'on ne puisse nous envoyer au plus tôt des sœurs de la Sainte-Famille. Je serai obligé de m'adresser à la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, qui ont dans cette ville un très-beau pensionnat. Cependant j'aurais préféré nos sœurs, et pour les écoles, et pour les hôpitaux...

Notre collége réussit très-bien. Les vacances viennent de commencer. Le R. P. Baudre fait sa Retraite avec les Pères et Frères professeurs. Je vais l'envoyer passer quelques jours à New-Westminster.

J'ai vu le R. P. RICHARD au fort Hope, où il est venu chercher les provisions pour la Mission du lac Okanagan. Ce Père se porte bien, ainsi que les autres membres de cette résidence. J'ai appris que les habitants de leur vallée ont été grandement éprouvés; des milliers de sauterelles ont ravagé toutes les récoltes, sans épargner celles de la Mission.

M. l'abbé Évrart Mauroit m'a écrit une charmante lettre m'annonçant le présent que mes anciens confrères ou condisciples du diocèse de Cambrai veulent me faire : je vais leur envoyer mes remercîments. C'est une chapelle épiscopale qu'ils me destinent.

Je ne sais pas encore l'époque à laquelle aura lieu mon sacre. Je vais écrire à Mgrs Blanchet pour savoir en quel temps ils pourront venir. Je tiens aussi à réunir plusieurs de nos Pères, et ce n'est que dans un mois que reviendra le R. P, FOUQUET...

Une chose m'encourage beaucoup : c'est le dévouement que montrent nos Pères et nos Frères pour alléger mon fardeau autant qu'il dépendra d'eux...

X. Voici le rapport que le R. P. FOUQUET a adressé à Mgr D'HERBOMEZ sur son voyage aux mines du Caribou :

Esquimalt, 13 août 1864. — De retour de mon voyage au Caribou et dans l'intérieur du pays, j'ai à vous faire un petit rapport sur cette visite, quelque minimes qu'en aient été les résultats.

Le samedi 11 juin dernier, je quittai New-Westminster, et le dimanche 12, j'arrivai à Fort-Yale. Je réunis les sauvages pour l'instruction et la prière du soir, J'en vaccinai quelques-uns : c'est tout ce que je pus faire dans cette place. J'y étais arrivé trop tard pour y célébrer la Sainte Messe. Le lundi 13, je partis en *stage coach* vers quatre heures du matin ; la voiture ne s'arrêtant que quelques minutes, je ne pus que vacciner les sauvages en différents endroits. Nous arrivâmes dans l'après-midi à Lytton ; j'y baptisai l'enfant d'un blanc. Dans le voisinage de cette ville, j'aperçus quelques sauvages ; mais

ils parurent faire peu attention à la présence du prêtre. Le R. P. Grandidier pourra, à son retour, vous donner plus de détails sur ces contrées. Je serais revenu par là sans votre lettre, qui m'annonçait la visite de ce Père et me disait de descendre par la route de Douglas. Lytton m'a paru une place peu importante, et je n'ai rien remarqué qui lui fasse présager plus d'importance dans l'avenir. Nous passâmes la nuit du lundi au mardi à Looksferry : je n'y vis que deux ou trois sauvages : les blancs me dirent qu'ils n'étaient pas nombreux dans ces parages, mais qu'ils étaient beaucoup plus sobres depuis le passage de Palek, ce vieux chef Thompson, ancien interprète de Mgr Demers, qui fréquente la Mission de Saint-Charles.

Le mardi, dans la matinée, nous parvînmes près de la rivière Bonaparte : ce fut là que nous aperçûmes les premières fermes ; le terrain y est assez bon ; cependant je n'en aimai pas l'apparence. Je rencontrai çà et là quelques groupes de sauvages; j'en vaccinai plusieurs; ils me parurent moins indifférents que ceux qui habitent les environs de Lytton ; ils appartiennent à une race différente : ce sont des *Atnahs*. A quatre heures du soir, nous étions à Clinton : il y a deux ou trois hôtels et quelques maisons. Jusqu'à présent cette place n'a fait que végéter : j'y ai remarqué deux ou trois fermes dans le voisinage ; c'est tout ce qu'il y a de terrain cultivable. Après une halte de demi-heure nous repartîmes ; nous devions marcher toute la nuit. Nous traversâmes un pays élevé, trop élevé pour qu'on puisse s'y livrer à la culture. Ce n'est qu'à partir de Bridge-Creek que recommencent les fermes : il y en a de distance en distance jusqu'à Soda-Creek, où nous arrivâmes dans la nuit du mercredi au jeudi. Dans tout ce parcours, je ne rencontrai que quelques sauvages qui se rendaient du lac la Hache à Alcali-Lake. Le steamboat partit de bonne heure, et à neuf heures du matin, je débarquai au fort Alexandre. Il n'y avait là que les sauvages engagés par la Compagnie ; l'un d'eux alla prévenir les plus rapprochés : dans la soirée, une douzaine arrivèrent. Ils ont été décimés par la petite vérole : il n'y a guère que cent trente sauvages

dans ces régions, mais ils paraissent bien disposés et voient arriver le Prêtre avec grand plaisir.

Le samedi, je partis en compagnie d'un vieux Chilcoten et d'un métis pour le pays Chilcoten. Nous voyageâmes pendant quatre jours sans suivre de sentiers et à travers les bois, et nous arrivâmes au lieu où nous espérions rencontrer les sauvages. Ils n'y étaient plus. A l'écorce des arbres fraîchement enlevée, à leur campement et aux traces qu'ils avaient laissées, nous pûmes nous convaincre qu'ils venaient de s'éloigner. Ne sachant de quel côté porter nos pas, et ce voyage étant très-dispendieux, nous revînmes en deux jours au fort Alexandre ; nous y étions le 23 au soir. Je m'attendais à y trouver des sauvages réunis : mon attente étant déçue, je repartis le vendredi à quatre heures du soir, afin d'arriver à Quesnel avant le dimanche. J'ai appris depuis que deux ou trois jours après mon départ, les sauvages étaient venus en assez grand nombre au fort Alexandre pour me voir.

J'eus une quinzaine de personnes à la messe le dimanche, et dans l'après-midi je présidai une réunion d'une vingtaine de sauvages qui me parurent bien disposés. Actuellement, Quesnel me semble être la meilleure place pour un établissement dans ce lointain district. Le bateau y arrive de Soda-Creek et on y commence le *wagon road* pour William's Creek. Le climat en est très-bon, dit-on. Malheureusement la terre ne paraît pas fort bonne dans le voisinage de la ville. Ce qu'il y a de meilleur est occupé : du reste, tout est réservé par le gouvernement. J'en fis l'observation à quelques personnes auxquelles je communiquai nos projets de fondation. Elles me dirent que le gouvernement nous céderait sans doute tout ce qu'il nous faudrait. Il y a trois grands hôtels à Quesnel, un moulin à scie, qui nous permettrait d'avoir le bois à 60 livr. st. les mille pieds, et un certain nombre de maisons. N'était l'incertitude qui règne sur la valeur des mines, je n'hésiterais pas à vous signaler cette place comme la plus favorable pour l'établissement d'une Mission dans ce district; on pourrait y avoir deux Pères, un pour les blancs du Caribou et l'autre pour les sauvages du fort Alexandre et du fort

George. Mais si on découvrait des mines du côté du lac Caribou, il serait à craindre que l'ancienne route ne reprît faveur; dès lors, notre établissement de Quesnel ne serait plus sur la route principale des mines. Le rapport du lieutenant Palmer donne sur ce pays plus de renseignements que je n'ai pu en recueillir moi-même.

De Quesnel, je me rendis à Van-Wincle sur Lightning : c'est une place presque déserte; il n'y a plus que quelques *claims* qui soient travaillés. J'y restai une journée, pendant laquelle je ne pus découvrir que quelques rares catholiques auxquels mon ministère fut inutile. Le vendredi, 1er juillet, j'arrivai à William's Creek : je passai la première nuit dans la cabine d'un Irlandais qui m'avait cédé ses couvertures. Le lendemain, je me pourvus d'un autre logement. Je me mis ensuite à la recherche des catholiques, mais n'ayant personne pour m'introduire auprès d'eux, un grand nombre ne connurent pas l'arrivée du prêtre ; il n'y avait guère que vingt-cinq personnes à la messe le dimanche.

Le lundi, un malade m'obligea à revenir à Van-Wincle. Je retournai à William le mercredi soir. J'employai les trois jours suivants à découvrir les catholiques ; quelques-uns se confessèrent pour communier le dimanche, 10 juillet. La semaine d'après, je gardai la maison pendant trois jours, le mauvais temps avait réveillé mes rhumatismes. J'eus encore plusieurs communions le dimanche 17 juillet. Près de quarante personnes assistaient à la messe. Pendant la semaine, j'ai dit plusieurs fois la sainte messe de grand matin dans des cabines de mineurs, pour leur faciliter la réception de la sainte Communion. Je n'ai donné que seize communions, malgré toutes les facilités que j'ai pu employer.

Je pense qu'il y a de mille à douze cents catholiques dans les mines du Caribou. Un prêtre y est nécessaire. Avec la grâce de Dieu, il pourra toujours ramener quelques pécheurs et soutenir les bons. Plusieurs Irlandais vivaient chrétiennement, disaient-ils, avant de s'être trouvés ainsi dans les mines privés de tous les secours de la religion. Cette population minière est si flottante, les mines si incertaines, qu'il paraît inu-

tile de fonder un établissement à William's Creek ; le climat est si mauvais, qu'il ne serait pas prudent d'y placer un Père à poste fixe. Quant aux ressources, je doute fort qu'un prêtre reçoive beaucoup plus que ce qui est nécessaire à son entretien.

La visite du malade de Van-Wincle et mon indisposition m'ont empêché de visiter les autres placers. Il s'y trouve partout des catholiques : ils forment au moins un tiers de la population. Mon séjour a été de trop courte durée pour que j'aie pu faire tout le bien désirable : je crois qu'un Missionnaire qui y resterait plus longtemps en ferait davantage.

Il y a de l'or au Caribou, mais il est si difficile à trouver et à extraire, qu'on ne sait trop que penser de ces mines : beaucoup de gens paraissent découragés.

Je quittai William's Creek le lundi 18 juillet, dans l'après-midi ; je dus m'arrêter à Van-Wincle pour donner la communion à mon malade, et aussi à Quesnel pour faire faire les Pâques à un bon catholique qui m'en avait prié. Je ne demeurai que quelques heures à Fort-Alexandre, et j'allai passer le dimanche à Mud Lake. Je dis la sainte Messe chez M. Thomas et je réunis une douzaine de sauvages; je baptisai leurs enfants ainsi que plusieurs métis du voisinage. Je partis le lundi, et je dus m'arrêter un jour et demi chez Murphy, dans les parages de Deep-Creek, pour donner à cette famille l'occasion de faire ses Pâques. A Clinton, je pris la route de Lilloet, où je n'arrivai que le dimanche matin 31 juillet. J'avais été retardé le samedi par la rencontre de plusieurs sauvages que j'avais vaccinés et dont j'ai baptisé les enfants.

Le dimanche et le lundi, je visitai les sauvages de Lilloet, qui parurent assez bien disposés, malheureusement leurs femmes se laissent entraîner par les blancs. Je donnai l'occasion à une dame catholique de faire ses Pâques. Je baptisai son enfant, et je lui fis faire ses relevailles. Il me fallut le reste de la semaine pour me rendre au port Douglas ; plusieurs rencontres de sauvages retardèrent mes pas. Malheureusement j'avais perdu ma lancette et mon vaccin, je ne pus les vacciner. Les sauvages sont bien disposés, et ils sont en grand nombre, surtout à Anderson Lake.

Je passai le dimanche, 7 août, à Port-Douglas; j'y célébrai la sainte Messe, à laquelle assistèrent sept blancs et quelques sauvages. Ceux-ci étaient fort peu nombreux, le reste de la tribu se trouvait à la pêche. Le lundi soir, 8 juillet, j'arrivai à New-Westminster.

Il y a fort peu de catholiques à Lilloet, peut-être 25, il en est de même à Port-Douglas; l'avenir de ces deux places paraît plus incertain que jamais, et je doute que pour le moment il fût prudent d'y établir une Mission pour les blancs. Dans chaque localité, il n'y a que trois ou quatre assez bons catholiques. Les sauvages s'y sont bâtis ce qu'ils appellent des églises, mais comme partout ces œuvres laissent beaucoup à désirer; il est vraiment à regretter que l'on ne puisse pas venir en aide à leur bonne volonté.

Les sauvages, entre Lilloet et Quesnel sont peu nombreux, mais en revanche ils sont très-désireux de voir le prêtre. Ils se tiennent dans les environs de Pavillon, de Clinton, d'Alcali-Lake, de William's-Lake, Mud-Lake, Beaver-Lake. Ils sont plus nombreux du côté du fort George. Tous ces sauvages se divisent en deux nations, les Athnas et les Carriers; cette dernière race paraît être la meilleure; les Chilcotens en font partie.

En terminant, je puis vous dire qu'à une exception près, j'ai été traité poliment par tout le monde, souvent même avec bienveillance.

XI. Cependant à Victoria on faisait tous les préparatifs nécessaires au sacre de Mgr D'Herbomez. Pour la première fois, cette ville allait être témoin d'une des plus grandes et des plus solennelles cérémonies de l'Eglise. Le 9 octobre, dimanche où l'on célèbre dans la Congrégation la fête de la Maternité divine, était le jour choisi, et les invitations les plus pressantes avaient été adressées au clergé des Diocèses environnants. L'église cathédrale fut magnifiquement ornée. Une nombreuse assistance envahit de bonne heure toute son étendue. Par les soins de Mgr De-

mers, évêque de l'île Vancouver, une traduction avait été faite en anglais de la partie du Pontifical qui traite de la consécration épiscopale. Catholiques, juifs, épiscopaliens, presbytériens, méthodistes, wesleyens, infidèles purent suivre les rites admirables que l'Eglise emploie pour assurer la perpétuité du sacerdoce catholique. Leur attitude respectueuse et recueillie montra qu'ils n'étaient point indifférents au spectacle qui se déroulait sous leurs regards.

Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon-City, était le prélat consécrateur. Le R. P. Baudre, président du collége catholique de Victoria, et M. Rondeau, Missionnaire des Indiens à Cowichan, lui servirent de prêtres assistants ; Mgr Demers, assisté du R. P. Gendre, remplit l'office de premier évêque assistant. Par suite de l'absence de Mgr Blanchet, évêque de Nesqualy, le R. P. Fouquet dut faire les fonctions de second évêque assistant. Mgr D'Herbomez, évêque préconisé de Melitopolis et vicaire apostolique de la Colombie britannique était assisté par le R. P. Mac Guckin, vice-président du collége catholique, et M. Maloney, prêtre irlandais, récemment arrivé de All-Hallowns. Plusieurs autres prêtres, les frères, professeurs au collége, prirent part à la cérémonie. Des places avaient été réservées aux Sœurs de Sainte-Anne et à leur nombreux pensionnat de demoiselles.

Nous ne décrirons pas les rites imposants de la consécration d'un évêque ; tous nos lecteurs les connaissent. Il nous suffira de dire qu'ils s'accomplirent dans un ordre parfait.

Après l'Evangile, le R. P. Mac Guckin prit la parole, et dans un discours que le journal de San Francisco qualifie de très-éloquent et de profondément pathétique, il rappela la divine mission du sacerdoce catholique renfermée dans ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Allez*

enseigner toutes les nations, et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Les habitants de Victoria conserveront longtemps le souvenir de la consécration épiscopale de Mgr D'HERBOMEZ, dont l'attitude vraiment religieuse manifestait la profonde émotion qui remplissait son cœur.

XII. Huit jours après, Mgr D'HERBOMEZ prenait possession du Vicariat apostolique de la Colombie britannique, et était solennellement intronisé dans l'église de Saint-Charles, à New-Westminster, lieu de sa nouvelle résidence.

Voici l'article qui parut, à l'occasion de cette cérémonie, dans le *British Columbian*, journal de New-Vestminster, le 19 octobre 1864 :

INTRONISATION DU PREMIER ÉVÊQUE
DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

L'intronisation d'un évêque est un événement dont l'importance excite vivement l'intérêt de toute Communauté chrétienne. Dimanche dernier, 16 du courant, Mgr D'HERBOMEZ, vicaire apostolique de la Colombie britannique, était solennellement intronisé dans l'église de Saint-Charles, à New-Westminster, où Sa Grandeur doit fixer sa future résidence. Après la Messe, Monseigneur a bien voulu adresser quelques paroles, en langue anglaise, au nombreux et respectable auditoire, accquru pour l'entendre et pour assister à la cérémonie de son installation.

« Vous vous demandez peut-être, mes chers Frères, a dit Sa Grandeur, quel est le motif qui a porté mes compagnons et moi à nous expatrier, à quitter nos demeures, nos parents, nos amis, à sacrifier nos aises, nos plaisirs, et tout ce qui peut légitimement réjouir le cœur humain pour venir dans la Colombie britannique ?... Ce n'était, vous répondrai-je, ni la soif de l'or, ni l'ambition des richesses ou des biens terrestres, mais le zèle du salut de vos âmes, auxquelles nous

voulions faire connaître et aimer les biens surnaturels, dont Dieu vous réserve la jouissance après cette vie... En nous efforçant de remplir notre devoir, que de pénibles labeurs, que de privations, que d'épreuves n'avons-nous pas à endurer, quelquefois même jusqu'à épuisement de nos santés! Mais aussi quelles joies, quelles consolations n'ont pas été les nôtres, quand le succès a couronné nos efforts !...

« Mes bien-aimés Frères, il en est parmi vous dont la vie entière est tellement appliquée à la recherche des biens de ce monde, qu'ils ne sentent pas l'importance du salut de leurs âmes...

« Si vous perdez une propriété, vous pouvez en acquérir une autre ou être dédommagés; si vous perdez une main, l'autre vous reste, qui remplira l'office de deux; si votre maison tombe en ruine, vous en rebâtirez une autre; mais si vous perdez votre âme, cette perte est éternelle, par conséquent irréparable... A ceux d'entre vous, mes chers Frères, qui ne comprennent point la valeur et l'importance de l'éternité, en face de laquelle ils se trouveront un jour après leur mort, je leur dirai avec l'Evangile : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme!*

« Mes bien-aimés Frères, je demeurerai désormais au milieu de vous, Dieu aidant, jusqu'à la fin de mes jours. Dès à présent, je serai jour et nuit à votre disposition, et chacun de vous me trouvera toujours prêt à lui rendre service, selon les forces et le pouvoir que je tiens de Dieu. » Tel est l'imparfait sommaire du discours à la fois élégant, touchant et pratique de Sa Grandeur Mgr D'Herbomez.

Cette cérémonie, qui se fait de la même manière dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, et dans la cathédrale de Milan, mais avec les pompeux accessoires et les accompagnements si grandioses et si saisissants de ces magnifiques basiliques, ne pouvait que revêtir ici un cachet de simplicité conforme à l'humble église de Saint-Charles, dont la pauvreté fait le principal ornement. Toutefois, en l'absence de tout luxe, il y avait quelque chose qui parlait à l'esprit et au cœur, c'était la ressemblance de ce dont nous étions spectateurs avec les

églises et les cérémonies des premiers siècles du christianisme. Les dangers, les souffrances et la mort des premiers chrétiens se révélaient à nous dans le gracieux symbolisme de la liturgie, sous des couleurs d'autant plus vraies et plus émouvantes que nous contemplions, dans ceux qui officiaient, des hommes soumis déjà, comme les premiers martyrs, au pressoir de la souffrance, au milieu d'un monde souvent sans entrailles.

Les nobles et généreux Missionnaires de notre colonie, dont les travaux incessants consistent à saper le paganisme, à améliorer la nature morale de l'homme rouge, forment un corps de ministres dont toute Église pourrait justement être fière. César, Alexandre et moi, disait Napoléon, avons fondé des empires par l'épée, mais Jésus-Christ a fondé un empire sur l'amour : — En vérité, ces Missionnaires ont été les bénis instruments dont Dieu s'est servi pour étendre cet empire du Christ sur une terre inconnue à ces grands conquérants.

Monseigneur va bientôt bâtir une résidence permanente à New-Westminster et ériger des écoles pour les jeunes filles indigènes, soit dans la ville, soit à la Mission de Sainte-Marie, qui toutes seront confiées à des religieuses le printemps prochain.

Nous nous arrêtons à cette date mémorable du 16 octobre 1864, qui ouvre une nouvelle ère à nos Missions du Pacifique.

Paris, 15 juillet 1865.

MISSIONS DE CEYLAN.

RAPPORT GÉNÉRAL SUR L'ANNÉE 1863 [1].

7° *Mission de Batticaloa.* — Vers la fin de l'année 1862, le R. P. Rouffiac fut envoyé à Batticaloa au secours du R. P. Le Can, qui, malgré la faiblesse de sa santé, avait travaillé dans cette Mission durant une grande partie de l'année. Il s'y retrouva en pays de connaissance, car il revoyait un peuple qu'il avait dirigé pendant quatre ans. Unissant leur zèle et leurs travaux, les deux Missionnaires s'appliquèrent à soutenir les bons, et à ramener les méchants. Ils s'attachèrent surtout à combattre la mortelle indifférence qui éloignait plusieurs de leurs chrétiens des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ils célébrèrent dans ce but avec une grande solennité le mois de Marie. Chaque soir un grand nombre de fidèles se rendaient à l'église. Ils attribuent à la puissante intervention de Notre Mère Immaculée, dont la dévotion s'établit de plus en plus à Batticaloa, la fréquentation des Sacrements, l'assistance journalière au Saint Sacrifice de la Messe, et le progrès de l'œuvre de la Sainte Enfance qu'offrit cette mission à la fin de l'année. Nous devons encore à notre glorieuse Patronne la fondation d'une nouvelle chrétienté parmi les Vedhas ou Vedhers. Ces Vedhas sont des païens nomades qui errent dans les immenses forêts de Bintenne, entre Batticaloa et Kandy, et que l'on regarde comme un reste des aborigènes de Ceylan. Il y a une quinzaine d'années, les Wesleyens tentèrent de les convertir à leur secte ; on fit même, à cette époque, un grand bruit des prétendus succès de cette mission protestante. Mais, en dépit

[1] Voir le numéro précédent, p. 209.

des phrases sonores avec lesquelles Messieurs les ministres firent connaître au monde entier que la bonne nouvelle avait été annoncée à ces païens, que la lumière du Saint Evangile avait lui sur eux, etc., c'est à peine s'il reste aujourd'hui le moindre vestige de ces prétendues conversions. Quelques-uns disent se rappeler qu'un monsieur Blanc leur a lavé la tête, et leur a remis un petit morceau de feuille de palmier sur laquelle on avait écrit le nom qu'on leur avait imposé.

Le R. P. Rouffiac a eu l'heureuse pensée d'aller faire connaître à ces pauvres païens le nom de Jésus-Christ. Ce premier essai n'a pas encore eu de grands résultats, mai j'ai la douce confiance que par l'intercession de Marie Immaculée et celle de saint Pierre et de saint Paul, sous le patronage desquels cette œuvre a été commencée, le Seigneur daignera bénir les efforts de son ministre.

8° et 9° *Missions de Mantotte et de Manaar et chrétientés de Vanny.* — Continuellement travaillées par deux prêtres ex-schismatiques, les Missions de Manaar et de Mantotte n'ont cessé d'offrir à nos RR. PP. Pussacq, Lelong, Gourdon et Boutin les plus belles occasions de déployer leur zèle, d'exercer la charité la plus désintéressée, et de pratiquer deux grandes vertus particulièrement nécessaires aux Missionnaires des Indes-Orientales : la prudence et la patience. Les deux procès intentés par le prêtre de Mantotte ont été, à ce qu'il paraît, entièrement abandonnés, du moins il n'en est plus question depuis sept ou huit mois, c'est-à-dire depuis que j'ai écrit assez fortement à ce sujet au nouvel Archevêque de Goa. Ce vénérable Prélat non-seulement voulut bien, dans sa réponse, me donner les assurances les plus formelles de son désir de concourir au rétablissement de la paix, mais il écrivit également à son prêtre de Mantotte pour lui enjoindre de se désister de toute procédure judiciaire contre nos Pères. Nous n'osions guère nous flatter que cet infortuné obéirait à cet ordre, nous qui n'avions vu aucun changement dans sa conduite depuis que par le concordat il avait été placé sous la juridiction extraordinaire et légitime de l'Archevêque de Goa, et que cessant par là d'être extérieurement schismatique, il s'é-

tait trouvé dans une position si favorable à son amendement[1]. Mais la désapprobation de l'Archevêque, au nom duquel il prétendait agir, lui ôtait tout point d'appui. Il paraît l'avoir compris, et il s'est tenu tranquille. Depuis lors, délivrés de ces tracasseries par l'intervention de Marie Immaculée que nous avions priée et fait prier à cette intention, nos Pères PUSSACQ et GOURDON, spécialement chargés de la Mission de Mantotte, purent visiter toutes leurs chrétientés, dont quelques-unes revenues depuis peu du schisme, n'avaient point vu de prêtres depuis plusieurs années.

Nous ne suivrons pas nos deux ouvriers dans toutes leurs excursions. Elles ne furent, durant une grande partie de l'année, qu'une série de marches et de contre-marches entrecoupées de haltes plus ou moins longues. Leur victoire ne fut pas complète partout; ils eurent cependant toujours quelques succès, même dans les places que le *fort armé* gardait le plus soigneusement. Dans la plupart des autres localités, par exemple, à Pappa-Mottey, à Mullicandel, à Adamben, à Nedumandel, ils reçurent à leur arrivée et à leur départ les honneurs du triomphe. Voici comment le R. P. GOURDON décrit sa marche et son entrée triomphales dans un de ces villages : « J'étais encore dans la chrétienté voisine, lorsqu'une députation composée surtout de jeunes gens arrive, et après les saluts et révérences d'usage, les plus robustes s'emparent de nos bagages, tandis que les autres escortent le *Suami*, monté gravement sur son cheval. Bientôt un autre petit bataillon s'avance à notre rencontre. Dès qu'ils nous aperçoivent, un bruit confus et presque effroyable se fait entendre... Matalams, tambours, tambourins, tam-tams, chants plus ou moins harmonieux, coups de fusil bourrés dans cette circonstance à double charge : tout est mis en mouvement pour saluer et

[1] D'après le Concordat conclu il y a quelques années entre le Saint-Siége et le Portugal au sujet du Patronat exercé par Sa Majesté très-fidèle sur les églises des Indes-Orientales, toutes les Missions, chrétientés, etc., qui reconnaissaient la juridiction de l'Archevêque de Goa à la date de la signature du Concordat, sont placées provisoirement et extraordinairement sous l'autorité de cet Archevêque.

annoncer au loin l'arrivée du *Suami.* Alors toutes les femmes chargées de leurs enfants se pressent, se rangent sur deux lignes, et saluant très-respectueusement le Missionnaire, lui demandent sa bénédiction pour elles et pour leurs enfants qu'elles lui montrent avec une complaisance toute maternelle... Comme vous le voyez, ce tableau ne manque pas de poésie. Mais bientôt le principal personnage s'éclipse pour un moment. Mon cheval, effrayé de tout ce tapage et probablement ébloui des révérences et des acclamations de cette foule, n'y tient plus ; il prend le mors aux dents, et, me secouant brusquement, il me fait décrire une grande ellipse échappatoire, et m'envoie m'asseoir, ou pour mieux dire m'étendre plus ou moins glorieusement sur le grand plancher. La foule jette un cri, et plusieurs pronostiquent que les exercices de la Mission ne se termineront pas sans quelque malheur. Heureusement il n'en fut rien. Remonté aussitôt sain et sauf sur mon quadrupède, je me rends à l'église, et les jours suivants je vis tous mes chrétiens s'approcher pieusement des Sacrements. »

Ce ne fut pas la seule fois que le R. P. Gourdon eut à payer son apprentissage dans l'art équestre. Laissons-le nous raconter un autre accident de ce genre. « Je me trouvais dans la chrétienté de Navatcoulam, lorsqu'on vint m'appeler pour administrer un malade dans un village situé au milieu des bois. Le malade était à toute extrémité. Je fus bientôt à cheval. J'étais à peine parti, que la pluie commença, et bientôt une averse effroyable nous surprend près d'un village schismatique, dont les maisons restèrent rigoureusement fermées pour nous. Nous dûmes nous résigner à nous abriter sous le feuillage d'un vieux tamarin. Dès que la pluie fut un peu ralentie, nous nous remîmes en route à travers les bois hérissés de grosses épines et au milieu des plus épaisses ténèbres. Je laissai par-ci par-là quelques morceaux de ma soutane, ma pauvre peau ne fut pas non plus toujours respectée : toute ma préoccupation était de me garantir les yeux. Je fus assez heureux pour y réussir, mais ce ne fut pas tout. Le lendemain matin, après avoir administré mon malade, mon retour fut encore plus pittoresque. Trompé par les apparences d'un sentier commode,

mon cheval s'avance sur la digue d'un étang qui se rétrécit peu à peu, et paraît bientôt sans issue. Impossible d'avancer, impossible de reculer; mon cheval, effrayé de se voir sur cette éminence, se mit à sauter et à faire des bonds irréguliers d'une manière désespérée, comme un malheureux qui, ne sachant plus que devenir, joue le tout pour le tout. Jugez du triste sort du pauvre cavalier! Le parapluie tombe d'un côté, et le P. GOURDON, tombant de l'autre, s'enfonce à plat-dos dans le marécage. Pour comble de consolation, en me relevant, je vis plusieurs schismatiques qui à vingt pas de distance me considéraient et riaient tout à leur aise, se disant peut-être les uns aux autres que si j'étais le vrai et légitime Missionnaire, un tel malheur ne me serait pas arrivé. Je me dépêtrai comme je pus, mais ma pauvre soutane! Elle n'était plus blanche, je vous l'assure. Heureusement, mon bon ange m'avait inspiré de mettre une autre soutane dans mon sac de voyage. Je me hâtai de m'en revêtir, et ne tardai pas à arriver à ma résidence, aussi frais et aussi dispos que la veille lorsque j'en étais parti. Que dis-je? je ne pus que remercier le Seigneur de ces petites épreuves, lorsque j'appris que le malade qui en avait été l'occasion, avait été non-seulement soulagé, mais presque entièrement guéri peu de temps après avoir reçu l'Extrême-Onction. Les chrétiens qui l'assistaient et moi-même n'avons pu attribuer qu'à la vertu de ce Sacrement une guérison que tous, y compris les médecins, nous avions considérée comme humainement désespérée. »

Vers la fin du mois de juillet, le R. P. PUSSACQ dut laisser le R. P. GOURDON continuer seul la visite des églises de Mantotte. Il porta le secours de son ministère aux chrétiens répandus çà et là dans les bois de Vanny. Je me reprocherai de priver les lecteurs de nos annales du plaisir qu'ils trouveront dans le récit textuel du R. P. LACLAU-PUSSACQ. « Si Mantotte, dit ce Père, est un pays parfois boisé et sauvage, Vanny l'est encore plus. Les petits villages de huit ou dix familles que l'on rencontre de loin en loin, sont comme des oasis perdues dans l'immensité de la forêt. C'est à peine si autour de ces villages on voit quelques arpents de terre défrichés et consa-

crés à la culture. Malgré les haies qui entourent ces champs, les travaux du laboureur seraient vains s'il ne veillait nuit et jour à la conservation de sa moisson ; car les buffles, les sangliers et les éléphants ne manqueraient pas d'y faire de très-grands ravages et de le frustrer ainsi du fruit de ses sueurs. Pour être moins exposés eux-mêmes aux attaques des bêtes féroces lorsqu'ils sont à la garde de leurs champs, les habitants construisent, au sommet de quelque arbre élevé, une petite hutte qu'ils couvrent de feuilles d'arbre ou de paille ; c'est là qu'ils couchent pendant la nuit ; mais comme ils pourraient se laisser surprendre par le sommeil, ils ont soin de jeter de temps en temps de grands cris, auxquels les gardes des champs voisins répondent consciencieusement ; de sorte que les étrangers dont le sommeil est léger risquent de dormir les yeux ouverts, s'ils ont le malheur de se trouver dans le voisinage ; j'ai eu l'occasion d'en faire l'expérience à mes dépens... Comme il arrive souvent que les pluies ne sont pas assez abondantes, les habitants de Vanny, comme ceux de Mantotte, construisent de grandes digues en terre, destinées à former des réservoirs d'eau. Lorsque les pluies ont été insuffisantes, ils ouvrent ces réservoirs et l'eau se répand dans les champs, portant avec elle l'abondance et la fertilité. Du reste, comme le pays est fertile , les années heureuses suffisent pour compenser les années de disette. De plus, le miel et la cire, qu'ils trouvent dans les bois, et le beurre qu'ils font, les aident à vivre sans trop souffrir, même dans les années où la récolte a été inférieure.

« J'arrivai à Alaucoulam, premier village de Vanny, du côté de Mantotte, le 1er août. Les chrétiens vinrent à ma rencontre avec la croix, les bannières, la clochette et le matalam ou tambour indien ; et profondément inclinés, selon l'usage, ils me demandèrent la bénédiction, puis ils se mirent à chanter des hymnes tamoules, avec grand accompagnement du matalam et de la clochette. Ces chants religieux, entonnés au milieu des bois, ne manquent pas d'un certain charme. Il y a dans le spectacle de ces grandes forêts quelque chose de solennel qui porte l'esprit aux pensées sérieuses, et le cœur est

satisfait en entendant ces lieux, asile des bêtes féroces, retentir des louanges du Créateur souverain qui régit toutes les œuvres de la création avec tant de sagesse, de bonté et de puissance. Le reste du chemin se fit d'un pas processionnel, ces pauvres chrétiens voulant me régaler copieusement de leurs chants, sans penser que le soleil, qui dardait ses brûlants rayons, n'épargnait pas ma peau blanche et délicate. Nous arrivâmes cependant sans encombre à l'église, près de laquelle on m'avait préparé un petit domicile. Il consistait en une chambre en feuilles d'arbre, de 3 mètres carrés, où se trouvait pour tout ameublement un lit, un peu court pour moi, il est vrai; mais n'importe. Ce lit était un parallélogramme composé de quatre branches d'arbres, grossièrement assujetties ensemble; quatre bâtons formaient les angles et les pieds; absence de matelas et de paillasse; une peau de bête tenait lieu de tout. On me dispensa de me servir de table, je tâchai de m'en passer de mon mieux. Si ma chambre n'était pas trop munie de meubles, elle était au moins à l'apostolique, et *ad morem pauperum*, selon les prescriptions de nos Saintes-Règles. Je fis comme si je ne manquais de rien. A défaut de baignoire, j'allai à la rivière, prenant bien soin de ne pas me laisser approcher par les crocodiles, qui y abondent et qui ont assez mauvais caractère.

« Ayant appris que le célèbre pèlerinage dans le petit hameau de Madou n'était qu'à deux lieues de distance, je voulus m'y rendre. Il nous fallut disputer le passage aux branches et aux épines de la forêt. Ma soutane, ma chemise et mon bras furent un peu entamés; les traces fraîches d'un éléphant se montrèrent aussi à nos regards; nous fûmes quittes pour la peur et nous arrivâmes au sanctuaire, où nous trouvâmes une centaine de pèlerins. Mon logement ne m'offrit ni lit ni portes; une petite toile fixée à l'entrée me protégea contre les regards indiscrets. Je me couchai sur la terre avec l'intention bien arrêtée de dormir; mais une foule de pèlerines m'en empêchèrent pendant longtemps avec leur babil interminable. »

J'interromps pour un moment le récit du P. Laclau. Selon une constante tradition, un très-bon prêtre Goanais, surnommé

Sammanassou-Suami (prêtre ange ou prêtre angélique), après avoir exercé avec beaucoup de zèle le saint ministère, sans craindre la persécution des Hollandais, mourut et fut enterré dans ce petit sanctuaire. On voit encore près de l'autel de la sainte Vierge son tombeau, qui y est en grande vénération. Les pèlerins de toute croyance : chrétiens, païens, mahométans, qui y accourent en grand nombre, ne manquent jamais d'extraire de ce tombeau un peu de poussière, qu'ils distribuent ensuite à leurs parents et à leurs amis comme un remède infaillible contre la morsure des serpents venimeux. Je suis loin de prêter foi à toutes les guérisons extraordinaires que les Indiens de toute classe et de toute religion racontent et attribuent à cette poussière appliquée sur la plaie ou délayée dans quelques gouttes d'eau absorbées par le malade ; mais ce qui est incontestable, c'est que, munis d'un peu de cette poussière, les habitants de Vanny, de Mantotte, de Manaar, etc., voyagent sans la moindre crainte dans leurs bois, repaires des plus mauvais serpents. Ils ont l'entière confiance qu'ils portent avec eux, sinon un préservatif contre la morsure de ces reptiles malfaisants, du moins un antidote très-sûr contre ses suites. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que plusieurs Missionnaires de ces districts m'ont attesté que, appelés par leur ministère auprès de malades mordus par des serpents venimeux, ils les ont trouvés vomissant le sang, enflés, en un mot, présentant tous les symptômes d'une mort prochaine, et que, cependant, quelques jours après avoir appliqué ce seul remède, appelé dans le pays *le remède de l'Eglise de Madou,* les malades avaient été parfaitement guéris. On m'assure, enfin, qu'il est inouï que quelqu'un soit mort de la morsure d'un serpent après avoir fait usage de cette merveilleuse médecine.

Reprenons le récit du R. P. Laclau-Pussacq : « De Madou, en me rendant à l'église voisine, je passai près de Periatambanei et Ponimancoulam. Les habitants de ces deux localités commirent autrefois des vols assez considérables en s'appropriant les offrandes faites dans leurs églises, et ils négligèrent de restituer, contrairement à la décision de Votre Grandeur.

En 1860, ces deux villages ont été entièrement détruits par le choléra, et les ruines des maisons que l'on y voit encore sont un monument destiné à montrer aux chrétiens de Vanny que les vols sacriléges, loin de porter bonheur à ceux qui s'y livrent, attirent, dès ici-bas, la malédiction de Dieu sur les têtes coupables.

« Rien ne signala la visite des autres églises, si ce n'est un terrible orage qui fondit sur moi lorsque j'étais encore éloigné de 2 kilomètres de Capatchi. Voyant que j'allais être inondé si je ne prenais le train de grande vitesse, je mis pied à terre et arpentai le terrain comme un jeune homme. J'arrivai assez promptement à l'église ; mais les porteurs de mes bagages restèrent en arrière ; tout ce qu'ils avaient était mouillé. Force me fut de laisser sécher mes habits sur mon dos. Cette mésaventure ne contribua pas peu à me gratifier de la fièvre. Je m'efforçai pourtant de tenir la campagne et d'achever clopin-clopant la visite de Vanny. Quand j'arrivai à Mantotte, il était évident que j'avais la fièvre. Comme la visite des églises n'y était pas encore finie et qu'il fallait la faire sous peine d'avoir à y renoncer pour cette année, contrairement à l'avis du cher P. Gourdon, je voulus essayer de me guérir à Mantotte, espérant que sous peu je pourrais aider ce bon Père dans ses travaux. Mais, bon gré mal gré, je dus abandonner le champ de bataille et aller me faire soigner à Manaar. Le R. P. Boutin, qui venait de finir sa première campagne dans l'Inde, me reçut à bras ouverts et me procura tous les secours que réclamait ma position. Le surlendemain, le R. P. Lelong vint nous rejoindre. Lorsqu'on se trouve en une si bonne compagnie, entouré de soins, pourrait-on être longtemps sans se remettre d'une légère maladie ? Aussi, quelques jours après, la fièvre me quitta-t-elle, et mes forces revenant graduellement, je me vis, au bout de quatre semaines, en état de retourner à mon poste.

« La Mission de Vanny compte actuellement douze églises. Le nombre des chrétiens s'élève, je crois, à quatre cents. Le choléra et les émigrations causées par la peur de ce fléau y ont réduit la population chrétienne à moins de la moitié de ce

qu'elle était en 1859. J'y ai confessé à peu près tous ceux et celles qui étaient en état de remplir ce devoir. Les chrétiens n'étant visités qu'une fois l'an et ne voyant le Prêtre que deux ou trois jours chaque année, faut-il s'étonner qu'ils soient ignorants et qu'ils laissent à désirer sous plusieurs rapports? La petitesse de leurs villages et l'impossibilité de les réunir dans un lieu central font qu'on ne s'occupe d'eux que pendant fort peu de temps. »

Quant à la Mission de Manaar, elle se trouve depuis longtemps la dernière du Vicariat ; elle est déchue de la primauté que la prédication de l'Evangile lui avait donnée. C'est là, en effet, que les compagnons de saint François Xavier, et saint François Xavier lui-même, ont planté l'étendard de la foi. Une tradition incontestée nous apprend que tous les premiers néophytes de Manaar, au nombre de six à sept cents, versèrent généreusement leur sang pour Jésus-Christ dans la persécution soulevée par le roi de Jaffna contre l'Eglise naissante de Ceylan. Ce roi barbare poussa la haine de la foi jusqu'à tremper ses mains dans le sang de son propre fils, qui avait embrassé le Christianisme. Le tombeau de ce jeune prince martyr devint glorieux par les éclatants miracles qui s'y opérèrent. Mais les temps de cette première ferveur sont bien loin de nous, et si les chrétiens actuels de Manaar sont les enfants des saints, ils n'en sont guère les imitateurs. Leur propension aux superstitions du paganisme, le souffle empesté du schisme de Goa, l'influence du protestantisme, au moins dans la principale localité, la contagion de certains mauvais exemples, l'ignorance des vérités de la religion, telles sont les causes principales de l'état peu satisfaisant de plusieurs chrétientés de cette pauvre Mission. Cependant, les Missionnaires qui s'y sont succédé depuis plusieurs années y ont travaillé avec beaucoup de zèle, et les PP. Lelong et Boutin, marchant sur les traces de leurs prédécesseurs, n'ont pas manqué de visiter toutes leurs églises, au nombre de trente. Ils ont instruit, exhorté leurs ouailles, admis à la première Communion plusieurs enfants et administré les Sacrements à une bonne partie de leurs chrétiens.

On ne sera pas fâché de savoir comment les Missionnaires voyagent à Manaar. Voici un extrait du rapport du R. P. Lelong : « Après la visite de l'église de Voudativou, je me remettai en mer pour aller à Taley-Manar, à l'extrémité ouest de notre Mission ; mais, cette fois, je n'étais pas seul, j'avais avec moi le R. P. Boutin. L'heure du combat avait sonné pour lui. Les puissances de l'air, effrayées sans doute des projets que nous avions formés, essayèrent d'entraver notre navigation. Encore dans le port, une furieuse bouffée du vent du sud faillit nous briser contre la chaussée qui borde le rivage. Plus bas, nous fûmes portés à plusieurs reprises sur les sables du canal étroit que nous étions obligés de descendre pour arriver à la mer. La fureur du vent rendait le gouvernail impuissant à diriger notre navire. Pour comble d'infortune, la nuit nous surprit dans ce labyrinthe aux mille détours, et force nous fut de mettre à l'ancre à quelques pas du rivage, sans pouvoir y descendre. Notre navire n'était pas d'une grandeur démesurée ; un petit espace d'un mètre et demi carré environ, c'est tout ce qu'on avait pu nous céder. Aussi étroit était le local, aussi maigre la réfection. Un peu de riz et un peu d'eau bourbeuse empruntée à un navire de mahométans à l'ancre à côté de nous firent tout le menu de nos repas. Le lendemain était un dimanche ; nous fûmes heureux d'arriver à Pessalei assez à temps pour dire la messe. Après midi, nous reprîmes la mer — nouvelle épreuve. Un vent violent nous pousse au large ; les efforts des rameurs, leurs longues perches fortement appuyées dans le sable, rien n'y fait, rien n'arrête notre course à la dérive. Une seule ressource nous restait, porter au rivage un câble qui pût servir à nous hâler. Aussitôt, deux intrépides nageurs se jettent à l'eau, et, après les plus grands efforts, ils arrivent au rivage où, à la grande joie de tous, ils attachent un câble de plus de 100 brasses. Dès lors, plus de danger. Douze hommes de courage se mettent à nous remorquer ; plusieurs heures de rudes labeurs nous conduisent au port désiré. Dès le lendemain matin, nous ouvrîmes les exercices de la Mission. Le R. P. Boutin, quoique à son coup d'essai à Ceylan, occupa fidèlement son poste au confessionnal, et, dans

une dizaine de jours, nous avions achevé notre travail. Plus des trois quarts de la population de Taley-Manar ont pu s'approcher des sacrements.

10e *et* 11e *Missions de Chilaw et de Vennappouré.* — Durant toute l'année 1862, les RR. PP. Le Bescou et Chounavel travaillèrent ensemble dans différentes églises du district de Chilaw, situées entre la ville de ce nom et le fleuve Caïmel, qui sépare notre Vicariat apostolique de celui de Colombo. Ils y furent constamment occupés, au point qu'ils tombèrent tous les deux malades par l'excès de la fatigue. Un troisième Missionnaire eût trouvé auprès d'eux un vaste champ ouvert au zèle le plus actif, mais bien loin de recevoir ce désirable renfort, nos Pères durent se séparer. Le Père Chounavel fut envoyé à Chilaw, laissant son confrère seul dans une Mission que les efforts réunis de tous les deux ne suffisaient pas à cultiver.

Depuis treize ou quatorze ans, la Mission de Chilaw était dirigée par un bon prêtre espagnol qui, à force de courage, de patience et de travail, était parvenu à faire construire à Chilaw même une des plus grandes et des plus belles églises de toute l'île. J'espérais qu'il aurait continué à séjourner dans cette importante Mission, mais il jugea à propos de la quitter au commencement de l'année et de passer dans le Vicariat de Colombo. Le R. P. Chounavel dut aller le remplacer. Sachant que plusieurs chrétientés y étaient dans un état déplorable, il se mit aussitôt à l'œuvre, se confiant dans le secours de Dieu et la protection de Marie Immaculée. La première église qu'il visita fut celle de Madambei, composée d'une centaine de familles singhalaises. La réception qu'on lui fit ne fut pas très-brillante. Il paraît que ce n'est pas l'usage dans ce pays, comme dans nos autres Missions, de recevoir solennellement le Prêtre. Le mouppou, ou chef de l'église, et un enfant qui agitait une cloche pour annoncer son arrivée furent les seules personnes qui vinrent à sa rencontre. Le R. P. Chounavel annonça le dimanche suivant le catéchisme deux fois par jour, soir et matin. « La promesse que je fis, dit le P. Chounavel, de distribuer des médailles, des croix et des chapelets aux plus exacts à se rendre au catéchisme fut peut-être la par-

tie la plus éloquente de mon instruction. » Pendant un mois de séjour en ce lieu, ce Père fut consolé par l'assistance régulière de toute la jeunesse et de plusieurs adultes. Les hommes, il est vrai, n'allaient guère l'entendre : l'indifférence pratique a aussi là ses victimes, mais l'avenir nous offre de meilleures espérances. Plusieurs de ces chers enfants de Madambei, voulant se confesser et communier de nouveau, n'ont pas balancé d'aller jusqu'à Chilaw, à 8 ou 9 milles de distance. C'est ici le monde renversé : les parents doivent instruire leurs enfants des vérités de la foi et les diriger dans la voie du ciel ; mais à Madambei les enfants sont les catéchistes, les apôtres, les anges gardiens et conducteurs de leurs parents. Dieu ne peut que bénir ce petit apostolat. Cette réflexion, du reste, ne convient pas seulement au village de Madambei, elle s'applique également à la plupart des chrétientés où les Missionnaires ont pu faire une plus longue résidence. La jeunesse, nourrie de la séve chrétienne, y devient le levain d'une société vieillie dans l'ignorance, les préjugés, les abus, et plongée dans l'engourdissement de la routine et du péché. C'est une joie pour nous d'être les témoins de cette rénovation lente mais sûre, et d'entrevoir pour nos successeurs la perspective d'une carrière apostolique moins épineuse que la nôtre. Les Missionnaires actuels doivent continuer avec courage à arracher les épines, à défricher, à labourer, à semer *in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis* (II Cor. VI, 4).

Le R. P. CHOUNAVEL parcourut plusieurs autres chrétientés où son zèle eut à supporter bien des fatigues. Le temps et la patience produiront leurs fruits ordinaires dans ces populations vraiment abandonnées.

La résidence ordinaire du R. P. CHOUNAVEL est Chilaw, petite ville qui compte deux mille catholiques. En 1860, j'y ai consacré solennellement l'église dont j'ai parlé, la première de mon Vicariat qui ait eu cet honneur. Les PP. LE BESCOU, CHOUNAVEL, BONJEAN et moi y prêchâmes, deux mois durant, une grande Mission dont les résultats furent, comme partout ailleurs, très-satisfaisants. Le R. P. CHOUNAVEL s'efforce de les conserver et de les augmenter encore.

La Mission de Chilaw est limitrophe de celle de Vennappouré, confiée au R. P. Le Bescou. Ce Père commence ainsi le compte rendu qu'il vient de m'envoyer : « Pour obéir aux prescriptions de nos saintes Règles et aux désirs particuliers de Votre Grandeur, je vous offre, quoique un peu tard, un rapport résumant les travaux de cette Mission, depuis le 1er décembre 1862 jusqu'au 1er décembre 1863. Je ne puis me dissimuler qu'il sera dépourvu de tout intérêt, sauf celui qu'excite un pauvre Missionnaire, continuellement occupé à l'exercice du saint ministère dans un pays où je ne saurais dire si les consolations journalières sont plus ou moins nombreuses que les croix et les fatigues. Cependant, ce serait être ingrat envers la divine Providence et envers Marie, notre Mère Immaculée, que de ne pas reconnaître la protection spéciale dont elles ne cessent de couvrir votre enfant, presque toujours isolé. Vous savez que ma Mission, quoique peu vaste, est habitée par une population compacte, ne comptant pas moins de cinq mille chrétiens. Vous connaissez également le genre de ministère de ce pays; il peut être assimilé à l'administration d'une grande paroisse, toutefois avec l'énorme différence qu'au lieu d'une seule paroisse je dois en administrer quatre et même cinq, toutes assez considérables. Ainsi faire assister en esprit Votre Grandeur au catéchisme après la sainte Messe, puis à une instruction adressée aux pénitents venus pour se confesser, ensuite au confessionnal jusqu'à midi; après dîner, à l'examen des différends ou des empêchements de mariage ou d'autres affaires de la Mission, puis de nouveau au confessionnal jusqu'à six heures et demie, c'est lui donner l'idée la plus exacte possible du genre de mon travail. Tout cela n'est interrompu que par la visite des malades ou les voyages à Chilaw pour aller me confesser et jouir quelques instants de la compagnie du R. P. Chounavel.

« Votre Grandeur va m'arrêter et me dire que j'expose ainsi ma santé. Mais non. Moi qui me serais autrefois associé volontiers à ceux qui veulent inventer le mouvement perpétuel, je puis maintenant rester au confessionnal six ou sept heures sans me lever et, ce qui est mieux, sans ressentir

aucune fatigue. La seule chose propre à décourager, c'est de voir qu'un seul Missionnaire est impuissant à conserver le bien que le Seigneur opère dans les âmes durant les neuvaines et autres circonstances particulières où les secours spirituels sont plus abondants. C'est ce que j'éprouve plus particulièrement depuis le départ du R. P. Chounavel. Durant le mois de décembre jusqu'au 8 janvier 1863 (jour où ce Père se rendit à Chilaw), nous travaillâmes de concert, non sans quelque succès. Nous eûmes le bonheur, dans ce laps de temps, de voir 1400 personnes s'approcher de la Sainte-Table. Resté seul, je n'ai pas manqué de travail : c'est le temps qui m'a fait défaut et qui ne m'a pas toujours permis d'achever et moins encore de perfectionner mon travail. Bon gré mal gré, j'ai dû souvent me contenter de faire les choses les plus pressantes, laissant le reste à la garde de Dieu. »

Il serait intéressant de suivre notre Missionnaire de Vennappouré à Maravil, à Cattunery, à Madba-Cottou et dans trois autres petites chrétientés perdues dans le bois, au milieu des Bouddhistes. Nous le verrions, ici admettre une troupe de jeunes enfants des deux sexes à la première et à la deuxième communion, là célébrer pieusement le beau mois de Marie ; nous assisterions ailleurs à ses luttes contre les passions indiennes ; mais je m'aperçois que j'ai déjà plus qu'outrepassé les limites d'un rapport annuel. Je terminerai donc cet article comme le R. P. Le Bescou termine son compte rendu : « Pour complément, je donne ici le résumé total des travaux de l'année : 1° baptêmes, 226, dont 8 païens ; 2° confessions, 6,857 ; 3° communions pascales ou annuelles, 2,200 ; — autres communions de dévotion, 4,359 ; 4° viatiques et extrêmes-onctions, environ 50 ; 5° mariages, 37. Quant au chiffre des confessions, il me serait impossible de le calculer exactement, s'il fallait tenir compte des personnes qui se présentent deux et trois fois avant de communier. Je n'ajoute qu'un mot, c'est qu'un Missionnaire n'y peut guère suffire, même avec une santé robuste comme celle de votre serviteur. »

12e *et* 13e *Missions de Caltoura et de Kandy, dans le Vicariat apostolique de Colombo.* — Le Vicariat méridional de

Ceylan, où nos trois Pères Pulicani, Perrard et Duffo exercent depuis longtemps le saint ministère avec les succès les plus consolants, n'était gouverné, depuis plus de trois ans, que par un Vicaire général ou un Administrateur apostolique. Dans le courant de 1863, Mgr Sillani, de l'ordre des Sylvestrins, a été nommé par la Sacrée Congrégation de la Propagande évêque de Callinique et Vicaire apostolique de Colombo. C'est sous la juridiction ecclésiastique de ce vénérable Prélat que nos Pères continuent à étendre le royaume de Jésus-Christ. Tandis que les Pères Perrard et Duffo poursuivaient leurs travaux apostoliques à Kandy et dans les différentes églises de la province centrale, le R. P. Pulicani fut nommé Missionnaire de Caltoura dont toutes les chrétientés sont situées le long de la grande et magnifique route de Galles à Colombo, à peu près à égale distance de ces deux villes. Le R. P. Pulicani n'était pas inconnu dans cette Mission. Deux ans auparavant, il y avait été envoyé pour pacifier plusieurs chrétiens révoltés contre leur Missionnaire. Il y réussit à la satisfaction de tous. C'est sans doute ce qui porta le Vicaire général à lui confier exclusivement cette Mission. Elle ne renferme pas moins de quinze églises, et on élève à 8,000 le chiffre de la population catholique. Sur ce nombre, il n'est pas surprenant, ainsi que me l'écrit le R. P. Pulicani, d'en trouver plusieurs indifférents, ignorants, vicieux, éloignés des sacrements et assez insolents pour menacer le Prêtre qui les contrarie tant soit peu d'aller se marier dans le temple protestant. Il est évident qu'un seul Missionnaire ne peut pas donner à une population si nombreuse les secours spirituels, même les plus nécessaires. Avec une si grande Mission, ajoute le P. Pulicani, il faudrait au moins que tout le monde se portât bien, à commencer par le Missionnaire lui-même, et que celui-ci ne fût pas dérangé presque à chaque instant, ainsi que cela arrive, pour aller çà et là confesser et administrer les malades. Mais, plus le temps lui fait défaut, plus notre Missionnaire cherche à se multiplier. Selon nos usages, il prêche une petite Mission dans chacune des églises qu'il visite. Chaque jour il enseigne le catéchisme aux enfants, et pour que ceux-ci aillent l'entendre jusqu'à la fin, il ne les

admet à la première Communion que la veille ou le jour de son départ.

Dans l'espérance d'avoir pour le prochain rapport de plus longs détails sur les travaux du R. P. Pulicani, je n'insiste pas sur la mission de Caltoura, et je passe à celle de Kandy. « En retraçant mes souvenirs rétrospectifs, m'écrit le R. P. Duffo, laissez-moi vous dire que les douze mois qui viennent de s'écouler n'ont été marqués par aucun fait bien frappant. Grâce à Dieu, le bien s'est opéré, mais avec calme et sans bruit. Notre population catholique est composée de Tamouls, de Singhalais, de Portugais et d'Anglais. Cette diversité de nations, de langues, de caractère, d'éducation, de mœurs et d'habitudes n'est pas très-favorable à l'exercice et au succès du saint ministère. Les Tamouls sont la plupart des coolis venus de la côte pour travailler dans les plantations de café. Ils sont plus ou moins éloignés de Kandy et presque continuellement abandonnés à eux-mêmes. Le bien que nous leur faisons ne consiste guère qu'à les confesser et à leur administrer les autres sacrements lorsqu'ils viennent nous trouver. Il y a parmi eux une grande multitude de païens accourus également de la côte. Les conversions qui s'opèrent parmi ces derniers sont surtout déterminées par le mariage qu'ils veulent contracter avec des catholiques. Les descendants des Portugais sont loin de mériter tous des éloges. Je remarque toutefois qu'à force de les presser, ils reviennent peu à peu à de meilleurs sentiments. Les Anglais, dont les soldats de la garnison forment la plus grande partie, sont assez exacts à remplir leurs devoirs. Ils écoutent avec la plus religieuse attention les sermons que nous leur faisons chaque dimanche en leur langue. Parmi eux, il y a d'excellents chrétiens, ou, si l'on veut, de véritables catholiques irlandais. Pour ce qui est des Singhalais, ils sont les plus nombreux et peut-être aussi les plus fidèles. Ce sont eux qui nous fournissent les secours nécessaires à notre entretien, et nous donnent les plus grandes consolations spirituelles. »

Comme les années précédentes, nos Pères Perrard et Duffo furent tour à tour, et quelquefois tous les deux en-

semble des sentinelles vigilantes sur les catholiques de la ville de Kandy, catéchisant, prêchant tantôt en anglais, tantôt en singhalais, et essayant même quelquefois de rompre le pain de la Divine parole en langue portugaise. Le ministère des confessions, les visites aux prisons et aux hôpitaux civil et militaire ainsi que celles des malades à domicile remplirent à peu près toutes leurs journées. Ils ne furent pas moins utilement occupés dans les différentes petites églises de la vaste circonscription de leur Mission, qui n'a, je crois, d'autres limites que celles de la province centrale. Le Seigneur s'est plu à bénir leurs travaux, et assez souvent ils ont eu le bonheur de recevoir dans le sein de l'Eglise plusieurs protestants et bouddhistes. Dans une de ses excursions apostoliques, le R. P. Perrard se rendit dans une grande plantation de café, sur l'invitation du propriétaire lui-même, M. Elphinstone, fils d'un baronnet écossais. Quoique protestant, ce monsieur tient à ce que ses nombreux ouvriers accomplissent leurs devoirs religieux, sans les inquiéter aucunement sur la religion ou secte à laquelle ils appartiennent. Il reçut et traita avec beaucoup de courtoisie notre Missionnaire, et à cette occasion il donna un jour de vacance à ses ouvriers catholiques, sans leur retrancher un seul centime de leur salaire. Le lendemain, une quarantaine de pauvres chrétiens tamouls furent admis au banquet Eucharistique.

De son côté, durant la visite d'une de ses églises, le R. P. Duffo fut invité par les Prêtres bouddhistes à aller les voir dans leur grande résidence de Watarama, à quelques milles de Kaïgalle. Il s'y rendit. Il y reçut l'accueil le plus gracieux ; et, durant toute une journée, il fut traité avec beaucoup de distinction et d'égards par tous ces prêtres qui, en son honneur, s'étaient réunis en assez grand nombre [1]. Cette

[1] Les prêtres bouhdhistes gardent le célibat, au moins *ad tempus*. Si quelqu'un parmi eux veut se marier, il perd *ipso facto* son rang et sa dignité. Leur vie, m'assure-t-on, est assez sobre. Ils mangent vers midi, et dans la soirée ils ne doivent plus rien prendre de substantiel. Ils s'abstiennent de toute liqueur forte, et ils en défendent à leurs adeptes *dévots* non-seulement l'excès mais même l'usage modéré.

espèce de Bonzerie ne diffère presque pas des couvents de nos cénobites catholiques. Chaque prêtre y a une cellule séparée, pauvrement mais proprement meublée. Un lit, une petite table, une chaise, et çà et là quelques livres en feuilles de palmier, et de plus quelques fioles contenant des médecines (car tous les prêtres bouddhistes connaissent ou sont censés connaître un peu de médecine) en font tout le mobilier. Cette résidence est appelée *Panchala,* mot singhalais qui signifie salle ou habitation des heureux et des vertueux. Elle occupe un site magnifique à l'extrémité d'une vaste forêt, et assez près de grandes et belles rivières qui en dépendent. Les immenses ruines qui l'environnent attestent la splendeur et la magnificence avec lesquelles les anciens rois de Kandy l'avaient ornée. On y admire encore les restes d'un temple jadis grandiose, et d'autant plus vénéré que son origine se perdrait dans la nuit des temps. On prétend que les immenses trésors de ce temple, dus à la libéralité de ces rois, sont encore là, enfouis à une certaine profondeur. Ce ne sont pas cependant les prêtres qui en sont établis les gardiens. A qui donc est confiée la garde de ce précieux et sacré dépôt ?... Le croiriez-vous ? Aux serpents à sonnettes ; et pour que ces reptiles, très-nombreux au milieu de ces décombres, puissent dignement s'acquitter de leur haute fonction, Bouddha les a remplis de son propre esprit. Aussi les regarde-t-on comme autant de *petites divinités ;* et personne ne songe à les inquiéter, moins encore à les tuer. Malheur à celui qui oserait en maltraiter un seul, tous les autres, avertis par je ne sais quelle voix mystérieuse, se réuniraient et feraient payer bien cher cette témérité sacrilége. A côté de cet ancien Viahara (temple, pagode), on vient d'en construire un nouveau qui égalera presque la somptuosité du premier. Les décorations et les peintures sont terminées. Les statues de Bouddha, de différentes dimensions et aux formes plus ou moins grotesques, sont déjà placées dans leur position voulue. Ici c'est un grand Bouddha étendu, là un plus petit Bouddha se tient debout ; plus loin, il est assis les jambes croisées. Seulement toutes ces statues sont encore *aveugles,* et elles le seront jusqu'à la consécration du temple, qui doit avoir

lieu prochainement. Ce ne seront pas les prêtres qui procéderont à cette singulière cérémonie. Ils n'en seront que les spectateurs bénévoles. Le principal acteur ne sera autre que le peintre qui a badigeonné les murs de l'édifice et a peint les Bouddhas de la tête aux pieds, moins les yeux. Au jour convenu, il s'approchera avec la plus grande pompe des statues et donnera à leurs yeux son dernier coup de pinceau. C'est là l'acte solennel de la consécration. C'est là ce qu'ils appellent *donner la vue à leur divinité* et introniser leur Bouddha dans son temple comme maître souverain et absolu. Il est bien entendu que ce sera là un grand jour de fête pour tous les bouddhistes de la contrée. Un seul ne partagera pas l'allégresse commune ; ce sera l'artiste consécrateur lui-même. Et pourquoi? parce que, suivant une ancienne opinion fortement accréditée parmi eux, il ne devra pas survivre longtemps à l'achèvement de son travail. La vue qu'il aura donnée à son Dieu le condamnera donc lui-même inévitablement à perdre la vie Aussi, a t-on soin de doter à l'avance sa famille, qui sera privée bientôt de son chef et de son soutien. Déjà le peintre du nouveau viahara (temple) a reçu pour cela la somme de 30 livres sterling (750 francs). Il est probable qu'il en recevra davantage.

A la vérité, il ne paraît pas vouloir trop se presser d'aller avec son pinceau signer sur les yeux de Bouddha son arrêt de mort.

Bon gré, mal gré, il faudra bien qu'il s'exécute bientôt... En mourra-t-il ? Un avenir prochain l'apprendra.

Mais il y a bien à craindre que la peur de la mort ne le fasse réellement mourir.

Revenons au R. P. Duffo. Tout ce que ce cher Père vit et entendit dans ces lieux, où Celui qui les a créés et embellis n'est ni adoré ni connu, l'enflamma d'une nouvelle ardeur pour faire glorifier le saint nom de Dieu, pour sanctifier les domestiques de la foi et amener au giron de l'Eglise ces infortunés bouddhistes. Dans le cours de sa visite, le R. P. Duffo eut le bonheur d'instruire de plus en plus ses chrétiens et de les voir à peu près tous s'approcher des Sacrements et ensuite de

bénir deux nouvelles chapelles, commencées, je crois, seulement l'année dernière. « Voilà donc, ajoute le P. Duffo, dix nouvelles églises ou chapelles que nous avons bâties et bénies durant les six années que nous avons passées dans la Mission de Kandy. Par là, votre Grandeur peut juger de l'extension qu'a prise la Mission de la province centrale et des conversions qui s'y sont opérées depuis que nous y sommes. »

Voici le nombre des baptêmes, confirmations, confessions, etc., dans le Vicariat apostolique de Jaffna, durant les quatre dernières années :

1° Baptêmes d'enfants nés de parents catholiques. .	8,660
2° Baptêmes de protestants ou de païens, y compris plusieurs de leurs enfants.	737
3° Confirmations (y compris celles données à Irena tivo en janvier 1864).	5,230
4° Confessions.	126,525
5° Communions.	108,295
6° Mariages.	2,116

Ne connaissant pas le chiffre exact des baptêmes administrés et des confessions entendues par nos trois Pères du Vicariat Apostolique de Colombo durant la même période, je dois me contenter d'indiquer que, dans le courant de l'année 1863, ils ont admis dans le sein de l'Eglise (indépendamment des enfants nés de parents catholiques) :

1° Enfants de bouddhistes ou de protestants. . . .	27
2° Adultes bouddhistes	163
3° Adultes protestants.	40

Plusieurs de ces derniers n'étaient protestants que de droit... légal, parce qu'ils avaient consenti, pour raison d'intérêt, à recevoir le baptême et à se marier dans le temple protestant. Ils n'avaient pas cessé d'être bouddhistes de fait et de sentiments.

Dans mon rapport de l'année dernière, je ne dis que quelques mots des luttes que nous eûmes à soutenir contre le pro-

[1] Y compris les sacrements administrés par les Missionnaires étrangers à notre Congrégation, et qui travaillent dans notre Vicariat apostolique.

jet de loi sur le mariage, présenté au Conseil législatif de Colombo. Nos réclamations furent alors prises en considération : la loi fut retirée. Attendu les déclarations qui me furent faites de vive voix à ce sujet par S. Exc. le Gouverneur de l'île, nous nous flattions que les choses seraient laissées *in statu quo*, au moins pour quelques années ; mais cette lueur d'espérance s'est bientôt évanouie. Dès la session de cette année 1863, nos législateurs ceylanais ont examiné, discuté et adopté, dans l'espace de quelques jours, une nouvelle loi sur le mariage, plus oppressive que les précédentes, ainsi qu'on le verra mieux dans les lignes suivantes. Le R. P. Bonjean y donne le résumé de la longue brochure qu'il a publiée sur cette grave question :

APERÇU SUR LA NOUVELLE LOI DE MARIAGE A CEYLAN.

« Les gouvernements modernes, oubliant que la multitude des lois ne fait pas le bonheur des peuples, sont d'une fécondité législative remarquable. On semble regarder la société comme un tableau symétrique sur lequel on peut écrire tout ce que l'on veut et dans l'ordre que l'on veut, et l'on ne tient que peu de compte des mille passions de l'homme et de leur inconstance, des mille préjugés du peuple, de leur force et de leur ténacité. Non content du vaste champ que les intérêts purement civils offre à l'empirisme législatif, on veut encore essayer du rôle de Moïse et réglementer aussi les choses spirituelles, religieuses et ecclésiastiques. — Le mariage, par son côté mixte, a fourni une occasion très-séduisante, un prétexte très-spécieux de se glisser sur le terrain spirituel ; et les codes modernes ont tenté de refaire la vénérable législation de l'Eglise. — Chose étonnante ! La Grande-Bretagne, dont le code de mariage est si incomplet, si peu fixe, et qui a même trois lois différentes pour l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, semble avoir entrepris la tâche d'introduire une législation uniforme dans ses nombreuses colonies, si différentes de races et de mœurs. On a fait à Sainte-Hélène une nouvelle loi du mariage ; à la Trinidad, on a soulevé, par un essai semblable,

toute la population ; les Indes viennent de recevoir un don analogue, et la colonie de Ceylan, où les lois se fabriquent en moyenne annuelle de quinze à vingt, s'est bien gardée de se laisser dépasser. De fait, nous avons été les premiers à l'œuvre ; — nos tentatives remontent aux Hollandais qui établirent — en la laissant facultative, — une forme de mariage civil. Ces rigides calvinistes, comme tout le monde sait, n'y allaient pas de main morte. Ils portèrent des lois de proscription contre les catholiques, dont ils prohibèrent le culte et pourchassèrent les prêtres ; — rien d'étonnant qu'ils aient aussi interdit le mariage catholique. — Les Anglais, on doit le dire à leur louange, ont toujours professé et pratiqué des doctrines plus tolérantes. Les catholiques leur doivent l'abrogation des lois pénales portées contre eux et la restitution de leurs droits civils. La proclamation de 1806 légitima leurs mariages, dont on ne s'occupa plus jusqu'en 1822. Alors parut une loi qui, sans rendre le mariage civil obligatoire, faisait du certificat de l'officier civil la seule preuve légale. Avant cette époque, les Hindous suivaient leur coutume propre ; et quand les cérémonies du culte brahmanique (surtout celle relative au *taly* ou joyau nuptial que le futur attache au cou de la fiancée) avaient été dûment faites, les cours civiles maintenaient la validité du mariage, pourvu, toutefois, que la cohabitation eût suivi. Les Mahométans étaient régis par une coutume écrite et sanctionnée par le gouvernement en 1806, coutume qui légitimait le divorce et la polygamie. Les kandyens ou bouddhistes des montagnes célébraient leur *Magoul-Paha* où les cinq cérémonies comprenant une visite de l'époux, la comparaison des horoscopes, la fraction des cocos, la ligature des petits doigts et l'oblation. Le concubinage était considéré comme alliance légitime ; le divorce sans cause, la polygamie et la polyandrie étaient autorisés. Cette coutume a légalement subsisté jusqu'en 1859, époque où la loi dite « des mariages kandyens » l'abolit. Depuis, elle n'existe plus que *de fait*. Les bouddhistes singhalais de la plaine observaient à peu près les pratiques de leurs frères des montagnes, et les catholiques suivaient, ou étaient libres de suivre les lois saintes de l'Eglise,

tandis que les protestants indigènes avaient, depuis 1815, une loi particulière.

« Comme on pouvait s'y attendre, la loi de 1822 ne changea presque rien à cet état de choses ; les prescriptions ne furent suivies ni par le pouvoir exécutif, ni par le peuple ; seulement, elle compromit la validité légale de tous les mariages non enregistrés par l'officier civil, sauf ceux des Européens, des mahométans et des kandyens, qu'elle avait spécialement exemptés, et elle fournit aux mauvais chrétiens l'occasion de défier les lois de l'Eglise en allant se marier devant le *sattambi* ou officier civil, quand la discipline catholique s'opposait à leurs mariages. De là les *sattambi-kaliânams* ou mariages civils, qui nous donnent souvent beaucoup d'ennui et de tracas.

« En 1847, une loi fort compliquée fut portée pour établir définitivement le système d'enregistrement civil. Elle eut le sort de son aînée, et même, moins heureuse qu'elle, elle ne fut promulguée qu'en partie et seulement en quelques lieux. La seule chose qui en soit restée est l'article 4 qui déclare valides les mariages célébrés par un « ministre chrétien » dans une église « consacrée » ou « licensed » (enregistrée).

« En 1854, nouvel essai, nouvel échec : une loi votée par le conseil législatif de l'île fut rejetée par la reine, et jusqu'en 1862 on laissa chacun se marier à sa guise. Mais tant de lois avaient compliqué la question ; certaines localités étaient sous la loi de 1822, d'autres sous celle de 1847 ; certaines choses étaient encore en vigueur, d'autres étaient comme non avenues, et ni juge, ni législateur, ni avocat, ni gouverneur ne savait débrouiller ce chaos. Les offices établis par la loi l'étaient sur le papier ; dans le pays à peine y en avait-il de vestige. La loi était donc un *factum* de bureaucratie, une grosse paperasse (elle était très-longue), *prœterea nihil*. Cependant, en vertu de la clause 4, la seule bien définie et dûment promulguée, les protestants suivaient dans leurs mariages les us religieux de leur secte, les catholiques les lois de leur Eglise. Quant aux bouddhistes, ou ils avaient quelque intérêt temporel à suivre les formalités légales, ou ils n'en avaient point. Dans

le premier cas, simulant une conversion sincère, ils allaient trouver le ministre protestant, subissaient les instructions, recevaient le baptême de ses mains, se faisaient marier par lui et puis revenaient, les uns à leur bouddhisme, les autres à leur culte démoniaque (on sait qu'à Ceylan le démon est adoré comme tel par une certaine classe). Mais la masse des bouddhistes se contentait du *Magoul-Paha*, flanqué de l'édifiant appendice des coutumes sus-relatées. Assurément, il y avait quelque chose à faire pour cette classe infortunée, mais on ne sut rien essayer sans mettre le pied dans le parvis du temple de Dieu et sans porter une main imprudente sur l'Arche-Sainte. Pour faire quelque bien aux bouddhistes, on envahit le sanctuaire de la conscience catholique. De là une lutte qui a nécessité bien de la vigilance de notre part. En 1862, parut un projet de loi, espèce d'amalgame de mariage civil et d'anglicanisme, mélange incohérent de libéralisme et de fanatisme, qui eut le sort de toutes les combinaisons de ce genre. Il ne contenta personne, avorta dans la session même, et disparut, tout meurtri de coups reçus de tous côtés. Ce projet de loi évitait avec affectation les formes du langage chrétien; il n'y avait plus de « Christian Ministers, » mais seulement des « *incumbents* », c'est-à-dire, desservants ou ministres du culte — terme choisi à dessein, pour comprendre les ministres du culte de Siva, de Poulleiar, de Kanden, etc., etc., — les Brahmes et les *Poussâris* — (prêtres des idoles ou sacrificateurs), ceux du culte de Bouddha et de tous les Yakshas, diables et diablotins, les *Amoudourous* (prêtres) bouddhistes, et les kapourâlés ou sorciers.

« Cependant, les « incumbents » y compris les Prêtres catholiques, recevaient de la loi un *rituel* tout fait; la forme de la publication des bans, les cérémonies mêmes du mariage étaient aussi minutieusement décrites qu'eût pu le faire « une Congrégation protestante des Rites. » Le texte en était fourni par le *Common Prayer Book*, rituel des anglicans. On devait payer 75 francs pour la patente de chaque église, tout comme on paye la patente d'un cabaret. Ainsi, le libéralisme du jour, la bigoterie protestante déjà vieille mais toujours nouvelle — les intérêts du fisc — tout avait sa part.

« Dès que nous eûmes connaissance de ce projet, nous l'attaquâmes vigoureusement, dans la presse d'abord, puis dans des pétitions au Conseil législatif et au Gouvernement. Ce fut une lutte de trois mois; heureusement, elle fut couronnée de succès; la loi fut retirée.

« Cependant, on nous promit quelque chose de mieux pour 1863 ; mais, à vrai dire, on ne sait guère ce que l'on voulait. Tantôt, on parlait du « mariage civil » comme en France; tantôt d'une loi de simple enregistrement; et on ne cessait de professer hautement le plus grand respect pour la liberté complète de tous les cultes en cette matière. Après mille hésitations, après maints emprunts au projet de 1862, on publia vers la fin de la session dernière, un nouveau projet qui, avec presque tous les défauts de son devancier, ne se recommandait que par sa moindre longueur.

« D'après ce projet, le pouvoir civil donne toutes les dispenses matrimoniales, fait les publications, juge des empêchements et oppositions, décide toutes les causes matrimoniales, permet le divorce en certains cas, célèbre le mariage par son officier, et avec une formule qui déclare le mariage purement civil tout aussi bon que le mariage religieux, perçoit des honoraires assez onéreux, etc., etc. Cependant le « Ministre chrétien » sur l'autorisation de l'officier civil, peut encore se charger de la cérémonie, pourvu que son Eglise soit munie de la patente de 75 francs sur papier vélin, et qu'il suive les cérémonies et les rites prescrits par nos rubricistes protestants — et tirés de la liturgie anglicane. Mais, s'il ose agir sans le *fiat* de l'officier civil, ou officier dans une Eglise non patentée, ou s'il omet ou viole toute autre formalité, il est passible d'une amende de 1,250 francs et de trois ans de prison; avec ou sans travaux forcés.

« Cette loi, avec la seule suppression de ses prescriptions liturgiques, a passé, et nous attendons avec anxiété le résultat des réclamations fortes et répétées que nous avons adressées au gouvernement de la Reine, et que le digne évêque de Southwork, Mgr Grant, et autres ecclésiastiques distingués d'Angleterre ont bien voulu appuyer et défendre.

« Si cette loi est sanctionnée et appliquée, aucun Missionnaire catholique de Ceylan ne saurait échapper à la prison et à l'amende. La simple impossibilité où nous serons, dans la plupart de nos villages, d'observer les délais prescrits, nous fera tomber sous le coup de la loi, à chaque mariage que nous célébrerons.

« Je passe sous silence plusieurs objections de détail, et pour ne pas être fastidieux, je m'abstiens de discuter plus au long les différents articles de cette loi. Ce qui précède en montre assez la tendance funeste. Je ne dirai rien non plus des fatigues qui ont accompagné cette campagne. Six pétitions aux autorités locales et de la métropole, pour lesquelles il a fallu recueillir plusieurs milliers de signatures ; une discussion vive et longuement soutenue dans les journaux, des lettres particulières nombreuses, des réunions de *meetings* pour éclairer les chrétiens sur la portée de la loi et réveiller leur zèle peu actif, enfin la publication d'une longue brochure où la question est traitée sous tous ses points de vue, tels ont été les travaux de deux à trois mois.

« Pour plus de détails, je renvoie à la brochure elle-même qui a pour titre : *Marriage legislation in Ceylon*, et où l'on trouvera plusieurs choses intéressantes.

« Ainsi, en ce pays, on fait tous les métiers : on est tour à tour médecin, architecte, maçon, pédagogue, auteur, jardinier, imprimeur, catéchiste, etc., etc., et tout cela parce qu'on a l'honneur insigne d'être Missionnaire Apostolique, et que le Missionnaire Apostolique doit être tout à tout et tout à tous, pour tout sanctifier et conduire tout le monde à Jésus-Christ. »

En vous demandant mille fois pardon de l'interminable longueur de ce rapport, je vous prie, mon Très-Révérend Père, d'agréer les sentiments de profond respect et d'affectueux dévouement, avec lesquels je suis

Votre tout obéissant serviteur,

† J. ETIENNE, O. M. I.,
Evêque d'Olympia, Vicaire Apostolique de Jaffna.

MISSIONS DE FRANCE.

Le Jubilé accordé par le Souverain-Pontife le 8 décembre dernier a multiplié les travaux de nos Pères. Toutes nos maisons de France ont été surchargées, et le nombre des œuvres que l'on a été obligé de refuser l'emporte de beaucoup sur celui des œuvres que l'on a pu accomplir. Laissons à chaque Supérieur le soin de nous raconter les bénédictions que le Seigneur a daigné répandre sur les travaux apostoliques de la Famille. Nous reproduisons aussi intégralement que possible les rapports qui nous ont été transmis, et nous suivons dans l'ordre de leur publication la date de leur envoi.

I. Le Supérieur de la maison de Saint-Jean-d'Autun écrivait au Supérieur-Général le 6 mai 1865 :

Mon Très-Révérend Père,

C'est le 17 avril 1864 que j'ai eu l'honneur de vous adresser le dernier compte rendu de nos œuvres dans le Diocèse d'Autun ; c'est à partir de cette époque que se sont réalisés les travaux qui suivent :

Vers la fin du mois d'avril 1864, appelés par le R. P. Bellon, Supérieur de la Maison du Calvaire, le R. P. Zabel et moi arrivions à Marseille ; nous avons accepté une station de Jubilé, le P. Zabel dans notre église du Calvaire, et moi dans la paroisse de Saint-Just.

Au retour, j'ai dû m'arrêter à Montélimart, diocèse de Valence, pour la Retraite du pensionnat des Dames de Sainte-Marthe ; Mgr Lyonnet est venu en clôturer les pieux exercices.

Pendant le mois de mai, le R. P. Boeffard donnait une Retraite de première Communion dans la paroisse de Cortiambles, qui avait eu la Mission l'année précédente. Ce Père a constaté avec bonheur que le bien se soutenait.

De son côté, le R. P. Couasnon donnait à Sennecey-le-Grand une Retraite pendant l'octave du Saint-Sacrement, puis revoyait Dracy-Saint-Loup. Il affermissait, par quelques jours de prédication, le bien opéré par la Mission le mois auparavant. Le jour de la clôture, il a érigé une congrégation de jeunes personnes sous le patronage de Marie Immaculée.

Alors aussi le R. P. Desbrousses préparait, dans la ville de Digoin, deux cents enfants au Sacrement de confirmation.

Après quelques heures de repos, le R. P. Couasnon prêchait un Triduum au pensionnat des Religieuses de la Visitation, à Autun, et donnait, immédiatement après, la Retraite de première Communion au pensionnat des Religieuses du Saint-Sacrement dans la même ville.

Au commencement d'août, le R. P. Zabel, ayant donné la Retraite aux Pénitentes du Refuge de Mâcon, se dirige aussitôt après, et de compagnie avec le R. P. Couasnon, vers la paroisse de Saint Bonnet de Cray. Les deux Missionnaires viennent recueillir les fruits de leur Mission, qui avait eu lieu en février. La population, à leur voix connue et aimée, s'ébranle et accourt; mais je laisse parler le R. P. Couasnon :

« Nos prédications sont suivies comme au temps de la Mission; le jour de l'Assomption, 800 personnes, sur une population de 1,300, sont à la Table Sainte. Mais il est cinq heures du soir: une immense procession se déroule, se dirigeant vers le lieu où a été déposée la croix. Trois compagnies d'hommes s'avancent avec une fierté religieuse, car elles auront large part à la solennité. Elles portent le char de triomphe. Après un assez long parcours, on arrive au lieu du Calvaire; la croix s'élève aux cris mille fois répétés de : Vive la croix! Le silence se fait. Le R. P. Zabel bénit le monument; puis, d'une voix forte, il jette dans son auditoire les émotions dont son âme déborde. La bénédiction du Saint-Sacrement, donnée du pied de la croix, couronne la plus belle des journées. »

Vers le 8 août, j'ai quitté moi-même Autun pour ne rentrer que vers le 6 septembre. Ce laps de temps a été consacré à trois Retraites : la première dans la paroisse de Neuvy. Quelques circonstances particulières ont amené presque toute la population : la fête de l'Assomption, la bénédiction solennelle du cimetière, et enfin la bénédiction et l'installation d'une belle statue de saint Roch, patron des nombreux laboureurs de cette paroisse. Je quittai Neuvy pour aller successivement donner la Retraite aux Sœurs de l'Espérance de Saint-Etienne et de Lyon.

A cette époque partait pour Marseille le R. P. Zabel, devant prêcher les mêmes exercices aux Sœurs de l'Espérance et de l'Immaculée Conception au Prado. A son retour, il s'arrêtait à Châlon pour la Retraite des Religieuses de l'asile de Marie, tandis que le R. P. Eymère, envoyé à la place du R. P. Desbrousses, prêchait en même temps aux Religieuses de l'hospice de cette ville. Mais voici que les orphelines et les vieillards soignés par les Religieuses demandent à leur tour la grâce de la Retraite. Le R. P. Eymère cède à leurs désirs, et la maison tout entière est ainsi renouvelée dans l'esprit de Dieu.

Vers la fin de septembre, j'ai donné la Retraite aux Religieuses de la Visitation d'Autun.

Le 8 décembre, le R. P. Eymère clôturait une belle Retraite aux nombreuses pensionnaires du Saint-Sacrement, à Autun.

Parti moi-même pour Digoin, j'ai consacré les dix premiers jours de décembre à deux Retraites : la première aux demoiselles de la congrégation de l'Immaculée Conception. Le soir de la clôture, j'ai joui du beau spectacle qui se reproduit chaque année à la même époque, depuis la proclamation du Dogme : de nombreux préparatifs d'illumination se font pendant la journée, et le soir, à la nuit close, quand la cloche sonne l'*Angelus*, la ville est aussitôt en feu, car c'est le signal convenu. Alors pas de maison opulente qui n'ait sa statue entourée de flambeaux, pas de mansarde à la fenêtre de laquelle ne se trouvent une madone et la modeste veilleuse. La musique du collége parcourt les rues, et à sa suite se presse la population

entière. La fanfare ne se tait que pour être remplacée par le chant des cantiques.

Le lendemain j'ouvris les pieux exercices aux cent et quelques jeunes gens du collége. J'ai été on ne peut plus heureux du recueillement et de la piété de ces chers enfants.

Ayant une journée à ma disposition et n'étant qu'à 10 kilomètres de Paray-le-Monial, je vais célébrer la sainte Messe sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie. Dans l'après-midi, les RR. PP. Zabel et Ramadier viennent me rejoindre, et le lendemain dimanche nous ouvrions la Mission à la Motte-Saint-Jean, paroisse de 1,700 habitants, à quelques pas de Digoin. L'œuvre de Dieu s'est faite ; elle a été très-laborieuse, sans trop d'éclat apparent ; mais j'ajoute avec bonheur que, auprès des hommes surtout, le résultat a été aussi consolant que sérieux.

Dans le même temps, les RR. PP. Eymère et Couasnon donnaient la Mission à Versaugues, paroisse de 600 âmes. Les deux Missionnaires ont été là de vrais conquérants. Après ce travail, ils rentraient pour quelques heures à Autun, où je venais les rejoindre, me séparant des PP. Zabel et Ramadier qui allaient ouvrir immédiatement la Mission dans la paroisse de Vendecy. Cette population s'est rendue aussitôt à l'appel de Dieu, et le résultat à été complet.

En quittant Vendecy, les mêmes Pères, sans reprendre haleine, sont allés à Saint-Martin-du-Lac, qui n'est qu'à peu de distance, pour le retour de Mission ; leur œuvre, couronnée de succès, s'est clôturée par une plantation de croix, qui avait attiré un immense concours.

Dans le même temps, les RR. PP. Eymère et Couasnon donnaient la Mission à Chatenoy-le-Royal. Le zèle des Missionnaires a surmonté avec succès les obstacles qu'opposaient à leur œuvre et l'extrême froid du mois de janvier et le funeste voisinage de Châlon, qui, comme toutes les petites villes, influence si tristement les populations qui l'avoisinent.

De mon côté, j'ai donné seul, en janvier, le retour de Mission à Sologny et à Serrières. Ici encore eut lieu une plantation de croix.

A la suite des travaux précédents, les RR. PP. Eymère et Couasnon ont prêché avec les meilleurs résultats la Mission à Marly et le retour de Mission à Saint-Agnan, clôturé par la plantation de croix.

Dans les premiers jours de février, les RR. PP. Zabel, Ramadier et moi nous donnions la Mission à la population de Fleury-la-Montagne ; cette importante paroisse nous a inondés de joie.

Le jour même de la clôture de la Mission de Fleury, vers le soir, nous ouvrions le retour de Mission à Melay, paroisse évangélisée l'année précédente. La population nous a entourés au premier signal, et un magnifique calvaire était érigé, le jour de la clôture, au milieu d'un concours de trois mille personnes.

En quittant Melay, le R. P. Zabel se rendait à Dracy-le-Fort, puis à Cortiambles, pour le retour de Mission. Dans ces deux stations, il a eu pour compagnon le R. P. Couasnon, qui se sépara ainsi du R. P. Eymère, devenu mon auxiliaire dans la Mission d'Ansy-le-Duc.

Les exercices ont eu leur bon succès à Dracy et à Cortiambles.

Nous étions au quatrième dimanche de Carême; le R. P. Ramadier, abandonnant l'œuvre des Missions, se rendait à Saint-Jean-le-Grand pour seconder le R. P. Brun dans son travail de paroisse. Un beau résultat a été obtenu. Le cher P. Brun recueillait ainsi le fruit de son zèle et du dévouement qu'il prodigue à ses ouailles. A la Mission d'Ansy, le bon Dieu nous a largement donné ses grâces et le succès qu'elles assurent; mais il nous a réservé aussi une rude épreuve.

Dès le début des exercices, une épidémie s'abat sur la localité. Le R. P. Eymère succombe un instant à la fatigue; le curé de la paroisse est au lit; les malades sont nombreux. Ainsi demeuré seul debout, je fais appel à la bonne amitié du R. P. Martinet. Aussitôt, comprenant ma triste position, il m'envoie le R. P. Beccam, qui, pendant quinze jours, nous donne un précieux secours. Que le R. P. Supérieur du Scolasticat et le R. P. Beccam reçoivent ici toute ma gratitude.

Le R. P. Eymère reprend les armes; mais la maladie de M. le curé grandit; je lui donne le saint Viatique le jour de Pâques, à cinq heures du matin, une heure avant la Communion générale des hommes; après les Vêpres et le sermon de clôture, le progrès du mal m'avertit qu'il est temps d'aministrer l'Extrême-Onction au vénérable malade, et enfin à deux heures du matin, après avoir reçu une absolution suprême, il rend entre mes bras son dernier soupir. Le mardi, les funérailles se font tristement magnifiques. Le soir du même jour, les PP. Eymère et Beccam allaient préparer la paroisse de Baugy à une solennelle translation de reliques pour le dimanche de Quasimodo. Cette cérémonie a eu lieu, en effet, avec le plus grand éclat; elle a terminé les Pâques et le Jubilé pour cette bonne population.

J'ai dû donner ce laps de temps à Ansy, continuant à administrer les malades et à enterrer les morts.

Enfin, le lundi de Quasimodo, nous rentrons à Autun. Comme nous fûmes heureux de vous y trouver, mon Très-Révérend Père; votre accueil si paternel nous faisant oublier nos fatigues précédentes.

Le lundi de Pâques, le R. P. Ramadier, quittant Saint-Jean, rejoignait le R. P. Zabel à Grury, pour le retour de Mission. Ce dernier travail a été, comme les précédents, couronné de succès; mais il a privé ces deux Pères de vous voir à Autun; à leur grand regret, ils ne rentraient qu'après votre départ.

Voilà, mon Très-Révérend Père, comment nous avons employé surtout nos six mois d'hiver. Nous allons retrouver à Saint-Jean un peu de repos et les exercices de la vie religieuse; nous nous préparerons ainsi à d'autres travaux.

Bénissez-nous tous et recevez, mon Très-Révérend Père, la nouvelle assurance de mon entier et bien respectueux dévouement.

Votre soumis fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

P. Martignat, o. m. i.

Supérieur.

Nos Pères de la maison de Saint-Jean ont donc prêché dans l'espace d'une année 20 retraites, 9 retours de Mis-

sion, 7 Missions, 2 Jubilés et 1 Triduum d'adoration, en tout près de 40 œuvres apostoliques.

II. Le Supérieur de la maison de Vico nous a envoyé le compte rendu suivant :

Vico, 1er juin 1865.

Très-Révérend et bien-aimé Père,

Mon dernier rapport semestriel ne vous est pas parvenu, mes occupations ne m'ont point laissé le loisir de m'en occuper. Celui-ci comprend donc tout une année : du 1er mai 1864 au 1er mai 1865.

Le premier événement important pour notre maison fut la visite du R. P. Provincial, le 13 juin 1864. Vous en avez connu le résultat, et nous avons mis à profit les conseils qui nous furent donnés.

J'accompagnai le R. P. Provincial à son retour en France, et avec lui je me rendis à Autun, où j'eus le bonheur de vous voir et de prendre part à cette belle Retraite, qui vit et vivra longtemps dans mon cœur.

Je vous fis, bien-aimé Père, connaître autant qu'il fut en moi notre position, et je revins en Corse avec une mission difficile à remplir. Je n'hésitai pas à saisir, aussitôt qu'elles se présentèrent, les circonstances qui me permettaient de l'exécuter. L'école fut supprimée le 23 du mois d'août. Grâce aux mesures prises, cette suppression n'a eu aucune des conséquences que nous pouvions craindre. A partir de ce moment, la maison de Vico a été rendue à sa première destinée, les Missions.

Les RR. PP. Audric et Semeria (J.-B.) ouvrirent les exercices de la Mission à Alata, paroisse aux portes d'Ajaccio. Il y avait de sérieuses difficultés à vaincre; la proximité d'Ajaccio en était une. Cependant le succès a été complet. Voici un extrait de la lettre que le Curé adressa à Monseigneur, à la fin de cette Mission :

« ..... Un nombre considérable de mes paroissiens n'accomplissant plus leurs devoirs religieux depuis plusieurs années,

je regardai comme un devoir de conscience pour moi d'offrir à leurs maux spirituels le remède très-efficace d'une Mission. J'appelai à mon secours les Pères du couvent de Vico, qui daignèrent agréer ma demande.

« L'ouverture de la Mission, le 4 septembre, réunit toute la population dans un recueillement qui nous fit bien augurer du reste de la Mission. Le même empressement continua pendant les quinze jours que dura la Mission, aux deux exercices qui se donnaient chaque jour. La parole de Dieu pénétra dans tous les cœurs; elle les changea, en arracha les vices pour y déposer le germe des vertus. La conversion de ma paroisse a été complète...

« Toute la gloire de ce beau résultat revient au bon Dieu, qui a daigné bénir les travaux de ses zélés et pieux ouvriers, qui ont su lui gagner tous les cœurs par leur parole pleine d'onction et de force, par leur abnégation qui les a faits, comme l'Apôtre, se faire tout à tous pour les gagner tous à J.-C. ... »

Dans le courant de septembre, le R. P. Rolleri a donné successivement deux retraites de huit jours : l'une à la communauté des Filles de Marie, à Olmeto; l'autre aux Frères des écoles chrétiennes d'Ajaccio.

J'ai prêché de mon côté deux Retraites, en septembre celle de la communauté des Filles de Marie, à Vico, en octobre celle de la rentrée du grand séminaire d'Ajaccio.

Le R. P. Semeria a donné la Retraite de la congrégation établie dans notre église, pendant les neuf jours préparatoires à la fête de l'Immaculée Conception.

Le R. P. Audric a prêché pendant les huit jours qui ont précédé la fête de saint Antoine (17 janvier) une Retraite à la confrérie des hommes de Vico.

L'année dernière, je vous rendis compte, bien-aimé Père, de la Mission que les Pères Rolleri, Audric et moi donnâmes au pénitencier agricole de Chiavari. Je suis retourné deux fois dans cet établissement depuis cette Mission. Une première fois pour la fête de Noël, j'y établis alors l'Archiconfrérie du Très-Saint Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. J'eus la consolation de voir environ 80 détenus s'ap-

procher des sacrements et près de 300 entrer dans l'Archiconfrérie, à laquelle j'agrégeai aussi les dames des employés et leurs enfants.

M. l'aumônier voyant qu'à peine 70 détenus avaient fait leur devoir pascal, m'a appelé à son secours pour la dernière semaine de Pâques. Craignant de compromettre le Jubilé, qui rencontre déjà assez d'obstacles, je n'ai pas voulu employer la prédication, je n'ai fait que me mêler aux condamnés dans leurs moments de repos de midi et du soir, dans les cachots, dans l'hôpital, dans les immenses dortoirs, dans les ateliers, partout je jetais mes filets. J'ai réussi à prendre de 100 à 120 gros poissons. Dimanche dernier, j'eus la consolation de leur distribuer le corps de l'adorable prisonnier que son amour enferme dans nos tabernacles. Ces infortunés captifs m'accueillent toujours avec bonheur.

Le 12 janvier, nous avons fondé à Vico, sous le haut patronage de Monseigneur et de M. le préfet, un Cercle religieux où sont inscrits, en qualité de membres honoraires, 22 des principaux habitants, et, comme membres actifs, 79 jeunes gens de 14 à 25 ans. Cette œuvre est encore à son début; cependant elle a déjà fait du bien; elle m'a donné occasion de prêcher le carême à Vico. Tous les membres actifs ont rempli leur devoir pascal.

Je n'ai pas nommé encore le R. P. Deveronico, qui n'est pourtant pas le moins occupé. Il travaille avec le zèle que vous lui connaissez aux œuvres confiées à ses soins. Une partie du temps pascal il est resté seul au couvent; il passait ses journées et une partie considérable des nuits au confessionnal, car on vient ici des paroisses des environs, et même de fort loin.

Les œuvres que nous desservons à Vico sont toujours les mêmes.

Je ne parle pas des quatre Jubilés qu'ont déjà donnés nos Pères, je les réunirai aux autres qui sont en grand nombre. Le bon Dieu bénit d'une manière extraordinaire ces travaux. Nous comptons sur vos prières et sur votre bénédiction paternelle pour nous soutenir au milieu de nos fatigues.

Veuillez agréer, bien-aimé Père, l'expression de l'affection respectueuse de tous vos enfants de Vico, et en particulier de celui qui se dit avec bonheur

Votre enfant soumis en J. et M. .I,

A. MOUCHETTE, O. M. I.

III. La maison de N.-D. de Bon-Secours voit s'étendre de plus en plus la sphère de son action dans les diocèses voisins, tandis que le pèlerinage continue d'attirer l'affluence des fidèles. Voici le rapport du R. P. MARTIN :

N.-D. de Bon-Secours, 11 juin 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

En faisant aujourd'hui le relevé de nos travaux pendant l'année, j'ai la consolation de constater que nos Pères, loin de se ralentir dans le zèle et le dévouement qui les animent, se sont montrés plus dignes que jamais de leur pieuse vocation.

Le Jubilé avait multiplié les demandes de Mission, et il fallait se multiplier pour recueillir la moisson, qui était mûre de toutes parts; aussi, malgré notre petit nombre, nous avons pu prêcher jusqu'à vingt Missions dans les diocèses de Viviers et de Nîmes; nous avons, en outre, accordé des secours à nos Pères qui évangélisent le diocèse d'Avignon, et pendant le mois de mai, nous avons été appelé dans une paroisse très-populeuse des environs de Toulon, ce qui a prolongé notre campagne jusqu'à l'arrivée de l'été. Nos travaux dans le diocèse de Viviers ont été aussi fructueux que de coutume, c'est-à-dire que nos chers catholiques des Cévennes ont fait preuve de leur bonne et pieuse réputation, et ont tous été fidèles à l'appel de la grâce.

Nos Missions dans le Gard n'ont pas eu un succès aussi complet que dans l'Ardèche; mais l'enthousiasme qui caractérise les catholiques de ces pays mixtes nous a amplement dédommagés de l'endurcissement de quelques hommes obstinés. Le même caractère s'est manifesté à l'occasion de la Mis-

sion du Comtat; mais celle que nous avons faite à la Crau d'Hyères, dans les environs de Toulon, nous a offert un terrain extrêmement rocailleux; on aurait dit que l'enfer voulait avoir aussi son arsenal et ses redoutes dans cette riche contrée, car nous avons trouvé les hommes de cette paroisse entièrement éloignés de Dieu, et bon nombre de femmes suivaient les mauvais exemples de leurs maris. Nous avons cependant jeté le filet au nom de celui qui nous envoyait, et si nous n'avons pas mérité de faire une pêche miraculeuse comme les Apôtres, nous avons été encore plus favorisés que dans tous les alentours; car sur une population d'environ trois mille âmes, nous avons pu faire communier huit cents personnes. Ces belles contrées du Var sont favorisées des biens de la terre; mais malheureusement elles se montrent peu reconnaissantes envers la Providence. — Nous avons terminé cette Mission à l'instar du Jubilé de Marseille. Nous avions là aussi notre chapelle de N.-D. de la Garde, une procession des plus pittoresques, des canons, musique militaire, boîtes, sans oublier le bouquet traditionnel; aussi tout le monde était-il à l'appel ce jour-là, et les étrangers qui assistaient à la fête ont dû croire que toute la paroisse avait participé aux autres exercices du Jubilé.

Parmi les paroisses que nous avions à évangéliser dans le Vivarais se trouvait la petite ville de Largentière, chef-lieu d'arrondissement. Je la confiai au R. P. Bonnet, qui s'acquitta de cette Mission délicate avec un rare succès. Les familles les plus marquantes de cette ville fréquentent assez souvent notre pèlerinage, et elles nous ont témoigné plusieurs fois leur satisfaction à ce sujet.

Le R. P. Hermite, dont le zèle et la santé sont inépuisables, s'est livré au travail, pendant le Jubilé, avec une ardeur toute nouvelle, et a pu suffire aux fatigues de six Missions, dont quelques-unes étaient très-importantes. Ce bon Père a été choisi également dans le courant de l'année pour prêcher les deux Retraites des Pères de la province, à N.-D. de l'Osier et à Marseille, ce qui a été pour lui un surcroît d'occupations et lui a mérité bien justement un surcroît d'estime et de con-

fiance de la part de tous ses confrères et surtout de notre bien-aimé Père Général. Le R. P. Bretange a prêché également quelques Missions assez difficiles, et surtout à Chambo-rigaud, dans le Gard. Il y avait en ce moment dans le pays plus de deux mille ouvriers étrangers qui travaillaient aux tunnels du chemin de fer, ce qui rendait le ministère du Missionnaire un peu délicat; son zèle cependant ne fut pas refroidi par la vue des obstacles; il a pu ramener ainsi tous les fidèles de la localité, et si la moisson n'a pas été complète du côté des étrangers, il a eu la consolation du moins d'en ramener un bon nombre dans les voies du salut.

Le R. P. Bonifay, qui est le plus souvent le gardien du sanctuaire pendant l'hiver, a pris sa bonne part cette année-ci aux travaux des Missions. Les fruits qu'il a recueillis, surtout dans deux paroisses des Cévennes, à Astet et à Saint-Laurent-les-Bains, sont véritablement ceux d'un apôtre; dans ce dernier pays surtout, il a su si bien se concilier l'affection des fidèles, qu'il a vu littéralement tout son monde à la Sainte Table. M. le Curé de la paroisse, en m'écrivant pour me remercier du secours que je lui avais procuré dans cette circonstance, me dit que jamais personne n'avait excité une si grande confiance parmi ses ouailles.

Le R. P. Tissot, malgré sa santé un peu altérée, a pu garder le sanctuaire une bonne partie de l'hiver et donner ses soins aux pèlerins qui visitent N.-D. de Bon-Secours dans toutes les saisons de l'année.

Parmi nos travaux extérieurs, je ne dois pas oublier les Retraites de première communion, et surtout nos grandes Retraites dans les communautés enseignantes des Frères et des Sœurs. Ce travail est doublement important dans ces contrées, car les maisons religieuses y sont en grand nombre, et nous sommes toujours assurés de rencontrer dans ces sortes de réunions jusqu'à cinq ou six cents personnes, ce qui prend toutes les proportions d'une Mission, soit pour les instructions, soit pour les confessions. D'un autre côté, le bien que l'on fait à ces âmes d'élite ne s'arrête pas à elles seules, car la plupart sont vouées à l'enseignement, et en les renouvelant

dans l'esprit de leur vocation, on est assuré que l'on allumera en même temps le feu sacré dans cette nombreuse jeunesse confiée à leurs soins.

Les travaux de nos Pères ne se sont pas bornés aux soins donnés aux diverses paroisses du diocèse. Ils ont trouvé un nouvel aliment à leur zèle dans le pèlerinage que nous desservons. Les concours des fidèles continuent, en effet, auprès de notre pieux sanctuaire, et nous avons la consolation de voir que la ferveur de nos nombreux pèlerins prend un accroissement toujours plus sensible. Près de cent mille pèlerins ont visité N.-D. de Bon-Secours dans le courant de l'année ; nous avons compté à la Sainte-Table plus de six mille hommes et plus de vingt-cinq mille femmes. La misère est grande cependant dans nos contrées, à la suite de plusieurs années de disette ; mais n'importe. Si les biens de la fortune diminuent, la foi des bons habitants du Vivarais est toujours bien vive, et nous sommes témoins des généreux sacrifices qu'ils s'imposent tous les jours pour venir vénérer leur puissante protectrice. Je n'entre pas ici dans les détails qui ne seraient que la répétition des années précédentes ; il est, d'ailleurs, facile de comprendre combien de sujets d'édification ces masses de fidèles répandent autour d'eux et combien aussi la religion est honorée dans cette pieuse localité. Lorsque nous aurons organisé des maisons de retraites, nous compléterons le bien commencé et nous verrons poindre une nouvelle ère de grâces pour le sanctuaire de Marie.

Agréez les respectueux hommages avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon très-révérend Père, votre très-humble et très-affectionné fils en N.-S. et M. I.

Martin, o. m. i.,
Supérieur.

IV. Le R. P. Delpeuch, Supérieur de la maison de Talence nous trace en ces termes l'historique des travaux accomplis par nos Pères dans les diocèses de Bordeaux, de la Rochelle et d'Agen :

N.-D. de Talence, le 24 juin 1865.

Mon très-Révérend et bien-aimé Père,

La divine Providence a ouvert, cette année, un nouveau champ à vos Missionnaires de N.-D. de Talence. Dès le mois de juin 1864, j'avais été appelé à prêcher la retraite du collége de Pons, l'un des plus considérables de l'Ouest. Il plut à N.-S. de bénir ma bonne volonté. Depuis lors, le diocèse de la Rochelle n'a cessé de nous offrir des œuvres importantes. L'île de Ré, surtout, a été le théâtre de quelques missions dignes d'une mention spéciale.

Cette île, d'environ 22,000 habitants, mais trop peuplée pour son étendue, est divisée en deux cantons. Les historiographes ne font guère attention à ce coin de terre avant le huitième siècle, bien qu'il soit signalé de loin en loin dans les siècles antérieurs. Mais à partir de cette époque, l'île de Ré, *insula ratis*, fut considérée par le commerce maritime comme une station importante, à cause des nombreuses rades abritées par ses côtes. Valois prétend même que le mot *ratis* vient du mot galois *ryde*, lieu d'ancrage. Elle est aussi appelée *insula regum*, mais l'on ne voit pas la raison de cette étymologie ; *insula rata* ou *retia*, à cause des filets de ses nombreux pêcheurs ; enfin, *insula rea, reacum* ou *reorum*, parce que, dit-on, elle était le lieu de déportation pour les criminels condamnés par la justice. Quelques auteurs prétendent que l'île de Ré est l'antique *insula cracina, cratina, ratina*, patrie de Leudaste, homme célèbre par ses crimes et qui vécut au sixième siècle. Né esclave, il devint connétable et ministre de Caribert ; nommé ensuite comte de Tours, sous le pontificat de Grégoire, il fut massacré par les ordres de Frédégonde. Deux ou trois siècles plus tard, Eudes, duc d'Aquitaine, après avoir essuyé de nombreux revers, alla mourir dans un monastère de cette île.

C'est aussi dans la citadelle de Saint-Martin, capitale de l'île de Ré, que, vers la fin du dernier siècle, lors de nos grandes tribulations politiques et religieuses, furent enfer-

més plusieurs centaines de prêtres, nobles et généreux confesseurs de la foi. Le geôlier, mort seulement depuis quelques années, avait reçu l'ordre barbare de les faire *mourir à petit feu.*

Les habitants de l'île, religieux par instinct, conservent l'habitude d'aller à l'église et chôment encore les fêtes supprimées par le concordat. L'on croirait, à les voir aux offices, qu'ils sont tous exacts à l'accomplissement du devoir pascal; l'erreur serait grande. Sans doute, une large part est faite à la piété; mais le reste de la population, adonné à des superstitions puériles, ou faisant consister la religion dans des pratiques extérieures, abandonne *systématiquement* les sacrements de l'Eglise. Dans ces derniers temps, un protestant de l'île a pu même recueillir un nombre relativement considérable de souscripteurs, et fonder, malgré le refus d'autorisation du gouvernement, une hideuse association de solidaires libres penseurs.

C'est dans ces dernières et tristes circonstances que nous avons été appelés à combattre les bons combats du Seigneur. La situation était de nature à exciter notre zèle. Mais vous comprenez aussi, mon très-révérend et bien-aimé Père, combien ont été grandes et délicates les difficultés opposées à nos efforts. Une première Mission a été donnée à *Ars,* chef-lieu de canton. J'y revenais quelques mois plus tard, tandis que le P. Gillet donnait les exercices du Jubilé dans une autre paroisse. Les résultats de ces travaux ont été consolants.

Toutes ces œuvres, jointes à plusieurs autres qui m'étaient déjà proposées, m'ont déterminé à demander à Mgr l'Evêque de la Rochelle des pouvoirs pour tous les membres de notre communauté. Les maisons de la Sainte-Famille étant nombreuses dans ce même diocèse, j'ai cru devoir demander la même faveur pour les Pères de la communauté de Bordeaux. Mgr Landriot a été d'une bienveillance exceptionnelle. Aujourd'hui, un titre authentique, spécifiant nos pouvoirs, est déposé au secrétariat de l'Evêché de la Rochelle; un second titre est dans les archives de la maison de Bordeaux, et un troisième est conservé dans notre maison de N.-D. de Talence.

Le diocèse d'Agen continue à ouvrir un agréable champ au zèle de nos Pères.

Mais Son Eminence Mgr le Cardinal de Bordeaux, toujours admirable de bonté pour nous, ne cesse de nous confier des œuvres nombreuses et difficiles. Cette année, le chiffre des stations, missions et retraites données par les membres de la maison de Talence s'est élevé jusqu'à quarante. Si à ces travaux l'on ajoute les sermons détachés, il sera facile de comprendre les fatigues essuyées par plusieurs d'entre nous. Au moment où je fais mon rapport, le P. Ronzy prêche un Jubilé, et le R. P. Nicolas (Yves) se prépare à aller en Bretagne, au milieu d'une population qui ne parle et ne comprend que la langue celtique, nommée communément le *bas-breton*.

D'autre part, notre pieux pèlerinage nous offre chaque jour les plus douces consolations. Cette année, nous avons constaté avec bonheur un redoublement de dévotion envers N.-D. *de Rama* ou de Talence. La Vierge des douleurs sait si bien faire naître la joie dans les âmes !... Elle se fera connaître de plus en plus par ses bienfaits et ses faveurs. L'expérience du passé nous en donne la plus ferme confiance.

La paroisse et le refuge de Nazareth continuent de progresser, mais n'offrent aucun trait particulier qui soit digne de figurer dans le rapport historique des œuvres de cette année.

Toutefois, un fait bien doux à nos cœurs s'est accompli dans notre maison de Talence : je veux parler de la Retraite de la Pentecôte. Permettez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de vous citer les quelques lignes que j'ai cru devoir tracer sur le *Codex historicus* de la communauté :

« Le jour où je terminais la Retraite du collége de Pons, notre très-révérend et bien-aimé Père Général ouvrait à Talence la Retraite des Pères d'une partie de la deuxième province de France. Cinq Missionnaires de la maison d'Angers, quatre de la maison de Cléry et cinq de la maison de Limoges s'étaient joints à ceux des deux maisons de Bordeaux et de Talence. Le R. P. Rambert, venu de Nancy pour prêcher la Retraite, s'est constamment montré docte théologien et religieux plein d'expérience. Le troisième jour, le R. P. Burfin,

provincial, arrivait aussi. Notre communauté s'élevait ainsi au chiffre de trente-deux Pères. L'édification mutuelle, le bonheur de nous trouver réunis autour de notre bien-aimé Père, la joie s'épanouissant sur tous les fronts, la fraternité la plus sincère et la plus effective ont laissé dans tous les cœurs un souvenir impérissable. Son Eminence Mgr le Cardinal Donnet est venu nous voir et nous bénir, nous et nos œuvres, le vendredi 9 juin. Le 11, dimanche de la Trinité, le R. P. CHAINE a complimenté notre très-révérend Père Général, qui a répondu par quelques paroles élevées, dictées par la foi et par le cœur. Notre Père a bien voulu remercier en particulier la communauté de Talence de l'hospitalité qu'elle avait été heureuse d'offrir aux membres des autres communautés de la province. Le lendemain, nous nous séparions, plus fortifiés dans notre sainte vocation, et plus unis par le cœur à notre Père et entre nous. »

Telles sont nos œuvres de cette année. Je vous ai prié souvent de les bénir, et votre bénédiction leur a porté bonheur. Veuillez bénir aujourd'hui le rapporteur de ces faits consolants et la communauté que vous lui avez confiée.

Je suis, avec la plus religieuse vénération et avec le plus respectueux et le plus filial attachement, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre fils très-humble et très-obéissant.

H. DELPEUCH, O. M. I.

V. La maison de N.-D. de Lumières offrait, à la fin du mois de juin une liste assez considérable de travaux apostoliques. 8 Missions, 4 Jubilés et une Retraite à la Congrégation de Manosque ont prouvé que nos Pères peuvent toujours être appelés de leur premier nom, les Missionnaires de Provence. La plupart de ces Missions ont bien réussi, d'autres ont laissé à désirer. Plusieurs ont eu pour théâtre des paroisses considérables. Les PP. NICOLAS (Pierre), BONNEFOY, TROUIN ont évangélisé Entraigues, dans le diocèse d'Aix, qui compte 2,200 habitants, et les Baumes-de-Venise, dont la population s'élève à

1,800 âmes. Les PP. Bermond, Franson et Gibelin ont prêché la Mission de Bédarrides, ville de trois mille habitants. Les fruits recueillis à la suite de cette Mission ont été très-consolants. Le R. P. Franson, outre les cinq Missions de Saint-Martin-Labrasque, de Saint-Blaise, de Cabrières, de Bouchet et de Bédarrides a encore prêché deux Jubilés, aux Beaumes de Transit et à Pierrevert. Le Jubilé de Méverbes a été prêché par le P. Nicolas, et celui de Saint-Martin de Riou par le P. Gibelin, qui avait pris part à plusieurs autres travaux apostoliques.

Le Juniorat a vu s'augmenter le nombre de ses membres dans une proportion très-encourageante. Une grande émulation pour la piété et pour les études règne parmi ces futurs Oblats de Marie. Cinq Junioristes entreront cette année au Noviciat de N.-D. de l'Osier.

Le pèlerinage suit une marche progressive, qui donne les plus douces espérances pour l'avenir. Les fidèles affluent en plus grand nombre, et la Vierge des Lumières continue de manifester sa toute-puissance miséricordieuse. Nous regrettons que le silence semble condamner à l'oubli les témoignages innombrables de tendresse et de bonté que Marie prodigue à son sanctuaire ; peut-être un jour trouvera-t-elle un témoin fidèle et dévoué dont la langue sera comme la plume de l'écrivain le plus habile : *lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (ps. XLIV).

VI. La maison d'Aix vient d'être confiée aux soins du R. P. Rambert, ancien maître des novices à Nancy. Le R. P. de L'Hermite, qui allait atteindre la fin de sa seconde année de supériorité à Aix, a été appelé par l'obéissance à prendre la direction de la fondation de Rennes, où il était avantageusement connu par ses prédications antérieures. C'est dans cette ville qu'il nous a remis la lettre suivante, contenant sous une forme nouvelle et plus fami-

lière le récit des œuvres accomplies par les Pères de la maison d'Aix.

Rennes, le 5 juillet 1865.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE REY,

A votre demande, je consens bien volontiers à revenir de plus de deux cents lieues au beau pays de Provence, pour résumer, dans un rapide aperçu, les travaux de la maison d'Aix. Ce sera pour moi un consolant souvenir. Arraché, par un coup inattendu de l'obéissance, à cette chère maison où je n'ai eu que le temps de former des projets, j'y reporte avec joie ma pensée, et je vous la livre dans son expression la plus simple, au moment où vous allez monter en waggon pour rentrer à Paris. Ce dernier tribut d'affection payé à la Provence, je serai tout à la Bretagne, où nous tâcherons de conquérir le plus tôt possible nos lettres de naturalisation. Vos *Annales* ne tarderont pas, sans doute, à butiner dans ces champs nouveaux ouverts au zèle de vos Frères et amis.

Pour le moment, soyons encore à Aix. Et d'abord, parlons des Retraites dont les derniers récits n'ont rien dit. Commencées en septembre 1864, elles se sont prolongées jusqu'en février 1865. La plus importante et la plus sérieuse incontestablement est celle que le R. P. TELMON a prêchée à la maison mère de Saint-Joseph-des-Vans, dans l'Ardèche. Trois cents religieuses y ont pris part. Une œuvre de ce genre, dans des proportions si vastes, devient, si court que soit le temps qu'on y emploie, une véritable Mission, et l'on se demande comment un seul homme peut suffire au double ministère de la prédication et de la confession. Le R. P. BONNARD a prêché, après Pâques, la Retraite aux enfants de la ferme modèle de la *Montaurone*, dont l'honorable M. de Bec à la direction. Et moi, j'ai eu six Retraites, soit de religieuses, soit de pensionnnats, soit de fidèles, espacées de septembre à février. La plus importante a été la Retraite des femmes de la Congrégation d'*Apt*. Cinq cents femmes environ ont pu entrer dans la chapelle, et le jour de la clôture, j'ai eu la consolation d'en

voir près d'un millier à la Table-Sainte, soit à la chapelle de ces dames, soit à la paroisse. Je ne dis rien des discours de circonstance.

Le R. P. Rouvière, comme toujours, a été l'homme des Missions. Je me contente d'énumérer les travaux, sans donner à tous la physionomie qui les distingue : ce soin deviendrait superflu et allongerait inutilement vos colonnes. Ici, il faut se résoudre à de simples listes. Dans le diocèse d'Aix, *Puyloubier;* dans le diocèse de Digne, *Saint-Laurent, Saint-Etienne-les-Orgues*, *Cruice, Sigonce;* dans la diocèse d'Avignon, *Monteux,* ont été le théâtre des travaux de ce bon Père. A Monteux, notamment, et à Saint-Etienne, où le P. de Rolland l'avait accompagné, le P. Rouvière a obtenu de très-bons résultats, et après avoir travaillé tout l'hiver, il nous est revenu encore frais et dispos pour organiser la belle procession du Sacré-Cœur. Le P. de Rolland, en sus de la Mission de Saint-Etiennne, a eu un retour de Mission à Caderousse, dans le diocèse d'Avignon, et une Retraite pascale de quinze jours à Pertuis, ville importante assise sur la Durance, et qui offre au ministère des difficultés assez grandes. Puisque j'en suis à énumérer les travaux du P. de Rolland, j'ajouterai les deux Retraites qu'il a prêchées en décembre aux servantes, à *Aix*, et aux pauvres secourus par les dames de Saint-Vincent-de-Paul. Le P. Bonnard, sans manquer en rien à ses obligations d'aumônier du Saint-Sacrement, a pu faire un Jubilé de trois semaines, en forme de Mission, à *Luynes*, petite paroisse de la banlieue. Ce travail, secondé par le zèle de l'excellent curé, a été des plus heureux. Là, le P. Bonnard a pu se livrer à ses goûts de constructeur et de décorateur, et donner à la population le spectacle de fêtes merveilleuses, dont les verres de couleur, les illuminations et les feux d'artifice ont été des détails fort goûtés de tous.

Le R. P. Telmon a gardé notre chapelle pendant l'Avent et le Carême, et fait les petites prédications habituelles. Le P. de Saboulin emploie d'une manière très-apostolique son activité, que l'âge n'arrête en rien, et j'accomplis un acte de douce justice en signalant, dans ces mémoires posthumes de mon ancienne

supériorité, le ministère tout évangélique que ce bon Père remplit près des pauvres et des enfants abandonnés de la ville. Je ne vous parle pas des œuvres diverses dont la communauté a la charge : vous les connaissez ; elles suivent leur cours modeste et sont aujourd'hui, comme il y a quarante ans, le lot ordinaire de nos Pères et l'entretien de leur zèle durant l'été.

Enfin, pour *enterrer la synagogue avec honneur*, disons un mot de votre vieil ami, le Supérieur défunt, transplanté du pays des oliviers dans la terre des pommiers et du cidre. J'ai prêché l'Avent à la Madeleine d'Aix, de la Toussaint au premier de l'an, et le Carême à Saint-Vincent-de-Paul de Marseille. Ce qui m'a particulièrement consolé dans ce dernier travail, c'est la Retraite des servantes. Le dimanche des Rameaux, à cinq heures du matin, j'ai donné à six cents servantes la communion pascale, et je puis dire que je préfère des fêtes de ce genre à tout l'or du monde, et que je prie Dieu de me donner assez de forces pour tenter, dans d'autres circonstances, de recueillir des consolations pareilles.

Maintenant, pour résumer et compléter l'histoire, il faudrait dire un mot de la maison matérielle. Peut-être serait-ce sortir du cadre ordinaire d'un rapport. Je préfère donc n'en point parler, et je me contente de vous engager, vous, cher secrétaire, et le Père vénéré dont vous êtes le compagnon, à prendre votre essor vers Aix. Vous pourrez respirer largement dans nos corridors agrandis et tout empreints d'un aspect monastique. Il y a eu là une réparation utile, il me semble, et dont le P. TELMON a dirigé les détails avec un goût excellent. Quant à moi, qui me suis contenté de décréter ces mesures archéologiques, je désire qu'elles soient l'aurore d'une restauration intégrale de la maison, et je garde au fond du cœur avec un légitime orgueil le *satisfecit* que m'ont donné à cet égard et notre saint Archevêque d'Aix, dont le souvenir et les bontés me resteront fidèlement au cœur, et Mgr l'Archevêque de Tours, cet illustre frère dont notre Congrégation et notre Provence sont si justement fières.

Quand vous ferez ce voyage d'Aix, cher Père REY, vous trouverez dans cette vieille maison qui fut notre berceau, à

côté de vos frères en religion, un autre Frère et ami que la Providence nous donna il y a un an. Vous me comprenez et vous m'avez deviné : je parle de M. Rouchon, Vicaire-Général, ce saint et vénérable prêtre, qui a bien voulu choisir notre maison pour sa résidence, et nous apporter l'éloquente et quotidienne leçon de ses bons exemples. M. Rouchon, tout en continuant au diocèse ses services, mène avec nous la vie recueillie et régulière de la communauté ; ce m'était un encouragement de le voir à mes côtés à l'office, à la méditation et à tous les exercices. Après une douloureuse maladie, M. Rouchon nous a été rendu, et nous remercions Dieu de nous avoir conservé cet hôte si respectable et si chéri. Qu'il reçoive une dernière fois la lointaine expression de mes regrets, et l'assurance des larmes secrètes que le souvenir de sa précieuse amitié m'arrache encore. Son nom est inséparable, dans mes pensées, de celui de tous mes Frères d'Aix [1].

Adieu donc, mon cher Père Rey ; que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde ! Qu'il daigne aussi bénir notre entrée dans cette loyale et chrétienne terre de Bretagne, où notre Père a bien voulu nous conduire lui-même, et où vous nous laissez, et que j'accepte dès ce jour comme une nouvelle patrie.

Votre tout dévoué et affectionné Frère,

M. de l'Hermite, o. m. i.
Supérieur de Rennes.

VII. Le R. P. Martinet, Supérieur du Scolasticat, nous a initié à la vie intime de cette maison d'études et de discipline religieuse. Il se contente, cette année, de nous signaler rapidement les principaux faits qui ont mêlé la variété de leurs incidents à la marche régulière de la Communauté :

[1] Ces lignes étaient écrites quelques jours avant la mort de M. Rouchon. Ce digne ecclésiastique a rendu le dernier soupir dans notre maison d'Aix, le 9 juillet 1865.

Autun, Sacré-Cœur, 25 juillet 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Depuis le compte rendu que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et qui a paru dans le numéro de juin 1864, l'événement le plus marquant du Scolasticat est sans contredit la Retraite des Supérieurs. Je n'ai rien à en dire ; ces pieux exercices ont trouvé un chroniqueur fidèle et saintement ému. Le R. P. de l'Hermite, dont la plume est connue pour être sensible à toutes les délicatesses d'un cœur aimant, et pour participer à la vie d'une âme harmonieuse, nous a fait lire dans le numéro de septembre de délicieuses pages. C'était comme les vibrations prolongées des émotions de la veille. En relisant ces lignes, après bien des années encore, on sera heureux d'y retrouver, comme au lendemain de la Retraite, la notation scrupuleusement exacte des sentiments et des dispositions qui firent de cette assemblée un éclatant et ravissant concert. Et si, par l'infirmité des résolutions humaines, la voix s'affaiblissait, si le mouvement se ralentissait en quelqu'un de ceux qui y prirent part, nous aurions encore en main le moyen de retrouver et le ton et la mesure.

Peu après la Retraite, nous avions l'honneur de recevoir Mgr Faraud, Evêque d'Anemour *in partibus,* nouveau Vicaire Apostolique, vieux Missionnaire à quarante ans, le pionnier le plus avancé de la civilisation et de la foi chrétienne dans l'Amérique du Nord, le frère et l'ami d'un grand nombre d'ouvriers évangéliques, nos frères et nos amis. Tous ces titres étaient plus qu'il ne fallait pour imposer à Monseigneur le devoir de beaucoup dire, et à nous le droit de beaucoup questionner. Nous étions en vacances, droits et devoirs se sont donné libre carrière. Pendant les jours trop rapides que Mgr Faraud a passés au milieu de nous, Sa Grandeur a daigné recevoir une Oblation et faire deux ordinations : l'Oblation du Frère Dessaules et du Frère Barou, les ordinations des 24 et 26 juillet, qui nous ont donné les ordres suivants :

le 24, pour le diaconat : les Frères FRIGÈRE et GHILINI; le 26, pour la prêtrise : les Frères FRIGÈRE, GHILINI et ROLLOT; pour le diaconat : le Frère ROCHE Laurent; pour le sous-diaconat : le Frère GORMAN; pour les ordres mineurs : les Frères CAHILL et ROCHE Timothé; pour la tonsure : le Frère BAROU. Deux Frères convers ont été confirmés le même jour. Veuille Mgr FARAUD, quand il lira ces lignes, dans les forêts ou dans les glaces du pôle, se ressouvenir avec bienveillance de la famille du *Sacré-Cœur*, et agréer l'expression impuissante de notre reconnaissance.

Les ordinations dont nous venons de parler complétaient celle de la Trinité. C'était en tout douze sujets disponibles qui reçurent sans retard leur obédience : RR. PP. DOURS et GANDAR pour le *Sacré-Cœur*, RR. PP. GHILINI et DEFOREST pour Ceylan, R. P. TROTOBAS pour N.-D. de l'Osier, R. P. CHATEL pour Nancy, RR. PP. TISSIER et LEDUC pour le Vicariat de Mackensie, R. P. LAVOIE pour le Canada, R. P. VILLEMARD pour se préparer en Angleterre aux Missions d'Amérique, R. P. ROLLOT pour Limoges, R. P. FRIGÈRE pour N.-D. de Lumières. Les Frères LEDUC et VILLEMARD, sortis diacres, ont été ordonnés prêtres dès que leur âge l'a permis, l'un à Ottawa-City, l'autre à Dublin.

Le personnel du Scolasticat a subi quelques modifications : les RR. PP. AUGIER, appelé à Marseille; COSSON, appelé à Liverpool, et GUÉGUEN au Canada, ont été remplacés par les RR. PP. REYNAUD, DOURS et GANDAR.

Le 15 août, oblation du Frère MÉLISAN André.

Le 18 septembre, les cours s'ouvraient par la Retraite annuelle prêchée par le R. P. LAGIER. L'autorité, la science et la piété, tout cela parlait efficacement par notre Révérend Père; puissions-nous, par notre bonne vie, lui prouver que nous avons su comprendre et apprécier ses enseignements, et que nous n'avons pas laissé tomber une miette de ce pain substantiel que, selon son expression, ses mains avaient pétri spécialement pour nous. La Retraite fut clôturée par une prise d'habit et par une oblation. Trois Frères convers, restés jusqu'à ce jour fidèles à leur vocation, ont commencé leur novi-

viciat le 24 ; et le 25, le Frère COMBES Albert a prononcé ses vœux.

Le 1er novembre, Frère BERGELIN, vieux soldat d'Afrique et de Crimée, a pris son premier engagement sous la bannière de Marie Immaculée.

Le 8 décembre, deux nouveaux Frères convers se consacraient à Dieu, le Frère MARCHI par les vœux de cinq ans, et le Frère DEVAUX par les vœux d'un an.

Le 17 février, nous avions espéré posséder notre Très-Révérend et bien-aimé Père Supérieur Général. Frustrés dans notre attente, la fête perdit beaucoup de son éclat. Elle restera cependant un jour mémorable pour le Frère BALLAND J.-B., scolastique, qui a pu satisfaire sa sainte et légitime impatience en s'offrant pour jamais sur l'autel, victime avec la victime adorable. Deux Frères convers ont également été admis à prononcer les vœux d'un an, Frères PERRIN et NURY.

11 mars. L'ordination n'a pu avoir lieu cette année aux quatre temps de Noël, parce que Mgr DE MARGUERYE était pour lors à Rome. C'est le 11 mars que cette imposante cérémonie a été accomplie dans la chapelle du Grand Séminaire. Y ont pris part : pour le diaconat, les Frères BOSC Remy, DU CLOT Paul, GORMAN Michel, RYAN Guillaume, HORRIS Edouard et ROUX Victor ; pour le sous-diaconat, les Frères GUBBINS Timothé, GAUGHRAN Mathieu, JAFFRÈS Jean-Marie, LÉGEARD Prosper ; pour les ordres mineurs, le Frère COMBES Albert ; pour la tonsure, les Frères MÉLISAN André et BALLAND Jean-Baptiste.

Il convient, mon Très-Révérend Père, de donner de justes éloges à nos Frères scolastiques pour les succès obtenus tant à l'examen semestriel qu'à l'examen d'ordination ; vous avez vous-même recueilli de la bouche des examinateurs diocésains les témoignages de satisfaction que vos enfants avaient mérités, et nous sommes là pour affirmer que ces témoignages étaient sincères. Puissent nos Frères ne pas oublier que la science sans la piété enfle et rend sot l'homme vain qui s'y complaît; que notre gloire est à Dieu d'abord, à la Congrégation ensuite ; qu'enfin les succès du passé ne sont qu'un engagement pour l'avenir.

Du 20 avril au 1[er] mai, visite du Très-Révérend et bien-aimé Père Supérieur Général. Pendant cette visite, chaque membre de la communauté a eu le précieux avantage d'être admis à une conversation intime avec le premier Père et le plus tendre ami de chacun de nous. De fréquents entretiens à la Communauté rassemblée nous ont permis d'entendre rappeler, avec toute la véhémence d'une conviction bien puissante, les plus essentiels devoirs de la vie religieuse, et signaler les défauts dans lesquels il n'arrive que trop souvent de tomber. Pour la première fois, nous nous étions avisés de recevoir notre Père par un compliment; il nous a bien rendu la monnaie de notre pièce. Mais puisque c'est le zèle de notre perfection qui l'a inspiré, la reconnaissance nous fait un devoir de placer à intérêt cette drachme précieuse, et de ne la point ensevelir improductive dans un suaire.

25 mai. Oblation des Frères BELLETOISE Alphonse et BARILLOT Eugène.

Le 4 juin, la Communauté entrait en Retraite pour se préparer à la grâce de l'ordination. Cette Retraite a été donnée avec beaucoup d'entrain et de zèle par le R. P. REYNAUD. Les sujets les plus sérieux, les vérités les plus pratiques y ont été traités avec cette facilité et cette chaleur qui distinguent ce bien cher Père, et qui nous font apprécier tous les jours davantage le choix que vous avez fait de lui pour diriger notre jeunesse dans ses compositions.

L'ordination qui a eu lieu le samedi des Quatre-Temps, le 10 juin, a donné, pour la prêtrise, les RR. PP. DU CLOT Paul, GORMAN Michel, ROCHE Laurent, RYAN Guillaume, HORRIS Edouard, ROUX Victor; pour le diaconat, les Frères GAUGHRAN Mathieu, JAFFRÈS Jean-Marie, CAMPER Joseph; pour le sous-diaconat, les Frères O'DONNELL Patrice, MAC ALINDON Patrice, CAHILL Michel, BORRIES François, DES SAULES Alexis, COMBES Albert; pour les ordres mineurs, les Frères DECORBY Jules, BOURG Joseph, LAITY Arthur, VIGNERON Charles, LAMBLIN Emile, O'DWYER Brian-Patrice, BAROU Joseph, MÉLISAN André, BALLAND Jean-Baptiste; pour la tonsure, les Frères BILLIAUT Joseph, AUGIER Cassien, CHANAL André, BELLETOISE Alphonse.

Sept sujets de la province britannique, dont quatre prêtres, viennent de nous quitter pour rentrer dans leur province, ou être envoyés aux Missions. D'autres, en petit nombre, attendent ici l'expression de la volonté de Dieu dans les dispositions de la plus parfaite obéissance.

Veuillez agréer, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, l'assurance de mon affection filiale et de mon entier dévouement.

Votre humble fils en Notre-Seigneur,

Martinet, o. m. i.

(*La fin au prochain numéro.*)

MISSIONS DU TEXAS ET DU MEXIQUE.

Les dernières relations sur la Mission du Texas et du Mexique nous ont conduits jusqu'à la fin de l'année 1863. A cette époque, le Pro-Vicaire de ces Missions, le R. P. Gaudet, se disposait à traverser l'Océan et à reprendre la direction des œuvres établies avec tant de peines et de labeurs. L'incertitude planait encore sur l'issue des guerres qui désolaient à la fois et l'Etat du Texas et l'empire du Mexique. L'avenir devait nous révéler les desseins de Dieu sur cette portion de son Eglise si douloureusement éprouvée. Depuis lors, les événements ont marché : la lutte civile paraît terminée sur les deux rives du Rio-Grande et le temps est venu de recueillir les fruits que tant de sueurs et de larmes ont arrosés et fait mûrir.

Retraçons cette histoire de deux années : nous verrons que de toutes nos Missions celles du Texas et du Mexique ont payé le plus large tribut à la souffrance et à l'épreuve. Elles se sont préparées par la croix aux bénédictions dont Dieu leur offre déjà les prémices en les appelant à prendre une plus grande extension. Malheureusement ici encore se fait sentir la pénurie des ouvriers. Que ne sommes-nous plus nombreux pour pénétrer dans toutes les régions que le Seigneur ouvre à notre zèle!

I. Voici la relation envoyée par le R. P. Gaudet sur son retour à Brownsville; elle est datée du 15 avril 1864 :

Brownsville, le 15 avril 1864.

Mon Révérend et bien cher Père,

Aidez-nous à rendre grâces à Dieu. Après trois mois de

séjour en mer et soixante jours de navigation, nous sommes enfin sortis de notre barque. Si je savais apprécier les beautés de la mer et du firmament, je pourrais faire une belle relation de notre long et pénible voyage, qui a été vraiment nouveau pour moi sous tous les rapports. A part quelques mauvaises journées, notre navigation, si traversée dans son début, n'a pas laissé que d'être en somme assez heureuse, tranquille et parfois même très-agréable. Nous avons, comme vous avez dû l'apprendre en son temps, été détenus trente-cinq grands jours au port de Holyhead, à soixante milles de Liverpool. Les Frères m'ont dit qu'ils n'avaient jamais tant bâillé de leur vie. Pauvres enfants ! Heureusement qu'ils étaient bien disposés et disposés à tout ; la patience ne leur a pas plus manqué qu'à leur Supérieur.

Ce n'est que le 6 février que nous nous sommes hasardés à franchir le terrible canal Saint-Georges, où le mois précédent plus de 150 navires avaient fait naufrage. Nous l'avons passé par un temps un peu brumeux mais très-calme, ce qui n'annonçait rien de bon. Aussi, à peine en fûmes-nous sortis, qu'un gros temps nous assaillit et nous fit danser la polka pendant deux jours. Nous étions tous malades à en rendre l'âme, les Frères, du mal de mer, et votre serviteur à force de heurter de la tête et des coudes, ne pouvant garder aucune position, tellement le roulis était violent. Tout était déplacé et roulait pêle-mêle dans le navire. Arrivés en face de Madère, nouvelle contredanse. Cette fois c'était plus que sérieux, une tempête en règle. Les vagues déferlaient sur le navire et en balayaient le pont avec un fracas épouvantable. Le froid était piquant. Nous étions dans l'eau comme des canards. La cabine du capitaine offrait seule un lieu sec, nous nous y refugiâmes ; une vague en brisa les vitres, qui avaient cependant un quart de pouce d'épaisseur, et voilà l'eau qui se précipite sur nous par avalanches. De pareilles douches, Seigneur, délivrez-nous désormais ! Je crus qu'il était temps d'implorer la protection de notre bonne Mère. Je promis de chanter une messe en son honneur à notre arrivée, si elle nous tirait de ce mauvais pas qui devenait bien critique. Il paraît que la promesse lui fut

agréable ; avec la clarté du jour, la tempête se modéra, après avoir sévi toute la nuit du samedi au dimanche matin. Depuis lors, tout alla à merveille, bon vent, température chaude, soleil splendide ; nous avions changé de climat, bien vite nous oubliâmes nos épreuves.

Le 25 février, tout le monde endossa le costume d'été ; les matelots se tondent, se baignent et se promettent du repos, vu que nous entrions dans la région des vents alisés qui devaient nous conduire presque jusqu'au golfe du Mexique.

Les premiers jours de mars furent cependant des jours d'épreuves pour moi et de cruelles souffrances pour le bon Frère Robert. Le régime échauffant que l'on nous faisait suivre à bord lui fit contracter une inflammation d'entrailles que nous avons eu bien de la peine à combattre. J'ai cru un instant que j'allais perdre ce cher Frère en mer ; le capitaine lui-même en était fort inquiet, il mit à notre disposition sa pharmacie et tout ce qu'il avait de mieux en fait de nourriture et de petits soins. Heureusement que nos craintes se sont dissipées au bout de quelques jours de précautions, et tout le reste de la traversée notre Frère a été bien. Quant au Frère Charret, il se plaignait souvent d'avoir mauvaise bouche, mais comme je le voyais manger avec appétit, je m'en inquiétais fort peu.

Le 16 mars nous sommes en vue des Antilles, la Désiderade, La Guadeloupe, Antigua, Montserrat, la Bedonda, cette dernière n'est qu'un immense roc inhabité, en forme de pain de sucre. Quel magnifique piédestal pour une statue de la Sainte-Vierge que j'appellerais N.-D. des Antilles ! A coup sûr, l'idée n'en viendra jamais aux Anglais, possesseurs de ce roc. Le 21 mars nous longions Haïti, et trois jours après la Jamaïque, avec sa longue chaîne de montagnes bleues, dont la crête se perd dans les nues. Nous l'avons longée de si près, que nous en pouvions aisément voir les habitations et les usines à sucre. Mais quelle chaleur ! Sur le pont c'était une pluie de goudron tombant des mâts et des cordages. Heureusement que la fraicheur de la nuit venait un peu nous remettre de l'atmosphère embrasée qui nous rôtissait durant

le jour. Quelques semaines de plus, nous aurions ressemblé à des Maures. Avant d'arriver sur les côtes du Yucatan, nous rencontrons encore le Grand-Cayman, île de sable à fleur d'eau, qu'on ne découvre que de fort près. Les arbres sont les premiers objets que l'on aperçoit, il n'y a que très-peu d'habitations sur le littoral. Je ne sais trop comment les habitants peuvent vivre sur ce banc de sable et sous ce ciel de feu. L'argent fait tout supporter.

Le mardi de Pâques nous entrons dans le golfe du Mexique, après avoir considéré à notre droite Cuba. Nous approchions du port tant désiré ; néanmoins, le terrible golfe ne me souriait guère, surtout en cette saison ; je connaissais sa conduite depuis si longtemps, que je n'avais que des appréhensions. Cependant, nous en avons été quittes pour quelques bonnes secouades des vents de sud et de nord-nord-est. Notre capitaine, qui le voyait pour la première fois, était loin d'en être enchanté. Comme je l'avais prévenu d'avance, il me consultait au moindre changement de temps et dirigeait la manœuvre de ses voiles selon mes avis; il n'a pas eu à s'en repentir ; néanmoins, il nous dit un jour que c'était la première et dernière fois qu'il venait dans ces parages.

Le 6 avril, vers le midi, nous avons découvert le port de Matamoros, et le soir nous jetions l'ancre à côté de deux frégates de guerre, l'une française et l'autre anglaise. Le lendemain, une grosse barque nous aborda pour nous prendre, ainsi que nos effets, chose qui n'était pas facile, la mer étant très-houleuse. Aussi, malgré toutes les précautions, on laissa tomber ma malle à la mer. On eut de la peine à la repêcher ; tout ce qu'elle contenait a été passablement endommagé, sinon tout à fait perdu. Arrivé à l'embouchure de la rivière, au moment de mettre pied à terre, je faillis tomber moi-même à l'eau. Le canot qui nous prenait pour nous mettre à terre partit avant que j'eusse lâché la barque à laquelle je me tenais encore en descendant, et me voilà suspendu entre le ciel et l'eau. La force de mes bras me sauva. Un instant après, nous étions heureusement hors de tout danger, nous étions à terre.

Après un repas fait à l'embouchure de la rivière, nous prenons la diligence pour Matamoros, où nous arrivons à dix heures. Nos Pères allaient se coucher. Quoiqu'ils m'attendissent depuis longtemps, il n'avaient pas la moindre donnée sur l'époque de mon arrivée, vu que de toutes les lettres que je leur avais adressées ils n'avaient reçu que celle que je leur écrivis au mois d'août, à mon débarquement à Liverpool, en arrivant du Canada. N'est-ce pas déplorable, d'être servi de la sorte.

Chers Pères, quelle joie pour mon âme, quelle consolation pour mon cœur de me voir de nouveau au milieu d'eux pour partager leurs travaux, alléger leurs peines autant qu'il me sera possible, car actuellement il ne faut guère songer aux consolations! Les choses sont toujours dans un état bien précaire et bien gênant. La contrée est désolée de toutes les manières ; au fléau de la guerre se joint celui d'une sécheresse qui règne depuis le mois de juin de l'année dernière. Les animaux sont morts par milliers, ceux qui restent tombent tous les jours ; les champs, les chemins, les bords de la rivière en sont infectés ; inutile de parler des récoltes, on n'en voit nulle part. Il en coûte pour vivre, car tout nous vient de fort loin et bien difficilement. La viande, qui était notre ressource, n'est plus mangeable ; on la prohibe même, de crainte d'épidémie. Triste tableau, comme vous voyez, mais bien au-dessous de la réalité.

Je confie cette lettre et le reste de ma correspondance à la goëlette qui nous a conduit à bon port. Je suis sûr que le capitaine sera fidèle à la remettre à Holycross, car l'amitié, le respect qu'il m'a témoignés durant toute la traversée, quoique protestant, est vraiment digne de mention. Si, du côté du confortable, nous n'avons pas eu tout ce qui aurait été à désirer, au moins nous ne pouvions pas trouver un meilleur équipage. C'était une vraie famille dont le capitaine se montrait le père. Pas la moindre dispute entre eux, pas le moindre jurement. Le capitaine me dit un jour qu'il n'admettait jamais de jureur à son bord. Ils étaient tous Welsh; deux des matelots étaient catholiques, les autres protestants. Durant la tra-

versée, j'ai eu de longues et agréables discussions sur la religion avec le capitaine et le second, principalement le dimanche, car ils en étaient fidèlement observateurs. Si je ne suis pas parvenu à les convaincre entièrement, j'ai au moins fait tomber bien des préjugés, en les éclairant sur plusieurs points de notre doctrine dont ils n'ont que de fausses idées. La dernière semaine, le capitaine me demanda s'il fallait se faire rebaptiser en passant du protestantisme au catholicisme. Je lui répondis en conséquence. Je ne serais pas étonné qu'il se décidât tout de bon à son retour, car c'est un homme d'une probité peu commune, un bon Israélite, mais qui a eu le malheur de naître dans l'erreur.

Les matelots étaient également de charmants jeunes gens. Le Frère Charret, qui était souvent avec eux, les avait pris en affection. Ils voulaient absolument qu'il leur donnât un des chapelets qu'ils lui avaient vu faire durant la traversée. Nous nous sommes contentés de donner quelques objets de piété aux catholiques, et aux autres certains objets d'usage que nous avions achetés pour nos cabines. Tous se sont séparés de nous avec regret. « Eh bien! *Charret*, disaient ces bons enfants, nous nous quittons, nous ne chanterons donc plus Maria. » Il faut vous dire que ce jovial frère, avec toute sa simplicité, était parvenu à leur apprendre l'air d'un cantique à la Sainte-Vierge, et tous les soirs, au clair de la lune de la belle mer des Antilles, c'était un vrai concert, au point que le capitaine en était enchanté. Deux des matelots avaient de fort belles voix. C'est vraiment dommage que de si bonnes gens n'aient pour toute règle de leur foi qu'un guide muet : la Bible, qui, hélas! ne leur dit pas grand' chose, comme je m'en suis assez convaincu en leur en demandant l'explication de certains passages. Ce qui console, c'est de voir notre chère Famille occupée à travailler à leur conversion. Qu'elle se multiplie donc de plus en plus, et, avec le temps et la bénédiction de Dieu, espérons que nos neveux accompliront nos souhaits et nos vœux.

Je crois, cher Père, que j'ai accompli largement ma promesse. Si cette trop longue épître peut vous intéresser, je

m'en réjouirai. Adieu. Priez pour nous tous, mais d'une manière toute spéciale pour votre affectionné Frère en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

A. GAUDET, prêtre, O. M. I.

II. Le R. P. GAUDET a trouvé tous nos Pères jouissant d'une bonne santé, excepté le R. P. RIEUX, qui sortait à peine d'une maladie dont la violence l'avait conduit aux portes du tombeau. Une lettre de ce Père, en date du 22 avril 1864, nous indique les causes de cette maladie, et nous offre en même temps le tableau abrégé de l'existence d'un Missionnaire sur les rives du Rio-Grande :

Arrivé à Brownsville avec le R. P. SIVY, vers la fin de l'année 1859, j'y ai séjourné jusqu'au 3 novembre 1860, époque à laquelle la sainte obéissance m'envoya à Matamoros. Pendant ces dix mois, j'ai mené une existence assez retirée : mon temps s'écoulait entre mes exercices religieux et l'étude de la langue espagnole.

Je ne la connaissais pas entièrement lorsque je pris possession de mon poste à Matamoros, mais la nécessité m'en rendit bientôt maître, et je pus commencer à me livrer à la prédication. Il y avait alors à Matamoros une bonne œuvre, qui consistait à aller tous les dimanches réciter le chapelet avec les prisonniers et leur adresser une instruction. J'en fus chargé, et, dans peu de temps, je compris la grande utilité que j'en retirais pour moi-même : je m'exerçai à prêcher. Cette bonne œuvre est tombée depuis la guerre qui eut lieu à Matamoros vers la fin de l'année 1861, et elle n'a pas été reprise. Nous espérons qu'elle le sera bientôt. Le saint ministère rencontre ici de nombreuses difficultés et offre de bien rares consolations. La visite des malades dans les ranchos est très-pénible ; il nous faut quelquefois deux jours pour aller et revenir.

Vers la fin de l'année 1861 eut lieu, à Matamoros, une guerre civile, qui commença le 20 novembre et ne se termina

que le 25 février 1862. Le R. P. Gaye et moi nous restâmes dans la chapelle contiguë à la maison que nous occupions alors, car les assiégeants vinrent, dès leur entrée dans la ville, prendre possession de notre maison. Nous ne doutons pas que le bon Dieu et notre bonne Mère n'aient veillé sur leurs enfants, car dès que nous eûmes quitté notre demeure, éclata, dans le lieu même que nous occupions quelques instants auparavant, une grenade qui nous aurait certainement mis tous les trois en pièces. Plusieurs fois encore, moi en particulier, je fus protégé d'une manière spéciale, car j'entendis dans deux occasions différentes les balles siffler au-dessus de ma tête. Les huit premiers jours de la guerre, le R. P. Gaye et moi, nous restâmes dans la chapelle, espérant pouvoir confesser quelques blessés; mais notre espoir ne se réalisa pas. Alors je partis pour aller visiter quelques ranchos sous notre juridiction; cette visite me prit dix jours. Je me hâtai de rentrer à Brownsville, afin d'y célébrer la fête de l'Immaculée Conception, et j'y demeurai jusqu'à la fin de la guerre de Matamoros.

Le 26 février, les assiégeants, après avoir tenté un assaut, furent repoussés; je rentrai alors à Matamoros, et je m'occupai à confesser et à administrer les blessés, qui étaient en très-grand nombre. J'allais les visiter deux fois par jour, et je parvins à en faire approcher des sacrements plusieurs qui n'y auraient pas pensé sans la vue du prêtre. A Pâques, je préparai de mon mieux ces pauvres gens, et le petit nombre seulement voulut différer encore : c'est bien alors que je remplissais ma vocation, qui est d'évangéliser les pauvres; la plupart étaient bien pauvres en toutes choses.

J'ai été employé plusieurs fois à la visite des ranchos : quand j'engageais les catholiques à se confesser, je recevais pour réponse qu'ils le feraient volontiers pendant la Semaine sainte; mais alors nous ne pouvons quitter Matamoros : c'est la seule époque de l'année où l'on se confesse.

Au mois de mars 1863, Mgr l'Evêque de Monterey, à son retour d'Europe, passa plusieurs semaines à Brownsville : il ne voulut point faire son entrée solennelle à Matamoros,

parce que les autorités civiles lui étaient contraires ; il vint plusieurs fois incognito pour administrer le sacrement de la Confirmation. Avant son départ de Brownsville, j'allai visiter tous les ranchos de la juridiction de Matamoros par lesquels Monseigneur devait passer, afin de préparer les adultes à la Confirmation. Je trouvai des personnes de trente et quarante ans qui n'avaient pas reçu ce sacrement. Je baptisai une adulte, mère de famille, qui avait fait baptiser ses enfants par les Pères de Brownsville : je me hâtai de l'instruire, et elle reçut le même jour le Baptême et la Confirmation. Il y eut dans cet endroit 208 confirmations. Je vis alors la nécessité où se trouvaient ces pauvres gens des ranchos de s'instruire des principales vérités de la Religion, et je me convainquis que si l'on pouvait les visiter plus souvent, ce ne serait pas sans fruit. Je remarquai aussi combien la parole de Dieu est puissante sur ces âmes : le grand nombre ne met aucun obstacle à l'accomplissement du devoir pascal. Le R. P. Vignolles en a fait aussi l'expérience : dans une de ses dernières visites aux Ranchos, il a goûté les plus grandes consolations : de nombreux pécheurs sont rentrés dans le chemin du salut. Il n'en est pas de même à Matamoros. Nous confessons peu pendant l'année ; à l'époque de la Semaine sainte, quelques personnes s'approchent régulièrement, mais ce n'est rien sur une population aussi considérable. Ce ne sont point les prédications qui manquent : les dimanches on prêche à toutes les messes. Nous avons besoin des prières de nos frères de France : qu'ils n'oublient pas la Mission du Mexique, où il y a tant de bien à faire et où nous espérons voir mûrir des fruits de bénédiction quand la paix, si longtemps attendue et si longtemps désirée, sera venue.

Ne soyez point surpris si je vous écris de Brownsville, car je relève à peine d'une terrible maladie qui m'a mené aux portes de la mort. Jamais je n'avais payé aucun tribut à la fatigue ; mais, le 2 février dernier, au retour d'un rancho, où j'étais allé bénir un mariage, j'ai été attaqué d'une maladie qui m'a retenu dix-huit jours au lit entre la vie et la mort. Les soins les plus assidus m'ont été prodigués et m'ont mis

hors de danger. Je reprends mes forces bien lentement; j'espère cependant, sous peu de jours, retourner à Matamoros et me livrer de nouveau aux fonctions du saint ministère.

Cette année une autre guerre a éclaté à Matamoros; mais, grâces en soient rendues à la divine miséricorde, celle-ci n'a été ni longue, ni aussi désastreuse : elle dura treize heures; mais ces heures nous parurent éternelles à nous qui étions entre deux feux, et, ce qu'il y avait de plus triste, c'est que presque toutes les familles de Matamoros étaient restées dans leurs maisons. Cette fois-ci encore, la protection de notre bonne Mère s'est étendue sur nous, car un boulet de canon vint percer le mur de la chambre que nous occupions au-dessus d'une des sacristies de l'église. Mais, heureusement, nous nous trouvions, le R. P. Gaye et moi, dans la salle inférieure, et nous fûmes seulement couverts par la poussière de la muraille traversée par le boulet, qui alla tomber plus loin. L'espérance d'une paix prochaine commence à poindre pour nous.

Bénissez, mon révérendissime et bien-aimé Père, votre fils en Jésus et Marie.

Joseph Rieux, o. m. i.

III. Ce tableau des Missions de Brownsville et de Matamoros va prendre des couleurs plus vives encore sous la plume du R. P. Clos. Ce Père écrivait à la date du 30 juillet 1864 :

Mon Révérend et bien-aimé Père,

Depuis treize ans que nos Pères sont arrivés au Texas, ils sont à semer dans les peines, dans les sueurs, dans les angoisses, pour recueillir dans les sanglots et dans les larmes; depuis treize ans, chaque fois qu'ils ont à écrire et à donner quelques détails sur la Mission, ils n'ont que des déboires à raconter. Comment pourrait-il en être autrement sur une frontière habitée en partie par un ramassis d'hommes de toute classe, de toute condition, de toute espèce de religion, amenés

ici par l'appât de l'or, sur une frontière régulièrement visitée depuis quelques années par deux fléaux terribles : la fièvre jaune et la guerre. Lorsque l'une ne nous fait pas pleurer la mort de quelque bien-aimé Frère qu'elle arrache à notre affection, l'autre vient nous faire sentir ses funestes effets en paralysant nos efforts ou en détruisant presque complétement notre Mission.

Tantôt c'est la Mission de Matamoros qui est réduite aux abois. Là, nos Pères ont vu, à deux reprises différentes, dans l'espace d'une année environ, leur maison traversée par les boulets, pendant que, les deux fois, blottis dans un coin de chambre, ils attendaient avec résignation le sort qu'il plairait à Dieu de leur envoyer. Heureusement Marie veillait sur eux. La bourrasque a passé ; cependant ils sont encore comme sur un volcan qui menace à chaque moment de répandre au loin sa lave embrasée. De jour en jour on s'attend à quelque nouveau mouvement par suite de l'arrivée des Français. Le diocèse de Tamaulipas, pour son malheur, loge dans son sein le président fugitif de la république mexicaine. Ne pouvant assouvir sa haine contre ses ennemis, Juarez se venge sur le clergé. Mgr l'Evêque a été obligé de chercher un refuge dans le diocèse voisin; à Monterey, les Prêtres sont poursuivis; ils ne peuvent paraître en public avec leurs habits ecclésiastiques. Cette fureur cependant dénote les derniers efforts de l'enfer. Selon toutes les apparences, l'arrivée de Maximilien mettra peu à peu ordre à cet état de choses, nous l'espérons du moins; déjà même les ministres du président l'abandonnent; l'un d'eux vient d'arriver hier au soir à Matamoros, désertant la cause de son chef, qu'il voit comme perdue.

Pendant que Matamoros jouissait d'un peu de calme, nous, Pères de Brownsville, nous nous sommes trouvés au milieu de la tourmente. Comme vous l'avez déjà appris, au mois de novembre dernier, nous avons eu changement de gouvernement. Menacés par les fédéraux, les confédérés n'étant pas en mesure de leur résister, avaient abandonné la ville, après y avoir mis le feu en partant. C'en eût été fait de nous si, pendant que les habitations voisines de la nôtre étaient em-

brasées, il ne fût survenu un vent impétueux qui changea la direction de la flamme. Dans ce moment critique, la protection visible et signalée de notre Mère Immaculée nous sauva. Nous regardons ce fait comme une assistance miraculeuse de notre bonne patronne. Les fédéraux rentrant dans la ville, nous eûmes changement de gouvernement, mais nullement changement de position. Loin d'apporter de l'amélioration au sort si triste de notre Mission, ils ne firent que l'aggraver. Aussi fédéraux et confédérés c'est tout un. Nous pouvons dire comme le loup de la fable : — *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.*

Je renonce à vous faire le détail de tout ce qu'a eu à souffrir la contrée de la part des fédéraux, durant les huit mois qu'ils sont restés à Brownsville ; le récit en serait trop long. Qu'il me suffise de vous dire que, pour le moment, le pays est ruiné, et que nous sommes actuellement Missionnaires de *déserts*. Personnellement aussi nous avons eu beaucoup à souffrir de leur part. Je vous signalerai, en passant, quelques faits qui vous donneront une idée de leur despotisme. Pendant l'espace de huit mois nous avons été détenus prisonniers à Brownsville ; chaque fois qu'il fallait en sortir, c'était une affaire d'Etat, vu les difficultés que l'on avait pour obtenir un passeport, ce qui a été cause que quelques enfants sont morts sans baptême, et aussi quelques personnes sans confession. Un seul fait vous donnera à comprendre leur manière de se comporter à notre égard. Un jour se présentèrent à la porte deux soldats demandant la permission de visiter la maison. Le P. Maurel, qui les reçut, les conduisit fort poliment dans tous les appartements ; la visite faite, ils se retirèrent, mais c'était pour revenir bientôt après, non comme la première fois au nombre de deux, mais bien une douzaine, ayant un capitaine à leur tête, et, après eux, deux charrettes vides. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant entrer cette troupe dans la cour ; mais notre étonnement redoubla en les entendant réclamer nos lits, que, disaient-ils, nous avions volés aux soldats confédérés. Sur le refus bien net que leur fit le R. P. Olivier de livrer les lits et de donner les clefs des chambres, le capitaine s'emporte, et, d'un ton décidé, il s'é-

crie : *Soldats, montons, allons briser les portes.* Déjà ils allaient mettre à exécution le commandement reçu, lorsque, en montant l'escalier, un sergent fit observer au capitaine que l'ordre du général était d'emporter les lits et non de briser les portes. — *Les portes sauteront*, répondit-il, plus furieux encore par cette observation. Au même instant, laissant la troupe, il vole chez le général recevoir de nouvelles instructions. Le R. P. Olivier, de son côté, ne perd pas de temps; il va trouver le général, lui raconte ce qui vient de se passer, lui prouve combien on l'avait induit en erreur. Sur ces entrefaites entre le capitaine. Un plaidoyer vif et animé s'engage entre les deux athlètes; mais l'éloquence du Père finit par triompher; le jugement est prononcé en sa faveur. Ainsi donc, au grand mécontentement des uns et au grand contentement des autres, charrettes et soldats reprirent le chemin du quartier-maître.

Comment des hommes sans foi, sans loi, sans religion, pourraient-ils avoir des ménagements pour des ministres catholiques qu'ils abhorrent, lorsqu'ils font encore moins de cas de leurs propres ministres que de nous? Nous, du moins, nous avons eu la consolation de les voir retenus, réservés, respectueux même dans notre église, tandis que le ministre protestant ne pouvait les maîtriser dans son temple. Un jour, après avoir fait blanchir l'intérieur de son église, le ministre leur disait : « Mes enfants, j'espère que désormais vous aurez plus de retenue, de recueillement; j'espère que vous ne cracherez plus contre les murailles comme par le passé, maintenant surtout que nous avons approprié notre temple. » L'assistance promit fidélité, mais avec les paroles s'envolèrent les promesses ; le lendemain, à l'arrivée du ministre, les murailles étaient littéralement tapissées de souillures.

Dans ce moment, les fédéraux nous ont quittés, et nous achevons de chanter en communauté une Messe d'action de grâce pour remercier la Sainte Vierge des faveurs signalées qu'elle nous a accordées ces derniers jours. Nous pouvons dire que nous nous trouvons seuls à Brownsville; on n'entend que quelques chiens aboyer, quelques chats miauler; chiens et chats, seuls restés gardiens de la ville avec six Pères oblats et

quelques Religieuses du Verbe Incarné, qui logent à l'autre extrémité de la cité. Ces Religieuses, quoique cloîtrées, pourraient actuellement, sans rompre leur clôture, se promener en tous sens dans la ville de Brownsville ; elle est devenue déserte.

Quelques jours avant le départ des fédéraux, qui ont été rappelés à la Nouvelle-Orléans, une terreur panique s'empara des habitants : le bruit se répandit partout qu'en quittant la ville ils allaient y mettre le feu. En effet, que pouvait-on espérer de leur part, puisque les confédérés eux-mêmes avaient essayé de la brûler à leur sortie. Voilà donc toute une population en émoi. De tous côtés on rencontrait, encombrant les rues, des charrettes chargées de lits, de matelas, de tables, d'armoires, de chaises, enfin de tout l'attirail de ménage ; on voyait des femmes, des enfants prendre le chemin de la rivière, emportant ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs maisons, leurs *santitos*, c'est-à-dire un petit cadre où se trouve l'image de quelque saint. C'est une chose que n'oublie jamais le Mexicain dans le moment de la détresse ; ils laissent tout perdre, tout brûler, mais leur *santitos* est chose sacrée pour eux. De toutes parts on entendait les coups de hache qui renversaient les maisons de bois, qu'on démolissait pour les préserver du feu et emporter les débris à Matamoros ; de jour et de nuit, c'était un mouvement continuel... Pour nous, nous nous contentions de considérer la scène qui se déroulait à nos yeux ; nous restions impassibles au milieu de la tourmente générale, sûrs que jamais en vain on n'invoque sa Patronne et sa Mère. Le calme s'est fait, le danger est passé, et nous voici debout au milieu d'un tas de maisons démolies. Les fédéraux sont sortis en bon ordre, laissant une ville déserte aux confédérés, qui ne manqueront pas de venir ce soir, attendu qu'ils sont campés à quelques pas de la ville. Notre Mission est sans presque aucun habitant ; vraisemblablement elle ne se relèvera pas de quelque temps de la secousse que lui ont donnée les fédéraux.

Je vous disais, au commencement de ma lettre, que, parmi les épines qui toujours ensanglantaient nos mains, nous cueil-

lions parfois quelques fleurs. Le Carême dernier, quoique la Mission eût déjà beaucoup souffert de la présence des fédéraux, il y avait cependant un peu de monde dans nos bourgades. J'eus l'avantage de marier quelques personnes qui, depuis longues années, vivaient en concubinage; j'eus aussi la consolation de voir s'approcher de la Table Sainte plus de cinq cents personnes, parmi lesquelles il y avait au moins soixante hommes, déjà avancés en âge, qui se confessèrent et communièrent pour la première fois; mais tout cela est bien précaire, attendu que la plupart de ces gens je ne pourrai plus les revoir pour achever ce que j'ai commencé. C'est là un des grands inconvénients de notre Mission; c'est toujours aussi ce qui arrive dans toute frontière.

Pendant que nous étions au milieu des troubles à Brownsville, le R. P. Olivier moissonnait une abondante récolte. Il a passé environ un mois et demi dans l'intérieur de l'Etat du Tamaulipas. Il a visité des bourgades qui, jusque-là, n'avaient pas eu le bonheur de voir un Prêtre célébrer les saints Mystères. Parmi eux, plusieurs n'avaient jamais assisté à une Messe, par conséquent jamais entendu la parole de Dieu; aussi n'est-elle pas tombée en vain. Pendant les quatre ou cinq jours qu'il restait dans chaque bourgade, les maisons, les bois se transformaient en écoles, où les plus savants instruisaient les plus ignorants, en leur enseignant les prières du catéchisme. On allait se confesser en foule; de tout côté on voulait avoir le Missionnaire; on se le disputait. De bien loin on venait le chercher pour aller évangéliser d'autres peuplades. Mais je ne veux pas empiéter; lui-même fera le récit de son voyage [1]. Seulement, que je vous dise, mon bien cher Père, que là, dans le Mexique, il y a un vaste champ à défricher, un vaste terrain à cultiver... Quelle moisson abondante offre le Mexique! Depuis treize ans, nous sommes à lui porter envie. Quand donc viendra le moment de rompre les chaînes et de nous élancer à travers les immenses plaines qui se déroulent à nos yeux. C'est cette espérance qui a toujours soutenu nos

[1] Nous n'avons pas reçu cette relation.

Pères; cette espérance leur a fait supporter bien des déboires, souffrir bien des misères; c'est elle qui leur a donné la force de tremper à plusieurs reprises leurs lèvres à la coupe amère qui tant de fois leur a été présentée; c'est elle encore qui, dans ce moment, nous aide à avaler la lie du calice qu'il plaît à Dieu de nous faire boire.

Aujourd'hui cependant, mon Révérend et bien cher Père, l'horizon de ce cher Mexique paraît un peu s'éclaircir; quelques rayons de soleil, qui de loin en loin percent la nue, nous font espérer que bientôt le ciel redeviendra calme et serein. Espérons, espérons! l'espérance est le pain de l'affligé.

Pendant que le R. P. Olivier ira, dans quatre ou cinq jours, cueillir de nouveaux lauriers, moi j'irai dans nos bourgades bander des plaies encore saignantes. Comment ne pas avoir le cœur navré de douleur à la vue d'une Mission qui ne présente que des ruines?

Des épines, des épines, voilà ce que j'ai à vous offrir. Sans doute il m'eût été plus doux de vous présenter des fleurs, en vous racontant des triomphes, des victoires; mais je connais votre cœur; je sais d'avance la large part qu'il prendra à nos infortunes. Vous vous unirez donc à nous pour prier et pour faire prier pour nos brebis égarées et dispersées, et surtout vous prierez notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur Général de nous bénir; sa bénédiction, j'en suis sûr, portera bonheur aux pasteurs et aux troupeaux.

P.-M.-J. Clos, o. m. i.

IV. Le R. P. Gaudet écrivait de son côté :

Brownsville, le 20 octobre 1864.

Mon Révérend et Cher Père,

Voici que nous touchons à la fin d'octobre, époque prescrite pour expédier le second rapport. Fort heureusement mon absence jusqu'au 8 avril dernier m'a dispensé de faire le premier, mais le compte rendu de mon voyage à travers l'Océan,

en a tenu lieu. Pour le second, il n'y a donc pas moyen d'échapper à la loi ; il faut nécessairement parler, raconter ce qui s'est passé dans la Maison, ce qu'on fait nos Pères durant les six mois qui viennent de s'écouler. Ce qui s'est passé dans la Maison se passe chez vous; inutile, par conséquent, d'entrer dans les détails. Autrefois nous lisions les journaux, nous recevions des lettres des quatre points cardinaux; voilà bientôt quatre ans que nous ne recevons pas un journal, et les lettres ne nous arrivent que par hasard, que par contrebande. Nous menons à Brownsville la vie contemplative, ascétique, très-ascétique, je vous assure.

Qu'ont fait nos pères? Ceux de Matamoros ont eu du travail du matin au soir, et quelquefois pendant la nuit, plus qu'ils n'en ont pu faire. Pensez si une ville de plus de vingt mille âmes pour quatre Pères, doit leur laisser beaucoup de temps pour leurs exercices religieux, pour du repos et des récréations : baptiser, marier, visiter les malades, enterrer, voilà leur train de tous les jours. Heureusement que cette année personne n'a été malade. Quand à leurs nombreux ranchos, à quinze lieues à la ronde, qui se sont accrus de presque toute notre population ; ils n'ont guère pu y paraître. Le P. Olivier, Supérieur de la Maison de Brownsville, a consacré deux mois à les visiter, et y a opéré un grand bien, comme vous avez déjà dû l'apprendre. Quant aux autres Pères de Brownsville, ils ont, la plupart du temps, travaillé dans leur chambre. A part les dimanches, le ministère paroissial se réduit à fort peu de chose, depuis que les fédéraux sont venus mettre notre population en fuite et réduire notre ville à un je ne sais quoi qui n'a plus de nom, leur éloignement n'a pas été assez complet, assez prompt pour rétablir la confiance et ramener notre population dans ses foyers. Brownsville n'est cependant plus désert comme il l'a été durant un mois après le départ des fédéraux ; mais tout calculé, il y a plus de bêtes que de gens; et encore quelle espèce de gens que ceux que nous avons actuellement; venus de toutes les parties du Texas, qui avec un pistolet à six coups, qui avec une vieille carabine, un grand couteau en guise de sabre, une barbe de juif errant,

chapeaux de paille, chapeaux de laine, de toutes les formes, de toutes les couleurs, des pantalons en lambeaux, des chemises dont il serait difficile de dire quelle fut la couleur primitive ; enfourchez le tout sur une haridelle, et vous aurez une idée de nos paroissiens, de nos soldats confédérés. Parmi eux il y a quelques catholiques, de baptême et de nom seulement. Ils n'ont du reste guère le temps de s'occuper de religion, les autres sont infidèles ou protestants, appartenant à des sectes de la doctrine desquelles il s'occupent fort peu ou point du tout. Le dimanche, si à l'église ils vont, c'est dans la nôtre qu'ils se rendent, par curiosité et rien de plus. On leur prêche quand même, mais je vous assure qu'il faut avoir du courage pour le faire, à voir leur tenue. Nous visitons leurs hôpitaux, et parfois à l'approche de la mort, on parvient à faire naître quelques sentiments chrétiens, à faire pénétrer la lumière de la vérité dans ces âmes vides de tout, pour ne dire rien de plus. Ce mois-ci le P. Parisot en a baptisé deux ; l'un est mort aussitôt après ; l'autre ne tardera pas à le suivre. C'est ce qu'on appelle ravir le ciel, se sauver à bon marché.

La plupart de nos ranchos sont déserts ; les quelques familles qui sont restées comme des grappes après la grêle, le P. Clos va de temps en temps les visiter. Le pauvre Père est bien peiné de voir ainsi sa vigne ravagée, son troupeau dispersé, sans espoir de pouvoir le réunir, le rejoindre, tant que durera la guerre. Le P. Kalum, étant chargé du temporel, trouve toujours de quoi s'occuper. Comme il a le soin de notre rancho, il va de temps en temps voir où en est le bétail, que le malheur des temps a diminué de plus de la moitié. La guerre est un terrible fléau. Je ne vous dis pas ce que j'ai fait, voilà des années que mon travail est uniforme et monotone comme celui d'un aumônier de couvent.

Vous voyez, cher Père, que nous ne sommes plus en voie de progrès. Nous assistons au passage du char de la guerre et de son furibond cortége, attendant celui de la paix ; quand passera-t-il donc ?

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, à vous raconter ; si le temps ne vient pas bientôt modifier notre situation et notre

Mission du côté du Texas, mon prochain rapport est tout fait. Si vous trouvez que celui-ci ne répond pas à vos désirs, venez vous mettre à notre place, et vous verrez qu'un génie, même un poëte ne pourrait rien tirer qui vaille d'une si triste réalité. Faites-nous passer les rapports des autres Missions, nous en avons un grand besoin pour nous apprendre qu'au moins ailleurs on a des consolations, des succès, des espérances, car par ici rien que des peines, des déboires, un horizon sans clarté, qui ne promet que des tribulations.

Votre tout dévoué Frère de N.-D. des Lumières,

A. Gaudet, o. m. i.
Prêtre-Missionnaire.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

I. — Journal d'une Mission [1].

La lacune que signale notre vénéré Fondateur porte sur une semaine tout entière : c'est la seconde de la Mission. Nous sommes privés du récit des cérémonies qui ont dû, pendant ces huit jours, soutenir l'attention des fidèles et concourir au but que les Missionnaires se proposaient. Il est à croire qu'elles ont eu pour objet les enfants de la paroisse, appelés les premiers, selon nos usages, à jouir du bienfait de la réconciliation et des autres grâces dont une Mission est la source féconde.

Le manuscrit reprend la narration au troisième lundi :

Troisième lundi. Service solennel pour les morts de la paroisse, le matin, à l'heure accoutumée des exercices. La Grand'-Messe a été chantée par le Supérieur, un Missionnaire a fait Diacre, M. le Curé a rempli les fonctions de Sous-Diacre. A l'Offertoire, discours analogue à la circonstance. A la pointe du jour, on a été prêt pour aller processionnellement au cimetière. Tous ceux qui étaient à l'église, hommes et femmes, y ont été. On chantait en allant le *Miserere* et le *De Profundis*, en intercalant à chaque verset le *Requiem æternam*, etc. Arrivés au cimetière, on a fait une deuxième absoute autour de la fosse qui avait été ouverte exprès pour la cérémonie. Après l'Absoute, le Supérieur a dit quelques mots que le lieu et la circonstance inspiraient. Il a terminé en montrant à tous les yeux une tête de mort qu'il a jetée dans la fosse, qui res-

[1] Voir le numéro précédent, p. 276.

tera ouverte jusqu'à ce que quelqu'un de ceux qui l'écoutaient vienne la combler.

Il ne faut pas que ce petit discours dure plus de dix minutes. C'est l'heure du travail, mais il faut que le peu de paroles que l'on dit soient animées et succulentes de force et de vérité. Les larmes de tous les assistants prouvaient le bon effet que produisait sur eux une cérémonie si touchante. On ne s'est retiré qu'après avoir baisé cette terre qui vaut, elle seule, un éloquent discours.

En revenant à l'église, on a chanté encore le *De Profundis* et, sans perdre une minute, on a donné la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Le soir, on a prêché sur la communion indigne. Les avis ont roulé sur la cérémonie du matin, dont on a rappelé les circonstances les plus marquantes; et on a ajouté des réflexions capables de faire impression sur ceux qui n'avaient pu s'y trouver.

Les Confesseurs sont toujours occupés jusqu'à dix heures, et ils le seraient plus longtemps, s'il n'étaient pas fermes pour l'observation de ce point du Règlement.

Troisième mardi. Conférence sur la médisance et les soupçons téméraires. Le projet n'était que de faire quelques réflexions supplémentaires à la conférence précédente; mais le sujet a fourni encore si abondamment, qu'on n'en est pas sorti et c'était très à propos.

Sermon sur le pardon des ennemis; on a montré le Crucifix à la fin. — Premier avis sur la procession du Très-Saint Sacrement.

Un vertige momentané qu'a eu le Supérieur, en donnant ces avis, nous a prouvé l'attachement et l'affection du peuple pour les Missionnaires; on se pressait en foule au bas de la chaire, dans une espèce de consternation, et on ne paraissait même pas rassuré en voyant sourire et même parler le Missionnaire, qui, dans le fait, se portait à merveille.

Troisième mercredi. Conférence sur les Commandements de l'Eglise en général, et sur le premier en particulier.

Le maire, qui, sur l'avis que les Missionnaires voulaient

aller le voir, s'était rendu dès le matin à la maison curiale, est venu nous prendre à une heure pour aller faire choix du local qui nous conviendrait le mieux pour la croix de la Mission.

Visite à un concubinaire, promesse de sa part de se confesser et de se marier.

Conférence sur la restitution. On ne s'est pas gêné sur le cas des biens vendus par la nation; on s'est abstenu seulement de proférer le nom d'émigré; même liberté pour les remboursements en assignats. Avis sur le même sujet et sur l'approche du jour de la réconciliation pour les femmes.

Troisième jeudi. Conférence sur le troisième commandement de l'Eglise.

Homme qui n'avait pas mis les pieds à l'Eglise depuis vingt-deux ans, revenant dans de très-bons sentiments. — Sentiments de ferveur de plusieurs femmes et filles. — Patience admirable de tous les jours pour attendre son tour auprès du confessionnal, depuis le matin jusqu'au soir.

Visite à un nonagénaire pour le déterminer à se confesser. On prétend qu'il y avait beaucoup plus d'un demi-siècle que cela ne lui était pas arrivé.

Bonne leçon pour ne s'adresser plus à l'avenir aux serruriers de village pour faire les croix de Mission. Celle que le Curé avait commandée s'est trouvée si massive, si disproportionnée, si affreuse en un mot, qu'on s'est vu forcé de la laisser à l'ouvrier et d'en commander une autre sur-le-champ, qui ne vaudra peut-être pas mieux.

Sermon sur le Blasphème. Avis sur le même sujet. Annonce sur la réparation à faire pour ce crime, en se saluant par ces mots : *Jésus-Christ siegue lauzat,* etc.—Annonce de la fête de saint Nicolas, patron de la paroisse, pour le lendemain. Exhortation pressante à ceux qui ne se sont pas encore présentés au tribunal de la pénitence. Quelques mots sur l'approche de la réconciliation des femmes et annonce d'un exercice particulier pour elles.

Troisième vendredi. Grand'Messe solennelle à cinq heures précises. Instruction sur le quatrième commandement de l'Eglise à l'Offertoire.

A la place de la retraite, qui a été reconnue d'une très-mince utilité, de la manière dont on pouvait la faire, on a rassemblé les femmes et les filles, à deux heures après midi, au son de la grosse cloche, et on les a entretenues de l'action qu'elles se disposent à faire et des moyens de la bien faire. L'assemblée était très-nombreuse. Ces bonnes gens passeraient leur vie à l'église.

Vêpres de Saint-Nicolas, à cinq heures. Conférence sur les qualités de la Contrition. Bénédiction. Avis sur le jeûne général pour demain. Cet avis doit être donné adroitement ; il faut y arriver par un long détour, parler des Ninivites, etc. Ne pas trop exiger pour obtenir davantage. — Avis pour l'absolution des femmes : demain on ne confessera point d'hommes.

Grand nombre d'habitants de Saint-Victoret et même de Gignac sont très-assidus aux exercices, matin et soir. Ces derniers font une bonne lieue pour s'y rendre. Les femmes et les filles arrivent une heure avant qu'on ouvre la porte de l'église, afin de prendre place aux confessionnaux, qui sont continuellement entourés par la foule.

Troisième samedi. Conférence sur les cinquième et sixième préceptes, terminée par les motifs de contrition, à cause des femmes qui doivent toutes recevoir aujourd'hui l'absolution. Les Missionnaires ont transféré le jeûne de règle du vendredi à aujourd'hui pour faire cette œuvre de pénitence avec le peuple.

A l'avenir, il sera bon de n'appeler que les femmes à cet exercice ; elles y viendront en plus grand nombre, il n'en manquera point. Cet exercice, joint à celui qu'on leur donnerait dans la journée qui précède, pourra suffire pour la retraite des femmes.

On a confessé les femmes tout le jour, les Missionnaires se sont retirés à minuit. A six heures on avait sonné pour dire en commun le Chapelet, faire une courte instruction, donner la bénédiction et les avis. Ils ont roulé sur le bonheur de celles qui avaient été réconciliées, sur les désirs que doivent avoir les autres, etc., sur la Procession de demain, etc.

Il n'est pas rare d'éprouver dans le tribunal de la pénitence des marques sensibles de l'assistance du Seigneur. Aujourd'hui, étant au moment de donner l'absolution à une personne, un Missionnaire qui, d'après nos usages, n'a plus, dans cette dernière séance, qu'à exciter à la contrition et à absoudre, s'est senti pressé de faire une question, de ne pas se contenter d'une première réponse, de presser jusqu'à ce qu'il eût obtenu un aveu qui le mettait dans l'impossibilité d'absoudre cette personne. Il a su ensuite d'ailleurs que cette femme était si mal disposée, qu'avant d'entrer dans le tribunal, elle avait eu l'impudence de tenir un propos qu'il serait difficile d'excuser de péché mortel.

Quatrième dimanche, 8 *décembre*. Première messe à six heures. Messe de la communion des femmes à huit heures. Les femmes étant rangées dans l'église qu'elles remplissaient, on a commencé par chanter le *Veni Creator*, puis une messe basse a été célébrée par le Supérieur, assisté du curé en étole et avec acolytes. On a oublié le grand encensement qui devait avoir lieu comme dans les messes basses solennelles de la Congrégation d'Aix. Pendant la messe, un Missionnaire en chaire, étant à genoux, a fait, jusqu'à la consécration, de pieuses réflexions qui avaient rapport au sacrifice et à la communion à laquelle devaient participer toutes les assistantes. Après la consécration, il a fait tout haut, sur le même ton, tous les actes avant la communion. Avant d'administrer les Saints Mystères, l'officiant a dit quelques mots de ferveur, ce que les Italiens appellent un *fervorino*. Il a distribué ensuite le corps de Jésus-Christ à plus de quatre cents femmes ou filles, qui se sont approchées de la Sainte Table avec une dévotion et un recueillement remarquables. Dans ce temps-là un Missionnaire faisait les actes de foi, d'adoration, d'amour, de désir, etc. La communion étant finie, les chanteuses ont entonné des cantiques. Après la messe, on a exposé le Très-Saint-Sacrement sur l'autel et on a terminé la cérémonie par le *Te Deum laudamus* et la bénédiction. On s'est retiré à dix heures et demie en chantant des cantiques qui paraissaient sortir du fond du cœur.

A dix heures et demie on a sonné la Grand'Messe, qui a commencé à onze heures et pendant laquelle il n'y a pas eu d'instruction.

Vêpres à deux heures. Le Saint-Sacrement est resté exposé pendant Vêpres. Sermon sur l'adoration du Saint-Sacrement. Immédiatement après le sermon, la procession est sortie. On avait donné la veille l'avis que tous ceux qui voudraient y assister se procureraient un cierge. On avait eu soin de prévenir qu'on avait pourvu à ce qu'il s'en trouvât de toute grosseur, même d'une once, pour que chacun pût s'en fournir à peu de frais. On avait fait connaître quelle était l'intention de l'Eglise dans cet usage louable. On avait invité tout le monde à s'y rendre pour concourir au triomphe qu'on voulait décerner à N.-S. Jésus-Christ Enfin le bénéfice devait même être à l'avantage du pays, puisque les cierges abandonnés après la procession à la sacristie devaient servir à la remonter en ornements dont elle est dépourvue.

Il semble qu'il n'en fallait pas tant pour exciter le zèle et l'empressement des habitants et les porter à assister à cette procession. Mais il n'en a pas été ainsi, et l'avarice a retenu les quatre cinquièmes de ces hommes sans sentiments ; ils se sont contentés de voir passer la procession, comme si c'était un spectacle qu'on se proposât d'offrir à leur curiosité. L'indignation des Missionnaires a été à son comble, et le Supérieur en a été si vivement ému, qu'au retour de la procession, quand de la chaire il a arrêté le Saint-Sacrement sur le seuil de la porte de l'église, il a cru devoir faire rouler principalement l'acte de réparation qu'on est en usage de faire dans cette circonstance sur l'outrage particulier que Notre-Seigneur venait de recevoir par l'insouciance d'un peuple qui aurait dû en ce jour implorer sa miséricorde et réparer par ses hommages ses irrévérences passées.

Malgré l'inconcevable conduite de ces hommes insouciants, l'église, pleine de femmes et d'environ cent cinquante hommes, tous avec le cierge allumé à la main, présentait un très-beau coup d'œil capable d'émouvoir tout autre que des avares. Il n'y a point eu d'avis. Il était nécessaire de prouver par ce

silence le mécontentement que nous éprouvions. En descendant de chaire, le Supérieur n'a dit que ces mots : *Le plus beau jour de la Mission a été le plus pénible pour mon cœur.* Cela valait mieux que des reproches ; du moins il était plus convenable que le Supérieur n'en fît point dans ce moment. Quand il fut rentré dans la sacristie, un Missionnaire dit quelques paroles véhémentes pour faire remarquer combien était juste la douleur qu'avait éprouvée le Supérieur et que tous les autres Missionnaires avaient partagée en voyant le nouvel outrage que Notre-Seigneur avait reçu. Cependant comme il fallait témoigner la satisfaction produite par la piété des hommes présents à la cérémonie, le Supérieur est ressorti et leur a parlé pour les encourager et les inviter à se faire admettre dans la Congrégation.

Les filles s'étaient assemblées de leur côté dans la chapelle des Pénitents, sous la présidence d'un Missionnaire.

N. B. Je crois que nous avons mal fait de ne pas assembler les hommes avant Vêpres. Çà été par défaut de temps, puisque étant sorti de l'église à une heure, il a fallu commencer Vêpres à deux heures. Je suis persuadé que nous n'aurions pas éprouvé ce désagrément si nous avions pu nous entretenir familièrement avec ces hommes pendant une heure, comme nous l'avons fait ailleurs. Il faudra s'en souvenir dans une autre Mission.

Quatrième lundi. Conférence sur les Sacrements. A deux heures, réunion de la Congrégation des filles pour consolider cette œuvre importante, nommer aux charges, etc. L'exercice a commencé par les Vêpres de la Très-Sainte Vierge.

Sermon sur la mort du juste et du pécheur. Avis, doux reproches sur la faute d'hier ; ils l'avaient en partie réparée par leur empressement à venir tant ce matin que ce soir ; mais pour s'acquitter entièrement, on a annoncé pour jeudi la rénovation des vœux du Baptême, faite en présence du Très-Saint-Sacrement exposé. Un dernier avis a été donné sur la quête générale qui sera faite pour les frais de la Croix et de son piédestal.

Quatrième mardi. Conférence sur le Baptême, suite de celle

d'hier et sur la Confirmation. Le sonneur s'est trompé d'une heure ; il n'a réveillé qu'à cinq heures. On a cru devoir commencer par la Conférence pour laisser au peuple la liberté de se retirer après, pour vaquer à ses travaux. Cette précaution a été inutile, et quoique la Conférence ait duré une heure, tout le monde est resté à la Messe et à la bénédiction.

Confessions pendant toute la journée, soit des femmes qui n'avaient pas pu passer, soit des hommes et même de ceux qui n'avaient pas passé encore et qui se présentent dans de très-bons sentiments Nous nous convainquons tous les jours davantage que quatre Missionnaires ne suffisent pas à beaucoup près, même avec l'aide du curé, pour une population de seize cents âmes. Il est vrai que nous ne bâclons pas la besogne. Il n'est presque personne que nous ne confessions quatre fois, plusieurs même se présentent plus souvent. Nous sommes tous dans la persuasion qu'il vaut mieux faire moins et le faire bien, que faire beaucoup et mal. Tant il y a que nous sommes au confessionnal tout le temps que nous ne sommes pas en chaire ou à l'autel, à peine nous donnons-nous le loisir de prendre nos repas ; nous ne nous accordons que difficilement une demi-heure de récréation après le dîner, et encore ce temps-là est-il toujours employé aux affaires que la Mission entraîne, pacification, pourparlers, instructions particulières de ceux que l'on a trouvés dans le tribunal, ignorant les vérités nécessaires au salut, etc.

Nous n'avons pas, dans cette Mission, jugé à propos d'établir le bureau de pacification. Le curé nous avait prévenu que personne parmi les bourgeois n'inspirait de la confiance au peuple, et que ce serait inutilement que nous proposerions ce moyen de conciliation. Comme ce n'est que du curé que nous pouvons prendre les renseignements nécessaires pour former ce bureau, nous n'avons pu que suivre ses idées à cet égard. Cependant, je crois aujourd'hui que nous aurions trouvé très-facilement un nombre suffisant de personnes capables de remplir nos vues dans ce tribunal de famille, mais il n'est plus temps d'y songer, et ce n'est pas notre faute, si ce

pays a été privé des avantages qui résultent ordinairement des opérations de ce bureau.

Le soir de ce mardi, Conférence sur le Sacrifice de la Messe. Avis sur le Règlement de vie que l'on doit suivre après la Mission.

Quatrième mercredi. Conférence sur le Mariage, l'Ordre et l'Extrême-Onction.

Sermon sur le respect humain. Il serait à propos de le faire plus tôt. Avis sur le Règlement de vie, suite de ce qu'il faut faire pour vivre chrétiennement.

Quatrième jeudi. Conférence sur la Foi; nous ne l'avions pas faite en expliquant le premier commandement de Dieu, parce que nous nous proposions de la faire le soir; mais n'ayant pas pu trouver de jour pour l'y placer, nous nous sommes déterminés à la faire aujourd'hui. C'est une des plus importantes.

Il se présente continuellement des hommes qui n'avaient pas encore paru, dont les sentiments sont très-consolants.

Sermon sur le Ciel. Renouvellement des vœux du Baptême. C'est la première fois que nous avons fait cette cérémonie. Ce fut à l'occasion de la défection de dimanche que nous l'annonçâmes pour réparer l'outrage que Notre-Seigneur avait reçu dans ce jour consacré à son triomphe. Ce n'est pas que cette conduite eût été préméditée ou qu'elle provînt de mauvaises dispositions. Nous avons reconnu que dans plusieurs c'était la crainte de la dépense du cierge; dans d'autres, c'est qu'ils redoutaient d'aller au grand air sans chapeau; dans le plus grand nombre une espèce de timidité, le respect humain. *Que diran se me vesoun pourta lou pegoun,* c'est le terme de mépris qui est depuis longtemps à l'usage des libertins pour se moquer de ceux qui assistent aux processions.

On avait préparé une table sur laquelle étaient placés un Missel ouvert, les Saintes Huiles, un cierge allumé, du sel béni et la petite robe blanche dont on revêt l'enfant après le baptême.

Le Supérieur, étant monté en chaire, a expliqué la cérémonie qui allait avoir lieu. On a exposé le Très-Saint-Sacrement. Le

Supérieur a repris son discours, et après un préambule, il a fait renouveler aux fidèles les promesses de leur Baptême à haute voix et par manière de réponse, ce qui a amené une péroraison que la circonstance a rendue touchante, et pendant laquelle les sanglots couvraient presque la voix du prédicateur, qui était obligé de la forcer pour se faire entendre.

On a donné la Bénédiction et ensuite, après la prière, des avis très-vifs sur un abus criant qui s'est glissé parmi les autres abominations que le démon avait introduites dans le pays : c'est qu'aux baptêmes la troupe nombreuse de filles et de garçons qui accompagnent le parrain s'embrassent sans façon et dansent ensuite tout le reste du jour.

Quoique ces différentes instructions et tous ces exercices aient prolongé de beaucoup la séance, on n'a pas cru pouvoir différer davantage de réunir les hommes pour les presser de se faire inscrire dans le catalogue de la Congrégation, et leur donner quelques avis particuliers, etc. Les femmes ont donc été congédiées, et les hommes seuls sont restés en très-grand nombre. Après leur avoir dit quelques mots d'édification, on a inscrit ceux qui avaient la meilleure volonté : il s'en est trouvé cent vingt-cinq. On leur a annoncé en même temps l'établissement d'une *chambrée* où les Congréganistes pourraient se réunir pour causer et se récréer honnêtement. Ce projet a beaucoup plu. Il faut l'effectuer dans toutes nos Missions.

Quatrième vendredi. Conférence sur le symbole. — Confessions d'hommes et de femmes. Toutes les femmes n'avaient pas pu passer avant dimanche. Nous calculons qu'il y a eu cinq cent cinquante femmes qui ont communié entre le dimanche et les autres jours de la semaine.

Ce soir on a prêché la Passion. On a donné ensuite la bénédiction. Puis on a fait la distribution des *Jésus-Christ siegue lauzat*, après les avoir bénits solennellement et expliqué les motifs qui déterminaient les Missionnaires à faire ce cadeau aux fidèles, etc. Annonce de la Retraite des hommes pour le lendemain,

Quatrième samedi. Au lieu de la Conférence on a prêché sur

les motifs de contrition : c'est une pratique qu'il faut toujours observer, parce que les hommes commencent à se présenter pour recevoir l'absolution dès que l'exercice du matin est fini. Cette instruction a paru faire impression comme elle l'avait fait sur les femmes le samedi qui précéda leur communion. J'observe seulement qu'à l'avenir, il faudra n'admettre que les hommes à cet exercice comme à celui de ce soir. C'est ce qu'il faudra conserver de la Retraite pour chaque sexe. La veille de leur communion respective ne sera que pour chacun d'eux séparément. Quand on ne leur demandera qu'un jour, les hommes se feront un devoir de tout quitter pour s'y rendre, même le matin. Au reste, dans cette Mission, ils sont d'une exactitude étonnante. L'église est toujours pleine le matin, et il y a autant d'hommes que de femmes.

Confession des hommes jusqu'à midi. Après dîner, invitation du maire pour aller voir les préparatifs qu'on fait pour déblayer, combler et sabler la place où doit être plantée la Croix. C'est quelque chose de curieux, trente charrettes et deux cents personnes étaient occupées à cet ouvrage. Le maire, à la tête des ouvriers, y met une activité qui serait édifiante, si cet emplacement n'avait pas été précédemment destiné par lui à devenir le plus joli cours du village. La circonstance de la plantation de la Croix a déterminé son zèle, qui s'est trouvé d'accord avec ses vues, ce qui n'a pas peu contribué à accélérer la besogne. C'est d'ailleurs, à sa demande, que la Croix sera plantée à l'extrémité de cette place dont il veut faire un joli cours.

Puisque nous en sommes sur l'article du maire, nous remarquons qu'il ne manque pas une seule instruction du soir, et qu'il est extrêmement poli et prévenant pour les Missionnaires, qu'il a appelé les *ambassadeurs* de Jésus-Christ, dans une ordonnance qu'il a rendue dans le but de faire fermer les cabarets le dimanche où se fera la plantation de la Croix. S'il n'a pas été tel qu'il aurait dû être le premier jour de la Mission, c'est qu'il est brouillé avec le curé dont il se plaint, tandis que le curé, de son côté, lui trouve des torts, différend qu'il n'appartient point aux Missionnaires de juger.

Ce soir, l'exercice n'a été que pour les hommes. L'église en était remplie, c'était un beau coup d'œil. Le silence était parfait. Sermon sur l'Enfant prodigue. Bénédiction. Avis longs et détaillés sur les dispositions à la Communion du lendemain, sur le bonheur d'être réconcilié avec Dieu, etc.

Les Missionnaires ont confessé jusqu'à trois heures du matin où j'écris ces notes.

Dans la journée, nous avons choisi un local pour la *chambrée* dont nous avons parlé plus haut. Chemin faisant, nous avons appris qu'une douzaine de jeunes gens de vingt ans en avaient déjà formé une pour s'entr'aider et se soutenir dans la bonne voie qu'ils avaient prise.

Cinquième et dernier dimanche. Première Messe à six heures, seconde à sept heures. La Messe à laquelle les hommes devaient communier, à huit heures. Les femmes n'y ont pas été admises. A sept heures, les hommes étaient déjà rassemblés, et annonçaient par leur recueillement les dispositions avec lesquelles ils se présentaient à la Sainte-Table. A la Messe, il y a eu grand encensement, quoiqu'elle n'ait pas été chantée. Le curé assistait à l'autel, revêtu de son étole. On a commencé la cérémonie par le *Veni Creator*. Avant de donner la communion, le Supérieur qui disait la Messe, a parlé pendant un quart d'heure ou vingt minutes. Les assistants qui remplissaient toute l'église avaient été préparés par les pieuses réflexions et les prières qu'un Missionnaire avait faites pendant tout le temps de la Messe, et certainement le Seigneur a été grandement glorifié dans cette belle journée. C'était un spectacle vraiment imposant que la réunion d'un aussi grand nombre d'hommes qui ne se permettaient seulement pas de tourner la tête, se tenant dans un recueillement et un silence qui auraient permis d'entendre voler une mouche, s'approchant de la Sainte-Table avec une modestie angélique, un très-grand nombre les yeux baignés de larmes, sans confusion, sans gêne, comme s'ils eussent fait toute leur vie ce qu'ils faisaient peut-être pour la première ou la seconde fois. C'est que quand l'Esprit de Dieu souffle, il fait faire du chemin en peu de temps. On voyait des jeunes gens dissipés jusqu'alors, parce qu'ils avaient tou-

jours ignoré combien la vertu a de charmes, le disputer en ferveur avec des vieillards octogénaires qui bénissaient le Seigneur de les avoir retirés du précipice où ils allaient être engloutis. Entre autres vieillards, il s'en est présenté un de quatre-vingt-huit ans qui reçut la Sainte Communion en ne pouvant retenir ses larmes. On ne se rappelait pas dans le pays de l'avoir jamais vu s'approcher des Sacrements.

Après la Messe, on a chanté le *Te Deum*, puis on a donné la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. On s'est ensuite retiré pour revenir encore à la Grand'Messe qui a été chantée à onze heures passées.

On a chanté Vêpres en même temps, et à l'église et sur la place attenante où se trouvait la Croix, que la jeunesse revêtue d'habits de pénitents, nus pieds et la couronne d'épines sur la tête avait auparavant été chercher, étant accompagnés de tous les Missionnaires.

La place était remplie de monde, et tous s'y tenaient avec piété, unissant leurs voix à celles des Missionnaires qui étaient demeurés auprès de la Croix avec les jeunes gens choisis pour la porter.

Après les Vêpres, tous les Fidèles s'étant réunis sur la place où était la Croix, on a procédé à sa bénédiction. La procession a commencé ensuite à défiler en chantant le *Vexilla Regis* et des Cantiques. Le maire et l'adjoint en écharpe, accompagnés du conseil municipal qu'il avait invité, suivaient la Croix, immédiatement précédée du clergé. Rien n'a troublé l'ordre et la décence de la procession. On est arrivé un peu tard sur la place où devait être plantée la Croix. . . . .

Ici s'arrête le manuscrit de notre vénéré Fondateur. Nous n'avons pu retrouver la page qui complète son récit: il se termine au moment où le triomphe de la Croix couronnait quatre semaines entières de fatigues et de labeurs apostoliques: peut-être sa main s'est-elle arrêtée en face du tableau qu'elle avait à reproduire pour en laisser à Dieu seul les mérites et la gloire. Tel qu'il est, ce Journal

de Mission nous a paru digne d'être reproduit. C'est un souvenir de notre bien-aimé Père, un mémorial d'une des premières Missions de la Congrégation. Les traditions forment les plus nobles richesses des familles, elles excitent l'émulation et tracent les modèles à imiter. Notre Père revit dans ces pages : il nous instruit encore par sa parole et par son exemple.

II. — Le pardon de Sainte-Anne d'Auray, 25 *et* 26 *juillet* 1865.

Rennes, le 31 juillet 1865.

Mon Révérend et bien cher père,

Si vous ne vous lassez pas des redites, vous accueillerez avec indulgence ces notes éparses d'un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, dont le but était de recommander à cette grande sainte notre œuvre naissante. Vous savez que je suis un des plus grands *romieux* de France : ayant vécu presque constamment près des sanctuaires vénérés, j'ai toujours gardé une prédilection pour ces lieux bénis ; et quand j'en rencontre un sur ma route, j'y entre aussitôt, saisi d'une émotion inexprimable.

Après avoir prêché un carême à Apt, cette ville si dévote à Sainte-Anne, après avoir payé mon tribut de vénération et d'éloquence au trésor de reliques et de souvenirs dont sa vieille cathédrale est pleine, l'attrait d'un pèlerinage à Sainte-Anne était doublé par toutes les pensées antérieures que le passé remémorait à mon esprit. Ce fut donc d'un cœur joyeux, *corde magno et animo volenti*, que je répondis à l'invitation de notre ami commun, le charmant abbé Massabiau, secrétaire de l'Archevêché de Rennes. Le 25 juillet, à six heures, nous nous confions à la vapeur, qui nous emporta rapidement

à travers les campagnes bretonnes, encore couvertes, à cette heure matinale, d'une teinte brumeuse :

Oh ! qu'elle est belle ma Bretagne !
Sous son ciel gris, il faut la voir ;
Elle est plus belle que l'Espagne
Qui ne s'éveille que le soir.

Nous arrivions bientôt à Redon. Là, le concours des pèlerins venus de la ligne de Nantes était si considérable, qu'il fallut ajouter au train une seconde locomotive, et subir une heure de retard, pour annexer des waggons, et loger, tant bien que mal, les masses errantes sur le quai de la gare.

A midi moins vingt minutes nous arrivions à Sainte-Anne, modeste station, à une égale distance du sanctuaire et de la jolie petite ville d'Auray qui a donné son nom au pays. Une statue en fonte de la sainte, placée au pignon de la gare, apprend aux pèlerins qu'ils entrent sur la terre du miracle, et que bientôt ils toucheront au terme de leur voyage. Descendre du train, courir aux portes d'attente, s'élancer dans un des trois misérables omnibus, seuls véhicules à la disposition de ces mille à quinze cents pèlerins, fut l'affaire d'une minute. Nous avions été des plus prestes ; aussi nous roulions vers le village, tandis que la foule piétonnait, offrant à l'observateur tous les types et toutes les variétés des costumes bretons.

L'Angelus sonnait quand nous franchîmes le seuil du Petit-Séminaire. Accueillis par M. l'abbé Kerdaffret, supérieur de la maison, avec une grâce exquise, nous reçûmes, dès ce moment, de cet excellent ami et de ses confrères, tous les bienfaits de l'hospitalité la plus large et la plus attentive. Parmi les prêtres étrangers que nous rencontrâmes au Séminaire, je nommerai M. l'abbé Chesneau, vicaire général d'Angers, et le R. P. Corail, de la Compagnie de Jésus, qui venait de prêcher la Retraite pastorale à Vannes.

La cérémonie principale devait commencer à trois heures. Nous n'eûmes donc que le temps de jeter un premier coup d'œil sur l'ensemble des choses, et nous ne tardâmes pas à

nous rendre à l'église pour les vêpres. M. l'abbé Fouchard, vicaire général de Vannes, préside : la fête commence donc : elle est populaire, mais elle se déroule avec calme et sans aucune de ces agitations bruyantes, qui, dans le Midi, accompagnent jusqu'aux démonstrations de la piété. Prêtres, fidèles, riches et pauvres, châtelains et villageois sont confondus dans les mêmes rangs pressés, partageant la même gêne et les mêmes consolations de la foi. Bientôt, la procession s'ébranle. Il est facile d'en voir de plus belles pour la composition et l'élégance des lignes, pour la longueur du défilé et l'éclat des costumes. Ici, tout est, à cet égard, d'une noble simplicité, qui contraste avec le nombre des pèlerins et la piété dont ils témoignent. A proprement parler, ce n'est pas une procession, tellement le parcours est nécessairement restreint ; c'est une marche glorieuse qui se dégage péniblement des masses humaines qui l'escortent, et qui se pressent à la suite de la châsse avec une cohésion où les individualités semblent absorbées. Mais si les yeux et les oreilles n'ont pas à se distraire à la splendeur de la cérémonie, le cœur est amplement satisfait, et goûte dans la solitude où il se renferme, le charme et l'onction des plus religieuses pensées.

Le moment le plus beau est celui du retour. La bénédiction du Saint-Sacrement est donnée en plein air, du haut de la *Scala sancta*, grand autel en forme d'arc de triomphe, auquel on arrive par un double escalier latéral. La foule, massée entre ce point et l'église, s'agenouille pieusement, et répond à tous les chants que le ciel lui envoie : trente mille pèlerins, chiffre le plus raisonnable dans les évaluations approximatives que j'ai recueillies çà et là, sont prosternés, et donnent à cette scène une physionomie solennelle que rend plus intéressante encore la diversité des costumes.

Il est cinq heures : chacun se disperse, et à part le cachet local et particulier que je viens d'indiquer, nous retrouvons ici toutes les habitudes et tous les traits remarqués ailleurs : des confessionnaux encombrés, une église trop étroite où la foule circule et se livre à la spontanéité de ses dévotions : à l'extérieur, des campements de pèlerins sur les

pelouses, et près de ces fontaines merveilleuses, voisines et inséparables de tout lieu de pèlerinage, des cuisines en plein vent, de braves gens exténués de fatigue, dormant sur la dure ou accoudés aux murs de l'église. Plusieurs même pénètrent dans le beau cloître du Séminaire, et s'y installent pour la nuit, appuyés aux murs de granit, ou formant un piédestal humain à la croix. Dans ces pèlerinages, le respect humain est vaincu : on parle à Dieu et au ciel face à face, comme Moïse, et la maison du maître devient la maison des enfants qui ne savent plus s'en séparer. M. de Géramb, partant pour son pèlerinage de Rome, exprimait, d'un mot, cette simplicité avec laquelle les pèlerins en usent avec Dieu, lorsqu'il disait, en plaisantant, à ses amis : « Vous m'écrirez à l'adresse suivante : à M. le baron de Géramb, logé dans la boule de Saint-Pierre. »

Ainsi logent les pèlerins de tous les pays ; l'église et ses abords deviennent leur demeure, et ils s'attachent avec une confiance filiale à ces murs bénis, dont chaque pierre a vu un miracle et entendu une prière. Trois ou quatre hôtels suffisent à peine à recevoir la portion aristocratique de la foule, et à Sainte-Anne d'Auray, comme à Buglôse ou à N.-D. de Lumières, les pèlerins affrontent bravement *sub Dio* les inconvénients d'une nuit blanche, consacrée, presque en entier, au doux office de la prière.

Puisque j'ai prononcé le nom de N.-D. de Lumières, au jour commémoratif de son couronnement, je dois placer ici une observation, revenue fréquemment à mon esprit pendant les quelques heures de mon pèlerinage. Il y a entre Sainte-Anne d'Auray et N.-D. de Lumières de nombreux traits de ressemblance. Sainte-Anne, comme N.-D. de Lumières, est un groupe de maisons isolées, jetées sans ordre dans la campagne : l'église, dans l'un et l'autre sanctuaire, est un ancien Carmel, et la *Scala sancta* de Sainte-Anne, bien qu'extérieure, et non adhérente à la chapelle, tient la place des degrés mystiques, si apparents à N.-D. de Lumières. Les allures des pèlerins, sauf quelques dissemblances qui accusent des nationalités diverses, sont à peu près identiques.

Tandis qu'à N.-D. de Lumières, tout respire la vie dans l'enthousiasme des chants et la beauté des processions, et jusque dans cette dissipation apparente qui révèle partout les méridionaux, à Sainte-Anne, au contraire, tout est calme et silencieux. Pas un murmure ne s'élève de la foule, sinon ce léger bourdonnement que les grandes assemblées produisent dans leurs plus pacifiques évolutions. On dirait qu'il n'y a là que des âmes, tellement la gravité de la physionomie et de la tenue est naturelle aux Bretons. Supprimez cette divergence, et aussi celle d'un soleil en quarantaine, vous retrouvez N.-D. de Lumières à Sainte-Anne : tout contribue à l'illusion, et vous en subissez encore le charme en rencontrant çà et là dans l'église et la sacristie de jeunes étudiants, aspirant au sacerdoce comme nos junioristes, et comme eux députés par leurs maîtres au service matériel du sanctuaire.

En compagnie de M. l'abbé Massabiau et de M. Kerdaffret, j'examinai à loisir la topographie de Sainte-Anne. Le village est situé au milieu d'une grande lande qui forme plateau, et dont les légères ondulations se déroulent dans un vaste cadre. C'est dans les sinus multiples dont il est traversé, que nous vîmes les pèlerins reprendre en sens inverse l'itinéraire de la veille, tandis que d'autres bandes joyeuses venaient les remplacer. La tour de Sainte-Anne, avec les bâtiments du Petit-Séminaire, domine ces solitudes ; les arbres magnifiques du parc contrastent avec le désert qui vient expirer au mur de clôture; et on dirait une oasis, symbole de la grâce dont Sainte-Anne est la dépositaire, dans son nom d'abord, qui signifie *gracieuse,* et dans les bienfaits dont elle comble les âmes.

Rentré de bonne heure dans ma cellule, je m'endormis de mon mieux, au balancement monotone et cadencé des prières que de bonnes femmes récitaient sous ma fenêtre. Le lendemain, 26, jour de la fête, à trois heures et demie, j'étais debout, arraché au repos par le désir d'entendre la Messe de l'aurore qui se dit en plein air, à la *Scala sancta*, et plus sûr, par là même de pouvoir dire la Messe sans avoir à disputer l'autel à personne. Je ne fus pas cependant le premier : les

Messes venaient de commencer, je pus, sans difficulté, succéder au R. P. Corail, à l'autel principal, et, le Saint-Sacrifice offert, je rentrai dans l'hémicycle, pour jouir des derniers moments de la Messe des pèlerins. Elle s'achevait en effet ; je pus recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, tout en faisant mon action de grâces, et assister à la belle Communion d'une heure qui suivit. Les deux rampes de la *Scala* ne désemplissaient pas de fidèles, arrivant d'un côté et se retirant de l'autre. Malgré la vivacité de l'air et l'intensité d'un brouillard, assez importun pour la saison, la place était couverte de têtes, et les dames elles-mêmes, comme les simples paysannes, semblaient oublier les lois de l'hygiène, dans cette église à ciel ouvert, où l'âme et les poumons respiraient l'air pur de la grâce, et l'air pénétrant et aromatique de la campagne. En ce même temps, les portes de l'église s'ouvraient, et là, comme à la *Scala*, on donnait la Communion aux nombreuses Messes célébrées. En voyant la difficulté que les Prêtres avaient à trouver un autel disponible, je me réjouis d'avoir été matinal, et dès lors, suivant le mouvement de la multitude, sans chaise comme mes voisins, je passai de longs moments à dire des patenôtres et à faire mes dévotions. Vous connaissez, cher Père Rey, mon faible pour les pèlerinages, aussi je ne vous étonnerai pas en vous disant que je goûtai à cette station la satisfaction la plus douce. J'étais venu à Sainte-Anne pour recommander notre Fondation de Rennes, et la guérison de notre bonne Mère Saint-Pierre, sans compter les intentions supplémentaires qui, de tous côtés, à pareils jours, sollicitent l'âme dans tous les sens. C'eût été pour moi un bonheur de prolonger ces heures, mais nous avions un temps limité et un programme arrêté : il fallait mettre l'un à profit, et observer l'autre fidèlement.

Le reste de la fête ne devant offrir rien de particulier, l'abbé Massabiau et moi laissâmes le pèlerinage suivre son cours régulier, et à huit heures, nous montions dans une américaine qui devait nous conduire, à travers les landes, au *Champ des Martyrs*. Vous savez quels tristes souvenirs ce nom rappelle à l'histoire. En 1795, quelques royalistes débar-

qués à Quiberon, abandonnés par les Anglais, dont les frégates les avaient portés au rivage de la France, étaient cernés par l'armée de Hoche, et capitulaient entre ses mains. La Convention, peu scrupuleuse, ne respecta pas la parole du général, qui avait promis la vie sauve aux émigrés, et quelques jours après, les malheureux compagnons de Sombreuil et de Soulanges, amenés dans une vaste prairie, enceinte d'un côté par un marais, et de l'autre par une ligne de coteaux, tombaient sous les balles républicaines, là où, quatre siècles auparavant, Charles de Blois expirait, vaincu par Montfort son compétiteur. Une chapelle expiatoire a été élevée à l'extrémité de ce champ de deuil. Sur son fronton, on lit cette inscription : *Hic ceciderunt*. Un peu plus loin, est la Chartreuse, dont les cloîtres et le réfectoire encore bien conservés, offrent au voyageur un nouvel intérêt. A côté de la chapelle principale, on en voit une seconde, élevée pour garder l'ossuaire de Quiberon. Les Pères de Marie, dits de Saint-Laurent, qui habitent, pendant l'été, cette résidence, nous montrèrent, ainsi qu'aux nombreux pèlerins déjà arrivés, les ossements blanchis des neuf cent cinquante-deux victimes, dont nous pûmes lire les noms sur les marbres funéraires.

La Bretagne est bien vraiment le pays des souvenirs. On ne peut y faire un pas sans se heurter à quelque monument d'un fait héroïque. Nous quittâmes plus promptement que nous ne l'aurions voulu ces lieux mélancoliques, rappelant dans les débris de notre mémoire les lectures du jeune âge et les explications que le *cicerone* venait de nous donner. Il était dix heures : nous courrions ailleurs, ayant à peine le temps, dans cette journée d'excursionnistes, de grouper, sans les confondre, tant et de si admirables tableaux, se succédant sous nos yeux et notre cœur étonnés.

Vers midi, nous arrivions à Carnac, si célèbre par ses monuments druidiques. Représentez-vous des masses de granit se dressant comme une énigme séculaire devant la science déconcertée des archéologues. Ces vieux *men hir*, inébranlables et alignés comme les colonnes d'une armée, sont rangés sur un espace de trois kilomètres environ. Nous contemplâmes

du haut d'un *tumulus*, dit mont Saint-Michel, ces singuliers personnages, et nos yeux se reportèrent bien vite avec une satisfaction plus vive vers l'Océan, dont on aperçoit non loin de là les nappes argentées. Sous un ciel net, nous découvrîmes la presqu'île de Quiberon, le fort de Belle-Ile et des barques de pêcheurs longeant la côte et les îles du Morbihan. Du monticule que nous avons choisi pour observatoire, nous jouissons d'un double panorama : d'un côté, nous avons la terre, avec ses aspects un peu sauvages et même déserts, tels que les bords de l'Océan en présentent souvent, et de l'autre, ce même Océan : *spatiosum manibus*, avec ses falaises et ses profondeurs mystérieuses. M. l'abbé Massabiau était pour moi le meilleur des guides, et sa grâce charmante, jointe à son expérience des paysages parcourus, donnaient à ses explications un intérêt qui doublait pour mon cœur le charme du voyage. Je lui dois d'avoir vu en quelques heures ce que le Morbihan a de plus curieux.

Descendons maintenant de notre observatoire, entrons dans le village même de Carnac, dont nous saluerons en passant la jolie église et son trésor d'antiquités confiés à la garde d'un sacristain érudit, véritable Champollion, dont la parole élucide et déroule, en termes techniques, tous ces mystères. Enfin, nous pourrons nous diriger vers la presqu'île, et la suivre quelques instants, de façon à arriver à un rétrécissement qui nous permette d'embrasser de l'œil les deux mers. A notre droite et à nos pieds, nous avons l'Océan qui gronde, malgré le calme de ses vagues, et à notre gauche le lit vaseux de la baie que la marée va bientôt envahir. Au loin, des bâtiments à vapeur sillonnent les eaux, et dans le prolongement de la langue de terre, nous découvrons les murailles grises du fort Penthièvre. Volontiers nous resterions dans la contemplation de ce beau spectacle, l'œil sur les espaces profonds de la mer, et les pieds sur ces sables où les fidèles serviteurs de la monarchie, trahis et décimés, versèrent des flots de sang et de gloire. Mais il faut penser au retour, et nous devons visiter Auray, avant de rentrer à Sainte-Anne. Nous quittons donc à regret ces lieux devenus si célèbres, et nous

partons pour Auray dont trois lieues nous séparent. Auray est remarquable par sa position sur la petite rivière de ce nom, qui longe ses quais animés et ses jardins. Du haut de la promenade du Loch, l'œil embrasse un joli paysage, et il suit le cours du bras de mer, où un continuel mouvement de chaloupes, de péniches, de bricks et de goëlettes donne au curieux le spectacle d'une petite mer intérieure.

Il serait facile et même intéressant, mon cher Père Rey, de s'étendre longuement sur la description de ces beautés si vite parcourues. Je me laisserais aller de bon cœur à la tentation des détails, mais ce serait sortir du cercle pieux où ma plume doit s'enfermer, et vous m'accuseriez d'avoir oublié la modestie et la sobriété du pèlerin pour emprunter le bavardage du touriste. Rentrons donc à Sainte-Anne, où quelques heures encore nous devons goûter l'hospitalité du Petit Séminaire et vivre parmi cette florissante et vigoureuse jeunesse qui prépare au sacerdoce et à la religion des apôtres et des héros. Je ne finirai pas sans vous dire ce qu'a de pittoresque l'aspect de la cour de récréation, à l'heure où les jeunes gens la remplissent. Là vous retrouvez toutes les bigarrures des costumes bretons : les élèves conservent le vêtement du foyer domestique, et comme il varie en Bretagne, presque à chaque village, cela donne à une nombreuse réunion la physionomie la plus curieuse. La bureaucratie administrative pourrait trouver à redire peut-être à ces costumes multicolores et multiformes, et regretter le képi et la tunique des lycées. Quant à moi, j'ai vu dans ce respect des traditions de la famille et de la patrie une idée heureuse et chrétienne. L'œil lui-même s'accommode bientôt de ce jeu de la mode, qui semble lui offrir toutes les surprises d'une réunion cosmopolite.

Le lendemain, après avoir prié une dernière fois devant l'autel de Sainte-Anne, nous prîmes congé de nos hôtes. Cette troisième journée était réservée à des excursions nouvelles. Nous allions à Vannes, en rétrogradant vers Rennes. Les billets de logement étaient retenus chez une bonne et pieuse dame, tante de mon compagnon de voyage; nous fûmes accueillis sous son toit hospitalier avec la plus grande bienveil-

lance, et bientôt nous parcourions la ville, en quête de ses monuments et de ses souvenirs. Je me bornerai, pour éviter la prolixité, à citer parmi nos stations celle que nous fîmes au collége des RR. PP. Jésuites. Le P. Supérieur lui-même nous accompagna dans ce vaste dédale de corridors, de salles, de chapelles, de cours et de jardins où, à chaque instant, nous étions arrêtés par la magnificence des détails. Cet établissement est un des plus spacieux que je connaisse ; tout y est beau, commode, artistique ; tout en un mot y rappelle le génie de la Compagnie de Jésus, qui sait si bien rendre agréable aux enfants le collége, dont la poésie a chanté les charmes, mais dans lequel la précoce indépendance moderne ne sait plus voir qu'une prison. A Vannes, la prison est des mieux parées et des plus engageantes, et on conçoit que la jeunesse y soit à l'abri des maussades ennuis et des regrets. Du collége, nous nous dirigeâmes vers une simple maison, occupée aujourd'hui par un pâtissier, et dans les flancs de laquelle le pèlerin trouve, sous forme de petite chapelle, l'étroite cellule où coucha saint Vincent Ferrier. Là, nous demandâmes l'esprit apostolique du saint et illustre dominicain dont la parole ébranla l'Europe, puis nous nous rendîmes à la cathédrale pour prier devant son tombeau, marbre plus que modeste, caché dans une des chapelles latérales.

Le vendredi 28 juillet, fatigués, mais consolés de nos courses, nous rentrions à Rennes. Recueilli dans notre silencieuse et modeste communauté de la rue Pré-Perché, j'ai écrit, sans art et au courant de la plume, ces souvenirs de voyage. Ils n'ont que faire dans une Revue de missions ; aussi, mon bien cher Père Rey, ne vous les donné-je pas comme un compte rendu digne d'occuper une place parmi les divers rapports qui racontent les travaux de la Congrégation. Ce n'est qu'un feuilleton : puisse-t-il distraire et intéresser pendant quelques instants la jeunesse de nos noviciats et de nos maisons d'étude. C'est le sort que je souhaite à ces pages informes et indiscrètes.

Recevez, mon bien cher et Révérend Père, etc.

M. de l'Hermite, O. M. I.,

III. — Faits divers.

Le 26 mai 1865, le Supérieur Général a pris, sur le soir, le chemin de fer de Bordeaux. Nous arrivions le lendemain dans cette ville, où le R. P. Soullier nous a donné une religieuse et fraternelle hospitalité. Le Supérieur Général s'empressa d'offrir ses hommages à Son Eminence le Cardinal Archevêque de Bordeaux, toujours si bienveillant pour les Oblats de Marie Immaculée.

Quelques jours nous séparaient encore de la Retraite provinciale qui devait avoir lieu à Talence. Le Supérieur Général désira les passer dans le silence et le recueillement : il avait besoin de repos. La Solitude, maison de campagne de la Sainte Famille, berceau de cette œuvre vraiment catholique, le reçut à l'ombre de ses grands arbres et lui permit de vaquer à ses occupations ordinaires, sans être accablé par leur nombre. C'est là qu'il célébra, le 31 mai, la fête de N.-D. de Toutes-Grâces, et sollicita, dans la chapelle miraculeuse de l'île consacrée sous ce titre à la Mère de Dieu, les grâces les plus abondantes pour les futurs retraitants et pour la Congrégation tout entière.

Dès le 3 juin, le Supérieur Général était installé à Talence et recevait lui-même les Pères qui arrivaient des maisons de Limoges, Cléry et Angers.

La Retraite s'est ouverte le 4 juin au soir, jour de la Pentecôte. Elle a été prêchée par le R. P. Rambert. On connaît les qualités qui caractérisent le talent oratoire de ce Père. Les fonctions de maître des novices qu'il avait remplies à Nancy, son long ministère dans les grands séminaires de Romans et de Marseille, son ancienneté dans la Congrégation, son zèle et son dévouement pour tous les intérêts de notre chère famille donnaient à sa parole et à ses enseignements une autorité persuasive. La richesse du fond s'unissait à la simplicité et à la précision de la forme. Le thème était large et fécond. Nécessité de la vertu solide, obstacles à la vertu solide dans l'égoïsme, la routine et la tiédeur ; idéal de la vie religieuse,

obligations imposées par les Saintes Règles, le vœu d'obéissance, le vœu de persévérance, l'amour de la Très-Sainte Vierge, l'orateur a su approfondir tous ses sujets, en signaler les traits distinctifs et les entourer de la plus vive lumière. On acceptait avec bonheur ces instructions où la logique formait une unité toute-puissante des mille détails que l'expérience plaçait sur les lèvres de l'orateur : on ne se lassait point de l'entendre, parce que la vérité y éclatait à chaque instant dans de nouveaux aperçus et les plus heureuses applications. L'instruction sur le vœu de persévérance produisit surtout une vive impression. La nature de ce vœu, son caractère propre et distinct de la perpétuité attachée aux trois vœux de religion, sa réalisation opérée à l'heure seulement de la mort, son efficacité opposée aux défaillances de la volonté, aux inconstances, aux traverses et aux épreuves de la vie religieuse, son mérite devant Dieu : tout a été traité avec l'irréfragable autorité de la théologie. En somme, le R. P. RAMBERT a instruit, consolé, fortifié, et sa parole était recueillie avec la plus profonde attention. Ce n'est pas peu dire quand on songe à l'époque de l'année où se donnaient les exercices de la Retraite et à la chaleur excessive qui régnait alors. Pas un nuage au ciel, pas une brise rafraîchissante, toujours un soleil ardent. Dieu ajoutait ainsi aux privations et aux épreuves inséparables d'une agglomération nombreuse dans une maison où ne résident ordinairement que huit à dix Pères.

Ces épreuves de la saison et ces privations ont été acceptées et supportées avec une ferveur vraiment édifiante. Elles suppléaient aux pratiques de mortification en usage dans nos communautés, et que l'exiguïté du réfectoire de Talence n'a pas permis d'accomplir. Du reste, l'édification mutuelle était aussi complète que possible. On reconnaissait dans tous les retraitants le désir de profiter d'une grâce aussi grande que celle dont ils étaient l'objet, grâce dont ils font si souvent ressortir les incomparables avantages aux âmes qu'ils évangélisent.

Chaque jour, à dix heures, le Supérieur Général adressait aux Pères une conférence spéciale, qui s'est prolongée plu-

sieurs fois au delà d'une heure. Il s'y occupait des principes fondamentaux de la vie religieuse, des obligations particulières aux Oblats de Marie, et il traçait d'une main sûre la ligne de conduite que nous devons suivre dans l'accomplissement des devoirs de notre ministère apostolique.

La lecture du réfectoire était alimentée par les circulaires de notre vénéré Fondateur et celles qu'a publiées notre bien-aimé Père : on pouvait mieux saisir, dans le recueillement et le silence de la retraite, l'unité de doctrine et de sentiments.

Le récit des derniers instants de notre Fondateur a couronné ces lectures pieuses : le contact avec ce lit de mort, d'où nous sont venus de si beaux exemples, ne laisse jamais insensible. C'est le renouvellement d'un testament d'amour que nous devons défendre au prix de notre sang. Toutes les voix se réunissaient ainsi pour encourager la famille à demeurer fidèle, toujours fidèle à son beau titre : Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

La veille de la clôture, le 10 juin, à deux heures de l'après-midi, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Bordeaux, accompagnée de M. l'abbé Sabatier, doyen de la Faculté de théologie, est venu visiter les retraitants, s'entretenir avec eux et leur donner une bénédiction paternelle. Cette visite a duré près d'une heure. L'éminent Prélat s'est montré rempli du plus bienveillant intérêt. Il paraissait heureux de se trouver au milieu de cette réunion de Missionnaires qui lui rappelaient ses débuts et ses succès dans la carrière apostolique. Il a encouragé, pour l'avenir, félicité des succès du passé et promis de nouveau sa haute protection. La Retraite n'était point interrompue ; ses principaux enseignements recevaient une nouvelle sanction dans les paroles et les exemples de l'illustre Prince de l'Eglise. M. Sabatier prenait une large part à cette prédication éloquente : il a blanchi, lui aussi, en travaillant au salut des âmes, et c'est encore cette noble mission qu'il remplit, en stimulant le zèle du clergé pour les fortes études ecclésiastiques. Le souvenir de cette visite restera profondément gravé dans le souvenir de tous nos Pères.

La clôture a eu lieu conformément à notre cérémonial. Le

Supérieur Général a célébré la Sainte Messe pendant laquelle a retenti le cantique de l'Oblation. Une allocution chaleureuse a rappelé toutes les grâces reçues et les obligations sacrées dont nous allions renouveler l'engagement. La rénovation des vœux s'est accomplie avec l'ordre et la piété qui accompagnent ordinairement cette touchante et solennelle cérémonie. Elle était belle la couronne que nous formions autour de la divine Eucharistie qui rayonnait du haut de son autel sur tous ces cœurs transformés !

La bénédiction du Très-Saint-Sacrement a été suivie du chant du cantique de la Très-Sainte Vierge : une procession s'est formée et s'est déroulée entre la chapelle où la Messe avait été célébrée et la salle intérieure de la maison. Le *Magnificat* retentissait au loin : des cœurs émus et heureux en étaient les fidèles échos. Arrivés à la salle des exercices, nous nous sommes rangés autour de notre bien-aimé Père, et l'accolade fraternelle a mis comme un sceau céleste sur la rénovation de notre vie. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joan. XIII, 35).

A dix heures, la communauté s'est réunie dans la salle des exercices, et le Supérieur Général a bien voulu recevoir l'expression des sentiments de reconnaissance et de dévouement que la Retraite avait augmentés dans tous les cœurs. Le R. P. CHAINE, supérieur de Limoges, s'est rendu l'organe de ses frères. Il a parlé avec simplicité et vérité. Le Supérieur Général s'est réjoui du bien opéré et a remercié la maison de Talence de son hospitalité fraternelle et cordiale. Tout avait été prévu et ordonné avec un dévouement infatigable par le R. P. DELPEULH, supérieur, et le R. P. BEUF, économe de Talence. Le Supérieur Général a profité de cette circonstance solennelle pour distribuer à chaque Père, comme souvenir de la Retraite, un exemplaire du *Manuel de prières et cérémonial* à l'usage de la Congrégation nouvellement imprimé.

Le reste de la journée s'est passé dans l'expansion de la joie intime que procurent les fêtes de famille. Ces fêtes s'écoulent sans nuages, sans amertume ; elles donnent un avant-goût du ciel. Elles sont pour l'âme religieuse, dans le chemin de la

vie, une reproduction de la visite de Jésus à ses disciples sur la route d'Emmaüs : elles rendent le cœur plus fervent.

Trente-deux Pères se trouvaient à Talence pendant ces jours de grâces et de bénédictions. Le Très-Révérend Père Général, le R. P. BURFIN, Provincial du Nord, le R. P. DELPEUCH, supérieur de Talence, le R. P. BEUF, économe, le R. P. RAMBERT, prédicateur de la Retraite, et le R. P. REY, *socius* du Supérieur Général, n'appartenaient point, à proprement parler, au corps des retraitants. Il se composait surtout du R. P. SOULLIER, pro-Directeur Général de la Sainte-Famille et Supérieur de la résidence de Bordeaux, des PP. ROQUES, ANGER, HÉVIN, de la même résidence; des PP. CHAINE, CHAULIAC, CANTILLON DE LA COUTURE, BOUNIOL, ROLLOT, de la maison de Limoges, des PP. CONRARD, VIVIERS, DUCLOS, BONNEMAISON, de N.-D. de Cléry, des PP. ROUX, AUDRUGER, FISSE, THÉVENON, DESBROUSSES, de la maison d'Angers, des PP. GILLET, JEANMAIRE, BARTET, RONZY, CHARRAUX, BOVIS, NICOLAS et PERRIN, de la maison de Talence.

Le lendemain de la clôture, 12 juin, les Pères des différentes maisons reprenaient le chemin de leur résidence respective, emportant les plus douces émotions. Ils retournaient avec allégresse, pour méditer à loisir, dans le silence et le repos, les enseignements de cette Retraite, placée à dessein au commencement de la partie de l'année que nous devons consacrer à la pratique des vertus religieuses, escrime salutaire qui nous rend plus aptes à affronter les champs de bataille et à y combattre les combats du Seigneur.

De Bordeaux, le Supérieur Général avait résolu de se rendre à Rennes. Le moment était arrivé de prendre possession d'un local et d'y constituer définitivement une maison religieuse. Les différentes combinaisons exigées par cette fondation amenèrent des retards qu'il fallut forcément subir.

Le 14 juin était le jour de pélerinage de la Sainte-Famille à N.-D. de Toutes-Grâces. Des Sœurs déléguées par toutes les branches et conduites par les Supérieures Générales, viennent représenter auprès du sanctuaire de Marie, dans l'île de Solitude, l'Association tout entière. Le Supérieur Général, accompagné du R. P. Provincial, du R. P. RAMBERT et des Pères

de la résidence de Bordeaux, a présidé cette cérémonie que favorisait une belle journée. Des prières ferventes se sont élevées en faveur de tous les besoins des deux familles qui prenaient part, dans leurs premiers Supérieurs, à cette délicieuse fête, pleine des plus touchants souvenirs.

Cependant, toutes les mesures étant réglées, le Supérieur Général quitte Bordeaux le lundi 26 juin et arrive le jour même à Tours. Mgr GUIBERT avait présidé la veille, à Laval, la cérémonie de la consécration de ce diocèse au Sacré-Cœur de Jésus. Il rentrait le lendemain même et il put accorder au Supérieur Général de longs entretiens. C'est toujours le père et l'ami de notre chère Congrégation.

Le mercredi, nous prenions le chemin de Rennes. A la gare de Tours, nous nous réunissons aux Pères DE L'HERMITE et VIVIERS, qui étaient partis la veille de Bordeaux. Au Mans, notre nombre s'augmente du R. P. COSTE, qui arrivait de Paris, et du R. P. MONFORT, que la maladie de sa mère conduisait en Bretagne. Nous étions six Oblats : nous formions une communauté et les causeries fraternelles rendaient plus supportables les fatigues d'un long voyage. C'est ainsi qu'une stratégie prévoyante, facilitée par la précision des chemins de fer, avait réuni d'Aix, de Bordeaux, de Limoges et de Paris les membres de la future maison de Rennes.

A Vitré, une bien douce et bien agréable surprise vint nous préparer aux joies de l'arrivée. M. Massabiau, secrétaire de l'Archevêché de Rennes, accourait à la rencontre du Supérieur Général. C'était un aimable compagnon de plus, messager de bonnes nouvelles : il annonçait les espérances de l'avenir et en offrait les prémices. Huit heures du soir sonnaient à Rennes lorsque nous mettions les pieds dans cette ville, accueillis à la gare par les Pères LEMASSON et PIRAUD. Le P. MONFORT reçut chez M. Massabiau une cordiale hospitalité, tandis que la caravane trouvait à la rue du Pré-Perché les agréables privations d'une fondation à son début. Nous arrivions à Rennes la veille de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul ; c'était nous placer sous un haut et puissant patronage.

Mgr l'Archevêque de Rennes a reçu le Supérieur Général

avec une bonté toute paternelle. La présence du R. P. DE L'HERMITE a paru lui faire un grand plaisir, et il a daigné exprimer avec une franchise toute bretonne la bienveillance dont il voulait entourer le ministère des Oblats dans son magnifique diocèse. Un acte authentique de la fondation canonique de la maison et de la permission d'ouvrir une chapelle publique et d'y exercer toutes les fonctions du culte a été remis au Supérieur Général dans les termes les plus flatteurs. On ne pouvait désirer davantage.

Nous passerons rapidement sur les incidents du séjour à Rennes : il s'est prolongé au delà du terme qui avait été préalablement fixé. Les visites faites à MM. les Vicaires Généraux et à MM. les Curés de la ville ont permis de resserrer des liens que les relations de l'année dernière avaient déjà puissamment unis. L'avenir paraît sourire à cette fondation, qui nous place au centre de la Bretagne, de cette terre noble et chevaleresque où abondent les vocations à tous les genres d'héroïsme.

N'oublions pas une excursion faite en compagnie de l'excellent M. Massabiau à la Maison-Mère de la Congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres. C'est une résidence majestueuse, qui s'élève à La Tour dans les proportions les plus amples, les plus convenables et en même temps les plus religieuses. Nous avons pu converser quelques instants avec le Fondateur et la Fondatrice de cette œuvre admirable qui, en vingt-cinq ans, a réuni près de dix-huit cents religieuses et subvenu aux besoins de quatre-vingt-dix fondations. Le doigt de Dieu est là.

Ajoutons, en terminant ces notes de voyage, que les Sœurs de l'Espérance se sont montrées comme toujours les auxiliaires dévouées de notre Fondation et que la Congrégation doit compter parmi ses meilleurs amis M. l'abbé Massabiau et M. Hue, professeur à la Faculté de droit de Rennes.

Le 5 juillet au soir, le Supérieur Général quittait cette ville et rentrait le lendemain à Paris, remerciant le Seigneur des bénédictions répandues sur son voyage en Gascogne et en Bretagne.

— Les nouvelles reçues du diocèse de Saint-Boniface nous

annoncent que Mgr Faraud a pris le 8 juin le chemin de son lointain Vicariat. La santé du Vicaire Apostolique de Mackensie et de ses compagnons de voyage était alors en très-bon état.

— Le R. P. Vandenberghe, après avoir terminé la visite des résidences du diocèse de Saint-Boniface, est revenu au Canada : il s'y trouvait dans les premiers jours du mois de juillet. Nous espérons que l'infatigable Visiteur sera de retour dans la Maison Générale à la fin de ce mois.

— Le télégraphe nous apporte les plus tristes nouvelles de nos Missions de Natal. En attendant les détails que nos Pères nous fourniront plus tard, nous transcrivons ici la dépêche télégraphique publiée par les journaux, afin qu'à la vue des maux qui menacent nos Frères et nos Sœurs de la Sainte-Famille, nos prières fassent une sainte violence au Ciel pour le rétablissement de la paix au milieu de ces peuples, que la lumière de l'Evangile commençait à éclairer.

Plymouth, 16 août.

« Les lettres du cap de Bonne-Espérance annoncent que la guerre a éclaté entre l'Etat libre hollandais et les Basutos. Moseh, chef des Basutos, a porté la guerre avec succès sur le territoire de l'Etat libre hollandais ; partout, sur son passage, tout a été pillé et les habitants ont été massacrés. Les derniers avis constatent cependant la défaite d'un corps considérable de Basutos.

« Les Basutos ayant envahi Natal, des troupes anglaises avaient été envoyées sur la frontière. Le gouverneur du Cap avait prévenu les colons qu'ils ne devaient pas intervenir. Dans le Parlement, bon nombre d'orateurs s'étaient prononcés pour une intervention du gouvernement en faveur de l'Etat libre hollandais. »

Paris, le 17 août 1865.

449

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 16. — Décembre 1865.

MISSIONS DU TEXAS ET DU MEXIQUE[1].

V. Une lettre du R. P. Clos confirme les détails que le R. P. Gaudet a donnés, et y ajoute quelques faits particuliers :

Brownsville, 18 octobre 1864.

Bien cher Père,

Dans ma dernière lettre, je vous donnais quelques détails sur notre situation pénible ; depuis lors, les choses ont été de mal en pis ; les calamités n'ont fait qu'accroître avec le temps ; les croix n'en sont devenues que plus pesantes ; aussi, si les souffrances et les épreuves de tout genre sont le partage des favoris d'un Dieu crucifié, nous, enfants de la Mission du Texas, sommes du nombre des privilégiés.

Vous aviez déjà appris que nous avions eu changement de

[1] Voir le numéro précédent, p. 399.

gouvernement par l'éloignement des fédéraux et la prise de possession de Brownsville par les confédérés. Tout nous faisait espérer qu'en changeant de maîtres, nous changerions aussi de situation ; que libres de la pression qu'avaient exercée sur nous les fédéraux durant l'espace de huit mois, nous verrions enfin notre Mission se refaire et se relever de ses ruines ; nous avons été frustrés dans nos espérances, au point que les exactions des confédérés nous font regretter la domination des fédéraux. Avec ces derniers, il y avait sécurité, sinon pour les biens, du moins pour les familles, respect pour les personnes ; aujourd'hui, rien de tout cela n'a lieu ; nous sommes soumis au règne de la terreur ; le parti du plus fort domine ; nous vivons au milieu d'une véritable horde de sauvages ; à des sauvages, du moins on peut leur faire entendre raison ; on peut essayer de les convertir ; mais à des protestants furieux, élevés dans les forêts du Texas, retranchés derrière leurs préjugés invincibles et implacables contre la religion chrétienne ; n'ayant aucune idée de cette religion qui civilise et adoucit les mœurs, comment leur faire entendre raison ? Que peut-on attendre d'eux ? Aussi, au moment où je vous écris, la Mission est dans un bien triste état.

Mieux que mes Frères, j'ai pu être témoin des désordres et de la situation critique de notre population mexicaine ; hier, seulement, je suis rentré de visiter quelques bourgades distantes d'une quarantaine de lieues de Brownsville, dans l'intérieur du Texas. J'ai passé près d'un mois visitant quelques familles qui sont encore restées sur le sol américain. Pendant ce temps, j'ai été le témoin oculaire des exactions et de la barbarie des soldats confédérés, qui, dispersés par bandes, vont parcourant les bourgades, pillant, volant tout ce qui leur tombe sous la main. Déjà plusieurs localités ont été brûlées sans qu'on ait donné le temps aux habitants de rien enlever à la fureur des flammes ; partout s'exerce la brutalité du soldat. Veut-on lui faire une remontrance, il ne connaît d'autre langage, d'autre raisonnement que son arme à feu, son pistolet à six coups, qu'il porte toujours sur lui ; plusieurs innocents ont péri victimes de leur cruauté. Passant sous silence plu-

sieurs faits qui se sont passés sous mes yeux, je me contenterai de vous citer un seul acte de leur vandalisme et de leur impiété : Dans une maison était resté un vieillard, seul gardien du logis, n'ayant pour toute compagnie que trois ou quatre gravures de je ne sais quels saints; quelques soldats confédérés arrivent chez lui ; ils cherchent dans les coins et recoins s'il n'y a rien à prendre ; ne trouvant rien à voler, ils se saisissent des images, qu'ils jettent hors la maison ; puis l'un d'eux, prenant une gravure de la Sainte Vierge, la coupe par le milieu avec son couteau, disant d'un air moqueur : *Si tu le peux, venge-toi!* Que peut-on attendre de pareils impies? Voilà l'homme livré à lui-même sans les idées de la foi ; voilà l'homme avec la *foi protestante.*

La partie la plus florissante de notre Mission était située le long de la rivière, sur une échelle de 45 à 50 lieues ; aujourd'hui il n'en reste pas vestige : elle est entièrement détruite. Les familles, pour se délivrer des vexations des soldats, ont été chercher un refuge dans le Mexique. Ce qui a aussi contribué à l'émigration des habitants, c'est la présence des fédéraux, qui sont toujours demeurés campés à dix lieues de Brownsville, à l'embouchure du Rio-Grande. Au moment où je trace ces lignes, le bruit circule qu'ils sont débarqués au nombre de quatre mille et qu'ils se dirigent sur la ville les confédérés, à ce qu'il paraît, veulent se défendre. S'il en est ainsi, que deviendra Brownsville ?

Vous comprenez facilement, mon bien cher Père, notre triste position. Jusques à quand resterons-nous sur le Calvaire, chargés de la pénible croix, sans entrevoir le sommet du Thabor ? Dieu seul le sait. Au milieu de tant d'afflictions, une pensée nous anime ; c'est la pensée qu'en souffrant, nous faisons la volonté de notre divin modèle.

Je ne vous donne pas des nouvelles de Matamoros ; pour le moment, tout est dans un calme parfait; seulement, on présume qu'au sein de ce calme apparent couve la tempête ; tout porte à le croire. Les Français ne sont point entrés dans la cité mexicaine ; seuls, les impérialistes ont pris possession de la ville, qui leur a été livrée sans combat. Il y a eu entente par-

faite entre le général nouveau et les agents de l'ancien gouvernement. Lorsqu'on s'attendait à voir un bouleversement complet d'autorités, tout est resté dans le même état; c'est ce qui porte à présumer que l'étincelle est cachée sous la cendre. Fasse le bon Dieu que toutes ces prévisions soient fausses, lorsque tout le monde croit avec fondement qu'elles sont vraies.

Vous voyez, mon bien cher Père, que nous avons besoin du secours du Ciel; mais nous espérons qu'avec le concours de vos prières et de celui des âmes ferventes à qui vous nous recommanderez, nous aurons le courage de vider le calice amer. Vous nous recommanderez surtout aux prières de notre bien-aimé Supérieur Général. Les épreuves épurent l'affection; aussi, assurez-le de la vivacité de la nôtre; nous nous sentons intimement unis à lui, et dans cette union fraternelle, nous puisons force et courage. Faites-lui agréer les sentiments les plus dévoués et les plus sincères de mon affection filiale.

P. M. J. Clos, o. m. i.

VI. Le calme et la paix ont continué de régner et de s'affermir de plus en plus à Matamoros. Une nouvelle ville s'est formée comme par enchantement à l'embouchure du Rio-Grande; elle a reçu le nom de Bagdad. Nos Pères ont été chargés de la desservir. L'Evêque de Monterey s'est rappelé les promesses qu'il avait reçues, et il en a demandé la réalisation. Le sanctuaire de N.-D. d'Agualegas est maintenant confié aux Oblats. Voilà ce qu'écrivait le R. P. Gaudet, le 20 novembre 1864 :

Mon très-Révérend Père,

Aussitôt la tranquillité rétablie sur la frontière du Mexique, Mgr l'Évêque de Monterey me fait écrire pour me dire que le moment favorable de nous rendre à Agualegas était venu, et qu'il désirait vivement que nous allassions au plus tôt prendre la direction du sanctuaire et de la paroisse. Je me suis déterminé à y envoyer le R. P. Gaye tout seul. C'est tout ce

que j'ai pu faire, et même, si je n'avais pas eu votre consentement antérieur d'accepter ce nouveau poste, et votre promesse personnelle que vous nous enverriez du secours, jamais je ne me serais décidé à faire un pareil sacrifice, qui nous met bien dans l'embarras. Les quatre Pères qui sont de résidence à Matamoros ne peuvent suffire au ministère de cette ville, qui va toujours en augmentant. De Brownsville nous visitons tous les ranchos, qui sont actuellement tout autant de petites paroisses sans église et sans prêtre. — Maintenant que nous allons être privés de l'aide du P. Gaye et du P. Olivier, que j'ai mis à sa place, comment pouvons-nous visiter ces populations? Je n'en sais vraiment rien, dès lors que le P. Olivier, qui était chargé de ce travail pénible, est obligé de se confiner désormais dans Matamoros même. Venez donc au plus tôt à notre secours en nous envoyant des collaborateurs, et pour Matamoros, et pour Agualegas. Si, faute de secours, nous nous épuisons ou laissons passer de si bonnes chances de nous établir dans le Mexique, ne sera-ce point exposer notre avenir dans ces contrées? Qu'il me tarde donc de recevoir de vos nouvelles! car j'espère que déjà vous avez dû, par suite de mes lettres antécédentes, prendre quelque détermination efficace au sujet de vos enfants du Texas et du Mexique.

Quoique je compte beaucoup sur votre première lettre, je ne puis l'attendre pour vous manifester notre besoin plus qu'urgent de nouveaux auxiliaires, soit à raison de nos dernières démarches, soit à raison du travail courant. Pour faire le travail au moins passablement à Matamoros, il faudrait y être six Pères, sans compter les ranchos. Croiriez-vous qu'on n'a pas encore été capable de faire le catéchisme aux enfants? Cependant il y en aurait besoin dans une ville de 25,000 âmes, où la jeunesse, faute de quelque bon établissement, continue à fréquenter les anciennes écoles établies par le ci-devant gouvernement libéral, qui affectait le mépris pour l'éducation chrétienne. Aussi, comme la majeure partie appartient à des parents ignorants ou indifférents, quantité d'entre eux ne font point de première communion. Il y a vraiment de quoi en verser des larmes de sang! Cependant ce n'est

pas la bonne volonté qui nous manque. Partout ailleurs nos établissements font merveille, font honneur à la Congrégation. Nulle part plus qu'ici on a tant d'occasion de faire le bien, et nous nous voyons dans l'impossibilité même de l'entreprendre, condamnés que nous sommes au ministère de routine : baptême, mariage, visite des malades, enterrements, etc., etc.

Nous nous portons tous bien, moins le P. Rieux, qui se ressent toujours des suites de sa grande maladie de l'année dernière. Cette année il n'y a point eu de maladies sérieuses dans le pays. L'automne a été on ne peut plus agréable. Les deux Frères, dont tout le monde est très-satisfait, n'ont pas encore ressenti la moindre indisposition. Tous les deux sont cuisiniers, l'un à Matamoros, et l'autre à Brownsville.

Je termine en vous offrant nos souhaits de bonne année et en vous demandant une bénédiction pour tous.

Gaudet, o. m. i.

VII. Ce besoin de renforts si vivement exprimé ressort plus vivement encore des détails que nous offre une lettre du R. P. Parisot. Nous la donnons dans sa rapide brièveté :

Bagdad, le 25 janvier 1865.

Mon révérendissime Père,

Dans la crainte que toutes nos lettres de l'année dernière n'aient fait naufrage, ou plutôt ne soient entrées dans le labyrinthe du blocus, maintenant que je me trouve sur le bord de la mer, je vais jeter celle-ci sur une frégate qui va directement à Liverpool. Peut-être aura-t-elle un meilleur sort.

Je suis le quasi-curé de Bagdad, ville cosmopolite, dont la guerre a fait le rendez-vous forcé de gens de toutes couleurs, de toutes sectes, de toutes conditions. On y parle au moins dix langues, dont les trois principales sont : le français, l'anglais et l'espagnol. Il y a actuellement à Bagdad 7,000 âmes,

et le nombre augmente considérablement tous les jours. Je leur bâtis, l'année dernière, une petite chapelle qui est insuffisante pour contenir la foule qui accourt aux offices et sermons les jours de visite. Je viens les voir tous les quinze jours, et chaque visite ne peut durer que deux jours. Il est impossible de vous dire le travail qu'il y a ; vous le comprendrez un peu quand je vous dirai que je n'ai que le temps de réciter mon office à dix heures du soir, et le chapelet *per partes*. Tout le reste est pris par les baptêmes, les mariages, les malades, etc. Ainsi aujourd'hui je n'ai eu que cinq minutes pour dîner, et minuit approche que je n'ai pas encore soupé. Mais Dieu a béni mes travaux, surtout aujourd'hui. Dans l'après-dînée, j'ai reçu au baptême une dame protestante âgée de quarante-cinq ans. Ce sont quelques mots insignifiants qui l'ont amenée à la vérité. Hier aussi j'eus le bonheur de baptiser un jeune infidèle de quinze ans et deux enfants protestants. Quand donc serons-nous assez nombreux pour pouvoir répondre aux besoins de notre Mission? Cette ville-ci, qui devrait avoir au moins un prêtre à poste fixe, n'a la visite du missionnaire que deux fois par mois. Qu'il m'est pénible de m'arracher d'ici, après deux jours de travail, quand les uns viennent me dire : « Père, je voudrais me confesser. » Les autres : « Père, je veux me marier ; venez, s'il vous plaît, prendre les informations. » Mais comme je dois repartir par une voiture publique pour Matamoros, qui se trouve à douze lieues, je suis obligé de leur dire d'attendre quinze jours. Mes occupations à Brownsville revenant à des jours fixes, ne me permettent pas de demeurer plus longtemps. Nos Pères, à Matamoros, ont aussi un travail écrasant. Il y a actuellement à Matamoros 45,000 habitants, et il n'y a là que quatre Pères.

Si l'émigration continue de se jeter sur Matamoros pendant un an, comme elle l'a fait pendant ces six mois derniers, le chiffre des habitants, qui est maintenant de 60,000 âmes, tant à Matamoros qu'à Bagdad et le Rancho, arrivera à 100,000; c'est là l'opinion publique. Le R. P. Pro-Vicaire vous a écrit plusieurs lettres pour vous demander instamment six sujets au

moins; mais comme il n'a pas encore reçu de réponse, il craint que ses lettres ne se soient égarées. Je vous ai écrit moi-même au long il y a plus de six mois; j'ignore si vous avez reçu ma lettre. A Matamoros, les autorités civiles offrent 50,000 piastres pour un couvent de religieuses. Nous avons accepté. Nos Pères vont aussi se bâtir une maison; ils pensent se procurer les ressources au moyen d'une quête. Le Père GAYE est à Agualegas, attendant un renfort... Venez donc à notre secours.

P. F. PARISOT, O. M. I.

VIII. A la même époque, le R. P. GAUDET écrivait au Supérieur général :

Brownsville, le 6 janvier 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

..... En cas que vous n'ayez pas reçu mes précédentes lettres mensuelles, je me résumerai en vous disant que du côté du Mexique, nos Pères sont accablés de travail, au point que de Brownsville nous sommes obligés de nous charger de quelques-uns de leurs postes; ils ne peuvent plus sortir de Matamoros même, qui à lui seul leur est plus que suffisant.

Depuis les dernières élections aux Etats-Unis, la population des mécontents et des gens découragés ne cesse de débarquer sur le sol mexicain. Matamoros sera bientôt un vrai Paris, moins la beauté et le Louvre, si cette affluence d'étrangers continue à nous arriver ; qu'une épidémie éclate, que verrons-nous? c'est ce qui m'effraye d'avance. — De notre côté du Texas, les choses en sont dans le *statu quo;* la contrée n'est toujours qu'une vaste solitude. A Brownsville, il nous arrive force coton de l'intérieur, force fuyards, mais le tout n'y séjourne que quelques heures. On a hâte de franchir les limites pour être à l'abri, ce qui veut dire que lorsqu'il y aura sécurité sur notre sol, il se fera un reversement des populations incalculable et qui séjournera probablement par ici assez long-

temps, sinon d'une manière définitive, car que de familles sans avoir aucun abri, ne pourront de longtemps aller plus loin; elles n'attendent que la première bonne nouvelle pour quitter le Mexique, où elles ne vivent que bien difficilement, sont même, la plupart, dans la détresse, faute d'emploi ; du reste personne ne sympathise avec le Mexicain, c'est un peuple à part, dont tous les usages sont diamétralement opposés aux usages des étrangers, de quelque nation qu'ils soient.

Le R. P. Gaye m'a écrit dernièrement pour m'annoncer son arrivée à Agualegas, et me dire que les autorités de cette place et le peuple l'avaient très-bien accueilli. Pauvre Père, quand me sera-t-il donné de pouvoir lui envoyer un confrère. Cela dépend plus de vous que de moi.

Que c'est fâcheux que nous ne puissions pas profiter des circonstances actuelles pour bâtir notre maison d'école à Brownsville! les ressources ne manqueraient pas; mais l'impossibilité de pouvoir se procurer les matériaux rend par là même ce projet impossible.....

A. Gaudet, o. m. i.

IX. Cette lettre venait à peine d'arriver à Paris, lorsque le mardi de Pâques, le Supérieur Général apprit avec une profonde surprise que le Pro-Vicaire du Texas était descendu à la Maison générale. Le premier moment fut suivi d'un douloureux saisissement : quelles nouvelles apportait le R. P. Gaudet! Etaient-elles bonnes ou mauvaises? Le compte rendu suivant répondra à ces questions;

Paris, mai 1865.

Mon bien cher Père Rey,

Depuis mon dernier rapport, je n'ai rien de bien saillant à enregistrer. Quant à nos travaux apostoliques, on peut les résumer ainsi : Du côté du Texas, travail de routine et presque insignifiant à raison de la continuation de la guerre; du côté du Mexique, travail forcé, accablant, depuis la cessation des hostilités et la proclamation de l'empire.

A Brownsville, on continue à s'exercer à la patience ; le ministère s'y remplit comme à l'ordinaire, quoique dans des proportions bien maigres, comparativement au temps passé. Les offices du dimanche, le catéchisme aux enfants, soit à l'église, soit au couvent, le consolant exercice de l'Archiconfrérie, dont les fruits sont sensibles ; les neuvaines à l'Immaculée-Conception en décembre, et à saint Joseph en mars ; les exercices quotidiens du mois de Marie, ceux du carême deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi, rien n'a été supprimé ; mais il est facile de s'y compter, tellement la dispersion de nos familles a été grande, je dirai presque générale. *Lugent viæ Sion.* Gémir, prier pour la paix, consoler ce qui reste du troupeau, voilà quelle a été, quelle est encore notre occupation du côté du Texas.

Depuis mon retour d'Europe, chaque semaine, je dirai presque chaque jour, a eu ses épisodes, ses drames parfois alarmants, toujours inquiétants.

Plusieurs vous ont été racontés par nos Pères pendant mon absence ; vous les avez consignés, je n'y reviens pas. Je vous ai donné connaissance du départ de Brownsville des troupes fédérales ; je vous ai dit nos craintes, nos angoisses à cette occasion ; je vous ai, dans la même lettre, relaté la réoccupation de notre ville par les troupes confédérées, inutile d'y revenir. J'observerai seulement que, depuis cette époque, tout en changeant de drapeau, nous n'avons pas, comme nous l'espérions, changé de régime.

Le système de dévastation inauguré par la guerre n'a pas cessé d'exercer ses ravages. Notre ville de Brownsville, jadis si gentille, est actuellement méconnaissable ; les soldats ont détruit toutes les clôtures des basses-cours, des jardins, des parterres, et quantité de maisons, devenues désertes par la fuite de leurs propriétaires, ont également disparu petit à petit pour alimenter les foyers de cuisine des troupes. De nos anciennes bâtisses, chapelle et maison, il n'en restera bientôt plus traces. Nous avons fait des représentations, porté nos plaintes ; mais raisonner avec la force brutale, c'est perdre son temps et provoquer des sottises. Dans les ranchos, ils ont

fait tour à tour, fédéraux et confédérés, main basse sur les troupeaux de toutes espèces; par là même, la principale richesse de la contrée à été anéantie. Notre Mission, tout le long de la rivière, du côté du Texas, n'est plus qu'une immense solitude. Les ranchos situés dans l'intérieur des terres ont moins souffert; nous les visitons toujours; mais ces visites sont devenues bien pénibles. Ces longs voyages sont même actuellement dangereux, exposé comme on l'est à faire parfois des rencontres peu rassurantes; heureusement que l'accomplissement du devoir inspire la confiance en la protection du Maître au service duquel on se dévoue. Cette protection, il faut le reconnaître, n'a jamais fait défaut au cher P. Kalum, qui fait ces visites lointaines. Assez sur la Mission du Texas. Passons sur la rive mexicaine.

A Matamoros, on se multiplie ; on est sur la brèche du matin au soir et pendant la nuit, sans pouvoir répondre à toutes les exigences, à tous les besoins d'une population qui depuis deux ans a plus que quadruplé et continue de s'accroître tous les jours d'une manière prodigieuse. On y afflue de toutes les parties de la Confédération, mais plus spécialement de la Louisiane et du Texas.

Matamoros, si longtemps stationnaire, comme la plupart des villes mexicaines, s'est augmentée, transformée, à l'instar des villes des Etats-Unis. Tous les emplacements vides à l'intérieur de la ville se sont couverts de nouvelles habitations, de magasins, dépôts, presses à coton, théâtre, etc., etc. Ses rues se sont étendues en tous sens; heureusement qu'elle n'avait que la plaine pour remparts, autrement il aurait fallu les reculer. C'est vraiment à ne s'y plus reconnaître, et je pourrai bien presque dire, à ne plus s'y entendre. Espagnol, anglais, français, allemand, italien, toutes ces langues s'y parlent; c'est un autre San Francisco. A quoi attribuer cette agglomération de cinquante à soixante mille âmes en si peu de temps? Le commerce de coton y a attiré les spéculateurs ; les horreurs de la guerre des Etats-Unis y ont pourchassé les pauvres familles; les déserteurs s'y sont réfugiés en grand nombre; les chevaliers d'industrie de tout genre y ont ac-

couru à l'envi; chacun s'y est logé tant bien que mal et s'y démène comme il peut pour trouver le pain quotidien ; mais que la misère est grande pour la basse classe, spécialement des nouveaux arrivés. A cette population, il faut ajouter les troupes impériales, au nombre de quatre à cinq mille, sous le commandement du général Méjia, qui a eu l'honneur de soumettre Matamoros sans coup férir.

De Matamoros, allons à l'embouchure du Rio-Grande, tout à fait sur le golfe, où il y a quatre ans on ne rencontrait pas traces d'habitations ; aujourd'hui, nous y verrons une ville de 6 à 7,000 âmes, qu'on a décorée du nom de Bagdad. C'est là proprement que se trouve le port de Matamoros, quoiqu'à douze lieues de distance. On y embarque le coton pour l'Europe, et c'est là que les émigrants mettent pied à terre. Je n'essayerai pas de vous donner une idée de cette ville si récemment improvisée, le tableau en est insaisissable : ville de planches que la mer submergera, peut-être balayera au premier jour, ou que la flamme dévorera en quelques instants; ville de confusion, vraie Babel s'il en fut. Je n'y ai séjourné qu'un jour et une nuit, mais je m'en souviendrai longtemps : c'est une foire permanente, tellement on y fait de tapage. Rien n'y manque, hôtel de France, hôtel d'Europe et plusieurs autres grands noms d'importance ; on se croirait à New-York ou à Paris : maisons de billards, maisons de bal, et bien d'autres que je ne nomme pas ; cantines par centaines, où l'on boit, où l'on chante à tue-tête, la nuit comme le jour : j'oubliais le Cirque qui se trouvait sous la fenêtre de l'hôtel où j'ai logé. De tout temps, notre Mission a été un purgatoire un peu partout ; maintenant, nous avons un enfer, car Bagdad et l'enfer sont synonymes dans la bouche de bien des gens.

Pour décharger un peu nos Pères de Matamoros, j'ai assigné la culture de ce parterre d'orties et de chardons au R. P. Parisot : il va le visiter tous les quinze jours. Jugez des fruits par des visites si rares, là où un prêtre résident serait si nécessaire ; il est cependant parvenu à y faire construire une chapelle en planches de 50 pieds de long sur 20 à 30 de large, qui sert en même temps de maison d'école. Quelques bonnes

âmes, car l'on en trouve partout, profitent de ses visites pour s'approcher des sacrements, et même nos lurons de cabaret vont écouter les instructions qu'il donne ordinairement le soir, de sept à huit heures, pour leur ôter toute excuse de manquer de temps. Mais, hélas ! que devient cette rare semence? Les oiseaux de tous plumages l'ont bientôt enlevée, et les épines ne manquent pas pour étouffer ce qu'il en reste. Pauvres gens, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer !

Parcourons maintenant les nombreux ranchos de la juridiction de Matamoros, à quinze lieues sur la rivière, ou dans l'intérieur des terres, nous trouverons une population de près de 20,000 âmes actuellement, car c'est principalement dans ces localités que se sont réfugiés les Mexicains de notre Mission du Texas. Plusieurs de ces villages, la plupart sans chapelles, comptent de 4 à 500 âmes, n'ayant de service religieux qu'à l'occasion des rares visites que nos Pères de Matamoros leur font de temps en temps, malgré les incessantes occupations qu'ils ont dans la ville même : c'est ordinairement l'infatigable P. Clos qui va évangéliser ces peuplades, qui l'aiment beaucoup. Additionnez toutes ces diverses populations, vous trouverez un chiffre de plus de 80,000 âmes, et, pour les desservir, quatre Pères, les RR. PP. Olivier, Vignolle, Rieux et Clos. Il faudrait être vraiment de fer pour y tenir, et voyager en télégraphe pour les visiter, les assister à temps à leurs derniers moments.

Voilà pour la Mission de Brownsville et de Matamoros. Mais ce n'est pas tout : vous savez qu'en décembre dernier, le R. P. Gaye a été envoyé dans l'Etat du Nuevo-Leon, à soixante lieues de Matamoros, pour prendre possession du sanctuaire de Notre-Dame d'Agualegas et paroisse du même nom, que le digne évêque de Monterey nous a confiés. Mais, avec la meilleure volonté du monde, il ne m'a pas été possible de lui adjoindre un autre Père, non plus que de Frère pour le temporel : ce cher Père aurait cependant grandement besoin d'un auxiliaire. Ce poste compte de 5 à 6,000 âmes ; les ranchos qui en dépendent sont considérables en population, et passablement éloignés du sanctuaire ou Eglise paroissiale. A l'occa-

sion de l'acceptation de ce nouvel établissement, j'ai adressé à notre Révérendissime P. Général plusieurs lettres, pour le prier de nous envoyer du renfort ; mais la difficulté actuelle des communications m'a souvent porté à croire qu'aucune ne lui était parvenue, car, jusqu'à ce jour, aucune réponse n'est venue nous dire le contraire.

Que penser, que dire, que faire ? Voilà la perplexité pénible dans laquelle nous nous trouvions, lorsqu'une circonstance inattendue est venue nous faire prendre une détermination qui, je l'espère, apportera quelques modifications à notre position si critique.

Vers le milieu du mois de mars, le secrétaire de Mgr l'Evêque de Monterey nous arrive à Matamoros, en route pour l'Europe, se rendant à Rome, au nom de son Evêque, pour des affaires importantes concernant le diocèse ; il avait, en outre, mission, en passant par Paris, de s'adresser à notre Révérendissime Supérieur-Général, pour proposer à notre Congrégation la direction de son grand séminaire à Monterey même. Le digne Evêque, qui a été notre hôte à Brownsville durant quatre mois, lors de l'expulsion de tous les Evêques de la république, avait fortement engagé son secrétaire de me solliciter, en passant par Matamoros, à l'accompagner en Europe, afin d'appuyer sa demande auprès de notre Très-Révérend Père. Malgré mon grand désir de complaire à ce vénéré Prélat, notre bienfaiteur de longue date, plusieurs raisons de convenances me faisaient un devoir de décliner cette honorable invitation ; je m'estimais néanmoins heureux d'avoir une occasion si favorable pour donner de nos nouvelles en France, rendre compte de nos travaux et de notre situation.

Nos Pères envisagèrent la chose sous un autre point de vue. Les besoins pressants de la Mission, l'incertitude de notre correspondance qui, depuis plus de dix-huit mois, ne nous avait procuré aucune réponse, la circonstance actuelle qu'ils regardaient comme une manifestation de la volonté de Dieu, furent pour eux tout autant de motifs qu'ils crurent suffisants pour les autoriser à la détermination qu'ils méditaient. Ils se concertent et se décident à l'unanimité à prendre sur eux la res-

ponsabilité auprès de notre Révérendissime Père de mon voyage en France. Malgré ma répugnance, je crus devoir m'exécuter. Muni d'une lettre collective signée des Pères de Brownsville et de Matamoros moins un, le R. P. Clos, qui se trouvait alors en Mission, je me mets en route, en compagnie du Secrétaire de Monseigneur. Le 17 mars, nous nous embarquons à Bagdad, sur le steamer *Mexico*, pour la Havane, où nous arrivâmes le 23 du même mois. Après deux jours de repos dans la cité des cigares par excellence, c'est-à-dire le 25, jour de l'Annonciation de la Très-Sainte Vierge, nous allâmes dire la Messe au collége des R. R. P. P. Jésuites, et à midi nous prenions le steamer *l'Aigle*, qui, en quatre jours, le 29, nous porta à New-York. Le jour de notre arrivée, un bateau partait pour le Havre, belle occasion ; mais nous préférâmes attendre le départ suivant.

En effet, le 1er avril, nous prenons place sur le *City of London*, et en onze jours et une nuit nous arrivons à Liverpool. Il nous fallut attendre la marée du lendemain pour aborder au quai. Ce fut le 12, mercredi Saint, que nous mîmes pied à terre. A midi, je descendis chez nos P. P. de Holy Cross, où j'avais résolu de profiter de leur toujours si affable hospitalité, jusqu'au lundi de Pâques, ce qui eut lieu à ma grande consolation : notre voyage avait été si prompt et si heureux; nous étions dans des jours où tout le monde se recueille et prie ; ne fallait-il pas en remercier le bon Dieu et se mettre en rapport avec l'esprit de l'Eglise? Nos bons Pères me firent largement participer à leurs cérémonies de la Semaine Sainte. Le jeudi, je chantai la Messe, ce qui me mit dans la nécessité de présider à l'Adoration de la Croix le jour suivant. Le Saint jour de Pâques, j'eus encore les honneurs de la grand'Messe, et le lundi 17 avril, juste, jour pour jour, un mois depuis que je m'étais embarqué à Bagdad, je pris le chemin de fer pour Londres-Calais, et le lendemain mardi, à huit heures et demie du matin, j'arrivai à Paris, à temps pour dire la dernière Messe chez nos Pères.

Voilà, mon bien cher Père, comment, au lieu de vous faire parvenir mon rapport par des mains étrangères, je me trouve

avoir le plaisir de vous le remettre moi-même, après y avoir ajouté mes notes de voyage et les motifs de ma visite inattendue, mais qui, je l'espère, n'en sera pas moins avantageuse à notre Mission. J'ai la confiance que notre Très-Révérend Père Général y verra avec plaisir que, malgré nos tribulations multipliées, l'œuvre de Dieu se développe, le champ s'agrandit, la moisson devient de plus en plus abondante, et que ses enfants ont grandement besoin d'auxiliaires pour la recueillir à temps. Que Notre-Seigneur et son Immaculée Mère achèvent ce qu'ils ont si bien commencé, qu'ils nous donnent la force de soutenir notre rude tâche, jusqu'à ce que de nouveaux Frères pleins de zèle viennent partager nos tribulations, nos sueurs et les mérites abondants, inappréciables, attachés à toutes les œuvres de Dieu et de son Eglise. Recevez, bien cher Père, les amitiés sincères de celui qui se dit toujours avec un nouveau plaisir

Votre affectionné Frère en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

A. Gaudet, o. m. i.

X. Les nouvelles reçues du Mexique, postérieurement à la date du rapport que l'on vient de lire, confirment toutes les espérances conçues sur l'avenir religieux de ces belles contrées. Ecoutons le R. P. Clos racontant les œuvres accomplies à Matamoros dans l'espace de quelques mois. Que n'obtiendra-t-on pas si le nombre des ouvriers apostoliques peut être augmenté ?

Matamoros, 23 avril 1865.

Mon bien cher Père,

Depuis six mois que je suis transplanté sur le sol mexicain, je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire, parce que je ne pouvais guère vous donner des détails sur notre Mission, que je ne connaissais pas encore ; maintenant que j'y ai un peu travaillé, je m'empresse de vous en offrir les prémices.

Le malheureux passager, après avoir été assailli par la

tempête, ballotté par les flots, après s'être vu à deux doigts de sa perte, alors même qu'il vogue à pleine voile sur une mer tranquille mais naguère orageuse, ne se croit pas encore hors du danger, tant le péril qu'il a vu de près était grand et imminent. Eh bien ! mon cher Père, nous aussi nous avons été si ballottés par les vents des guerres, assaillis par tant de tempêtes révolutionnaires, nous avons vu de si près l'abîme qui a été sur le point d'engloutir notre pauvre Mission qu'à peine, maintenant que nous jouissons d'une pleine sécurité, croyons-nous au calme qui nous environne... Chaque fois que, dans les Annales, il était question de la Mission du Texas, c'était toujours un sentiment de pitié et de compassion qui s'attachait à elle ; on s'apitoyait avec raison sur sa future destinée, il ne nous reste qu'à donner des remercîments à tant de bien-aimés Frères qui prenaient une si vive part à nos infortunes. Aujourd'hui, enfin, l'étoile des mers nous apparaît brillante, et tout nous fait présager une heureuse traversée. Nous espérons que la Mission du Mexique marchera à l'égal de ses sœurs, et Marie, notre bonne Mère aidant, notre Mission pourra devenir une des plus brillantes gloires de la Congrégation. Sortant à peine de ses ruines, elle peut commencer d'offrir sa faible quote-part, présenter sa modique obole pour concourir à l'édifice général.

Il y a déjà quelque temps que nous avons un pied à terre sur le sol fortuné du Mexique. Matamoros, ville située sur les bords du Rio-Grande, est le lieu de notre résidence. Cette ville, qui comprend aujourd'hui de cinquante à soixante mille âmes, est en partie habitée par des étrangers qu'a attirés dans ses parages la soif insatiable de l'or. On rencontre ici des hommes de toutes les nations de l'Europe, on y parle tous les idiomes, on y suit toutes les religions. Le gros de la population est cependant composé en partie de Mexicains et de créoles venus de la Nouvelle-Orléans. La guerre les a obligés d'abandonner leurs foyers pour chercher un refuge sur la terre hospitalière du Mexique. Quoique au sein de cette population hétérogène se trouvent des juifs, des anabaptistes, des épiscopaliens, des protestants avec leur mille ramifications,

quoiqu'il y ait autant de religions différentes qu'il y a d'individus divers, cependant il n'y a que la religion catholique qui soit publiquement professée, parce que l'empereur n'a pas accordé la tolérance des cultes, tolérance que n'admettra jamais le Mexicain. Le peuple mexicain est un peuple ignorant, il est vrai, mais c'est un peuple fermement attaché à ses croyances religieuses. Quant à la population mexicaine de Matamoros, elle est toute catholique; seulement il y a de bien mauvais catholiques, se ressentant pour la plupart du contact des étrangers; quoi qu'il en soit, il y a dans ce moment un grand retour aux pratiques religieuses; retour qui, en partie, est dû au zèle et à l'activité que déploie notre bien-aimé Supérieur le R. P. Olivier ; l'infatigable Missionnaire se fait tout à tous, il se multiplie pour atteindre partout où il voit du bien à faire.

Sachant que pour obtenir un bien solide et durable, il faut commencer par prendre la jeunesse, c'est d'abord à elle qu'il a consacré ses premiers soins. En arrivant à Matamoros, il a fait faire le catéchisme aux enfants, chose qu'on n'avait pu faire avant lui ; nous les avons instruits, peu à peu nous les avons préparés pour la première Communion, qui a eu lieu le premier dimanche du Carême; ce fut un jour solennel, un jour de fête pour la ville entière; deux cent cinquante enfants eurent le bonheur de s'asseoir à la Table Sainte.

Les âmes les plus délaissées n'ont pas été oubliées ; tous les dimanches, le R. Père Supérieur fait distribuer le pain de la parole de Dieu à près de soixante-dix prisonniers. Il y a peu de jours que nous avons eu le bonheur d'administrer le baptême à deux infortunés condamnés à mort. La veille de leur trépas, l'eau du baptême régénérait leurs fronts et préparait leurs âmes à recevoir la couronne immortelle; l'un d'eux, jeune homme d'une des principales familles du Texas, laissait une veuve avec deux petits enfants en bas âge ; avant de mourir, il écrivait à sa jeune épouse pour lui demander pardon. « Je suis coupable, lui disait-il, mais je meurs content, je meurs catholique. » Il fit le sacrifice de sa vie avec une fermeté qui étonna tous les assistants. Ce fut

le Père VIGNOLLES qui les accompagna au lieu du supplice. Je ne passerai pas sous silence les Confréries, les Associations que le R. Père Supérieur a établies dans la Paroisse, Confréries qui rapportent les fruits les plus abondants, et donnent les plus douces espérances pour l'avenir. Etablie à peine depuis six mois, l'Archiconfrérie compte déjà près de deux mille membres; c'est à cette pieuse association que nous attribuons le bien visible qui s'est opéré; à elle encore nous attribuons le retour presque inespéré à Dieu de tant de pécheurs.

Le zèle du R. P. OLIVIER ne s'est pas borné à Matamoros. Se souvenant de la devise si chère : *Evangelizare Pauperibus*, il a eu le soin de faire visiter les peuplades pauvres échelonnées dans la juridiction de Matamoros. Votre serviteur a eu l'avantage d'évangéliser ces peuples qui, pour la première fois, avaient le bonheur de suivre des retraites réglées. Nos Pères, il est vrai, visitaient antérieurement ces bourgades, mais ce n'était que pour baptiser les enfants, confesser les malades; jamais ils n'avaient pu leur consacrer assez de temps pour leur donner de petites Missions. Une seule bourgade avait fait exception à la règle; chaque année un de nos Pères allait y passer quelques jours pour les confessions du Carême; c'est la plus grande peuplade de notre Mission, elle compte cinq cents âmes environ. Elle a aussi sa chapelle où on va, de temps en temps, célébrer les saints Mystères.

Connaissant, par le récit des Pères, la difficulté qu'il y avait à opérer le bien dans cette population renommée par ses jeux, ses bals, ses désordres, et surtout pour son obstination à ne pas vouloir se confesser, je redoutais les huit jours que je devais y passer; je fis part de mes craintes à notre bien-aimé Supérieur, lui témoignant le désir ardent d'avoir un aide avec moi; on eut la bonté de m'adjoindre le bon Père KALUM, digne enfant de la Bretagne; nous nous acheminâmes pleins de confiance en notre bonne Mère. En arrivant, notre première occupation fut de visiter toutes les familles; nous les engageâmes à se rendre à la chapelle le soir, pour réciter le Rosaire. On nous reçut avec assez de froideur, sans que nous leur parlassions de confession; partout l'on nous jetait à la

face : « Nous irons au Rosaire, mais nous ne nous confesserons pas. » Le soir la chapelle se remplit, nous profitâmes de cette occasion pour leur adresser quelques paroles ; le lendemain nous eûmes aussi bon concours à la sainte Messe ; le surlendemain la chapelle était trop petite ; on commença à se confesser, on s'encouragea mutuellement, bientôt la peuplade entière prit le chemin du confessionnal. Restaient cependant quatre vieilles commères, les principales de l'endroit ; la difficulté était non de les confesser, mais de les aborder ; nous désespérions d'en venir à bout, lorsque, après avoir fini sa confession, le fils d'une d'elles, jeune homme de trente ans, me dit : « Père, si vous voulez aborder ma mère, il n'y a point d'autre parti à prendre que de passer par derrière une palissade qui se trouve près de la cuisine de notre maison. Sans ce stratagème, impossible de surprendre ma mère ; elle a ses espions qui guettent, et aussitôt qu'elle a vent de votre arrivée à la maison, elle prend le large. » Profitant des conseils du fils, j'arrive sans bruit et sans être aperçu à la cuisine, j'entre et me voilà en présence de la mère. Mon apparition, qui fut pour elle comme un coup de foudre, fut au contraire pour son mari et pour son fils la source d'une joie ineffable, car tous les deux se désolaient de son obstination.

Dieu me ménageait une autre faveur ; à peine ai-je salué mari et femme, qu'une autre commère, qui ignorait ma présence chez sa voisine, vint d'elle-même se jeter dans les filets ; les voilà donc toutes les deux en face du Père qu'elles voulaient tant éviter. Pas moyen d'échapper, pas moyen de se disculper. Il serait difficile de vous dépeindre l'embarras de ces deux personnes qui ne savaient quelle contenance garder. Elles se regardent mutuellement, puis baissant les yeux, tour à tour elles rougissent et pâlissent. J'aborde enfin la question de la confession, je leur fais de vives remontrances sur leur obstination, mais surtout je m'étudie à leur faire voir l'état affreux de leur âme et le danger qu'elles couraient de mourir comme des réprouvées ; mon exhortation finie, l'une me répondit en essuyant une grosse larme : « Père, ce soir j'irai me confesser. » Elle ne vint pas seule, comme vous pouvez

bien le penser; elle amenait avec elle ses compagnes; une fois confessées, elles étaient heureuses, elles ne cessaient de me répéter que, chaque année, elles rempliront leurs obligations.

Pendant quatre jours le travail fut pénible et dur, parce qu'il fallait en même temps que confesser, instruire ces pauvres gens et leur enseigner les choses absolument essentielles pour leur salut. Le jour de la clôture nous chantâmes la Messe; après la Messe nous organisâmes une magnifique procession. Quatre jeunes personnes vêtues de blanc portaient sur un brancard pompeusement orné, une belle statue de la Sainte Vierge. Autour du brancard se trouvaient une vingtaine de petites filles, également vêtues de blanc, avec de petites couronnes sur leur front. En tête de la procession marchait la croix qu'accompagnaient tous les enfants de la bourgade, tenant en leurs mains de petites banderoles toutes de diverses couleurs; tout autour de nous respirait le bonheur, partout des visages souriants, des figures épanouies qui semblaient nous dire : *Merci, merci :* nous, de notre côté, nous remercions Dieu de la faveur signalée qu'il venait d'accorder à ce peuple naguère si rebelle.

Avant de quitter cette population qui nous avait donné tant de peines, comme aussi tant de douces consolations, nous baptisâmes une jeune personne américaine, récemment mariée; la grâce de la retraite et l'entrain qu'elle avait vu dans la bourgade avaient enfin déterminé sa volonté chancelante depuis quelque temps. La cérémonie du baptême finie, nous partîmes, emportant les regrets et les bénédictions de ce peuple qui s'efforçait de mille manières de nous témoigner sa gratitude et son bonheur.

Pendant que le bon Père Kalum reprenait le chemin de Matamoros, moi je m'acheminais vers une autre bourgade. J'ai visité treize bourgades différentes; partout les mêmes fatigues et aussi le même succès; le bon Dieu a visiblement béni mon ministère. J'avais compté, à mon départ de Matamoros, sur quatre à cinq cents confessions. Je suis arrivé au résultat de quinze cents; rares sont les personnes qui n'ont

pas rempli leurs devoirs; parmi ce grand nombre de catholiques, la plupart ne s'étaient jamais confessés, aussi Dieu seul sait tous les efforts qu'il faut déployer pour les déterminer à se confesser. Une fois leur confession faite, ce ne sont plus les mêmes individus. Combien d'hommes me disaient avec ingénuité : « Père, je me figurais la confession toute autre, maintenant je vous promets que je me confesserai tous les ans. » Un vieux célibataire, qui ne s'était jamais confessé, qui avait mené une vie scandaleuse, me disait, fondant en larmes : « Ah ! Père, que je suis content maintenant; merci, merci, » balbutiait-il. N'ayant pas osé se confesser avec les autres hommes de la bourgade, il eut la constance d'attendre jusqu'à deux heures de l'après-minuit, heure à laquelle je cessais mon travail. Un moment avant, j'achevais de marier deux concubinaires qui vivaient dans le désordre depuis quatorze ans. Le travail a été immense, mais les consolations ont été aussi en rapport. Oui, mon bien-aimé Père, le bien s'est opéré, les populations ont appris à connaître et à aimer les Oblats. Un des principaux personnages me disait un jour : « Il faut avouer, Père, que vous opérez une étrange révolution dans nos bourgades, les gens à votre départ ne sont plus ce qu'ils étaient auparavant. La présence du Missionnaire produit un changement complet. A son départ ils l'aiment, ils ne savent comment lui témoigner leur affection. » Bien souvent, pour me faire plaisir, ils ont organisé des cavalcades, m'ont accompagné d'une bourgade à l'autre, et cela dans le but de me manifester leur gratitude et leur bonheur ; aussi, comme je vous le dis, le travail a été pénible, mais les joies bien douces.

L'avenir qui se déroule devant nous nous semble sourire; la Mission du Mexique, nous n'en doutons nullement, est appelée à être une des gloires de notre Congrégation; ce qui nous manque pour le moment, ce sont des sujets : la moisson est abondante, mais elle pourrait se perdre faute d'ouvriers pour la recueillir; envoyez-nous donc des Pères, et nous ferons des œuvres dignes de la Congrégation, et nous la ferons connaître et aimer davantage cette chère Congrégation que

nous affectionnons de tout cœur, et à laquelle aussi nous sommes si fiers d'appartenir.

P. M. J. Clos, o. m. i.,
Prêtre missionnaire.

XI. Ces espérances si vives se réaliseront un jour, n'en doutons pas, mais ce sera après de nouvelles et bien cruelles épreuves. On dirait que le démon ne veut point céder à Jésus-Christ l'empire de ces contrées qu'il tyrannise. Ecoutons encore le R. P. Clos, racontant les calamités qui ont tour à tour assailli et Matamoros et Brownsville :

Matamoros, le 24 mai 1865.

Mon Révérend Père,

Tant d'événements se sont produits depuis ma dernière lettre, que je renonce à tout vous raconter; il faudrait un journal pour vous en faire le récit. Depuis un mois nous avons passé par toutes les phases, tour à tour nous avons été dans la joie et dans la peine, sans savoir encore, au moment où je vous écris, s'il faut nous bercer d'espérance ou nous laisser abattre par le découragement. Deux mots en courant sur l'ensemble des événements accomplis.

Deux ou trois jours après vous avoir écrit se répandit en ville le bruit que les *libéraux* venaient mettre le siége devant Matamoros. Avec la rumeur qui circule, règne partout la confusion, l'épouvante et l'effroi ; l'instinct de la conservation domine tous les cœurs, chacun cherche sa propre sécurité ; de tous côtés on voit des emballages, de tous côtés on aperçoit des chariots qui transportent les meubles et les familles sur le bord de la rivière ; bientôt un grand nombre de Mexicains ont abandonné leurs foyers domestiques pour aller chercher un refuge sur le sol texien. Brownsville, qui était naguère un désert, devient en deux jours une ville populeuse, trop petite pour donner l'hospitalité à plus de six mille personnes qui allèrent s'y réfugier. Les étrangers qui avaient beaucoup à perdre, et qui aussi, pour la plupart, à cause de leurs opinions

politiques, couraient risque en passant chez les Confédérés, restèrent au poste, attendant le sort des armes... Le 31 du mois d'avril on inaugura le siége par quelques volées de coups de canon; six mille hommes se présentèrent devant Matamoros, qui ne comptait que trois mille soldats pour la défendre. Pendant trois jours cousécutifs il y eut de part et d'autre échange de bombes et de boulets, de part et d'autre quelques morts et quelques blessés. Vainement les assiégeants font des tentatives pour chercher un endroit faible dans la ville, afin de se rallier aux nombreux partisans qu'ils ont dans la cité, mais impossible ; grâce à la bravoure du général qui commandait la ville, grâce surtout à l'activité des étrangers qui avaient tous pris les armes, et qui avaient organisé des compagnies mobiles, le bon ordre se maintient partout ; il fut impossible aux rebelles de l'intérieur de communiquer avec le général Negrete, chef des libéraux. Sauf les étrangers, la ville presque tout entière était en faveur de l'ennemi, ou le désirait ardemment; leur cri de ralliement était : *Mort aux Français !* Si, par malheur, le parti libéral avait triomphé, la ville eût été livrée au pillage, à la dévastation et au carnage. Après trois jours le siége fut levé; le général Negrete, instruit de l'arrivée prochaine de l'armée française, et ne se sentant pas la force de soutenir une attaque à la baïonnette, plie armes et bagages, et se retire, en laissant sur son passage la dévastation et la ruine. Le lendemain de la levée du siége, nous arrivaient six cents Français; facilement vous devinez la haine et l'antipathie que l'on a contre eux. Matamoros est tout libéral; ce poste vit encore d'espérance, il trame toujours, mais à la sourdine, car on est sans pitié pour eux. Il suffit d'un simple soupçon pour perdre un homme ; aussi depuis quelque temps nous exerçons un triste ministère ; il ne se passe pas de jour où nous ne soyons obligés d'accompagner quelqu'un au supplice ; les choses sont loin de s'arranger, les difficultés à peine commencent.

Pendant que nous avons couru quelque danger à Matamoros, la ville de Brownsville avait été calme et tranquille ; elle avait joué le rôle de spectatrice, il était juste qu'elle payât son petit contingent, il était juste qu'elle nous rendît

notre population ; un événement inattendu vint en effet remettre les choses dans leur état primitif. De tous côtés on crie : *les fédéraux, les fédéraux !* Ils étaient en effet campés à dix milles de la ville ; en un clin d'œil toute la population était revenue à Matamoros ; Brownsville restait seule avec les Pères Oblats, les Religieuses du Verbe Incarné et les soldats confédérés. Bientôt une rencontre eut lieu entre les deux armées. Les fédéraux, après avoir perdu trois cents hommes, furent obligés de retourner à leur camp, où se trouvait le gros de l'armée. De là ils menacent à chaque instant de fondre sur la ville, sûrs de s'en emparer quand ils le voudront, vu la supériorité de leurs troupes. On les attend d'un moment à l'autre. Voilà où en sont les événements.

Il y a environ douze jours, nos Pères de Brownsville ont reçu la visite inattendue de Mgr Dubuis, évêque de Galveston. Ce Prélat est venu aussi nous visiter à Matamoros...

Jusqu'à présent le R. P. Parisot avait été chargé de la desserte de la ville de Bagdad. Comme son éloignement de Brownsville offrait quelques difficultés, c'est le R. P. Vignolles, de la maison de Matamoros, qui le remplace.

Sur le point de fermer ma lettre, nous recevons la nouvelle que les affaires vont bien mal à Brownsville : les soldats confédérés se sont révoltés contre leur général, qu'ils tiennent prisonnier ; ils ont pillé complétement la ville, qu'ils abandonnent demain. Ils sont allés à la maison de nos Pères : ils se sont contentés de leur enlever un cheval et une selle. Les affaires du Mexique ne sont pas encore terminées... Priez Dieu pour notre Mission : le Seigneur nous éprouve : baisons sa main en répétant : *Fiat voluntas tua !*

Nous avons reçu la circulaire du Supérieur Général pour le cinquantième anniversaire. Demandez pour nous la bénédiction de notre bien-aimé Père, afin qu'elle nous obtienne courage et persévérance.

P. M. Clos, o. m. i.

XII. Nous empruntons les détails suivants aux lettres reçues par le R. P. Gaudet pendant la durée de son sé-

jour en France. Elles nous initient de plus en plus au genre de vie que nos Pères mènent sur les deux rives du Rio-Grande.

Le R. P. Olivier, Supérieur de Matamoros, écrivait à la date du 27 avril 1865 :

Grâce à Dieu, nous voici à la fin du carême! Il était bien temps, car nous sommes tous harassés, sans voix, sans forces. Le R. P. Clos, qui est revenu de sa Mission les premiers jours de la Semaine sainte, a été obligé d'aller se reposer pendant quelque temps à Brownsville. Jugez s'il avait travaillé, puisque le nombre des personnes qu'il a confessées s'élève à 1,500; confesser 1,500 rancheros, ce n'est pas petite besogne. Ici nous n'avons pas perdu notre temps. Bien que nous ne fussions que trois, nous avons pu faire face à toutes les exigences de la paroisse. Ainsi chaque semaine les Mexicains ont eu de trois à quatre instructions; les Français ont eu la leur; les prisons ont été visitées, les malades, assistés avec soin; de plus, la neuvaine de saint Joseph a été prêchée en entier et avec beaucoup de succès, sans compter mille autres occupations que crée naturellement une population si nombreuse. En France et dans toutes les maisons de notre Congrégation, après un travail aussi pénible et aussi accablant, on se repose quelques jours; mais ici, il faut toujours marcher et quelquefois se traîner. En ce moment, le R. P. Clos est à la prison, où il doit passer la nuit pour préparer un malheureux qui est condamné à être fusillé demain matin, à six heures.

Le même Père écrivait le 4 juin 1865 :

La paroisse marche très-bien. Beaucoup de personnes qui avaient abandonné leurs devoirs religieux depuis longtemps reviennent à Dieu. Notre mois de Marie a été très-consolant, surtout le dernier jour. Jamais on n'avait vu, même à Brownswille, plus de pompe et de solennité et surtout de communions. Ce jour-là j'ai distribué le scapulaire de l'Imma-

culée Conception à un très-grand nombre de personnes.

La chapelle est enfin ouverte! Samedi prochain nous y chanterons une Messe solennelle pour la première fois. Je ne sais trop comment nous pourrons la desservir. Ce qui est certain, c'est que nous ne l'abandonnerons pas. Du reste, notre santé est excellente, chose extraordinaire!

Depuis trois mois nos communications avec l'intérieur sont interceptées : nous n'avons de nouvelles ni de Monterey, ni d'Agualeguas. Nous espérons que bientôt la contrée sera purgée des bandits qui la désolent.

Le R. P. Parisot, Supérieur de Brownsville, nous offre dans une série de lettres la suite de l'histoire des Missions du Texas et du Mexique, jusqu'au mois d'août 1865 :

Brownsville, 25 *mai* 1865. — Lors de mon dernier voyage à Bagdad, il m'est arrivé une histoire tragique. Nous étions dix-sept voyageurs dans la diligence, lorsqu'à l'entrée de la nuit, à deux milles de Bagdad, voici venir deux voleurs nous demandant, pistolet en main, la bourse ou la vie. Comme j'étais le seul qui pût parler espagnol, je les priai poliment de vouloir bien nous laisser passer; que j'étais prêtre et que j'allais visiter mes paroissiens à Bagdad. « Et moi aussi, me répond le chef, je vais voir mes paroissiens : donnez-moi ce que je vous demande, autrement j'appelle mes compagnons. » Et il se met à sonner de la trompette. Nous eûmes peur. Le chef s'en aperçut et, voulant sans doute augmenter notre effroi, il dirige sur nous son pistolet. Quatre fois il le tire, et quatre fois le pistolet rate. Voyant que la Providence nous protégeait, je dis au postillon de lancer ses chevaux à toute vitesse : les brigands essayèrent de nous suivre, mais ce fut inutilement. Nous arrivâmes en sûreté à Bagdad. J'avertis aussitôt le commandant du poste du danger que nous avions couru. Vingt-cinq hommes furent envoyés à la recherche des voleurs, qu'ils atteignirent au moment où ils dévalisaient la seconde diligence, qui venait derrière nous, à

une distance de quatre à cinq milles. On les conduisit à Bagdad; la cour martiale fit leur procès sur-le-champ, et le chef fut condamné à être fusillé le lendemain, à huit heures du matin. Je le fis mettre dans ma chambre, auprès de la chapelle, et passai la nuit avec lui; il se confessa quatre fois avec un repentir sincère. Je n'ai jamais vu une conversion aussi subite et aussi véritable : ce voleur était devenu doux comme un agneau. Je célébrai la Messe à cinq heures; il y communia avec une ferveur extraordinaire et prolongea son action de grâces jusqu'à sept heures. Il appartenait à une famille très-honorable. Il me disait : « La mort n'est rien : je l'ai méritée; ce que je regrette, c'est de n'avoir pas assez de temps pour me bien préparer. » Avant l'exécution, il se confessa de nouveau ; après quoi je lui donnai l'indulgence plénière. Il m'embrassa, se mit à genoux et, pendant que je lui plaçais le bandeau sur les yeux, il disait : « Adieu, mon Père ; je vais entrer dans mon éternité ; Jésus me recevra dans sa miséricorde. » Je lui fis faire son dernier acte de contrition. Il me supplia de me souvenir de lui dans mes prières ; puis, après l'avoir encouragé à offrir le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés, je me retirai. J'étais à six pas de lui quand le coup fatal le lança dans l'éternité. Depuis notre départ, il y a eu à Matamoros plus de vingt-cinq exécutions pour délits politiques ou vols.

Brownsville, 6 *juin* 1865. — Depuis ma dernière lettre du 25 mai, les événements qui se sont succédé fourniraient ample matière pour une lettre de vingt-cinq pages. Mais je me borne à vous faire le sommaire de tout.

Les confédérés ont évacué Brownsville le 28 mai. La veille de leur départ, ils réclamèrent leur paye au général Haugter ; ils savaient que celui-ci avait fait passer le trésor du gouvernement à Matamoros, et, sur son refus, ils le firent prisonnier et ne lui rendirent la liberté qu'à la dure condition que, sur sa parole d'honneur, il passerait à Matamoros et en rapporterait leur solde. Après avoir reçu leur paye, les soldats évacuèrent la place et se retirèrent au Ramireno, et comme, de là, ils menaçaient de tomber sur Brownsville pour la mettre au

pillage, le général se mit à la tête de trois cents Mexicains pour protéger la ville contre ses propres soldats. Les fédéraux ont occupé Brownsville le 2 juin : ils ont quinze cents hommes. Nous sommes de nouveau sous le règne de l'ordre.

Le dernier dimanche de ce mois, je baptisai une dame protestante, avec sa fille, qui est élevée au couvent...

Browsnsville, 4 juillet 1865. — Il n'y a rien de nouveau ici que 15,000 fédéraux. Que viennent-ils faire? Ils ne le disent pas, mais on le devine. Aussi les Français, sans perdre de temps, ont-ils commencé des fortifications autour de Matamoros; ils ont bâti un fort vis-à-vis le fort Brown et un autre vis-à-vis de celui de Freeport.

A Matamoros, le ministère de nos Pères rencontre toujours les mêmes difficultés; mais ils montrent toujours un courage indomptable.

A Brownsville, la santé est bonne; les rues sont bien appropriées, et les soldats sont campés à deux milles de la ville.

Demain nous commençons le grand autel de notre église, et je pense pouvoir bientôt placer un orgue que les aumônes des fidèles m'auront permis d'acheter. Notre réunion des dimanches est en ce moment très-nombreuse; elle est suivie par une foule de soldats qui retireront de précieux fruits des instructions qu'on leur adresse.

Nos ranchos se repeuplent très-vite; ils seront bientôt à l'état normal. Il y a crise dans le commerce à Matamoros; les magasins regorgent de marchandises : tout se vend à bas prix. Il en est de même à Bagdad, et nous avons à craindre que cette crise commerciale n'amène une diminution considérable dans le chiffre de la population de nos cités mexicaines et texiennes.

Brazos Santiago (c'est le port de Brownsville), 2 *août* 1865. — Je n'ai que le temps de vous écrire quelques lignes. Nous avons reçu votre lettre de Rome. Nous avons à Brownsville 45,000 soldats, dont 99 sur 100 sont nègres. La mortalité est grande. Dans les hôpitaux de Brownsville, on compte 650 malades; à l'embouchure, 200; à Brazos, 450. Je viens à Brazos tous les quinze jours. Les malades meurent comme

les mouches. Cependant je ne puis venir à Brazos que tous les quinze jours, et y passer une demi-journée. Je suis seul à comprendre l'anglais parlé par les nègres. Les santés, chez nous et au couvent, sont excellentes.

Il est revenu à Brownsville un grand nombre de nos anciens citoyens, et toutes les maisons sont remplies : malgré cette affluence, tout est tranquille.

La dernière fois que je suis venu à Brazos, il y a quinze jours, nous avons été attaqués par trois voleurs, qui, le pistolet sur la gorge, nous dirent : La bourse ou la vie ; nous étions huit passagers, sans armes. Nous descendîmes de voiture, et les brigands nous firent mettre sur un rang et commencèrent à nous dépouiller. J'étais le dernier. Déjà ils s'étaient emparés de 500 piastres et de cinq montres en or. Ils me demandent mon argent. Je n'en ai pas *pour vous*, leur dis-je, je suis un pauvre prêtre qui ne m'occupe que de mon ministère. Ils crurent que je n'avais pas d'argent, mais apercevant le cordon de ma croix, ils s'imaginent que c'est celui de ma montre, et ils me pressent de la leur remettre. C'est le cordon de ma croix, leur dis-je, en la leur montrant. Ils se contentèrent de cette manifestation, et ils me laissèrent tranquille. Dieu garde bien ceux qu'il garde.

Matamoros a perdu une partie de sa population ; en ce moment, il n'y a pas plus de 20,000 âmes : tous les étrangers se sont éloignés. Nos Pères ont à subir quelques tracasseries : ils viennent d'adresser une pétition à l'empereur du Mexique, afin d'obtenir la tranquille possession du cimetière.

On travaille activement au chemin de fer qui doit relier Brazos à Brownsville. Il y a quinze jours, j'ai assisté à la pose du premier railway. Il sera rapidement terminé.

En retournant demain de Bagdad à Brownsville, je transporterai l'orgue nouvellement arrivé. Je vous ai dit que c'était le fruit d'une quête faite parmi notre population flottante.

Matamoros et Brownsville jouissent actuellement d'un grand calme. On s'accorde à dire que cette dernière ville va s'accroître. A l'embouchure de la rivière, du côté du Texas, il y a

déjà environ soixante maisons, à Brazos il y en a plus de quatre-vingts. Bagdad est tombée de moitié, il y reste environ 4,000 âmes. C'est ainsi que la prospérité et l'adversité visitent tour à tour les deux rives du Rio-Grande. Au milieu de ces alternatives, nous tâchons de sauver les âmes et d'accomplir avec courage les œuvres de notre sainte vocation. Tout à vous en N. S. et M. I.

PARISOT, O. M. I.

Pendant que ces événements dramatiques s'accomplissaient au loin, le R. P. GAUDET, Vicaire du Texas, continuait en France et à Rome à s'occuper activement et incessamment des intérêts de sa chère Mission. Il a bien voulu, sur notre demande, écrire les souvenirs de ses différents voyages, et nous sommes heureux de les conserver ici pour l'édification commune.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voici près de cinq mois que j'ai quitté Paris, accompagné des souhaits d'heureux voyage de notre Très-Révérend Père Général. Ils m'ont porté bonheur, car jusqu'à ce jour rien de fâcheux ne m'est arrivé, et je puis dire, au contraire, qu'aux agréments de la route se sont mêlées bien des émotions utiles à la piété et au cœur. En montant en chemin de fer, j'ai toujours soin, autant que faire se peut, de m'emparer d'un coin de compartiment, afin d'être mieux à même de découvrir de loin le clocher des églises. Un mot au Très-Saint Sacrement, une petite prière à la Très-Sainte Vierge font tant de bien en voyageant ! De Paris à Lyon, j'eus l'avantage de faire route avec deux dames aussi pieuses que polies. Lorsqu'elles surent que j'étais Missionnaire et que je venais d'Amérique, elles pensèrent que je ne pouvais que les intéresser ; aussitôt les questions se succédèrent : puis parurent les tablettes de chocolat, les paniers d'excellentes provisions de voyage s'ouvrirent. J'acceptai fort peu de chose, et je donnai beaucoup...

de nouvelles quand même. En me quittant, elles m'accompagnèrent de leurs souhaits, et s'offrirent d'elles-mêmes de ne pas m'oublier le lendemain dans leur pèlerinage à N.-D. de Fourvière ! que le bon Dieu les bénisse !

De Lyon à Marseille, je fus presque tout le temps seul. Si j'avais occupé les premières : à toutes les gares on m'aurait probablement pris pour un milord qui, afin de n'être gêné en aucune manière, aurait retenu tout un compartiment à lui seul. Mais, vous le savez, je suis Français.

Le 17 mai, à huit heures du soir, j'arrivai chez nos Pères de N.-D. de la Garde. Cette maison était nouvelle pour moi. Les anciennes connaissances que j'y rencontrai, et les nouvelles que j'eus le bonheur d'y faire, me mirent aussitôt parfaitement à mon aise. Il y avait dix-huit ans que je n'avais pas revu Marseille. On avait eu le temps de progresser, aussi tout fut d'agréable surprise pour moi. Le lendemain, j'allai dire la Sainte Messe à l'autel de la *bonne Mère,* qui certainement dut me reconnaître, car elle m'avait vu maintes fois étant scolastique.

Alors, je ne pouvais lui offrir que des prières dans sa modeste chapelle; cette fois, j'avais la consolation de lui offrir son Divin Fils dans un sanctuaire digne d'elle, digne de la piété autant que de la générosité des Marseillais; tout y parle au cœur et à l'âme, et disons-le aussi, tout y rappelle la mémoire de notre vénéré Fondateur. *Defunctus adhuc loquitur.*

Durant les quelques jours que j'ai passés avec nos bons Pères gardiens du Sanctuaire, j'ai respiré à pleins poumons dans les allées ombragées de leur pittoresque amphithéâtre. De ce magnifique point de vue, j'ai pu contempler à mon aise et à ma grande satisfaction, le nouveau port, le palais impérial et les autres travaux gigantesques qui ont transformé la ville de Marseille. Comme vous êtes au courant de toutes ces créations récentes, je ne les mentionne pas. En visitant la nouvelle cathédrale, dont les travaux marchent fort lentement, je me suis arrêté un instant à contempler l'ancien Séminaire où tant d'Oblats, votre serviteur compris, ont reçu de nos

Vénérés Pères, avec les sciences ecclésiastiques, l'exemple de tant de vertus. Notre départ l'a condamné au rebut, aussi a-t-il l'air de nous regretter.

Le 25, jour de l'Ascension, après avoir célébré encore une fois à l'autel de la *bonne Mère*, et m'être mis sous sa protection, je descendis la Sainte Colline pour me rendre sur l'*Aunis*, de fameuse mémoire, et à dix heures, je faisais route pour Rome, en compagnie d'un Père de Sainte-Croix du Mans, qui avait jadis visité leurs établissements en Amérique, et de quelques officiers français, dont l'un ne faisait que d'arriver de l'expédition de Chine. Avec de pareils compagnons, le voyage ne pouvait qu'être intéressant, et les conversations aussi utiles qu'agréables. Le lendemain matin, nous arrivâmes à Livourne pour n'en repartir que vers le soir. Le temps était magnifique, aussi, le jour suivant, en débarquant à Civita-Vecchia, étions-nous tous pleins de santé; une navigation si belle, si tranquille aurait guéri un malade.

Le soir du même jour, un train nous emporta avec lenteur vers Rome. Après cinq heures de monotonie, à travers les steppes qui séparent Civita-Vecchia de Rome, le dôme de Saint-Pierre vient heureusement réjouir ma vue et faire battre mon cœur. Me voilà dans la Cité éternelle ; mais il se fait tard, la nuit approche, il faut vite chercher la Via-Montanara, où se trouve notre procure. Mon postillon, de prime abord, savait tout, connaissait tout, et le drôle après m'avoir promené plus de vingt minutes dans un dédale de rues et de ruelles, passait dans la rue Montanara sans même s'en douter ; il fallut moi-même l'arrêter et le faire revenir sur ses pas pour trouver le n° 115. J'enfile une allée étroite, monte un escalier obscur. Au deuxième palier, je lis sur la porte : R. P. TAMBURINI, *Procuratore de gli Oblati*. M'y voilà. Le Frère FRANÇOIS m'ouvre la porte, et les RR. PP. LEROND et CORNE font tous les frais de réception. Le R. P. Procureur, qui était absent, ne tarda pas d'arriver. J'étais vraiment heureux de revoir ce cher confrère de noviciat. Ces bons Pères se sont montrés, à mon égard, d'une attention plus que fraternelle, et cela, durant sept semaines que j'ai eu le plaisir d'être leur hôte. J'ai eu,

comme vous le voyez, tout le temps suffisant pour m'orienter dans Rome, voir et jouir. Mon début fut on ne peut plus heureux ; le lendemain de mon arrivée, avait lieu à Saint-Pierre la cérémonie de la béatification du B. Berkmans.

Je n'essayerai pas de décrire cet imposant et ravissant spectacle, non plus que les diverses émotions qu'on y éprouve. Si on n'est pas au ciel, on doit en être bien près. Lorsqu'on fait tomber le voile qui cache le Bienheureux : le silence spontané qui se fait ; ces milliers de regards immobiles et fixés sur la sainte Image, sont choses qui ne se décrivent pas. On dirait qu'en ce moment chacun entrevoit la céleste patrie, et Dieu dans la splendeur des Saints, comme dit l'Écriture.

Cependant, en vain je cherchais la figure de Pie IX dans cet imposant Sénat. Il vient seulement le soir faire sa prière devant l'image du Bienheureux, il n'assiste qu'aux canonisations. Notre habitation était trop éloignée pour retourner le soir à Saint-Pierre, afin d'y voir le Saint-Père.

Le lendemain, je me dédommageai amplement de cette privation à la chapelle Sixtine, où sa Sainteté assistait au service anniversaire de Grégoire XVI. J'avais vu le Pape pour la première fois, mais le Pape m'avait-il vu! probablement que non. Il fallait donc lui en procurer l'occasion, objet de tous mes désirs en venant à Rome. De retour à la Procure, j'écrivis à Mgr Pacca pour lui demander la faveur d'une audience du Saint-Père. La réponse se fit attendre huit jours, mais elle vint et elle était favorable. Jugez de mon bonheur. Cette faveur m'était accordée pour le jour suivant 8 juin, à onze heures. Fidèle à la consigne, je me rends au Vatican, accompagné du R. P. Tamburini. Je fis antichambre à peu près vingt minutes, juste le temps suffisant pour me recueillir et calmer mes émotions. Une clochette s'agite : le camérier de sa Sainteté proclame mon nom, m'ouvre la porte du cabinet, me voilà aux genoux du Saint-Père, qui me dispense de lui baiser les pieds, en me présentant sa main. Aussitôt debout et en face de lui, il m'adresse la parole en français. Inutile de rapporter ici toutes les bonnes paroles, les encouragements

qu'il m'adressa, qu'il me donna, les diverses questions qu'il me fit sur la Congrégation, sur notre Mission du Texas et du Mexique.

Le Saint-Père sait se mettre à la portée de tous. Devant lui, on sent, il est vrai, qu'on est en présence du Vicaire de Jésus-Christ, néanmoins on est parfaitement à son aise. Après m'avoir béni et toute la Congrégation en ma personne, je suppliai par écrit sa Sainteté de vouloir bien me donner un témoignage authentique de ma visite et de sa bénédiction, en faveur de nos Pères de mon Vicariat, de nos bonnes Religieuses du Verbe Incarné et de tous les fidèles confiés à nos soins. A l'instant il prend sa plume et trace sur ma supplique les paroles suivantes :

Benedicat vos Deus, et regat vos in viis suis.

Pius IX P. P.

De nouveau, je me jette à ses genoux, lui baise la main, et me retire le cœur palpitant de bonheur. Il me semblait qu'avec cette bénédiction tracée par la plus vénérable des mains, et la signature du Pape, j'emportais le Pape avec moi. Ma joie était au comble. En sortant du Vatican, j'allai me prosterner à l'autel de la Confession pour remercier, par l'entremise du prince des Apôtres, Notre-Seigneur, des faveurs dont son Vicaire venait de me combler, moi serviteur inutile, pauvre pécheur, Missionnaire de nom plus que d'effet.

Lorsqu'on a vu Pie IX une fois, lorsqu'on a eu le bonheur de lui parler, on veut encore le voir, on ne se lasse jamais de contempler cette noble et vénérable figure, où resplendit la majesté du Pontife suprême, sans nuire aux épanchements de la bonté du père. Aussi, durant mon séjour à Rome, il ne s'est guère produit en public sans que j'aie été là, et toujours aussi près que possible de sa personne, pour mieux recueillir l'abondance de ses bénédictions.

A la chapelle Sixtine, à la procession du Très-Saint-Sacrement, à Saint-Jean de Latran, partout le Saint-Père a été mon point de mire ; mais c'est surtout à la solennité de Saint-Pierre

que je l'ai contemplé à mon aise, célébrant la Sainte-Messe à l'autel de la Confession. Je m'étais placé tout à fait près de l'autel du côté de l'épître, contigu à la crédence où se trouvait son calice. Jugez si je fus à même de suivre tous ses mouvements. Je regrettais en ce moment de n'avoir pas à mes côtés tous nos Pères du Texas et du Mexique. Je me trouvais trop heureux, trop favorisé ; je les aurais voulu là pour partager mon bonheur et m'accompagner ailleurs dans bien d'autres visites et circonstances également précieuses au cœur, toutes éminemment fécondes pour la piété. Si je voulais mentionner ici tous les lieux vénérables par les souvenirs qui s'y rattachent et que j'ai eu le bonheur de visiter, je n'en finirais pas, et ce serait abuser de votre temps, pour ne pas dire de votre patience. Je vous dirai seulement que mon pèlerinage de prédilection durant mon séjour à Rome, mon centre de dévotion, a été la prison Mamertine. C'est toujours avec peine que je m'arrachais de cet affreux cachot, devenu si vénérable par les neuf mois que saint Pierre y a passés, chargé de chaînes. J'ai eu l'honneur insigne d'y célébrer une fois la Sainte-Messe, et tous les jours durant l'octave des Saints-Apôtres, j'y suis allé me désaltérer à la fontaine miraculeuse que le saint y fit jaillir pour baptiser ses gardiens ; j'en emporte un flacon pour la faire goûter à nos Pères. Puisque j'en suis à saint Pierre, il faut que je vous dise que j'ai aussi vu ses chaînes, je les ai touchées, je les ai baisées à deux reprises. Mon Dieu, que cette longue et lourde chaîne m'a donc impressionné ! J'ai également visité la prison de l'apôtre saint Paul, la cellule de saint Louis de Gonzague le jour de sa fête, celle de saint François d'Assise, celle de saint Dominique, celle de saint Pie V, celle du bienheureux Léonard. J'ai dit une fois la Messe à l'autel où repose son corps, qu'on a bien voulu me montrer. Je lui demandai l'esprit apostolique. Deux fois, j'ai monté la *Scala santa*. A Sainte-Praxède, j'ai vénéré la colonne de la flagellation. Rome n'est qu'un reliquaire : on ne peut entrer dans une église sans être saisi, impressionné. Au lieu de s'arrêter à contempler les chefs-d'œuvre de l'art, on sent le besoin de se prosterner et on ne voudrait pas en sortir ;

comme en ce moment, je sens que je ne puis tout dire, quoique je veuille parler de tout.

Il ne me reste plus qu'à vous signaler ma visite à LL. EE. les cardinaux Barnabó et Catarini, ainsi qu'à Mgr Nardi, l'ami sincère et dévoué de notre Congrégation. Tous se sont montrés pleins de bienveillance à mon égard, et Mgr Nardi m'a même fait l'honneur de m'inviter un jour à sa table. L'occasion que j'eus aussi de rencontrer Mgr Bourget, évêque de Montréal, me causa une bien douce satisfaction. La présence de ce bienfaiteur de longue date de notre Congrégation me rappela vivement le Canada, pays toujours si cher à ma mémoire, et que je regretterais encore, si l'obéissance ne me voulait pas ailleurs.

Il fallait cependant songer au retour. Les affaires qui m'avaient conduit à Rome touchaient à leur fin, et, l'espoir de trouver à Marseille des nouvelles de nos Pères du Texas m'y attiraient fortement.

En repassant par Civita-Vecchia, j'eus l'avantage d'y rencontrer le cardinal Antonelli et Mgr Nardi. Le secrétaire d'Etat de Pie IX était venu visiter le port. Force saluts furent tirés en son honneur. Comme Mgr Nardi logeait à l'hôtel où j'étais descendu, il m'invita avec sa bienveillance ordinaire à monter dans ses appartements, et j'eus le bonheur de m'entretenir longuement avec Sa Seigneurie. Le soir, je faisais route pour Marseille, en compagnie de Mgr Vérot, évêque de Savannah, aux Etats-Unis, et un curé de la Martinique.

Le lendemain matin, à notre arrivée à Livourne, j'allai avec Mgr Vérot dire la Messe à la cathédrale. L'accueil que nous fit le théologal du chapitre fut on ne peut plus courtois. Après le déjeuner qu'il nous offrit, il loua une voiture et nous mena visiter le grand Séminaire nouvellement construit. Quoique cet établissement n'ait rien de remarquable en fait d'architecture, on ne peut qu'admirer ce vaste local quadrangulaire dont chaque corridor a certainement plus de 200 mètres de long. C'est tout ce que nous visitâmes à Livourne, assez pauvre, du reste, en monuments, mais dont les rues spacieuses, tirées au cordeau et pavées en larges dalles, ne lais-

sent rien à désirer. Lorsque les immenses jetées que l'on construit dans la rade seront achevées, Livourne sera sans contredit un des plus vastes ports de la Méditerranée.

Le soir, à six heures, nous levâmes l'ancre. Le temps, qui jusque-là nous avait si bien favorisés, se mit à l'orage durant la nuit, et depuis les îles d'Hyères jusqu'à Marseille, bon nombre de passagers firent triste mine, quoiqu'à vrai dire, il n'y eût pas de quoi. A mon arrivée à Marseille, j'allai descendre chez nos Pères du Calvaire. En me rendant à Rome, je ne leur avais fait qu'une simple visite, il était juste qu'à mon retour, j'allasse leur demander l'hospitalité et passer quelques jours avec eux. J'y rencontrai notre Révérend et vénéré Père Tempier; en le voyant, je croyais rentrer dans notre maison de Paris. Plusieurs lettres de nos Pères du Texas et de Matamoros m'attendaient au Calvaire. Comme c'étaient les premières nouvelles que je recevais depuis que je les avais quittés, je tremblais en les lisant. Je les avais laissés dans de si tristes conditions !

Bientôt, mes appréhensions se dissipèrent. Les choses ne s'étaient guère améliorées, tout était à peu près dans le *statu quo*. Nos Pères se portaient bien. Il est vrai que les tribulations de tous genres ne leur manquaient pas; mais étant depuis si longtemps leur pain quotidien, ils n'avaient pas l'air de s'en effrayer et encore moins de s'en décourager, l'épreuve produit la patience.

J'étais rassuré et tranquille pour un temps.

Là-dessus, après trois jours de repos dans notre maison du Calvaire, je m'acheminai vers Notre-Dame des Lumières, où j'arrivai le 24 juillet au soir, pour n'en repartir que le 2 du mois d'août. Je savais d'avance que huit jours dans cette maison bénie n'étaient pas trop, et en la quittant, j'ai senti que ce n'était pas assez; mais j'étais requis ailleurs. Autrefois, j'étais enchanté de Lumières; cette fois, j'en ai été ravi. Tout avait prospéré : les vignes, les pins, les arbres fruitiers plantés par nos jeunes mains, tout avait grandi.

La montagne est fière de nos travaux; l'aimable et vigoureuse jeunesse du Juniorat actuel se repose, se délasse aujour-

d'hui à l'ombre que nous leur avons préparée il y a vingt-quatre ans. Je m'en suis réjoui et je suis sûr que tous mes compagnons du Juniorat, actuellement éparpillés aux quatre vents, défrichant la vigne du Seigneur, s'en réjouiraient comme moi, s'il leur était donné de revoir le berceau de notre enfance; ils uniraient leurs vœux aux miens en faveur de cette intéressante pépinière de futurs Oblats, avec qui j'ai passé de si heureux moments.

Comme les pins de la montagne, ils grandiront, ces chers enfants, et, après avoir été la consolation de leurs directeurs et professeurs qu'ils aiment, qui les aiment et leur sont si dévoués, ils feront un jour la consolation de la Congrégation, qui, déjà, leur prodigue tous les soins d'une mère. Après vingt-deux ans d'absence, j'ai retrouvé à N.-D. des Lumières le R. P. BERMOND, Supérieur, les RR. PP. FRANÇON et NICOLAS. Il n'en fallait pas davantage pour faire revivre tous nos souvenirs de jeunesse. Aussi ces bons Pères m'ont-ils accueilli comme l'enfant de la première famille et des premières affections. Il ne manquait que le regretté P. RICARD. Mais le lieu de son repos n'est pas loin; plusieurs fois, j'allai lui témoigner ma vive reconnaissance et prier sur sa tombe. Mais arrachons-nous, quoiqu'à regret, de tant d'émouvants souvenirs. Partons pour Lyon.

L'ancienne Supérieure de nos religieuses de Brownsville venait aussi de franchir l'Océan pour solliciter auprès de leur maison Mère de nouveaux sujets. J'étais impatient de recevoir de sa bouche des nouvelles plus fraîches de nos Pères de la Mission. Elle confirma ce qu'on m'avait écrit, et, de plus, ajouta que les soldats confédérés, avant de se retirer définitivement de Brownsville, avaient pillé la ville et s'étaient rendus à cette intention chez nos Pères; ils avaient bivaqué dans les corridors de notre maison. Qu'ont-ils emporté? je ne m'en occupe guère, vu qu'il n'y avait pas grand'chose qui pût les tenter; pourvu qu'ils n'aient pas touché à nos vases sacrés et dévasté la maison : c'est tout ce que je demande. Je leur fais grâce du reste. Pour en revenir au couvent du Verbe incarné où je me trouvais, comme la Retraite de cette communauté

coïncidait avec mon passage, je fus invité à la prêcher. J'étais bien aise de pouvoir, en acceptant cette tâche, témoigner à ces bonnes religieuses toute ma reconnaissance pour les services qu'elles ont rendus à notre Mission et à moi, en particulier. De la sorte, je dus y rester huit jours.

De Lyon, j'allai faire une courte apparition à mon pays natal. Hélas ! j'ignorais que je n'y avais, pour ainsi dire, plus de parenté. Le seul frère qui me restât était mort depuis près d'un an et je l'ignorais complétement, malgré toutes les lettres qu'on m'avait adressées pour m'apprendre cette triste nouvelle. J'offris le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de son âme, en présence de sa famille. Je recommandai à Dieu et à la Très-Sainte Vierge ses enfants et leur mère, et je m'éloignai, le cœur triste, de la maison paternelle pour me rendre à Autun. J'avais besoin de rentrer dans ma famille adoptive, car je sentais que partout ailleurs, je n'étais plus qu'un orphelin dans toute la force du terme. J'arrivai au Sacré-Cœur le 29 août, à dix heures du soir. Tout le monde était couché, moins le Frère portier qui m'attendait. Le lendemain, après le déjeuner, je parus au milieu de nos cinquante chers Frères scolastiques, qui me reçurent et m'accueillirent par une cordiale accolade. Comme j'étais déjà connu de plusieurs, mes sourcils ne les épouvantèrent nullement. Le jeu de boules me familiarisa bien vite avec les nouveaux, et la relation de mon dernier voyage au Texas, qui a paru dans le numéro de septembre de nos Annales, leur a donné à tous de l'attrait pour notre Mission. A la bonne heure, s'ils sont disposés à me suivre maintenant, ou plus tard ! Maintenant, je suis prêt à les emmener et plus tard à leur faire bon accueil. Il est évident que plusieurs sont taillés pour les Missions étrangères ; ils jouissent d'une bonne santé, sont dégourdis, déterminés, tout autant de marques caractéristiques *ad hoc;* ayant à proportion la piété et la science, ils feront leur chemin et le feront faire à d'autres. Que Notre-Seigneur et son Immaculée Mère les confirment de plus en plus dans leurs bonnes dispositions, dans l'amour et l'esprit de la famille. Voilà les vœux que je forme pour eux avant de les quitter, pour me rendre à notre maison

de Nancy, et, de là, à Paris, où j'aurai le plaisir de passer quelques semaines avec notre bien-aimé Père, avant de m'embarquer pour l'Amérique, en compagnie des trois confrères qu'il a bien voulu me promettre.

En attendant, croyez-moi toujours votre tout dévoué et affectionné frère en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

A. GAUDET, O. M. I.
Prêtre.

Autun, le 15 septembre 1865.

MISSIONS DE FRANCE[1].

VIII. Le R. P. Bellon, Supérieur du Calvaire à Marseille, a envoyé le compte rendu suivant des travaux exécutés par les Pères de cette maison.

Marseille, le 1er juillet 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Me voilà bien en retard pour l'envoi des notes concernant les travaux accomplis par les Pères de la maison du Calvaire, depuis le 1er novembre 1864 jusqu'au 1er mai 1865 ; je viens y suppléer aujourd'hui ; permettez-moi de le faire aussi brièvement que possible.

I. Au dehors, vos enfants de la maison du Calvaire pendant le temps ci-dessus indiqué ont prêché neuf Retraites, cinq Missions, un Avent, les exercices de l'Adoration perpétuelle dans une paroisse, et un retour de Mission, en tout dix-sept travaux, sans parler d'un certain nombre de sermons isolés.

1° *Retraites.*— 1° Aux Congréganistes de la paroisse d'Aubagne, par le P. Mauran, du 13 au 20 novembre 1864.

2° Aux Religieux de Saint-Pierre ès Liens, à Marseille, par le P. Bernard, du 29 novembre au 8 décembre 1864.

3° Aux Congréganistes de la paroisse de Saint-Barnabé, banlieue de Marseille, par le P. Mauran, du 2 au 8 décembre.

4° Aux Congréganistes de la paroisse de Saint-Just, banlieue de Marseille, par le P. Gigaud, du 14 au 21 novembre.

5° Aux associés de la Sainte-Famille, dans la chapelle de

[1] Voir le numéro précédent, p. 372.

l'Espérance, à Marseille, par le P. MAURAN, du 12 au 18 décembre.

6° Aux hommes formant l'Association du Saint-Sacrement, dans la paroisse de la Major, à Marseille, par le P. AUGIER, du 10 au 15 janvier 1865.

7° Aux Congréganistes de la paroisse du Canet, banlieue de Marseille, par le P. MAURAN, du 29 janvier au 5 février.

8° A la Congrégation des Filles de la Croix, sur la paroisse de la Major, par le P. GIGAUD, du 2 au 7 mai.

9° Retraite prêchée à la paroisse Saint-Pierre, banlieue de Marseille, par le P. BERNARD, du 29 mars au 9 avril.

2° *Missions.* — 1° A la paroisse de Saint-Barthélemy, banlieue de Marseille, par les RR. PP. VIALA et GALLO, du 4 décembre 1864 au 1er janvier 1865.

2° A la paroisse de Saint-Joseph, banlieue de Marseille, par les RR. PP. VIALA et AUGIER, du 15 janvier au 12 février.

3° A la paroisse de Cassis, du diocèse de Marseille, par les RR. PP. VIALA, GALLO et GAZARD, du 26 février au 2 avril.

4° A la paroisse de Saint-Jérôme, banlieue de Marseille, par les RR. PP. MAURAN, de la maison du Calvaire, et CHARDIN, de la maison de N.-D. de la Garde, du 5 mars au 2 avril.

5° A la paroisse de la Farlède, du diocèse de Fréjus, par les RR. PP. VIALA et GAZARD, du 9 avril au 7 mai.

3° *Avent.* — A la paroisse de la Major, par le P. AUGIER.

4° *Adoration perpétuelle.* — A Aubagne, par le P. MAURAN, les 9, 10 et 11 janvier.

5° *Retour de Mission.* — A la paroisse de Saint-Joseph, par le P. AUGIER, du 19 au 23 avril.

II. Les travaux du dedans se sont exécutés au Calvaire : on sait que dans l'église du Calvaire et dans la chapelle des Italiens nous avons tous les travaux du ministère des paroisses, moins l'administration des sacrements de baptême, de mariage et d'extrême-onction.

L'Avent a été prêché par le P. MAURAN, et le Carême par le P. AUGIER, qui s'est fait entendre à peu près tous les jours, à cause du Jubilé.

Le R. P. GIGAUD, quoique déjà écrasé par ses travaux ordi-

naires, a bien voulu se charger de prêcher la Retraite aux Congréganistes de N.-D. des Sept-Douleurs, du 26 mars au 2 avril.

Inutile, mon Très-Révérend Père, de vous faire de longues observations au sujet des travaux que je viens d'indiquer sommairement. Qu'il me suffise de dire qu'ici, comme ailleurs, le bon Dieu bénit les efforts de ses pauvres serviteurs. On désirerait sans doute quelquefois une réussite plus complète ; mais je dois constater que, là même où vos enfants ont le moins réussi, ils ont remporté assez de victoires pour avoir à bénir mille fois le Seigneur de les avoir appelés à un ministère si sublime.

Veuillez bénir tous vos enfants de Marseille, et en particulier celui qui, moindre en mérite, est cependant sûr, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, de n'être pas le dernier en respectueuse affection,

F. Bellon, o. m. i.

IX. Plusieurs des travaux de la maison du Calvaire ont été partagés par les Pères de la maison de Notre-Dame de la Garde. Le rapport qui nous a été adressé renferme quelques détails que nos lecteurs liront avec édification. Il est divisé en deux parties : la première a trait aux Missions; la seconde au Sanctuaire même que nos Pères desservent depuis si longtemps.

Marseille, le 14 août 1865.

I. La maison de N.-D. de la Garde, dans le courant des mois d'octobre et novembre 1864, après avoir donné plusieurs Retraites, notamment celles des Pères et Frères de la communauté de M. l'abbé Fissiaux, a commencé le cours de ses Missions en octobre dernier.

En premier a été celle de la paroisse de Saint-Barthélemy, banlieue de Marseille, prêchée par les RR. PP. Viala et Gallo. Dès le début, le succès de cette Mission nous paraissait bien incertain. Comme le grain de sénevé, l'auditoire est de-

venu peu à peu plus nombreux, et dès la seconde semaine nous avons compris que nous pouvions faire beaucoup de bien dans cette petite paroisse de Saint-Barthélemy. Aux exercices du soir, surtout, nous avons eu plus d'hommes que de femmes. Bien souvent, nous les réunissions séparément. Ces exercices particuliers leur plaisaient si fort, que je puis dire qu'aucun des hommes ne manquait à l'appel. A la Sainte-Table, nous avons eu la presque totalité. Nous n'avons fait aucune cérémonie d'usage, parce que l'église ne s'y prêtait pas. Cette Mission a été clôturée par une belle plantation de Croix.

La maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui compte dans son sein plus de trois cent cinquante malades ou infirmes, a pris part à notre Mission. Le Père qui la présidait est allé pendant les quinze derniers jours alternativement leur prêcher dans l'église du couvent. Deux cent cinquante de ces hommes ont eu le bonheur de s'approcher de la Sainte-Table. Parmi eux, une quarantaine ne l'avaient pas fait depuis leur première Communion, c'est-à-dire depuis soixante, soixante-dix ans, et plus. Si nous avions pu réunir les hommes de l'hospice avec ceux de la paroisse, nous aurions eu plus de cinq cents hommes à la Sainte-Table. Quant aux femmes, elles ont fait aussi leur devoir. En somme, on peut dire que cette Mission a très-bien réussi.

En janvier 1865, la Mission de Saint-Joseph *extra muros*, dans le diocèse de Marseille, a été donnée par les PP. Viala et Augier. M. le Curé a été très-satisfait de ses résultats. Je crois que nous avons eu à la Sainte-Table presque toutes les femmes et quatre-vingt-quatre hommes bien comptés. Elle a été clôturée vers le commencement de février par la plantation de la Croix.

Une autre Mission, et des plus importantes qui aient été données dans le diocèse de Marseille, c'est la Mission de Cassis. Elle a été ouverte par les PP. Viala, Gallo et Gazard, le dimanche de la Quinquagésime, et a duré plus de cinq semaines. Il nous a fallu tout ce temps pour recueillir la moisson abondante que le Seigneur y a fait mûrir. Dès les

premiers jours, les exercices ont été bien suivis par les femmes, les hommes n'osaient pas encore se montrer. Invités à se rendre à des exercices que nous devions faire spécialement pour eux, ils ont tous parfaitement correspondu à notre appel. Tous les dimanches, à la Messe de neuf heures, l'église était comble. Dans le courant de la semaine, nous les réunissions tantôt deux, tantôt trois fois, et c'était toujours le même empressement et la même assiduité pour entendre la parole de Dieu, surtout quand nous leur faisions des conférences en langue provençale. Nous avons été secondés on ne peut mieux par M. le Curé et M. le Vicaire. Tous ont rivalisé de zèle pour le bien de la Mission. Aussi voit-on rarement des cérémonies imposantes comme celles qui ont eu lieu dans la paroisse de Cassis, pendant le cours de cette Mission. Le jour de la plantation de la Croix, nous avons eu à la procession près d'un millier d'hommes, autant de femmes, et quatre ou cinq cents enfants, chacun un oriflamme à la main. Le recueillement que l'on apercevait dans tous les rangs et l'esprit de piété dont chacun était animé donnaient à notre cérémonie quelque chose de ravissant. Après la bénédiction de la Croix, au moment où le clergé faisait son adoration, cette foule immense d'hommes, femmes et enfants, le conseil municipal, le tribunal, les prud'hommes et la gendarmerie, qui faisaient cortége à la Croix : tous en silence se sont agenouillés et ont adoré l'instrument de notre salut ; une trentaine d'hommes qui chantaient en chœur un cantique en l'honneur de la Croix restaient seuls debout. Après une courte allocution, le cri de *Vive la Croix !* s'est fait entendre, et la procession s'est remise en marche dans un ordre parfait. La plantation de la Croix a eu lieu dans l'église, après un discours de circonstance prononcé par le Père qui dirigeait la Mission. On a terminé la cérémonie par la bénédiction du Très-Saint Sacrement, et on a renvoyé au lendemain lundi soir la clôture de la Mission. A cet exercice, l'église était comble, c'était le même empressement que la veille. Après les adieux du Missionnaire, pendant lesquels ont coulé bien des larmes, on a distribué à chacun un souvenir de la Mission.

Cette Mission ne pouvait pas mieux réussir. Toutes les femmes et tous les hommes ont fait leur devoir. S'il en est resté quelques-uns, on peut facilement les compter. La conversion vraie et édifiante de quelques messieurs haut placés et bien influents dans le pays nous a bien dédommagé de tous les sujets de peine que pouvaient nous donner quelques pécheurs endurcis. Les bons habitants de Cassis conserveront longtemps le souvenir de cette époque de grâces et de vrai bonheur. Ce qui nous le prouve, c'est que la Croix de Mission plantée depuis six mois ne cesse pas d'avoir à ses pieds une foule d'adorateurs, tant de la part des hommes que de la part des femmes.

Après la Mission de Cassis, les PP. Viala et Gazard sont partis pour aller prêcher une autre Mission à Soliès Farlède, diocèse de Fréjus. Monseigneur l'Évêque avait désigné lui-même les Missionnaires qui devaient évangéliser cette paroisse. Nous avions affaire à une population bien éloignée de Dieu. Pour réussir parfaitement, il nous aurait fallu un champ libre et un temps considérable. Ces deux conditions nous ont manqué. Il a fallu nous borner à de simples exercices matin et soir. Malgré cela, ils ont été bien suivis, surtout ceux du soir, de la part des hommes. Une semaine ou quelques jours de plus, la Mission aurait été consolante. M. le Curé a été plus que satisfait du succès, et nous pouvons aussi être contents. La Mission a été clôturée par l'inauguration d'une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. A cette cérémonie, la seule que nous ayions pu faire, assistaient M. le Curé et les autres prêtres du voisinage.

Après la Mission de la Farlède, dans le courant des mois de mai et juin, le P. Viala est allé prêcher un Jubilé dans la paroisse de Port-de-Bouc, diocèse d'Aix. Tout ce qui a pu suivre les exercices du Jubilé en a profité. Le succès a même dépassé toutes nos espérances. Les exercices ont été clôturés le lundi de la Pentecôte par une belle cérémonie de plantation de Croix. Ce Jubilé fera époque dans cette nouvelle paroisse de Port-de-Bouc.

Après ce Jubilé, le P. Viala est retourné à Cassis prêcher

une Retraite aux femmes, afin d'organiser une Congrégation sous le vocable de sainte Anne. Sous ce rapport, nos désirs ont été satisfaits.

Ajoutons à ces travaux une Retraite prêchée par le R. P. Chardin au pénitentier des femmes, à Marseille. Elle a porté des fruits abondants de consolation et de conversion.

II. Le pèlerinage de N.-D. de la Garde, déjà plus de cinq fois séculaire, a pris, depuis la solennité du 5 juin 1864, un nouvel accroissement. Aussi la Sainte Vierge semble-t-elle élargir de plus en plus son manteau maternel afin de pouvoir abriter la foule grossie de ses fidèles enfants. Sa bonté rayonne sur un plus vaste cercle, comme il sera facile de s'en convaincre; elle dépasse les limites de la grande cité de Marseille, de la Provence, pour s'étendre sur la France entière.

Le chemin de la sainte colline est battu tous les jours et à toutes les heures du jour par de nombreux pèlerins avides de pouvoir vénérer leur *bonne Mère* dans son riche et splendide sanctuaire. Rien n'arrête leur concours, ni la pente abrupte de la colline, ni le froid de l'hiver, ni la chaleur de l'été, ni le souffle violent et glacé du mistral.

Ce sont des communautés religieuses, des congrégations, des associations, des groupes joyeux de jeunes enfants, qui, à la suite de leur première communion, viennent se mettre sous la protection de la Sainte Vierge; ce sont des élèves de toutes les pensions de Marseille; ce sont des personnages distingués, des princes de l'Eglise venus des extrémités du monde. Signalons en passant la visite du saint et illustre évêque de Montréal, Mgr Bourget. Sa Grandeur célébra la Sainte Messe au sanctuaire, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception; et en descendant, elle voulut bien nous faire l'honneur de partager notre modeste repas de famille. Touchés de sa bonté et de ses attentions si nobles et si délicates, un cri s'échappait de tous nos cœurs : « Quel bon Père! Comme il nous aime!!! Nous devons en retour l'aimer du plus filial amour. »

Pour donner une idée du nombre des pèlerins, qu'il nous suffise de dire que le chiffre de six à sept cent mille par

an est au-dessous de la réalité. Dans le seul mois de mai dernier plus de huit mille communions ont été distribuées aux fidèles, et plus de cinq cents Messes ont été célébrées. Le chiffre moyen des pèlerins qui montent chaque dimanche au sanctuaire est de deux mille environ. Ces chiffres sont la preuve la plus évidente du progrès rapide de ce célèbre pèlerinage.

Cette année, l'octave de l'Assomption a été prêchée avec un consolant succès par le R. P. Corbin, professeur d'éloquence au grand Séminaire de Fréjus, et le mois de mai, par le R. P. Augier, de la maison du Calvaire. Les efforts de ce missionnaire ont été couronnés d'un heureux succès ; ses instructions, tout à la fois pleines de doctrine et de piété, ont été accueillies avec avidité par les fidèles, qui tous les matins venaient en nombre considérable au sanctuaire de la Garde.

Mais pour mieux comprendre l'action puissante de N.-D. de la Garde, suivons un instant la trace de sa bonté maternelle, semant à pleines mains ses grâces et ses faveurs sur la France entière. Laissons parler quelques-uns de ces cœurs enrichis de faveurs spéciales. Nous ne pouvons les laisser parler tous, ce serait infini ; mais permettons au moins à quelques-uns de nous dire chacun, dans la simplicité naïve de son langage, les bontés de N.-D. de la Garde.

Tout d'abord écoutons un valeureux soldat préservé du naufrage. Lui-même va nous dire les circonstances touchantes où il fut sauvé du danger imminent de périr à jamais.

« Comme vous pouvez le savoir, monsieur, écrivait-il de Bayonne, à la date du 1er mai 1865, au R. P. Roullet, il y a quelque temps, trois compagnies du 42e de ligne, embarquées sur le *Christophe-Colomb*, firent naufrage dans la nuit du 20 au 21 février de cette année. Dans cette nuit affreuse où nous faillîmes perdre la vie, je fis un vœu d'offrir quelque chose à N.-D. de la Garde si j'échappais du naufrage. Aussitôt que les moyens me le permettent, je m'empresse de m'acquitter de mon vœu.

« Comme vous le savez, monsieur le Curé, le soldat n'est pas riche. J'ai économisé mes prêts pour faire cette petite

somme. J'avais l'habitude, étant en garnison à Marseille, d'assister tous les dimanches à la messe, à N.-D. de la Garde, auprès de laquelle j'y ai une grande dévotion.

« Je vous prie donc, mon cher monsieur, de vouloir bien dire une messe dans cette chapelle, une messe d'actions de grâce. C'est fâcheux pour moi de ne pas connaître le jour qu'il vous plairait de dire cette messe, car je m'unirais à vos intentions pendant le saint Sacrifice. Je vous envoie 1 fr. 60 en timbres-poste.

« J'ai bien l'honneur d'être votre dévoué serviteur,

« Jean Vial. »

Au 42e de ligne, 3e bataillon, 3e compagnie, à Bayonne (Bas.-Pyrénées).

Ecoutons maintenant un illustre docteur de Montpellier, reconnaissant noblement l'impuissance de son art et réclamant pour son enfant la protection de N.-D. de la Garde.

Montpellier, le 23 février 1865.

« Monsieur le Curé,

« Mon nom vous est inconnu à vous devant qui passe tant de monde ; mais vous le retrouverez sur le cahier des Messes, où je me suis fait inscrire à chacun de mes passages à Marseille.

« Je vous envoie ci-inclus un billet de banque de 100 francs, que je vous prie de vouloir bien employer à faire dire au plus tôt des messes pour le salut de mon pauvre petit garçon atteint de convulsions... »

Une seconde lettre, qui porte la date du 25 juillet 1865, est conçue en ces termes :

« Il y a près de six mois que je vous fis parvenir, sous enveloppe, une somme de 100 francs, vous priant de l'employer à faire dire des messes à N.-D., dans le but d'implorer la bonne Mère pour mon pauvre enfant.

« Mes vœux ont été exaucés pleinement et entièrement, et il est aujourd'hui en santé parfaite. Parler ici de reconnaissance et de joie serait chose déplacée.

« Recevez, monsieur le Curé, avec mes remerciments, l'assurance de ma vive reconnaissance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.

« Dr Edmond Batigne. »
Montpellier, rue Aiguillerie, 30.

A côté du soldat et du docteur, laissons parler le père de famille. Le 8 avril, on écrivait de Montpellier la lettre suivante :

« L'année passée, j'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous faire dire quelques messes à la chapelle de N.-D. de la Garde. Aujourd'hui, le but de ces lignes est pour vous demander le jour où ma femme et moi pourrons accomplir un vœu formulé dans les circonstances suivantes :

« Il y a trois ans j'eus un garçon qui devint malade deux mois après sa naissance ; les médecins n'avaient plus d'espoir tant la maladie était grave, et nous le croyions perdu, lorsque j'eus l'heureuse idée de le vouer à N.-D. de la Garde, pour qui j'ai une très-grande confiance, et dès ce moment mon enfant alla de mieux en mieux, et aujourd'hui il se porte aussi bien que possible. Nous formulâmes le vœu que si le bon Dieu nous conservait notre enfant, nous le porterions, à l'âge de trois ans, à N.-D. de la Garde pour la remercier.

« Notre enfant va avoir trois ans le 16 courant. Je venais vous demander, monsieur, quel serait le jour où vous pourriez nous dire une messe, afin que nous puissions nous rendre en famille à Marseille tout au moins la veille du jour fixé.

« Je vous présente, monsieur, mes bien sincères salutations.

« Léon Treillet. »
Montpellier, rue Terral, 18.

Nous cédons au plaisir de citer encore une lettre d'un bon père de famille. Dans la naïve expression de sa confiance envers N.-D. de la Garde, il écrivait d'Albi, à la date du 6 avril 1865 :

« Me trouvant à Marseille, le 1er mai 1863, étant monté à N.-D. de la Garde pour faire une prière à la Vierge Marie, je fis vœu de lui envoyer pendant cinq ans une messe pour être dite à pareille époque à son sanctuaire, afin qu'elle voulût bien m'accorder la grâce que je sollicitais à ses genoux, qui était de protéger mon établissement que je venais de *lever*, de limonadier à Albi (Tarn); qu'elle me donnât beaucoup de travail afin de pouvoir élever mes enfants dans la crainte de Dieu, et de me donner la santé de ma femme et de mes enfants, voilà. Je vous prie, monsieur le Curé, d'avoir la bonté de dire la Sainte Messe à notre divine Mère Marie en cette intention.

« Je vous demande mille pardons et me dit votre tout dévoué serviteur,

« F. Coste. »

« Limonadier, grand café-divan, à Albi. »

Abrégeons et contentons-nous de dire que M. le comte Charles de Vogüé (de Paris) a envoyé un magnifique *ex-voto*, représentant le centenier de l'Evangile. Il doit à une faveur spéciale de N.-D. de la Garde la guérison de son cher enfant. Cet *ex-voto* est de la date du 4 avril 1865.

Laissons un instant la parole à la mère de famille; elle aussi, plus que tout autre, a besoin de protection et de secours.

Lambesc, 25 mai 1865.

« Je vous envoie ci-joint 5 francs en timbres-poste pour la chapelle de N.-D. de la Garde, à la charge de dire une messe d'actions de grâces pour une faveur que j'ai obtenue de notre bonne Mère. Je m'étais recommandée à elle et je lui avais recommandé mon fils, qui allait passer au conseil de révision. Mon fils a été exempté presque contre toute espérance, et je tiens à en remercier Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

« Je suis avec le plus profond respect, monsieur le Curé, votre très-humble servante,

« E. Chabot. »

Et la vierge chrétienne serait-elle oubliée dans la distribution des faveurs de la reine des vierges ! ! Voici la preuve du contraire :

« Ayant invoqué notre bonne Mère sous le nom de N.-D. de la Garde, je viens vous prier aujourd'hui de vouloir bien faire brûler à son honneur cinq cierges en reconnaissance de la protection obtenue.

« Cette tendre Mère se plaît à écouter et à exaucer les prières des plus indignes de ses enfants. Qu'elle en soit à jamais bénie et glorifiée ! ! Puissé-je lui être aussi fidèle qu'Elle a été bonne pour moi. »

Une autre écrivait de Lyon, le 3 août 1865 :

« J'étais à Marseille le jour de la fête du Sacré-Cœur et dans le sanctuaire de N.-D. de la Garde. J'ai obtenu ma guérison. J'ai promis deux vases de fleurs blanches pour mettre sur l'autel de cette bonne Mère.

« Maintenant, je voudrais les envoyer ; mais avant, j'ai voulu vous demander si, en les mettant en chemin de fer et vous les adressant, ils vous parviendront directement ; puis si vous recevriez le montant d'une messe en timbres-poste.

« Pardonnez-moi la liberté que je prends en vous demandant ces renseignements, et recevez, monsieur, mes remercîments anticipés. Je suis, avec respect, votre très-humble.

« Elise Brochut. »

Nous nous arrêtons là. Ces quelques citations sont plus que suffisantes pour établir le progrès rapide de la dévotion à N.-D. de la Garde. Selon toute probabilité, ce progrès ira toujours croissant. Comment ne pas se sentir attiré vers la meilleure des Mères ; dans ce splendide sanctuaire, au milieu de milliers d'*ex-voto*, on touche de la main sa bonté ineffable ; aussi l'or, le marbre, la pierre précieuse, tout ce qu'il y a de riche et de beau, se réunissent comme à l'envi pour faire resplendir son culte et ses solennités. Un ornement complet, du travail le plus délicat, un ciboire tout éclatant de beauté, où l'art le dispute à la richesse de la matière ; ce ci-

boire seul coûte 4,000 francs, ont été donnés par des personnes pieuses de Marseille. A mesure que le siècle s'incline de plus en plus vers la matière, on sent le besoin de prendre des ailes pour se rendre près de Celle qui est la porte du Ciel, et qui sait si bien en aplanir le chemin.

Inutile de dire que le dévouement des Pères chargés du soin du sanctuaire est à la hauteur de leur noble ministère. Leur temps est employé à recevoir les confessions des pèlerins, soit dans la matinée, soit dans la soirée, à bénir les objets de piété, les petits enfants ; leur travail n'est point perdu ; et déjà que de pauvres cœurs égarés par la perversité du monde doivent, en partie, à leurs conseils et à leur charité leur retour à Dieu et à la vertu !

X. La maison d'Angers continue d'exercer un ministère des plus consolants et des plus fructueux. Nous ne pouvons reproduire en entier le rapport du R. P. Roux, Supérieur de cette maison : il ne renferme pas moins de trente-cinq pages. Nous choisissons les détails les plus intéressants et les plus propres à caractériser la nature des œuvres apostoliques accomplies dans les diocèses d'Angers et de Laval.

Angers, 26 juillet 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Mon rapport sur les nombreux travaux que les Pères de la maison d'Angers viennent d'exécuter pendant le dernier semestre me semble difficile à faire.

A part quelques légères nuances, je puis assimiler nos œuvres de la dernière campagne à celles que j'avais eu l'honneur de vous soumettre dans mon dernier compte rendu. De la part du Seigneur, ce sont toujours les bénédictions les plus abondantes, que sa bonté veut bien laisser descendre sur le champ qu'il nous a confié, pour le défricher, y jeter la divine semence et le rendre fertile.

Du côté du clergé des diocèses d'Angers et de Laval, encore l'accueil le plus cordial et l'entente la plus fraternelle, et surtout cette heureuse sympathie qui doit nécessairement faire réussir les œuvres pour lesquelles nous sommes appelés.

Le dirai-je aussi, Très-Révérend Père, de la part des ouvriers, c'est toujours le même dévouement, inspiré par le zèle apostolique, soutenu par l'obéissance religieuse et couronné de fatigues incessantes, qu'ils regardent tous comme une douce récompense de leurs travaux.

L'influence toute populaire que nous exerçons dans les deux diocèses semble s'accroître de plus en plus, quoique le nombre des ouvriers évangéliques de différentes familles religieuses s'augmente chaque année. Entourés des Jésuites, des Lazaristes, des Capucins, des Pères du Très-Saint-Sacrement, des Missionnaires de Chavagnes et de Saint-Laurent; les demandes ne tarissent pas, et d'ici au 31 décembre, nous devons prêcher encore *trente-deux* Jubilés, Missions ou Retraites. Cinq ouvriers seulement sont promis pour recueillir cette abondante moisson.

Nous devons encore, mon Très-Révérend Père, rendre hommage à notre vénérable Évêque, Mgr Angebault, pour la puissante et paternelle protection, qu'il ne cesse d'accorder à ses petits Pères Oblats; c'est de ce nom que Sa Grandeur veut bien nous appeler. Jamais le saint Prélat ne laisse passer l'occasion de dire quelques mots en notre faveur.

Dans mon prochain rapport, je pourrai, mon Très-Révérend Père, si vous le jugez convenable, vous donner un léger aperçu sur la chapelle et la maison, aujourd'hui encore en construction.

Je vais, bien-aimé Père, mettre sous vos yeux les travaux des Pères de la maison d'Angers. Je suis encore heureux cette année de vous les énumérer, assuré d'avance qu'ils réjouiront votre cœur paternel, et seront peut-être pour lui une légère compensation aux soucis de votre continuelle sollicitude pour nous.

Retraite et Adoration à la cathédrale de Laval. — Le triduum préparatoire à l'Adoration perpétuelle et les exercices

de cette belle fête, prêchés par le P. AUDRUGER, ont été vraiment bien suivis. Il faut l'attribuer sans doute, après Dieu, à une verte semonce que Mgr l'Archiprêtre avait précédemment adressée à ses paroissiens, pour leur reprocher la tiédeur des années précédentes, et aux prières des bonnes Sœurs de l'Espérance. Sachant depuis trois semaines qu'un Père Oblat devait prêcher cette Retraite, ces généreuses Sœurs de la Sainte-Famille n'avaient cessé d'offrir à Dieu, pour le succès de l'œuvre, leurs communions, leurs prières et leurs nuits de garde si laborieuses. Dieu les a visiblement bénies.

Tout le clergé de la cathédrale, chanoines compris, a été extrêmement favorable au prédicateur. Il se portait pour être l'écho du public. Mgr Wicart a assisté à deux sermons du soir, ouverture et clôture de l'Adoration. Il a embrassé chaudement le Père à la sacristie, en présence de tous ses prêtres. Il lui a renouvelé ses remercîments le lendemain, dans une audience de départ, s'est entretenu des Missions qui nous attendent dans son diocèse, a témoigné le regret qu'une absence ce jour-là ne lui permît pas d'inviter le Missionnaire à sa table, et, le reconduisant jusqu'au perron, l'a congédié en lui serrant la main et en lui disant : « Revenez, revenez. »

Une fête à Baracé. — Le P. ROUX avait passé quelques jours dans cette paroisse pour préparer les habitants à une touchante cérémonie. Nous laisserons la parole à M. Bonneau, l'excellent Curé de la paroisse, qui a transmis son récit à un journal d'Angers : « La paroisse de Baracé vient de célébrer une fête bien touchante. Plus déshéritée que bien d'autres, elle n'avait point jusqu'à ce jour possédé de relique de la vraie Croix. Souffrant de cette privation, le Pasteur avait réussi à s'en procurer une parcelle. L'inauguration d'une relique du bois sacré du Calvaire faisait donc l'objet d'une cérémonie. L'annonce de cette fête reçut de cette population chrétienne le meilleur accueil. Pour bien inaugurer le bois sacré, le vœu général fut qu'on le portât en triomphe au milieu des rues. Comme aux beaux jours de la Fête-Dieu, on vit les habitants déployer le plus grand zèle. Des descriptions gracieuses et des phrases brillantes, sur les

nombreuses décorations, trouveraient ici naturellement leur place; mais ce travail n'atteindrait pas le but que je me suis proposé; d'ailleurs, dans notre Anjou, nous savons tout ce que la foi sait produire en semblables circonstances. Je ne parlerai ni de l'empressement ni de la joie des habitants; je parlerai moins encore des charmantes banderoles préparées avec le meilleur goût, et de ces branches touffues qui, par leur nombre et leur élévation, avaient complétement changé la physionomie du bourg. Mais ce que je tiens à dire, parce que j'en ai été vivement impressionné et profondément ému, c'est que l'ordre le plus parfait, le silence le plus absolu et le recueillement le plus édifiant ont régné pendant le parcours de la procession. Sur tous les visages on lisait que la grande pensée du mystère de la Rédemption absorbait l'attention de tous les esprits, et que chacun se rappelait que c'était sur cet arbre vénéré qu'avait coulé le sang du Sauveur du monde.

« Ce que je dois dire encore, c'est que, dans cette solennité, il y avait plus qu'une fête d'inauguration de la vraie Croix, il y avait un grand souvenir : celui d'une Mission remplie des plus merveilleux effets de la grâce, Mission donnée par les RR. PP. Oblats de Marie. Cette fête devenait comme le complément, comme le résumé de tous les exercices de cette époque à jamais mémorable. Tout rappelait ces jours de salut; c'était auprès du Calvaire, au pied de la magnifique Croix de Mission, monument de tendre reconnaissance et de perpétuel souvenir des grandes faveurs du Seigneur, que le reposoir avait été dressé. C'était le R. P. Roux, Supérieur des Pères Oblats d'Angers, qui devait encore parler; c'était cette voix si sympathique, qui avait touché et converti tant d'âmes dans ma paroisse. Oui, tout rappelait les heureux jours de la Mission; aussi quand l'homme de Dieu, dont la bonté gagne et attire et rend meilleur se fut placé sur la plus haute marche de ce beau calvaire, quel redoublement d'attention!

« Tout se réunissait là pour émouvoir. Cette Croix de Mission auprès de laquelle reposait celle du Sauveur avait été *la première plantée* par le R. P. Roux et par les Pères Oblats, sur le

sol de l'Anjou; comme aussi cette Mission avait été leur première; et le Seigneur avait si merveilleusement béni les premiers travaux de ces Missionnaires.

« Que de pensées, que d'émotions dans tous ces souvenirs! Aussi quel admirable parti le Père sut en tirer! Profondément ému, comme il sut mettre sous les yeux de ses auditeurs toutes ces circonstances! comme il sut les sensibiliser et faire couler de leurs yeux des larmes abondantes, en leur rappelant les bonnes dispositions dans lesquelles ils étaient alors, les saintes résolutions qu'ils avaient prises, et comme ils avaient été heureux en ces temps de bénédiction! Comme, au jour de la clôture de la Mission, ils avaient porté non-seulement sans respect humain, mais avec un saint orgueil, cette Croix qui restait au milieu d'eux comme un gage de leurs serments! Enfin, dans une très-touchante péroraison, il leur rappela que jamais ils ne devaient rougir de la Croix de Jésus-Christ, et qu'un jour, c'est par cette Croix du Sauveur que tous nous serons jugés, et que nous serons sauvés si nous lui demeurons constamment fidèles.

« Le sermon terminé, M. Bonneau donna la bénédiction solennelle de la vraie Croix; les fidèles rentrèrent à l'église, puis se retirèrent en paix, conservant précieusement les bonnes paroles qu'ils venaient d'entendre, et se promettant bien de ne les oublier jamais. »

Le Pin-en-Mauges. Retraite et Confirmation. — Le Père Desbrousses débutait dans ses travaux à Angers par cette Retraite. Cette paroisse, une des meilleures de la Vendée, devait recevoir Mgr d'Angers pour la Confirmation. La Retraite avait été suivie aussi par une partie de la paroisse. Le jour de la Confirmation, les habitants du Pin envoyèrent quatre-vingt-dix cavaliers au-devant de Monseigneur. Après les cérémonies de réception, la procession se met en marche, sous les guirlandes, arbres verts, arcs de triomphe. Rien ne manquait, pas même les magnifiques feux de joie, allumés par Monseigneur. Soixante hommes sous les armes formaient l'arrière-garde de Sa Grandeur. Pendant la Confirmation, les enfants de quatre paroisses exécutèrent leurs chants; tandis que

les salves de l'artillerie du Pin faisaient retentir les airs.

Mission de Saint-Loup-du-Gast (Laval). — Les PP. Audruger et Fisse ont ouvert la Mission de Saint-Loup par la cérémonie prescrite dans nos saintes Règles. Aussitôt la visite de la paroisse faite, on prit place au confessionnal, où se présentent indistinctement les hommes et les femmes. La procession des petits enfants acheva de mettre la Mission en train. Les conférences furent très-bien goûtées, et la fête de la Sainte-Vierge toucha tous les cœurs. La fête de l'Adoration tint le milieu de la Mission. Le jeudi suivant était le jour fixé pour la Communion de Mission des femmes. Elles se rendirent à la sainte Table au nombre de trois cent quatre-vingts. Le soir, la population entière assistait, un cierge à la main, à la fête sans pareille de la promulgation de la loi. Le P. Audruger, que la fièvre et une entorse avaient retenu toute la journée au lit, se fit transporter en chaire et, en dépit du mal, il fit entendre les élans d'une voix qui ne s'éteint pas. Le dimanche matin, communion générale des hommes. Trois cents étaient présents. Après Vêpres, on organisa une procession pour aller assister à la bénédiction d'une Croix. Après cette Mission, le P. Audruger revint à la maison, se soutenant sur deux béquilles.

Mission de Montigné-la-Rairie. — Le P. Chauliac, de la maison de Limoges, venait prêter main-forte à la maison d'Angers. Son premier travail fut la Mission de Montigné-la-Rairie. Le bon et dévoué Père m'écrivait : « Je ne suis pas mort, malgré une prédication quotidienne et de longues séances au confessional. Dieu veut bien bénir mon œuvre, et il me semble qu'on peut compter sur un succès complet. Cette population, quoiqu'un peu froide, est encore plus chaude que la plupart des populations limousines. » Le P. Chauliac clôtura la Mission par une belle plantation de Croix. La population tout entière a fait son devoir. La paroisse compte six cents habitants.

Mission de Roussay. — Le P. Roux, le P. Chauliac et le P. Fisse, se dirigèrent après Montigné, vers les belles populations de la Vendée. La paroisse de Roussay compte quinze

cents habitants. Il serait difficile de décrire l'enthousiasme qui a régné pendant toute la Mission.

Mission de Javron (Laval). — Les PP. Audruger, Thévenon et Desbrousses arrivaient à Javron déjà bien fatigués. Plus de cinq cents hommes sont des ouvriers émigrants qui ont passé dix, vingt ans à Paris ; ils ont puisé tous les vices du triste milieu où ils ont vécu. Heureusement les sœurs de charité fondées à Javron par saint Vincent de Paul lui-même, font un bien immense. Le temps a contrarié constamment la Mission. Pour comble de malheur, au bout de quinze jours le P. Desbrousses tombe atteint d'une fluxion de poitrine qui l'a mis à deux doigts de la mort. Malgré cet accident et ce surcroît de travail, la Mission a produit de très-heureux résultats, sept cent cinquante hommes, parmi lesquels beaucoup de retardataires, plus de neuf cent cinquante femmes se sont approchés de la sainte Table. La cérémonie de la loi de Dieu et la plantation de Croix ont transporté les habitants de Javron et les populations voisines. La population est d'environ deux mille cinq cents habitants.

Retraite et adoration à Saint-Aignan (Laval). — Cette excellente paroisse a été évangélisée plusieurs fois par nos Pères, aussi nous est-elle entièrement dévouée. Son saint Pasteur, M. Boisramé avait demandé plusieurs fois le P. Roux sans qu'il pût l'avoir, parce que cette Retraite se donne pendant le moment des Missions. Cette année j'avais pris mes mesures pour me rendre à la gracieuse invitation; mais hélas! la veille du départ, une extinction de voix me force à renoncer à ce travail. Le P. Ozil a dû me remplacer. Pendant la retraite le Père a eu constamment son confessionnal encombré. La prédication a été aussi bien suivie. Plus de six cents personnes ont communié. Dieu a béni le premier travail du P. Ozil.

Mission de Chambellay. — D'après le désir de M. Desnéchaux, curé de la paroisse de Chambellay, je vais transcrire pour nos Annales le beau compte rendu que la *Semaine religieuse* d'Angers a reproduit, et que chaque famille de Chambellay a voulu se procurer, pour le conserver et perpétuer ainsi le souvenir d'une si belle Mission.

« La paroisse de Chambellay, canton du Lion-d'Angers, vient de solenniser des fêtes dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur de ses pieux habitants. Le dimanche 5 mai, avant la Grand'Messe, tous les paroissiens, sur deux rangs, ayant en tête la croix et la bannière, suivies des enfants des écoles, précédaient le clergé et se rendaient au presbytère pour y chercher les RR. PP. Roux et Desbrousses, missionnaires Oblats de Marie. Le célébrant portait en silence un grand crucifix. Les Missionnaires, pieusement agenouillés au dehors, attendaient qu'on leur présentât l'image de Celui qu'ils venaient prêcher. Après l'avoir embrassée, ils échangèrent avec le Pasteur le baiser fraternel. Le Père Supérieur rapportait le Crucifix le tenant élevé, et rendu au pied de l'autel, il donna la bénédiction à la foule prosternée. L'office commença par l'exposition du Très-Saint-Sacrement, qui fut suivie du chant du *Veni Creator*. A l'Évangile, les Missionnaires prosternés devant l'autel demandèrent la bénédiction au célébrant, et un instant après le R. P. Roux du haut de la chaire évangélique, laissait tomber des paroles chaleureuses, qui furent accueillies avec un bonheur d'autant plus grand, que l'auditoire qui l'écoutait connaissait déjà sa voix. Aux Vêpres, le R. P. Desbrousses fit une instruction bien touchante, qui lui concilia immédiatement l'estime de tous les fidèles.

« Le jeudi eut lieu la consécration à la Sainte Vierge. Les murs de l'église étaient recouverts en partie par des oriflammes dont les couleurs variées dessinaient les plus jolies formes. La Reine des Anges, placée au sommet d'un trône richement décoré, voyait à ses pieds tous ses enfants de Chambellay. Quel tableau plus touchant que celui que présentait cette pieuse assemblée ! Les paroles pleines de suavité qui tombaient des lèvres du ministre de Jésus-Christ, le chant des cantiques accompagné de l'orgue, les voix d'hommes, de femmes et d'enfants formaient un concert des plus ravissants. Oh ! Religion mille fois bénie ! Toi seule possède le don de faire naître dans le cœur des joies aussi pures !

« Le dimanche suivant, les enfants firent leur Mission; ils avaient été préparés les trois jours précédents à cette fête par

des instructions sous forme d'histoires, aussi spirituelles que propres à captiver l'attention des plus jeunes.

Tous, des oriflammes à la main chantaient dans les rues du bourg : « Accourez, peuple fidèle, venez à la Mission, etc.» Rentrés à l'Eglise, ils furent bénis, consacrés à Marie, et après quelques avis paternels, ils reçurent tous pour souvenir de leur Mission la médaille de l'Immaculée-Conception.

Quelques jours plus tard, une cérémonie touchante réunissait toute la paroisse aux Vêpres des morts ; là un discours touchant fut prononcé par le P. Roux, dans l'intérêt des âmes qui forment l'Église souffrante. Le lendemain, après la Messe solennelle pour les morts, une longue procession, morne et recueillie, se rendait au cimetière. Quelques mots prononcés en présence des vivants et des morts produisirent la plus grande impression sur la foule. L'église entière était parée de décorations funèbres. Un magnifique catafalque, surmonté d'une croix noire de trente pieds de hauteur, sur laquelle descendait un long suaire, avait été dressée à la mémoire des défunts ; deux cents bougies brûlaient autour de cette croix.

Quelques jours après cette fête, les femmes, au nombre de trois cent-soixante, participaient au festin de l'Agneau ; à deux heures elles avaient leurs Vêpres et recevaient les avis les plus importants. Le soir, tous les hommes de la paroisse étaient réunis autour de la chair sacrée.

Le dimanche, M. Desnéchaux, vénérable Pasteur de la paroisse, eut la douce consolation de faire communier trois cent quarante hommes, c'est-à-dire que tous y étaient, puisque la population entière est de 840 habitants.

Dès midi de ce beau jour, les hommes et les jeunes gens se présentaient à l'envi pour avoir l'honneur de porter l'arbre du salut. Bientôt cent vingt croisés, divisés en trois sections, furent décorés, et placèrent tour à tour leur épaule sous un magnifique brancard. On transporta avant Vêpres ce noble fardeau sur le bord de la rivière de la Mayenne. Après le *Magnificat*, la procession se dirigea vers la Croix. Après la Croix venait l'autorité civile de Chambellay. — M. le maire et son adjoint, et le Conseil municipal. La compagnie des sapeurs-pompiers

de la commune formait la garde d'honneur. Dire tout ce que cette cérémonie avait de majestueux et de touchant est impossible, ces populations accourues des paroisses voisines, malgré le temps froid et pluvieux, les superbes décorations des rues, le recueillement des paroissiens, la magnifique image du Christ crucifié, tout transportait l'âme de bonheur.

La Croix et son beau Christ seront pour la paroisse de Chambellay un monument salutaire du zèle de son pasteur et de la générosité des paroissiens.

Toutes ces belles fêtes si grandioses ont été couronnées par une dernière dont nous nous souviendrons longtemps. Le lendemain au soir, nos infatigables Missionnaires réunirent toute la population pour la fête admirable de la Promulgation de la loi, qui devait graver à tout jamais dans nos cœurs le Décalogue. Chaque fidèle tenait à la main le cierge bénit. L'église semblait embrasée, on eût dit être transporté sur le Sinaï. Cette cérémonie fut couronnée par la rénovation des vœux du baptême; après, se firent les adieux!

Honneur à Jésus-Christ qui a daigné nous visiter dans ces jours de pardon! Honneur à ces Apôtres pour le bien qu'ils nous ont fait! Honneur à notre vénéré Pasteur qui nous les a procurés.

Que Dieu dans sa miséricorde daigne un jour nous faire participer aux fêtes du Ciel, dont celles de la terre ne sont, hélas! avec tout leur éclat, qu'une faible image.

AUGUSTE MILLET (*de Chambellay*).

Nous nous arrêtons à ces dernières pages du rapport envoyé par le R. P. ROUX. En résumé, nous trouvons que nos Pères d'Angers ont prêché, pendant la période de temps susmentionnée, douze Retraites et Adorations, cinq Retraites religieuses, deux Retraites de paroisse, six Retraites de Confirmation et de première Communion, quatre Missions dans le diocèse de Laval, neuf Missions dans le diocèse d'Angers, un retour de Mission, sept Ju-

bilés et un mois de Marie dans la paroisse de Saint-Jacques à Angers.

Ces travaux ont été exécutés par les Pères Roux, Audruger, Fisse, Rhévenon, Desbrousses, Ozil et Chauliac, de la maison de Limoges. Le P. Fisse a prêché deux Jubilés dans le diocèse de Tarbes, où il était allé, au sortir de la Retraite de Talence, prendre quelques jours de repos exigés par l'état de sa santé.

Voici en quels termes le R. P. Roux conclut son rapport :

Voilà à peu près, mon bien-aimé Père, le compte rendu succinct des travaux de notre maison d'Angers.

Daigne le Seigneur les regarder comme un faible témoignage du zèle apostolique que notre sainte vocation doit nous inspirer !

Daignez aussi, bien-aimé Père, les agréer comme une preuve sensible de notre entier dévouement pour notre chère famille que nous voulons servir de notre mieux, et surtout, comme un hommage offert à vous, bon Père ; nous savons que vous ne pouvez en recevoir de meilleur pour votre cœur !

Que votre bénédiction paternelle vienne féconder ces travaux, et attire sur vos enfants d'Angers les grâces qu'ils sollicitent pour la nouvelle campagne qui doit s'ouvrir avec le mois d'août.

Votre très-soumis et obéissant fils,

Marius Roux, o. m. i.
Supérieur d'Angers.

XI. Le R. P. Burfin, provincial du Nord, faisant par intérim fonction de Supérieur de Nancy, nous a envoyé le rapport suivant sur les travaux accomplis par les Pères de cette maison. Le R. P. Zabel, maître des novices depuis le départ du R. P. Rambert, a été nommé Supérieur de la maison de Nancy à la fin du mois d'août :

Nancy, le 8 août 1865.

Parmi les travaux faits par la maison de Nancy, dans divers diocèses et à diverses époques des années 1864 et 1865, je trouve :

1° Une station de carême à la cathédrale d'Arras, qui a eu le succès ordinaire des œuvres de ce genre et qui a mérité au prédicateur un témoignage de satisfaction de la part de Monseigneur l'Évêque.

2° A la cathédrale de Nancy, par le même, un mois de Marie dont le clergé et le public se sont montrés satisfaits.

3° Quatre octaves des Morts, qui ont marché comme ont la coutume de marcher les œuvres simplement paroissiales, suivant le degré de foi et de piété des localités respectives.

4° Trente et une retraites de paroisse, jubilés ou missions dont la principale est Baccarat : population de quatre à cinq mille âmes, chrétienne encore, composée, en partie, d'ouvriers, qui se sont levés comme un seul homme à la voix puissante d'un Missionnaire que sa réputation avait devancé, et aux grâces sympathiques d'un enfant du pays qui venait répandre sur ses compatriotes les premières effusions de son zèle apostolique.

5° Une douzaine, au moins, de retraites de couvent, de collége de frères enseignants et de pensionnats, sans compter une dizaine de premières communions, d'adorations et quelques sermons de circonstance qui sont naturellement les côtés brillants et le couronnement glorieux de nos campagnes.

6° Nos travaux de cette année ne pouvaient pas mieux finir : ils ont eu pour bouquets la belle neuvaine de Mattaincourt, pèlerinage du bienheureux Pierre Fourrier, l'apôtre de la Lorraine. Cette Mission, car c'en est une, a été prêchée par deux Pères, l'un de la maison de Nancy, l'autre de la maison de Sion, et tous les deux ont été trouvés au niveau de cette œuvre importante.

7° Notre chapelle de Nancy se tient et ne fait pas trop mauvaise mine : on y vient, le concours est modéré, on y

prêche convenablement tous les dimanches et le mois de Marie; celui de cette année n'a rien eu de remarquable. Pendant l'été, les ouvriers n'y manquent pas; pendant l'hiver et surtout pendant le carême, la chaire et un peu le confessionnal étaient le lot obligé de notre regretté maître des novices dont l'actif dévouement suffisait à tout et qui s'en tirait à ravir.

8° L'Œuvre des servantes, fondée à Nancy, depuis quelques années, par l'un de nos Pères, s'est traînée quelque temps, faute de titulaire et de direction suivie; elle a repris vie et courage, grâce au zèle aussi infatigable qu'intelligent du Père et même des deux Pères qui s'en occupent aujourd'hui.

9° Un Père, parlant allemand, est précieux ici : à la maison, il rend de véritables services à un certain nombre d'étrangers, de familles pauvres venues d'Allemagne et qui trouvent difficilement à Nancy les secours spirituels nécessaires; au dehors, il nous tient ouvertes les portes de l'Alsace, et s'ils étaient deux, ils auraient des œuvres plus belles et en plus grand nombre dans la partie allemande de la Meurthe et de la Moselle.

Ces œuvres nombreuses ont généralement réussi. J'ai sous les yeux une foule de lettres de félicitations de la part des curés qui vantent le Missionnaire et le remercient du bien fait à leurs ouailles. Quelques redoutes ont résisté, on aurait peut-être pu les emporter avec un siége plus en règle; quelques rares insuccès, pour rappeler au conquérant qu'il est homme; on les aurait peut-être évités avec quelques jours de tranchées de plus, comme en Crimée; mais le jubilé pressait et montrait à l'apôtre de nouveaux champs à conquérir. Le vrai Missionnaire sait joindre, quand il le faut, à la force lente et inébranlable du grenadier l'énergique mobilité du zouave et du chasseur d'Afrique; seulement, on remarque que les postes les plus promptement enlevés sont, d'ordinaire, les plus promptement perdus. Somme toute, cinquante œuvres et plus, petites ou grandes, ce n'est pas trop mal pour quatre ou cinq ouvriers; et la preuve que les Oblats de

Nancy s'en tirent, c'est qu'ils ont franchi plusieurs frontières; car les travaux en question ont eu lieu dans sept diocèses : Nancy, Metz, Verdun, Reims, Châlons, Langres et les Vosges.

BURFIN, O. M. I.

XII. La maison de Limoges nous offre, par la plume du R. P. CHAINE, successeur du R. P. COSTE, un récit assez détaillé des œuvres exécutées par nos Pères depuis le dernier rapport général. Nous le reproduisons en entier :

Limoges, le 9 août 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le rapport que vous me demandez sur les travaux de nos Pères de Limoges, depuis la dernière moitié de 1864 jusqu'à cette heure, ne pourra que très-imparfaitement vous satisfaire, attendu qu'il n'y a pas encore deux mois que vous m'avez confié la direction de la maison, ce qui me laisse privé de bien des données intéressantes pour les membres de la famille.

Notre maison de Limoges, mon très-révérend Père, est dans des conditions plus favorables à la régularité que beaucoup d'autres de la Congrégation, en ce sens, que les travaux des Missions et des Retraites auxquels nos Pères se livrent, ne sont pas tellement multipliés, que la vie d'action l'emporte de beaucoup sur la vie cachée. Nous avons ici, à bâtons rompus, à peu près les six mois que la règle nous donne pour l'étude, les pratiques religieuses en commun et la sanctification personnelle; et cependant, vu notre petit nombre, la maison a embrassé beaucoup d'œuvres. Je compte, depuis le mois d'octobre 1864, trente-cinq missions, jubilés ou retraites donnés par les Pères de Limoges; et je vous prie de remarquer que je mets en dehors de ce nombre les travaux auxquels le R. P. CHAULIAC s'est livré pendant trois mois dans l'ancienne Vendée militaire, théâtre du zèle infatigable de nos Pères d'Angers, et je ne compte pas davantage les retraites données par quelques-uns des nôtres dans plusieurs maisons de la Sainte-Famille.

Je ne vous dirai rien, mon très-révérend Père, des retraites prêchées dans les communautés soit aux religieuses, soit aux jeunes pensionnaires. Il n'est personne de nous qui ignore que le bien se fait là dans l'ombre, et pour ainsi dire, par la force de la grâce dont on subit les diverses influences, et les résultats heureux se ressemblent assez pour n'avoir pas besoin d'être racontés. Quant aux Missions ou jubilés parmi les populations de nos villes et de nos campagnes, les difficultés et quelquefois les oppositions violentes que la grâce rencontre sur son chemin, rendent le récit de ces œuvres plus attrayant. Je dois donc, mon très-révérend Père, vous dire en quelques mots les résultats de nos principaux travaux :

Le R. P. Chauliac était parti pour l'Anjou dès les premiers jours d'octobre, et les grandes œuvres ne devaient commencer pour les autres Pères qu'au saint temps de l'Avent. Pendant que je prêchais la station à la cathédrale de Limoges, le R. P. Coste, alors Supérieur de la maison, envoya à Saint-Domat, paroisse du département de la Creuse, les RR. PP. de Lacouture et Rollot.

Le champ qu'il s'agissait de défricher était improductif depuis de longues années. Il y avait vingt ans que le pasteur gémissait sur l'abandon des pratiques religieuses. La plus grande partie des hommes est composée d'émigrants ouvriers, maçons pour la plupart, que l'appât du gain appelle dans nos grandes villes, et surtout à Paris, pendant les trois quarts de l'année, et qui reviennent l'hiver dans leur pays, rapportant à la famille les produits de la civilisation moderne : peu d'épargnes, mais en revanche l'amour du luxe et du cabaret; ajoutez à cela un certain bagage d'objections contre la religion et des mœurs dépravées, et vous aurez une idée de la population de Saint-Domat, et partant de la difficulté qu'il y avait pour le Missionnaire à l'entamer. Mais, grâce à Dieu et à Marie immaculée, la victoire est restée au vrai maître des âmes. Voici comment s'exprime, au sujet de la Mission, la *Semaine religieuse de Limoges* : « Il y a peu de jours, une Mission était donnée dans la paroisse de Saint-Domat (Creuse), par les PP. de Lacouture et Rollot, de la Congrégation des

Oblats en résidence à Limoges. Jamais, on peut le dire, une grâce de ce genre ne fut reçue avec plus d'empressement; jamais la divine semence ne tomba sur des cœurs plus dociles. Aussi le jour de la communion, qu'à bon droit on peut appeler générale, les zélés Missionnaires reçurent-ils la plus douce récompense que puisse ambitionner un ministre des miséricordes divines, en voyant, dans deux cérémonies distinctes, les hommes et les femmes venir tous s'asseoir à la Table sainte. On dit même que le jour de la séparation, l'enthousiasme des bons habitants de Saint-Domat se traduisit, à l'égard des Missionnaires, par les démonstrations de la plus touchante cordialité, et peu s'en fallut qu'on ne fît, par pure reconnaissance, une sérieuse opposition à un départ qui allait être la cause d'amers et filials regrets. »

Le R. P. Chauliac était de retour depuis quelques jours de l'Anjou, et cet infatigable ouvrier, après un repos suffisant, allait prêcher un retour de Mission dans la paroisse de Saint-Cyr, évangélisée par nos Pères l'année précédente. La grande majorité de la population a répondu à l'appel de la grâce, puisque, sur douze cents âmes, plus de sept cents personnes se sont approchées de la Table sainte. Huit jours après avoir quitté Saint-Cyr, le même Père ouvrait le Jubilé dans la paroisse de Fontanière (département de la Creuse). Voici ce qu'en dit le rédacteur de la *Semaine religieuse de Limoges :* « A Fontanière, la voix énergique et sainte du P. Chauliac, malgré les éléments conjurés, attirait naguère deux fois par jour dans l'église, non-seulement la population entière de la paroisse, mais encore les braves chrétiens des paroisses environnantes. Tant de zèle, et de la part du Missionnaire, et de la part du peuple fidèle a été couronné par deux communions générales dans toutes l'acception du mot, puisque tous ont tenu à honneur de répondre à l'appel de la grâce. » De Fontanière, le R. P. Chauliac est allé ouvrir à Aurance la Retraite préparatoire au Jubilé. La Mission était abondante, mais le Missionnaire était appelé par d'autres travaux. Après avoir recueilli une part, d'ailleurs très-belle des fruits de la parole, il a laissé avec regret au digne Pasteur de cette paroisse le soin de

terminer une récolte si bien commencée. M. de Bogenet, vicaire général, venait d'ouvrir les saints exercices d'une Mission dans la petite ville limousine d'Aixe, et il demandait avec instances son inséparable coopérateur. C'est là que le bon P. Chauliac a chanté l'*Alleluia* de la joie, mais qui n'a pas été celui du repos, puisqu'il a prêché tous les jours la station du mois de Marie à la paroisse de Saint-Michel de Limoges. Le P. Chauliac n'a pas été le seul à travailler pendant ces temps de Jubilé. Les PP. de Lacouture et Rollot ont donné une grande Mission à Cressat (Creuse). On lit, à propos de cette œuvre, dans la *Semaine religieuse :* « Cette œuvre apostolique s'est accomplie dans les conditions atmosphériques les plus désavantageuses, et cependant Dieu a béni les efforts de ses dignes ministres, puisque la presque totalité de cette vaste paroisse, dont quelques villages sont distants de deux lieues environ de l'église paroissiale, a suivi assidûment les saints exercices, et que quatre cents hommes pour le moins ont rempli leur devoir pascal. Ces beaux jours de la Mission, si consolants pour la paroisse de Cressat et pour son digne Pasteur, ont été couronnés par la plantation d'une Croix, d'abord exposée sur la place et portée ensuite en triomphe sur les épaules de douze jeunes gens décorés de rubans et d'écharpes, et tout glorieux d'un si noble fardeau. A la rentrée dans l'église, le P. de Lacouture, chef de la Mission, termina cette imposante cérémonie par de touchants adieux, que les glorieuses fatigues d'un long apostolat rendaient plus éloquents encore, et gravaient dans les cœurs comme un précieux souvenir. »

Rochechouart, sous-préfecture de la Haute-Vienne, a eu aussi sa Mission et son Jubilé, prêché pendant la dernière quinzaine Pascale, par le Père de Lacouture, accompagné du Père Bouniol.

Le succès a été très-consolant. Trois fois par jour les Pères réunissaient les fidèles autour de la chaire, et, à l'exercice du soir, l'enceinte de l'église était trop étroite pour contenir la foule avide d'entendre la parole évangélique. Le soir du Vendredi Saint, on a vu pour la première fois, dans l'église

de Rochechouart, un vaste auditoire uniquement composé d'hommes.

Après la communion générale du Jeudi-Saint, le jour de Pâques devait offrir un spectacle plus édifiant encore : c'était une magnifique communion d'hommes, parmi lesquels on en remarquait un bon nombre appartenant à l'élite de la société. A la suite de ce mouvement, plusieurs retardataires ont fait le sacrifice de leurs hésitations, et le jour de la clôture, on a pu constater les plus consolants retours. Ce jour-là, qui était le dimanche de Quasimodo, les Pères organisèrent pour l'après-midi une procession où l'on porta solennellement la relique insigne du saint martyr Constantin, relique apportée de Rome par Mgr Fruchaud, pour l'église de Rochechouart. La procession se composait non-seulement de tous les fidèles de la paroisse, mais encore d'une foule nombreuse accourue des bourgades et des campagnes environnantes. La musique de la ville, la compagnie des pompiers faisaient partie du cortége ; les principales autorités civiles venaient à la suite du clergé.

La précieuse relique exposée aux regards dans une belle châsse gothique en bronze doré, s'élevait sur un riche brancard que portaient de jeunes filles vêtues de blanc. Le cortége fit le tour de la ville, et, au milieu de sa marche, se dirigea vers un rocher qui domine la cité, et sur lequel nos Pères avaient planté la Croix de Mission en 1852. « Du haut de ce rocher qui lui servait de chaire, nous dit la *Semaine religieuse,* le P. DE LACOUTURE, s'inspirant du souvenir de la Mission et du beau spectacle qu'il avait sous les yeux, adressa une touchante et chaleureuse allocution à la multitude répandue sous les arbres verdoyants des promenades. » Un soleil splendide illuminait cette fête, et l'on voyait luire sur tous les fronts un rayon de cette joie céleste qui brille sur le visage des Saints : *Erat autem populus jucundus secundum faciem sanctorum.* (Judith, 16, 24.)

C'est après les deux belles Missions de Cressat et de Roche chouart que vous avez appelé, mon Très-Révérend Père, le P. DE LACOUTURE pour lui faire prêcher le mois de Marie dans

notre chapelle de la rue Saint-Pétersbourg, à Paris. Quant au P. Bouniol, avant d'aller à Rochechouart, il avait évangélisé avec succès Surdoux-Saint-Gille, Saint-Aignan et Magnac-Lestrange, et enfin, pendant le mois de Marie, il est allé prêcher le Jubilé dans une paroisse des montagnes de la Lozère.

Le R. P. Coste, vers la fin du Carême, a prêché le Jubilé à Pierre-Buffière, chef-lieu de canton près de Limoges. Le Curé doyen, dans une lettre qu'il a écrite au rédacteur de la *Semaine religieuse*, a fait un grand éloge des résultats de l'œuvre et de l'ouvrier. Pendant le mois de mai et une partie du mois de juin, le même Père a évangélisé deux autres paroisses de la Creuse avec de consolants succès.

Quant à moi, mon Très-Révérend Père, deux travaux importants m'ont été confiés, l'un à Felletin, petite ville de la Creuse où j'ai passé tout le Carême, l'autre au Dorat (Haute-Vienne), où j'ai passé le mois de Marie ; Dieu a bien voulu bénir ces œuvres comme il a béni celles de nos Pères.

C'est après tous ces travaux, mon T.-R. et bien-aimé Père, que nous avons eu le bonheur de participer à cette délicieuse Retraite de Bordeaux, que vous présidiez vous-même, et dont vous étiez l'esprit et le cœur. A notre retour, une Œuvre digne de ceux qui sont chargés d'évangéliser les pauvres les plus abandonnés nous attendait à Limoges. Il s'agissait d'annoncer le grand bienfait du Jubilé à plus de six cents détenus de la Maison-Centrale. L'administration ne pouvait nous donner que huit jours. C'était bien peu de temps pour un si grand œuvre. Cependant, nous avons osé l'entreprendre. Le P. de Lacouture et moi, nous nous sommes partagé les prédications. Le R. P. Chauliac faisait chanter, et le P. Bouniol était chargé de nous aider à entendre les confessions. Eh bien ! je peux vous dire, mon T.-R. Père, qu'avec ces faibles éléments, la Sainte Vierge a opéré des prodiges de conversion qui nous ont inondés de joie. Sur moins de six cents catholiques, nous avons eu plus de quatre cents convertis, régénérés et admis au Banquet eucharistique.

Nulle promesse de grâce ni de récompense ne leur avait

été faite. Ils sont venus dans la liberté la plus complète de leur âme, et sans qu'ils aient eu à subir la moindre pression, la moindre contrainte. Ah! qu'ils sont fous les utopistes modernes qui crient aux condamnés : *Ne vous repentez pas! C'est la société qui est coupable!* Avec cette doctrine, ils ne réhabilitent pas. Et nous, pauvres prêtres, nous sommes venus leur dire de se frapper la poitrine, parce que c'est le repentir qui régénère et non la haine. Et notre doctrine, qui est celle du Sauveur, a régénéré plus de quatre cents condamnés, qui sont venus s'asseoir au Banquet eucharistique!... Ils ont fait leur Jubilé, c'est-à-dire qu'ils ont brisé les plus lourdes de leurs chaînes, celles de l'âme. Ces captifs du péché sont devenus libres. Ces tributaires de Dieu ont payé leurs dettes à sa justice. Monseigneur l'Évêque de Limoges a voulu distribuer lui-même le pain des forts à ces déshérités de la terre. Au moment de la communion, l'émotion se trahissait sur tous les visages. De pauvres vieillards, cassés et blanchis par l'âge, laissaient couler de leurs yeux de grosses larmes, c'étaient les larmes de la paix. Ils avaient le droit de les répandre, puisqu'ils avaient pleuré de repentir à nos pieds. Du reste, le cœur purifié s'attendrit comme celui de l'enfant. Peut-être ces pauvres vieillards pensaient-ils à ces joies désormais passées pour eux, au bonheur du foyer domestique, au sourire des petits enfants dont ils auraient pu longtemps jouir, et qu'ils ne reverront plus. Le Dieu de l'Eucharistie venait remplacer toutes les joies perdues, toutes les espérances anéanties; les larmes pouvaient bien couler de leurs yeux pour dire leur reconnaissance.

Monseigneur était trop ému pour quitter les pauvres prisonniers sans leur dire combien il était heureux des bons sentiments qu'ils avaient fait paraître. Sa Grandeur a commenté l'évangile du jour, qui était le neuvième dimanche après la Pentecôte. C'était Jésus conversant avec les pécheurs, s'asseyant à leur table malgré les Pharisiens qui se scandalisaient d'une pareille conduite. C'était l'amour du Bon Pasteur pour les brebis égarées, la joie du Ciel et la joie des Anges devant le repentir des pécheurs. Monseigneur a vu une image de ces

joies du Ciel dans celles dont tous les cœurs étaient en ce moment remplis. Quand il a parlé de la joie de la famille absente, si elle venait à être informée de cette belle conduite! l'émotion s'est traduite par des larmes que Dieu bénissait du haut du ciel.

J'ai fini, mon bien-aimé Père, le récit que vous m'avez demandé, il ne me reste plus qu'à vous prier de me pardonner son imperfection, et de croire à l'entier dévouement de vos fils de la Maison de Limoges.

A. Chaine, o. m. i.
Supérieur.

XIII. De Limoges venons à N.-D. de l'Osier. Nous trouverons là encore une maison laborieuse, pleine de zèle et de dévouement. Écoutons le R. P. Cumin, son Supérieur, racontant les prodiges de la grâce et de la miséricorde divine.

N.-D. de l'Osier, le 11 août 1865.

Très-Révérend et Bien-Aimé Père,

Vous m'avez demandé la relation des travaux entrepris par les Missionnaires de N.-D. de l'Osier pendant l'année 1865. Cette tâche m'honore et je l'accepte volontiers. Mais j'observe que s'il fallait entrer dans tous les détails et relater les incidents de chaque Mission, un volume ne me suffirait pas : de plus, je serais endormant de monotonie, parce que toutes nos Missions se ressemblent à peu près par les obstacles qu'elles présentent d'abord, et par le succès qui les couronne ensuite.

Je crois donc interpréter vos intentions, bien-aimé Père, en vous envoyant le résumé exact, simple et naïf des résultats obtenus pendant cette campagne qui, du reste, n'a rien de particulier que sa longueur exceptionnelle et la multiplicité de ses entreprises.

Du 15 octobre 1864 au 30 mai 1865, nous avons donné vingt-trois Missions et seize Retraites : c'est le double des années précédentes. J'ai eu le regret d'en refuser plus de qua-

rante dans des paroisses relativement importantes où le bien se serait opéré. Nous devons au Jubilé ce surcroît de demandes et l'effort suprême que nous avons fait pour contenter le plus de monde possible. Huit Missionnaires ont suffi à ce travail : les PP. SIMERMAN, D'HALLUIN et GARNIER ont aidé à une Mission seulement. Généralement le succès a dépassé les espérances de ceux qui nous appelaient et même les nôtres. Mais comme toujours, la bourgeoisie est restée indifférente à ce mouvement religieux, elle l'a combattu quelquefois ; il y a eu cependant de nobles exceptions ; elles sont rares.

1° Nous avons inauguré la campagne par une Retraite à Roibon, évangélisé autrefois par nos Pères de l'Osier. Roibon est à 17 kilomètres nord de Saint-Marcellin. Sa population est de 2,600 habitants, perdus dans les bois ou réunis dans une façon de bourg, qui s'appelle modestement la ville. On y compte 8 à 900 âmes. Ce sont, en général, des boutiquiers ou des débitants. C'est le pays de Mlle de la Merlière, qui a joué un rôle si considérable dans les événements de la Salette. Elle n'habite plus Roibon ; mais elle y a une sœur qui est bien son antipode. C'est la générale de Luzy de Pélissac ; sainte et noble femme, portant avec résignation une double croix. Les protestants, à une époque, comptaient à Roibon un certain nombre de coréligionnaires. Aujourd'hui, il en reste à peine quelques-uns, perdus dans la masse, et semblant demander pardon de n'avoir pas encore disparu. C'est pour la ville. Le reste de la population est disséminée dans les bois de Chambaran ; il y a des hameaux qui sont à plus d'une heure du clocher ; pendant l'hiver les chemins sont impraticables.

Le Curé nous appelait pour donner, disait-il, une Retraite à ses congréganistes, qu'il voulait corriger et considérablement augmenter. Son but véritable était de sonder les dispositions de la paroisse, et de s'assurer si une Mission pourrait y réussir. Les PP. CUMIN et MONFORT étaient nommément retenus depuis long-temps, et devaient prêcher pendant quinze jours. C'était trop ou trop peu. Trop pour une simple Retraite de congrégation, trop peu pour une œuvre paroissiale. On nous pria d'annoncer une Retraite, une Mission, un Jubilé, tout ce

que nous voudrions ; nous n'annonçâmes rien du tout. C'était prudent ; la suite du moins nous a donné raison.

Car dès le second jour nous fûmes débordés. Le matin comme le soir l'auditoire fut au grand complet. La campagne aussi bien que la ville fournissait son contingent. Les hommes arrivaient aussi nombreux que les femmes ; les confessionnaux étaient assiégés. Evidemment nous n'étions pas en force pour continuer ce mouvement inespéré. Le Curé fut le premier à le comprendre et à nous demander des auxiliaires. Le lendemain, les PP. Avignon et Trotobas arrivaient de l'Osier. Pendant quinze jours cet empressement religieux ne s'est pas démenti. Des cérémonies plus ou moins improvisées amenaient à l'église des flots de populations qui nous inquiétaient quelquefois. Mais je dois dire que la foule n'a jamais nui au recueillement. J'ai peu vu d'auditoire aussi respectueux à l'église. Nous avons terminé ce travail, sans but avoué, par une communion de 650 hommes, avec le regret de n'avoir pas attaqué cette paroisse dans un temps plus favorable. Trois hommes dévoués venus à Roibon dans le Carême, et y prêchant pendant un mois tout entier, auraient opéré des miracles au milieu de ce peuple dont la foi existe encore. Une réception de congréganistes merveilleuse par le nombre, le choix et la disposition des sujets a clôturé les exercices de cette petite station, que Dieu a bénie d'une manière si évidente.

2° Ce travail achevé, les R. P. Avignon et Trotobas rentrèrent à l'Osier. Le P. Monfort descendit à Varacieu pour une retraite de Congrégation promise depuis longtemps, et le P. Cumin se rendit à Marseille, où il devait prêcher l'Octave de la Présentation et commencer une série de retraites qui l'ont occupé jusqu'au 29 janvier. Les autres Pères étaient encore à l'Osier, attendant le moment du travail. Alors il n'était pas question de Jubilé et nos premières Missions étaient fixées à l'Avent : l'une à Miribel et l'autre à Châteauneuf de Galaure, dans le diocèse de Valence. Quatre ouvriers évangélisèrent Miribel pendant vingt-quatre jours, tandis que les R. P. Baret et Bessac étaient à Châteauneuf. Ecoutons le P. Baret : « La Mission de Châteauneuf, somme toute, a très-bien réussi,

quoiqu'elle n'ait pas été marquée par ces élans d'enthousiasme qui viennent souvent faire de ces jours de grâce des jours de souveraine félicité pour le Missionnaire et ceux qu'il évangélise. A part l'entrain qui n'est pas, dit-on, un fruit du terroir, les Missionnaires ont éprouvé des consolations qu'ils oublieront difficilement, quoiqu'ils aient traversé depuis des populations à la foi plus ardente et plus démonstrative. Dès leur arrivée à Châteauneuf, ils rencontrèrent une sympathie véritable, qui ne cessa pas un instant de les soutenir et de les accompagner. L'auditoire fut toujours assez nombreux, pour que les Pères fussent complétement rassurés sur l'issue de leurs travaux. Une Communion générale de femmes amena d'abord à la Sainte Table la totalité des paroissiennes. Les hommes vinrent aussi nombreux et bien préparés, quoiqu'ils ne se fussent présentés qu'une fois au Saint Tribunal. L'habitude pour eux est une loi à laquelle ils désobéissent difficilement.

L'enfer, ici comme ailleurs, n'a pas permis aux Missionnaires de remuer tranquillement son empire; il avait armé et rendu furieux ses suppôts. Une nuit, un de ces malheureux vint chanter et blasphémer aux pieds de la Croix de l'ancienne Mission. Dieu ne dit rien, mais il permit à un de nos convertis de parler à sa place. Cet homme, poussé à bout par les sacriléges du blasphémateur, eut recours à un de ces arguments qui restent ordinairement sans réponse et qui ont, en général, une valeur probante dans ces sortes de discussions. Heureusement que nous avons eu peu de vengeurs de cette espèce. Mais ce qui a rendu victorieuse la Mission de Châteauneuf, malgré l'humilité de ses succès apparents, ce sont les vertus admirables de quelques jeunes personnes. Dieu ne pouvait pas, ce semble, résister aux prières de ces créatures angéliques. Deux surtout méritent un souvenir dans ce compte rendu. Par suite de la profession de leurs parents, elles sont obligées, l'une et l'autre, de servir dans des cafés. Mais comme on le rapporte de quelques Saints, ces enfants, par leur simple apparition, font expirer sur les lèvres les plus impudentes tous les discours impies ou graveleux: on dirait que leur vertu magnétise.

Un vieux pécheur, qui n'a pas voulu faire sa paix avec Dieu, malgré les sollicitations d'une pieuse épouse, oublia, un jour, devant une de ces jeunes filles, le respect que l'on doit à Dieu et à sa Grâce. Mal lui en prit. La jeune personne, par quelques paroles simples et fermes, le réduisit au silence et le força de se retirer honteusement. Il y a à Châteauneuf une Congrégation de Marie Immaculée. Les deux jeunes personnes dont nous venons de parler en font partie. Avec elles et avec la ferveur qu'elle a reprise pendant la Mission, on espère que l'Association pieuse sera l'arche de salut pour un grand nombre, dans un pays où la foi diminue et où l'amour du monde augmente en proportion. Nous ne terminerons pas ces quelques lignes sans rendre hommage au digne pasteur de Châteauneuf. Sa piété et ses talents ont été d'un grand secours aux Missionnaires. Puisse Dieu lui rendre au centuple le bien qu'il nous a fait et accorder à son zèle la persévérance de ses paroissiens.

3° Pendant que les P. P. BARET et BESSAC évangélisaient Châteauneuf, les P. P. DÉPÉTRO, MONFORT, BUSSON et TROTOBAS étaient à Miribel, canton de Saint-Laurent-du-Pont, et non loin de la Grande-Chartreuse. Cette paroisse compte deux mille six cents âmes, tous sont catholiques. Un saint Prêtre qui l'a desservie pendant longtemps y a planté la foi d'une manière si solide, qu'on se dirait transporté au temps de la primitive Eglise. Son successeur, du reste, a maintenu les saintes traditions du vieillard. Miribel est encore une de ces paroisses modèles qu'on ne rencontre plus qu'à de rares intervalles. Les Missionnaires n'avaient donc aucun obstacle à vaincre, mais ils devaient rencontrer un travail incessant : c'est ce qui est arrivé. Le temps était affreux, la plupart des maisons à des distances considérables de l'église ; néanmoins longtemps avant le jour, on entendait ces robustes montagnards se masser devant la porte de l'église, attendant qu'on vînt la leur ouvrir, et le soir, l'heure était avancée, qu'ils étaient encore là pour prier, examiner leur conscience ou accuser leurs fautes. Pendant trois semaines, les Missionnaires ont dû s'immoler, la nuit comme le jour, pour satisfaire la piété de ce

bon peuple. Inutile d'ajouter qu'il n'a pas manqué une seule femme au saint Rendez-vous. Chez les hommes, l'empressement a été le même : deux cependant n'ont pas pu régulariser leur position pour communier avec les autres.

Les cérémonies à Miribel ont été particulièrement remarquables par l'enthousiasme de cette population chrétienne, qui ne reculait devant aucune dépense. Le P. Dépétro et l'intelligent Vicaire dela paroisse présidaient à toutes ces décorations. On en parle encore avec bonheur; on en parlera longtemps. Les réunions d'hommes ont aussi fait un bien considérable; quand le moment impatiemment attendu était enfin arrivé, on voyait cette masse d'hommes jeunes ou vieux, grands ou petits, s'ébranler et accourir de tous les coins de la paroisse, envahir l'église, devenue trop petite pour les hommes seuls. Puis vous entendiez les refrains de Mission s'élancer de douze cents poitrines : c'était à ébranler les voûtes. Les femmes gardaient la maison, où pas un homme ne pouvait entrer. Les cabarets se désertaient à cette heure : un étranger aurait eu de la peine à obtenir du secours. Quand la pieuse cérémonie était achevée, les chants ne cessaient pas pour cela. Dans les chemins, sur les rochers, dans les maisons et jusqu'au cabaret, on entendait encore les cantiques simples et naïfs qui résumaient pour eux et les paroles entendues et les émotions éprouvées.

Une Mission aussi solennelle ne pouvait pas se terminer sans un signe qui en perpétuât le souvenir. Ordinairement c'est une croix que plante le Missionnaire : Miribel en est couvert ; pas un carrefour qui n'ait la sienne. Il fallut penser à autre chose. Or, au centre du village, dans une vallée qui contraste avec l'âpreté du reste du sol, s'élève un monticule où existait jadis un château-fort que le temps a ruiné. On parla d'y installer une statue monumentale de la Sainte Vierge. L'idée fit fortune ; une souscription s'organise et produit 4,000 francs en quelques jours. Ce chiffre, relativement considérable, n'a pas suffi; mais il s'augmente tous les jours, et bientôt nous espérons pouvoir retourner à Miribel pour bénir ce monument de la foi et de la générosité des habitants.

4° La Mission de Miribel achevée, les PP. Dépétro, Monfort et Trotobas, sans revenir à L'Osier, partirent pour La Chapelle-du-Bard, où ils étaient attendus pour le 1er janvier. La Chapelle-du-Bard, canton d'Allevard, compte environ onze cents habitants. Nos Pères l'avaient évangélisée autrefois. Le souvenir du P. Vincens y est aussi vivant qu'en 1839. La Mission avait été annoncée d'avance. Les Missionnaires étaient impatiemment attendus, et tous les cœurs se sont ouverts à la grâce. On nous attendait aux extrêmes limites de la commune. Les cloches jetaient leurs joyeuses volées aux flancs de la montagne, qui nous les rendaient distinctes, mais singulièrement adoucies. La mousqueterie du village éclatait dans toutes les directions de la belle vallée qui unit la Savoie à la France. C'est donc une victoire remportée d'avance. Comme à Miribel, nous allions avoir un rude travail, que devaient faciliter les bonnes dispositions des habitants.

En effet, les exercices ont été suivis avec une assiduité qui ne s'est pas un instant démentie. Différentes usines établies le long de la montagne, riche en minerai et où sont employés un grand nombre d'hommes de La Chapelle, avaient suspendu leurs travaux. Les ouvriers en profitèrent avec bonheur et se firent remarquer par leur assiduité à l'église. L'élan, du reste, était général. Vous eussiez vu des mères de famille, des enfants, des vieillards, descendre des hauteurs de la montagne à travers les neiges et les glaces pour avoir la consolation d'assister au moins une fois aux instructions des Missionnaires. La paroisse tout entière a eu le bonheur de participer aux bienfaits de la Mission, qui se clôturait le 22 janvier par une plantation de Croix solennelle.

5° Le Jubilé, que nous n'attendions pas, venait d'éclater et nous inonder de demandes. Il fallut serrer notre travail, intercaler les nouveaux venus, sans blesser le privilége des anciens. Quatre stations supplémentaires furent organisées pour marcher de front et nous conduire jusqu'aux portes du Carême. Ce furent le Touvet, Saint-Néran, Ruy et Yseron.

Ruy est aux portes de Bourgoin, qui est son chef-lieu de

canton. Sa population est de treize cents habitants. Le P. Baret et un Père Novice ont donné les exercices de cette Mission, commencée le 5 février et terminée le 1er mars. Depuis près de trente ans les Pères de l'Osier n'étaient pas revenus à Ruy. Néanmoins on en parlait encore, tant les premières impressions avaient été favorables. Mgr Guigues, le P. Dassy et l'ex-Père Lavigne furent les premiers apôtres que les Oblats envoyèrent à Ruy. M. Ballefin, depuis trente-cinq ans curé de la paroisse, avait sollicité avec tant d'instance et fait valoir tant de considérants, que le R. P. Supérieur crut devoir se rendre à ses désirs, quoique d'autres demandes fussent antérieures à la sienne.

Dès le commencement les Missionnaires se sentirent pénétrés des plus douces espérances. Chaque fois la vaste église se remplissait de pieux fidèles avides d'entendre parler de Dieu et de leur âme. Que l'exercice fût général, ou que les hommes seuls y fussent admis, l'église était toujours pleine. Cet empressement de tous les jours, cette bonne volonté qui ne se démentit pas un seul instant pendant quatre semaines, en agissant sur la masse, agissait en même temps sur les Missionnaires. Comment ne pas marcher, quand la foule vous emporte? Le chant des cantiques a été le grand moyen dont Dieu s'est servi pour opérer le bien dans cette paroisse.

Quinze jours après l'ouverture de la Mission, le dimanche de la Sexagésime, eut lieu la communion générale des femmes. La piété la plus vraie présida à cette touchante fête. Le même jour, à la réunion des femmes, l'enceinte de l'église se trouva trop étroite, et nous dûmes laisser envahir le sanctuaire par les élèves des écoles et des pensionnats. Ce jour-là comme les précédents, les communes voisines nous avaient envoyé de nombreuses députations. Le dimanche suivant, la communion des hommes nous donna les mêmes joies que la communion de la Séxagésime. Le lundi des Quarante-Heures, une centaine d'hommes revenaient à la Sainte Table pour gagner l'indulgence du Jubilé, et, le lendemain, une seconde communion de femmes, presque aussi nombreuse que la première, mettait le comble à notre bonheur. Le mercredi, jour

des Cendres, quoique la Mission eût été clôturée la veille, toute la paroisse se réunit encore. Il fallut leur adresser quelques paroles, et, malgré la tristesse du jour, leur chanter quelques-uns de nos plus beaux cantiques. Il fallait pourtant se séparer, et le moment du départ était venu pour nous. La cloche l'annonce à cette population désolée. A l'instant, le jardin du presbytère, les rues adjacentes et même la route se remplissent d'hommes et de femmes, qui, les larmes aux yeux, veulent une dernière fois serrer la main du Missionnaire, lui dire un dernier adieu. Déjà nous avions disparu, qu'ils nous parlaient encore.

6° A la première nouvelle du Jubilé, M. le curé de Saint-Véran avait demandé deux Missionnaires ; il y avait des droits plus qu'un autre. C'est un ami de la maison, qui ne s'est jamais démenti. S'il a eu dans sa paroisse d'autres Missionnaires que les Oblats, c'est toujours après notre refus. Le 3 du mois de février, les PP. Monfort et Busson commencèrent donc le Jubilé de Saint-Véran. C'est la troisième fois en quatre ans que nous donnons des retraites dans cette église. Le voisinage de Saint-Marcellin aurait dû faire beaucoup de mal à cette population, et assurément il en fait ; mais le zèle intelligent de l'excellent curé, son influence morale sont parvenus à maintenir la foi et même des habitudes de piété dans cette paroisse ; l'amour du clocher y est encore. La population est de 900 à 1,000. Le P. Monfort avait déjà prêché à Saint-Véran ; il y était connu, et, au premier appel, le peuple tout entier se rendit avec un empressement exceptionnel. Les deux précédentes retraites avaient réussi, mais le succès n'avait pas été général ; quelques vieux retardataires résistaient depuis longtemps par indifférence autant que par respect humain. Cette fois ils se sont rendus, à la grande consolation du pasteur et des Missionnaires, et, pour montrer la sincérité de leur retour, ils ont noblement affronté les lazzis de leurs anciens compagnons de Saint-Marcellin. L'un d'eux y a mis plus d'énergie encore ; il a voulu que son fils sortît du collége pendant huit jours et vînt assister à la communion, « afin, disait-il, d'enlever les scandales que j'ai pu lui donner par mon indifférence. »

Cette retraite donnée à Saint-Véran sera un point de départ pour l'excellent curé et un souvenir précieux pour la population.

7° A côté de Saint-Véran et à la même époque, les PP. CUMIN et TROTOBAS évangélisaient Yseron. C'est une paroisse de 800 à 900 âmes. Nos Pères y avaient déjà donné une Mission il y a vingt-cinq ans. Depuis, le P. CUMIN y avait prêché une première communion et différents sermons de circonstance. Il y était connu et demandé nommément pour plusieurs raisons. La principale était qu'une scission profonde existait dans la commune. Le P. CUMIN était au courant de toute cette affaire et pouvait, plus facilement qu'un autre, ménager une conciliation. Le Jubilé s'ouvrit dans ces conditions, et les deux Missionnaires convinrent de ne pas dire en public une seule parole qui pût réveiller les haines ; d'user, au confessionnal, de la plus grande réserve quand cette question reviendrait. Cette conduite, que le simple bon sens indiquait, a parfaitement réussi. Les Missionnaires ont conservé leur liberté d'appréciation sur tous les autres chapitres. La population a été reconnaissante de cette manière de faire, et, comme pour s'accuser de ce que nous ne les accusions pas, un certain nombre des meneurs les plus décidés ont prié le curé d'entendre leur confession.

La majeure partie des habitants, resserrés entre la montagne et l'Isère, sur un espace de terrain peu considérable, n'avait pas grand mérite à assister aux instructions ; mais il y avait en outre deux cents montagnards qui avaient à traverser des neiges, à franchir des cols, et qui nous arrivaient, après deux heures de marche, trempés jusqu'aux os. Il n'était pas rare de voir de pauvres mères de famille, parties de chez elles avant le jour, assister à l'exercice du matin, prier longtemps à l'église, puis chercher un rayon de soleil de février pour y manger un morceau de pain noir qui devait les soutenir le reste du jour. De vieux endurcis, qui avaient résisté depuis des demi-siècles, revenaient à Dieu avec des dispositions admirables. Quatre hommes seulement ont manqué à l'appel. Rien, du reste, ne s'est produit de remarquable dans cette Mission, qui n'a duré que quinze jours.

8° Pendant que ces choses se passaient à Yseron, à Ruy et à Saint-Véran, le Jubilé se donnait aussi au Touvet, chef-lieu de canton au nord de Grenoble, dans la riche vallée de Graisivaudan. Cette paroisse nous appartient exclusivement depuis de longues années, et l'excellent archiprêtre, aussi bien que les habitants, se rappellent avec bonheur le nom des Pères Oblats qui ont déjà prêché au Touvet une Mission, une Retraite et un Jubilé. Les PP. Dépétro et Bessac étaient destinés à cette œuvre. Arrivés le 11 février, ils ouvraient, le lendemain, les exercices à la grand'messe. Dès le premier jour, ils purent s'assurer que toutes les sympathies leur étaient acquises. Les instructions ont été suivies avec un merveilleux empressement, et chaque jour voyait se détacher quelques-uns de ces arriérés, qui, à la vérité, étaient peu nombreux, mais qui ne comptaient pas moins de quarante et cinquante ans depuis leur dernière confession. Un homme, dont le retour a vivement impressionné, scandalisait le pays de temps immémorial par l'immoralité et l'indécence de ses propos. Il se moquait de tout : quand la mort frappait à côté de lui ses coups les plus terribles, quand les plus hardis tremblaient, lui il blasphémait encore. La grâce en triompha. Ce fut comme une dépouille opime immolée sur l'autel de la divine miséricorde. Nous pouvons nommer encore une vieille endurcie, que les anciens du pays n'avaient pas vue à la Sainte Table depuis sa première communion. Deux restitutions importantes, attendues avec inquiétude et réjouissant les intéressés, ont prouvé à tout le monde que la parole de Dieu agissait sérieusement dans les âmes ; aussi les deux communions générales ont été magnifiques sous tous les rapports. Le dernier jour laissera de douces et ineffables impressions dans l'âme des Missionnaires. Dans la nuit du samedi au dimanche 26 février, on avait élevé des arcs de triomphe à la sortie de l'église et devant le presbytère, reliés l'un à l'autre, sur un espace de plus de cent pas, par des guirlandes de verdure et de naïfs emblèmes, expression sublime de foi et de reconnaissance. Mais le lendemain, quand le soir fut venu, une autre manifestation plus touchante nous attendait encore. Le premier

coup de l'*Angelus* a été comme un signal parfaitement compris par le bourg et la campagne : toutes les maisons s'illuminent; le jour est revenu. La moitié de la population stationne dans les rues, attendant les Missionnaires. Ils avaient à peine paru, que de joyeux vivats les accueillent; la foule se masse autour d'eux ; on se salue avec effusion. Ce n'est plus une marche, c'est un triomphe. Mais voici que tout à coup les jeunes gens entonnent un de ces beaux cantiques qui agissent si vivement sur les masses. La foule entière répond avec un enthousiasme inexprimable. La nuit était déjà avancée quand nous pûmes rentrer au presbytère.

En un mot, tout s'est accompli à la satisfaction du ciel et de la terre, et je ne puis mieux terminer ce rapport qu'en citant quelques mots d'une lettre écrite par l'excellent archiprêtre : « De mon côté, disait-il au P. BESSAC, la satisfaction a été on ne peut plus complète. La cordialité dans lequelle nous avons passé cette précieuse quinzaine et les succès obtenus me feront compter ces jours parmi les plus beaux jours de ma vie. »

9° A quelques jours d'intervalle, c'est-à-dire après le temps nécessaire pour se rendre d'un pays dans un autre, quatre nouvelles Missions se donnèrent encore de front : c'étaient Bizonnes, Mercurol, Nantes-en-Rattier et Montaut. Elles étaient promises depuis longtemps; mais elles ne devaient pas avoir lieu simultanément. Ce fut le Jubilé qui nous força de serrer notre travail. Les PP. CUMIN, DÉPÉTRO et D'HALLUIN prêchèrent à Bizonnes. La Mission, commencée le 5 mars, se termina le 25, jour de l'Annonciation.

Bizonnes compte 1,200 habitants; on l'appelle vulgairement la capitale des Terres-Froides, et franchement ce nom n'est pas volé. Pendant trois semaines, nous y avons souffert un froid de Sibérie. On avait beau nous dire que c'était une année exceptionnelle, cela n'empêchait pas le froid de nous transir et les rafales de neige de nous envelopper; les précautions n'y faisaient rien. Au point de vue moral, la paroisse est excellente. Les habitudes de foi s'y sont conservées; mais la jeunesse dégénère rapidement. Les cabarets, les cafés et les réunions nocturnes y font beaucoup de mal. On peut dire

de ce pays que ce qui y est bon est excellent, et que ce qui y est mauvais est horrible. La Mission était annoncée d'avance. Le curé a les sympathies de tous, et il les mérite. La curiosité s'en mêla, et le premier jour l'auditoire fut comble. Du reste, il n'a pas cessé de l'être pendant toute la durée des exercices, et l'immense église suffisait à peine au concours de la paroisse et des paroisses voisines. Le P. d'Halluin, qui a été pendant six ans aumônier de N.-D. de la Garde, faisait ses premières armes dans le Dauphiné. Je dois une mention très-honorable à l'empressement qu'il a déployé dans cette circonstance. Constamment au confessionnal, en chaire à son tour, il nous a rendu de véritables services, en même temps qu'il gagnait les sympathies générales. De son côté, le P. Dépétro faisait des miracles avec son harmonium ; il a remué plus de sentiments que toutes nos paroles. Un chœur d'hommes, digne d'une cathédrale, existait déjà ; il n'a pas eu de peine à se régulariser. Ces hommes et ces jeunes gens, ayant M. le maire à leur tête, ont été d'une exactitude remarquable. Le matin et le soir, ils ont donné à nos exercices cette vie et cet entrain qui, dans les paroisses rurales, fait aux trois quarts le succès de la Mission.

Deux communions générales aussi nombreuses l'une que l'autre ont profondément édifié cette paroisse, car on voyait dans les rangs de nombreux retardataires qui, depuis longtemps, avaient abandonné l'Eglise et les sacrements. Un des plus autorisés et des plus endurcis, qui comptait quarante-neuf ans de retard, a été reconnu avec bonheur à la Sainte Table. Son exemple valait un beau sermon. Une vieille fille de près de soixante ans, verte encore comme une mauvaise herbe, a apporté sa part d'édification. Revenue à des sentiments meilleurs, elle n'a pas mis plus de réserve dans son retour qu'elle n'en avait mis dans ses égarements. Je fais des vœux ardents pour sa persévérance.

Restait une plantation de croix, elle était fixée au 25 mars et devait clôturer la Mission. Les paroisses voisines, accourues en foule, devaient embellir la fête. L'église et ses abords étaient envahis. Le tambour, parcourant les villages, amenait à sa

suite ceux qui étaient en retard. Les jeunes gens qui devaient porter la croix étaient à leur poste, enrubannés comme au jour du tirage de la conscription; la procession allait s'ébranler, quand un nuage crève et nous enveloppe d'une neige si abondante que, en moins de cinq minutes, nous en avions sur la tête ou sous les pieds plus de 30 centimètres. Toutes les couleurs avaient disparu ; il ne restait plus que le blanc. C'était de bon augure. Le curé hésitait; un mot le relève. La procession se met en marche aux chants mille fois répétés de : *Vive la croix !* La neige se lasse de tomber, et la cérémonie, si pittoresquement commencée, finit d'une manière éclatante.

10° Mercurol a été évangélisé par les PP. Monfort et Busson. Depuis plus de deux ans, le curé de cette paroisse demandait du secours; mais il le voulait à sa manière. Un Missionnaire, pensait-il, devait suffire à ce travail; encore craignait-il qu'il n'eût rien à faire. J'avais constamment refusé. Un seul ouvrier se serait excédé à la peine pour n'obtenir qu'un résultat insignifiant. Le curé le comprit enfin, et, moitié condescendance, moitié conviction, il accepta deux Missionnaires.

Mercurol est du diocèse de Valence; sa population est de 1,700 âmes. Tous les habitants sont vignerons et cultivent le long du Rhône ces magnifiques coteaux où l'on récolte le crose, l'ermitage, le chanos. Les vins de Mercurol ont eux-mêmes une grande réputation dans le commerce. Il y a de l'aisance dans cette commune; mais malheureusement les bénédictions de la terre font oublier les bénédictions du ciel. Le pasteur, qui est excellent, souffrait de cet état de choses; mais avec toute sa bonne volonté, il n'y pouvait rien. C'est dans ces conditions peu rassurantes que le Jubilé fut entrepris. Les Missionnaires se mirent à l'œuvre, comme si le succès dépendait de leur zèle; mais Dieu s'en mêla si puissamment que, au bout de quelques jours, toute cette population était à l'église, et, pendant quinze jours, l'auditoire n'a fait qu'augmenter en nombre et en sympathie. De nombreux et inespérés retours ont eu lieu, et le curé, quelque temps après, écrivait au Supérieur de la maison de l'Osier que ce mouvement religieux ne se ralentissait pas; il sollicitait en outre

la faveur de deux Missionnaires pour le Carême de 1866.

11° Le P. TROTOBAS a donné seul le Jubilé de Montaut, commune du canton de Tullins, qui n'a que 500 âmes. Je copie la relation : « Rien de saillant dans ce Jubilé. Les exercices ont été bien suivis, malgré le froid, la neige et la difficulté des chemins : aussi Dieu a largement béni cette paroisse et la bonne volonté de ses habitants. Il y a à Montaut une dévotion plus qu'ordinaire à la Sainte Vierge. Le jour de la Consécration, personne ne manquait à la cérémonie; les cierges apportés par la piété des fidèles étaient si nombreux, qu'il n'y eut pas de place pour tous sur le reposoir élevé pour la circonstance. Tout fait espérer que tant de bonnes dispositions seront couronnées par la persévérance. »

12° Deux jours après la clôture de la Mission de Ruy, les PP. BARET et BESSAC reprenaient le chemin des Missions. Cette fois, la paroisse à évangéliser se trouvait à une grande distance, dans le voisinage de la Salette, au pied des sommets les plus élevés des Alpes. C'était Nantes-en-Rattier, autrefois évangélisée par nos Pères. Là, comme ailleurs, leur souvenir s'était conservé vivant et honoré, et quand le pasteur annonça une Mission qui serait semblable à l'ancienne, plusieurs ne purent s'empêcher de pleurer.

La Mission s'ouvrit donc sous les plus heureux auspices. Dès le commencement, les Missionnaires purent espérer, sans trop de présomption, que le succès était assuré. En effet, le succès a été obtenu, mais sans les démonstrations extérieures qui accompagnèrent la première Mission. Nous les aurions obtenues sans doute en temps ordinaire, mais alors la saison était si rigoureuse ! Pour venir à l'église, les pauvres habitants de Nantes étaient obligés de se frayer un passage à travers des neiges abondantes et sans cesse renouvelées. Souvent ils devaient braver de véritables tempêtes. Pendant trois semaines qu'ont duré les exercices, il n'est arrivé que deux fois que la neige ait cessé pendant un jour.

Si Dieu nous éprouvait d'un côté, il nous consolait largement d'un autre. Si la neige enlevait à nos exercices cet entrain extérieur qui soutient le Missionnaire, la grâce agissait

fortement sur les âmes. Il n'était pas difficile de le comprendre à cet air pénétré, à cette attitude religieuse qui nous édifiait à l'église. Nos cérémonies les plus aimées, telles que la consécration à la Sainte Vierge, la fête des Morts, les deux communions générales se firent avec une splendeur inaccoutumée et une joie inconnue dans ces contrées solitaires.

On avait projeté de clôturer la Mission par la restauration d'une croix, déplacée par la nouvelle église. Mais cette partie du programme étant devenue impossible par la persistance du mauvais temps, il fut décidé que nous terminerions nos exercices par la rénovation des promesses des anciennes Congréganistes et par la réception d'un certain nombre de nouvelles. Le P. Bessac, appelé ailleurs, n'avait pu attendre ce dernier jour. Le P. Baret, resté seul pour dire un dernier adieu à cette bonne population, se souviendra longtemps de cette soirée où, dans une magnifique église, au pied d'un autel resplendissant de lumières, devant un peuple nouvellement réconcilié avec son Dieu, il put consacrer à Marie une jeunesse désireuse de marcher sur ses traces et de rappeler à tous, par sa conduite exemplaire, les promesses faites à Dieu pendant la Mission.

13° Déjà douze Missions étaient données et nous n'étions qu'à la moitié de notre travail. Cependant le Carême allait s'achever. Le Supérieur fait un appel à tous les hommes disponibles de la maison. Le P. Simmerman cède deux Pères novices, et cinq nouvelles Missions s'organisent et vont marcher de front. C'est Crémieu, Vinay, Chanas, Pénol et Chasselay. Crémieu est un chef-lieu de canton qui compte 2,400 habitants. Nos Pères y ont prêché à différentes reprises; mais depuis le P. Vincens, aucun travail sérieux n'y avait été fait. Ce pays a conservé des habitudes extérieures de piété qui s'allient à d'étranges habitudes de légèreté et de dissipation. Les jeunes personnes lisent, s'amusent et communient. Le jour de l'ouverture de la Mission, il s'en présenta trois cents à la Sainte Table. Les PP. Monfort, Dépétro et Garnier, Novice, furent chargés de ce travail. Il fallut à ces Pères un dévouement sans bornes et une grande prudence pour mener à bonne fin une

œuvre aussi périlleuse. Mais, grâce à Dieu et à la Sainte Vierge, la Mission s'est terminée à la satisfaction de tous. La jeunesse a entendu, en chaire et au confessionnal, des paroles sérieuses. La bourgeoisie elle-même s'est associée au mouvement religieux, et si tous n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'au bout, tous ont du moins rendu justice au dévouement et au bon esprit des Missionnaires. Le curé, rendant compte de ses impressions au Supérieur de l'Osier, lui disait, le lendemain de la clôture : « Vous m'avez envoyé des hommes comme je les désire. C'est ainsi que la parole de Dieu devrait toujours être annoncée, et tant que vos Missionnaires marcheront dans cette voie, soyez assurés qu'ils seront bénis de Dieu et des hommes. En vous disant cela, je suis l'écho de toute ma paroisse. Vous mettrez le comble à ma reconnaissance en me réservant les mêmes hommes, ou d'autres qui leur ressemblent, pour le Carême suivant.»

14° Vinay a été évangélisé par les PP. Cumin, Bessac et Arnoult. Le Supérieur éprouvait certaine répugnance à accepter ce travail. D'autre part, la bonne entente qui existe entre Vinay et l'Osier, d'autres raisons encore firent pencher la balance ; le Supérieur se résigna. Il n'a pas eu lieu de s'en repentir. Les Missionnaires furent reçus à Vinay avec une sympathie véritable, et la démarche de M. le curé, qui nous appelait, lui valut les remercîments sincères de toute sa population. Il était déjà bien vu de sa paroisse ; à partir de ce moment, ce fut mieux encore ; on le lui a énergiquement montré pendant la longue et douloureuse maladie qui l'a emporté il y a quelques semaines. Ces marques extérieures de bienveillance, manifestées en toute occasion, nous faisaient bien présumer des résultats de notre retraite ; l'époque, du reste, était on ne peut plus favorable. Nous commencions le quatrième dimanche de Carême pour terminer le jour de Pâques. Les Missionnaires étaient fatigués par leurs nombreux travaux antérieurs ; mais à la vue de tant de bonne volonté, ils se mirent à l'œuvre comme s'ils avaient été au début de la campagne.

Le diable a essayé de troubler nos fêtes. Un commencement

de scandale eut lieu un jour; mais il fut promptement réprimé, et le malheureux, qui n'avait pas la conscience de ses actes, poursuivi par l'indignation publique, fut obligé à une amende honorable. Beaucoup de retardataires, surtout parmi les hommes, sont revenus à Dieu. Nous ne pensons pas qu'il soit resté de femmes en arrière. Quelques bourgeois ont donné l'exemple ; c'est le petit nombre; le reste a méprisé, suivant l'habitude. Nous avons terminé par une communion de huit cent cinquante hommes.

15° Le P. Baret, à peine descendu de Nantes-en-Rattier, fut envoyé à Chanas, village du canton de Roussillon. Il n'y avait là ni Mission, ni Jubilé à faire; il devait simplement aider le curé pour ses Pâques, faire le curé au besoin, confesser qui se présenterait; il ne se proposait pas autre chose. Les quelques instructions qu'il donna furent peu suivies par les habitants de Chanas; car le beau temps, revenu tout à coup, après s'être si longtemps fait attendre, ne permettait pas à ce monde, exclusivement cultivateur, de venir entendre la parole de Dieu. Néanmoins, tous se préparèrent sérieusement à l'accomplissement du devoir pascal. Les communions générales furent très-nombreuses et très-recueillies. Parmi ces communions générales, il faut citer celle des jeunes personnes, fixée au dimanche *in albis*. Cent vingt ou cent trente sont venues s'asseoir à la Sainte Table avec une piété angélique, quoique le monde les sollicitât à d'autres fêtes. Car ce jour est le jour de la fête dansante de Chanas. Un des signes de la ferveur de cette communion, c'est que, contrairement à l'usage, pas une des communiantes ne se laissa entraîner au bal ; mais le lendemain quelques-unes ne purent résister à l'entraînement.

A propos de cette fête d'enfer, je veux citer un fait qui pourrait bien s'ajouter à la liste des miracles que Dieu opère quelquefois pour punir les coupables ou les rappeler au devoir. La vogue de Chanas se célèbre chaque année au moyen des souscriptions ou des cotisations de jeunes gens d'une certaine catégorie. Cette année, tous les jeunes gens ont été mis en demeure, lorsqu'ils se sont présentés pour leur confession

pascale, de renoncer à faire partie de la fête, ou de renoncer à leurs Pâques. Quelques-uns par orgueil, ou par respect humain, aimèrent mieux renoncer au devoir qu'au plaisir. D'autres promirent tout ce qu'on voulut, et communièrent le beau jour de Pâques. La veille de Quasimodo arrive, l'orgie du lendemain qui avait été préparée avec une affectation exceptionnelle, précisément à cause des entraves qu'on semblait vouloir y mettre, devait s'annoncer dès le soir par le tir des boîtes et par le son de toute l'artillerie du village. Les joyeuses salves commencent au milieu de l'allégresse, mais elles s'arrêtent subitement : un malheur était arrivé, une boîte venait d'éclater avant d'avoir reçu la charge complète, et avait défiguré un de ces artilleurs improvisés, en blessant plusieurs de ceux qui l'entouraient. Le plus maltraité de ces jeunes gens avait promis, pour pouvoir communier, de ne point coopérer à la fête. Cette vengeance que Dieu adoucit, puisque le coupable n'a point perdu la vue, comme on le craignait, jeta le découragement au milieu de la bande joyeuse ; déjà on parlait d'ajournement, ou même d'abandon complet, quand une parole que nous n'osons rapporter, vint ranimer tous les courages.

16° Pénol, à quelques kilomètres de la côte Saint-André, a eu son Jubilé en même temps que Crémieux, Vinay et Chanas. Le Père Trotobas y était tout seul, la paroisse n'a que 500 habitants. Le Jubilé a commencé le dimanche de la Passion pour finir le jour de Pâques. Cette paroisse a répondu d'une manière admirable à la grâce de Dieu. La saison était avancée, les travaux pressaient ; mais les pieux habitants de Pénol ont trouvé dans leur bonne volonté le moyen de concilier des intérêts qui semblaient incompatibles. Ils ont généreusement mis en pratique le conseil du divin Maître : Cherchez d'abord le royaume des cieux et le reste vous sera donné par surcroît. Leurs espérances n'ont pas été vaines : rien n'a souffert dans les champs, et le digne pasteur n'a eu à pleurer sur aucun retardaire. On avait sagement pensé que le matin il ne devait point y avoir d'exercice à cause de l'urgence des travaux, seulement une Messe se disait à quatre heures et demie. La

paroisse entière y assistait avec une scrupuleuse fidélité. Mais le soir venu, malgré les fatigues du jour, tous se réunissaient de nouveau au pied des autels pour y recevoir le pain de la parole de Dieu. Il est facile de comprendre l'abondance des bénédictions qui couronnèrent tant de bonne volonté.

Le dimanche des Rameaux, le pasteur consacra solennellement sa paroisse à la Très-Sainte Vierge. Rien ne manqua à la pieuse solennité : quarante petits enfants groupés autour du reposoir, offraient des couronnes tressées avec de la verdure et les premières fleurs du printemps. Un chœur de jeunes filles et de jeunes gens chantaient alternativement des couplets de cantiques dont les refrains étaient répondus par les assistants réunis. La foule était considérable ; mais le recueillement n'en souffrit en aucune manière, ce qui ne fut pas le moindre ornement de la fête. La Congrégation des filles de l'Immaculée Conception était à peu près détruite ; sur trente-deux Congréganistes, cinq seulement avaient conservé le costume. Le pasteur n'en espérait plus rien. La grâce du Jubilé fit à ce sujet des merveilles. Le lundi de la semaine sainte, la Congrégation fut réunie, et on décida que toutes auraient le costume légal pour le jour de Pâques, et que celles qui n'auraient pas de robe blanche, ne pourraient plus faire partie de la Congrégation. Le jour de Pâques, pas une ne manquait à la rénovation de leurs promesses.

Cette station, déjà si consolante, fut terminée par une plantation de Croix à laquelle on donna toute la solennité possible.

17° Chasselay est à nous; depuis tantôt vingt ans, nous sommes en possession d'y prêcher. Nous y avons donné des Missions, des Jubilés, des Retraites de première communion et de fête patronale. La population est de 750. Le Curé comptait tellement sur nous qu'il n'avait pas même fait de demande ; peu s'en fallut qu'il ne restât personne pour lui. Le Supérieur se vit un moment dans un véritable embarras, néanmoins une combinaison nouvelle permit de satisfaire le bon curé de Chasselay sans manquer aux engagements antérieurs. Un Père se trouva tout à coup indisposé de manière à ne pas

suffire aux fatigues d'une grande Mission. Il fut accepté avec reconnaissance à Chasselay : il y confessa beaucoup, il y prêcha quand il put, et y resta les trois dernières semaines de Carême : ce fut pour lui plutôt une convalescence, qu'un accroissement de fatigue. Le Jubilé et les Pâques se firent dans des conditions excellentes. Les paroissiens et le curé ont été satisfaits.

18° Pâques était venu, mais il ne ramenait pas encore le repos. Il nous restait plusieurs Missions à faire, quatre furent encore entreprises, et malgré la fatigue des Missionnaires, malgré le printemps qui, cette année, ramenait des travaux exceptionnels pour nos populations rurales et agricoles, elles furent généreusement attaquées et réussirent comme les précédentes. Le lundi de Pâques nous commençâmes le Jubilé de la Buisse, de Varacieux, de l'Osier et de Leyrieu.

Le R. P. Simmerman, pour venir au secours des Pères qui succombaient, voulut bien prêter sa coopération pour le Jubilé de la Buisse ; il partit le Samedi Saint, ouvrit le jour de Pâques, en attendant le P. Cumin, qui achevait à Vinay et qui arriva le lendemain. La Buisse est une riche commune du canton de Voreppe; ses habitants, cultivateurs laborieux, jouissent en général d'une belle aisance. Il n'y a pas précisément de la piété, mais il y a une foi profonde dans cette paroisse, et aux principales fêtes de l'année, les communions y sont nombreuses. Une Communauté de Religieuses de Murinais tient une école florissante. L'église admirablement tenue, et tout éclatante de jeunesse, est une des plus belles du diocèse; en un mot, tout se réunit pour faire de la Buisse un poste de faveur. Malheureusement des causes de division ont surgi, et ce peuple auparavant si calme, est dans un état de surexcitation qui rend tout bon conseil inutile. C'est dans ces conditions que le Jubilé de la Buisse fut entrepris. Là, comme à Yseron et plus qu'à Yseron, il fallait de la prudence. Nous étions surveillés, un mot mal interprété pouvait tout compromettre.

Heureusement rien n'a été compromis. Les quinze jours se sont écoulés dans un calme parfait. Les Missionnaires ont

conservé leur liberté de parole sans jamais toucher à la question brûlante. Les exercices du soir ne pouvaient commencer qu'après huit heures; il semblait que ces infatigables travailleurs qui avaient passé quatorze heures dans leurs champs sous un soleil de juillet, devaient préférer un peu de sommeil à toute autre chose: il n'en fut rien. L'église suffisait à peine à leur pieux empressement. Les réunions d'hommes surtout ont été édifiantes par le nombre et le recueillement des auditeurs. Les hommes sont en général bons et confiants. C'est ce qui les expose à être si facilement exploités par l'intrigue et le mauvais vouloir de quelques brouillons. Un grand nombre de retardataires parmi les hommes, la moitié au moins, disait-on, sont revenus, et une communion solennelle et générale a clôturé les exercices.

Depuis, les élections municipales sont venues tout remettre en question; puissent les auteurs du désordre reconnaître enfin le double mal dont ils sont la cause!

19° Le P. Monfort avait déjà donné une Retraite à Varacieux, il y était avantageusement connu; il fut demandé avec instance. Le P. Besson, qui était sur les lieux ou à peu près, lui fut adjoint, et le Jubilé commença le lendemain de Pâques. Le succès a été complet; cette population peut avoir ses défauts, mais elle les rachète par une foi ardente qui éclate dans toutes les occasions. Il était donc moralement impossible que cette station ne réussît pas. Aussi, dès le premier jour, l'auditoire fut comble, et jusqu'au dernier moment cette pieuse affluence s'est maintenue. Que la cloche appelât à une cérémonie ou à un exercice ordinaire, l'entrain était le même. Cependant il y avait à Varacieux une certaine catégorie d'hommes jouissant d'une certaine influence, et que depuis des années on ne voyait plus à la Sainte Table; c'était une façon de bourgeoisie campagnarde. On se préoccupait dans le pays de la conduite qu'allait tenir cette espèce d'aristocratie; tous les regards allaient vers eux; mais bientôt l'incertitude fut dissipée, et la crainte fit place à l'allégresse; tous ou presque tous n'ont pas subi l'exemple, ils l'ont donné. Une communion générale d'hommes, aussi nombreuse

qu'édifiante, a dignement couronné ce Jubilé magnifique.

20° En quittant Crémieu, le P. DÉPÉTRO fut envoyé seul à Leyrieu pour aider pendant une huitaine de jours au curé de la paroisse, dont le Jubilé n'avait pas encore eu lieu. Le P. DÉPÉTRO était malade, il fit comme s'il se portait bien. Laissons-le parler, son langage nous dira ses impressions les plus intimes pendant le Jubilé de Leyrieu.

La petite paroisse de Leyrieu, nous dit-il, compte à peine 450 habitants. Ce charmant petit village à six kilomètres de Crémieu, se voit gracieusement assis sur le penchant d'une colline qu'on appelle, dans le pays, *le Pied des Alpes.* Une jolie église nouvellement rebâtie, bien décorée, proprement tenue, avec son campanile gothique percé à jour, témoigne de la foi de ses habitants, aussi l'esprit de cette population est généralement excellent, calme et aimant par-dessus tout, les pratiques religieuses. Ils sont fiers de leur église, et de l'aveu du jeune curé, la masse entière des paroissiens assiste régulièrement le dimanche à la Messe et aux Vêpres : ajoutons qu'il y a peu d'hommes qui ne fassent leurs Pâques. Tous les cœurs étant ainsi disposés et préparés d'avance aux exercices du Jubilé, on a eu la consolation de voir la paroisse entière participer au bienfait de la grande indulgence.

21° l'Osier devait avoir aussi son Jubilé ; il l'a eu ; seulement, on avait jugé à propos de le renvoyer aux mois d'hiver. Différentes raisons ont rendu cette combinaison impossible. Il a commencé le dimanche de Pâques. Le P. BESSAC et un Père Novice l'ont prêché. Partout on parlait des merveilles du Jubilé. Toutes les paroisses avaient saisi avec empressement cette occasion favorable pour protester contre l'impiété qui avait dit, par ses mille bouches, que c'en était fait de la foi, de l'Eglise et de son chef. La paroisse de l'Osier voulut ajouter sa voix au magnifique concert qui s'élevait de la terre vers le ciel. Ce peuple tant de fois béni devait à Dieu et aux hommes de montrer que tous les enfants de la nation sainte n'ont pas fléchi les genoux devant l'idole et que la vertu s'est encore conservé des serviteurs nombreux et fidèles. Aussi les habitants de l'Osier étaient dans une véritable impatience, et c'est

en partie ce qui nous engagea à devancer nos époques. C'est le jour même de la clôture du Jubilé de Vinay, le beau jour de Pâques, que le P. Bessac vint ouvrir celui de l'Osier. Malgré les difficultés de la saison dont les travaux commençaient à peine, malgré la difficulté plus grande d'une population saturée d'instructions de toute espèce, les exercices ont été bien suivis; et, à la communion générale des hommes, quelques-uns seulement ont manqué à la Sainte Table. Leur nombre ne s'élevait pas à dix. Peu de temps après, la mort le diminuait encore en frappant subitement un de ces endurcis, menacé depuis longtemps de ce malheur. Nous avons eu la consolation de compter au banquet divin plusieurs enfants prodigues que les Jubilés précédents n'avaient pas ramenés. Cette dernière campagne d'hiver a eu, par conséquent, ses succès et ses victoires; elle aura aussi son triomphe : une plantation de Croix se prépare.

22° Le P. Trotobas avait eu quinze jours de repos après son Jubilé de Pénol; mais sa journée n'était pas finie. Nous étions en plein mois de mai, et il nous restait encore une station à Montcarra. Le P. Cumin devait y être; mais, comme il était retenu à la Buisse, le P. Trotobas alla commencer. Montcarra est une petite localité de 600 âmes, à 8 kilomètres de la Tour-du-Pin, qui est son chef-lieu de canton. Le pays est exclusivement agricole. M. le marquis de Murinais en possède les trois quarts. Le P. Cumin avait, à une autre époque, évangélisé cette population; il la connaissait; il allait à Montcarra sans répugnance. Il y a dans cette paroisse un vieux prêtre habitué; c'est de beaucoup le doyen du diocèse. Depuis longtemps, il ne peut plus dire la messe, mais il peut venir à l'église. Il nous édifia tous par son assiduité aux exercices, et je puis affirmer que son exemple et ses bons conseils ont aidé puissamment au succès du Jubilé. Les instructions, surtout celles du soir, ont été suivies avec la plus scrupuleuse exactitude. Les réunions d'hommes ont été plus particulièrement édifiantes par le nombre et le recueillement. Toutes les femmes ont fait leur devoir. Parmi les hommes, quatre ou cinq ont résisté à la grâce; tous les autres ont communié.

Les deux tiers étaient en retard depuis de longues années.

23° Le Jubilé de Faramans n'a pas été mis à sa date; c'est une omission que je répare. Il fut donné au mois de mars et dura quinze jours. Depuis sept à huit ans, nous faisons à Faramans un service extraordinaire : aux fêtes principales de l'année, un d'entre nous va y donner une espèce de retraite. Malgré tous ces secours, il restait encore beaucoup à faire. Le Père chargé de ce travail se mit à l'œuvre avec un zèle au-dessus de tout éloge : la paroisse fut remuée comme elle ne l'avait pas été depuis huit ans.

Pour compléter la série des travaux entrepris pendant l'année, je dois faire mention de quelques retraites qui ont eu lieu avant, pendant et après les grands exercices de Missions : le P. Baret en a prêché quatre, le P. Monfort quatre, et onze ont été données par

Votre très-humble serviteur,
Cumin, o. m. i.

XIV. Notre-Dame de Sion n'est pas restée en arrière du mouvement imprimé pendant cette année à toutes les maisons de la Congrégation. Elle offre une liste assez considérable de travaux réalisés par les trois Pères qui en forment le personnel. Laissons la parole au R. P. Dufour, directeur de cette Résidence :

N.-D. de Sion, 27 août 1865.

Le 6 août 1864, un cri de joie s'échappait de notre poitrine : c'était le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, la petite montagne de Sion nous apparaissait transfigurée par la présence de notre bien-aimé Supérieur général, qui témoignait hautement de sa satisfaction en contemplant le spectacle grandiose que de lointains horizons déroulaient si diversement sous ses regards enchantés.

Cette première visite de notre Père à la plus humble de ses maisons était d'un bon augure pour elle.

Quand, du sommet de Sion, on aperçoit, à travers les plai-

nes, sur les coteaux ou la lisière des bois, ces nombreuses églises où le divin Sauveur descend chaque jour aussi multiplié que la rosée matinale, on comprend qu'une maison de Missionnaires a sa raison d'être auprès du sanctuaire de Marie dominant l'immense étendue.

Aussi, quelques mois après, le R. P. Provincial essayait-il d'une constitution pour la maison de Sion, en lui maintenant provisoirement le nom de Résidence, mais en la déclarant indépendante de la maison de Nancy.

Depuis le dernier compte rendu, les travaux de N.-D. de Sion comprennent deux retraites prêchées dans le mois de septembre par le R. P. Chalmet : l'une aux religieuses de Neufchâtel, dans les Vosges, et l'autre aux sœurs de l'Espérance, à Reims ; deux octaves des morts : l'une à Diarville, par le R. P. Leroy ; l'autre à Hameville, par le R. P. Dufour, qui, plus tard, prêchait à Francheville une retraite de congréganistes en préparation à la fête de l'Immaculée Conception. Tels furent les travaux qui couronnèrent l'année 1864.

Dès la mi-février 1865, les Missions demandées à l'occasion du Jubilé commençaient par Lebœuf. L'église étant isolée des hameaux de la paroisse, des pluies continuelles rendirent difficile le début de la Mission, qui bientôt donna des résultats satisfaisants.

De Lebœuf, le R. P. Dufour passa à Croismarres, accompagné du R. P. Jacot, qui fut obligé de retourner le surlendemain à Sion pour remplir le ministère paroissial à la place du P. Leroy, retenu par une convalescence pénible. Croismarres compte une population de 1,000 habitants. Les hommes rivalisaient avec les femmes pour l'assistance aux exercices. M. le maire de la commune, qui exploite une verrerie occupant une centaine d'ouvriers, leur donna l'exemple de l'assiduité et se présenta, avec le plus grand nombre d'entre eux, à la Sainte Table. Il fut dit à cette occasion : La pêche a été miraculeuse !

A Deuxnouds, paroisse de la Meuse, la neige qui ne cessa de tomber servit le Missionnaire : *Benedicite, glacies et nives, Domino.* Les hommes, la plupart bûcherons, ne pouvant se

rendre dans les bois, assistèrent aux instructions, et un bien petit nombre demeura sourd aux appels de la grâce.

Montfaucon, chef-lieu de canton dans la Meuse, aussi haut placé que Sion, avec une population demi-bourgeoise de 1,200 âmes, offrait plus d'une difficulté. Son église, où Louis XIV, en qualité de prébendier décimateur du Chapitre, chanta une neuvième leçon des Nocturnes à une époque où il se rendait à son armée, son église est immense ; elle fatigue le Missionnaire, d'autant plus que les hommes y font un vide regrettable. La violation du saint jour de dimanche y est passée en habitude. Un certain nombre pourtant, et des mieux posés, assistèrent à un grand nombre d'instructions, et plus d'une centaine communièrent. Quant aux femmes, la totalité a rempli le devoir pascal.

Fontenoy, paroisse de 2,000 âmes, dans les Vosges, donna au Missionnaire une large compensation. Les hommes se montrèrent si empressés autour des confessionnaux, que les femmes durent leur céder la place. Grande église, auditoire nombreux et silencieux, curé très-satisfait, réciprocité de sympathie entre la paroisse et le prédicateur, telle fut la conclusion des Missions du P. Dufour, qui rentrait enfin à Sion après deux mois et demi d'absence.

Quand la convalescence du R. P. Leroy le permit, le R. P. Jacot se rendit dans la Meuse pour évangéliser Lamorville et son annexe. Le début était rude par le temps qu'il faisait ; l'annexe se montra plus docile que la paroisse elle-même. Le Curé a redemandé ce Père pour 1867. Le Curé de Spada exprima le même désir à la suite du Jubilé, qui produisit dans cette localité plus de bien qu'à Lamorville.

A Seuzey, le R. P. Jacot admira le triomphe de la grâce dans un homme amené à ses pieds par une parole de son enfant à peine âgé de deux ans. Il avait pris son parti de résister à la Mission ; mais il fut vaincu quand cet enfant entremêla ses caresses de ce mot inspiré par sa mère : « Papa, confesse-toi ! papa, confesse-toi ! »

Ces trois Missions terminées, le R. P. Jacot rentrait à Sion et le R. P. Leroy, après avoir fait faire la Communion pascale

à la paroisse et à un grand nombre d'hommes des paroisses voisines, allait aider au Curé d'Hymont à préparer ses ouailles à leur devoir pascal; plus tard il retournait dans le même lieu pour y prêcher la retraite de première Communion et de Confirmation.

Un travail plus pénible attendait ce Père au mois de juillet. Il partagea avec le R. P. Michaux les grandes fatigues d'une retraite de quinze jours prêchée aux nombreux pèlerins qui viennent prier sur le tombeau du B. Pierre Fourrier, à Mattaincourt.

Le Pèlerinage de N.-D. de Sion est toujours en honneur. Outre les enfants des paroisses voisines amenés au Sanctuaire, le lendemain de leur première Communion, pour être consacrés à la Très-Sainte Vierge, nous avons eu cette année le concours de diverses paroisses venant demander au ciel la cessation de la sécheresse.

Au jour de la Portioncule, trente ecclésiastiques assistaient à nos offices et partageaient notre frugal repas.

Cette année, le Sanctuaire s'est enrichi de quatre verrières, dont l'éclat fait ressortir la nécessité de décorations nouvelles projetées d'ailleurs par Mgr l'Evêque de Nancy. Ces verrières dues à la générosité de diverses personnes et aux sollicitudes des Pères de Sion, seront un monument de leur séjour ici, signé par le blason de notre vénéré Fondateur placé à l'angle d'une verrière où il se dessine délicieusement pour nos cœurs d'Oblats. Il a pour pendant les armoiries de Mgr Lavigerie qui portent, sur un fond d'azur, un pélican d'argent, emblème de la charité si vivement recommandée aux membres de la famille par notre Père expirant.

Dufour, o. m. i.

XV. Le nom de Notre-Dame de Cléry figure pour la dernière fois dans la liste de nos maisons de France. Jusqu'au bout nos Pères y ont accompli la Mission qui leur était confiée. Cette année encore, ils ont arrosé de leurs sueurs ces contrées si rebelles à l'action de la grâce. Faisons une rapide énumération des travaux qu'ils ont exé-

cutés, et disons comment le Sanctuaire de Notre-Dame de Cléry, dont le nom semblait indissolublement uni à celui des Oblats de Marie Immaculée, est sorti des mains de notre Congrégation.

Le R. P. Conrard, Supérieur de la maison de Notre-Dame de Cléry, a prêché une Mission à Mézières-les-Cléry et à Dry. Pendant tout le Carême il s'est fait entendre à Cléry même. Il avait antérieurement prêché une Mission avec le R. P. Colombot à Riancourt, dans la Haute-Marne.

Le R. P. Viviers a évangélisé les paroisses de Marnay, dans la Haute-Marne, d'Erennes, d'Ides et de Briare, où il a prêché le Carême. Il a aussi prêché les exercices de l'Adoration perpétuelle dans une paroisse de Blois.

Le R. P. Bonnemaison a travaillé successivement à Chevannes, Combleux, Corquilleroi, Douchy et Château-Renard.

Le R. P. Colombot a eu en partage Ouzouer-sur-Loire, Césarville, Etouy, Grigneville et Josnes, dans le diocèse de Blois.

Le R. P. Duclos a rempli les fonctions de vicaire, qu'il a interrompues de temps en temps pour donner à Blois des retraites et des sermons de circonstance.

Le R. P. Marchal, étant chargé de la cure, souffrait à Cléry toutes les fatigues d'une Mission permanente. Il a été invité par M. Clesse, archidiacre, vicaire général d'Orléans, lorsque le départ de nos Pères était déjà arrêté, à prêcher une retraite aux Dames du Tiers Ordre de Saint-Dominique, à Orléans.

En ajoutant à cette liste quelques sermons de première Communion et de fêtes prêchés dans les paroisses autour de Cléry, on aura l'ensemble des travaux exécutés par nos Pères pendant l'année 1865.

Le pèlerinage a suivi une marche progressive depuis la

grande fête du couronnement. En remontant à l'époque où nous avons pris possession du Sanctuaire, et en comparant entre elles les années qui se sont écoulées et celle qui vient de finir, les Oblats de Marie ne peuvent que se féliciter d'avoir contribué, pour une large part, à l'extension et à la célébrité du pèlerinage. Le mouvement est donné : il n'est point arrivé, il s'en faut, à ses dernières limites. Que le Seigneur, que la Vierge Immaculée le favorisent et le bénissent de plus en plus pour la sanctification des âmes ! C'est le dernier vœu que nous adressons à ce Sanctuaire, où un si grand nombre de nos Pères ont travaillé, prié et souffert !

Depuis longtemps nos Supérieurs étaient en instance auprès de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, afin d'obtenir de Sa Grandeur quelques améliorations reconnues indispensables dans la position de nos Pères. Monseigneur lui-même en admettait l'urgence soit pour le logement, soit pour les moyens d'existence. Pour le logement, il l'avait caractérisé d'une manière énergique en déclarant que plusieurs parties du presbytère étaient *indignes ;* quant aux ressources, il promettait aussi de les augmenter. Au mois de septembre de l'année dernière, le Supérieur général avait eu avec l'illustre Prélat un long entretien, qui s'était terminé par les assurances les plus formelles de faire droit à nos justes réclamations.

Dans les premiers mois de l'année, une correspondance active s'établit entre le Supérieur général et Mgr l'évêque d'Orléans. Le Supérieur général, voyant que Monseigneur ne pouvait réaliser les améliorations convenues, demanda de retirer nos Pères et de céder la place qu'ils occupaient à d'autres ouvriers. Une lettre de M. Clesse, vicaire général, annonça au R. P. Marchal, curé de Cléry, l'acceptation de Monseigneur. Les Pères Conrard, Viviers, Duclos et Bonnemaison quittèrent Cléry au commencement du

mois de juin pour se rendre à la retraite de Talence. Les Pères MARCHAL et COLOMBOT restèrent à leur poste afin de continuer tous leurs soins à la paroisse jusqu'au moment où ils seraient remplacés. Ils l'ont été le 17 septembre, et voici comment le journal *l'Union de l'Ouest* a annoncé leurs successeurs :

« Mgr l'Evêque d'Orléans vient de confier à la Congrégation de l'Oratoire la Cure, le Pèlerinage et la maison des Missionnaires de N.-D. de Cléry.

« C'est le P. du Fougerais, l'un des principaux membres de la Congrégation, qui remplira les fonctions de Curé en même temps que celles de Supérieur de la communauté. Il aura pour collaborateurs deux de ses confrères et quelques prêtres du diocèse, qui, sans être membres de la Congrégation, s'associent à ces Pères, avec l'agrément de Monseigneur, pour suivre leur règle, prendre part à leurs exercices, et travailler avec eux à l'œuvre pastorale et au ministère de la prédication et des retraites paroissiales dans le diocèse.

« Le nom de Pères que portent ses membres, pourrait faire croire que l'Oratoire est un ordre religieux : il n'en est rien. Les Oratoriens appartiennent au clergé séculier, comme les les autres prêtres. Ils ne font pas de vœux ; ils ne sont liés que par les engagements ordinaires du sacerdoce. Ce sont des prêtres séculiers vivant en communauté. Leur double but est de se sanctifier plus parfaitement, au moyen des précieux secours que procure la vie commune : direction d'un Supérieur, règle, bons exemples, exercices de piété communs, et de s'employer, sous l'autorité et la juridiction des évêques, à toutes les fonctions ecclésiastiques que les prélats veulent bien leur confier. »

Le 16 septembre au soir, le R. P. MARCHAL quittait Cléry pour se rendre à Orléans auprès de M. Clesse, qui l'avait invité à passer quelques jours dans son presbytère. Le lendemain, 17 septembre, le R. P. COLOMBOT célébra à

Cléry la messe de sept heures et partit immédiatement après pour Orléans, où il fut conduit par M. le marquis de Poterat, qui voulait, par cet acte de courtoisie et de bienveillance, donner un dernier témoignage de son affection et de son dévouement à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ce jour-là même les Pères Oratoriens étaient installés par M. le vicaire général Clesse. Nous publierons plus loin la lettre que ce dignitaire de l'Église d'Orléans a adressée au R. P. MARCHAL après vérification de la situation dans laquelle ce Père laissait la paroisse.

Avant de quitter Cléry, le R. P. MARCHAL a eu le temps de publier la quatrième livraison des *Annales du Sanctuaire,* commencée par le R. P. DE L'HERMITE. Cette livraison s'étend de 1863 à 1865. Elle renferme les principaux articles qui ont paru sur le couronnement de la statue de Notre-Dame de Cléry, les pèlerinages de 1865, et elle se termine par ces lignes d'adieu :

« Nous avons publié ces dernières Annales pour nos ex-« cellents paroissiens de Cléry, que nous quittons avec un « profond regret et dont nous conserverons toujours un très-« bon souvenir.

« MARCHAL, O. M. I.,
« *Curé de Cléry.* »

C'est ainsi que les Oblats de Marie Immaculée se sont retirés de Notre-Dame de Cléry, où ils ont passé plus de dix ans au milieu de sollicitudes incessantes et des travaux apostoliques les plus laborieux. La main de Dieu les a conduits ailleurs. Il est le Seigneur et le maître du monde entier : *Domini est terra et plenitudo ejus.*

XVI. Le 25 août 1865, le Supérieur général, après avoir obtenu les autorisations nécessaires de la part de Mgr l'évêque de Versailles, a pris possession de l'abbaye de

Royaumont, située à l'extrémité du département de Seine-et-Oise, près des limites du diocèse de Beauvais. Des circonstances que nous n'avons pas à raconter ici ont amené la Congrégation à s'établir dans ces lieux, auxquels se rattachent des souvenirs bien touchants de la vie de saint Louis, roi de France. Nous raconterons un jour les origines historiques de l'antique abbaye, et nous essayerons de décrire sa topographie et les différentes parties de ce vaste monument qui ont survécu aux destructions révolutionnaires et au vandalisme industriel.

Par lettres du Supérieur général, Royaumont a été déclaré Résidence soumise à la juridiction de la maison de Paris et le R. P. Fayette en a été nommé Directeur. Le R. P. Magnan, le R. P. D'Halluin, et plusieurs Frères convers, forment en ce moment le personnel de la résidence de Royaumont.

Dès le 4 septembre, le R. P. Magnan ouvrait à Luzarches, chef-lieu du canton où se trouve l'abbaye, les exercices du Jubilé. Le Seigneur a béni les fatigues du Missionnaire, qui avait à lutter contre l'apathie et l'indifférence de cette population qu'augmentaient des chaleurs excessives. Quelques retours inespérés et la consolidation des pratiques religieuses dans les âmes fidèles ont récompensé son dévouement.

Mgr l'évêque de Versailles a accueilli la présence des Oblats dans son diocèse avec une bonté toute paternelle : il a bien voulu, par une lettre en date du 11 août 1865, leur accorder les pouvoirs les plus étendus. Tout fait espérer que les occupations ne manqueront pas aux Missionnaires de Royaumont, en attendant que la maison reçoive la destination qui semble entrer dans les plans de la Providence à l'égard de notre chère famille. Hâtons cette heure par nos prières et par notre dévouement filial.

XVII. La maison de Paris a fait face au ministère incessant de notre chapelle et à plusieurs travaux extérieurs. Le R. P. SARDOU a prêché une station de Carême à Saint-Cannat, à Marseille, et deux Retraites de la Sainte-Famille à Péronne et à Amiens. Le R. P. PICUS, outre ses prédications de Carême dans notre chapelle, a dû prêcher l'octave du Saint Sacrement dans l'église de Bonne-Nouvelle à Paris, une Retraite aux Sœurs de l'Espérance, la grande Retraite de Notre-Dame de l'Osier pendant le mois de septembre, et les exercices de l'Adoration perpétuelle chez les Sœurs de l'Espérance à Paris. Le R. P. VOIRIN a pris part à la Mission de Baccarat, lieu de sa naissance, et a prêché plusieurs sermons de circonstance au Pensionnat des Frères à Passy. Le R. P. CHALMET a remplacé le R. P. CHAINE dans l'aumônerie du Pensionnat de Saint-Mandé, tandis que le R. P. FAYETTE partageait ses soins entre la chapelle de Paris, l'Œuvre des jeunes malades incurables, où il a prêché la Retraite avec le R. P. VOIRIN, et la résidence de Royaumont.

La maison de Paris a été honorée de la visite de plusieurs évêques : Mgr de Cérame a bien voulu y passer quelques mois ; Mgr Bourget, évêque de Montréal, a daigné partager notre repas le 5 décembre, jour anniversaire de l'élection du Supérieur général, et le 15 août, à son retour de Rome : aimable et saint Pontife. Mgr CHALANDON, archevêque d'Aix, est venu réjouir et sanctifier de sa présence une de nos récréations : nous trouvons toujours en lui un protecteur et un père. Son Eminence le cardinal de Bordeaux, au sortir d'une séance du Sénat, prit la peine de venir jusqu'à la rue Saint-Pétersbourg pour entretenir et bénir la Communauté. Plusieurs autres Prélats ont témoigné de leur affection envers la Congrégation : nous avons nommé les principaux.

Les éléments nous manquent pour faire un total exact

des œuvres apostoliques réalisées cette année par les membres des deux provinces de France; on a pu voir cependant que les occupations n'ont point fait défaut au zèle qui les anime. Le chiffre de l'année 1864 a été certainement atteint, s'il n'a été dépassé, et la presque totalité des travaux accomplis a reçu les bénédictions les plus fructueuses. C'est une consolation et un encouragement. La Congrégation prouve par ses œuvres qu'elle est venue à son heure, en son temps, et qu'elle a fait sa place humble et modeste parmi les familles religieuses dont Dieu se sert pour étendre le royaume de son divin Fils et sauver les âmes qu'il a rechetées de son sang adorable. Puisse-t-elle se montrer de plus en plus fidèle à l'accomplissement des devoirs que lui impose une si sublime mission. *Pauperibus evangelizare misit me :* J'ai été envoyé pour évangéliser les pauvres !

Maison du Sacré-Cœur, 27 septembre, jour de clôture de la retraite du Scolasticat.

P. S. Les pages qui précèdent étaient déjà livrées à l'impression, lorsque nous avons reçu le compte rendu suivant : nous l'insérons, malgré les répétitions inévitables, sous la plume de deux historiens racontant le même fait. On aura par le récit d'un témoin oculaire la certitude de la vérité, et ces lignes qui trahissent une émotion profonde, mais religieusement contenue, graveront plus avant dans le cœur des souvenirs impérissables. Voici le rapport du R. P. Marchal sur notre départ de Cléry :

Limoges, le 30 octobre 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Vous m'avez demandé un rapport sur les principales circonstances de notre départ de Cléry ; je m'empresse de satisfaire à votre désir. Puissent ces quelques lignes consoler votre

cœur brisé sans doute d'être obligé d'abandonner un établissement fondé et soutenu pendant près de dix ans avec tant de peines et de sacrifices.

On avait toujours senti que les conditions de notre séjour à Cléry étaient très-défavorables et que la maison ne suffisait pas aux exigences d'une vie de communauté et aux nécessités des œuvres paroissiales. A plusieurs reprises, on avait sollicité auprès de l'Evêché d'Orléans une augmentation de traitement et l'agrandissement du local ; on n'a jamais eu que des promesses sans aucun résultat. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la manière empressée dont vous fûtes accueillis par Mgr Dulpanloup, et les promesses qu'il vous fit au mois de septembre de l'année dernière. Sa Grandeur voulait, à tout prix, nous faire sortir de la position pénible dans laquelle nous nous trouvions, et améliorer notre logement qu'elle appelait *indigne*. Le 3 décembre 1864, je fus appelé à l'Evêché pour donner tous les renseignements nécessaires à l'acquisition d'une maison voisine qu'on voulait réunir au presbytère ; Monseigneur avait décidé qu'il fallait s'en occuper au plus tôt et il avait chargé M. le maire de cette acquisition. Il y avait en vente à la même époque une autre maison qui aurait pu nous convenir; je vis encore Monseigneur, je lui écrivis que le moment était favorable. Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir, le 10 janvier 1865, une lettre dans laquelle le Prélat m'annonçait qu'il avait le grand chagrin de ne pouvoir songer en ce moment ni à l'une ni à l'autre de ces maisons! Il en était à peu près de même des deux autres questions importantes : la reconnaissance d'une somme avancée par la Communauté et l'agrandissement du presbytère.

Ce sont ces retards, ou plutôt ces refus déguisés, qui vous déterminèrent à écrire à Monseigneur pour lui exprimer votre peine. Vous lui disiez : « Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas continuer à solliciter ce que Votre Grandeur regarde comme impossible. Nous sommes trop convaincus que si vous ne le faites pas, c'est que vous ne pouvez pas le faire... Faire des instances, ce serait de notre part être importuns et indiscrets, nous ne voulons être ni l'un ni l'autre. Mais,

comme nous ne pouvons pas continuer à demeurer plus longtemps dans un état aussi pénible et aussi décourageant, et dans lequel nous sommes depuis dix ans, je viens vous prier de vouloir bien nous permettre de céder la place à d'autres. » Après des explications qui n'aboutirent à rien, on promettait toujours en laissant percer l'intention de ne rien faire ; vous avez prié Monseigneur de pourvoir à notre remplacement, afin que nous pussions quitter Cléry dans les premiers jours du mois de juin. Je dois vous dire, mon très-Révérend Père, que tous ceux qui ont eu connaissance des lettres échangées avec Monseigneur, ont été frappés de la manière ferme et convenable dont vous avez traité cette affaire. Vous savez que Monseigneur se mit aussitôt en rapport avec plusieurs Congrégations pour nous trouver des successeurs, même sans nous avertir qu'il acceptait notre changement. Seulement M. l'Archidiacre m'écrivit qu'en qualité de curé je devais demeurer dans la paroisse, au moins avec un vicaire, jusqu'à l'arrivée de nos remplaçants. Ceux-ci ne se rencontrèrent pas aussi vite que l'on espérait, et quand les Missionnaires quittèrent Cléry, le 2 juin, pour se rendre à la retraire de Bordeaux, le R. P. Colombot et moi, nous fûmes obligés de rester et de continuer à administrer la paroisse.

Nous gardions le secret le plus absolu sur notre prochain éloignement : il le fallait pour le bien des âmes et pour donner à l'Evêché la facilité d'obtenir la nomination d'un religieux à la cure de Cléry; mais quinze jours ne s'étaient pas écoulés que la nouvelle de notre départ vint d'Orléans; elle se propagea avec la rapidité de l'éclair dans la paroisse et les environs; on y ajouta foi, car bien des circonstances lui donnaient une couleur de vérité. On en fut consterné comme s'il se fût agi d'une calamité publique. Nous n'aurions jamais cru, connaissant le peu d'expansion naturelle des gens du pays, à un pareil attachement envers les Oblats, si nous n'en avions été témoins ; les populations du canton qui, bien des fois, nous avaient accordé leur confiance, et beaucoup de personnes d'Orléans et du diocèse s'en émurent. La renommée du pèlerinage ressuscité de Cléry et le bien que les Mission-

naires ont fait dans les nombreuses Missions qu'ils ont données et où ils se sont attiré l'estime et l'affection du clergé aussi bien que du peuple, vous expliqueront pourquoi notre départ a eu un si vif et si lointain retentissement.

Nous nous attendions à partir d'un jour à l'autre, mais les difficultés que rencontra l'Evèché pour trouver une nouvelle Communauté, nous retenaient toujours à Cléry. Ce retard nous fut très-utile pour terminer nos affaires, et régler la situation.

Tout fut mis en ordre dans les comptes de la fabrique et le mobilier de l'église. M. Clesse, vicaire général, lors de sa visite archidiaconale, n'eut que des approbations à donner; il le fit sans aucune réserve et huit jours après il renouvelait par écrit les témoignages de satisfaction qu'il nous avait prodigués de vive voix. « Vous savez, m'écrivit-il le 20 juillet, la peine que me cause votre éloignement; cette peine est fondée sur deux raisons : je vous suis attaché personnellement parce que j'ai trouvé en vous un zèle pastoral tel que je le conçois....., ensuite ma qualité d'Archidiacre m'attache à vous, parce que je trouvais dans votre paroisse les œuvres de zèle que je pouvais proposer aux autres curés, et comme dans nos excellents rapports nous en causions à cœur ouvert, je voyais les avantages et les inconvénients de ces œuvres, etc. »

Les membres du Conseil de fabrique voulurent aussi, de leur propre mouvement, nous donner une décharge au sujet de notre administration et consigner sur le cahier des délibérations, la peine qu'ils ressentaient de notre départ. Après avoir reconnu que l'inventaire du mobilier de l'église et de la sacristie était en règle et les comptes exacts, le procès-verbal de la séance ajoute : « Le Conseil ne veut pas se séparer sans adresser à la Communauté des Oblats et particulièrement au R. P. Marchal, Curé de la paroisse de N.-D. de Cléry, les remercîments bien sincères pour le zèle et le dévouement que lui et ses confrères ont mis pour le progrès de la religion, le bien et l'avantage de la paroisse entière, ainsi que pour toutes les améliorations apportées depuis leur bonne direction dans l'intérieur de l'église et de la sacristie; il est pénétré

de l'idée qu'en adressant ces remercîments et ces regrets, il est l'interprète de la généralité des habitants de la paroisse de Cléry, et il décide qu'une copie de la présente délibération sera remise au R. P. Marchal. »

Il me semble bon de joindre à ces témoignages celui de nos successeurs. Nous nous sommes vus un instant à Orléans, je leur donnai de vive voix tous les renseignements nécessaires au bien de la paroisse, et leur laissai un coutumier que j'avais fait exprès pour eux. Ils regrettèrent vivement qu'on ne leur eût pas accordé de demeurer avec nous une huitaine de jours, afin de se mettre au courant du ministère paroissial, qu'aucun d'eux n'a jamais exercé. Quinze jours après notre départ, le nouveau curé m'écrivait pour nous remercier de tous les services que nous leur avions rendus, et il ajoutait : « Il m'est bien doux de constater les regrets universels que votre départ a causés dans tout le pays ; nul ne les comprend et ne se les explique mieux que nous. Au fur et à mesure que nous saisissons les fils de votre administration, nous voyons de tous côtés les traces de votre zèle apostolique et de votre dévouement sans bornes à la paroisse de Cléry, et, nous disons que si, dans nos paroisses de Bretagne et de Normandie, le Clergé faisait ce qui s'est fait à Cléry, on y verrait des merveilles qui rappelleraient celles de la primitive Eglise ; vous nous laissez, mon Père, un héritage bien lourd, celui de continuer vos saintes œuvres. Priez Notre-Seigneur que nous ne soyons pas trop au-dessous de cette Mission. Priez en particulier pour le nouveau curé que la Providence a appelé, contre son attente et contre ses désirs, à poursuivre tout spécialement cette tâche difficile. »

Ce retard nous fut encore avantageux en ce qu'il nous permit de ramener l'opinion et de nous la rendre favorable. D'abord on nous en voulait de quitter le diocèse et la paroisse; on nous accusait de ne savoir pas assez sacrifier nos intérêts au bien des âmes, on trouvait que nous avions été trop vite ; mais quand on nous vit si patients et si discrets en face des procédés dont on usait à notre égard, si empressés à maintenir tout en ordre dans le jardin et la maison, comme si

nous dussions être remplacés par d'autres Oblats, tout le monde se tourna de notre côté. M. Clesse nous devenait de plus en plus affectueux et dévoué, et il s'interposait auprès de Monseigneur pour obtenir le payement de la somme qui nous était due, et une indemnité sur le mobilier que nous laissions. M. Rabotin, vicaire général, secrétaire et hôte de l'Evêché, nous priait de prêcher une Retraite à une Société de dames, dont il est le Directeur. M. Desnoyers, autre vicaire général, nous envoyait plusieurs exemplaires pour la paroisse et la Congrégation du procès-verbal du couronnement de N.-D. de Cléry et nous disait : « Le souvenir de cette magnifique cérémonie et celui de vos nobles âmes ne doit pas périr, ne doit pas même diminuer..... » Messieurs les Directeurs des Séminaires, qui nous ont toujours donné une aimable hospitalité, les Pères de Marie et les Pères de la Miséricorde, qui ont refusé de nous remplacer à Cléry, prenaient notre défense comme s'il se fût agi d'eux-mêmes. Tous les Prêtres, les Frères de la Doctrine chrétienne, les membres des œuvres qui venaient chaque année en pèlerinage à Cléry, nous témoignaient de l'intérêt et exprimaient le regret de nous voir quitter le diocèse.

Permettez-moi de vous dire, mon Très-Révérend Père, que, dans cette circonstance pénible et délicate, ce qui nous a dirigés et soutenus, les FF. Viannay et Becker, le R. P. Colombot et moi, ce sont vos fréquents et paternels conseils. Que de fois vous nous aviez dit : « Montrons la plus grande réserve envers tous, et la plus grande déférence à l'égard de l'autorité diocésaine ! » Dans un moment critique, vous nous écriviez : « En attendant, ne disons rien et laissons au bon Dieu le soin de tout éclaircir et de tout manifester. Continuez à faire le bien et à le faciliter à ceux qui viendront après nous ; prêtez-vous à tout ce que l'on vous demandera pour cela, faites pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous. » Ces bonnes et affectueuses paroles nous ont donné force et courage. Pendant ce temps, la population de Cléry n'a cessé de nous montrer un profond attachement ; les enfants de l'asile et des écoles, les Congréganistes sont venus à l'avance nous faire leurs adieux, prévoyant que nous par-

tirions sans éclat ; un grand nombre de personnes de la paroisse et des environs accouraient pour nous exprimer leurs regrets. Je ne puis ne pas céder au désir de vous nommer spécialement M. de Chaulnes, M. de Poterat et son fils, M. de Tristan et toute sa famille. Ces démonstrations nous ont vivement touchés ; elles nous ont consolés dans notre tristesse et notre douleur de quitter une population si sympathique.

Nous étions comme les voyageurs du désert en face du mirage : notre départ nous apparaissait tantôt rapproché, tantôt dans le lointain ; parfois il disparaissait entièrement. La fête du 8 septembre approchait ; nous la préparâmes de notre mieux ; le trône de notre Bonne Mère n'avait jamais été, au dire de M. Clesse, aussi bien orné. Monseigneur a fait une petite apparition à Cléry, à l'heure des Vêpres, il a adressé quelques paroles à l'assistance sans dire un seul mot de notre remplacement ; mais la population de Cléry avait fait défaut. Bien des fois il avait été dit que l'on manifesterait par cette abstention le mécontentement qu'inspirait la manière dont on agissait à notre égard, à l'égard de la paroisse. Enfin le lundi dans l'Octave de la Nativité de la Très-Sainte Vierge, M. Clesse vint nous annoncer que nous partirions le samedi suivant, et que nous serions remplacés le dimanche. Nous avions prévu qu'il en serait ainsi, et nos mesures étaient prises pour exprimer à la population la peine que nous éprouvions de quitter la paroisse. Nous avions fait imprimer la quatrième livraison des *Annales de Cléry;* elle fut distribuée dans toutes les familles, la veille de notre départ ; la livraison se termine par ces paroles : « Nous avons publié ces dernières Annales pour nos excellents paroissiens de Cléry, que nous quittons avec un profond regret et dont nous conserverons toujours un très-bon souvenir. » Cette dernière marque d'intérêt a été parfaitement accueillie par tous.

Nous fîmes nos préparatifs ; le R. P. Colombot s'occupait du service extérieur ; je n'osais plus sortir, il m'en coûtait trop de voir les paroissiens dans la peine. On avait réglé notre départ ; la voiture qui devait amener les domestiques des nouveaux Pères, avait ordre de me ramener. M. de Poterat et

M. de Chaulnes sont restés une partie de la journée avec nous. A quatre heures du soir, j'abandonnais cette pauvre maison de Cléry, je faisais mes adieux à Notre-Dame, et récitais un *Memorare* au pied de son autel pour la Congrégation, ainsi que vous me l'aviez recommandé, et je traversais le bourg, me dirigeant sur Orléans, dans une voiture profonde et couverte, au milieu d'une foule de personnes qui ne m'aperçurent point.

Le soir, le R. P. Colombot recevait un Père de la nouvelle Communauté, et le Frère Viannay mettait les domestiques au courant de la maison, où rien n'avait été changé. Le lendemain, un grand nombre de paroissiens sont venus assister à la messe de sept heures, célébrée par le dernier des Pères Oblats resté à Cléry, et se sont arrêtés au sortir de l'église pour lui faire leurs adieux. M. le marquis de Poterat l'attendait à la porte de la cure avec son plus bel équipage. « Hier, dit-il, je n'ai pu reconduire le P. Marchal, puisqu'on est venu le chercher ; aujourd'hui, c'est la Congrégation qui part, je veux, au nom de la paroisse, l'honorer dans cette circonstance : elle n'a pas démérité du pays, la Congrégation des Oblats, au contraire ! » Ce bon monsieur avait tenu à passer en calèche découverte à travers le bourg, et il eut la satisfaction de voir que les nombreuses personnes qui étaient aux portes et aux fenêtres saluaient avec empressement et avec des signes de tristesse les représentants de la Congrégation. A moitié chemin, la voiture de nos voyageurs rencontrait celle des Pères qui se rendaient à Cléry. A dix heures nous étions réunis à Orléans, tandis que les Pères Oratoriens faisaient leur entrée dans l'église de N.-D. de Cléry, qui avait conservé tous les ornements de la fête patronale.

Je dois dire en terminant que M. Clesse mérite la reconnaissance de la Congrégation, pour le dévouement qu'il a montré dans cette affaire, et l'affection qu'il n'a cessé de nous témoigner en nous recevant chez lui et en venant fréquemment chez nous. Il nous a donné, de la manière la plus aimable et la plus généreuse, une hospitalité de plusieurs jours. A son retour de Cléry, il paraissait bien attristé et abattu; il avait vu la

douleur du peuple éclater pendant son discours d'installation, et il craignait les suites du départ des Oblats pour le bien de la paroisse.

Je vous prie d'agréer, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, l'expression du très-humble respect avec lequel je suis votre obéissant fils en N.-S. et M. I.

MARCHAL, O. M. I.

Nous croyons devoir compléter ce compte rendu, et clore le récit de notre départ de Cléry par les lettres suivantes qui appartiennent à l'histoire de la Congrégation.

M. le vicomte de Ch*** écrivait à Mgr l'Évêque d'Orléans :

Il ne me reste plus qu'à vous faire connaître mes sentiments à l'égard des Pères Oblats. Je commence par dire qu'il ne m'appartient nullement de contrôler l'autorité diocésaine ; je connais trop mes devoirs pour m'immiscer dans ces matières ; mais il m'est permis, comme humble brebis du troupeau, de faire l'éloge du pasteur. D'après ce que j'ai entendu dire par ma famille et mes connaissances, d'après ce que j'ai vu par moi-même depuis quatre ans que je suis dans le pays, les Oblats ont fait un bien immense. On peut dire qu'ils ont renouvelé ce pays ; mais pour cela ils se sont donné une peine inouïe. Visitant sans cesse ces gens apathiques, triomphant des cœurs par la charité, les Oblats n'étaient pas seulement les amis des châteaux comme certains hommes de Dieu de ma connaissance, c'étaient, avant tout, les *amis du peuple*, les amis des ouvriers et des bons paysans ; c'est ce qui fait que je les admire encore plus. Ils étaient instruits, laborieux, zélés, très-zélés ; au courant des questions de l'ordre le plus élevé avec les gens du monde, simples avec les gens simples. C'étaient, dans toute la force du terme, des hommes de Dieu, et chaque fois que mon cœur m'attirait au presbytère, j'en sortais édifié..... Les RR. PP. Oblats ont fait beaucoup de bien, voilà pourquoi je m'attriste de leur départ ; d'autres personnes penseront comme moi, mais n'oseront point le dire ;

mais je n'ai pas l'habitude de rougir de mes amis, quelle que soit leur position. Ces bons religieux emporteront mon estime et mon affection.....

Lorsque le départ de nos Pères eut été consommé, M. le vicomte de Ch*** écrivit au Supérieur général :

Mon Révérend Père,

Enfin Dieu l'a voulu, le sacrifice est fait ! Il ne reste plus qu'à respecter les desseins de la Providence. Cependant je croirais me manquer à moi-même, si je ne venais pas vous faire connaître les profondes sympathies qu'ont laissées dans la contrée les Révérends Pères Oblats.

Oui, mon Révérend Père, nous aimions beaucoup vos religieux et nous les chérissions surtout à cause de leur zèle apostolique et de leur charité généreuse : cette affection était toute surnaturelle. Ils étaient avant tout les hommes de Dieu; ils s'étaient attachés au peuple par *l'évangélisation du foyer domestique*, la seule efficace dans ce pays. Ils avaient accompli à l'ombre de N.-D. de Cléry des prodiges; ils avaient bouleversé la paroisse, l'avaient régénérée, et cela sans secousse. Pour opérer cette révolution pacifique, deux hommes avaient suffi : le P. de l'Hermite et le P. Marchal. Chacun de ces religieux était doué de qualités spéciales qui attiraient les âmes : le P. de l'Hermite avec ses manières distinguées, son extérieur avenant, son instruction variée, ses goûts littéraires, avait promptement séduit les châteaux et réconcilié la haute classe avec *la robe du religieux ;* on l'aimait beaucoup à Orléans. Le P. Marchal, possédant encore plus les qualités du curé de campagne, avec son activité infatigable, son talent d'administration spirituelle et temporelle, son sang-froid et sa prudence consommée, avait renouvelé la face de la paroisse. Je vous disais qu'il y a eu des regrets, mon Révérend Père; pour s'en convaincre, on n'avait qu'à jeter les yeux sur l'auditoire de dimanche dernier, pendant l'installation du successeur du P. Marchal. Oui, sans exagération, les fidèles de la

paroisse étaient en larmes qui ne se dissimulaient guère pendant que M. l'abbé Clesse payait de justes éloges à l'administration du P. Marchal. Cette démonstration m'a fait plaisir, et je suis heureux de vous en faire part; car je vois que si mon pays adoptif est dépourvu d'initiative lorsqu'il s'agit de *prévenir un désastre,* il sent du moins les pertes qu'il a faites.....

Quand je repasse dans ma mémoire les bonnes heures que j'ai passées dans cette si hospitalière maison de Cléry; quand je pense aux saintes amitiés que j'y ai formées, aux repas pleins de gaieté auxquels j'ai assisté, les larmes me gagnent! C'est encore un sacrifice à faire, une page de la vie à tourner, et cet appui me manque d'autant plus, que la confiance *ne s'impose pas, elle se donne.* Enfin la poste existe : je m'en servirai, et lorsque les circonstances me conduiront dans une ville, séjour des Oblats de Marie, j'irai frapper à la porte du couvent et fraterniser avec les religieux qui ont baptisé mon premier-né; je pourrai mettre derrière la porte le bâton de pèlerin; j'espère que l'on me recevra comme un des amis. Oh! oui! quelle que soit la distance qui me sépare de vous tous et en particulier des PP. de l'Hermite, Marchal, Viviers, Duclos, Ronzy, Bonnet, Bonnemaison, Colombot, Conrard, les noms resteront fixés dans ma mémoire. Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous remercier des souvenirs que vos bons religieux m'ont laissés. Veuillez ne pas oublier toute ma famille dans vos saintes prières, et croyez à la bien sincère affection de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Vicomte G. DE CH.....

M. le marquis de Tristan a écrit au R. P. DE L'HERMITE, ancien Supérieur de la Maison de Cléry :

L'Emérillon, 24 septembre 1865.

Je ne veux pas, mon très-cher et Très-Révérend Père, que vos bons religieux nous aient quittés sans que je vienne vous exprimer tous nos sentiments dans cette douloureuse circon-

stance. La voilà donc accomplie cette pénible séparation tant redoutée! La voilà donc close cette ère de bons conseils et de si bons exemples! Je me sers avec intention de ce mot, car en vérité je ne sais ce que nous avons le plus à admirer, dans vos bons Pères, ou de leur piété, ou de leur patiente douceur à traverser, à supporter une crise qui, quel qu'en soit le secret motif, mettait l'espèce humaine à une rude épreuve. Aussi je vous dirai bien que si vos instructions nous ont été très-profitables pendant votre séjour au milieu de nous, le terme lui-même, l'issue a couronné l'œuvre en montrant de quelle manière devait être acceptée l'épreuve..... Au reste, tout cela aura un jour son profit, ainsi ne nous désolons pas; mais je ne crois pas franchir les bornes que comporte votre modestie en vous disant (d'ailleurs c'est un hommage général adressé à votre Congrégation), que la période de votre séjour ici a été un temps de bénédictions. Que Dieu vous le rende! — *Je l'espère bien*, allez-vous me dire. Vous rappelez-vous, au sujet de cette parole, lorsqu'un jour, ennuyé de toutes ces vides tracasseries du monde, je vous disais : Nous nous donnons beaucoup de peine, tenez, cher Père, vous avez pris la meilleure part comme Marie, elle ne vous sera pas ôtée. — « Je l'espère bien! »

Le pauvre P. Marchal, peu de jours avant son départ, était venu se promener avec nous au Colombier. « Oh! que je me suis amusé ici, » me disait-il en voyant les petits bateaux! et je pensais bien qu'il n'était pas le seul. Moi aussi, je me voyais perdre la douce jouissance d'avoir à l'avenir à vous offrir ce délassement; mon cœur se serra, les larmes me vinrent aux yeux.

M. Clesse est venu, dimanche dernier, installer les Oratoriens; il a eu l'attention, dans son allocution, de s'étendre encore plus et beaucoup plus sur les regrets qui suivaient les partants que sur les espérances qui accompagnaient les arrivants, et il a eu la preuve de la justesse de son appréciation, car tout son auditoire était visiblement ému; les bonnes femmes, les jeunes filles mettaient leur tête dans leurs tabliers. Au reste, il avait été très-bien, dans ces derniers temps,

pour le P. MARCHAL et avait semblé vouloir lui faire oublier les sévérités du chef.

..... Quant à moi, je vous apporte la tristesse de mes hommages et de mon affection la plus dévouée, et la demande de votre bénédiction.

Marquis DE TRISTAN.

Enfin, M. le marquis de Poterat a répondu en ces termes à la lettre que lui avait adressée le Supérieur général pour le remercier des dernières preuves d'affection données à nos Pères :

Château du Mardereau, ce 1er octobre 1865.

J'ai été bien profondément reconnaissant, mon Révérend Père, de votre bonne et excellente lettre, je vous en aurais remercié déjà, si je n'avais été fortement éprouvé ces jours derniers, probablement par suite de cette saison si fatigante et si hors de nos habitudes. Le départ de nos bons Pères nous a tous bien péniblement impressionnés ; j'ai fait bien peu, je vous assure, en comparaison de ce que j'aurais voulu pouvoir faire ; ce départ est un bien grand malheur pour tout ce pays, où les regrets si *vivement* exprimés par une population naturellement apathique donnent la mesure des profondes racines jetées déjà par le labeur de nos bons Pères et de tout ce qu'ils auraient pu faire de bien maintenant. Pour moi particulièrement, après des rapports continuels et si remplis de confiance, dans les tristes circonstances de vie où je me trouve, c'est encore un feuillet de l'existence qui se tourne me laissant vis-à-vis l'inconnu ; enfin il faut bien se soumettre.....

Je serai toujours bien heureux, mon Révérend Père, de toutes les circonstances qui me rapprocheront de vous, et très-disposé à ne pas les laisser perdre ; veuillez, je vous prie, ne pas m'oublier dans vos bonnes prières, et agréer, en même temps que mes nouveaux remercîments de votre bon souvenir, l'expression de tous mes sentiments bien dévoués.

Marquis DE POTERAT.

MISSIONS DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

Londres, 21 octobre 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Depuis l'époque de mon dernier rapport, Dieu a bien voulu étendre les limites de notre Province Britannique, et ouvrir dans la ville de Londres un vaste champ au zèle de nos Pères. Il y a plusieurs années que nous désirions voir notre chère Congrégation établie dans cette capitale. Bien des motifs nous y poussaient : le bien à opérer au milieu d'une population si nombreuse et si diverse; le rapprochement qui résulterait entre notre Province et le centre de la famille et même les résidences les plus éloignées de la Congrégation; car Londres est à quelques heures de Paris, et se trouve en communication directe avec toutes nos Missions étrangères.

Voici en quelques mots l'histoire de cette nouvelle fondation. Au commencement du mois de juillet 1864, après la retraite des Supérieurs, je fus chargé par vous, mon Très-Révérend Père, de demander au Cardinal Wiseman la permission de nous établir à Londres. Arrivé dans cette ville, je me rendis auprès de Son Éminence, que je ne rencontrai pas à son palais. Je lui adressai une lettre dans laquelle j'exprimai votre vœu et j'ajoutai que, dans le cas où le vénérable Prélat daignerait accueillir notre demande, il nous fût permis de nous établir dans un des quartiers les plus pauvres afin que nous puissions mettre en pratique la belle devise de notre Congrégation. Cette lettre fut écrite le jour de la fête de N-D. du Mont-Carmel, et en lui donnant cette date, j'avais l'intention de la placer sous la protection de la Reine du Carmel, notre Mère Immaculée.

En réponse à cette lettre, j'en reçus une du Grand Vicaire de Son Éminence, M. Hearn, qui m'annonçait qu'il était chargé par le Cardinal Wiseman de traiter avec moi sur l'affaire que j'avais proposée, et il m'invitait poliment à me rendre chez lui dès le lendemain. Fidèle au rendez-

vous, je reçus l'accueil le plus bienveillant. M. Hearn commença par me dire que le Cardinal regrettait vivement de ne pouvoir me recevoir lui-même ; mais que les prescriptions les plus rigoureuses des médecins le retenaient dans sa maison de campagne. Il me dit aussi que Son Eminence verrait avec la plus grande satisfaction les Oblats de Marie Immaculée fonder un établisement à Londres ; qu'Elle connaissait tout le bien que nos Pères faisaient dans d'autres parties de l'Angleterre, et qu'Elle espérait qu'ils en feraient autant dans son diocèse. Alors déployant une carte de la ville de Londres, le Grand Vicaire me montra les deux parties de cette grande cité que le Cardinal désirait confier aux Oblats de Marie Immaculée. Ce fut avec un bien vif intérêt que je suivais les indications tracées par le Vicaire Général : ma satisfaction était d'autant plus grande, que c'était précisément les quartiers de Londres que je désirais obtenir, et cependant je n'avais point manifesté ce désir. Ces deux districts étaient celui de Tower-Hill et celui de Kilburn.

Le premier se trouve presque au centre de Londres. Il commence à London Bridge, et s'étend jusqu'aux vastes docks de la Tamise où viennent mouiller des navires de toutes les nations de l'univers. Des milliers de pauvres catholiques sont employés auprès de ces grands bassins, et presque tous demeurent dans le voisinage. La population flottante est très-considérable : il y a un bien immense à faire au milieu de ces passagers venus de toutes les parties de la terre ; enfin les protestants y sont plus nombreux encore, et nous avons là aussi, à recueillir les élus de Dieu. Notre district de Mission s'étend autour de la fameuse Tour de Londres, où tant de généreux catholiques ont souffert pour la foi. C'est là que le savant et illustre Évêque de Rochester, Fisher, reçut la couronne du martyre ; c'est là que le célèbre Chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, eut la tête tranchée. Ils sont innombrables les confesseurs et les martyrs qui ont passé des mois et des années entières enfermés dans les sombres cachots de cette antique tour. On voit encore aujourd'hui les instruments de torture dont on se servait pour tourmenter ces vaillants héros de la Croix : ces prêtres qui venaient de Douai et de Reims pour prêcher la foi de l'Église en Angleterre et courir au martyre ; ces chefs de maisons nobles et presque royales, ancêtres des familles qui font encore la gloire de l'Angleterre catholique; ces dames si délicates, mais si fortes quand il s'agissait de mourir pour Jésus-

Christ et notre sainte religion... Oui, ils sont là ces instruments qui ont imprimé les stigmates du Sauveur Jésus sur le corps d'un si grand nombre de glorieux martyrs. Je ne puis m'empêcher de citer ici les paroles d'un historien célèbre : « Eusèbe de Césarée, dit-il, recueillit autrefois les actes des martyrs de Palestine sous les persécuteurs Dioclétien, Galérius, Maximien. Il serait à souhaiter que quelqu'un recueillît de même les actes des martyrs d'Angleterre sous les persécuteurs Henri VIII, Édouard VI, Élisabeth et leurs semblables : on y verrait des exemples non moins merveilleux que dans les martyrs de Palestine et d'Egypte. »

Puisse le vœu du savant historien se réaliser ! Les saints martyrs d'Angleterre, mieux connus et plus vénérés, seront une gloire de plus pour l'Eglise notre Mère. Dans le voisinage de la Tour de Londres, et tout près de l'endroit même où les nobles martyrs Fisher et Morus ont versé leur sang, s'élèvera une église consacrée aux martyrs d'Angleterre déjà placés sur nos autels, et ce sera l'église des Oblats de Marie Immaculée. Qu'elle est grande la divine vitalité de notre religion catholique, qui, après trois siècles des plus barbares persécutions, peut ainsi, de sa propre force, sortir du tombeau où les rois de la terre croyaient l'avoir enfermée pour toujours, et, comme la fille de Sion, se revêtir des ornements de sa première gloire, se faire proclamer de nouveau Reine, revendiquer comme ses princes, ses héros et ses fils, ceux que les puissances de ce monde avaient mis à mort, et bâtir en face de leur échafaud un temple dédié à leur sainte mémoire !

Le terrain où s'élèvera notre nouvelle église, est situé dans la rue dite *Great Prescott Street,* non loin de la colline de la Tour (*Tower Hill*). La protection spéciale de notre Mère Immaculée se manifeste dans la manière providentielle dont nous avons acquis ce terrain. Une heure s'était à peine écoulée depuis la conclusion de l'acte d'achat, qu'un riche juif se présente pour faire la même acquisition dans le but d'y construire une synagogue. Son désappointement fut très-grand quand il apprit que nous en étions devenus possesseurs. Il nous offrit sur-le-champ un très-beau bénéfice, que nous nous gardâmes bien d'accepter. Gloire à Marie Immaculée qui, régnera sur les lieux où on voulait élever une synagogue !

Le Cardinal Wiseman ne devait pas vivre assez longtemps pour nous voir installés sur le champ de bataille

qu'il avait assigné à nos Pères. Atteint depuis plusieurs mois d'une cruelle maladie, il n'a cessé cependant de veiller avec la plus grande activité à tous les intérêts de son vaste Archidiocèse. Notre Très-Révérend Père Général, ayant appris l'assentiment que le vénérable Prélat donnait à notre projet de fondation, s'empressa d'écrire au Cardinal le 17 août 1864 pour le remercier au nom de la Congrégation. Voici la lettre que l'éminent Archevêque de Westminster adressa à notre bien-aimé Père :

Londres, le 26 août 1864.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Placé par la divine Providence avec bien peu d'ouvriers évangéliques au milieu d'une moisson immense, c'est avec bonheur que je vois accourir les apôtres que le Père de famille envoie partager nos labeurs ; je leur ouvre mes bras et mon cœur.

Je suis tout particulièrement touché du zèle qui vous anime, comme aussi de l'esprit de dépendance et de soumission qui règne dans votre Institut ; c'est vraiment là le bon esprit, nécessaire partout, ici surtout, dans cette Eglise qui renaît au milieu des épreuves et des difficultés de toute nature.

Soyez assuré, monsieur le Supérieur, que, puisque vous allez entreprendre parmi nous l'œuvre de Dieu et partager nos travaux, ce sera un devoir et un plaisir de seconder vos efforts généreux.

Je suis assuré d'avance que la plus heureuse harmonie ne cessera de régner entre nous, comme elle règne avec les autres Congrégations venues de France et des autres pays.

Comptez sur moi comme sur votre père ; je n'aurai d'autre regret que celui de mon impuissance et de mon peu de ressources matérielles.

Mais ayons confiance en Celui qui gouverne et dirige son Eglise ; son action ici est trop visible et trop belle pour que nous ne soyons pas pleins de foi et de courage. Vous travaillerez pour lui et il donnera à vos travaux la vie et l'accroissement.

Veuillez agréer, monsieur le Supérieur, l'assurance de ma considération distinguée.

N. Card. WISEMAN.

Les sentiments qu'exprime cette lettre, Mgr Wiseman ne cessa de les manifester pendant toute la durée de sa

longue maladie : il bénissait souvent de son lit de douleur la fondation projetée, et il parlait avec effusion, à ceux qui l'entouraient de la consolation qu'il éprouvait de voir une portion aussi considérable de son troupeau confiée au zèle des Oblats de Marie Immaculée.

Ici je ne puis m'empêcher de rappeler une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec Son Éminence il y a cinq ans. C'était à l'occasion du dernier Synode national d'Angleterre, auquel j'assistai comme représentant de notre Congrégation. Je me rendis un jour auprès du Cardinal pour lui offrir mes hommages et l'entretenir d'affaires. J'avais à peine passé quelques instants avec lui, que la pensée de notre vénéré Fondateur se présenta à son souvenir : « Savez-vous, me dit-il, que si je suis aujourd'hui Archevêque de Westminster, c'est à Mgr DE MAZENOD, votre Supérieur général, que je le dois ? En me créant Cardinal, le Pape avait l'intention de me garder à Rome auprès de sa personne. C'était à l'époque où l'on allait rétablir la hiérarchie. L'Évêque de Marseille arriva à Londres pendant mon absence, et là il apprit que je ne devais pas revenir en Angleterre. Sentant vivement que ma place vraie était à Londres, sans perdre de temps, il écrit au Pape pour prier avec instance Sa Sainteté de me renvoyer ici. Le Pape, ayant reçu la lettre de Mgr DE MAZENOD, me manda auprès de lui et me dit : « Voici une « lettre que je viens de recevoir de l'Evêque de Marseille « actuellement à Londres : cette lettre charge ma con- « science si je vous garde à Rome. Or, comme je ne veux « pas avoir cette charge sur ma conscience, préparez- « vous à retourner à Londres en qualité d'Archevêque de « Westminster. » — C'est donc à votre Fondateur, continua le Cardinal, que je suis redevable d'être en ce moment ce que je suis. »

Le Cardinal n'est plus : en contemplant aujourd'hui la carrière qu'il a parcourue si noblement et si glorieusement comme Archevêque de Westminster, on peut apprécier la hauteur de vue où s'était placé votre vénéré Fondateur, pour écrire sous l'inspiration du Ciel une lettre aussi pressante et aussi féconde en heureux résultats. Et, chose remarquable, un des derniers actes du Cardinal expirant a été de me faire remettre le titre canonique des deux fondations des Oblats de Marie Immaculée à Londres, autorisées par lui.

Je crois devoir le transcrire dans nos Annales :

Nicolaus miseratione divina Tit. Sanctæ Pudentianæ S. R. E. presbyter Cardinalis Wiseman, Archiepiscopus Westmonasteriensis, etc.

Per Præsentes committimus R[do] adm. D. Roberto Cooke, provincial. PP. Oblatorum Mariæ Immaculatæ, Patribusque ejusdem Congregationis, Missiones novellas apud Kilburn et apud Rosemary-Lane, quarum fines debito tempore sunt designandi, salvis omnino juribus et jurisdictione nostris, nostrorumque successorum.

Datum Westmonasterii die 6 Februarii 1865.

Pro Em[o] Achiep[o] infirmo.

EDVARDUS, *Can.* HEARN, *Vic. Gen.*

De mandato Em[i] et R[mi] D[ni] mei Card. Achiep[i].

JOAN. *Canon.* MORRIS, *à secr.*

Le Cardinal expirait saintement, quelques jours après, le 11 février 1865.

Le travail qui se présente à nos Pères dans le district de la Tour de Londres, n'est pas sans de puissants attraits pour une âme vraiment apostolique. Mais il faut bien le reconnaître, il offrira aussi de grands dangers. Près de 10,000 catholiques réclameront nos soins, et les protestants sont plus nombreux encore. Si les ouvriers évangéliques qui travaillaient sous le regard même de notre divin Sauveur, et avec lui, avaient besoin de se retirer de temps en temps dans une profonde solitude pour s'y reposer par la prière et le recueillement, les Missionnaires d'aujourd'hui seraient-ils donc à l'abri de ce besoin ? Il ne m'est pas difficile de reconnaître que la grande activité que déploient de nos jours un si grand nombre d'ouvriers apostoliques serait bien plus fructueuse, si la vie laborieuse de l'apôtre s'imprégnait plus profondément de la vie du religieux. A Londres, nos Pères ne seront pas privés des secours puissants que présente la solitude aux âmes consacrées au service de Dieu et au salut des pécheurs : ils pourront se retirer dans un lieu de repos pour l'âme et pour le corps. Nous avons une seconde maison à Kilburn. Kilburn est un faubourg de Londres : une partie touche à la ville, l'autre s'ouvre sur la campagne. De tous les environs de la capitale, c'est là que l'on respire l'air le plus pur. Nous y avons acquis deux hectares de terrain, et dès que nos ressources le permettront, nous y construirons une église et une maison de communauté convenables. Nos Pères de Tower-Hill viendront s'y reposer des travaux de leur laborieux ministère, s'y livrer à des études

plus calmes et plus suivies, et y goûter toutes les douceurs de la vie religieuse. Kilburn prend chaque jour de l'accroissement : nous y avons aussi une paroisse à desservir, mais ce travail n'y sera jamais aussi absorbant que dans la Mission de Rosemary-Lane.

Kilburn a été autrefois une terre sainte. Une célèbre abbaye en a, pendant plusieurs siècles, couronné les hauteurs. Il en reste encore de précieux souvenirs, et les rues et les chemins en portent même le nom : *Abbey Road, Priory Road*, etc. Espérons que les âmes qui se sont sanctifiées dans ces lieux, intercéderont auprès du Seigneur en faveur de l'œuvre que nous y avons commencée.

Je ne terminerai point ce que j'avais à dire sur les fondations de Londres, sans signaler à la reconnaissance de nos Pères et Frères l'excellent M. Walker, qui nous a si généreusement aidés pour l'acquisition du terrain de Tower Hill. Il mérite nos plus ardentes prières.

La reconnaissance envers la Très-Sainte Vierge me porte aussi à conserver le souvenir des jours où nos deux Fondations ont été bénies par la présence de la divine Eucharistie sous le toit que nous habitions. J'écrivais au Supérieur général le 2 février 1865 :

Aujourd'hui, fête de la Purification de la Mère de Dieu, Notre-Seigneur est descendu pour la première fois dans notre maison de Kilburn : *Venit Dominus in domum sanctam suam*. Ce n'est que hier au soir que nous en avons pris possession nous-mêmes, et je regarde comme une faveur spéciale que le Seigneur ait choisi une si belle fête pour nous installer dans notre première maison à Londres. Notre installation n'était pas sans doute magnifique, car nous n'avions le premier soir, ni lit, ni chaise, ni table ; aujourd'hui, nous cherchons à nous meubler un peu.....

Le 5 avril, j'écrivais de nouveau :

« Le jour de l'Annonciation de la Très-Sainte Vierge, je célébrai la première Messe dans notre petite maison près de la Tour. J'avais devant moi cette place de la Tour de Londres, où plusieurs catholiques ont souffert pour la foi. J'ai senti une impression si profonde, qu'il me semblait que les âmes de ces saints martyrs étaient près de l'autel en ce moment. Une pieuse réunion de fidèles remplissaient la petite chambre. Je fis une courte instruction, et nous accomplîmes quelques actes de dévotion en l'honneur des saints martyrs d'Angleterre

déjà canonisés auxquels notre nouvelle église va être dédiée. Notre prise de possession est donc un fait accompli.

II. J'ai reçu du R. P. Pinet, Supérieur de la maison de Leeds, des détails intéressants sur les travaux auxquels nos Pères se livrent dans cette importante Mission.

La communauté de Leeds se compose de cinq Pères et de deux Frères convers. Elle s'occupe de diverses œuvres et en particulier de tout ce qui se rattache au ministère paroissial. Leeds compte 300,000 habitants, dont 25,000 sont catholiques : la plupart de ces derniers sont Irlandais d'origine. Il y a à peine vingt-cinq ans, on ne voyait à Leeds qu'une misérable chapelle insuffisante pour le petit nombre des catholiques ; elle était desservie par un prêtre français dont le souvenir est encore vivant. Aujourd'hui on y compte quatre grandes églises paroissiales et deux chapelles de secours. Douze prêtres les desservent, et on comprend que pour subvenir aux besoins de la population, ils soient obligés de biner tous les dimanches.

Leeds est non-seulement la plus peuplée des villes du comté d'York, le plus riche et le plus vaste des îles Britanniques, mais elle en est encore la plus importante à cause de la diversité des branches de commerce qu'on y exerce. Elle possède depuis deux ans la Cour d'asisses, qui se tenait à York, et de plus en plus elle prime cette dernière ville.

Voici ce qui s'est passé de plus remarquable à Leeds, depuis mon dernier compte-rendu. Il est bien consolant tout d'abord de constater que nos Pères y jouissent toujours du respect de tous les catholiques, et qu'ils possèdent aussi l'estime de leur Évêque. Ce digne Prélat prend un vif intérêt à toutes les œuvres dont s'occupent nos Pères, et en ce moment son attention se porte d'une manière spéciale sur les travaux qui s'exécutent dans notre église, qu'on est en voie de terminer.

Cette église, dédiée à notre bonne Mère Immaculée, est déjà la plus belle et la plus spacieuse de Leeds ; une fois son sanctuaire et son transsept achevés, elle aura 200 pieds de longueur, 75 de largeur et 90 de hauteur. Le fameux Pugin en est l'architecte. Les fenêtres de l'abside et de deux des chapelles latérales seront ornées de vitraux : trois fenêtres du sanctuaire représentent l'arbre généalogique de la Très-Sainte Vierge, qui couronne elle-même cet arbre mystique. Le dessin en est aussi de Pugin, et il a été exécuté par la maison Hardinan et Ce, de

Birmingham. On est heureux d'assister aux offices de cette église où la pompe des cérémonies ne le cède point à celles des cathédrales. La musique et le chant y sont exécutés, au dire des connaisseurs, de manière à rivaliser avec les meilleurs orchestres.

L'œuvre si intéressante de la conversion des protestants s'y continue avec un peu moins de succès peut-être que par le passé : le nombre de ceux qui chaque année font leur abjuration, varie de 80 à 100. Si nous avons le regret de ne pas suivre une marche ascendante, cela tient à deux causes qui, nous l'espérons, disparaîtront avec le temps. D'une part, nos Pères ont un surcroît de travail par l'accroissement continuel de la ville, et de l'autre, le personnel de la maison demeure stationnaire. Cette pénurie de sujets nous empêche d'accepter les nombreuses Missions qui nous sont offertes dans le Yorkshire, et par là même nous contristons le clergé paroissial, désireux de nous avoir pour auxiliaires. Daigne le Seigneur nous envoyer de plus nombreux ouvriers, et nous ne craindrons pas d'embrasser toutes les œuvres qu'inspire le prosélytisme le plus ardent.

Les Missions que nous avons données dans le Diocèse de Beverley, ont fort bien réussi. Elles ont prouvé qu'il y a, dans nos Pères de Leeds, les éléments de bons Missionnaires.

Pendant la Mission que nos Pères d'Irlande et d'Écosse ont prêchée dans notre église de Leeds, non-seulement nos fidèles paroissiens, mais encore un grand nombre de protestants, désiraient prendre part à cette grâce précieuse. La foule a été telle, que force fut à ces derniers de retourner chez eux. 50 protestants ont fait leur abjuration a l'occasion de cette Mission. Parmi eux se trouvait un homme d'un âge avancé, qui occupait dans sa secte un rang distingué ; il était *class Reader*. Etant tombé malade pendant la Mission, il appela un de nos Pères et eut plusieurs entretiens avec lui. La lumière de la vérité ne tarda pas à éclairer son esprit, et il fit son abjuration malgré les efforts réitérés de ses coreligionnaires, qui jetaient feu et flamme pour le retenir dans l'hérésie. Il eut le bonheur de recevoir tous les sacrements avec les meilleures dispositions, et il rendit son âme à Dieu. Touchée de la ferveur du nouveau converti, sa fille, mère d'une nombreuse famille, se fit instruire avec ses enfants, et ils sont tous aujourd'hui d'excellents catholiques. Sa veuve, septuagénaire, reçoit en ce moment l'instruction requise ; elle ne

tardera pas à prononcer son abjuration. L'élan donné par la Mission à la conversion des protestants, s'est fait ressentir pendant plusieurs mois. A la clôture des exercices, 647 personnes furent confirmées; la plupart étaient avancées en âge, et ce qui rend ce chiffre plus remarquable encore, c'est que Mgr l'Évêque de Beverley avait déjà, l'année précédente, administré le sacrement de Confirmation dans notre église. Cette Mission a eu un grand succès : tous nos paroissiens, et une multitude de fidèles des paroisses voisines, se sont approchés de la Sainte Table. La persévérance dans le bien est une des meilleures preuves des fruits obtenus par une Mission. Eh bien ! nous pouvons affirmer qu'un très-grand nombre ont persévéré; un nombre malheureusement trop grand sont retombés dans leurs habitudes d'intempérance. Quoi qu'on fasse pour paralyser les effets de ce vice déplorable, il faut l'avouer, à notre grand regret, il prend des caractères de plus en plus alarmants dans toutes nos grandes villes d'Angleterre.

Afin de conserver et d'affermir le bien opéré par la Mission, nos Pères de Leeds s'empressèrent d'organiser deux Congrégations, l'une de jeunes gens, et l'autre de jeunes personnes. Le bon Dieu a béni leurs efforts. Il existait déjà une Congrégation de jeunes filles sous le vocable de l'Immaculée Conception. Ces trois œuvres marchent très-bien. Elles sont toutes sous la direction des Pères ; mais celle des jeunes personnes reçoit aussi les soins des religieuses Oblates de Marie Immaculée, établies à Leeds. Inutile de m'étendre sur le bien réel opéré par ces trois associations. La grande pierre d'achoppement pour la jeunesse en Angleterre, se trouve dans les cabarets et les théâtres. Afin de les éloigner de ces lieux dangereux, nous avons procuré à nos jeunes gens des amusements innocents et utiles. Nous leur offrons dans nos belles et spacieuses salles d'école des journaux, des livres et des revues périodiques. Quelques *lectures* publiques interrompent de temps en temps la monotonie des réunions ordinaires et à certaines époques où les dangers deviennent plus grands, de jeunes amateurs choisis dans leurs rangs, jouent des pièces dramatiques qui sont toujours bien accueillies.

On remarque à Leeds un très-grand nombre d'hommes et de femmes de tout âge qui s'approchent fréquemment des sacrements. La dévotion au Chemin de la Croix, et surtout la dévotion envers la Très-Sainte Vierge sont solidement établies. N'était le vice de l'ivrognerie, nous

n'aurions que des éloges à donner à notre peuple : car il est vraiment religieux; il entend fidèlement la Sainte Messe le dimanche, observe avec scrupule les lois de l'Eglise, et professe pour les ministres de Jésus-Christ, quelle que soit leur nationalité, le respect le plus profond et le plus affectueux. Les sacrifices ne lui coûtent pas pour seconder les bonnes œuvres entreprises par eux. En un mot, un prêtre se trouve heureux au sein de cette population vraiment catholique.

Six fois le dimanche, elle remplit notre église de Leeds déjà si spacieuse. Ce jour-là, nos Pères prêchent jusqu'à cinq fois. Outre les vêpres et le salut qui ont lieu à six heures du soir, à trois heures, on adresse aux enfants une instruction suivie de la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Mais le spectacle le plus gracieux qu'offre notre église est sans contredit la messe célébrée, tous les dimanches à neuf heures et demie, pour cette portion si intéressante de notre troupeau, pour les enfants. Ils y assistent avec régularité au nombre de sept à huit cents. Ils envahissent toute la nef, et ne laissent aux adultes que les chapelles latérales. Il existe dans notre église l'usage de chanter en langue vulgaire plusieurs parties de la Sainte Messe. Tous les enfants en état de le faire doivent prendre part au chant. Ce sont les religieuses qui les y exercent, et elles ont réussi à merveille. Ces voix enfantines chantent donc tous les dimanches, le Symbole des apôtres, le *Pater* et l'*Ave*, les Commandements de Dieu et de l'Eglise, les Sacrements, les Actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition, toutes les vérités de nécessité de moyen et de précepte. Il y a dans cette pratique des avantages très-précieux. On sait que, dès l'âge de sept ans et même avant, la plupart des enfants des deux sexes sont employés dans les fabriques de nos grandes villes manufacturières. Beaucoup par conséquent ne peuvent se rendre aux écoles; d'autres appartiennent à des parents peu soucieux de remplir envers eux les devoirs les plus essentiels : de là résulterait une ignorance profonde de tous les enseignements catholiques. A force donc de chanter, ou d'entendre chanter les vérités indispensables de notre Sainte Religion, ces enfants les gravent bien avant dans leur esprit et dans leur cœur, et se trouvent ainsi prémunis contre le prosélytisme protestant.

Ainsi que je l'ai dit, nos Pères de Leeds exercent un ministère si laborieux, et dans l'intérieur de leur église, et auprès des malades, qu'il leur reste bien peu de temps

pour courir après les brebis égarées. Les religieuses Oblates leur viennent en aide sous ce rapport, et remplissent à leur tour un véritable apostolat. Outre leurs classes du jour et en hiver celles du soir, elles sont chargées de préparer à la première communion et à la confirmation la plupart des enfants des deux sexes : elles instruisent et disposent à leur abjuration les protestantes qui veulent se faire catholiques ; elles visitent les malades et les personnes qu'elles savent être éloignées de la fréquentation des Sacrements, et Dieu leur a accordé plusieurs retours inattendus ; enfin elles ont commencé un orphelinat de jeunes filles qui donne les plus douces espérances. Cette œuvre n'est encore qu'à son début. Une loterie organisée par les Sœurs a produit 1,250 livres. Cette somme leur permettra d'agrandir le local des orphelines et d'exercer leur charité sur une plus vaste échelle. L'Évêque du diocèse a grandement à cœur la réussite de cette œuvre. On en comprendra toute l'importance, quand on saura qu'à Leeds seulement, plus de 80 enfants, garçons ou filles, se trouvent, dans des institutions protestantes, instruits et élevés par l'hérésie. Dernièrement, une enfant de dix ans placée dans une de ces maisons, tomba grièvement malade. Elle avait été baptisée par un prêtre, et n'y était entrée qu'à l'âge de sept ans. Avant de mourir, la pauvre petite demanda avec les plus vives instances un prêtre catholique pour se confesser; on le lui refusa impitoyablement. Ainsi se pratique en Angleterre la liberté de conscience. Ce système de prosélytisme protestant à l'égard de l'enfance se poursuit dans les trois Royaumes avec un succès effrayant. Incapable de pervertir les adultes, on se rue sur ces pauvres petits innocents avec une fureur infernale. Les catholiques, alarmés de leurs pertes, font en ce moment auprès du Parlement des efforts inouïs, afin d'obtenir à leurs prêtres un accès auprès de ces malheureux enfants. Prions le Seigneur de bénir ces démarches, d'en assurer le succès, et d'envoyer à l'Église catholique d'Angleterre des ressources suffisantes pour lutter avantageusement contre des adversaires qui ont la richesse et la puissance.

III. A la maison de Leeds, est attachée la résidence de Lys-Marie. Elle se compose de trois Pères et de trois Frères convers. Le R. P. Arnoux en est le Directeur. C'est dans cette maison, distante de 4 lieues de Leeds, que se trouve notre Juniorat. Lys-Marie fait partie d'un village

très-pittoresque du nom de Siklinghall. Le climat est très-salubre. Nos enfants y ont tout le confortable possible. Au moment où je trace ces lignes, le chiffre des Junioristes s'élève à 20. Le Juniorat d'Angleterre n'a jamais été si florissant; malheureusement le personnel des professeurs n'est pas assez nombreux. Nous faisons les vœux les plus ardents pour le succès de cette œuvre, qui assurera à la Province d'Angleterre des sujets remplis de l'esprit de la famille, et initiés dès leur plus bas âge à toutes les pratiques de notre chère Congrégation. Les Junioristes actuels nous font concevoir les plus flatteuses espérances : ils aiment le Juniorat et comprennent tous les bienfaits que leur prodigue la Congrégation leur mère. Le R. P. Boisramé désirait dernièrement en détacher deux pour le Noviciat : c'était aussi mon désir; mais ces chers enfants, secondés de leurs professeurs, ont demandé qu'il leur fût accordé de passer encore une année au Juniorat.

Nos Pères de Lys-Marie remplissent à Siklinghall les fonctions de curé. Tous leurs paroissiens sont des Anglais descendants de vieilles familles catholiques ou des convertis. Afin d'étendre la sphère de leur activité, et par là même du bien qu'ils opèrent, les Oblats ont loué une maison à Wetherby, ville qui est située dans les limites de leur paroisse : elle est à une distance de deux heures. Tous les dimanches, vers le soir, on y réunit les fidèles afin de les instruire. On espère par ce moyen arriver à attirer les protestants et à les convertir.

Terminons ce compte rendu de la Résidence de Siklinghall par les passages suivants, empruntés à la correspondance du R. P. Arnoux.

Lys-Marie, 15 octobre 1864.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Le R. P. Pinet vous aura dit sans doute ce que je fais dans l'île des Saints. Après avoir prêché successivement trois retraites à des Communautés religieuses, je suis revenu à mon poste de trois ans et trois mois Quel heureux changement s'y est opéré ! On ne pourra plus s'écrier à la pensée de Lys-Marie : *Quomodo sedet sola civitas!* J'ai eu le bonheur d'y trouver les RR. PP. Matthews et Hennessy, et onze Junioristes. Lys-Marie ressemble à N.-D. de Lumières.

Le temps que j'ai passé dans la maison depuis mon retour me permet de vous faire part de mes impressions. La fontaine

des conversions semble tarie. Mes absences ne me permettent pas de visiter mes *enfants séparés*. Nos catholiques, environnés partout de protestants très-bigots, absorbent toutes mes sollicitudes : la visite de leur pasteur leur fait du bien et les confirme dans la foi et leurs bonnes résolutions.

Le R. P. Matthews se consacre cœur et âme au bien de nos Junioristes. Il est leur professeur en chef et leur directeur spirituel. Le R. P. Hennessy leur enseigne les mathématiques et la géographie. Nous sommes satisfaits de ces chers enfants. Ils sont tous d'un caractère heureux et se montrent très-attachés à la Congrégation, dont ils aiment beaucoup à entendre parler. Quant aux talents, ils ne laissent rien à désirer; ils se plaisent à Siklinghall.....

Lys-Marie, 17 *mars* 1865. Vous apprendrez avec plaisir que nous faisons à l'église les exercices du mois de saint Joseph et que dimanche prochain nous pourrons enfin commencer, sous les auspices de ce grand saint, ce que j'appellerai une petite Mission locale à Wetherby. Si j'ai bonne souvenance, vous avez passé près de cette ville en allant de Siklinghall à York. C'est, comme disent nos Anglais, une jolie petite ville de campagne, *a pretty small country town*. Son sommet s'élève au niveau des collines riantes qui forment la vallée tantôt vaste, tantôt étroite, mais toujours pittoresque, qu'arrose le Warfe et que vous admiriez vous-même, et ses pieds se baignent dans cette rivière aux eaux calmes et limpides.

Nous comptons, parmi les 3,000 protestants qui composent la population de Wetherby, 80 catholiques. Nous devons ajouter à ce nombre une vingtaine de fidèles qui demeurent aux environs de la ville. Une distance de plusieurs milles, d'un chemin difficile et fatigant surtout pour les enfants, les personnes âgées et d'une santé faible, les sépare de notre église de Siklinghall. Le besoin d'un local capable de recevoir ces ouailles, en particulier celles qui ne peuvent se rendre à Siklingball, se faisant sentir de plus en plus, nous avons enfin, avec l'approbation de l'autorité provinciale et après bien des difficultés soulevées par la bigoterie protestante, obtenu pour quatre ans la jouissance d'une ancienne chapelle de Rauters. C'est là qu'à partir de la fête de saint Joseph nous réunirons vers le soir, tous les dimanches et quelquefois les jours ouvriers nos catholiques de Wetherby et des environs, pour leur donner ces secours religieux qu'il leur est difficile et à un grand nombre presque impossible de venir recevoir ici. Plusieurs protestants ont déjà promis de les accompagner *to the catholic chapel*. Daignez, bien-aimé Père, bénir cette petite Mission et prier pour qu'elle réussisse, s'il plaît à Dieu.

Vous apprendrez aussi avec satisfaction, mon Très-Révérend Père, que notre Communauté de Lys-Marie va assez bien sous tous les rapports. Quelques-uns de ses membres ont un peu souffert du froid qui cet hiver a été excessif et continuel. Nos Junioristes n'en sont encore qu'au nombre apostolique, le 12e nous a été envoyé par le mois de saint Joseph. Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous disais de ces enfants au mois d'octobre dernier. Un gentleman du nord de l'Irlande, protestant converti et baptisé à Inchicore, a été envoyé ici par le R. P. Provincial pour aider le R. P. MATTHEWS qui était accablé de travail. C'est un homme vraiment religieux et d'un caractère très-aimable. Il s'estime heureux de nous aider à former les jeunes gens pour le saint ministère. Notre communauté s'est aussi augmentée d'un Frère convers, le Frère *Radcliffe*, nati d'York, descendant et héritier, déshérité injustement, des ducs de Derrventmater. Il a fait ses vœux perpétuels à Glencree.....

ARNOUX, O. M. I.

Le Juniorat a eu ses jours de deuil, et du deuil le plus sombre. Un voile lugubre s'est étendu sur les jeunes fronts qu'il abrite, et des larmes bien amères ont coulé. La mort y a fait une victime, elle l'a choisie avec une prédilection inexorable, et l'a frappée de la manière la plus inattendue. Laissons le R. P. ARNOUX annoncer au R. P. LAGIER ce cruel événement : nous partagerons sa douleur et les espérances qui ont pu seules en diminuer l'intensité :

Lys-Marie, 23 juin 1865.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Notre Communauté est plongée dans la plus profonde douleur. Le bon Dieu vient de nous enlever le plus ancien et le plus vertueux de nos Junioristes . Jean-François Mc GUIRE. Notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur Général se souvient sans doute de l'avoir vu et béni lors de son passage à Inchicore.

C'est là que ses chers parents, dont il était le fils unique, l'avaient consacré à Dieu ; ils se berçaient du doux espoir de le voir, après quelques années, monter à l'autel. Que dirai-je du genre de mort qui nous a ravi ce cher enfant?..... Il a été le même que celui de notre regretté P. VINCENS. C'est ce qui m'empêche d'annoncer directement cette affreuse nouvelle à notre Très-Révérend Père.

Depuis que nous sommes ici, nous avons la coutume de

permettre à nos jeunes gens d'aller se baigner pendant cette saison des chaleurs. Les médecins l'avaient prescrit. Mardi soir, 20 juin, trois heures après le dîner, le R. P. MATTHEWS conduisit les Junioristes à la rivière; on lui assure que l'endroit qu'il a choisi est sans danger. Il le voit lui-même. Malheureusement, pendant qu'il est à nager, notre cher Me GUIRE se hasarde un peu trop, l'eau devient plus rapide à mesure qu'il avance, il veut s'arrêter, mais en vain..... Dès que les autres comprennent que leur condisciple est en danger, ils s'empressent d'accourir; c'était trop tard..... Sans la présence d'esprit du plus grand et du plus leste d'entre eux, le P. MATTHEWS et cinq autres Junioristes auraient partagé son malheureux sort..... Ce ne fut qu'une heure et demie après que l'on put retrouver le corps de notre pauvre enfant.

J'étais à Leeds quand ce malheur est arrivé. Je sens encore la blessure que m'a faite au cœur la dépêche télégraphique qui me l'annonçait. Dans quel état, hélas! n'ai-je pas trouvé nos Pères, surtout le P. MATTHEWS, les Frères et les Junioristes! Nous nous aimons tous si ardemment et nous aimions tant celui que nous venons de perdre! Il nous a laissé dans ses conversations et par écrit des preuves évidentes qu'il avait un pressentiment de sa mort prochaine. C'est maintenant que nous les comprenons. Nous le croyions mûr pour le Noviciat: Dieu, nous avons bien des motifs de le penser, Dieu l'a jugé mûr pour le ciel et il nous l'a enlevé la veille de la fête de saint Louis de Gonzague, auquel ce cher enfant avait une très-grande dévotion. Quand le R. P. MATTHEWS en aura la force, il écrira une petite notice sur la vie de notre jeune Frère Me GUIRE; ce sera une consolation pour notre Très-Révérend Père de la recevoir et pour nous de la lui envoyer. Je puis bien dire qu'il était Oblat de cœur et d'esprit.....

Quelques jours après, une nouvelle lettre du R. P. ARNOUX, racontait les derniers honneurs rendus aux dépouilles de notre cher Junioriste. La douleur avait été universelle parmi les catholiques de Siklinghall, et les funérailles furent accompagnées d'un grand concours de peuple. Le R. P. MATTHEWS eut assez d'empire sur lui-même pour prononcer, dans une nouvelle réunion de catholiques, un discours qui émut profondément son auditoire. Nous en donnons plusieurs extraits que le R. P. SOULERIN a bien voulu traduire pour les MISSIONS :

« Let my soul die the death of the just,
« And let my last end be like to them! »
Puisse mon âme mourir de la mort des justes,
Et puisse ma dernière heure ressembler à la leur!

Lorsqu'une âme d'élite passe de vie à trépas, il est bon de la suivre des yeux un moment, de saisir les quelques rayons de lumière qui illuminent son chemin, et de contempler les exemples dont sa carrière mortelle nous laisse le pieux héritage. « L'impie périra, dit l'Ecriture sainte, et son nom avec lui; mais la mémoire du juste sera toujours en honneur. »

Je désire vous édifier en vous entretenant brièvement sur la vie sans tache de celui que la mort vient de frapper cruellement sous nos yeux, dans la fleur de son âge et de sa vertu. Il convient que cette douloureuse tâche m'incombe, puisque le cher enfant que nous pleurons, m'avait été plus particulièrement confié. Plus qu'aucun de ceux qui l'ont connu, fréquenté et aimé, j'ai pu pénétrer dans cette jeune âme, en étudier le caractère, les dispositions, les vertus et surtout jouir de la familiarité de ses plus intimes et plus délicates pensées.

Quand une âme est soudainement arrachée à la vie sans avoir un instant de préparation, quand elle passe immédiatement de la compagnie de joyeux amis et des charmes de l'existence aux ténèbres silencieuses de la mort, du sein des affections humaines au tribunal d'un Juge tout-puissant et impartial, — il est juste de se poser cette question : « Etait-elle préparée? Sa mort a été soudaine, il est vrai ; mais, hélas! a-t-elle été prise au dépourvu? Qu'en est-il de l'âme de notre cher enfant? » Dieu merci! il y a abondamment raison de croire que la mort, en la ravissant subitement, ne l'a cependant pas trouvée sans préparation. Ceux dont la vie quotidienne s'est dépensée pour la gloire de Dieu, dont les efforts constants depuis l'enfance ont été de plaire à Dieu, de faire de leurs âmes des épouses de l'Agneau, et de leurs corps les temples de la divine Eucharistie ; ceux dont les jeunes cœurs font choix, dès le commencement, d'une carrière semblable, et y demeurent fidèles, — ceux-là ne peuvent point être soupçonnés de manquer de préparation. La préparation à la mort n'est pas l'œuvre des quelques moments qui précèdent ses dernières sommations, c'est plutôt l'ensemble de la vie du chrétien. Telle a été la sienne.

Ecoutez l'extrait d'une lettre que j'ai reçue ce matin. Elle est du R. P. Bennet, qui l'a connu intimement et qui en a été le Père spirituel pendant plusieurs années :

« Cher P. Matthews, j'ai hâte de vous informer que la mère du cher enfant a reçu la nouvelle de sa mort avec l'intrépidité d'un cœur qui se nourrit journellement de la sainte Communion, et mène une vie innocente et vertueuse. La nature, blessée à l'endroit de ses plus tendres affections, a versé des flots de larmes; mais la grâce a surnagé et fait régner le calme.

Elle est résignée. Elle rappelle qu'elle l'avait depuis longtemps consacré au Seigneur.

«Devons-nous pleurer ou nous réjouir sur sa tombe ? Belle fleur sitôt cueillie et brisée si brusquement avant de donner le fruit promis ! Mais peut-être son automne était-il venu..... Vous n'avez pas rencontré beaucoup d'âmes, à cet âge, aussi avancées que celle de Jean dans la vertu solide. Je pense qu'il a parcouru une longue carrière en peu de temps. Son humilité, son obéissance, son amour de la prière et ses autres habitudes lui ont mérité une riche récompense. Si nous ne sommes pas grandement trompés, le bon Junioriste de Marie Immaculée n'a pas une petite place dans le séjour de la gloire, et son départ sera une source de grâces pour les jeunes compagnons qu'il laisse derrière lui. A eux le dur labeur de ce monde, à lui le Paradis. »

Oui, il a pris son essor vers le ciel, car sa vie a été une vie de vertu, et une pareille vie a été sa meilleure préparation à la mort. Sa prière la plus fréquente était pour demander une bonne mort. Sur ses livres de piété, sur ses livres de classe on trouve écrites de sa main de ferventes aspirations, telles que celles-ci : « Jésus agonisant, assistez-moi dans mon agonie. » — « Marie, secourez-moi à l'heure de ma mort. » — « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne commettrez point l'iniquité. » — « Toute notre vie n'est qu'un voyage vers la tombe. »

Peu de temps avant sa mort, il fit présent à l'un de ses compagnons d'une image de N.-D. des Sept-Douleurs sur laquelle il avait écrit la promesse de lui obtenir par ses prières la grâce d'une bonne mort, et la demande ingénue d'un semblable secours en sa faveur. Dernièrement encore, il écrivait une composition sur le jugement particulier et il y faisait allusion aux *noyés* qui sont jugés dans le lieu même où ils sont morts. Toutes ces circonstances nous donnent la consolante assurance que la pensée de la mort était rarement, si même jamais, absente de son esprit. Nul doute que sa préparation à la mort n'ait été l'œuvre de chaque jour, dans son examen de conscience. Il y a tout lieu de penser aussi qu'il a eu quelques prévisions de sa mort prochaine. En dehors de la piété ordinaire de sa conduite, qui a toujours été très-remarquable, un changement s'était manifesté dans les deux derniers mois. Les imperfections inhérentes à la fragilité humaine semblaient avoir disparu chez lui. Son amitié, sa tendre affection pour ses compagnons, j'en appelle à leur témoignage, a toujours été une de ses principales vertus; mais dans ses derniers temps elle était devenue d'une délicatesse telle, que toutes les

bontés dont il les entourait ne semblaient pas le satisfaire. Venait-il à connaître que quelqu'un des Junioristes était dans la peine, aussitôt il lui exprimait son affectueuse sympathie, il l'exhortait à la pensée des souffrances de Jésus et de Marie et à l'offrande de sa peine, en expiation de ses péchés. Sa patience était égale à sa charité. Il s'y exerçait dans ses constantes névralgies qui le faisaient tant souffrir, ne laissant échapper aucune plainte, aucun murmure, tellement que ses souffrances ne furent connues que par hasard. Il n'en parla que pour demander la permission de suspendre ses études pendant la violence de la douleur.

Les incommodités et les difficultés de la vie ne l'ébranlaient pas plus que les souffrances : toujours patient, toujours égal, je ne sache pas qu'un mouvement de colère ait tant soit peu ridé sa belle âme, surtout pendant les deux derniers mois de sa vie. Sa douceur était à l'épreuve de toute surprise. Depuis cinq ans que je le connais, je n'ai pas le moindre souvenir qu'il s'en soit jamais départi. Rien n'a jamais troublé la sérénité de son âme. Si une parole acerbe frappait son oreille, il y répondait dans les termes les plus doux, le sourire sur les lèvres.

Dernièrement il avait obtenu la permission de se livrer à certains pieux exercices préparatoires à la mort. Sa pensée depuis quelque temps s'était plus complétement détachée des choses de ce monde. Une remarque qu'il fit, la veille ou le jour même de sa mort, montre combien son esprit était vivement impressionné lorsqu'il envisageait ce lugubre moment. Les vacances de la mi-été allaient commencer et il avait été décidé qu'il serait envoyé au Noviciat. Un de ses condisciples lui demandant s'il préférait passer ses vacances ici ou au Noviciat en Irlande, il répondit : « Ah ! je ne suis pas certain de les passer ni dans l'un ni dans l'autre endroit. »

Depuis sa mort, en cherchant dans ses papiers, j'ai trouvé un petit livre qui avait été soigneusement caché. Il contient quelques pieuses résolutions. Elles sont peu nombreuses; mais sa conduite a prouvé qu'il les a fidèlement accomplies. Quelques-unes de ces résolutions sur lesquelles il appuie plus énergiquement semblent avoir été écrites avec son sang ; en tête de ces lignes, on lit la dédicace suivante : « A vous, ô doux Jésus, Seigneur de toutes choses, mais vous cachant dans le Tabernacle par amour pour moi; et à vous aussi, mon Immaculée Mère, moi, Jean-François Mc Guire, je vous dédie ces quelques résolutions et je les cache dans le sanctuaire de vos Sacrés Cœurs, persuadé que vous aurez en votre sainte garde ma vocation chez les Oblats de Marie Immaculée, et que

vous daignerez jeter un regard de pitié sur votre indigne enfant. »

J'ai choisi trois de ces résolutions plus particulièrement relatives aux vertus qui l'ont caractérisé : à savoir, *la charité, la douceur et l'angélique pureté :*

« 1° Je serai obligeant envers mes compagnons. — Tu sais, Jean, que tu es enclin à être hargneux à l'égard de tous, — aussi dois-tu t'examiner soigneusement sur ce point.

« 2° Je subjuguerai ma colère en toute occasion. — Tu sais, misérable, que la colère est un de tes plus grands défauts et qu'à moins d'une prompte correction, elle te damnera pour l'éternité.

« 3° Je serai très-pur, chaste, et modeste dans toute ma conduite; j'exercerai une attentive vigilance sur mes yeux, ces fenêtres de l'âme, par lesquelles la mort entre en premier lieu. »

Il était parvenu également dans la vie spirituelle à ce degré d'habitude, si je puis parler ainsi, qui consiste à savoir pratiquer les plus hautes vertus et à paraître au dehors mener une vie ordinaire. Il comptait pour rien l'attention des hommes à son égard. Aucune ostentation de piété ne le portait à prier intempestivement. Il n'était jamais plus content que lorsque ses bonnes actions avaient échappé à tous les regards. En qualité de plus ancien et comme admoniteur de ses compagnons, c'était son devoir de leur donner des conseils et des avis pendant l'absence momentanée du Supérieur. Jamais le désir mesquin de se rendre leur favori ne le fit négliger son devoir, quelque répugnance qu'il y trouvât, et il s'en acquittait toujours avec tant de suavité et de gentillesse que ses paroles, loin d'irriter, étaient sûres, en toutes circonstances, d'apaiser et d'encourager.

Son humilité était remarquable. Elle ne consistait pas en paroles de mépris pour lui-même, ni en manières affectées d'abnégation ; mais elle était toute dans l'oubli de lui-même et de ses actions. Il était toujours prêt à recevoir des leçons du dernier de ses condisciples et à s'effacer, bien que ses connaissances fussent généralement assez étendues. Ne faisant pas prévaloir ses propres vues, il se faisait un plaisir d'adhérer à celles des autres.

Oui, ses vertus furent cachées, et en cela il imita spécialement son Patron, saint Louis de Gonzague. Ce grand saint apparut un jour à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, et lui révéla qu'il devait à la pratique de la vie cachée d'occuper un trône élevé dans le ciel. Est-il étonnant que notre cher enfant ait excellé dans cette pratique, lui qui avait constamment devant

les yeux l'image de son glorieux modèle? Il se plaisait à composer des strophes en l'honneur de ce grand saint; il y a à peine quelques jours, il écrivait une touchante petite hymne à sa louange, et le jour de sa mort il avait été chargé avec plusieurs autres d'ériger et de décorer un autel à son Patron, afin de célébrer sa fête le lendemain avec le plus de solennité possible. Hélas! il ne devait pas célébrer cette fête sur la terre. Le soir même du jour où il se livrait à cet exercice tant recommandé depuis des années par le médecin, et qui avait toujours été en usage dans cette saison, avec toutes les précautions indispensables, Dieu ne le jugea pas mûr pour le Noviciat, mais pour le ciel. Sans doute saint Louis de Gonzague, cet humble et évangélique modèle de la jeunesse, cet amant passionné de Jésus et de Marie, a voulu nous ravir son cher disciple la veille même de sa fête, pour la célébrer avec lui dans une meilleure vie..... et nous l'ensevelissions le jour du Sacré-Cœur de Jésus, la veille du jour de la solennité de saint Jean-Baptiste dont il portait le nom.....

Ces réflexions sont les seules consolations laissées à notre immense douleur.....

Priez pour sa chère âme. Vous l'avez vu bien des dimanches servant à l'autel avec des mains pures et un cœur innocent; vous l'avez vu arraché à la vie comme une fleur à sa tige avant le temps, et descendre dans son humble tombeau. Ah! laissez-moi vous dire où est cette tombe! Elle est dans ce petit coin de terre qu'il s'était choisi comme un lit de fleurs, et que ses mains innocentes s'étaient occupées à cultiver le jour même de son départ. C'était la volonté de Dieu, que ce pieux enfant fût la première et la plus rare fleur qui dût s'y épanouir. Priez donc pour lui, afin que ce Dieu dont les regards découvrent des taches même dans les séraphins, lui accorde d'être promptement admis dans le royaume qu'il a toujours préféré à tout le confort, les aises et les plaisirs que le monde aurait pu lui offrir. Et nous, gardons précieusement la leçon que nous donne cette mort prématurée : tenons-nous toujours prêts à comparaître en tout lieu et à toute heure, au tribunal du souverain Juge.....

IV. Au centre de la grande ville de Liverpool qui compte un demi-million d'habitants, nos Pères poursuivent avec zèle et dévouement la mission d'évangéliser les pauvres. L'église de Holy-Cross due à leurs soins est un des plus beaux monuments gothiques de Liverpool. Les protestants eux-mêmes ne cachent pas leur admiration pour cet édifice encore inachevé. Mais l'œuvre du ministère que l'on

exerce à l'abri de ses murs l'emporte certainement sur l'œuvre matérielle. Nous avons à desservir une paroisse habitée par 12,000 ou 13,000 catholiques de la classe la plus pauvre et la plus misérable. Parmi eux se trouvent toutes les variétés d'état spirituel que les âmes peuvent offrir. Des âmes pures et saintes en grand nombre, dont plusieurs ont su conserver leur innocence baptismale au milieu des dangers d'une ville aussi corrompue : d'autres datent leur conversion de l'époque où nos Pères sont arrivés à Liverpool. Mais à ces privilégiés de la grâce se mêlent une multitude de pauvres pécheurs, à la conversion desquels nos Pères travaillent jour et nuit. Et, chose consolante, leurs fatigues sont presque toujours couronnées de succès. Il ne se passe pas de jour que nos Pères ne ramènent au bercail, quelque brebis égarée. Tantôt c'est un homme qui n'a reçu dans sa vie qu'un seul sacrement, le baptême, et qui ne connaît autre chose de sa religion si ce n'est qu'il est catholique, quoiqu'il ait toujours vécu au milieu des protestants. Tantôt ce sont des protestants qui de leur lit de mort entendent la voix du prêtre passant devant leur porte et se rendant auprès de ses malades, et eux aussi demandent à recevoir sa visite et à être réconciliés par son ministère.

Voici un fait de ce genre, digne d'être rapporté. — Un jour, le R. P. Jolivet, Supérieur de la maison de Liverpool, traversait une rue pour se rendre auprès d'un malade qui l'avait fait appeler. Le Père, ne se souvenant plus de l'adresse, dut s'arrêter plusieurs fois pour la demander. Tout à coup, une bonne femme qui regardait par la fenêtre d'une maison l'appelle en lui disant : « Venez ici, monsieur, c'est ici que le malade se trouve. » Le Père entre dans la maison, monte à la chambre désignée et s'aperçoit bientôt que ce n'est point le malade qu'il cherchait. C'était un pauvre protestant qui allait mourir. Depuis plusieurs jours il attendait la visite du ministre qu'on avait prévenu, et comme celui-ci ne se présentait point, sa femme faisait le guet en regardant par la fenêtre, afin de le prévenir de l'arrivée du *Parson*. Elle avait vu le P. Jolivet, regardant à droite et à gauche, cherchant, en un mot, une adresse incertaine, et le prenant pour le ministre, elle l'avait invité à entrer. Le Père, après cette explication donnée avec simplicité, crut voir en cela une attention de la Providence à l'égard du pauvre malade. Il le lui fit remarquer, et son observation parut le toucher. Peu à peu le flambeau de la foi s'alluma dans cette âme déjà sur le seuil de l'éternité, et

avant que le P. Jolivet sortît, le protestant déclara qu'il voulait se faire catholique. Le Père se hâte de lui donner toutes les instructions nécessaires, le baptise, lui administre les autres sacrements et le prépare à la mort. Il survécut quelques jours pendant lesquels le P. Jolivet n'a pas cessé de le visiter. Le ministre arrive enfin ; mais il est trop tard, le malade ne veut point l'admettre auprès de lui, il désire mourir en paix au milieu des grâces et des consolations que son entière conversion lui a assurées. C'est ainsi que cet heureux chrétien est mort.

Depuis plusieurs années la fièvre typhoïde est en permanence parmi les pauvres Irlandais de Liverpool : toutes nos grandes villes d'Angleterre la voient devenir chronique dans les quartiers qu'habitent ces déshérités de la fortune : nous en sommes surtout témoins à Liverpool. Deux de nos Pères ont déjà payé de leur vie le zèle qu'ils ont montré en visitant ceux qu'atteignait cette terrible maladie. L'hôpital destiné à les recevoir était devenu le tombeau de plusieurs excellents prêtres, victimes de leur charité, lorsque Mgr l'Evêque de Liverpool fit appel à notre dévouement, et à celui des Révérends Pères Jésuites. Le Prélat voulut que les deux communautées fussent chargées alternativement, pendant un mois, du service spirituel de cet hôpital. Nous avons accepté avec bonheur ce poste de dévouement, et tour à tour, les Jésuites et nous, l'avons occupé, au péril de notre vie. Tous nos Pères ont échappé au typhus, excepté le R. P. Lenoir, qui a été réduit à la dernière extrémité. Pendant quinze jours nous avons désespéré de le sauver : lui-même avait fait avec résignation le sacrifice de son existence, après avoir reçu tous les Sacrements. Grâces à Dieu, il n'a pas succombé, et quelques semaines de repos lui ont permis de se livrer de nouveau au saint ministère avec un infatigable dévouement.

Je ne dois point passer sous silence un autre genre de travail qui occupe nos Pères de Liverpool : je puis l'appeler *l'Œuvre des émigrants.* De toutes les églises de la ville, la nôtre est la plus rapprochée du grand bassin de la Mersay, d'où s'éloignent chaque jour de nombreux navires chargés d'émigrants qui se dirigent vers l'Amérique, l'Australie et d'autres colonies anglaises. Avant de s'exposer aux périls d'une longue traversée, ces étrangers, la plupart catholiques, cherchent à se réconcilier avec Dieu, et accourent dans notre église. On comprend quelles

graves pensées doit éveiller dans leur cœur la perspective d'un avenir aussi inconnu que celui qu'ils vont affronter : aussi se rendent-ils sans réserve aux impressions de la grâce. On est obligé d'agir vite et efficacement avec ces pauvres gens, qui très-souvent n'ont qu'une heure ou deux pour faire la confession de plusieurs années, ou de toute leur vie. Le pardon accordé, la joie rayonne sur le visage de ces pauvres voyageurs pendant que leurs lèvres font entendre ces paroles : « Mon Père, je ne crains plus les dangers de l'Océan, je suis réconcilié avec Dieu. »

Tous les lundis soir, se tient dans une de nos grandes salles une réunion nombreuse de la société de Tempérance, sous la présidence d'un de nos Pères. L'instruction est toujours suivie de la réception des nouveaux membres qui demandent à prendre le *pledge* de la tempérance. Depuis que cette œuvre a été établie par nos Pères à Liverpool, c'est par milliers qu'il faut compter les malheureux qu'elle a retirés du vice de l'ivrognerie.

Nos Pères soignent encore deux Congrégations qui comptent entre elles plus de 1,000 membres. La première est une association de jeunes gens qui sont au nombre de 500 environ. Un des points de leur règlement est l'obligation de faire la Communion tous ensemble une fois chaque mois. C'est un spectacle bien édifiant que celui qu'offre notre église le premier dimanche de chaque mois, lorsque ces 500 jeunes gens s'approchent de la Sainte Table. La Congrégation des filles est plus nombreuse et aussi édifiante que celle des jeunes gens.

V. La belle maison de Rock-Ferry qui se trouve vis-à vis de Liverpool, et presque sur les bords de la Mersay, était en voie de construction à l'époque de mon dernier rapport; aujourd'hui elle est habitée par nos Pères. Elle a été construite sur les plans dressés par le célèbre architecte M. Pugin. Nos Pères de Liverpool y trouvent une retraite agréable où ils peuvent se livrer à la prière, à l'étude et aux autres exercices de la vie de communauté. Le jardin entoure la maison et contribue beaucoup à en augmenter la salubrité et les agréments. Le 20 novembre 1864, a eu lieu l'ouverture de notre petite chapelle: Mgr Brown, Évêque de Shrewsbury, a bien voulu prêcher le matin et donner la bénédiction du Très-Saint Sacrement le soir. Cette chapelle, capable de contenir de 250 à 300 personnes, est déjà remplie aux deux messes le dimanche, et comme le nombre des catholiques augmente rapide-

ment à Rock-Ferry, il sera bientôt nécessaire d'y élever une grande église.

VI. Leith peut être regardée comme une partie de la ville d'Edimbourg, capitale de l'Ecosse, à laquelle elle se rattache par une grande et belle rue appelée *Leith-walk*. Elle a une population de 40,000 âmes, et ne forme qu'une seule paroisse placée sous la juridiction spirituelle de nos Pères. Nous y possédons une belle église, en style gothique du quatorzième siècle, d'après les dessins d'un de nos plus célèbres architectes, M. Hansome.

Dans l'enclos de l'église s'élève une maison spacieuse, nouvellement bâtie, dans le même style ; elle doit son existence au zèle et au dévouement du R. P. Noble. Permettez-moi de raconter plus au long un fait qui se rapporte à la construction de cet édifice, et qui n'a été qu'indiqué dans le premier rapport sur les Missions d'Angleterre. (*Missions* t. I, p. 14.) Il prouve avec quelles préoccupations haineuses nous avons été reçus en Ecosse. Nous étions en effet les premiers religieux à y reparaître après trois siècles de bannissement, et pendant quelque temps nous avons été les seuls.

Notre prochaine arrivée avait causé une profonde sensation dans ce peuple anti-catholique. Le bruit courait que nous allions bâtir, au centre même de la ville, un grand monastère. Les uns disaient : « Laissons les faire, cela ne nous regarde pas. » Les autres, au contraire, s'écriaient : « Quel malheur pour nous ! Le Ciel nous châtiera si nous ne protestons pas contre une pareille innovation ! » Ces derniers se forment en comité secret, et préparent une longue protestation écrite sur une feuille de parchemin et signée du nom de tous ; ils y condamnent expressément notre attentat audacieux : ils veulent que les siècles futurs sachent bien que c'est contre leur gré, que l'on a bâti cette demeure destinée à des moines, ou à des Jésuites. Leur courage ne va pas cependant jusqu'à publier ce document dans les journaux : c'était le moyen le plus sûr pour atteindre leur but. Mais la prudence s'y oppose, et ils savent trouver un accommodement entre les exigences de leur conscience et la publicité qu'ils désirent. Ils enferment ce parchemin dans une boîte de fer-blanc avec une bible protestante et plusieurs petits traités contre les doctrines catholiques, et prennent le parti de faire placer le tout dans un des murs en construction. Ils gagnent à cet effet un ouvrier qui satisfait à leurs désirs. Je ne

comprends pas ce qu'ils espéraient de ce procédé étrange. Le mur s'achève, et leur pieux stratagème a toute chance de réussite. Mais ils comptaient sans une erreur providentielle. L'architecte vient visiter les travaux, remarque que le mur en question n'est pas à sa place, et que l'entrepreneur s'est trompé : il ordonne de le renverser et de le reconstruire selon les dispositions du plan. Les ordres sont exécutés, et la fameuse boîte est mise à découvert. On l'ouvre; son contenu s'offre à tous les regards, et le bruit de cet incident se répand dans toute la ville, à la honte et au mécontentement des signataires de la protestation et de leur pasteur. Tout cela se passait en 1860. Depuis lors l'esprit public s'est amélioré, et je crois qu'aujourd'hui, un pareil acte ne se renouvellerait pas.

A notre arrivée à Leith, la condition des enfants catholiques était bien déplorable : il n'y avait pas une seule école catholique dans la ville. Le plus grand nombre fréquentait les écoles protestantes, et les autres grandissaient sans aucune connaissance religieuse ou littéraire. La situation est bien changée. Le zèle incessant du R. P. Noble et de nos autres Pères a ouvert de vastes écoles pour les garçons, et a placé sous la direction d'une communauté religieuse celle des filles. Nous pouvons maintenant concevoir de douces espérances pour l'avenir de notre sainte Religion dans cette patrie de John Knox, place forte du calvinisme. Sans doute plusieurs regardent encore nos progrès d'un mauvais œil ; mais une portion considérable de la population, surtout parmi la classe élevée et instruite, se montre favorable à nos établissements. Voici un fait qui le prouve. Le R. P. Noble organise en ce moment une loterie en faveur de ses écoles : la pensée lui est venue de faire appel à la générosité des Messieurs les plus connus à Edimbourg, soit par leur position sociale, soit par leurs travaux littéraires et scientifiques, et de leur demander des objets pouvant servir de lots. Cet appel a été généreusement accueilli ; et tous les jours, le R. P. Noble reçoit de riches cadeaux, parmi lesquels se trouvent des tableaux d'un grand prix, des travaux d'art remarquables, le tout accompagné de lettres gracieuses, exprimant des vœux sincères pour la réussite de l'œuvre. Plusieurs des donateurs ont depuis rendu visite au R. P. Noble, entre autres, un nommé Robert Chambers. Ce monsieur est un des plus célèbres éditeurs de la Grande-Bretagne; il est auteur lui-même de plusieurs ouvrages très-répandus. Il visita notre église, les écoles

et la maison des Pères, exprima combien il était satisfait de tout ce qu'il avait vu, et promit de renouveler bientôt sa visite. Je mentionne ces faits pour prouver le progrès qui s'opère dans les pensées et les sentiments à notre égard, et par là même à l'égard de notre sainte Religion. Ah ! quand viendra le jour où la lumière de la vérité brillera encore sur ces contrées, si profondément plongées dans les ténèbres de l'erreur !

Les détails suivants sont extraits d'une lettre adressée par le R. P. Noble au Supérieur Général, le 29 janvier 1865 :

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

C'est vous souhaiter bien tard une bonne année ; mais au commencement de ce mois j'étais à Glencree, occupé à prêcher une retraite aux enfants du pénitencier, et à peine de retour, un accident épouvantable nous a jetés dans la consternation. A côté de la cathédrale provisoire de Mgr l'Evêque d'Edimbourg, se trouvait un théâtre auquel le feu prit la semaine passée. J'étais auprès de Monseigneur au moment même où l'incendie commençait. Nous nous sommes hâtés de sauver la sainte Réserve et quelques ornements. A peine étions-nous sortis de l'Eglise, qu'une cheminée tombe et écrase une partie de la toiture, sous les débris de laquelle deux hommes sont ensevelis : l'un est tué sur le coup, et l'autre, qui était catholique, est entouré et reserré par des pierres brûlantes. Il n'y avait pas de temps à perdre pour le sauver, car un côté tout entier du théâtre menaçait de s'effondrer à chaque instant. Quatre hommes, et parmi eux un des premiers magistrats de la ville, se mettent à l'œuvre afin de dégager le pauvre mourant ; je les accompagne, dans l'espoir de pouvoir lui appliquer une dernière absolution ; et en effet, à peine avais-je achevé les paroles réconciliatrices que le mur s'abat et tue sur-le-champ les quatre hommes qui étaient à côté de moi et celui qu'ils cherchaient à sauver. Les PP. Bradshaw et King étaient tout près de la muraille, au moment où elle est tombée ; nous ne savons comment seuls tous les trois nous avons échappé à la mort qui a frappé tous nos compagnons. Nous ne pouvons qu'y reconnaître une protection toute spéciale de la divine Providence. La maison de l'Evêque et son église ne sont qu'un monceau de ruines.

Je sais que vous recevrez avec plaisir des nouvelles du couvent. Il est vraiment en voie de prospérité. La Communauté est de 8 membres, qui se dévouent de cœur et d'âme

à l'instruction de nos pauvres enfants catholiques, avec un succès que je n'aurais osé espérer. Aujourd'hui nous avons 300 enfants dans nos écoles, filles et garçons. Les religieuses se chargent aussi de l'instruction des femmes protestantes qui désirent embrasser la religion catholique. J'ai pu jusqu'à présent subvenir aux dépenses; mais c'est une rude besogne pour laquelle la Providence me vient en aide.

Nos rapports avec Mgr l'Evêque d'Edimbourg sont toujours excellents. Il est à regretter que notre petit nombre ne nous permette pas de donner des missions; nous serions accueillis avec bonheur par les populations irlandaises disséminées dans nos grandes villes.

Je ne terminerai point cettre lettre sans vous exprimer le désir de vous revoir bientôt au milieu de nous. Votre première visite à cette chère Province nous a fait un grand bien, et je suis sûr que si vous la renouvelez, le bien sera plus grand encore.

Une circonstance douloureuse, dont Dieu a bien voulu arrêter les fâcheux résultats, a fait ressortir toute la bienveillance de Mgr l'Évêque d'Edimbourg, à l'égard de nos Pères. Vers la fin du mois d'avril 1865, le R. P. Malmartel est tombé dangereusement malade dans notre maison de Leith. En quelques jours le typhus l'avait réduit à la dernière extrémité. Dieu s'est contenté des bonnes dispositions du malade, qui avait fait avec résignation le sacrifice de sa vie, et il lui a rendu une parfaite santé. Le R. P. Malmartel s'en servira pour exercer le saint Ministère sur les rives du Rio-Grande, que l'obéissance a assignées à son zèle. Ecoutons maintenant le R.P. Noble :

Leith, 25 *avril* 1865. Il me serait impossible de vous exprimer la bonté de Mgr l'Evêque d'Edimbourg et de son clergé, à la nouvelle de la maladie du P. Malmartel. Ils sont tous venus m'offrir leurs services, pour visiter les malades de Leith, — l'Evêque comme les autres. Monseigneur s'est offert à dire la dernière Messe le dimanche dans notre Eglise, afin de diminuer mes fatigues. Je n'ai rien voulu accepter, parce que je me sens encore assez fort; mais la bonne volonté de Monseigneur et de ses prêtres n'en est point changée à notre égard.....

Leith, 29 *avril* 1865. Le Père a passé une nuit bien mauvaise..... Mgr l'Évêque vient régulièrement tous les jours, ainsi que plusieurs autres prêtres; mais ils ne voient pas le

malade, parce que la fièvre est contagieuse ; ils viennent me témoigner tout leur dévouement.....

Leith, 7 *mai* 1865. Le médecin croit qu'il y a un changement en mieux dans l'état de notre cher malade ; il commence à espérer sa guérison..... Je vous remercie de tout mon cœur de la bonté que vous m'avez témoignée dans une circonstance aussi pénible.....

Je vous ai déjà dit que l'Évêque d'Edimbourg avait agi envers nous pendant ces trois semaines plutôt en frère qu'en Évêque.....

VII. L'œuvre importante du Pénitencier de Glencree en Irlande continue de faire des progrès remarquables. Trois de nos Pères et une vingtaine de Frères convers la dirigent avec un dévouement digne de tout éloge. On y compte actuellement 260 détenus. Pour donner une idée exacte du succès obtenu par les efforts de nos Pères et Frères, dans l'amélioration morale de ces jeunes criminels, je n'ai qu'à citer les témoignages d'approbation laissés par écrit sur *le livre des visiteurs*, par plusieurs personnes distinguées qui ont visité Glencree dans le courant de cette année.

Lord Wodehouse, le nouveau vice-roi d'Irlande, peu de temps après son installation, suivit l'exemple de son prédécesseur, et vint visiter Glencree où il passa une bonne partie de la journée du 7 juin 1865. Il se montra très-bienveillant pour nos Pères, et après avoir tout examiné en détail, il écrivit sur le livre des visiteurs les lignes suivantes :

J'ai visité cette Institution ; rien n'est plus satisfaisant que l'organisation de cet établissement dans tous ses détails. Les enfants sont très propres et bien soignés, et ils paraissent heureux. Cette Institution fait grand honneur a ses charitables Directeurs.

Le Lord-Maire de Dublin, protestant :

Je viens de visiter le Pénitencier de Glencree, et je suis très-content de tout ce que j'ai vu. Rien, à mon avis, ne peut l'emporter sur la direction donnée à cette Institution.

Voici encore ce qu'un membre du Parlement, sir George Gray, protestant, a écrit sur le même registre :

L'ordre, la discipline et l'obéissance cordiale des enfants

sont pour moi une haute preuve de la sagesse qui inspire la direction de cette maison.

M. Dickins, magistrat de Manchester, visiteur officiel des prisons de cette ville, et protestant :

Je suis extrêmement content de ma visite à Glencree ; tout ce que j'ai vu là m'a fait une impression qui, j'espère, durera toujours.

Le Président de l'Université de la reine, à Belfast, M. Henry, protestant, s'est exprimé en ces termes :

J'ai éprouvé le plus grand plaisir en visitant cette Institution. La discipline et l'ensemble des détails de la maison me paraissent parfaits. Le plus haut crédit est dû à ses excellents Directeurs qui ont rendu un si grand service au pays tout entier, en fondant cette admirable Institution.

M. Hill, protestant, premier juge de Birmingham, a écrit, entre autres choses flatteuses, ces paroles :

Je ne doute pas que cet établissement ne serve de modèle aux institutions de même genre qui n'ont pas encore obtenu les mêmes succès. Ce sera un grand encouragement pour ceux qui voudraient établir une œuvre semblable de voir comment les plus grandes difficultés ont été surmontées à Glencree.

En donnant ces extraits, je me suis borné aux témoignages de quelques personnages protestants, parce qu'il y a un intérêt spécial à savoir en quels termes une institution dirigée par une communauté religieuse est louée par les dissidents eux-mêmes.

Glencree a été honoré pendant l'année de la visite de plusieurs Évêques, qui ont bien voulu témoigner le plus haut intérêt à notre œuvre. Les membres du Corps diplomatique des diverses contrées de l'Europe, actuellement à Dublin, sont allés ensemble, il y a quelques semaines, passer une demi-journée au pénitencier. Je termine cette liste des honorables visiteurs de Glencree, par le récit suivant extrait du *Freeman's journal*, 14 septembre 1865 :

Monsieur l'adjoint Atkinson, représentant de Son Honneur le Lord Maire de Dublin, accompagné de plusieurs membres

de la Municipalité et de quelques officiers civils, a fait hier une visite officielle au Pénitencier de Saint-Kervin, à Glencree. Depuis que la Municipalité, agissant au nom des citoyens, fait une allocation pécuniaire à cette Institution, il est d'usage, chaque année, qu'elle y fasse une visite, afin de se rendre compte du mécanisme de l'établissement et d'apprécier le degré d'efficacité et de succès auxquels il a pu atteindre. Cet usage est à la fois utile et recommandable. La visite d'hier, comme toutes les précédentes, a établi un fait consolant, à savoir : que, sous la direction intelligente et judicieuse du R. P. Lynch et de ses zélés coopérateurs, le Pénitencier de Saint-Kervin doit être rangé parmi les institutions modèles de ce genre, tant à cause de la perfection et du *confort* de l'administration intérieure, que pour le bien immense fait aux jeunes criminels confiés à ses soins, sous l'influence d'une admirable discipline religieuse et industrielle. Impossible à ceux qui n'auraient pas été à Glencree, de croire que 260 jeunes détenus de toutes tailles, autrefois en guenilles, méchants, vagabonds, aient pu être transformés, sous la douce, bienveillante, mais ferme direction du R. P. Lynch et de ses collègues, en une troupe de jeunes élèves à l'air confortable, à la mine intelligente et joyeuse. Ils nous ont donné hier, dans la vaste cour de leur établissement, le spectacle d'une parade militaire. Le grand nombre montrait avec un légitime orgueil le galon rouge, dont sont ornées leurs manches, et qui est la récompense de leur bonne conduite. Inutile d'appuyer sur ce fait, que la réforme des jeunes criminels n'est pas seulement un devoir philanthropique, mais aussi — au point de vue de l'économie, un profit pour la société. Pénétrés de ces vérités, les visiteurs de Glencree, après avoir été témoins des importants résultats des œuvres de cette Institution, ont dû se retirer dans la conviction que le public devait continuer au Pénitencier le plus libéral et le plus généreux appui, et que, même après un abondant secours, il resterait encore à payer au R. P. Lynch et à ses collègues, — pour leurs infatigables et constants efforts à faire de cette œuvre un parfait succès, — une bonne dette de reconnaissance.

Les visiteurs, en équipages, sont venus de Dublin par Rathfarnham, Killokee, sur la route montueuse, dont les circuits et les pentes parfois assez rapides conduisent jusqu'à l'entrée du Pénitencier. Au premier aspect, les bâtiments offrent un spectacle saisissant. Ils apparaissent comme enchâssés au fond d'une vallée formée par les déclivités des montagnes de Wicklow, dont les cimes sauvages et solitaires

s'étagent tout autour avec majesté. Ces bâtiments avaient primitivement servi de casernes, pendant la période orageuse de 98. Evidemment, ils ont dû subir diverses modifications, intérieurement d'abord, afin d'être appropriés aux divers besoins ; extérieurement ensuite, par l'addition de nouveaux corps de bâtisses, qui en font un édifice d'une étendue considérable.

A une heure, toute l'honorable compagnie était arrivée au Pénitencier, où elle fut reçue par le Directeur, le R. P. Lynch et ses collègues. Outre le R. Directeur et deux autres RR. PP. Oblats, 19 Frères convers de la même Congrégation exercent une attentive vigilance sur les détenus, les instruisent, leur apprennent des métiers et les forment, au dehors, à la culture des champs.

A l'arrivée des visiteurs, ils se rangèrent dans la cour, firent devant eux quelques évolutions militaires et se rendirent à leur immense réfectoire, où ils furent honorés de la présence de leurs nouveaux hôtes.

Ces messieurs visitèrent ensuite le lavoir, grand appartement bien fourni de tous les objets nécessaires, tels que, essuie-mains, savon, peignes, brosses, et pourvu d'une grande abondance d'eau. Après le lavoir on passa en revue les salles d'école et le grand dortoir. Ce dortoir est sans contredit la plus belle pièce de l'établissement; il a 300 pieds de longueur, 20 de largeur et 18 de hauteur, il est parfaitement aéré et contient 220 lits. — A côté se trouve un dortoir complémentaire. Tous les enfants, au nombre de 260, sont logés dans ces deux pièces ; partout règne l'ordre et la propreté. Les visiteurs ont à plusieurs reprises exprimé leur vive satisfaction pour les dispositions admirables qui se font remarquer partout. Vint ensuite le tour de la fabrique de gaz : c'est à elle seule tout un établissement complet, qui fournit du gaz de première qualité à toutes les parties de la maison; le gaz est fabriqué par un enfant du Pénitencier, un petit garçon de seize ans, qui entend parfaitement son affaire. Le R. P. Lynch le présenta à ses visiteurs, en disant, que c'était là son premier contre-maître, — titre dont il s'est montré très-flatté. Il expliqua lui-même tous les procédés employés pour la fabrication du gaz, et répondit avec beaucoup d'intelligence à toutes les questions qui lui furent proposées. Le temps n'ayant pas permis de visiter les différents ateliers de cordonnerie, d'ébénisterie et de couture, dans lesquels les enfants travaillent, les visiteurs se rendirent de nouveau sur la terrasse où les enfants attendaient en rang et musique en tête. Là, on leur fit faire l'exercice, et ils exécutèrent différents mouvements

avec beaucoup de précision et d'habileté. La musique se mit ensuite à jouer plusieurs airs choisis tout en marchant sur le front des rangs, et précédée d'un tambour-major habillé d'un costume semi-militaire, tenant en sa main une baguette qu'il faisait balancer avec beaucoup de dignité pour marquer le pas. Les enfants bientôt furent congédiés et les visiteurs qui avaient été invités à un déjeuner par le P. Lynch, se rendirent au salon. Les convives étaient au nombre de trente.

Après le déjeuner, qui était somptueux, le R. Président (le P. Lynch), se leva pour adresser quelques paroles à l'assemblée. Il exprima ses remerciements, en termes bien sentis, de l'honneur que lui faisait cette visite, et à son tour il reçut les félicitations unanimes du Conseil sur le succès de son œuvre.

Le repas terminé, les convives vinrent alors offrir leurs salutations empressées au R. P. Lynch, et le remercièrent de sa généreuse hospitalité. — Après quoi ils remontèrent en voiture pour retourner à Dublin, où ils arrivèrent vers les huit heures du soir.

Ces éloges et ces visites me toucheraient peu, et je n'y attacherais même aucune importance, si je ne voyais pas régner dans la maison de Glencree, l'esprit de notre chère Congrégation. C'est parce que cet esprit y domine, c'est parce qu'il y produit tous les fruits que nous devons en attendre, que je vais toujours avec un nouveau plaisir visiter le pénitencier. Un seul désir anime les cœurs de nos Pères et de nos Frères, le désir de faire de bons chrétiens, de fidèles catholiques, de ces centaines d'enfants dépravés qui leur sont confiés. Ce travail est rude, difficile : il s'agit d'arracher au crime ces âmes qui en ont déjà goûté les joies fallacieuses, et de leur donner le goût de la vertu. Peu à peu, avec la grâce divine et le zèle persévérant de nos Pères et Frères, la transformation s'obtient et s'affermit, et il est consolant de voir qu'elle persévère après que les détenus ont recouvré leur liberté. Le R. P. Lynch entretient des relations suivies avec la plupart de ces jeunes gens, même lorsqu'ils ont émigré dans les contrées les plus lointaines. Les soins accordés aux sortants, encouragent ceux qui ont encore à subir leur détention : ils considèrent leur avenir avec une plus douce sécurité. Et en effet, plusieurs de ces enfants de Glencree occupent des postes de confiance dans diverses parties du monde, et nos Pères en reçoivent fréquemment les lettres les plus touchantes. Quelques-uns ont envoyé des sou-

scriptions assez considérables, comme témoignage de reconnaissance et d'affection.

Je crois qu'on lira encore avec plaisir l'extrait suivant, emprunté au quatrième rapport de l'inspecteur des pénitenciers d'Irlande, M. Murray, et publié dans le *Freeman's journal* du 17 mars 1865.

Le Pénitencier de Saint-Kervin, le plus ancien, le plus grand et le plus important de tous les Pénitenciers de garçons, a été dirigé durant les années 1863 et 1864, de manière à me donner la satisfaction la plus entière. Les efforts du Directeur, le R. P. Lynch pour s'assurer la coopération du public ont été incessants, et il a été bien secondé par un de ses confrères, M. Ferdinand Vernet. C'est en effet aux démarches actives de ce dernier qu'il faut attribuer la mesure adoptée par le Conseil de Dublin, qui a augmenté l'allocation faite au Pénitencier de Glencree et aux autres. M. Lynch travaille à diminuer la grosse dette qui pèse sur l'établissement. Si le chemin de fer que l'on projette entre Bray et Enniskerry vient à être exécuté, les frais énormes de transport des denrées et fournitures diminueront, et M. Lynch pourra effectuer de grandes économies. J'ai consigné ailleurs l'opinion du R. Sydney Turner, sur les dépenses extraordinaires et inévitables que requiert le soin de pourvoir à l'avenir de ceux qui sortent d'un Pénitencier. Les difficultés de cette nature qu'a rencontrées et surmontées M. Lynch dépassent toute croyance. Il reçut la classe la plus perverse de jeunes délinquants; car sur le nombre dont elle se composait, un à peine avait été mis en prison moins de trois fois avant d'être envoyé à Glencree, et on n'aurait pas pu en remettre un seul en liberté sans avoir la certitude qu'il retomberait immédiatement dans le crime. Les archives de la prison de Dublin, mon dernier rapport et celui-ci montrent de la manière la plus claire et la plus incontestable, comment M. Lynch a réussi dans sa mission.

Voici une rapide statistique. Le nombre des détenus, le 31 décembre 1863, était de 231; la moyenne par mois a été de 231. Le 31 décembre 1864, il était de 270, et la moyenne mensuelle de 252. Sur les 231 détenus de 1863, 125 étaient mis en prison pour la première fois, 22 avaient la permission de sortir, 84 furent mis en liberté et 73 d'entre eux se conduisent bien. Sur les 270 détenus de 1864, 150 étaient emprisonnés pour la première fois, 32 avaient la permission de sortir, 63 obtinrent leur liberté, et 57 d'entre eux vont bien. Durant les années 1863, 1864, 18 détenus se sont engagés : tous donnent une entière satisfaction à leurs chefs; trois sont

caporaux et un autre sert de clerc à son colonel. Tous les détenus libérés tiennent correspondance avec M. Lynch, et généralement ceux qui restent à Dublin le visitent. Ces visites ne sont point exceptionnelles; elles proclament hautement l'excellence de l'Institution, et je ne crains point d'affirmer, que plus elles se renouvelleront et s'étendront, plus le Pénitencier y gagnera et réciproquement.

La musique est toujours cultivée avec soin, et les détenus qui s'enrôlent en trouvent la connaissance utile. Un sergent qui combattit à Delhi, et qui vint faire à Saint-Kervin son apprentissage, en qualité d'assistant pour un autre Pénitencier, enseigna aux enfants et à un Frère convers l'exercice complet, dont l'enseignement se conserve fidèlement, et les sergents recruteurs assurent que les officiers donnent leur approbation à l'instruction pratique reçue par les détenus qui s'enrôlent.

Les métiers de tailleur, cordonnier, charpentier, tailleur de pierre, carrier, sont très-achalandés, et dans quelques mois il y aura un atelier de maréchalerie. L'ébénisterie est aussi un des métiers que l'on y exerce; plusieurs échantillons figurèrent avec honneur à l'exposition de Dublin en 1864, et nous espérons que cette année il en sera de même. L'agriculture s'y poursuit avec énergie; mais la nature du sol est telle qu'il ne paye que bien lentement les dépenses et les fatigues. Un acre de terrain a été consacré à la culture du chanvre; on n'en a pas encore disposé jusqu'ici, il est cependant d'une qualité moyenne. Somme toute, à prendre le Pénitencier de Glencree tel qu'il est aujourd'hui, on doit le regarder comme ayant obtenu un succès complet.

VIII. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit l'année dernière sur les charmes et les beautés de la maison de Belmont-House. (*Missions*, t. III, p. 531.) Tous les agréments désirables pour une maison de noviciat s'y trouvent réunis, et nos Frères novices peuvent goûter les joies de la solitude et prendre leurs ébats récréatifs sous les grands arbres qui forment, à travers le jardin, de longues et ombreuses allées.

L'esprit de notre chère Famille règne dans cette maison. Ceux qui y arrivent du monde avec une vraie vocation ne passent pas longtemps à l'abri de ses murs, sans être saisis d'un amour tout filial pour la Congrégation notre mère. Le R. P. Boisramé, Supérieur et maître des Novices y entretient la piété, la discipline, la régularité et la charité qui doivent caractériser un véritable Oblat de Marie Immaculée. Par ses soins, toutes les publications

adressées à la Congrégation, circulaires et Annales, sont immédiatement traduites en langue anglaise et mises à la portée de ceux des nôtres qui ignorent encore le français. C'est ainsi que la notice imprimée en France au mois de janvier 1865 a été traduite et imprimée en anglais : par là nous satisferons aux demandes qui nous sont parfois adressées sur les origines et la situation actuelle de la Congrégation.

C'est à Belmont-House qu'a expiré, le dimanche des Rameaux, le Frère GILLAN, dont le nom a laissé comme un parfum de piété et d'édification; le souvenir de ses vertus se conservera fidèlement et formera de généreux imitateurs. Voici en quels termes, le R. P. BOISRAMÉ, raconte l'entrevue qu'il eut avec le père du défunt, le 12 avril, trois jours après sa mort.

« Le Père du Frère GILLAN arriva ici hier matin, à sept heures. Il aurait voulu le voir vivant ou mort. Il était trop tard. Cette visite lui a fait du bien; il a pu se convaincre des soins que nous avions prodigués à son fils. Je lui ai remis, sur le désir qu'il m'en a manifesté, sa montre, son violon, sa flûte et d'autres souvenirs encore. Puis je l'ai accompagné à Dublin ; il tenait à voir la tombe qui venait de se fermer, et près de laquelle nous avons répandu ensemble nos prières et nos larmes. »

Telle est la résignation du fidèle Irlandais, sous les les coups de la volonté divine.

Je ne puis penser au Frère GILLAN, sans donner un témoignage de regret et d'affection à celui que nous venons de perdre à Jaffna : le Frère DOWLING appartenait à notre Province, par sa naissance et sa vocation. Fidèle Irlandais, parfait Oblat de Marie, sa mort, en nous attristant, nous laisse néanmoins une véritable consolation : C'est un Frère de plus dans le Ciel, et notre Province l'aura aussi pour protecteur.

Le père de notre cher défunt a adressé au R. P. BOISRAMÉ la lettre suivante :

Arklow, 13 octobre 1865.

RÉVÉREND ET CHER MONSIEUR,

J'ai reçu votre bonne et sympathique lettre du 11, avec celle du R. P. BONJEAN, au sujet de la maladie et de la mort de mon

cher enfant. En ce moment d'affliction paternelle, je me trouve tout à fait incapable d'exprimer même une partie de la reconnaissance et de la gratitude que je dois à ces bons et saints amis, qui ont si affectueusement et avec une sollicitude et des soins plus que paternels, veillé et gardé tous les pas de mon pauvre fils durant son voyage au ciel. Chaque mot de la lettre du P. Bonjean redit une consolation céleste aux parents et aux amis de celui dont nous pleurons la perte. Je vous la communiquerai bientôt; je m'attends à aller à Dublin au commencement de la semaine prochaine.

Je suis, Révérend et cher monsieur, votre très-fidèle,

James Dowling.

Belmont-House a eu cette année plusieurs fêtes d'Oblation. Le 14 mai 1865, le P. Brody et le F. Barber ont prononcé leurs vœux. La même solennité s'est reproduite le 15 août, à l'occasion de l'Oblation des Frères Newman, Riordan et Phelan. La Province Britannique a envoyé au Scolasticat d'Autun six Oblats et deux Frères novices, et elle a vu rentrer dans son sein trois Pères et deux Frères qui ont achevé leurs cours de théologie : elle a donné aux Missions éloignées trois Pères et deux Frères. C'est ainsi que se maintiennent et se resserrent de plus en plus les relations de famille entre les différentes parties de la Congrégation. Le vœu de notre bien-aimé Fondateur se réalise : la charité forme le lien qui réunit toutes les âmes ; et c'est un précieux avantage pour notre jeunesse d'aller s'abriter pendant quelques années auprès du Cœur qui a donné naissance à notre Famille. Nous espérons qu'elle conservera dans toute son énergie et dans toute sa vitalité cet esprit d'abnégation et de dévouement, trait distinctif de notre chère Congrégation.

IX. Le collége de l'Immaculée Conception à Dublin continue de faire des progrès remarquables. Les élèves, dont plusieurs appartiennent aux meilleures familles de la ville, sont très-attachés aux Pères et aux Frères qui dirigent le collége. Cinq vocations se sont manifestées cette année parmi ces excellents jeunes gens, trois pour le Noviciat, et deux pour le Juniorat. Plusieurs autres poursuivent leurs études avec zèle, et dans l'intention bien arrêtée de se consacrer à Marie Immaculée. Il y a deux externats à Dublin, dirigés par des Religieux, l'un par les Jésuites, et l'autre par les Carmes mitigés. Ces deux établissements et le nôtre sont au même niveau pour le nom-

bre et la classe des élèves qui les fréquentent. Je ne puis trop louer le zèle et le dévouement des Pères et des Frères employés à la direction du collége.

X. Quoique la maison d'Inchicore, près de Dublin, soit une des plus importantes de la Province Britannique, je lui ai assigné la dernière place dans ce rapport, parce que j'ai voulu, en parlant de nos Missions, les rattacher toutes à la maison qui en a été spécialement chargée. Le petit nombre d'ouvriers disponibles m'a obligé de refuser plusieurs travaux qui m'étaient offerts. Ici encore nous devons dire : « Bonne moisson, peu d'ouvriers : *messis multa, operarii pauci.* »

1. Dans mon rapport de l'année dernière, j'ai mentionné la Mission de Tramore, prêchée pendant le mois de mai 1864. Je me contenterai d'ajouter aux détails donnés (*Missions*, t. III, p. 552) les indications suivantes : plus de 10,000 personnes ont été admises aux Sacrements; les hommes étaient aussi nombreux que les femmes; 425 adultes furent confirmés, et 220 enfants préparés à leur première communion ; 8 mariages ont été validés, et six protestants ont fait leur abjuration.

2. Au mois de juillet, eut lieu la Mission de Loughgall. C'est une paroisse du comté d'Armagh, dans le nord de l'Irlande. Les Orangistes y sont très-nombreux, et ne sont pas les moins fanatiques du royaume. Le nom seul de Mission les faisait frémir, et il fallut tout le courage du bon curé pour inviter nos Pères à prêcher une Mission dans son église. Heureusement rien n'a justifié nos craintes pendant la durée des exercices. Les deux Missionnaires étaient les Pères Fox et Ring. Ils rendent témoignage à l'empressement des catholiques, dont quelques-uns faisaient jusqu'à cinq lieues à pied pour suivre les instructions, 2,200 personnes se sont approchées de la sainte Table ; 3 mariages ont été validés, et 5 protestants sont rentrés dans l'Eglise catholique.

La nuit qui suivit la clôture de la Mission fut témoin de la rage que le démon sait inspirer à ses pauvres victimes. La maison où nos Pères logeaient fut entourée par une foule de sectaires ; les cris : *A bas le Papisme*, et autres de ce genre se firent entendre. Bientôt une grêle de grosses pierres brise les portes et les fenêtres, et amène les projectiles jusqu'aux pieds de nos Pères, qui, grâce à Dieu, ne furent point atteints. Cette scène sauvage se renouvela plusieurs fois pendant la nuit, et nos Missionnaires la

passèrent dans des craintes que l'on peut s'imaginer. Le jour ramena l'ordre, et plusieurs protestants, parmi lesquels se trouvaient des magistrats, exprimèrent hautement l'indignation que leur inspirait l'indigne conduite de leurs coréligionnaires.

3. De l'extrémité nord de l'Irlande, nos Pères se dirigèrent à l'extrémité sud, à Dromtariff, dans le diocèse de Kerry. Ils y commencèrent avec le mois d'août une nouvelle Mission à laquelle prit part le R. P. Gubbins. A leur invitation, les Pères Franciscains de Killarney et dix prêtres séculiers des environs se rendirent à Bromtariff pour occuper les confessionnaux. La moisson devait être abondante. En effet, l'église se trouva bientôt trop petite ; et les auditeurs étaient obligés de se grouper sous les fenêtres et auprès des portes, afin de saisir quelques lambeaux de sermons. Plus de 12,000 personnes ont gagné leur Mission, et ce chiffre aurait pu être doublé s'il y avait eu un plus grand nombre de confesseurs. Il y a eu 600 confirmations, et 8 mariages ont été validés.

4. Au mois de septembre, nos Missionnaires donnèrent deux Missions en même temps. La première eut pour théâtre Bally Bricken, près de Limerick, et ne dura que quinze jours. Secondés par quelques prêtres du voisinage, les Pères Fox et Gubbins admirent à la communion 2,500 personnes, validèrent trois mariages, et reçurent l'abjuration de 2 protestants.

5. La seconde Mission, qui dura tout le mois de septembre, se donna à Inchicore même, dans notre église. Elle fut prêchée par le R. P. Provincial, le R. P. Chevalier, et le R. P. Crawley; mais tous les Pères de la Communauté aidèrent à entendre les confessions. Le travail commençait à six heures du matin, et se poursuivait presque sans interruption jusqu'à onze heures du soir. L'église était toujours encombrée de fidèles se préparant à la réception des Sacrements ; il en venait de tous les environs et des quartiers les plus éloignés de Dublin, et ce qui consola particulièrement nos Pères, c'est que les hommes furent en plus grand nombre que les femmes. Un journal que le gouvernement Anglais vient de supprimer, *The Irish people*, se permit d'attaquer les Missionnaires et les résultats de la Mission d'Inchicore. Voici la réponse faite par un catholique, et publiée dans le journal *The News*. Le Chroniqueur est heureux de l'insérer ici et de faire remarquer comment la doctrine catholique sur les sociétés secrètes, si fortement rappelée dans la dernière allocu-

tion du Pape, était défendue par nos Pères et appliquée avec rigueur dès le mois de septembre 1864 :

Wicklow, 4 octobre 1864.

A l'éditeur du News,

Monsieur, les Révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée viennent de clôturer une Mission à Inchicore. Le court récit que je vous en fais intéressera, je l'espère, quelques-uns de vos nombreux lecteurs. — Les prédicateurs de cette Mission étaient les RR. PP. Cooke et Crawley ; mais six à huit autres Pères partageaient avec eux le grand labeur du confessionnal. Voici le résultat : six à huit mille personnes ont reçu la sainte Communion, soit à Inchicore, soit dans leurs propres paroisses. Ayant eu le privilége d'assister à cette Mission pendant la dernière quinzaine, j'ai pu m'assurer que seize protestants ont été reçus dans l'Eglise catholique, tandis que d'autres sont encore sous instruction pour cette fin. Le *Irish People* m'étant, par hasard, tombé sous les yeux, j'ai pris la peine de m'informer s'il y avait quelque vérité dans la lettre d'un certain individu qui signe *“ Aloysius Christie, James's-street ” ;* et je trouvai que, depuis le commencement jusqu'à la fin, elle n'était qu'un tissu de mensonges et de calomnies. Le R. P. Cooke n'a pas mentionné du tout le nom de cette *feuille*. Il a condamné les *Fenians* et leur *confraternité*, comme tout bon prêtre ou tout catholique doit le faire ; mais il n'a pas daigné nommer le *Irish People*, pas plus qu'il n'a daigné faire allusion aux facétieuses observations faites sur son compte, et dont, je suppose, il n'a même pas voulu prendre connaissance par la lecture. Loin de ne contenir que douze personnes, en dehors des confréries, la chapelle, chaque soir, était plus que comble, puisqu'il n'y avait pas de place pour tous les hommes qui désiraient y entrer ; et j'ai appris de l'un des Pères que plus de 3,000 hommes s'étaient approchés des Sacrements pendant la Mission. De fait, monsieur l'éditeur, et vous pouvez y compter, les *Fenians* se sont démolis à Inchicore, par ces éclatants mensonges, sortis du cerveau d'un individu qui n'hésite pas à mettre le nom d'un grand Saint, *Aloysius*, devant son appellation *écossaise* de *Christie*. Mais nous savons assez bien quel est le personnage : il n'est ni *saint*, ni *Ecossais*. — La Mission a été clôturée, dimanche soir, par la rénovation des vœux du baptême, en plein air. — Une estrade avait été élevée près de l'école ; des milliers de personnes s'y étaient réunies, les hommes d'un côté, les femmes

de l'autre. On en évalue le nombre à dix ou douze mille. Le R. P. Cooke a pris la parole, aussitôt après la lecture des dix Commandements de Dieu, qui a été faite par le R. P. Fox. Son discours, plein d'éloquence et d'onction, terminé, il invita ses auditeurs à allumer leurs cierges, et à les tenir élevés, pendant la cérémonie de la rénovation des promesses baptismales, et de la profession de foi. — La foule ensuite se dispersa, chacun gagnant sa demeure, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu et envers les bons Pères Oblats, pour les grâces et les bénédictions abondantes dont il a été comblé durant la belle Mission d'Inchicore.

Je demeure, monsieur, votre obéissant serviteur et votre lecteur assidu.

Kevin.

6. Le mois d'octobre ne fut pas moins laborieux. Les Pères Fox, Hickey et Gubbins prêchèrent une Mission à Ashford, près de Wicklow, dans le diocèse de Dublin. Un nouveau curé venait d'y être placé, et il désira attirer les bénédictions de Dieu sur son ministère, en faisant suivre à son peuple les exercices d'une Mission donnée par les Oblats de Marie Immaculée. Voici en quels termes le le P. Fox me rendit compte de cette Mission :

« La Mission d'Ashford est une des plus laborieuses que nous ayons eues en Irlande ; je n'ai jamais vu pareille affluence de fidèles. Nous sommes chaque jour assiégés par la foule qui nous demande des billets de confession ; car pour établir un peu d'ordre, nous donnons un certain nombre de billets à ceux qui doivent se présenter au saint Tribunal. Un jour, l'affluence des pénitents a été si grande et leur empressement si impétueux, que nos confessionnaux ont été brisés.

Les marins de Wicklow et des ouvriers occupés à la construction d'un aqueduc ont envahi notre église, et si notre travail a été augmenté, nos consolations ont eu la même proportion. Des sommes considérables ont passé par nos mains pour être restituées ; 13,000 personnes se sont approchées de la sainte Table ; 860, dont le plus grand nombre étaient adultes, ont été confirmées ; nous avons reçu l'abjuration de 14 protestants et validé 8 mariages.

7. Les mois de novembre et de décembre ont donné lieu à des retraites particulières et à diverses prédications, dans plusieurs églises de Dublin. Le 22 janvier 1865, une grande Mission s'est ouverte à Leeds en Angleterre, dans

notre église, et a duré quatre semaines. Les PP. Fox, Chevalier et Ring en ont été les prédicateurs ; mais tous les Pères présents à Leeds, prirent part au labeur du confessionnal. Le R. P. Chevalier résume ainsi les fruits de cette Mission : 50 protestants convertis, une confirmation de 647 fidèles, parmi lesquels plus de 400 grandes personnes, enfin 8,000 communions.

C'est à Leeds, pendant un de mes séjours, que s'est passé le fait suivant. On y admirera les prédilections ineffables de Dieu. Un pauvre protestant allait mourir. Une nuit, il sommeillait, lorsqu'il lui sembla entendre une voix qui lui disait distinctement : « La religion catholique romaine est la seule véritable, vous serez perdu si vous ne l'embrassez pas. » Il s'éveille en sursaut, appelle sa femme qui était aussi protestante, lui raconte ce qui vient de se passer et lui dit : « Allez, cherchez-moi vite *le Pape.* » Il pensait, le pauvre homme, que le Pape demeurait à Leeds, parce qu'il avait vociféré bien souvent avec les autres : « A bas le Pape ! » Sa femme, en cherchant le Pape m'a trouvé, et elle me dit : « Mon mari veut se faire papiste avant de mourir; je cherchais le Pape pour qu'il vienne le visiter, et on m'a engagée à m'adresser à vous. » Je la suivis jusqu'au pauvre logement où gisait son mari, réduit à la dernière extrémité. Cet homme n'avait aucune connaissance des dogmes catholiques; toute sa persuasion était qu'il irait droit en enfer, s'il n'embrassait pas la religion romaine. Quelle conduite tenir à son égard? Je me hâtai de l'instruire de mon mieux, je le baptisai sous condition, et je lui administrai les derniers sacrements; je n'étais pas sans inquiétude sur sa persévérance, s'il survivait jusqu'au lendemain; car je savais qu'il n'avait d'autres ressources que celles que lui fournissaient les protestants, et ces derniers devaient tout tenter pour l'entraîner à l'apostasie. Mes craintes n'étaient que trop fondées. Une légère amélioration se produisit dans son état, et le lendemain, intimidé par le ministre et d'autres connaissances qui le visitèrent, le malheureux retomba dans l'hérésie.

Je ne l'abandonnai point et je le recommandai aux prières de plusieurs âmes ferventes. Quelques jours s'écoulèrent sans aucune nouvelle de notre pauvre malade. Une nuit, une violente tempête se déclare et gronde sur Leeds; la pluie tombe par torrents. Tout à coup, vers minuit, on frappe violemment à notre porte et j'accours moi-même pour l'ouvrir. Qu'est-ce que j'aperçois? C'était le protestant presque dans les transes de l'agonie, porté sur les épaules d'un brave Irlan-

dais. A ma vue, il s'écrie : « Je suis venu faire pénitence et implorer mon pardon avant de mourir! » Voici l'explication de cette apparition étrange au milieu d'une nuit orageuse. Cette nuit-là même, le pauvre malade avait été éveillé de nouveau par la voix mystérieuse, lui disant une seconde fois, qu'il irait en enfer, s'il ne mourait pas catholique. De nouveau il avait appelé sa femme et l'avait priée d'aller me chercher; mais elle s'y était refusée, en disant que je ne viendrais pas le visiter après la conduite tenue à mon égard. — « Eh bien! avait répondu le mourant, aidez-moi à aller moi-même auprès de lui! Non, je n'irai pas en enfer pour plaire au ministre. Je veux me faire catholique avant de mourir! » Sa pauvre femme ne put résister à ces accents désespérés; elle prend son mari dans ses bras, parvient à faire quelques pas hors de la maison; mais bientôt ses forces la trahissent et elle tombe avec son fardeau au milieu de l'eau qui inondait la rue. Un brave Irlandais passait en ce moment; il accourt, on l'instruit de tout; il charge le malade sur ses épaules et l'amène à notre maison. Je donne quelques soins à ce visiteur inattendu, puis je reçois sa confession; il s'accuse en versant les larmes les plus amères; son repentir est profond; je le réconcilie avec Dieu et je le fais reconduire dans sa demeure. Il fut ferme et généreux, et pendant les trois jours qu'il vécut encore, il ne cessa d'invoquer la Très-Sainte Vierge qu'il regardait comme la cause de sa conversion. Il mourut doucement le Vendredi-saint. Sa femme et son fils unique se firent catholiques quelques semaines après.

8. Au commencement de cette année, l'Archevêque d'Armagh, Primat de l'Irlande, m'écrivit deux lettres fort pressantes pour obtenir deux Missionnaires. Son intention était de leur faire prêcher le Jubilé pendant le mois de mai à Drogheda, grande ville du nord de l'Irlande, où Sa Grandeur réside la moitié de l'année. Les Pères Fox et Hickey furent chargés de ce travail. Voici ce que m'écrivit le P. Fox :

Le Jubilé est devenu comme une de nos Missions les plus laborieuses. Nous confessons depuis le matin jusqu'à minuit tous les jours, excepté le dimanche. Mgr l'Archevêque est presque toujours avec nous et il paraît très-satisfait des résultats que nous obtenons. Un grand nombre de personnes qui s'étaient éloignées des sacrements depuis longues années ont cédé à l'appel de la grâce. Nous avons eu 10,031 communions. Le lendemain de la clôture, il nous a fallu près de

cinq heures pour recevoir du scapulaire ceux qui se présentaient.

9. Pendant que quelques-uns de nos Pères évangélisaient la ville de Drogheda, un autre corps de Missionnaires recueillait une abondante moisson à Fethard, ville du comté de Tipperary. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis la dernière Mission que nos Pères y avaient prêchée en 1862 (*Missions*, t. II, p. 303). Le vénérable curé fut si satisfait des résultats obtenus, qu'il voulut en avoir une nouvelle dès que les circonstances le permettraient. J'avais quelques craintes en entreprenant cette œuvre si peu de temps après la première ; mais le début de la Mission dissipa toutes mes inquiétudes. Elle commença avec l'enthousiasme qui s'était manifesté à la clôture de la précédente. Le P. Provincial, les PP. Kerby, Gubbins et Crawley ont donné cette Mission qui a duré un mois. Le travail a été moins pénible parce que les fruits de la Mission de 1862 se conservaient encore.

10. Le second dimanche du mois de juin, les Pères Fox, Hickey et Gubbins ouvrirent une Mission de trois semaines à Kantuck, ville du comté de Cork. Un bon nombre d'excellents prêtres séculiers secondèrent le zèle des Missionnaires. Près de 8,000 personnes ont communié ; 400 adultes ont été confirmés, et 2 protestants sont rentrés dans le sein de l'Eglise.

11. Au mois de juillet, les Pères Kerby, Hickey, Gubbins et Gobert ont évangélisé la paroisse de Doon, dans le comté de Limerick ; la Mission a duré trois semaines. Tout a contribué à son succès. Le curé, M. Odwyer, homme très-zélé et grand ami de la Congrégation, avait préparé ses paroissiens à profiter de cette grâce précieuse, et il s'était fait un devoir d'inviter bon nombre de prêtres pour aider aux Missionnaires. Malgré cette précaution, des centaines de fidèles s'éloignaient tous les soirs sans avoir pu se confesser quoiqu'ils eussent passé la journée entière dans l'église. Il en est qui ont ainsi jeûné pendant plusieurs jours de suite jusqu'à une heure bien avancée ; car dans nos Missions on donne la communion de demi-heure en demi-heure jusqu'au soir. Dès après minuit, on entendait du presbytère ces braves Irlandais prenant place aux portes de l'église, afin d'être les premiers à occuper les confessionnaux. On a évalué à près de 10,000 le nombre des personnes qui ont communié. Le soir de la clôture, une scène magnifique se déroula autour de l'église : elle

fut admirablement favorisée par la disposition des lieux. L'église est sur une éminence qui domine toute la plaine, et elle s'ouvre sur une vaste pelouse. C'est là que se réunirent plus de 10,000 fidèles, tous un cierge entre les mains. Il s'agissait de renouveler les promesses du baptême. Ce fut quelque chose de saisissant que d'entendre ces milliers de voix dans le silence de la nuit, renoncer hautement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Mais l'impression fut à son comble, lorsque le Père leur demanda un acte de foi public à l'Eglise. « Croyez-vous, leur dit-il, à la sainte Eglise catholique ? — « Oui ! répondirent-ils d'une voix de tonnerre, nous croyons ! » et on aurait pu voir les 10,000 cierges allumés s'élever vers le ciel, comme une protestation ardente de la foi et de l'espérance de ce peuple fidèle.

12. A la même époque, le P. Provincial et les Pères Chevalier, Nolan et Redmond donnaient une Mission de trois semaines à Bullindaggin, dans le diocèse de Werford Cette paroisse est entourée de hautes montagnes. Ses habitants ont apprécié la grâce que nous leur apportions, et quoique ce fût le temps des récoltes, ils sont venus en masse se confesser et communier. Nous avons compté près de 6,000 personnes à la sainte Table.

13. La Mission de Ketterly a été prêchée pendant le mois d'août, par les Pères Fox, Gubbins, Redmond et Gobert ; elle a duré trois semaines. Le nombre des communions s'est élevé à 3,700 : il aurait été bien plus considérable si les confesseurs avaient pu suffire au travail. Un grand nombre de *fenians* ont renoncé à leurs serments impies, et se sont confessés. Plusieurs familles divisées par des haines intestines se sont réconciliées.

C'est dans cette Mission que s'est passé un fait digne d'être rapporté. Un jeune homme appartenant à une famille respectable s'était résolu à ne pas faire sa Mission, et il ne cacha point ses intentions mauvaises ; au contraire, il s'en vantait hautement et prenait plaisir à parler contre la Mission projetée. Le jour de l'ouverture arrive. La curiosité l'attire à l'église, au moment de la cérémonie solennelle qui inaugure les exercices. Le Supérieur de la Mission s'avance en procesion, portant un grand crucifix. C'était le même qui fut l'instrument de la conversion miraculeuse d'un jeune homme protestant, aujourd'hui notre cher Frère Mulligan (*Missions*, tome I, page 26). On se rappelle qu'à la Mission de Dungarvan, un rayon de vive lumière sortit de ce crucifix, vint frapper au

front le jeune hérétique, et mit fin aux luttes intimes qu'il soutenait contre la grâce de Dieu. Ici le Seigneur agit autrement. C'est l'obscurité qui entoure le crucifix et qui amène la conversion du mauvais catholique. Il était debout, regardant avec indifférence défiler la procession, jusqu'au moment où il aperçut la Croix. Il put y arrêter son regard, mais cette vue ne dura qu'un instant : tout sembla disparaître et s'anéantir; il ne distingue plus aucun objet, il ne voit plus rien. Il se frotte les yeux, il les ferme, il les ouvre, il fait des efforts inouïs; il ne peut plus en douter, il est devenu aveugle. On ne saurait exprimer sa profonde stupéfaction; elle dure quelques instants. Enfin il commence à réfléchir sur son péché; il s'humilie, il prie, il reconnaît combien il est coupable, et forme la résolution sincère de se confesser au plus tôt. La miséricorde de Dieu se laisse toucher et notre impie recouvre la vue avant de sortir de l'église. Il peut revoir et contempler cette croix qui s'était cachée à son incrédulité. Il devint un parfait pénitent et il édifia toute la paroisse pendant la Mission.

14. Outre les Missions dont je viens de parler, nos Pères d'Inchicore ont prêché trois retraites pastorales, plusieurs retraites dans des petits séminaires et des couvents. Tout récemment l'Archevêque de Dublin a invité lui-même le R. P. Fox à donner la retraite annuelle dans son petit séminaire. Nous avons eu pendant l'année plusieurs grandes retraites dans notre maison d'Inchicore pour les messieurs et les enfants qui se préparent à leur première communion. Le R. P. Boisramé écrivait au Supérieur général, le 10 décembre 1864 : « Le Noviciat est allé passer la fête du 8 à Inchicore : nous avons assisté à la grand'messe qui a clôturé une retraite de trois jours, à laquelle 49 enfants ont pris part. » Le même écrivait quelques semaines après : « Il y avait 15 messieurs à la dernière retraite. On dit que depuis deux ou trois mois nos Pères ont reçu à Inchicore, de 30 à 40 abjurations. J'assistai moi-même dimanche dernier, au baptême de 3 protestants. L'un deux avait passé trois semaines à Inchicore : c'est un homme savant et aux manières très-distinguées. Il allait réciter les prières du matin et du soir près du lit d'un de nos Frères malades, et il a avoué que l'attachement de ce Frère à sa foi l'avait en grande partie, déterminé à l'embrasser lui-même. Nos Pères assurent que depuis que nous sommes en Irlande, les Oblats ont reçu plus de 400 abjurations. Or, on sait que la conversion

d'un protestant irlandais est bien plus difficile que celle d'un protestant anglais. » Au moment où je trace ces lignes, une nombreuse retraite se fait dans notre maison d'Inchicore. Il est vraiment édifiant de voir avec quelle exactitude et quelle piété ces messieurs suivent leur règlement. C'est aussi à Inchicore que nous avons eu la retraite annuelle de la Province Britannique : 49 Pères ou Frères y ont pris part.

Je mentionne en terminant les deux carêmes prêchés par nos Pères d'Inchicore, dans deux grandes églises de Dublin. Ces carêmes se changent très-souvent en véritables Missions : il faut prêcher deux fois par jour, et confesser jusqu'à onze heures du soir ; à Londres, le Provincial a prêché le carême dans l'église de Saint-Anselme, et le R. P. CRAWLEY a donné plusieurs sermons dans celle de Saint-Patrice. Plusieurs circonstances nous ont amenés aussi à occuper les chaires de diverses églises de Londres.

Voilà, mon Très-révérend et bien-aimé Père, la liste des travaux accomplis par vos fils dans cette Province depuis l'époque de mon dernier rapport. Si nous avons opéré quelque bien dans les âmes, si nous avons contribué à l'extension de la gloire de Dieu, je sens vivement que rien n'est dû à notre mérite personnel, mais que tout doit être rapporté à la grâce de notre belle vocation d'Oblats de Marie Immaculée. Nous attendons avec une vive impatience l'arrivée de nouveaux ouvriers, afin d'exercer notre ministère sur un plus vaste théâtre. Depuis trois ans on nous demande des Missions de différentes parties de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, sans que nous ayons pu jusqu'à présent assigner une époque à leur réalisation. Ces demandes vont se multiplier; car les rapides progrès du Royaume-Uni dans son retour vers l'Eglise, imposeront de nouveaux labeurs aux ouvriers appelés par Dieu à favoriser ce mouvement providentiel. Puissions-nous être prêts à toutes les luttes, et faire triompher le glorieux étendard sous lequel le Seigneur et son Immaculée Mère ont daigné nous abriter !

Bénissez ce vœu qui est formé par tous vos enfants de la Province Britannique. Robert COOKE, O. M. I.

Provincial.

VARIÉTÉS.

I. — DEUX ANNÉES DE SÉJOUR A ROME.

Autun, maison du Sacré-Cœur, 20 septembre 1865.

Très-Révérend et bien-aimé Père,

Naguère vous nous donniez pour Mission deux années d'études à Rome. Inutile, impossible d'exprimer et notre étonnement et notre joie ! Deux ans à Rome; tous nos frères comprendront les pensées qui surgirent alors dans nos âmes. Comme catholiques, comme prêtres, comme Oblats, notre bonheur était au comble. Que de fois depuis, nous avons aimé à nous rappeler ces premières émotions, ou mieux ces enivrements de l'âme ! que de fois nos cœurs ont béni l'autorité d'où nous venait une si admirable obédience. Deux ans à Rome nous semblaient une éternité, un monde de merveilles qui s'ouvrait devant nous, si grand, que nous n'apercevions pas ses limites. Et cependant il a passé pour nous. L'heure des adieux est venue avec sa tristesse ; la belle vision a disparu. Il est vrai, si la mémoire est l'œil de l'âme pour le passé, nous la voyons encore et nous la verrons toujours.

Vous nous demandez, Très-Révérend Père, un aperçu de ce séjour à Rome. Nous sommes heureux de répondre à vos désirs. Si on parle comme on aime, vous parler de Rome est pour nous un besoin, une joie. Nous n'essayerons pas de redire toutes les beautés de la Ville éternelle. Outre que les bornes d'une lettre nous le défendent, ces beautés, vous avez pu en jouir ; et, vous le savez, il est possible de les admirer, mais non de les dépeindre. Nous arrêtant donc au côté spécial de notre Mission, nous nous contenterons d'un narré rapide de notre séjour et de nos études.

Laissant les rives de France vers la mi-octobre nous fûmes bientôt aux portes de la Cité sainte. Il était nuit ; Rome nous était cachée. Et cependant nous la voyions ; non la cité matérielle, la cité des sens; mais la cité de l'Eglise catholique, la cité du Christ : nous la sentions aux battements de nos cœurs.

Notre R. P. Procureur nous reçut à bras ouverts. Nous voudrions lui payer ici le juste tribut de reconnaissance et d'affection que son dévouement et sa bonté pour nous durant notre séjour nous ont imposé. Guidés par lui, nous donnâmes les premiers jours aux joies de la dévotion et aux ardeurs de la curiosité. Visiter les grandes basiliques, prier au tombeau des Saints, jeter un coup d'œil général sur la ville, n'est-ce pas le premier devoir de tout pèlerin à Rome? Novembre nous ramenait le temps des classes; il fallut rouvrir les livres.

Compléter nos études ecclésiastiques, tel était le cadre que vous nous aviez tracé; cadre bien large, on le voit, et se prêtant à toutes les circonstances. Sur un terrain tout nouveau, nous dûmes marcher un peu à tâtons. Quels étaient pour nous les meilleurs colléges à fréquenter, les heures les plus convenables, les leçons les plus utiles; le temps et l'expérience seuls pouvaient nous l'apprendre. L'étude du droit canon, nouvelle pour nous, demandait un cours régulier. Redevenus élèves, nous allons nous asseoir sur les bancs du Séminaire romain. Cet établissement, tenu par les Jésuites avant leur suppression, est aujourd'hui confié à des prêtres séculiers : il est proprement le séminaire diocésain et embrasse depuis les premières leçons de grammaire jusqu'aux dernières limites de la science ecclésiastique. Des externes peuvent y suivre avec les enfants de la maison les différentes branches des études. Ses professeurs sont des hommes choisis et dignes de Rome. Matin et soir pendant une heure, le professeur de droit, enseignant la même science à l'Université, nous donnait sa leçon. Suivant le texte des Décrétales, il les expliquait, les commentait, et en faisait, par l'addition des lois postérieures, un corps complet de droit ecclésiastique. Sans auteur classique, durant toute la classe, il nous exposait la doctrine dans la langue du Latium. Nous écoutions avec charme cette belle langue parlée, dans son accent primitif et vrai, avec une grande clarté et non sans élégance, et nous pouvions sans difficulté noter la substance de la leçon. Point de cette aridité, de cette sécheresse qu'on s'attend à trouver dans l'étude du droit, dans l'exposé de ces mille lois qui se compliquent, s'expliquent ou se contredisent les unes les autres, et dont toute la raison au premier aspect paraît être la volonté du législateur. Les épines nous étaient enlevées par l'habile exposition du professeur; il ne restait que la fleur et le fruit, c'est-à-dire, le plaisir de contempler cet ensemble de lois si sages, à la fois pleines de mansuétude et de fermeté, admirable mosaïque, non de Michel-Ange, mais de l'Esprit de Dieu.

Chaque trimestre a son examen scolaire : celui de fin d'an-

née sert pour les grades. Durant le cours, les interrogations peu fréquentes ne sont guère que pour la forme. Comment interroger les cinquantaines ou centaines d'élèves qui se pressent autour d'une chaire? Cet ordre de choses existe à peu près dans tous les colléges.

Les leçons se succèdent les unes aux autres pendant sept heures de la journée; libre à chacun de choisir selon ses goûts ou ses forces. La foule des étrangers affluait au Collége romain. Sans parler de la jeunesse qui s'y forme à la littérature depuis les premiers éléments jusqu'aux brillantes leçons de rhétorique, plus d'un millier d'ecclésiastiques assistent aux leçons de philosophie ou de théologie : les nombreux colléges nationaux doivent y conduire leurs élèves. Les cours secondaires d'histoire, d'Ecriture Sainte, de philologie y sont moins fréquentés, ce qui est vrai aussi dans les autres établissements. On n'y donne que les premières notions du droit et peu de monde en profite.

Nos classes de droit coïncidant avec celles de théologie du Collége romain, nous ne pûmes pas y suivre le flot. Tout ne fut pas perdu pour nous. Ayant puisé au Sacré-Cœur, auprès du R. P. Martinet, le goût et l'amour de la doctrine de saint Thomas, nous fûmes heureux d'entendre exposer et commenter son admirable Somme par un de ses disciples et de ses frères, au beau couvent de la Minerve. Le collége de Saint-Thomas à la Minerve, ouvert lui aussi aux étrangers, en voyait à peine une quarantaine à ses cours de théologie et de philosophie. On ne peut cependant lui reprocher la faiblesse de son enseignement : suivant en tout la parole du Maître comme thème principal de la doctrine, la complétant selon les besoins du temps, il ne laisse rien à désirer pour la solidité et la clarté.

Il nous était imposible d'oublier l'Université ou la Sapience. Une nombreuse jeunesse laïque en remplit les vastes salles et s'instruit du droit civil, des sciences mathématiques et médicales sous des maîtres laïques. Des prêtres y enseignent la science ecclésiastique. Choisis au concours, ils sont presque toujours les plus éminents docteurs du clergé séculier et régulier. Nous y voyions l'habit blanc du Dominicain contrastant avec la robe noire du Bénédictin, de l'Augustinien et du Servite; l'enfant de saint François à côté de celui du Carmel. Un prêtre séculier, frère du Cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, enseignant la philosophie depuis vingt-cinq ans, ardent disciple de saint Thomas, et, au dire des connaisseurs, le connaissant mieux que personne au monde, déroulait alors à la Sapience l'incomparable doctrine du Maître, en faisait

admirer l'étonnante fécondité et la montrait prévenant et dissolvant les myriades de systèmes enfantés de nos jours. Il ne pouvait manquer d'avoir, et il eut notre préférence.

Comme ces jeunes natures qui, au milieu de mille objets brillants, voudraient s'attacher à tous, nous cherchions à nous multiplier et à boire la science à des sources si abondantes. Pendant quelques mois, un cours d'histoire ecclésiastique nous eut encore pour élèves. Comment s'en empêcher? le professeur était une autorité historique que Rome et le monde savant connaissent. Disciple de l'illustre cardinal Caprano, ayant consacré toute une vie à l'étude de l'histoire', Mgr Tizzani, archevêque de Nisibe, déroulait à ses élèves, hélas! une douzaine au plus, les annales de l'Eglise, avec une solidité de doctrine et un charme d'élocution qui nous ravissent encore. Pourquoi un tel homme est-il laissé seul? eh! ne serait-ce pas comme nous le disait lui-même cet éminent Prélat, parce que l'histoire ne sert de rien dans le monde; parce qu'elle ne conduit pas à une position sociale?

Sur la fin de l'année nous assistions, perdus dans une foule nombreuse, aux joûtes scientifiques qui ont lieu à cette époque. Un des meilleurs élèves, choisi par le professeur, offre en guise de gant un certain nombre de thèses embrassant tout un traité de théologie ou de philosophie et quelquefois toute la science théologique : *de omni re theologica.* L'exposé des thèses imprimé est distribué aux Cardinaux qui président et aux autres auditeurs. Trois professeurs, des divers colléges de la ville ont relevé le gant. Tour à tour, chacun sur un point *ad libitum*, ils attaquent le jeune défendant; lui, cherche à parer les coups et le fait souvent avec bonheur. Quelquefois, contre un adversaire trop pressant, le maître de l'élève, comme un parrain d'honneur, lui prête le secours de son écu. Et quand toutes les lances sont brisées, l'heureux vainqueur reçoit, avec un bruit approbateur, des félicitations bien précieuses pour lui et pour ceux qui l'ont si bien formé au noble métier des armes.

Ainsi se passaient nos jours, trop courts, parce qu'ils étaient beaux. Faisant diversion aux études, Noël, la veille du Carême, Pâques venaient nous donner une bonne semaine de vacances. Lentement et longuement : *chi va piano va lontano;* voilà le principe italien; nous, dans notre *furia francese*, nous disons : vite et court. Où est le vrai? Quoi qu'il en puisse être de la théorie, nous étions à Rome, il nous fallait vivre en Romains. Du reste si nous retranchions à l'esprit, c'était pour donner plus au cœur. La majesté des cérémonies, les Messes pontificales, quelques instants passés à deux reprises aux pieds

de Pie IX, une descente aux catacombes, venaient à divers intervalles émouvoir délicieusement nos âmes. Nous étions bien dans la Ville de Celui qui a dit : *ego sum via, veritas et vita.*

Notre première année était finie. Les ardeurs du soleil d'Italie faisaient émigrer aux délicieux alentours de Rome : la cité se dépeuplait en ces mois brûlants. Ne fallait-il pas laisser les livres et faire comme tout le monde, prendre des vacances? Mais quelles seraient ces vacances? A Rome il y a tant à voir, à étudier, à admirer que deux ans n'y sauraient suffire. Ses basiliques nous invitaient à contempler avec plus d'attention leurs trésors sacrés : le Vatican et les autres séjours des arts nous reprochaient notre indifférence pour leurs antiques richesses; tout Rome historique était là, nous déroulant son immense enceinte et ses alentours jusqu'aux pierres les plus obscures et aux derniers accidents de terrain marqués par des souvenirs. Pouvions-nous résister à tant de voix? Il fallait en prendre son parti, et fermant les livres classiques, ouvrir et étudier le livre de la vie de Rome, de la reine des peuples, de la reine des arts, de la reine de la force et de la beauté.

Un compatriote, son Eminence le cardinal Pitra, s'offrait avec l'amabilité d'un prince de l'Eglise, aux ecclésiastiques français en ce moment à Rome, pour leur faire visiter quelques basiliques. L'occasion était belle : toutes les portes s'ouvrent devant une Eminence. Nous nous mettons de la suite et nous voilà à Sainte-Croix de Jérusalem. L'autel des reliques est là, découvert devant nous. Quel spectacle! Vous en aurez joui, sans doute, mon Révérend Père ; vous aurez vu comme nous, touché et baisé comme nous ces admirables témoins de l'amour d'un Dieu : ces morceaux de la Crèche, de la colonne de la flagellation, du saint Sépulcre; cette épine, ce clou, cette portion si considérable du bois sacré, ce titre de la Croix aux lettres encore visibles, ce doigt que saint Thomas mit dans le sacré côté du Sauveur. Dieu seul sait ce qu'on sent alors et avec quelle ardeur le cœur lui parle! Mgr Mermillod, alors évêque nommé d'Hébron, se trouvait avec nous; il nous demanda une prière pour Genève. Là, qui eût pu la lui refuser? Agenouillés, nous priâmes pour que la Rome du Calvinisme perdît son nom odieux. Nous priâmes pour nous, pour nos familles, pour notre chère Congrégation. Il y a des endroits où l'âme ne se lasse pas de prier.

Quelques jours après, encore à la suite de notre éminent et aimable conducteur, nous visitions Saint-Paul hors les murs. Vous connaissez, mon Révérend Père, les splendeurs de cette

basilique : on ne vient pas à Rome sans voir Saint-Paul, et on ne voit pas Saint-Paul sans se le rappeler toujours. Longtemps familier de la basilique, l'éminent Bénédictin nous en redit l'histoire, son incendie récent, le blasphème d'Edgar Quinet à la vue du chef du Sauveur représenté sur l'arceau qui sépare le transept de la nef[1]. Puis il nous fit admirer le jeu de la Providence, qui avait fait concourir les différentes nations de la terre au temple de l'Apôtre des nations : c'était Néron donnant le granit rouge de sa bibliothèque pour les dalles du pavé; le czar de Russie, son malachite de l'Oural pour les autels du transept; l'Autriche et l'Italie, le granit du Simplon pour les 80 colonnes de l'édifice; le pacha d'Egypte, son albâtre transparent pour soutenir le baldaquin de la Confession. Restaient les saintes Reliques à vénérer. On nous ouvre le le trésor de l'Eglise, et bientôt nous tenons dans nos mains le bâton et les chaînes du grand Apôtre, nous baisons avec amour le bras de sainte Anne, bras qui porta l'auguste Vierge. « J'ai donné à baiser ce bras à des zouaves bretons, nous dit le Cardinal : ils pleuraient de joie. » Et en même temps, il le présentait à quelques nobles enfants de la France, revêtus de l'uniforme de zouave pontifical; ils n'étaient pas fils de la Bretagne, mais nous ne savons pas s'ils en aimaient moins sainte Anne.

Dans ces visites, une seule chose nous attristait comme catholiques et comme Français. Les reliquaires contenant de si précieux souvenirs étaient de la plus grande simplicité, nous pourrions dire pauvreté; et cette remarque a sa vérité presque partout à Rome. On ne voit pas dans les vases sacrés, les ornements sacerdotaux et les autres objets consacrés au culte, la richesse qu'on s'attendrait et qu'on aimerait à y trouver. C'est que Rome dut se dépouiller pour payer la dette de Tolentino ; c'est que dans ces temps malheureux, la Ville sainte ne fut pas toujours la Ville sacrée et inviolable. Mais passons ; Rome est une mère; depuis longtemps nous sommes pardonnés.

La Providence nous traitait en enfants gâtés. Dans ces jours où nous pouvions être tout yeux et tout oreilles, des spectacles

[1] Cet impie renommé, visitant Saint-Paul au milieu des ruines encore fumantes, remarqua la tête du Sauveur peinte en mosaïque sur l'arceau seul respecté par les flammes, seul debout au milieu de ce champ de décombres. La figure, représentée grossièrement et dans toute la simplicité des temps antiques, a une empreinte de tristesse. « Ce Christ, dit M. Quinet (du moins tel fut le sens de ses paroles), ce Christ est bien triste de l'incendie de sa basilique : il est plus triste encore de la mort de son Eglise qui disparaît du monde... » Cependant Saint-Paul s'est relevée plus brillante : l'Eglise surabonde de vie et verra la mort de M. Quinet.

que Rome ne présente pas chaque année allaient nous être offerts. Une nouvelle étoile brillait au firmament des Cieux; astre au reflet si doux et si cher pour la France, la Vénérable Marguerite-Marie était élevée aux honneurs des autels. Quel heureux spectacle de voir ces foules de pèlerins, accourant des rivages de la France à la patrie commune, pour assister à la glorification d'une humble religieuse, naguère si inconnue, aujourd'hui si aimée! Qu'elle était radieuse la virginale amante du Sacré-Cœur, alors qu'au nom du chef de l'Eglise, sous les voûtes de Saint-Pierre, au milieu de mille lumières, elle apparaissait, les mains et les regards vers les cieux et vraiment bienheureuse! Avec quel accent le chant du *Te Deum* sortait de nos poitrines et la prière montait de nos cœurs! On eût dit une vision du Ciel..... Hélas! nous faisons l'histoire de deux ans à Rome; nous ne pouvons nous arrêter. Pareils au voyageur, qui, emporté par une vapeur rapide, voit à peine les nombreux paysages fuyant devant lui, nous ne pouvons que noter les mille merveilles qui se succèdent dans un séjour à Rome.

Les gloires de la terre venaient après les gloires du ciel : le souverain Pontife donnait le chapeau cardinalice à Mgr de Bonnechose et au Patriarche de Venise. Nous étions encore là, dans les salles du palais pontifical, admirant le symbole si touchant de cette cérémonie.

Consignés dans la ville par l'ardeur de la saison, nous utilisions nos longues journées, en soumettant à un examen détaillé les plus belles églises de Rome, leurs marbres, leurs fresques, leurs tombeaux. Les nombreuses galeries, les riches musées des palais nous offraient aussi un champ à une étude pleine de charme et de variété. Et ces fêtes qui se suivent les unes les autres, pouvions-nous les laisser passer inaperçues? Saint-Pierre ès-liens, le 1er août et pendant l'Octave, déposait dans nos mains et nous laissait baiser les glorieuses chaînes du Prince des Apôtres. Le *Gesù* au jour de saint Ignace, si éclatant de richesses, saint Alphonse à l'Esquilin, saint Dominique à la Minerve, N.-D. des Neiges au lieu même du miracle, nous appelaient tour à tour. Toutes ces solennités si splendides, et dont Rome seule a le secret, ne pouvaient manquer de nous attirer. D'autres fois, aux premiers feux du jour, nous allions offrir en holocauste le roi des martyrs, sur les corps des chefs de son armée : un jour à la confession d'un apôtre, un autre à l'autel de Laurent, d'Agnès, de Cécile. Oh! combien grandes sont les délices de Rome pour un prêtre! que de voix suaves et fortes parlent à son âme, s'il veut l'ouvrir! Oblats de Marie, nous avions les sanctuaires si

vénérés de notre auguste Mère : missionnaires et religieux, les corps des Apôtres, et des Ignace de Loyola, des Philippe de Néri, des Paul de la Croix, des Léonard : aspirants à la science ces défunts qui parlent encore, Grégoire le Grand, Léon, Jérôme, Chrysostome. Notre âme pouvait-elle être plus au large, et par conséquent plus en vacances?

Mais tout passe; même les chaleurs de l'été à Rome. L'automne venait avec son ciel moins inclément nous permettre quelque excursion hors des murs; nous en profitâmes.

S'étendant du levant au midi de la Cité, une chaîne de montagnes, dernier abaissement des Apennins, borne agréablement l'horizon de Rome et va s'affaiblissant jusqu'à la mer. Sur la déclivité et quelquefois au sommet de ces monts étaient assises ces villes si fameuses dans l'histoire du berceau de la fille de Romulus; Albe la longue, Véïes, Tusculum, Tibur : distantes les unes des autres de quelques lieues à peine, ces républiques, que notre jeune imagination se figurait de formidables puissances, quand elle les voyait balancer la fortune de Rome, n'étaient guère, à notre avis, que de petites villes moins fortes par le nombre des citoyens que par leur position et l'alliance des cités voisines jalouses des Romains. Aujourd'hui en ruines ou humbles servantes de Rome, elles n'ont plus d'autre importance que celle des souvenirs. C'était la meilleure pour nous. A trois reprises, ces collines historiques nous virent gravir leurs flancs. Laissant les villes au nom moderne, Albano, que parfume encore le docteur séraphique, Frascati aux fraiches villas, Castel Gandolfo, que Pie IX immortalise, Tivoli et ses cascades: nous aimions à nous perdre au milieu des ruines qui les entourent. Franchissant un tronçon de voie romaine, dont les larges dalles sont encore visibles, nous rêvions un instant dans la villa où Cicéron dictait ses Tusculanes ou bien nous dînions à la villa d'Horace, mais non pas comme lui. Du haut des collines, dominant la campagne romaine, alors couverte de splendides demeures, ayant à l'horizon la mer dorée par le soleil, nos philosophes et nos poëtes du siècle d'Auguste pouvaient bien chanter les plaisirs ou les douceurs de la vertu. A Tivoli, il nous semblait entendre les oracles de la Sybille Tiburtine, dont les ans ont respecté le temple; redescendant, nous traversions cette immense villa où Adrien avait voulu imiter tous les monuments, tous les paysages trouvés dans la visite de son empire. De là peut-être le cruel César signait le supplice de Symphorien et de ses fils, fervents chrétiens de Tibur. De retour dans la campagne romaine, dont vous connaissez l'inexprimable tristesse, nous croyions revoir Alaric, Totila et

leurs hordes barbares entourant la grande cité d'un cercle de fer et couchant dans la poussière les restes de son antique splendeur.

Pour étudier encore des ruines, nous parcourions une autre fois en modestes piétons cette voie Appienne que les chars du triomphateur foulaient il y a vingt siècles. Droite comme une colonne couchée, cette reine des voies, partant de la porte Appia, aujourd'hui porte Saint-Sébastien, allait, pavée de blocs de pierre, jusqu'à Capoue. De Rome à Albano, sur une étendue de 15 milles, elle était littéralement bordée de monuments funèbres. C'est là que les Pompée, les Metellus et tant d'autres illustres quirites y dorment leur sommeil. Le faste signalait ces temples de la mort. Aux formes les plus variées, aux marbres les plus riches, avec leurs portraits du défunt sculpté sur les frontons, avec leurs bas-reliefs représentant les noces des dieux ou les jeux de Bacchus, ces tombeaux disaient bien l'esprit du paganisme et comment il envisageait la mort. A quelques pas au delà de l'église Saint-Sébastien, on suit encore cette voie dans sa largeur primitive, avec ses pavés usés par les roues. Mais où est sa splendeur d'autrefois? Perdue dans ce désert qui ceint Rome de deuil, à peine foulée par de rares curieux, avec ses sépulcres brisés et le silence de mort qui plane sur elle, la grande voie n'est plus qu'une grande ruine, disons mieux, une grande tristesse. Ces fiers Romains qui la parcouraient, où sont-ils ? où sont ces grandes gloires qui ont choisi sur ses bords leur lit funèbre? Oh ! que l'âme est triste au milieu de ces débris ! rien n'est là pour la consoler ! Combien nous aimions mieux ces autres nécropoles enfouies sous la voie Appienne elle-même ! Là aussi sont couchées des générations : là aussi le profond silence, la solitude, les ténèbres. Et cependant rien n'y est triste ; le cœur y sent la vie ; l'âme y espère. C'est que là est le vrai champ du repos; là sont les catacombes.

Ainsi se passaient nos vacances. Vraies leçons d'histoire, elles renouvelaient dans notre esprit, pour les y imprimer plus fortement, les souvenirs de l'adolescence. Le temps des études était revenu : nous recommencions notre seconde année.

Que vous en dirons-nous, mon bien-aimé Père? Notre cadre de travail était celui de l'année précédente ; seulement comme les premières difficultés étaient surmontées, nous ajoutâmes quelques classes de langue hébraïque à nos leçons quotidiennes. Lire les saints Livres dans le texte original, pouvoir comprendre et résoudre les objections philologiques les plus ordinaires, méritait bien le temps que nous consacrâmes à cette étude. Au commencement elle n'est pas at-

trayante : l'esprit est bien vite dérouté par ces mille règles que nécessite, pour la lecture, l'addition des points voyelles. Cette ponctuation, vous le savez, est de pure convention : moyen néanmoins nécessaire : l'hébreu avec ses consonnes seulement serait inintelligible. Anciennement, il est vrai, la lecture et la prononciation se transmettaient par la tradition. Mais quand celle-ci fit défaut, des rabbins de l'école de Massorah, connaissant parfaitement la vraie prononciation, donnèrent vers le neuvième siècle les points voyelles et les règles avec lesquelles on arrive à lire et à comprendre. Saint Jérôme, malgré sa volonté de fer, se dégoûta quatre fois de l'hébreu ; nous n'avons pas eu encore ces quatre défaillances, mais aussi nous ne savons pas l'hébreu comme saint Jérôme. Notre professeur, vrai type de savant par sa simplicité et sa bonhomie, nous évitait bien des amertumes. Nous étions quatre élèves, lui donnant plus de peines qu'une classe nombreuse, demandant tout, questionnant sur tout, et il répondait avec une admirable patience : c'était la mère qui mâchait la nourriture à ses enfants. Ce digne ecclésiastique connaît à fond les langues orientales; il est l'auteur du livre qui vient de paraître sur Origène; livre dans lequel, au dire de plusieurs hommes compétents, il rétablit d'une manière irréfragable la pureté de doctrine de cet illustre Père de l'Eglise.

Désireux de connaître par nous-mêmes tout ce qui a rapport aux études à Rome, nous assistâmes à quelques séances des diverses académies. Dans une on discute un cas de morale ; dans l'autre une question de rubriques ou de cérémonies. Ces conférences pour les prêtres ou les religieux sont bien fréquentées ; ordinairement des cardinaux y président. Désigné la semaine précédente, un membre de l'assemblée propose la question ; un autre la décide quasi *ex cathedrâ*. Mais auparavant le champ a été ouvert à la discussion ; chacun a pu apporter son avis. Enfin, un petit entretien d'édification clôt la séance. A l'Académie de la religion catholique, où les laïques sont admis et dont plusieurs sont membres, on traite les grandes questions d'ordre social. Là encore, les princes de l'Eglise et même la noblesse romaine, le corps diplomatique ont leurs représentants. Un jour, perdus dans cette noble foule, nous y écoutions le cardinal Di Pietro faisant l'éloge funèbre du cardinal Wiseman ; la semaine suivante, Mgr Nardi devait parler des écrits de l'illustre défunt. Ces deux sujets de circonstance étaient une diversion au thème ordinaire. Les autres Académies, celle des Arcades, de l'Immaculée Conception, etc., etc., s'occupent surtout de littérature. Une autre enfin, justement nommée Académie polyglotte, se tient une

fois chaque année à la Propagande, pour la fête de l'Epiphanie. Chacun des élèves du collége de la Propagande célèbre en sa langue le mystère de la vocation des nations à l'Evangile. Une trentaine d'idiomes divers y frappent les oreilles. C'est presque la tour de Babel, moins la confusion.

Une étude nous restait encore; c'était celle des Congrégations romaines. Nous choisîmes celle du Concile. Là on admet de jeunes ecclésiastiques à une espèce de débats antérieurs aux jugements des Pères de la Congrégation. L'exposé des causes nous était soumis comme aux cardinaux : quelques jours à l'avance on se réunit, et, sous la présidence du secrétaire, on discute la cause, chacun donnant sa décision et les raisons qui l'appuient. Les cardinaux tiennent ensuite leur assemblée, discutent comme nous et décident en juges, ce que nous avons décidé en élèves ou quelquefois le contraire. On nous communique les réponses et nous pouvons confirmer ou réformer notre manière d'apprécier le droit et de l'appliquer aux cas particuliers; exercice bien utile; car qu'est la théorie sans la pratique? exercice malheureusement peu goûté par les élèves français : à peine étions nous cinq ou six de notre pays.

Le temps s'écoulait : notre soleil à Rome était sur son déclin; nous tâchions de doubler les jours par l'activité. Pour enrichir encore notre provision scientifique, nous allions consultant, interrogeant les docteurs en Israël, les maîtres de la science. Une fois, nous hasardâmes une visite au R. P. Liberatore, de la Compagnie de Jésus. Il jouit à Rome d'une grande réputation; nous lui étions étrangers de pays et de langue, il ne nous avait jamais vus; pour le coup nous nous trouvions téméraires. Nous n'eûmes pas à nous repentir. Ce bon Père nous accueille avec la cordialité d'un ami; nous le mettons sur un thème préparé, la doctrine de saint Thomas, nous le pressons de questions : il nous parle avec une franchise, une simplicité qui nous étonnent, nous raconte l'établissement de la *Civilta Catholica* pour propager le retour entier et universel aux saines idées de l'Ecole, nous dit les conversions intellectuelles opérées, spécialement celles de quelques professeurs, race qui ne se convertit presque jamais, ajoutait-il, tant elle s'enracine dans les préjugés. Puis après une heure d'un entretien le plus intéressant, le plus affable qui se puisse penser, il nous embrasse avec l'effusion d'un père et nous laisse étonnés et charmés de cet accueil.

Vinrent enfin les examens; suivant votre intention, mon Révérend Père, nous nous préparâmes à les soutenir; du reste nos deux ans de séjour à Rome nous permettaient de les affronter sans trop de crainte. Nous remplissons toutes les for-

malités préliminaires ; ennuyeux préambule comme on le sait. A trois reprises le sort nous assigne sur chaque matière, la philosophie, la théologie et le droit canon, une thèse à soutenir la plume à la main. Quelque temps après, à la Sapience devant le cardinal Altieri et les douze émérites formant le collége philosophique, au collége de Saint-Thomas de la Minerve, en présence de cinq docteurs dominicains, au séminaire romain devant les habitués du barreau ecclésiastique, nous eûmes à subir l'examen oral. Un des examinateurs pose une question, puis d'objections en objections cherche à trouver le faible de la cuirasse : son attaque finie, une autre lui succède, et ce n'est qu'après quatre ou cinq passes scientifiques, que le prétendant peut respirer dans l'arène libre d'ennemis. Soit chance du sort qui nous fit bien rencontrer, soit indulgence de nos courtois adversaires, soit toute autre cause, nous n'eûmes point à essuyer la honte d'une défaite. Bientôt nous reçûmes les insignes du doctorat : on nous posa la barrette à quatre cornes, comme marque du pouvoir d'enseigner dans le monde entier ; on nous passa au doigt l'anneau, symbole de l'union avec la sagesse, et celui qui nous armait ainsi chevaliers nous donna l'accolade fraternelle, en nous adressant ces paroles d'Isaac bénissant Jacob : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ abundantiam frumenti et vini.*

Un proverbe dit : *finis coronat opus* : nous en étions à cette fin. Déjà, mon Révérend Père, vous nous rappeliez en France. Il fallait, et c'était bien juste, céder la place à deux autres privilégiés de la famille. Nous fîmes nos adieux à Rome, à son Pontife, à ses églises, à ses héros, à ses mille souvenirs. Puis, saluant une dernière fois l'ange de la cité, non sans regarder souvent en arrière, nous laissâmes cette terre que deux ans de séjour ne nous permettront pas d'oublier. Quelques jours après nous étions rentrés au Sacré-Cœur d'Autun. Heureux de respirer de trop courts instants au milieu de cette partie de la famille, faible d'années, mais non de piété et d'ardeur : heureux d'y espérer votre prochaine arrivée. Au terme de notre mission, nous avions besoin, mon Révérend Père, de vous exprimer de vive voix notre reconnaissance, de vous bénir d'une inspiration dont nous avons été les premiers à sentir le prix.

Veuillez, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, agréer l'offrande de nos plus respectueux hommages et bénir vos enfants.

LEROND, O. M. I. ; CORNE, O. M. I.

II. — LA RETRAITE DU SCOLASTICAT.

Autun, maison du Sacré-Cœur, le 27 septembre 1865.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE REY,

Notre Révérendissime Père désire que je retrace, comme je le pourrai faire, l'admirable spectacle qu'a offert la Maison du Sacré-Cœur pendant les huit jours qui viennent de s'écouler. La crainte seule de lui déplaire par un refus me décide à prendre sur moi une tâche que d'autres auraient beaucoup mieux remplie. Je vais donc essayer de parler de ces jours bénis, aussi bien que me le permettront ma tête fatiguée et ma maladresse ordinaire à manier la plume. Oh! que ne suffit-il de sentir pour dire bien toujours! Mais s'il est vrai que c'est le cœur qui rend la langue éloquente, encore faut-il, pour traduire les émotions du cœur, une langue suffisamment souple et exercée.

Notre bien-aimé Père avait voulu procurer le bienfait de cette retraite à diverses catégories de ses enfants. Aussi se pressaient-ils nombreux autour de lui, heureux de vaquer à l'œuvre de leur rénovation spirituelle sous l'œil de leur Père et avec le secours de ses conseils. L'enceinte hospitalière du Sacré-Cœur s'était dilatée pour donner place à tous, et nous avons eu, à côté de nos cinquante Frères Scolastiques, le personnel enseignant de la Maison, le personnel enseignant du grand séminaire d'Ajaccio, celui du grand séminaire de Fréjus, nos Pères Missionnaires de Saint-Jean, et plusieurs autres revenus des régions lointaines, et que des motifs particuliers avaient rapprochés momentanément du Père commun. Tels sont le R. P. GAUDET, Vicaire de la Mission du Texas et du Mexique, ramené de nouveau en Europe par les intérêts de sa Mission, et pour qui ce n'est plus qu'un jeu de passer et de repasser l'Océan, tant il est vrai qu'un grand cœur semble avoir des ailes, et qu'un dévouement à toute épreuve fait compter pour rien les plus laborieux sacrifices; le R. P. CHEVALIER, l'apôtre infatigable du Canada et des Etats-Unis, que la confiance de notre Révérendissime Père vient d'appeler au Scolasticat, pour collaborer à la formation des futurs apôtres, qui feront bénir à leur tour le nom de la Congrégation jusqu'aux extrémités de l'univers; le R. P. COOPMAN, également rappelé de l'Amérique, pour raison de santé; le R. P. LEPERS, naguère Directeur du Juniorat, et qui tout à l'heure

franchira l'Océan, portant à nos Frères du Nouveau-Monde les parfums de piété dont son âme s'est embaumée en ces heureux jours; le R. P. Simermann, qui passe de la direction du Noviciat de N.-D. de l'Osier, sur un théâtre plus vaste et plus éclatant. Bref, une centaine des nôtres, en y comprenant nos Frères convers des deux maisons d'Autun, ont pris part aux exercices de cette retraite.

Aussi notre zélé prédicateur, le R. P. Hermitte, en adressant la parole pour la première fois à cet auditoire recueilli des quatre vents du ciel, ne put-il se refuser à faire un rapprochement plein de consolation et d'encouragement pour des cœurs d'Oblats. « Quand j'étais à votre âge, a-t-il dit en parlant à nos Frères scolastiques, et qu'une circonstance analogue nous réunissait, hélas! on avait bientôt fait de parcourir le cercle d'action de notre Famille. Ceux-ci venaient de N.-D. du Laus, ceux-là de Marseille, d'autres de Nîmes, d'autres enfin composaient la Maison d'Aix; et l'on avait embrassé la Congrégation tout entière. Mais aujourd'hui quel spectacle frappe mes regards! Les deux hémisphères se rencontrent et s'embrassent devant moi. Ah! permettez-moi de vous demander, pour ma consolation, de quelles contrées diverses vous avez été amenés ici. Vous donc, mon Frère, d'où venez-vous! — Je viens des plages embrasées où vivent le tigre et le lion : *de cubilibus leonum;* mon lot est de rompre le pain de la parole évangélique aux peuplades abandonnées du Mexique et du Texas. — Et vous, mon Frère, d'où venez-vous? — Je viens des régions glacées de l'Amérique du Nord : *ab Aquilone et mari*; des lieux où les frimas déploient toute leur puissance. — Et vous, mon Frère, d'où venez-vous? — Je viens des rives où domine le léopard : *de montibus pardorum;* j'ai les Trois-Royaumes pour théâtre de mon apostolat, et je vais rappelant au bercail nos frères égarés, confirmant dans la foi ceux qui ont su en conserver le trésor. — Et vous tous, que je vois ici rangés en une phalange si compacte, d'où venez-vous? Ah! je distingue en vos personnes des représentants de toutes les provinces, de tous les dialectes de notre catholique France; le Marseillais coudoie le Belge et le Flamand; la Bretagne donne la main à la Lorraine, à la Franche-Comté, au Dauphiné, au Languedoc, à la Guienne, au Maine, à la Champagne : que sais-je encore? L'humble tige plantée, il y a quarante ans, dans le jardin de l'Eglise, est devenue un grand arbre qui couvre le monde entier de ses rameaux. Elle produit des apôtres avec une fécondité croissante, et d'elle sont nés déjà de nombreux pontifes, qui attestent sa sève généreuse et son éclatante vitalité. Mais quels sentiments va

réveiller en nous cette admirable dilatation? Sera-ce de la vanité, une sotte complaisance en la grandeur de notre Famille? A Dieu ne plaise! Je n'entends au contraire que porter nos cœurs en haut et en faire jaillir un hymne de reconnaissance et de glorification au Dieu tout puissant et tout bon : *Quoniam* PRÆVENIT NOS *in benedictionibus dulcedinis.* A lui seul soit toute la gloire à jamais! »

Une fois les saints exercices commencés, cette Communauté nombreuse a revêtu une physionomie toute nouvelle. Aux démonstrations fraternelles, à l'expression cordiale et parfois animée, avec lesquelles on avait accueilli chaque nouvel arrivant, en qui d'ailleurs on était heureux d'embrasser souvent ou un ancien compagnon d'armes, ou un frère que l'on ne connaissait encore que par la renommée de ses travaux apostoliques, succédèrent le silence et le recueillement les plus exemplaires. Rien de beau, rien d'édifiant, rien de saintement éloquent, comme l'aspect que ne cessa dès lors de présenter la Maison du Sacré-Cœur. Tous les visages reflétaient l'esprit intérieur, l'union à Dieu, la concentration dans le grand objet de la Retraite. C'était comme une atmosphère surnaturelle qui enveloppait toutes ces âmes, et dans laquelle elles respiraient uniquement. Aussi chacun se portait-il comme sans effort aux choses de Dieu, soulevé qu'il était par l'action de ce milieu tout divin, dans lequel il vivait. Notre bien-aimé Père sait que je n'exagère point, lui qui ne pouvait s'empêcher, dans les entretiens privés qu'il nous donnait tour à tour, d'exprimer la douce joie dont son cœur était plein. Oh! qu'ils ont été doux et précieux ces jours de bénédiction, pendant lesquels notre divin Maître épanchait si libéralement sur nous le trésor de ses grâces! Que nous étions heureux! Et combien souvent, nous aurions voulu dire avec le Prince des Apôtres : *Domine, bonum est nos hìc esse : faciamus hìc tabernacula.*

Mais aussi pouvait-il en être autrement avec cette abondance de secours qui nous était prodiguée? Je ne voudrais pas alarmer l'humilité du R. P. HERMITTE; mais puis-je me refuser à rappeler qu'en nous ouvrant son cœur, il en a fait jaillir des trésors de foi, de piété, d'esprit religieux, de zèle apostolique, d'attachement profond à notre chère Famille? qu'il nous a nourris d'un pain spirituel tout pétri avec le suc des divines Ecritures? qu'il a déroulé devant nous successivement la triple forme à laquelle nous devons nous adapter, comme religieux, comme apôtres, et comme Oblats de Marie Immaculée, qu'il l'a déroulée avec toute la ferveur qui appartient à une âme enflammée de charité, avec toute l'autorité que donne une vertu reconnue, jointe à quarante

ans d'une vie de dévouement à Dieu et à ses Frères, d'amour sans bornes pour sa vocation et les devoirs qu'elle impose? Il est très-loin de ma pensée de vouloir esquisser ici les enseignements tombés de la bouche d'un maître si plein de ce qu'il nous prêchait : une parole prime-sautière et pleine de soudainetés comme la sienne, se refuse à passer par l'alambic de l'analyse. Mais qui pourrait oublier le tableau si poétique et si vivant, où, s'inspirant de saint Antonin, il nous a montré l'apôtre, devenu sous la main du Seigneur, le coursier de sa gloire, *equus gloriæ suæ,* mesurant la terre de son regard, allant, infatigable et sans nul souci de ses intérêts, à des conquêtes incessantes pour étendre l'empire de son Maître, jusqu'à ce que la main qui le conduit serre le frein pour lui dire : C'est assez? Et quand, cherchant la devise de l'Oblat de Marie dans cette pensée profonde de saint Paul : *Benedictus Deus, qui elegit nos... in Christo ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate;* Béni soit Dieu qui nous a élus en Jésus-Christ avant l'origine du monde, pour que nous fussions saints et immaculés devant lui par la charité, quand, dis-je, il nous montrait que, voués par notre profession même à glorifier Marie dans son privilége d'Immaculée, nous sommes tenus plus que personne à tendre à sa pureté de cœur, à sa parfaite innocence, à sa vie d'oraison et de recueillement, à son dégagement de toutes les recherches intéressées : qui ne s'est promis de garder fidèlement dans les archives de son cœur un enseignement aussi élevé, pour s'en aider dans les luttes de la vertu? Et qui n'a présent encore à l'esprit le ton pénétré avec lequel il nous parlait de la Congrégation, notre mère, des biens inappréciables et sans nombre que nous puisons dans son sein, de l'amour tout filial dont nous lui sommes redevables? Mais il est une instruction dont je bénis surtout notre orateur, et que tous les membres de notre Famille devraient, il me semble, méditer assidûment; c'est celle où il s'est efforcé de nous inculquer le respect religieux que nous devons à nos Saintes Règles, en nous montrant combien elles sont loin d'être une simple création de l'esprit humain. Oui, s'est-il écrié, les Constitutions qui régissent les instituts religieux viennent très-véritablement de Dieu par voie d'inspiration; elles ont un caractère sacré et divin, presque à l'égal de nos Livres saints eux-mêmes. Que l'on se rappelle comment les fondateurs d'ordres, ont écrit leurs constitutions respectives. Chaque article en a été tiré du cœur de Dieu, à force de supplications et de larmes. C'est au fort de la contemplation, souvent au sein de l'extase, que l'Esprit-Saint

leur donnait la lumière, à l'aide de laquelle ils discernaient la mesure la plus propre à garantir la fin qu'ils voulaient atteindre. Or, ce n'est point autrement que procéda notre vénéré Fondateur, et Dieu seul sait tout ce que lui ont coûté ces Règles sous la garde desquelles nous vivons si tranquillement aujourd'hui; Dieu seul sait au prix de combien d'oraisons, de jeûnes, de veilles et de macérations, il a fait descendre du Ciel pour nous ce code vénérable, qui doit nous apparaître tout trempé de ses larmes et de son sang. Il est donc très-vrai de dire de celui qui le viole volontairement, qu'il foule aux pieds le sang de l'Alliance, de cette alliance dont les conditions ont été scellées véritablement avec le sang de notre Père, de cette alliance qui fait de nous un peuple de prédilection, en retour des devoirs faciles qu'elle nous impose.

Mais c'est aussi vers notre bien-aimé Père que se dirige l'essor de notre reconnaissance ; il faut qu'il me permette de parler pour ma satisfaction particulière et pour la satisfaction de tous mes Frères, dont l'âme a vibré comme la mienne sous les accents de sa parole, et qui ont besoin, je le sais, de trouver un organe qui dise ce que leur cœur sent pour lui. Merci donc, Père bien-aimé, merci du bien que vous nous avez fait ; merci des fatigues que vous vous êtes imposées pour nous, de cette action incessante à laquelle vous vous êtes condamné. Ah ! nous savions déjà que vous nous appartenez toujours, que votre vie tout entière se dépense pour nous ; mais en ces jours bénis vous nous l'avez prodiguée pour ainsi dire sans réserve, et nous voulons vous dire que nous reconnaissons les nouveaux titres que vous avez acquis à notre amour. Merci surtout de ces conférences, où vous exposiez avec lucidité les principales conditions d'une vie vraiment religieuse, où vous nous signaliez les écueils à éviter, où vous nous révéliez à nous-mêmes les secrets de nos consciences, démêlant d'un coup d'œil sagace et sûr nos infirmités ou nos imperfections, analysant toutes les situations morales avec une exactitude inexorable. Votre parole était un clair miroir, où chacun de nous pouvait se voir nettement et se juger selon la vérité. O Père vénéré, que nous aimions à l'entendre, votre parole, quand elle faisait resplendir à nos yeux les biens inestimables dont le divin Maître a daigné doter notre saint état, quand elle gémissait si douloureusement sur l'aveuglement de nos Frères infidèles à la foi jurée, et qu'elle revenait encore à eux en des termes toujours plus désolés, comme si l'image toujours présente de leur désastre ne lui avait pas permis de se taire ! C'était bien notre Mère, la Congrégation, personnifiée en vous, que nous entendions ; tantôt adjurant ses enfants,

en les pressant sur son cœur, de ne pas déchoir de la gloire de leur Père, des nobles exemples de leurs Frères aînés, tantôt pleurant la perte de ceux qui l'ont reniée et ne voulant point être consolée, parce qu'ils ne lui seront jamais rendus. Comme nos cœurs alors se prenaient d'amour pour cette Mère généreuse, et combien vivement s'élevait du fond de nos âmes la protestation de payer ses bienfaits, de compenser ses amertumes par une éternelle fidélité !

Ces jours heureux ont passé bien vite. L'ardeur des retraitants semblait croître de jour en jour, loin de laisser voir le moindre signe de ralentissement, lorsque déjà il a fallu songer à la clôture. Magnifique couronnement d'une période riche en consolations, cette cérémonie marquera la date du 27 septembre d'un caractère tout de joie pour nous tous. Dès six heures du matin, la Communauté en habits de chœur était rassemblée dans la chapelle pour la rénovation des vœux. Au centre, un groupe de musiciens vocalistes se disposait à fonctionner sous la direction du R. P. Boeffard, que l'on aime tant à mettre à contribution dans les occasions de ce genre. La sainte Messe commença, et bientôt le cantique d'Oblation retentit, interprété magistralement par le R. P. Boeffard, de sa voix ferme, sonore et vibrante, aux effets d'autant plus saisissants, qu'elle est dirigée par une âme douée du sens musical à un haut degré. Cet admirable cantique, dont on peut dire, qu'il est toujours nouveau dans son ancienneté, a produit ses impressions accoutumées. On a beau l'avoir entendu cent fois et avoir palpité cent fois sous son action, à chaque audition nouvelle, il vous remue le cœur comme au jour où il célébra votre propre sacrifice. Mais à tout cet ensemble si émouvant, il fallait une voix pour formuler à chacun de nous ce qu'il sentait au fond de l'âme. C'est encore la voix de notre bien-aimé Père, qui a donné satisfaction à ce commun besoin, en interprétant la grave et imposante cérémonie qui s'accomplissait, en mettant dans une vive lumière le caractère sacré des engagements que nous allions renouveler, en face de Jésus eucharistique prêt à nous bénir. S'inspirant du grand cœur de notre Fondateur, qui reposait à trois pas de l'autel, il nous a dit de quels sentiments, de quel esprit doit vivre l'Oblat de Marie Immaculée. Oh ! que nos cœurs ainsi préparés ont goûté de douceur et de saint bonheur, quand il nous a été donné de proclamer une fois de plus notre ferme détermination de rester fidèles jusqu'à la mort, à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, dans la Société de Marie Immaculée ! Pendant ces huit jours consacrés à méditer les choses divines et à converser avec Dieu, nous

avions compris mieux que jamais l'excellence du don divin à nous départi par la vocation religieuse, et c'est avec un accent de conviction profonde que chacun a redit la formule du don de lui-même par le dégagement de tous les liens terrestres.

Alors le divin Maître a ouvert son cœur pour nous bénir; nous avons chanté l'hymne solennel de l'action de grâces; et puis, au chant du *Magnificat*, autre hymne qui exprime si magnifiquement les élans d'une âme qui se sent comblée des faveurs d'En-haut, nous nous sommes dirigés processionnellement vers la salle des exercices pour l'accolade fraternelle. Pourquoi faut-il que ma plume se soit fatiguée à retracer les souvenirs qui précèdent? Ce dernier épisode aurait eu pour elle tant d'attrait, lui aurait fourni un thème si aimable et si riant! J'aurais montré ces longues lignes d'enfants de Dieu rajeunis spirituellement dans un bain de grâces insignes, où ils s'étaient plongés à discrétion, portant sur leur front le rayonnement de la charité ravivée dans leurs âmes, le reflet de la lumière divine, que laisse le commerce du Seigneur, surtout quand ce commerce a été tout imprégné des suavités de l'Esprit-Saint; je les aurais montrés cheminant sous les arceaux du cloître d'un pas grave et plein d'allégresse en même temps, caressés en passant par les rayons d'un soleil radieux, qui semblait jaloux de se mêler à cette fête délicieuse, et qui venait ainsi lui donner son dernier perfectionnement; car c'était le divin soleil de justice illuminant et réchauffant nos âmes avec d'indicibles douceurs, qui envoyait son image visible réjouir nos yeux et donner du bien-être à tous nos sens. Enfin, arrivés dans la salle, nos lèvres sont déliées; les enfants tombent dans les bras de leur Père et s'embrassent entre eux avec toute l'effusion que donne une fraternité dont l'amour divin forme le lien. La solennité avait reçu son complément, laissant à tous ceux qui ont eu le bonheur d'y participer des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Nos vénérés Supérieurs ont eu leur cénacle avant nous, et une plume qui a le privilége de nous charmer toujours nous en a retracé, en traits brillants et tout palpitants d'émotion, l'aspect édifiant, les consolations et les joies. Mais qu'il nous soit permis de croire, et des témoignages sûrs nous y autorisent, que notre cénacle à nous a été plus beau encore, plus fécond en joies saintes et d'un effet plus entraînant; qu'il nous soit permis de croire que, si le charmant historiographe du premier cénacle eût assisté à celui-ci, il eût trouvé pour le décrire des tons encore plus attendris et plus émus, des touches tour à tour plus suaves et plus émouvantes, des ima-

ges plus vives, des traits plus brillants. Ah! que n'était-il là pour reproduire dans toute sa vérité la physionomie de cette assemblée de Frères, où chacun n'avait pour but que d'accroître l'honneur et la gloire de la Famille, en se retrempant dans l'esprit de sa vocation, en activant le zèle de sa sanctification personnelle!

Voilà, bien cher Père, ce que j'ai su dire sur un si beau sujet. Vous trouverez que j'ai employé bien des paroles pour dire peu de chose au fond. Je vous prie d'user largement de votre droit de contrôle, en modifiant, retranchant partout où vous jugerez bon de le faire. Si après cela mon humble travail peut être de quelque intérêt ou de quelque édification pour nos Frères, je serai amplement payé de ma peine.

Veuillez agréer l'expression des sentiments de respectueuse estime et de fraternelle affection, avec lesquels je suis, mon Révérend et bien cher Père, votre tout dévoué Frère en J. et M. I.

J. B. Berne, o. m. i.

III. — Faits divers.

A la fin du mois d'avril, Mgr Faraud, Vicaire Apostolique d'Attabaskaw et de Mackenzie, a quitté le Canada avec les Pères et les Frères qui l'avaient précédé, accompagné ou suivi dans cette Province. Le P. Leduc, destiné au Vicariat de la rivière Rouge, les PP. Genin et Tissier, et les Frères catéchistes Lalican, Hant et Mooney, destinés au Vicariat de Mackenzie, Mgr Faraud à leur tête, ont fait un heureux voyage. Ils ont pu voir à Saint-Boniface, le R. P. Vandenberghe qui venait de terminer la visite des Missions établies dans le diocèse de Saint-Boniface. Le 10 juin, Mgr Faraud continuait sa route vers le nord, et le R. P. Visiteur reprenait le chemin du Canada.

— Au commencement du mois de septembre, les PP. Villemort, du diocèse de Besançon, et le R. P. Horris, du diocèse de Louth en Irlande, se sont embarqués à Liverpool pour se rendre dans les Missions de la Colombie Britannique, où la Congrégation voit s'étendre de plus en plus le théâtre de ses travaux.

— L'époque des retraites annuelles étant arrivée, le Supérieur général a repris le cours de ses visites. Le 13 septembre, il arrivait à Autun dans la maison du Sacré-Cœur où devait avoir lieu l'ouverture de l'année scolaire, précédée d'une retraite solennelle à laquelle avait été invité un grand nombre

de Pères. Cette retraite a commencé le mardi soir 20 septembre, et s'est terminée le 27 au matin. Nous n'avons pas à raconter ici les différents incidents qui l'ont signalée : on vient de contempler le tableau plein de vie et d'émotion qu'en a tracé une plume habile et délicate. Nous nous bornerons à dresser la liste des membres de la Famille qui ont pris part à ces jours de grâces et de bénédictions. La maison de Saint-Jean y était représentée par le R. P. Martignat, Supérieur, et les PP. Brun, Eymére, Couasnon et Ramadier, le grand Séminaire d'Ajaccio par les Pères Pompeï, Hamonic, Séméria et Corne, le grand Séminaire de Fréjus par les Pères Berne, Simonin, Corbin, Boeffard et Lerond. On remarquait encore le R. P. Gaudet, Vicaire du Texas, le R. P. Coopman, de la Province Britannique, les Pères Mangin et Lepers, destinés à la Province du Canada, le R. P. Simermann, désigné pour la maison de Paris, et les Pères de la maison du Sacré-Cœur, le R. P. Martinet, Supérieur, les Pères Chevalier, Tatin, Reynaud, Gandar, Bécam, Du Clôt, Rollot, et le Frère Gubbins, professeur de philosophie. 31 Pères, en y comprenant le Supérieur général, se trouvaient ainsi réunis dans la maison du Sacré-Cœur, avec 34 Frères Scolastiques Oblats, 14 Scolastiques novices, 18 Frères convers, dont 4 de la maison de Saint-Jean, en tout, près de 100 religieux. Les dispositions nécessaires pour maintenir l'ordre dans une si nombreuse communauté avaient été prévues et réglées : tous ses membres se mouvaient avec un ensemble et une harmonie qui manifestaient la plus parfaite entente : c'était vraiment la communauté telle qu'on peut la désirer.

Afin de conserver toujours plus vivant le souvenir de notre vénéré Fondateur, dont le cœur repose au milieu de nos Frères Scolastiques, le Supérieur général a ordonné que le chant du *Salve Regina* serait substitué à celui du *Maria Mater Gratiæ* pendant la courte visite qui suit le repas du soir. Cette dernière prière, prononcée autour du chevet de notre Père expirant, est comme un legs pieux. Chaque journée du Scolasticat se terminera par l'invocation qui a clos l'existence de notre Père sous les regards de Marie, et aux premières lueurs de l'éternité. Puisse le soir de notre vie recueillir les mêmes grâces !

Le jour même de la clôture de la retraite, les Pères les plus éloignés durent penser au départ, et le lendemain et le surlendemain les séparations se succédèrent, matin et soir. Le Supérieur général avait aussi fixé l'heure où il avait résolu de quitter Autun : les instances les plus vives l'engagèrent à différer d'un jour. Le jeudi matin, 28 septembre, une dépêche

télégraphique lui annonce que le R. P. Vandenberghe vient d'arriver à Paris en compagnie du Frère Burghe, Scolastique du Canada, et qu'il attend ses ordres. Le Supérieur général désirait ardemment revoir ce généreux et fidèle Oblat qui avait si bien rempli la mission dont il avait été chargé. La réponse invite le R. P. Vandenberghe à se rendre immédiatement à Autun, et le lendemain vendredi, à huit heures du matin, le Père et le Fils se rencontraient dans une de ces étreintes qui récompensent de bien des fatigues et de bien des souffrances. Longs furent les entretiens; l'absence avait duré si longtemps! Inutile de décrire la joie que le retour du R. P. Vandenberghe a causée au Scolasticat et à tous nos Pères.

Mgr l'Evêque d'Autun avait bien voulu consentir à faire une ordination dans notre chapelle, le 1er octobre, dimanche du Saint-Rosaire. Le Père Jaffrès, destiné aux Missions du Texas, était appelé au sacerdoce, et le Frère Légeard devait recevoir le Diaconat.

Cette ordination a été solennelle, et elle a encore procuré à nos Frères une de ces journées dont le souvenir ne s'efface pas. Mgr l'Evêque daigna s'asseoir à notre table, et avec MM. les grands-Vicaires, partager les réjouissances de la fête. Rien ne peut exprimer la bienveillance que le vénérable Prélat ne cesse de manifester à l'égard de nos deux maisons d'Autun, et à l'égard de la Congrégation tout entière. Nous avons en lui un véritable père et un illustre protecteur.

Les nouvelles que le Supérieur général avait reçues pendant la retraite, du midi de la France, l'avaient obligé de contremander les deux retraites Provinciales qui devaient avoir lieu à N.-D. de l'Osier et à N.-D. de Lumières. On ne pouvait réunir nos Pères dans ces deux maisons, sans paraître les faire fuir des villes où le choléra exerçait ses ravages. Le but principal du voyage étant changé, le Supérieur général était décidé à revenir à Paris, lorsque la marche des affaires et le désir de visiter le Noviciat de N.-D. de l'Osier, l'engagèrent à poursuivre sa route. Il quitta Autun en compagnie du R. P. Gaudet, qui prit le chemin de la capitale. Après avoir séjourné à Lyon pour entretenir les membres du Conseil central de la Propagation de la Foi, et MM. Méritan et Durieu, directeurs du grand Séminaire, le Supérieur général arriva à N.-D. de l'Osier, le mercredi soir 4 octobre. La retraite de la maison devait commencer le dimanche suivant. Elle fut prêchée par le R. P. Hermitte, et le Supérieur général se réserva chaque jour une heure d'entretien avec la communauté. La ferveur et l'édification animèrent tous les membres de la Famille qui eurent le bonheur de suivre les exercices de la retraite : le

R. P. BERMOND, Provincial du midi, le R. P. CUMIN, Supérieur de N.-D. de l'Osier, le R. P. ROULLET, Maître des Novices, les Pères PONT, DEPÉTRO, BARET, BESSAC, AVIGNON, MONFORT, TROTOBAS, de la maison de N.-D. de l'Osier, et le Père DE ROLLAND, de la maison de Rennes. On comptait aussi 10 Novices, dont 2 prêtres, et 16 Frères convers.

Le jeudi 12 octobre, le Supérieur général a profité d'une belle journée d'automne pour se rendre à Grenoble, et offrir ses hommages à Mgr Ginouilhac. Il était acompagné des Pères BERMOND, CUMIN et REY. L'accueil du vénérable Prélat a été comme toujours des plus bienveillants. Il a remercié le Supérieur général du bien que nos Pères ont fait dans son diocèse pendant cette année : « Ils ont beaucoup et bien travaillé, » disait-il. Nous avons trouvé une généreuse et cordiale hospitalité au grand Séminaire ; malheureusement M. Orcel, le Supérieur, était absent. Le soir nous rentrions à N.-D. de l'Osier, nous entretenant des bontés de Mgr l'Evêque de Grenoble.

La retraite s'est terminée le 15 au matin par la cérémonie toujours si solennelle et si touchante de la Rénovation des vœux : elle emprunte de nouveaux charmes dans ce Sanctuaire de N.-D. de l'Osier, témoin d'un si grand nombre d'Oblations.

Le 17 octobre, le Supérieur général s'éloignait de N.-D. de l'Osier, et rentrait à Paris le lendemain.

— Le 20 octobre, les Pères MANGIN, du diocèse de Nancy et LEPERS, du diocèse de Cambrai, quittaient la Maison générale, et allaient s'embarquer au Havre pour se rendre au Canada. Ils ont pu recevoir une nouvelle bénédiction du Supérieur général, à qui ils avaient fait leurs adieux, à leur départ d'Autun. Ces deux Pères ont été précédés dans la Province du Canada par le R. P. KAVANAGH, du diocèse de Wexford, en Irlande, appelé à remplir les fonctions de professeur de mathématiques au collége de Saint-Joseph, à Ottawa.

— Le 22 octobre, la retraite annuelle s'ouvrait dans la Maison générale. Elle a été prêchée par le R. P. VANDENBERGHE, qui a bien voulu accepter cette nouvelle Mission, et ajouter cette fatigue à celles qu'il a eues à supporter depuis deux ans. Le Supérieur général, les quatre assistants, le Procureur général, les Pères REY, PICUS, CHALMET, VOIRIN, de la maison de Paris, le R. P. d'HALLUIN, de la résidence de Royaumont, et cinq Frères Convers en ont suivi les exercices. Elle s'est clôturée le dimanche au matin, 29 octobre. Mais la Rénovation des vœux n'a eu lieu que le jour de la Toussaint, selon le cérémonial adopté par la Congrégation.

— Le 30 octobre, le Supérieur général, se rendant à contre-cœur aux instances réitérées du R. P. Dassy, a accordé autant qu'il le pouvait, à ce Père, la dispense de ses vœux. On sait que le P. Dassy a fondé une œuvre en faveur des jeunes aveugles. Croyant que la direction de cette œuvre à laquelle il veut donner de nouveaux développements, ne se concilie plus avec l'observance fidèle et entière de nos Saintes Règles, il a demandé plusieurs fois à briser des liens formés depuis trente-cinq ans. Le Supérieur général n'a cédé qu'avec une peine profonde, et bien tardivement, à une demande renouvelée avec instance et dont la légitimité ne lui était point prouvée.

— Le 13 novembre, le R. P. Gaudet, Vicaire des Missions du Texas et du Mexique, a quitté la Maison générale, accompagné des Pères Malmartel, du diocèse de Tulle, Bonnemaison, du diocèse de Toulouse, et Jaffrès, du diocèse de Quimper, qu'il conduit sur les bords du Rio-Grande. Les Missionnaires se sont embarqués sur le paquebot qui dessert la Havane et Vera-Cruz. Demandons à l'Etoile des mers de briller toujours au-dessus de leurs têtes, et de les diriger à travers les flots de l'océan, jusqu'au port où les attendent des Frères accablés sous le poids des travaux et des fatigues. Que le Seigneur bénisse la Mission du Texas et lui donne de cueillir enfin les moissons qu'ont arrosées tant de sueurs et de larmes !

— Les nouvelles de la Cafrerie font espérer que la paix sera bientôt rétablie entre les Boërs et les Basutos, et que notre Mission de la *Mère de Jésus* réalisera les espérances qu'elle a fait concevoir.

Paris, le 20 novembre 1865.

FIN DU TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1865.

JUIN 1865.

SEPTEMBRE 1865.

DÉCEMBRE 1865.

Paris. — Typographie HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

